



HAL
open science

Usages antiques et modernes des discours en catalogue : autour du Catalogue des vaisseaux de l'Iliade

Letticia Batista Rodrigues Leite

► To cite this version:

Letticia Batista Rodrigues Leite. Usages antiques et modernes des discours en catalogue : autour du Catalogue des vaisseaux de l'Iliade. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2015. Français. NNT : 2015PA010605 . tel-01727568

HAL Id: tel-01727568

<https://theses.hal.science/tel-01727568>

Submitted on 9 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

École Doctorale d'Histoire

Centre ANHIMA

**Thèse pour l'obtention du grade de docteur
présentée et soutenue publiquement par**

LETTICIA BATISTA RODRIGUES LEITE

le 10 décembre 2015

**Usages antiques et modernes des discours en catalogue : autour du
Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade***

Directrice de thèse :

Madame Violaine SEBILLOTE CUCHET, Professeur, Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne

Membres du jury :

Monsieur David BOUVIER, Professeur, Université de Lausanne

Monsieur Charles DELATTRE, Maître de conférences, Université Paris Ouest
Nanterre La Défense

Madame Sylvie PERCEAU, Maître de conférences, Université de Picardie Jules
Verne

Monsieur Fábio VERGARA, Professeur, Universidade Federal de Pelotas

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

École Doctorale d'Histoire

Centre ANHIMA

**Thèse pour l'obtention du grade de docteur
présentée et soutenue publiquement par**

LETTICIA BATISTA RODRIGUES LEITE

le 10 décembre 2015

**Usages antiques et modernes des discours en catalogue : autour du
Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade***

Directrice de thèse :

Madame Violaine SEBILLOTE CUCHET, Professeur, Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne

Membres du jury :

Monsieur David BOUVIER, Professeur, Université de Lausanne

Monsieur Charles DELATTRE, Maître de conférence, Université Paris Ouest
Nanterre La Défense

Madame Sylvie PERCEAU, Maître de conférence, Université de Picardie Jules
Verne

Monsieur Fábio VERGARA, Professeur, Universidade Federal de Pelotas

Introduction générale

Cette thèse a pour objectif de faire une étude des usages, voire des discours, que les Modernes et les Anciens ont construit autour et à partir des 275 vers (vv. 484-759) qui composent le deuxième chant de notre¹ *Illiade* : le « Catalogue » dit « des vaisseaux ». Cette désignation en « catalogue » ne figure pourtant ni dans le texte de l'*Illiade* ni dans aucun autre des textes postérieurs qui nous sont parvenus, jusqu'à son apparition dans un passage de *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide², c'est-à-dire au V^e avant notre ère.

Pareille qualification relève déjà du registre de l'interprétation car, si nous trouvons le verbe « καταλέγειν » dans le texte de l'*Illiade* qui nous est parvenu³, en revanche, le vocable « κατάλογος » y est absent. De ce fait, nous pourrions du moins supposer, qu'en qualifiant le passage de « νεῶν κατάλογος », Thucydide lui reconnaît des attributs qu'il identifie comme spécifique ou qu'il l'associe à un type de pratique discursive aux traits stylistiques et aux fonctions rhétoriques propres. Ainsi, au-delà de Thucydide, malgré l'absence dans l'*Illiade* de la désignation « νεῶν κατάλογος » et quoique ce verbe ne précède pas le dénombrement des forces achéennes du chant II, nous suggérons que ce serait peut-être des traits stylistiques et épistémologiques reconnus comme étant communs à ce type d'énonciation qui auraient permis à cette qualification de se cristalliser dans l'expression « Catalogue des vaisseaux ».

Au cours de nos recherches – malgré l'usage assez courant du nom (« κατάλογος ») et du verbe (« καταλέγειν »), voire du recours à cette pratique énonciative, ainsi que d'un

¹ Cf. ALLEN, Thomas, *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, Clarendon Press, 1921, p. 33 : "(...) We know little about the external history of the Catalogue. It is omitted by one papyrus (p³ s. iv-v P.C.) and about twenty mediaeval MSS. including T. There is no tradition of its omission, or of its origin being late (as there is of book K). We are reduced to conjecture to account of its absence in MSS. from about 450 P.C."

² THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 10.4. Cf. PERCEAU, Sylvie, *La parole vive : communiquer en catalogue dans l'épopée homérique*, Bibliothèque d'études classiques 30, Leuven, Peters, 2002, p. 25 : « (...) en usage à l'époque classique, ce terme qui n'existe pas chez Homère, désigne en particulier les listes de conscription écrites, et chez Thucydide, Aristote, Plutarque ou les scholiastes d'Homère, c'est précisément à propos du 'catalogue des vaisseaux' de L'*Illiade*, qui constitue effectivement une revue de troupes en présence, que ce terme est introduit pour commenter le texte homérique. »

³ Cf. entre autres KRISCHER, Tilman, « ETYMOΣ und ΑΛΗΘΗΣ », *Philologus* 109, 1965, p. 161-174 ; *Formale Konventionen der homerischen Epik*, Zetemata 56, München, Beck, 1971. PERCEAU, « Pour une réévaluation pragmatique du 'Catalogue' homérique : énonciation en Catalogue et performance poétique », VALETTE, Emmanuelle (éd.), *L'énonciation en Catalogue, Textuel*, n° 56, Paris 2008, p. 19-45. ____, 2002. COULOUBARITSIS, Lambros, « Fécondité des pratiques généalogiques », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 249-266. Disponible : <http://kernos.revues.org/458>. Accès: 12 août 2013.

intérêt manifesté par ce passage du chant II –, nous n'avons pourtant trouvé, dans les textes anciens qui nous sont parvenus, ni traits, ni réflexion achevée sur ce « genre » de discours. Les Modernes, au contraire, et sans doute en grande partie du fait de leur vif intérêt pour ce passage particulier, se sont lancés dans de grands efforts interprétatifs à la fois autour de ce nom et de ce verbe, et ce à partir de perspectives diverses.

Nous pourrions penser que ce ne saurait être un hasard si certains chercheurs, ou même la plupart, influencés consciemment ou non par une sorte de certitude qui s'est très tôt manifestée dans la Modernité – celle du « Catalogue des vaisseaux » comme étant la première représentation de la géographie de la Grèce qui nous soit parvenue⁴ –, ont fini par interpréter ce type d' « énonciation en catalogue » comme un mode archaïque de dire, voire de décrire, ordonné et étroitement associé à l'idée de « vérité » (« ἀληθεία εἰπεῖν »). Cette manière de voir nous semble, à son tour, avoir eu beaucoup de conséquences dans les interprétations, voire dans les usages que les Modernes ont faits de ce passage de l'*Iliade*. Car, outre une sorte de quête continue de l'époque historique à laquelle la « Grèce homérique » était censée correspondre, des hypothèses plus générales ont été proposées autour d'une conception de l'« énoncé en catalogue ». Principalement, cet énoncé était considéré comme une sorte de discours et d'épistémê qui aurait été à la base d'autres pratiques discursives, telles les généalogies, ou qui aurait développée une logique inscrite dans la généalogie du partage entre μῦθος/λόγος⁵, voire même qui aurait été aux origines de l'écriture de l'histoire⁶. Ces hypothèses ne vont certes pas de soi et nous souhaitons les discuter en profondeur tout au long de ce travail.

En effet, l'idée longtemps et largement prédominante du « κατάλογος » comme une liste, un produit achevé fruit d'un procédé (mnémo)technique efficace pour archiver des renseignements, voire l'idée du « καταλέγειν » comme une façon de dire les choses en ordre, autrement dit comme un ordre discursif et épistémologique favorable à une représentation plus précise de la réalité – et dont le Catalogue des vaisseaux, une expression que nous utiliserons

⁴ FREEMAN, Edward, *Historical Geography of Europe*, London, Longmans, Green and Co., 1881, p. 25-26: "Our first picture of Greek geography comes from the Homeric catalogue. Whatever may be the historic value of the Homeric poems in general, it is clear that the catalogue in the second book of the Iliad must represent a real state of things. It gives us a map of Greece so different from the map of Greece at any later time that is inconceivable that it can have been invented at any later time. We have in fact a map of Greece a time earlier than any time to which we can assign certain names and dates." Voir à ce propos ce qu'en dit ALLEN, Thomas, *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, Clarendon Press, 1921, p. 19.

⁵ COULOUBARITSIS, Lambros, *Aux origines de la philosophie européenne : de la pensée archaïque au néoplatonisme*, Bruxelles, De Boeck université, 1992.

⁶ Voir : GOODY, Jack; WATT, Ian, 'The Consequences of Literacy', *Comparative Studies in History and Society*, 5, 1963, p. 304-345.

désormais sans guillemets, serait l'un des exemples le plus célèbres –, nous paraît en grande partie rendre compte de la valeur accordée à ce passage de l'*Iliade*. Le « Catalogue des vaisseaux » s'est trouvé impliqué dans un débat incessant sur ses origines. Il a semblé que son examen nous permettrait (ou pas) de dire quelque chose sur la valeur historique des événements passés chantés dans l'*Iliade*, voire plus largement sur la valeur sociale de l'épopée et des discours poétiques archaïques. Et nous ne mentionnons pas l'implication du Catalogue dans les débats autour des autres « questions homériques ».

On ne sera ainsi pas surpris que, comme le rappelle Louise Pratt, l'« Invocation aux Muses » qui précède le célèbre Catalogue (et ce passage lui-même⁷) « (...) served as the starting point for modern work on truth in early Greek poetics (...) »⁸. Cette centralité du Catalogue explique que certains aient suggéré que la préoccupation première des poètes archaïques fut la recherche d'une vérité sur le passé, au point de considérer ces poètes comme des historiens : « (...) Thus the archaic poets may be considered the historians of their culture, their function primarily conservative, and their aim to serve traditional lore of their society »⁹.

Et pourtant, comme Louise Pratt le souligne, outre qu'il est compliqué de vouloir attribuer à ce passage (et à d'autres encore) une sorte de valeur paradigmatique et programmatique – pour la poésie d'Homère et plus encore pour toute la production poétique archaïque¹⁰ – il apparaît aussi qu'il n'est pas vraiment cela. Il n'est pas la simple promesse de donner, par l'intermédiaire des Muses, la véritable liste des « guides et [des] chefs des Danaens », ce que l'énonciateur/narrateur/locuteur¹¹ annonce à l'auditoire et expose ensuite tout au long du passage :

⁷ PRATT, Louise, *Lying and Poetry from Homer to Pindar: Falsehood and Deception in Archaic Greek Poetics*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1993, p. 33 : « (...) modern scholarship on the catalogue has pointed out that the catalogue includes some city-states that were inhabited in the Mycenaean period, but not subsequently. This suggests that the catalog is not simply a list composed on the spot of the first names that would have been likely to occur to the poet, but may really be an attempt to preserve the past. »

⁸ PRATT, 1993, p.12.

⁹ PRATT, 1993, p. 13.

¹⁰ PRATT, 1993, p. 43 : «The *Iliad* 2 and *Odyssey* 8 passages exemplify in their interest in truth one function that archaic narrative does play: a commemorative one. To this function, it may be useful to claim that the poet does have access to knowledge about the past (...). It is therefore neither necessary nor entirely desirable to take the *Iliad* 2 and *Odyssey* 8 passages as programmatic for all Homeric narrative, certainly not for all archaic narrative.»

¹¹ Nous utilisons ces termes désignant « l'inscription et l'expression linguistique, dans l'énoncé lui-même », d'après les considérations de CALAME, Claude, *Le récit en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2000, p. 17-27.

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώατ' ἔχουσαι
 ὑμεῖς γὰρ θεαὶ ἐστε, πάρεστε τε, ἴστε τέ πάντα,
 ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν -
 οἳ τινες ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν·
 πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
 οὐδ' εἴ μοι δέκα γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
 φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνεῖν,
 εἰ μὴ Ὀλυμπιάδες Μοῦσαι, Διὸς αἰγιόχοιο
 θυγατέρες, μνησαίαθ' ὅσοι ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον·
 ἀρχοὺς αὖ νημῶν ἐρέω νῆάς τε προπάσας¹².

Dites-moi, Muses maintenant, Muses qui habitez l'Olympe
 – car vous êtes, vous, des déesses, vous assistez à toute choses et les
 connaissez,
 quand nous, nous entendons seulement un renom et ne savions rien –
 quels étaient les guides et chefs des Danaens ;
 Moi, je ne pourrai proférer leur multitude ni lui donner un nom,
 pas même si j'avais dix langues, dix bouches,
 et une voix infrangible, et si m'habitait un cœur de bronze,
 pas si les Muses Olympiennes, de Zeus porte-égide
 les filles, ne me mettent en mémoire tous ceux qui vinrent sous Ilion.
 Alors je dirais les commandants des nefes ainsi que les nefes, dans leur
 totalité¹³.

En effet, une lecture un peu plus attentive des dix premiers vers qui ouvrent cette partie¹⁴
 du chant II de l'*Iliade* – et ensuite la lecture des 266 vers qui suivent – montre de manière
 évidente que la substance narrative se présente de façon beaucoup plus opaque et diverse. Tout
 d'abord, une fois ces vers lus, il devient assez clair que les promesses énonciatives présentées
 par le prologue ne s'accomplissent pas tout à fait comme il était prévu. Les vers qui composent
 le « catalogue » listent certes « ceux qui vinrent sous Ilion », mais cela n'est pas tout. Ces vers
 sont organisés en vingt-neuf rubriques dont chacune, en règle générale, présente : le(s) peuple(s)

¹² *Iliade*, II, 284-493.

¹³ Le texte en grec est celui établi par Paul Mazon aux Belles Lettres, 1967-1974. Traduction P. Mazon modifiée
 par S. Perceau, 2002, p. 157.

¹⁴ Paul Mazon considère que le deuxième chant de l'*Iliade* « (...) se compose de deux parties distinctes : l'Épreuve
 (I-483) et les *Catalogues* (484-877) ». Cf. MAZON, Paul, *Introduction à l'Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 1943,
 rééd. Paris 2002, p. 146.

d'une certaine région qui est/sont venu(s) sous Ilion ; le(s) nom(s) respectif(s) du/des guides de chacun de ces peuples ; le nombre des nefs et un ou plusieurs « noms géographiques associés au contingent considérée »¹⁵. Par ailleurs, il faut souligner que ce récit comporte d'autres informations, des données qui ne sont pas pré-énoncées par son prologue. De ce fait, en lisant le catalogue d'autres détails apparaissent : des précisions généalogiques concernant leur(s) guide(s)¹⁶, ainsi que, plus rarement, de petites anecdotes¹⁷.

Afin de mieux saisir l'« effet d'opacité » du prologue mentionné ci-dessus, nous proposons de suivre brièvement l'analyse du passage telle qu'elle a été menée par Claude Calame¹⁸. Celui-ci propose de considérer à la fois : (1) la façon dont s'installent et se désinstallent, au cours de cet énoncé, les actants de l'énonciation (embrayage/débrayage énonciatif)¹⁹ ; (2) le contenu de ce que les actants annoncent comme promesse en matière d'énonciation poétique.

Le morceau s'ouvre par un verbe à l'impératif (Ἔσπετε), aussitôt suivi par une explicitation du sujet énonciatif qui exhorte (tout en s'installant comme l'actant de l'énonciation) et qui vient au datif (μοι). Le *je* du poète (narrateur) est ainsi tout d'abord actualisé, mais juste pour permettre que par la suite, et/ou à la fois, s'installent de nouveaux actant(e)s : le *tu/vous*, le(s) narrataire(s) de l'énoncé. Cette fonction sera occupée par les Muses (Μοῦσαι, au vocatif), auxquelles sera accordée la fonction de source, garante du savoir énoncé. Le savoir qui sera finalement transmis par le poète (le *je*, narrateur) comprend les noms des « guides et chefs des Danaens (...) ceux qui virent sous Ilion ». Jusqu'à ce point on pourrait finalement dire que le poète n'est qu'un simple intermédiaire de la substance poétique inspirée par les Muses (qui seraient donc les vraies narratrices). Néanmoins, tout à la fin de l'évocation, le poète revient pour (re)prendre sa place de sujet énonciateur, c'est-à-dire d'actant explicite de l'énonciation – ce qu'il fait par l'emploi du verbe ἐπέω. La substance poétique est alors, de plus, (re-)définie par lui comme un récit qui présente « les commandants des nefs ainsi que les nefs, dans leur totalité ».

¹⁵ JACOB, Christian, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 31.

¹⁶ Cf. les contingents : deuxième (vv. 511-516) ; troisième (vv. 517-526) ; quatrième (vv. 527-533) ; cinquième (vv. 536-545) ; sixième (vv. 546-554) ; huitième (vv. 559-569) ; neuvième (vv. 569-580) ; dixième (vv. 581-590) ; douzième (vv. 603-614) ; treizième (vv. 615-624) ; quatorzième (vv. 625-630) ; seizième (vv. 638-644) ; dix-huitième (vv. 653-670) ; dix-neuvième (vv. 671-675) ; vingtième (vv. 676-679) ; vingt-et-deuxième (vv. 695-710) ; vingt-troisième (vv. 711-715) ; vingt-quatrième (vv. 716-728) ; vingt-cinquième (vv. 729-733) ; vingt-sixième (vv. 734-737) ; vingt-septième (vv. 738-746) ; vingt-neuvième (vv. 756-759).

¹⁷ Cf. les contingents : onzième (vv. 591-602) ; dix-huitième (vv. 653-670) ; vingt-et-unième (vv. 681-694) ; vingt-deuxième (vv. 695-710) ; vingt-quatrième (vv. 716-728) ; vingt-septième (vv. 738-746).

¹⁸ Cf. CALAME, 2000, p. 59-63, p. 68.

¹⁹ Cf. CALAME, 2000, p. 19.

Pour le reste, ajoutons qu'au cours de ce prologue le *je* du poète s'installe/se désinstalle encore par d'autres reprises (ἡμεῖς, ἐγὼ, μοι). Cela se manifeste notamment lorsqu'il tient à souligner que lui et d'autres (*nous*, mortels) subissent l'impossibilité de garantir l'intégralité du contenu du récit qui s'ensuit : soit à cause de leur ignorance, soit en raison de leur incapacité physique (de mortels) devant l'énormité de la foule censée venue combattre à Ilion. En revanche, c'est à ce moment-là qu'il n'hésite pas à faire encore remarquer sa présence lorsqu'il dit :

Moi, je ne pourrai proférer leur multitude ni lui donner un nom,
pas même si j'avais dix langues, dix bouches,

Mais malgré cela, et comme le rappelle encore Louise Pratt, certains pensent qu'il serait possible de dire que ce ne sont pas seulement les Modernes, mais aussi les Anciens qui depuis longtemps considèrent ce passage comme un extrait à valeur particulièrement historique, voire comme un « document »²⁰. Mais nous nous interrogeons : est-ce vraiment le cas ? Nous proposons, dans cette thèse, de reconsidérer les usages du Catalogue des vaisseaux que nous trouvons dans les textes de quatre auteurs anciens appartenant à des périodes différentes. Ces textes, que nous avons sélectionnés pour différentes raisons que nous allons exposer lors de leurs analyses respectives, sont l'*Enquête* d'Hérodote, *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, *Iphigénie à Aulis* d'Euripide et la *Géographie* de Strabon. Notre objectif est de vérifier ce qui a motivé et justifié le recours de chacun de ces auteurs à ce passage de l'*Iliade* et, pour les trois premiers, à l'utilisation des discours en catalogue dans leurs propres textes.

Ces analyses devraient nous permettre de vérifier si ces auteurs – bien que leurs productions se situent dans des contextes où les découpages génériques ne correspondent pas tout à fait à ceux qui sont néanmoins profondément inscrits dans les travaux d'une grande partie de la critique moderne (μῦθος/λόγος//ποιήσις/ἱστορία) – ont effectivement partagé, ou pas, certains des intérêts centraux de la critique moderne sur le Catalogue, en particulier, la question de sa valeur historique et la recherche constante de la « Grèce homérique ». Et éventuellement, lorsque cela serait le cas, de nous demander quelles pouvaient être les motivations de ces auteurs, en nous référant à leurs contextes sociaux d'écriture et à leurs stratégies discursives.

²⁰ PRATT, 1993, p. 33 : “(...) Early Greek response to poetry has also led scholars to think that the culture regarded poetry non fictionally. Response to the Catalogue of Ships, in particular, suggest that this was taken entirely seriously as an important document (...)”

En fin de compte, nous pourrions nous demander de quelles manières les Anciens ont conçu la pragmatique d'un « discours en catalogue ». Nous poserons également la question de savoir comment ces façons de concevoir la pragmatique du discours en catalogue ont pu influencer leurs usages du Catalogue des vaisseaux et des discours en catalogue en général ? Dans ce sens, les analyses menées récemment par Sylvie Perceau, en cherchant à réévaluer la pragmatique des « catalogues » homériques pour comprendre ce qu'en effet désignait dans l'épopée ce type de pratique discursive, offrent une partie de la réponse qui, à notre avis ne pourrait qu'être plurielle. En effet, comme nous le verrons en détail au cours de ce travail, ses analyses révèlent que le « καταλέγειν » est une pragmatique discursive homérique, ou plutôt iliadique, qui a peu ou même rien à voir avec un discours ordonné qui aurait une prétention à transmettre, voire à représenter un passé tel qu'il fut. Sylvie Perceau met plutôt en lumière une procédure d'énonciation originale, où ce qui est dit est toujours adapté à un contexte d'interlocution donnée et dont la valeur ne peut donc se mesurer que dans ce contexte.

Si les usages anciens du Catalogue permettent de mettre en évidence les « origines » de certains intérêts que la critique moderne allait leur reprendre, nous proposons de nous interroger sur les échos possibles de cette pragmatique originale du catalogue, relevée par les analyses de Sylvie Perceau, dans les travaux, voire les usages des Anciens. Cette procédure analytique a comme objectif d'identifier certains écarts qui, à notre avis, ouvrent une perspective autorisant à revenir de façon originale sur les enjeux des discours dits en catalogue et en particulier sur le cas du Catalogue des vaisseaux.

Usages politiques du passé

Le choix de la notion d' « usages » dans le titre et tout au long de ce travail nécessite quelques explications. Depuis les ouvrages de Félix Buffière²¹ et de Jules Labarbe²², respectivement *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* et *L'Homère de Platon*, nombreuses ont été les études consacrées ici et ailleurs aux réceptions d'Homère et des poèmes dits

²¹ BUFFIÈRE, Félix, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

²² LABARBE, Jules, *L'Homère de Platon*, Liège, 1949, rééd. Paris 1987.

homériques²³, voire à certains aspects de la lecture d'Homère dans l'Antiquité²⁴. Ces travaux ont attiré notre attention sur de nombreux aspects jusqu'ici négligés. Nous nous intéressons en particulier à la question du rôle des « actes de réception »²⁵ dans les processus de construction et d'affirmation de la figure d'auteur et d'autorité²⁶, qu'il s'agisse d'Homère ou de son corpus²⁷. L'un et l'autre sont devenus des références culturelles incontournables : quelle fonction tient la réception antique dans ce processus ? Nous nous intéressons également à la fonction des « actes de réception » dans le processus de construction des identités helléniques et, particulièrement, d'une identité (pan)hellénique²⁸.

Tout au long de notre recherche nous nous sommes inspirés des nombreuses voies ouvertes par les travaux inscrits dans les perspectives ouvertes par la notion de « réception »²⁹. Notre choix de la notion d'« usage » – considérant qu'elle peut également être investie de différentes significations³⁰ pouvant englober l'étude des citations, mentions et allusions à un

²³ Cf., entre autres : BRÉCHET, Christophe, *Homère dans l'œuvre de Plutarque. La référence homérique dans les Œuvres Morales*, thèse de doctorat de grec ancien, Université de Montpellier III 2003. GRAZIOSI, Barbara, "The ancient reception of Homer", HARDWICK, Lorna; STRAY, Christopher (eds.), *A Companion to Classical Receptions*, Oxford, Blackwell Publishing, 2011, p. 26-37. NAGY, Gregory, *Pindar's Homer: The Lyric Possession of an Epic Past*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990 LAMBERTON, Robert "Homer in Antiquity", MORRIS, Ian; POWELL, Barry (eds.), *A New Companion to Homer*, Leiden/ New York/ Köln, Brill, 1996, p. 33-54. LAMBERTON, Robert; KEANEY, John, *Homer's Ancient Readers: The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes*, Princeton, Princeton University Press, 1992.

²⁴ Cf. à ce propos le point fait plus récemment dans « L'Introduction générale » de BRÉCHET, 2003, p. 5-6 : (...) [F. Buffière et J. Labarbe] ont ouvert la voie à un vaste courant d'études sur la réception d'Homère et défini les deux tendances qui allaient durablement le marquer. La première, qui consiste à étudier la présence d'Homère chez un auteur ou un groupe d'auteurs partageant des caractéristiques communes a trouvé un champ d'étude particulièrement fécond dans la Seconde Sophistique. (...) La seconde tendance, visant à offrir des panoramas de la lecture – d'Homère dans l'Antiquité (...). »

²⁵ Expression reprise à partir de la lecture du texte suivant : BUDELMANN, Felix.; HAUBOLD, Johannes, "Reception and Tradition", in HARDWICK; STRAY, 2011, p. 13-25.

²⁶ Nous renvoyons à WEST, Martin, "The Invention of Homer", *The Classical Quarterly*, vol. 49, n° 2, 1999, p. 364-382. GRAZIOSI, Barbara, *Inventing Homer: the early reception of epic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002. Voir aussi : FOUCAULT, M., « Qu'est-ce qu'un auteur? », *Dits et écrits I (1954-1975)*, Paris [1969] 2001, p. 826.

²⁷ MOST, Glenn, "How many Homers?", SANTONI, Anna (ed.), *L'autore multiplo. Pisa, Scuola Normale Superiore*, 18 Ottobre 2002, p. 1-14 (voir, p. 9).

²⁸ Cf. ZEITLIN, Froma, "Visions and Revisions of Homer", GOLDHILL, Simon (ed.), *Being Greek under Rome: Cultural Identity, the Second Sophistic, and the Development of Empire*, Cambridge, 2001, p. 195-266.

²⁹ Cf. l'étude maintenant classique à propos d'une théorie de la réception : JAUSS, Hans, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978. ____, "The identity of the poetic text in the changing horizon of understanding", MACHOR, James; GOLDSTEIN, Philip (eds.), *Reception Study: From Literary Theory to Cultural Studies*, New York and London, 2001, p. 7-28.

³⁰ HARTOG, François ; REVEL, Jacques (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001. Voir le résumé des différents usages politiques du passé envisagés dans les différents articles de ce volume, fait dans le compte-rendu à l'ouvrage de PAYEN, Pascal, « François Hartog & Jacques Revel, éd., *Les Usages politiques du passé* », *L'Homme*, 165 | 2003, 309-311 : il est possible de distinguer plusieurs formes d'usage politique du passé. La première ressortit au révisionnisme le plus virulent, avatar du négationnisme combattu par Pierre Vidal-Naquet dans les années 1980 (...). Une deuxième catégorie d'usage politique du passé tient en des « formes plus discrètes », mais relevant de la manipulation des esprits, de la mise en scène du passé à des fins économiques (...). La troisième forme que prend l'usage politique du passé est toute différente : elle est liée à la position de l'historien dans le temps. (...) C'est là assumer pleinement, avec les outils théoriques nécessaires, la difficulté d'une pratique politique de l'histoire, dans un monde où, face à la

texte dans d'autres textes³¹ – a notamment eu le souci de prendre en compte les aspects récemment mis en relief dans le récent volume d'articles paru sur la direction de François Hartog et Jacques Revel autour du thème « des usages politiques du passé »³² : le questionnement du statut épistémologique de l'Histoire, l'intérêt pour la mise en relation des sujets de recherches avec le contexte socio-politique dans lequel chaque ouvrage s'inscrit et, bien entendu, les questions autour de la place de l'historien, sujet actif de cette pratique-là, nous ont vivement intéressés.

Ainsi, la perspective dégagée autour des usages politiques du passé nous a semblé particulièrement appropriée. Une partie non négligeable des usages antiques du Catalogue que nous avons étudié ont un rapport avec la pertinence argumentative de ce passage et concerne des questions d'ordre politique que l'on pourrait qualifier d'identitaires. Par ailleurs, les questions d'ordre épistémologique autour des notions de « κατάλογος » et de « καταλέγειν » nous ont permis de prendre part aux débats contemporains sur les enjeux historiographiques posés, à la fois aux Anciens et/ou aux Modernes, par les pratiques du discours et de l'écriture sur le passé. Tout ceci nous semble attester la légitimité de ce sujet de recherche qui apparaît comme un cas d'étude tout à fait pertinent.

Nous proposons ainsi, pour traiter ces questions, de commencer par une discussion autour de la notion de catalogue. De quoi le catalogue est-il le récit ? Pourquoi fonctionne-t-il, chez les Modernes, comme un discours originel, voire comme le prototype du discours historique ? Nous nous attacherons ensuite à l'analyse des valeurs du passé dans l'*Iliade* afin de mieux comprendre quelles valeurs ces références au passé tenaient dans les pratiques discursives archaïques. Enfin, nous analyserons les usages antiques du Catalogue des vaisseaux, dans des ouvrages sélectionnés en raison de leur importance dans la critique moderne.

complexité des situations géopolitiques, face aux tentatives de récupération de leur propre histoire par les groupes défavorisés, le risque de ce que l'on pourrait appeler une 'histoire communautariste' guette l'historien. »

³¹ Pour une brève mise en point bibliographique des études qui opposent « usage » et « mention » et son rapport avec la « citation » cf. : DARBO-PESCHANSKY, Catherine, « La citation et les fragments: les *Fragmente der Griechischen Historiker* de Felix Jacoby », __ (dir.), *La citation dans l'antiquité* (Actes du colloque du PARSA, ENS LSH, 6-8 novembre), Lyon, 2012, p. 291-292 (note 1).

³² HARTOG, François ; REVEL, Jacques (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001.

Première Partie : Catalogue et écriture de l'histoire

Introduction

Comme son titre l'indique, nous nous proposons dans cette première partie de présenter un ensemble de réflexions qui, à notre avis, pourraient être utiles pour mettre en débat un lien que les Modernes admettent – explicitement ou implicitement – entre le l'énoncé en « catalogue » et l'apparition de l'écriture de l'histoire. Pour faire bref, disons que le présupposé de base est que l'énoncé en « catalogue », d'une part, l'apparition de l'écriture de l'histoire, d'autre part, partagent des propriétés favorables à l'intention de rapporter, voire de fixer des connaissances sur le passé. Cette hypothèse se renforce considérablement dès lors que nous prenons en compte les débats autour des fonctions sociales des énoncés poétiques grecs archaïques, dont l'une d'elles, la transmission de vérités, aurait, selon certains spécialistes, beaucoup compté³³.

En effet, la notion même de « catalogue » – qu'elle soit comprise comme se référant à une sorte de liste ou comme étant caractérisée comme un type d'énoncé à traits formels et épistémologiques propres – s'est trouvée impliquée dans les débats autour de la naissance de l'écriture (et) de l'histoire. Plus encore, considérée comme référant à une sorte de procédé mnémotechnique, voire à un genre discursif propre doté d'un *ordre* qui la place à la frontière du $\mu\tilde{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et du $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$, la notion de catalogue a parfois été associée aux origines mêmes de la pensée philosophique européenne³⁴.

Dans le dessein de mieux approcher cette question, nous allons dans une première partie faire un état des lieux des discussions produites par les Modernes autour de la notion même de catalogue. Ces débats, comme nous allons tenter de le montrer, ont fini par rendre de plus en plus évident le besoin d'analyses davantage contextualisées. En effet, les discussions modernes ont montré que le terme n'existe pas chez Homère, et que dans l'Antiquité – certes, nous

³³ Voir à ce propos PRATT, 1993, p. 2-3, qui nous rappelle que "(...) modern scholarship on archaic Greek poetics (...) repeatedly stressed archaic poetry's commitment to truth. (...). Modern scholarship on the poet as a speaker of truth has done a great deal for our understanding of the important sociological functions that poets played in archaic Greece, particularly in their role as preservers of the past and social values within a predominantly oral culture."

³⁴ Voir dans ce sens : COULOUBARITSIS, 1992 ; 2006.

raisonnons uniquement à partir de ce qui nous est parvenu – personne ne s’est explicitement engagé dans un débat savant autour de la notion de κατάλογος³⁵. Pour autant, nous ne saurions minimiser le fait, sans doute tout à fait significatif, que, tout en étant absent des poèmes attribués à Homère, ce terme est choisi par Thucydide pour qualifier un ensemble de vers de l’*Iliade*³⁶. C’est cette dénomination thucydidéenne qui fut ensuite reprise par les commentateurs³⁷.

Par conséquent, la discussion autour de la notion de catalogue doit s’élargir à l’étude, même brève, d’autres passages produits par les Anciens et considérés par la critique comme des catalogues antiques. Ces passages se trouvent notamment dans les compositions attribuées à Hésiode – au point que celui-ci se voit parfois rattaché aux fondations de cette modalité discursive. Du fait de la forte présence de données d’ordre généalogique, soit de façon structurante dans les-dits catalogues hésiodiques, soit dans les-dits homériques, nous serons conduits à examiner les rapports entre catalogues et généalogies. Ces dernières ont en effet pu être considérées comme un sous-genre du catalogue. Parfois, l’un et l’autre furent perçus comme relevant d’un même principe épistémologique désignée comme la logique « catalogue-généalogique » – laquelle, d’après maints commentateurs, constituerait une des bases, voire la base, structurante des œuvres de ceux qui seront caractérisés plus tard comme les « premiers prosateurs », voire les premiers « historiens », et dont les travaux remontent au VI^e siècle avant notre ère.

Cette approche va nous permettre d’analyser en détail le rapport que certains travaux ont proposé d’établir entre le format liste – un aspect du catalogue – et l’émergence de l’écriture et/ou de l’histoire. Ainsi, outre la mise en valeur d’une perspective évolutionniste que nous identifions dans ces études, nous aurons à cœur de questionner la pertinence qu’il y a à vouloir attribuer aux Anciens une modalité de dire et d’écrire le passé, autrement dit une historiographie. Cette manière de dire et décrire le passé serait censée s’identifier à notre notion moderne d’Histoire, qui trouverait ainsi ses origines dans ce que nous comprenons par « catalogue ».

³⁵ Mais, pour autant, c’est ce qui, dans une certaine mesure, se trouve présupposé dans PAPADOPOULOU-BELMEHDI, Ioanna, « Hésiode, Homère, Hérodote : forme catalogique et classifications génériques », *Kernos* 19 (Actes du X^e colloque du CIERGA), 2006, p. 79-95. Disponible : <http://kernos.revues.org/432?lang=en#text> . Consulté le 31 mai 2013.

³⁶ THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 10.4.

³⁷ Cf. : PERCEAU, S. 2008, p. 25 : « (...) en usage à l’époque classique, ce terme qui n’existe pas chez Homère, désigne en particulier les listes de conscription écrites, et chez Thucydide, Aristote [*Poétique* 1459a36], Plutarque [*Solon*, 10] ou les scholiastes d’Homère, c’est précisément à propos du ‘catalogue des vaisseaux’ de l’*Iliade*, qui constitue effectivement une revue de troupes en présence, que ce terme est introduit pour commenter le texte homérique. »

Dans le cadre d'une étude intéressée par les usages du-dit Catalogue des Vaisseaux par les Anciens et les Modernes, le rapport entretenu entre catalogue et histoire (en passant par l'historiographie) nous paraît particulièrement digne d'attention pour deux raisons. D'une part, parce qu'il apparaît systématiquement dans le cadre des travaux des Modernes qui se sont consacrés à une analyse détaillée du contenu du Catalogue des vaisseaux, et c'est ce que nous allons étudier précisément dans la deuxième partie ; d'autre part, parce qu'il apparaît également dans les usages et interprétations antiques de ce Catalogue ; nous analyserons ce dernier aspect plus en détail dans la troisième partie de ce travail. Ce qui nous intéresse, dans notre étude, ce sont précisément les enjeux de tous ces débats qui animent les études du Catalogue des vaisseaux.

Chapitre I - Qu'est-ce qu'un catalogue ?

1- Le catalogue comme une liste élaborée.

1.1- Listes et catalogues : une question de forme, de style et de rhétorique

Le Catalogue des vaisseaux, ainsi que les autres ensembles textuels dénommés usuellement catalogues dont l'ensemble forme à peu près la moitié des vers qui composent le deuxième chant de l'*Illiade*, se présentent comme des énumérations qui, *grosso modo*, sont censées fournir respectivement : un dénombrement exhaustif des contingents grecs venus combattre les Troyens (vv. 494-759); une liste des meilleurs guerriers et des meilleurs chevaux achéens (vv. 763-785), et, finalement, un répertoire des combattants Troyens et de leurs alliés (vv. 816-877). Ainsi, malgré le fait que le catalogue des alliés grecs soit bien plus développé que celui de leur adversaire – différence dont nous allons discuter plus loin les possibles causes –, tous apportent des informations que l'on peut considérer comme élémentaires : le(s) nom(s) de(s) peuple(s) d'une certaine région qui sont venus combattre ; le(s) nom(s) respectif(s) du/des guides de chacun de ces peuples ; à propos de ce(s) dernier(s), et dans la plupart de cas, quelques données d'ordre généalogique associées à un ou plusieurs noms géographiques.

Autrement dit, il est clair que si les catalogues des combattants venus participer à la Guerre de Troie s'apparentent à des listes, ce ne sont pas pour autant de simples listes – du moins pas telles que celles que l'on trouve déjà sur les tablettes mycénienne³⁸. Les-dits catalogues homériques ne sont pas des inventaires d'objets ni des inventaires de noms enregistrés en vue d'un contrôle administratif même si, plus tard, ils deviendront des objets d'appropriation et, par conséquent, de dispute et de contrôle. On pourrait dire d'ailleurs qu'à

³⁸ Pour un commentaire des principaux aspects qu'on peut trouver dans les tablettes mycénienne, notamment dans les listes de rameurs et militaires (*lists of Oarsmen and Troops*), c'est-à-dire, ces deux types anciens de « listes » qui *a priori* pourrait correspondre à des sources ayant pu inspirer et nourrir (en format et en matière) ce qu'on trouve dans les Catalogues des Vaisseaux de l'*Illiade*, voir PAGE, Denys, *History and the Homeric Iliad*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1959, rééd. 1966, p. 178-217 ("The documents from Pylos and Cnossos").

l'origine de leur énonciation, ils ne sont pas une *chose*. Néanmoins, ils le deviendront. Dans cette perspective, le fait même que Thucydide puisse qualifier à son époque (que ce soit pour la première fois ou pas) cette liste au moyen d'un substantif³⁹, peut éventuellement être interprété comme le symptôme d'un moment où les poèmes dits homériques sont en train de se fixer, sinon en tant qu'« *Écriture* », du moins en tant que « *transcription* » dont les contenus se trouveraient déjà plus ou moins arrêtés⁴⁰.

Quoi qu'il en soit, quand on le compare à d'autres dénombrements présents dans l'*Illiade* ou dans l'*Odyssée*⁴¹, le catalogue achéen s'avère être particulièrement développé, voire complexe. Néanmoins, l'ensemble des extraits que les commentateurs désignent par le nom de catalogue possède des traits formels, stylistiques et parfois rhétoriques qui ont précisément permis aux chercheurs modernes de les qualifier tous ainsi, soit en tant que listes, soit en tant que catalogues. Dans une telle perspective, il est nécessaire de répondre aux questions suivantes : quelles sont, au bout du compte, les divergences et les ressemblances entre l'un et l'autre, c'est-à-dire, entre listes et catalogues? Quels sont les traits formels, stylistiques et rhétoriques qui distinguent les listes et les catalogues du reste du poème homérique ?

Tout en s'appuyant sur certaines conclusions des recherches menées par Elizabeth Minchin⁴², Benjamin Sammons a tout récemment présenté l'opposition liste/catalogue de la façon suivante:

A list is a bare enumeration of items, whereas a catalogue is a list to which some amount of elaboration has been added. (...) lists can be viewed as inelaborate catalogues (...), while most catalogues can be viewed as elaborate lists (...). In this sense, "catalogues" and "lists" are formally identical.⁴³

Cette définition nous permet d'inférer que Benjamin Sammons travaille à partir d'une perspective bien différente de la nôtre. En effet, Benjamin Sammons pense que l'*Illiade* aurait déjà été mise par écrit depuis le VII^e siècle avant notre ère. Ainsi, au tout début de son livre, il

³⁹ THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 10.4.

⁴⁰ En utilisant des termes « *Écriture* », « *transcription* » et l'idée de « cristallisation », on fait ouvertement référence aux travaux de NAGY, Gregory, *Poetry as Performance. Homer and beyond*, Cambridge 1996a, trad. fr. par Jean Bouffartigue : *La poésie en acte : Homère et autres chants*, Paris 2000, p. 138-139.

⁴¹ Pour l'*Illiade* voir : 5, 384- 404 ; 9, 120-57; 14, 315-328 ; 24, 228-37. Pour l'*Odyssée* : 2, 235-327; 5, 118-36 ; 16, 245-253; 18, 291-301; 22, 241-243, 268-68, 283-84.

⁴² MINCHIN, Elizabeth, "The Performance of Lists and Catalogues in the Homeric Epics", WORTHINGTON, Ian (ed.), *Voice into Text: Orality and Literacy in Ancient Greece*, Leiden, New York, Köln, E. J. Brill, 1996, p. 3-20. Voir aussi: BEYE, Charles Rowan, "Homeric Battle Narrative and Catalogues", *Harvard Studies in Classical Philology* 68, 1964, p. 345-373. POWELL, Barry, "Words patterns in the Catalogue of Ships (B 494-709): A Structural Analysis of Homeric Language", *Hermes* 106, 1978, p. 255-264.

⁴³ SAMMONS, Benjamin, *The Art and Rhetoric of the Homeric Catalogue*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 9.

s'inscrit d'emblée dans la « *dictation theory* »⁴⁴, selon laquelle un aède - au moins l'auteur de l'*Iliade* - aurait pris la décision de dicter son poème à un scribe⁴⁵. Cela explique pourquoi Benjamin Sammons admet l'idée « d'addition », notion qui se trouve sous-jacente lorsqu'il parle d'une élaboration qui s'ajoute à ce qui serait un texte de base. Cela précisé, il reste pourtant à indiquer quels seraient les éléments formels, stylistiques et rhétoriques qui caractériseraient listes et catalogues au point de les rendre à la fois (presque) identiques entre eux et distincts d'autres passages présents dans l'épopée.

Dans le but de mettre en avant ces éléments qui caractérisent à la fois listes et catalogues, nous choisissons de reproduire l'intégralité d'un extrait de l'*Iliade* : le « catalogue des Néréides ». Comme le souligne Sylvie Perceau, ce passage a toujours été qualifié de modèle de catalogue, au sens de liste de noms⁴⁶. D'ailleurs, c'est bien ainsi que le considère Benjamin Sammons :

Σμεδαλέον δ' ὤμοξεν' ἄκουσε δὲ πότνια μήτηρ
 ἡμένη ἐν βένθεσιν ἄλως παρὰ πατρὶ γήροντι,
 κώκυσέν τ' ἄρ' ἔπειτα· θεαὶ δὲ μιν ἀμφαγέροντο,
πᾶσαι ὄσαι κατὰ βένθος ἄλως Νηρηίδες ἦσαν.
 Ἔνθ' ἄρ' ἔην Γλαύκη τε Θάλεια τε Κυμοδόκη τε,
 Νησαίη Σπειῶ τε Θόη θ' Ἀλίη τε βοῶπις,
 Κυμοθόη τε καὶ Ἄκταιη καὶ Λιμόρεια
 καὶ Μελιτη καὶ Ἰαιρα καὶ Ἀμφιθόη καὶ Ἀγαυή,
 Δωτώ τε Πρωτώ τε Φέρουσα τε Δυναμένη τε,
 Δεξαμένη τε καὶ Ἀμφινόη καὶ Καλλιάνειρα,
 Δωρίς καὶ Πανόπη καὶ ἀγακλειτὴ Γαλάτεια,
 Νημερτής τε καὶ Ἀψευδής καὶ Καλλιάνασσα·
 ἔνθα δ' ἔην Κλυμένη Ἰάνειρά τε καὶ Ἴανασσα,
 Μαῖρα καὶ Ὠρείθυια εὐπλόκαμός τ' Ἀμάθυια,
ἀλλὰ θ' αἶ κατὰ βένθος ἄλλος Νηρηίδες ἦσαν·

Mais Achille a poussé une plainte terrible, et sa mère auguste l'entend du fond des abîmes marins où elle reste assise auprès de son

⁴⁴ Sur cette théorie voir: POWELL Barry, *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

⁴⁵ SAMMONS, 2010, p. X. Il ne croit pas que l'*Iliade* et l'*Odyssée* puissent être attribuées au même auteur. Il avance même l'hypothèse que la seconde aurait été l'œuvre d'un élève d'Homère.

⁴⁶ Cf : PERCEAU, 2002, p. 138.

vieux père. À son tour, elle gémit, et aussitôt des déesses l'entourent, toutes les filles de Nérée qui habitent l'abîme marin. Voici Glaucé, Thalie, Cymodocée, – Nésée, Spéiô, Thoé, Halié aux grands yeux, – Cymothoé, Actée, Limnôréia, – et Mélite et Ière, Amphithoé et Agavé, – Dotô, Prôto, Phéruse et Dynamène, – Dexamène, Amphinome et Callianire, – Doris, Panope, l'illustre Galatée – Némertès, Apseudès et Callianassa ; – et encore Clymène, Ianire et Ianassa, – Maira et Orithye et Amathye aux belles tresses, – et toutes les Néréides qui habitent l'abîme marin. Remplissant la grotte brillante, (...).⁴⁷

Cette liste, qui n'est pas très longue, serait, d'après la lecture proposée par Benjamin Sammons, tout simplement une succession de noms propres. Le fait que la plupart de ces noms ne se trouve pas suivi d'une épithète, c'est-à-dire d'un qualificatif d'ordre stylistique qui serait capable d'apporter à cette liste un aspect plus élaboré, explique, toujours selon Benjamin Sammons, que la liste des Néréides n'ait pas le statut de catalogue. Benjamin Sammons remarque un autre trait formel : tous les noms de Néréides se trouvent à chaque fois liés entre eux par un/des connecteur(s) simple(s) : $\tau\epsilon/\kappa\alpha\iota$ (« et »). Enfin, cette lecture met en relief une autre propriété rhétorique : la série de noms est précédée par un vers censé informer le lecteur/auditeur sur son contenu. Le v. 38 indique en effet que le destinataire va entendre les noms de toutes les Néréides du fond de la mer qui se trouvaient rassemblées autour de Thétis. Toutefois, cette série de trente-trois noms est bientôt interrompue par la reprise presque identique de ce même vers : mais cette fois, à la place de l'adjectif « $\pi\tilde{\alpha}\sigma\alpha\iota$ », on trouve « $\alpha\lambda\lambda\alpha\iota$ » (v. 49), ce qui, d'après Benjamin Sammons, joue le rôle de raccourci rhétorique, caractéristique de ce type d'énoncé, et a pour fonction d'« excuser » le poète de ne pas avoir donné une liste effectivement complète⁴⁸. Le terme aurait en outre l'avantage de ne pas entamer la prétendue complétude et, ainsi, l'efficacité, de cette liste.

En ce qui concerne la notion de catalogue, nous reprenons la définition présentée par Benjamin Sammons avant de reproduire un extrait de l'*Odyssée* qui nous servira d'exemple pour le type de « liste élaborée » telle qu'elle est définie par cet auteur :

A catalogue is a list of *items* which are specified in discrete entries; its entries are formally distinct and arranged in sequence by anaphora

⁴⁷ *Il.* 18. 35-49 (Nous soulignons). Les traductions de l'*Iliade* sont celles de Paul Mazon, Belles Lettres.

⁴⁸ PERCEAU, 2002, p. 140 : « Dans cet inventaire, les Néréides ne sont que trente-trois, alors que le nombre canonique fixé par Hésiode dans sa *Théogonie* est cinquante ».

or by a simply connective, but are not subordinated to one another, and no explicit relation is made between the items except for their shared suitability to the catalogue's specified *rubric*⁴⁹.

Et voici un exemple de catalogue, que nous ne reproduirons toutefois pas dans son intégralité :

Νῶι μὲν ὧς ἐπέεσσιν ἀμειβόμενθ'· αἱ δὲ γυναῖκες
ἤλυκον, ᾧτρυνεν γὰρ ἀγαυὴ Περσεφόνη,
ὅσοι ἀριστῶν ἄλοχοι ἔσαν ἠδὲ θύγατρες.
αἱ δ' ἀμφ' αἶμα κελαινὸν ἀολλέες ἠγερέθοντο·
(...)

Ἔνθ' ἦτοι πρότην Τυρῶ ἴδον εὐπατέρειαν,
ἣ φάτο Σαλμωνῆος ἀμύμονος ἔκγονος εἶναι,
φῆ δὲ Κρηθῆος γυνὴ ἔμμεναι Αἰολίδαο.
ἣ ποταμοῦ ἠράσσατ' Ἐνιπῆος θείοιο,
ὃς πολὺ κάλλιστος ποταμῶν ἐπι γαίαν ἴησι,
καὶ ῥ' ἐπ' Ἐνιπῆος πωλέσκετο καλὰ ῥέεθρα.
(...)

Τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην ἴδον, Ἀσωποῖο θύγατρα
ἣ δὴ καὶ Διὸς εὐχέτ' ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαῦσαι
καὶ ῥ' ἔτεκεν δύο παῖδ', Ἀμφιονά τε Ζῆθόν τε,
οἱ πρῶτοι Θήβης ἔδος ἔκτισαν ἑπταπύλοιο
πύργωσάν τ', ἐπεὶ οὐ μὲν ἀπύργωτόν γε δύναντο
ναίεμεν εὐρύχορον Θήβην, κρατερῶ περ ἑόντε.
(...)

Μαιῖράν τε Κλυμένην τε ἴδον στυγερὴν τ' Ἐριφύλην,
ἣ χρυσὸν φίλου ἀνδρὸς ἐδέξατο τιμήντα;
πάσας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω
[ὅσας ἠρώων ἀλόχους ἴδον ἠδὲ θύγατρας].

Or, pendant qu'entre nous, s'échangeaient des discours, les femmes survenaient que pressait de sortir la noble Perséphone, et c'était tout l'essaim des reines et princesses. (...)

Je vis d'abord Tyro, fille d'un noble père: l'éminent Salmoneus l'engendra, disait-elle, et Crétheus, un des fils d'Aiolos, l'épousa. Mais, éprise d'un fleuve, et du plus beau des fleuves qui coulent sur terre, du divin Énipée, elle venait souvent au long de son beau cours. (...)

⁴⁹ SAMMONS, 2010, p. 9.

Puis je vis Antiope, la fille d'Asopos, qui se vantait d'avoir dormi dans les bras de Zeus; elle en conçut deux fils; Amphion et Zéthos, les premiers fondateurs de la Thèbe aux sept portes qu'ils munirent de tours, car, malgré leur vaillance, ils ne pouvaient sans tours habiter cette plaine.

(...)

Je vis Maira, Clymène et l'atroce Ériphyle qui, de son cher époux, toucha le prix en or.

De combien de héros, mes yeux virent alors les femmes et les filles! Comment vous les nommer et les dénombrer toutes?⁵⁰

En observant ce passage du « Catalogue des femmes », on retrouve des caractéristiques qui étaient déjà présentes dans la liste qu'on a choisi de présenter au début mais également d'autres. Ainsi, si on peut remarquer la présence de connecteurs (καί, τε, ou δέ), à la différence de ce qu'on observait dans la première liste ils sont ici parfois renforcés par la répétition ou l'anaphore du verbe « voir » (ἶδον). En outre, et à la place d'une seule succession de noms féminins, ce qu'on trouve dans la majorité des entrées, et au-delà des épithètes, on trouve la présence des données d'ordre généalogique autant que des informations plus diverses. Ceci justifie, du moins en partie, le fait que cette liste, plus élaborée, va devoir se structurer sous la forme de longues entrées successives. Un dernier aspect d'ordre rhétorique, déjà précisé comme caractéristique de la liste et qui apparaît également ici, est son ouverture avec un vers censé annoncer son contenu intégral tandis qu'à la fin, on est « surpris » pas un genre d'aveu d'incomplétude de l'énoncé.

Si, d'une part, une telle définition rend bien compte de certains traits formels, stylistiques et rhétoriques qui confortent ce genre d'énoncé – du moins dans le contexte des poèmes dites homériques – néanmoins et d'autre part, elle ne nous dit rien des contextes qui auraient motivé sa (re)production et sa transmission, ni dans ces poèmes ni ailleurs. Sur cet aspect, plusieurs hypothèses ont néanmoins été avancées. Je précise que le modèle interprétatif proposé pour discuter la forme catalogale est dépendant de la façon dont l'interprète considère la question des origines et l'histoire de la transmission des épopées homériques dans leur ensemble.

1.2- Listes et catalogues : à quoi ça sert ?

⁵⁰ *Od.* 11.225-228; 236-240; 260-265; 326-329. Les traductions de l'*Odysée* sont celles de Victor Bérard, Belles Lettres.

Benjamin Sammons a tout récemment proposé que l'importante présence du format catalogal dans les épopées attribuées à Homère devait être considérée comme le symptôme d'une conscience, de la part de cet auteur, de l'efficacité du format catalogal en tant que forme discursive. Ce format servirait une rhétorique particulièrement apte à déployer certaines fonctions dans différents moments narratifs⁵¹. Toutefois, d'après Benjamin Sammons, la forme catalogale doit être considérée en elle-même comme une forme « non-narrative »⁵². Autrement dit, il s'agit d'une forme discursive poétique figée sur un mode idéal dont, par conséquent, la transmission du contenu poétique s'accomplit de la façon la plus efficace possible⁵³. Ce serait pour cette raison qu'elle serait maintes fois reprise par Homère dans ses deux épopées. Elle fonctionnerait comme l'archétype idéal de la poésie épique dont la fonction majeure serait non pas de transmettre la gloire des ancêtres mais de servir de référence, voire de paradigme fondamental d'un discours efficace sur le passé. Ceci présuppose, en tout cas, que cet énoncé catalogique soit considéré comme une forme discursive assez ancienne.

Ces considérations sont, dans une certaine mesure, à comprendre en écho aux perspectives ouvertes, dès la fin de l'année 1928, par les recherches menées par Milman Parry et Albert Lord⁵⁴: les poèmes homériques sont alors considérés comme les héritiers majeurs de compositions toujours fabriquées en performances et, par conséquent, transmises pendant très longtemps dans et en fonction d'un système de techniques orales caractérisé par un langage et des schèmes de composition spécifique. Benjamin Sammons, ainsi que Albert Lord, imagine Homère comme une sorte de barde qui aurait fini par décider de dicter son poème à un scribe, peut-être en vertu de la conscience qu'il avait d'être parvenu au sommet de son art, mais aussi dans le dessein de confier son œuvre monumentale à d'autres récitants.

De ce qui précède, il ressort que les énoncés en catalogue ont fini par être fréquemment analysés par les modernes dans une perspective instrumentale, à savoir comme des procédés

⁵¹ SAMMONS, 2010, p. 3 : (...) I ask what functions they perform for the poet's work. This may include the efficient introduction of new data or the development of themes at work in the larger narrative, but I hope to demonstrate further that Homer's use of the catalogue form communicates a deeper reflection on his tasks, duties, and virtues as an epic poet as well on the nature and demands of the epic genre itself."

⁵² Perspective soutenue déjà par: BEYE, Charles, "Homeric Battle Narrative and Catalogues", *Harvard Studies in Classical Philology* 68, 1964, p. 345.

⁵³ Dans ce sens, voir aussi : PUCCI, Pietro, "Between Narrative and Catalogue: Life and Death of the Poem", *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, v. 11, 1996, p. 5-24, p. 21 : "The catalogue, as a speech act, manifests a prowess of memory, and points to poetry as its privilege means. Cataloguing constitutes the supreme distillation of poetry's capabilities for truth, rigor, order, history, sequentiality: mere names, mere numbers, and no *métis*; or as we would say no connotations, no rhetoric, no fiction. Almost no poem."

⁵⁴ Cf. de nombreux aspects des recherches menées par Milman Parry et réunies par son fils dans: PARRY, Adam (ed.), *The making of Homeric verse: The collected papers of Milman Parry*, Oxford, Clarendon Press, 1971. LORD, Albert B., *The singer of Tales*, MITCHELL, Stephen and NAGY, Gregory (eds.), 2nd. ed, Cambridge, 1960, rééd. Cambridge 2000.

mnémotechniques spécifiques et disponibles en tant qu'outils dans le cadre des techniques de composition orale. C'est ce qui explique d'ailleurs que, dans leurs travaux respectifs parus dans la deuxième moitié des années 1960, Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne n'ont pas hésité à voir dans les catalogues homériques des indices et des témoins des procédés d'apprentissage auxquels les poètes archaïques, et parmi eux Homère, auraient été soumis⁵⁵.

Néanmoins, d'autres aspects fonctionnels, voire pragmatiques, seraient en jeu dans cette forme catalogale qui justifient la volonté de la mettre en évidence. Ce sont ces perspectives que, dans ses études, Jean-Pierre Vernant souligne. Selon lui, le catalogue doit être considéré comme une sorte de lieu de mémoire et, dès lors comme constituant la référence identitaire privilégiée de et par un groupe social :

C'est à travers eux que se fixe et se transmet le répertoire de connaissances qui permet au groupe social de déchiffrer son 'passé'. Ils constituent comme les archives d'une société sans écriture, archives purement légendaires, qui ne répondent ni à des exigences administratives, ni à un dessein de glorification royale, ni à un souci historique⁵⁶.

Cet aspect me semble fondamental à rappeler car, ainsi qu'on le fera maintes fois remarquer, les Modernes ont entrepris de véritables combats intellectuels autour de la valeur (historique) des informations transmises et fixées dans le format de liste/catalogue. Dans cette perspective, il faut également souligner que le-dit Catalogue des vaisseaux occupe une place centrale.

En effet, – comme nous l'avons déjà dit dans l'introduction de cette étude –, si le catalogue des vaisseaux est souvent présent dans les ouvrages de présentation du peuplement de la Grèce ancienne, on le trouve ainsi dans un manuel de géographie de l'Europe paru à la fin du XIX^e siècle⁵⁷, il l'est toujours dans le cadre des travaux scientifiques des hellénistes. En témoigne la mise en point faite par Thomas Allen au début de l'ouvrage paru en 1921 qu'il dédit à l'étude du Catalogue des vaisseaux⁵⁸. L'état des lieux proposé par Thomas Allen à propos des études entreprises autour du Catalogue des vaisseaux ne pouvait plus clairement insister sur les enjeux

⁵⁵ VERNANT, Jean-Pierre., *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris 1965, rééd. Paris 1996, p. 113. DETIENNE, Marcel, *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Paris 1967, rééd. Paris 2006, p. 67: « Les poèmes homériques offrent (...) des exemples de ces exercices 'mnémotechniques', qui devaient assurer aux jeunes aèdes la maîtrise de la difficile technique poétique: ce sont les passages qui sont connus sous le nom de 'catalogues' ».

⁵⁶ VERNANT, 1965 [1996], p. 114.

⁵⁷ FREEMAN, 1881, p. 25-26.

⁵⁸ ALLEN, 1921, p. 19-22. Cet auteur avait déjà publié l'article "The Homeric Catalogue", *The Journal of Hellenic Studies*, 30, 1910, p. 292-322.

présents dans les commentaires des Modernes : le Catalogue tire sa valeur en tant qu'il est compris comme source sur le passé et, par conséquent, comme espace de référence identitaire et politique. Thomas Allen l'expose de façon encore plus explicite en faisant débiter son bilan historiographique par la mention de l'œuvre de Benedikt Niese, intitulée *Der homerische Schiffskatalog als historische Quelle*⁵⁹, autrement dit, *Le Catalogue des vaisseaux homérique considéré en tant que source historique*.

Néanmoins, il est nécessaire de remarquer que malgré ce qui vient d'être mentionné, un certain nombre de chercheurs n'ont pas envisagé les catalogues en tant que discours traditionnels. En effet, la présence de listes généalogiques dans les poèmes attribués à Hésiode (notamment la *Théogonie* et le *Catalogue des femmes*), dont la composition est la plupart du temps jugée postérieure à celle des poèmes homériques, a conduit certains chercheurs à avancer l'hypothèse que les catalogues « homériques » seraient des compositions plus tardives. Ainsi, il est parfois suggéré que les catalogues constituaient des morceaux insérés *a posteriori* dans l'*Iliade*, tout en ayant été conçus à partir de modèles appartenant à une tradition béotienne d'où les poèmes hésiodiques auraient été eux-mêmes issus⁶⁰. Cette hypothèse séduit notamment parce qu'elle est censée expliquer la place primordiale tenue par la Béotie dans le Catalogue des Achéens – où ce peuple apparaît le premier (vv. 494-510).

Par ailleurs, le fait que certaines des données énoncées dans le Catalogue des vaisseaux ne s'accordent pas avec celles présentes par ailleurs dans les épopées homériques, a conduit à l'élaboration de nouvelles perspectives d'analyse. Ces analyses peuvent être considérées comme une sorte de solution, voire de conciliation, entre les deux autres points de vue présentés plus haut. A titre d'exemple, les analyses proposées par Paul Mazon dans son « Introduction à l'*Iliade* » de 1943, sont assez emblématiques⁶¹. Si, d'un côté cet auteur admet l'impossibilité de dater le Catalogue et, par conséquent, d'apprécier sa valeur historique, il avance, d'un autre côté, l'idée que ce morceau aurait été composé de manière autonome puis adapté ensuite à notre *Iliade*. Autrement dit, si Paul Mazon soutient que l'origine du Catalogue reste incertaine⁶² – et par conséquent sa datation également, – il ne doute pas en revanche, que le document qui lui aurait servi de modèle ait été très ancien.

⁵⁹ NIESE, Benedikt, *Der homerische Schiffskatalog als historische Quelle*, Kiel, Carl Schröder, 1873.

⁶⁰ Voir : SAMMONS, 2010, p. 5, qui renvoie à JACHMANN, Günther, *Der homerische Schiffskatalog und die Ilias*, Köln, Sestdeutscher Verlag, 1958.

⁶¹ MAZON, 2002 [1943], p. 152-154.

⁶² Mazon n'admet pas l'hypothèse que le catalogue présent dans l'épopée connu sous le nom de *Chants Cypriens* ait pu servir de modèle pour la composition du catalogue de l'*Iliade*. Cf. MAZON, 2002 [1943], p. 152.

Pour argumenter, Paul Mazon n'hésite pas à recourir aux « évidences » manifestes présentes dans les données des deux contingents qui ouvrent le Catalogue des vaisseaux –, alors même que le contingent béotien avait déjà été évoqué pour attester l'hypothèse contraire ! Ainsi, et au profit de sa démonstration, il indique :

Il est à noter par exemple que la Béotie est représentée nettement ici comme une confédération, non comme une série de principautés isolées, et qu'elle est franchement distinguée du territoire d'Orchomène, qu'en effet la confédération béotienne n'a pas absorbé avant le VII^e siècle. Le modèle du *Catalogue des vaisseaux* ne peut pas être très récent. Mais il se peut que le fonds primitif s'en soit accru peu à peu, et que la forme première en ait été augmentée et remaniée pour tenir compte de quelques poèmes du *Cycle*, et cela expliquerait ce qu'il a à la fois d'ancien et de récent⁶³.

Nul besoin de trop insister sur le constat que toutes les perspectives exposées jusqu'à ce point présupposent une sorte de prémisse : celle que l'*Iliade* dans son entier comme le Catalogue de vaisseaux en tant que tel sont des énoncés littéraires qui renvoient à un auteur, voire à un « être de raison »⁶⁴ majeur et situé, censé être « le lieu originaire »⁶⁵ de son discours. Si cette origine auctoriale relève plutôt d'une énigme, toujours plus ou moins insoluble, et qui se pose à chaque fois qu'on fait référence à Homère, elle est malgré tout toujours présente. De ce fait, tant l'*Iliade* comme un tout que le Catalogue comme une de ses parties, se trouvent nécessairement porteurs d'un sens à décrypter, d'une valeur historique, voire d'une vérité. C'est à nous (auditeurs/lecteurs) de la restituer. Nous y reviendrons.

Nonobstant cette aporie, à partir des années 1960 déjà, certains travaux ont commencé à annoncer le bouleversement des perspectives en partant d'un double constat : celui de l'absence du nom *κατάλογος* dans l'univers de l'épopée homérique – du moins dans la manière dont il nous est parvenu ; et, à l'opposé, celui de la présence du verbe composé *καταλέγειν*, dont on compte onze occurrences dans l'*Iliade* et quarante-huit dans l'*Odyssée*⁶⁶. Ce constat a eu le mérite d'indiquer que, dans ces textes, la notion de *κατάλογος* comprise comme une sorte de liste complète habituellement inachevée, voire comme une *chose*, n'existe pas. Ce qui existe,

⁶³ MAZON, 2002 [1943], p 154.

⁶⁴ FOUCAULT, M., 2001 [1969], p. 829.

⁶⁵ FOUCAULT, M., 2001 [1969], p. 829.

⁶⁶ Voir la liste des occurrences dans: PERCEAU, 2002, p. 295-298.

c'est bien une modalité de l'énonciation (καταλέγειν) dotée de traits tout à fait caractéristiques.

2- Les catalogues ne sont pas une chose

2.1 - Aperçu des débats autour du verbe καταλέγειν dans les poèmes homériques

L'idée du catalogue considéré comme une *chose*, c'est-à-dire comme une liste élaborée dont la structure formelle et traditionnelle découle de son adaptation aux besoins mnémotechniques qui structurent une technique de composition poétique archaïque produite au cœur d'une culture orale afin de transmettre certaines connaissances sur le passé, renvoie – comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer – aux travaux établis dans une perspective oraliste héritière des recherches menées par Milman Parry et Albert Lord. Toutefois, en s'appuyant sur des observations faites auparavant par Gisela Strasburger⁶⁷, Charles Beye a affiné notre compréhension de la notion de catalogue. Dans sa thèse, soutenue à Harvard en 1960⁶⁸, Charles Beye a avancé l'hypothèse qu'une certaine structure catalogale était à la base narrative de nombreuses scènes de bataille qu'on trouvait dans l'*Iliade*⁶⁹. Ceci impliquait que la procédure catalogale cessait d'être forcément liée aux passages traditionnellement qualifiés comme « catalogues ». Par conséquent, elle devenait susceptible d'être analysée comme un procédé technique extensible et efficace qui intervenait dans d'autres moments de la composition en performance.

Une telle perspective a été reprise, quelques années plus tard, en particulier dans les travaux de Tilman Krischer⁷⁰. Ce chercheur a prolongé l'hypothèse de Charles Beye en proposant de considérer que l'épopée toute entière fût construite à partir d'une sorte de mise en abyme de ce

⁶⁷ STRASBURGER, Gisela, *Die kleiner Kämpfer der Ilias*, diss., Frankfurt am Main, 1954.

⁶⁸ BEYE, Charles, *The Catalogue as a Device Composition in the Iliad*, PhD diss., Harvard, 1961. Pour quelques commentaires vis-à-vis des perspectives développées par cet auteur, voir: PERCEAU, « Pour une réévaluation pragmatique du 'Catalogue' homérique : énonciation en Catalogue et performance poétique », VALETTE, Emmanuelle (éd.), *L'énonciation en Catalogue, Textuel*, n° 56, Paris 2008, p. 19-45, p. 22-23 ; SAMMONS, 2010, p. 7, 13-14.

⁶⁹ BEYE, 1964, p. 346: "There are by my count, twenty-one passages in the *Iliad* that describe mass battle and in which there exists much the same sort of structure analyzed [l'auteur fait référence à la structure catalogale qu'il vient de définir]"

⁷⁰ KRISCHER, 1971.

qu'il définissait comme un « style catalogal » (« *katalogischen Stil* »). S'appuyant notamment sur la « loi de Zielinski »⁷¹, Tilman Krischer concevait le « style catalogal » comme :

(...) un principe de classification en ramification qu'adopte le poète lorsqu'il présente d'abord un processus perçu dans son ensemble, puis le décompose en ses composantes, décompose ensuite ces composantes elles-mêmes en leurs morceaux, et ceci à l'infini. Loin d'être réduit à un procédé, le catalogue se trouve ici investi d'une dimension épistémologique liée à la représentation archaïque du monde⁷².

À ces nouvelles perspectives d'autres se sont ajoutées. Hans Schwabl, dans ses travaux, a eu ainsi le mérite de montrer que contrairement à ce que pensait Milman Parry, les catalogues ne fonctionnaient pas comme des structures figées mais étaient porteurs d'une puissance de variation poétique considérablement contextualisée⁷³. D'ailleurs, les analyses actuelles menées par Sylvie Perceau⁷⁴, Lambros Couloubaritsis⁷⁵ et d'autres⁷⁶ ont développées certaines des conclusions de Hans Schwabl, tout y en apportant de nouvelles contributions et, bien entendu, des développements originaux que – à l'exception de quelques-uns – nous n'avons pas l'intention de commenter ici en détail.

Il est important de noter que les réflexions faites à propos du verbe composé « καταλέγειν », tel qu'il apparaît dans les poèmes homériques, ont joué un rôle majeur dans l'apparition de nouvelles questions autour de la notion de « catalogue ». Cet aspect, qui constituait déjà un élément central dans le cadre des études de Tilman Krischer⁷⁷, fut repris dans

⁷¹ ZIELINSKY, Tadeusz, „Die Behandlung gleichzeitiger Ereignisse im antiken Epos“, *Philologus* Suppl. 8, 1901, p. 407-449. Ce qui est observé par PERCEAU, 2008, p. 23, de la façon suivante: « En s'appuyant sur la loi de Zielinski d'après laquelle l'action épique, notamment l'*aristie* (une scène de combat où un héros s'illustre individuellement) procède selon un principe de décomposition ramifiée, T. Krischer montre que l'on trouve dans l'*Iliade*, ainsi que dans l'*Odyssée*, un type de classification pour lequel il propose le nom de catalogue, en se référant ingénieusement à la fois à l'usage que font les critiques de ce terme et à l'emploi du verbe *katalegein* dans l'épopée elle-même. »

⁷² Nous reprenons PERCEAU, 2002, p. 6. C'est bien le principe de classification en ramification qui caractérisait une « représentation archaïque du monde ».

⁷³ SCHWABL, Hans, „Zum Problem der Traditionellen Kompositionsformen bei Homer“, *Wiener Studien* 99, 1986, p. 39-62.

⁷⁴ PERCEAU, 2002 ; 2008.

⁷⁵ COULOUBARITSIS, 2006, p. 249-266.

⁷⁶ On fait référence aux travaux présentés lors du X^e Colloque du CIERGA, qui a eu lieu à Bruxelles en 2005 et dont les contributions ont été plus tard publiées dans la revue *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006. Disponible : <http://kernos.revues.org/414>. Accès: 03 août 2013. Pour un état de lieux des communications faites à cette occasion, voir : COULOUBARITSIS, Lambros, « Images, mythes, catalogues, généalogies et mythographies », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 11-21. Disponible : <http://kernos.revues.org/423>. Accès: 03 août 2013.

⁷⁷ KRISCHER, 1965, p. 161-174; 1971.

le contexte des analyses proposées par de nombreux chercheurs. C'est ainsi que Margalit Finkelberg, partant des hypothèses lancées par Tilman Krischer, proposait qu'une étude du sens du verbe καταλέγειν ainsi que des autres termes qui l'accompagnent à chaque fois qu'il apparaît dans les épopées homériques, pouvait témoigner de la façon dont Homère lui-même concevait cette procédure discursive : une sorte d'archétype structurant le genre épique tout entier, voire une procédure représentative et indicative d'un des effets qu'Homère associait à la pratique poétique elle-même⁷⁸. Nous reviendrons sur ce point plus tard.

Ainsi, et malgré leurs points de divergences, ces analyses convergeaient dans la mesure où elles amenaient à penser les passages traditionnellement qualifiés comme catalogues comme produisant une sorte d'effet idéal du « style catalogal », style qui, d'ailleurs, était censé être à la base discursive de (presque) toute l'épopée. Mais cela n'est pas tout : ces analyses proposaient également de penser cette procédure à partir d'une dimension épistémologique liée à la façon dont les poètes, voire les hommes de l'époque archaïque, se représentaient le monde, ou, plus largement, à un mode archaïque spécifique de penser et (re)présenter le réel⁷⁹.

Après ce vaste parcours réflexif, le verbe tel qu'il apparaît dans les poèmes homériques a de nouveau fait l'objet des études entreprises par Sylvie Perceau⁸⁰. Le but de ses analyses étaient cette fois un peu différent puisqu'il s'agissait d' :

(...) interroger non seulement le contexte direct du verbe, au sens de son entourage strictement linguistique à l'intérieur de l'énoncé (compléments ou adverbes), mais aussi ce que la linguistique pragmatique désigne comme son « macro-contexte », c'est-à-dire les circonstances physiques dans lesquelles sont utilisés les mots, la place et le rôle des interlocutions dans ce qui apparaît comme un processus complexe d'échanges⁸¹.

⁷⁸ FINKELBERG, Margalit, "Homer's view of the epic narrative: some formulaic evidence", *Classical Philology* 82, 1987, p.135-138; *The Birth of Literary Fiction in Ancient Greece*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 27-28.

⁷⁹ À propos d'une « pensée archaïque » qui s'exprimait par de multiples genres narratifs – parmi lesquels le discours généalogique (un type particulier du genre catalogique) aurait eu chez les Grecs un succès étonnant –, voire d'une logique archaïque qui aurait précédé la pratique de la philosophie et qui se caractériserait par l'ambivalence, voir notamment : COULOUBARITSIS, 1992, p. 32-34. Cet auteur définit ainsi cette logique : « (...) la logique de l'ambivalence s'accorde à une conception du réel qui accepte la coexistence du visible et de l'invisible et qui, pour dire et penser l'invisible, se rapporte toujours au visible. (...) la logique archaïque doit être comprise comme un fond rationnel commun de l'humanité avant l'avènement (ou en dehors) de la pratique de la philosophie. »

⁸⁰ PERCEAU, 2002. En fait ce travail publié en 2002 est le résultat d'une thèse de doctorat en Études grecques, soutenue en 1997, à l'Université Paris IV, sous la direction de Jean Laborderie : *Le « Catalogue » dans l'épopée homérique. Enquête sur un mode archaïque d'interlocution*.

⁸¹ PERCEAU, 2002, p. 10.

Cette analyse a été entreprise à partir du « simple » constat qu'il a toujours été difficile de traduire⁸², voire de « saisir »⁸³, le sens de ce verbe à chaque fois qu'il apparaît dans les poèmes homériques – d'où sa traduction par une multiplicité de termes tels qu'énumérer, rappeler tout au long, parler, répondre, exposer, dire. L'analyse répond également au fait que la plupart des recherches menées jusqu'alors ne prenaient en considération que l'aspect « *formel* » du catalogue considéré. Il était soit envisagé comme un procédé mnémotechnique lié à l'oralité, soit comme une technique de narrativisation de listes, ou encore comme un mode stéréotypé et primitif de la poésie orale. En outre, Sylvie Perceau ne souhaitait pas non plus restreindre son analyse en associant le verbe καταλέγειν à un principe épistémologique de classification qui aurait été adapté à la représentation archaïque du monde⁸⁴. En fait, elle proposait de s'intéresser de plus près à ses modalités énonciatives.

C'est pourquoi, et tout en partant aussi du constat déjà souligné par Tilman Krischer – notamment celui du καταλέγειν comme un *verbum dicendi* – Sylvie Perceau a choisi, de son côté, de mettre en avant un autre aspect du terme : le préverbe κατα-. Ceci l'a amenée à relever les commentaires faits par Pierre Chantraine à propos de la signification de ce terme :

(...) le sens premier de κατά, adverbe ou préposition, recouvre l'idée de *s'adapter à, vers, conformément à*, et peut même exprimer l'achèvement de l'action (...). Appliqué au discours, il en souligne donc une modalité fondamentale en insistant à la fois sur sa **complétude** et sur son **adéquation** à quelque chose ou à quelqu'un⁸⁵.

⁸² PERCEAU, 2002, p. 8 : « L'imprécision qui caractérise les divers traductions de ce verbe montre bien la difficulté à laquelle se heurte quiconque veut saisir ce mode d'énonciation dans sa réalité concrète. Si pour chacun des deux poèmes, l'on s'en tient à deux traductions françaises, le champ sémantique appliqué au verbe καταλέγειν est d'une surprenante hétérogénéité. Pour onze occurrences du verbe dans l'*Iliade*, on rencontre sous la plume de P. Mazon (1937) six traductions différentes : *énumérer, rappeler tout au long, parler, répondre, exposer, dire* ; de son côté, F. Mugler (1989) propose six autres traductions pour les mêmes passages : *dénoncer, énumérer, dire, parler, renseigner, exposer*. »

⁸³ PERCEAU, 2002, p. 10 : « La situation n'est pas plus claire dans les dictionnaires où les occurrences homériques de καταλέγειν sont diversement traduites (...) [*Lexicon Homericum*, Leipzig 1885, Hildesheim 1963, *A Greek-English Lexicon*, Liddell-Scott, Oxford, 1940, *Dictionnaire Bailly*, Paris, 1950]. En même temps que le plus souvent le sens du préverbe reste flou, le verbe de parole se voit associé, dans ces traductions, à des procédures aussi différentes que la narration, la description ou le décompte. »

⁸⁴ PERCEAU, 2002, p. 11 : « Appliquée au verbe καταλέγειν, une telle étude sémio-linguistique se révèle particulièrement féconde puisqu'elle permet de mettre à jour une procédure d'énonciation originale, dont les implications poétiques, rhétoriques et même épistémologiques, éclairent tout un pan de la pensée grecque archaïque. »

⁸⁵ PERCEAU, 2002, p. 9-10. Cf. CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 504.

Cette approche a, entre autres mérites, celui de mettre l'accent sur des nuances qui n'avaient pas été relevées dans le cadre de travaux qui, tout en réfléchissant sur le sens du verbe composé *καταλέγειν*, faisaient plutôt ressortir les tonalités formelles et épistémologiques attachées au verbe *λέγειν* : dénombrer, énumérer, raconter, décrire⁸⁶. Il nous semble effectivement important de penser cette modalité discursive comme un « procédé séquentiel »⁸⁷ dont des traductions possibles seraient : dire point par point, décrire successivement les choses, raconter en détail⁸⁸. De plus, nous intéresse particulièrement la prise en compte d'un nouvel aspect mis en avant par cette glose proposée par Sylvie Perceau, à savoir que *καταλέγειν* traduirait le fait de « désigner par la parole des choses que l'on a recueillies (= *legein*), de façon conforme, ajustée, adaptée (= *kata*) »⁸⁹. Cette interprétation envisage l'idée que la parole en catalogue est une forme énonciative dont la complétude ne se réalise que lorsqu'elle est adaptée à des contextes précis. Cet aspect nous semble être tout à fait en adéquation avec les (re)productions, les transmissions, voire les usages, non seulement d'un discours en catalogue en général, mais aussi et surtout du Catalogue des vaisseaux, à chaque évoqué et/ou révoqué comme « lieu de mémoire » pour la postérité.

L'idée d'adéquation à une « situation de communication » donnée et qui, à chaque fois, n'engage que deux interlocuteurs⁹⁰, est particulièrement relevée par Sylvie Perceau après qu'elle ait analysé les extraits des poèmes homériques où le verbe apparaît. Ainsi, elle souligne que, notamment dans l'*Iliade*, la parole en catalogue se présente comme un « mode de communication hors norme »⁹¹ à valeur descriptive et auquel on recourt lors de circonstances extraordinaires caractérisées par une « solennité, émotion, proximité et connivence entre deux interlocuteurs »⁹². C'est seulement ceci qui, selon Sylvie Perceau, permet de dégager des

⁸⁶ Voir: FOURNIER, Henri, *Les verbes « dire » en grec ancien*, Klincksieck, Paris, 1946. PERCEAU, 2002, p. 8 : H. Fournier constate un affaiblissement sémantique du verbe *λέγειν* en attique, où il perd sa signification « dénombrer, énumérer » et, en même temps que son emploi se généralise, développe un sens purement déclaratif. Ce que l'auteur met en relation avec l'évolution du composé *καταλέγειν* (« dénombrer, énumérer »), qui finit par signifier « raconter » et même « décrire ».

⁸⁷ COULOUBARITSIS, 2006.

⁸⁸ Cf.: FINKELBERG, M., p. 135. COULOUBARITSIS, 2006, p. 251-254. Voir, à l'opposé, PERCEAU, 2008, p. 36, note 60, qui affirme : « la traduction du verbe *katalegein* par 'raconter en détail' apparaît inadaptée, en particulier dans l'*Iliade* où ce verbe désigne toujours une présentation descriptive ».

⁸⁹ PERCEAU, 2008, p. 28.

⁹⁰ PERCEAU, 2008, p. 28 : « Dans l'épopée homérique le verbe *katalegein* n'est jamais utilisé au pluriel, ce qui implique que l'énonciation en catalogue ne relève jamais d'une prise parole collective : il s'agit d'une communication de type personnel qui engage donc, (...) des relations interhumaines fondamentales. »

⁹¹ PERCEAU, 2002, p. 289.

⁹² PERCEAU, 2008, p. 35.

prémises qui pourraient avoir motivé, à un certain moment (*kairos*)⁹³, le fait que l'énonciation d'un énoncé déterminé soit mise en catalogue. Cet énoncé poétique se caractérise, par conséquent, comme parole vive, susceptible d'être expansée⁹⁴ en fonction à la fois des moments d'interaction (intra-)poétique et des conditions « externes » de sa mise en performance. L'accent mis sur l'aspect inter-discursif et contextuel lié au dire en *καταλέγειν* n'exclut pas un repérage des traits formels et stylistiques qui lui sont récurrents, de même que jugés constitutifs de ce mode d'énonciation. C'est le cas par exemple du recours à la parataxe⁹⁵, qui implique un soin vis-à-vis des modulations sonores, rythmiques, voire sémantiques⁹⁶.

Par ailleurs, il convient, toujours selon Sylvie Perceau, de relever l'existence de différences stylistiques, aussi bien que pragmatiques, entre un discours/entretien en catalogue et une parole ordinaire. Les distinctions renvoient au fait déjà mentionné que la parole en catalogue telle qu'elle est utilisée dans les poèmes homériques, et notamment dans l'*Iliade* ne se manifeste que lors de circonstances exceptionnelles (1) ; qu'il s'agit plutôt d'une description minutieuse (d'une action, d'un lieu, d'un objet, d'un point de vue) dont le but majeur est de « dire le réel dans sa variété » (*poikilia*)⁹⁷ (2). Il s'agit du reste d'un énoncé qui se fonde toujours sur un mode d'inclusion, ce qui, selon cette chercheuse, marque une différence vis-à-vis des discours narratifs – construits sur un modèle d'exclusion⁹⁸ – ainsi qu'envers les interlocutions dialogiques⁹⁹. Ainsi s'explique l'incompatibilité de la parole en catalogue avec le principe du « tour de parole »¹⁰⁰ et avec celui qui régit le « dialogue dit socratique » dont la visée persuasive

⁹³ PERCEAU, 2008, p. 41.

⁹⁴ PERCEAU, 2002, p. 91-92 : ce que cet auteur qualifie comme une « poétique inventoriale ».

⁹⁵ Pour une définition de la parataxe et son rôle dans le discours en catalogue nous reprenons PERCEAU, 2002, p. 92 : « La parataxe, qui consiste à coordonner les éléments d'un énoncé, c'est-à-dire à les *juxtaposer* au lieu de les organiser logiquement en hypotaxe par les biais de propositions subordonnées, joue un rôle fondamental dans les discours en catalogue : négligeant tout l'appareil explicatif et argumentatif de la langue, elle la transforme en une sorte de guirlande impressionniste, apte à présenter les multiples facettes des choses au fil de leur apparition. »

⁹⁶ Cf., PERCEAU, 2002, p. 91. Cela renvoie également aux remarques faites par Claude Calame qui parle d'un ordre, d'une raison poétique (phonique, rythmique, prosodique, sémantique). Cf. : « Logiques catalogales et formes généalogiques : mythes grecs entre tradition orale et pratiques de l'écriture », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), p. 23-29, 2006. Disponible : <http://kernos.revues.org/424>. Accès: 03 août 2013. Voir aussi : CALAME, Calame ; DUPONT Florence, « Pragmatique d'une forme poétique : de la liste au Catalogue », dans VALETTE-CAGNAC, E. (éd.), *L'énonciation en catalogue*, Paris, Université Paris Diderot-Paris 7, 2008, p. 9- 15.

⁹⁷ PERCEAU, 2008, p. 40.

⁹⁸ PERCEAU, 2008, p. 41 : « (...) le discours en catalogue se distingue de la narration : la logique narrative suppose, en effet, une sélection rationnelle des informations que le narrateur prend ensuite soin de réorganiser. Cette logique, qui est avant tout fondée sur l'alternatif, fonctionne sur le mode de l'exclusion, à l'inverse de la pratique discursive du catalogue descriptif. »

⁹⁹ PERCEAU, 2008, p. 39.

¹⁰⁰ PERCEAU, 2008, p. 41-42 : « (...) L'entretien en catalogue est (...) incompatible avec le principe du 'tour de parole' plus ou moins minuté, qui régit par exemple les discours tenus lors des banquets. La parole en catalogue

se fonde sur une logique argumentative ayant pour but une homologie des discours laquelle est le résultat de la « capitulation de l'interlocuteur »¹⁰¹.

Ainsi, si d'une part Sylvie Perceau ne considère pas forcément comme des « énoncés en catalogues », au sens qu'elle leur donne, certains passages que l'on trouve pourtant caractérisés par le verbe καταλέγειν dans l'*Odyssée*¹⁰², elle n'hésite pas, d'autre part, à lire comme des « énoncés en catalogues » des passages qui, dans l'*Iliade*, ne se trouvent pas annoncés par ce verbe mais qui, pourtant, offrent toutes les caractéristiques d'un discours en catalogue¹⁰³. En effet, elle interprète comme un « discours en catalogue » des passages que certains critiques avaient auparavant qualifiés comme de simples listes ou « comme un modèle de 'catalogue' au sens de 'liste des noms' »¹⁰⁴. C'est le cas du passage de l'*Iliade* connu sous le nom de « Catalogue des Néréides » (18, 37-51), que nous avons déjà eu l'occasion de commenter.

Par ailleurs, quoique son apparition ne soit ni anticipée ni suivie par le verbe καταλέγειν, Sylvie Perceau considère le Catalogue des vaisseaux comme un discours en catalogue – sans toutefois le considérer comme un modèle d'exception. La raison en est que cet énoncé possède les caractéristiques formelles et stylistiques récurrentes de ce mode d'énonciation ainsi le recours à la parataxe et, parce que, selon cette chercheuse, il présente des traces qui indiquent son inscription dans un « protocole d'interlocution directe » établie entre le poète et les Muses¹⁰⁵.

C'est à partir d'une minutieuse analyse¹⁰⁶ de l'invocation aux Muses qui ouvre le Catalogue des vaisseaux – qui pourtant avait maintes fois été mise en relation avec les dits « catalogues traditionnels »¹⁰⁷, et aussi avec le présupposé que la poésie archaïque se caractérise par son

ne convient pas non plus au débat, puisqu'elle ne saurait être interrompue par un interlocuteur impatient d'imposer à son adversaire un point de vue contradictoire (...) ».

¹⁰¹ PERCEAU, 2008, p. 42-43.

¹⁰² Cf. ce qu'elle dit à propos du passage de l'*Odyssée* XXIII, 309-320, où on a dans le vers 309 le verbe καταλέγειν à l'infinitif aoriste actif. PERCEAU, 2002, p. 224, et en général, p. 268 : « Les récits auxquels se livre Ulysse dans l'*Odyssée* ne peuvent (...) être confondus, en dépit de leur caractérisation par le verbe καταλέγειν, avec des énoncés en catalogue au sens strict ».

¹⁰³ PERCEAU, 2002, p. 95 : « (...) dans un discours qui, sans être désigné par le verbe καταλέγειν, offre toutes les caractéristiques d'un discours en catalogue, Zeus cherche à convaincre Héra de s'unir à lui avant son départ. Pour montrer combien elle l'emporte sur ses autres conquêtes, il procède à leur inventaire, qu'il scande par une épanaphore négative (οὐδ' ὅποτε / οὐδ' ὄτε) exprimant *a fortiori* l'intensité de son désir pour elle (*Iliade* XIV, vers 313-328). »

¹⁰⁴ PERCEAU, 2002, p. 138.

¹⁰⁵ Pour une analyse du « Catalogue de Vaisseaux », cf. : PERCEAU, 2008, p. 164-171. Voir aussi l'étude structurale du catalogue faite par : POWELL, Barry, « Words patterns in the Catalogue of Ships (B 494-709): A Structural Analysis of Homeric Language », *Hermes* 106, 1978, 255-264.

¹⁰⁶ PERCEAU, 2002, p. 156-164.

¹⁰⁷ Dans ce sens voir notamment: MINTON, William, « Invocation and Catalogue in Hesiod and Homer », *Transactions of the American Philological Association* 93, 1962, p. 188-212.

engagement envers ce qui est « vrai »¹⁰⁸ –, que cette auteure va déployer les arguments nécessaires pour soutenir son hypothèse. Mais ce n'est pas tout. Sylvie Perceau suggère que si le premier contingent présenté par le texte du Catalogue, tel qui nous est parvenu¹⁰⁹, est le contingent béotien, c'est que cette région a une signification particulière. Pour elle, la place première de la Béotie doit être perçue, d'abord, comme l'indice de l'interlocuteur extérieur, à savoir, l'indice d'une « allusion au destinataire direct du discours ». L'allusion à l'auditoire béotien, dont le nom est expressivement répété au début et à la fin du passage liminaire, fonctionnerait comme une sorte d'apostrophe encadrante. »¹¹⁰

Sylvie Perceau souligne ainsi que le protocole d'énonciation, tel qu'il se dégage en particulier à partir des analyses de ses occurrences dans l'*Iliade*, ne s'applique jamais à la production d'énoncés dont les valeurs seraient absolues, c'est-à-dire immuables et valables dans n'importe quel contexte énonciatif. Autrement dit, les énoncés mis en discours au moyen du verbe καταλέγειν – ou, à défaut, sous ses traits énonciatifs – n'auraient jamais une prétention à réverbérer un dire qui présupposerait un « idéal de Vérité une et absolue »¹¹¹. Sylvie Perceau marque ici fermement son opposition à l'idée de listes écrites qui, plus tard, seront désignées par le substantif κατάλογος. Le sens de ce terme, selon S. Perceau, a pour origine une « déviation sémantique » du verbe καταλέγειν, une déviation dont on peut soupçonner trouver déjà des traces dans certains passages de l'*Odyssee*¹¹².

¹⁰⁸ Voir à ce propos : PRATT, 1993, p. 11-53.

¹⁰⁹ PERCEAU, 2002, p. 162.

¹¹⁰ PERCEAU, 2002, p. 161 : « (...) On peut, en effet, considérer que la version du « catalogue » qui nous est parvenue sous sa forme écrite est la fixation d'une version particulière de cet inventaire, élaborée à un moment donné pour un auditoire précis. Voir aussi : DUPONT, Florence, *L'Invention de la Littérature: de l'ivresse grecque au texte latin*, Paris, La Découverte, 1994, rééd. Paris 1998, p. 11, qui va aussi dans ce sens, lorsqu'elle considère qu'il ne s'agit pas pour notre texte d'une « transcription d'une performance réelle, mais [d'] un montage de plusieurs. »

¹¹¹ Cf. PERCEAU, 2008, p. 33 : « Parler en catalogue ne consiste donc pas, dans son acception la plus précise, à tenir un discours de vérité universelle ou à réciter des listes toutes faites, mais bien, dans une situation de communication extra-ordinaire, à parler avec précision de choses que l'on a 'recueillies', soit pour les avoir entendues (...) soit pour en avoir fait soi-même l'expérience ».

¹¹² Cf. PERCEAU, p. 290 : « Si, dans l'*Odyssee*, le discours en catalogue perd souvent la dimension interlocutive qui en fonde l'originalité dans l'*Iliade*, c'est qu'il s'adapte, semble-t-il, aux changements de la société qui le pratique et dont il reflète l'évolution : évolution de la réception littéraire à une époque où se développe chez un public plus large le goût du romanesque et des récits de *nostos* ; évolution de la poétique, inspirée par le nouveau modèle diégétique qui privilégie le discours indirect et favorise, dans une perspective économique de maîtrise du sens, le résumé, la rétrospection et la brachylogie ; évolution du statut du poète découvrant la volupté identitaire de la signature, à l'image d'Ulysse qui, en signant de son nom les apologues, leur confère une fixité assertorique ; évolution de la rhétorique vers une casuistique de manipulation, en relation avec une conception utilitaire du langage qui prévaut aussi bien dans l'*apologue* que dans le *dialogue* (socratique ou tragique) ; évolution de l'éthique dans le cadre d'un nouveau modèle de communication *publique* où triomphe le modèle agonistique du dialogue ; évolution enfin de la *science* en fonction d'un idéal de Vérité une et absolue, qui privilégie la synthèse, la logique, l'identité et la taxinomie. »

En effet, l'hypothèse de Sylvie Perceau est qu'en accompagnant les changements de con(textes) qui la (re)produisent, cette procédure énonciative du καταλέγειν, telle qu'elle se déploie dans l'*Iliade* et bien que jamais tout à fait disparue¹¹³, a progressivement été abandonnée comme recours communicatif efficace. Dans cette perspective, le verbe ne subsisterait donc plus que comme un signifiant dont la signification se trouverait rendue par son dérivé nominal, κατάλογος. C'est dire que la procédure énonciative aurait été assimilée à des procédures d'archivage, voire à « l'idée de liste close et taxonomique facile à instrumentaliser »¹¹⁴. Cette signification est censée avoir été partagée par Thucydide, d'où son choix du terme κατάλογος lorsqu'il fait référence au Catalogue des vaisseaux.

La façon dont Sylvie Perceau considère la modalité énonciative du καταλέγειν – telle qu'elle se présente dans l'*Iliade* – la place à l'écart d'un consensus que, malgré toutes leurs divergences, la plupart des analyses partagent : il s'agit du rapport qu'elles établissent entre catalogue et savoir. Certes les désaccords sont nombreux quand « (...) il s'agit de définir ce savoir, d'en identifier les destinataires et d'en cerner les critères de sélection et les modalités de transmission »¹¹⁵. Par conséquent, à la différence du κατάλογος, un énoncé en catalogue tel que le caractérise Sylvie Perceau, s'il révèle un savoir, est un savoir qui est toujours informé par la perception de celui qui parle, et actualisé par les circonstances. Par ailleurs, Sylvie Perceau tient à souligner que son but n'est pas non plus de « résoudre la difficile question de la réalité *historique* de ce mode discursif »¹¹⁶.

L'ensemble de la démonstration confère une originalité certaine aux conclusions de cette auteure par rapport à des travaux qui, du reste, ont eu plutôt tendance à dégager un seul signifiant pour le verbe tel qu'il apparaît soit dans l'*Iliade*, soit dans l'*Odyssée*, soit ailleurs encore. Néanmoins, il nous semble que persiste encore une sorte d'acceptation du lien entre une conception tardive de la notion de catalogue – celle qui, selon Sylvie Perceau, résulterait d'un processus de « déviation sémantique » – et les origines d'un discours dont l'*ordre*, une fois engagé à dire ce qui est « vrai », serait placé du côté du λόγος. C'est ce sur quoi nous reviendrons dans la sous-partie suivante, comme nous reviendrons sur le constat que la plupart

¹¹³ Cf. PERCEAU, S., 2002, p. 292 : « La *communication en catalogue* n'a jamais tout à fait disparu dans sa forme originelle : elle continue de s'imposer à certains écrivains et poètes, à commencer par Hérodote [V, 49], chez qui les échos homériques sont fréquents (...). » Nous reviendrons sur ce passage dans la troisième partie.

¹¹⁴ PERCEAU, 2008, p. 43-44.

¹¹⁵ PERCEAU, 2008, p. 25.

¹¹⁶ PERCEAU, 2002, p. 11 (note de bas-de-page) : « La finalité de cette enquête *littéraire* est de déterminer ce modèle discursif tel qu'il est mis en scène dans l'épopée et non, bien sûr, de résoudre la difficile question de la réalité *historique* de ce mode discursif. »

des chercheurs retournent (aussi) à l'analyse de cette modalité énonciative dans leur quête des origines, dont nos propres modèles énonciatifs, et donc épistémologiques, se seraient progressivement dégagés.

2.2 – Καταλέγειν, ordre et vérité

Lorsqu'il se propose d'analyser le verbe καταλέγειν, Lambros Couloubaritsis présente les choses dans une perspective assez différente de celle exposée par Sylvie Perceau. Il propose de faire une analyse non seulement du verbe καταλέγειν, mais aussi de tout le champ sémantique du langage tel qu'il apparaît dans les poèmes homériques¹¹⁷ – ce qu'il reproche à Sylvie Perceau de n'avoir pas fait. Cela le conduit à insister sur d'autres distinctions. Il ressort en effet de son analyse que, dans les épopées homériques, le champ sémantique lié à *mythos/mytheusthai* ne se confond pas du tout avec celui associé au verbe καταλέγειν. Le premier met en jeu différentes façons de parler autorisées, dont le but est de produire un effet convenable et qui résulte « non du contenu du discours, mais de la forme, de l'intonation de la voix, des formules utilisées et de la façon de les agencer »¹¹⁸. Ainsi, et bien que le champ sémantique lié à *mythos/mytheusthai* se trouvent attaché à des procédés narratifs divers, il ne doit pas pour autant être réduit à l'un d'entre eux. Le champ sémantique propre au verbe καταλέγειν, de son côté, se déploie toujours en dehors de toute connotation affective : il s'agit donc d'une modalité séquentielle qui se trouve attachée au sens de raconter/décrire une chose point par point, successivement¹¹⁹. De cette analyse résulte que, si d'une part et à l'exemple de Sylvie Perceau, Lambros Couloubaritsis n'envisage pas d'assimiler καταλέγειν et narration, d'autre part – et cette fois à l'opposé de ce qu'avancait Sylvie Perceau, qui relevait l'application première de ce modèle discursif lors de circonstances extraordinaires, caractérisées par ce qui est « solennité, émotion,

¹¹⁷ COULOUBARITSIS, 2006, p. 251. En effet cet auteur part du principe qu'il est possible de « saisir » les façons dont Homère lui-même (compris comme une sorte d'auteur unificateur intellectuel de ces deux épopées) voulait signifier les nuances de son propre discours. Nul besoin d'insister d'avantage sur le fait que nous ne sommes pas d'accord avec cette prémisse.

¹¹⁸ COULOUBARITSIS, 2006, p. 252.

¹¹⁹ COULOUBARITSIS, 2006, p. 251-252 : « (...) Depuis Homère le terme *mythos* en tant que *façon de parler* qui agence d'une certaine façon le langage, produit des affections sélectives comme le rire (*mythos* comique) ou la crainte et la pitié (*mythos* tragique). Cette propriété permet de séparer les champs sémantiques du *mytheusthai* du *katalegein* – qui se déploie en dehors d'une connotation affective -, sans quoi le *logos* n'aurait pu fonder la rationalité argumentative et scientifique. »

proximité et connivence entre deux interlocuteurs »¹²⁰ –, il tient à dissocier de ce procédé énonciatif toute dimension affective¹²¹. En effet, Lambros Couloubaritsis cherche avant tout à mettre en évidence une épistémologie qui serait propre à ce procédé.

En lien avec ce qui précède, rappelons que l'étude de Lambros Couloubaritsis s'intègre dans un questionnement plus vaste qui est celui de l'histoire de la pensée grecque, une histoire qu'il cherche relier aux origines d'une philosophie européenne. Par conséquent, ses recherches s'inscrivent dans le débat sur la distinction entre *μῦθος* et *λόγος*. Ainsi, l'étude produite sur la sémantique du langage du récit dans les poèmes homériques – qui a impliqué la notion de *καταλέγειν* –, avait surtout pour but d'établir une sorte de cadre analytique censé permettre de traverser la production discursive des Anciens, notamment afin d'entreprendre une analyse moins tranchée entre leurs usages des notions de *μῦθος* et de *λόγος*. De cette étude est apparue la proposition d'analyser l'ensemble des discours anciens à partir de quatre axes complémentaires : le catalogique, le mythologique, le topologique et le chronologique, sans oublier chacune de leurs variantes¹²².

Cette proposition a conduit Lambros Couloubaritsis à transposer l'opposition (*mythos/mytheusthai/katalegein*) qu'il avait déjà dégagée de son analyse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, à l'ensemble de la production discursive grecque. Lambros Couloubaritsis a alors fait ressortir une sorte de divergence/tension entre « axe catalogique » et « axe mythologique »¹²³, tension censée être la base fondamentale des distinctions entre les diverses formes discursives créées au cours de l'Antiquité et au-delà. Ainsi, l'« axe mythologique », tel qu'il le définit, se caractérise par sa propriété fondamentale qui est de renvoyer au sens de « *dire des fables* » aussi bien qu'à celui de « *dire la vérité* » - ce qui s'explique, d'ailleurs, par le fait qu'il se trouve attaché à la notion de *μῦθος*, qui signifie d'abord « *façon de parler* », tout en

¹²⁰ PERCEAU, 2008, p. 35.

¹²¹ Pour la critique portée aux aspects clés des conclusions avancées par Sylvie Perceau, voir : COULOUBARITSIS, 2006, p. 251 (note de bas de page) : « (...) l'idée que la pratique catalogique concerne un processus de communication, au détriment du dialogue (pourtant présent chez Homère), et investi d'une dimension affective est bien le résultat de cette absence d'une étude de termes [l'analyse de toute la sémantique du langage chez Homère], parmi lesquels certains concernent l'affectivité, comme c'est le terme *mythos*. »

¹²² COULOUBARITSIS, 2006, p. 255-257. Pour une histoire de la constitution de cette proposition analytique, voir notamment la note au bas de la page 19.

¹²³ COULOUBARITSIS, 2006, p. 256-257 : « 1. L'axe *catalogique* inclut un ensemble de pratiques séquentielles, y compris les généalogies et le voyages et va aboutir au discours argumentatif et aux procédés de déduction, qui utilisent respectivement des suites d'arguments ou de conclusions à partir d'étapes intermédiaires, dont le moyen terme dans le syllogisme constitue la première découverte majeure dans l'histoire de la raison. 2. L'axe *mythologique* se compose d'un ensemble de formes narratives (contes, légendes, fables, épopées, etc.). Entre l'épopée (...) et les romans, se déploient des discours remarquables comme les tragédies ou les comédies. »

étant associée à la production d'affectivité¹²⁴. L'« axe catalogique » de son côté et à l'opposé du précédent, se trouve complètement en dehors de toute connotation affective. Cet attribut est ce qui, d'après Lambros Couloubaritsis, le rend apte à être rattaché à la rationalité argumentative et scientifique qui définira plus tard le λόγος philosophique¹²⁵. Ceci s'explique historiquement par le fait qu'en étant à chaque fois réaménagé en fonction des données nouvelles concernant soit la poésie, l'historiographie, ou la philosophie, cet axe a pu sauvegarder sa place comme procédé énumératif dont la qualité majeure était de fonctionner comme un dispositif assurant une production discursive toujours liée à un ordonnancement successif. Par conséquent, ce dernier axe se trouve en particulier rattaché à la notion de discours rendu dans toute sa précision, voire à une épistémologie fondée sur la notion de vérité.

Cette argumentation fait sans nul doute écho aux propositions avancées des années auparavant par Tilman Krischer¹²⁶ avant d'être reprises et travaillées quelques années plus tard par Margalit Finkelberg¹²⁷. Bien entendu il ne sera pas question de traiter ici ces études dans leur totalité mais de relever certains de leurs aspects intéressants pour notre démonstration.

Tilman Krischer, dans un article paru au milieu des années 1960, a mis en relief l'équivalence entre l'expression « ἀληθεία εἰπεῖν » et ce que, à son avis, le verbe καταλέγειν exprimait en grec, à savoir : une façon de dire précisément et concrètement quelque chose, d'en faire une présentation point par point et sans rien laisser dans l'ombre. En fait, il partait d'une analyse de ce qu'il considérait comme le sens premier du verbe λαμβάνειν¹²⁸, en se fondant sur la signification de l'expression ἐμέ ἔλαθε (« ne pas remarquer ») telle qu'elle apparaît dans les poèmes homériques; il attirait ensuite l'attention sur le fait que l'adjectif ἀληθής, notamment si l'on tient compte de son préfixe privatif, ne pouvait que renvoyer au sens contraire : ce quelque chose qui est *perçu* par un témoin

¹²⁴ COULOUBARITSIS, 2006, p. 253.

¹²⁵ COULOUBARITSIS, 2006, p. 251-253 ; 1992, p. 36 : « (...) le genre catalogue est plus vaste (...) Platon, avec sa méthode dialectique, et Aristote, avec sa méthode de classification, réaménagent ce procédé en fonction des données nouvelles de la philosophie, tout en sauvegardant le fond propre au catalogue (l'ordonnance successive) et à la généalogie (la ressemblance selon la parenté). »

¹²⁶ KRISCHER, 1965.

¹²⁷ FINKELBERG, 1987.

¹²⁸ Il est intéressant de remarquer que le sens premier de ce verbe rendu par le *Dictionnaire Bailly* est : « être caché, demeurer caché ». De ce qui, d'ailleurs, aurait dérivé l'interprétation heideggérienne de l'*alétheia* comme « dés-occultation » ou « dé-voilement » et « ouverture ». C'était ainsi, à l'opposé de cette interprétation, que d'ailleurs il considérait comme dérivée d'un « glissement sérieux » de sens, que T. Krischer a avancé son hypothèse.

oculaire¹²⁹. Ainsi, et comme cela a déjà été bien souligné par Sylvie Perceau, il en arrivait à la conclusion que :

(...) celui qui connaît la vérité sait la *dénombrer* et celui qui dénombre bien prouve par là qu'il dit la vérité, établissant ainsi un rapport de contiguïté entre la vérité comme *alétheia* et l'énonciation catalogale qu'il considère comme le mode privilégié de dénombrement du Vrai¹³⁰.

En outre, Tilman Krischer avançait l'hypothèse que ce mode énonciatif renvoyait à la façon dont Homère lui-même concevait le discours et les informations qu'il choisissait d'énoncer et d'associer au verbe *καταλέγειν*. En l'occurrence, il s'agissait, selon Tilman Krischer, de vrais savoirs, au détriment du statut qu'il associait aux informations rapportées par l'épopée dans son ensemble. Margalit Finkelberg, dans un article paru presque vingt ans plus tard, allait plaider pour une sorte d'élargissement de cette première hypothèse.

En effet, en menant une analyse de la structure formulaire, et notamment de la sémantique des termes qui accompagnent habituellement le verbe *καταλέγειν* dans les épopées homériques¹³¹, cette chercheuse allait d'une part renforcer l'idée déjà proposée par Tilman Krischer – pour qui le verbe *καταλέγειν* est toujours et particulièrement attaché aux idées d'exactitude, d'ordre, de succession, voire de vérité selon Homère – et, d'autre part – et cette fois différemment de ce qu'avancéait Tilman Krischer – soutenir l'hypothèse selon laquelle pour Homère, ce ne serait pas uniquement la narration catalogale qui serait astreinte à la

¹²⁹ Dans ce sens, voir notamment : COLE, Thomas, « Archaic Truth », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, v. 13, n°. 1, 1983, p. 7-28 (étude qui d'ailleurs prend en compte les analyses faites par T.Krischer). Cf. plus récemment PRATT, 1993, p. 17-22 : “Interest in the apparent etymology of this word (alpha-privative + *lethe* = unforgetfulness) can lead to some flawed conclusions if we do not carefully consider all usages of both *aletheia* and *lethe*. The etymology is misleading if it lead us to conclude that *aletheia* in archaic poetry ever denotes only a nonreferential ‘unforgetfulness’ or ‘that which is remembered’, making the word *aletheia* a virtual synonym of the English word *memory*. Nor should we think that the opposition between *aletheia* and *lethe* (forgetfulness) ever make irrelevant other significant oppositions that are far more explicitly expressed, such as the opposition between *aletheia* and *pseudos* (truth and falsehood) or that between *aletheia* and *apate* (truth and deception). (...) If we look at the verb *letho* (= *lanthano*), used more frequently in Homer than the related noun *lethe* (used once in Homer), it becomes clear that the *lethe* excluded from *aletheia* can not be associated exclusively, or even primarily, with the semantic field of memory and forgetting. (...) The absence of hiddenness that might give rise to a failure of perception or awareness, rather than as the absence of forgetfulness and the presence of memory exclusively. (...) *Aletheia* too seems to have quite close associations with eyewitness accounts. When applied to narrative accounts in Homer, it is virtually always applied to eyewitness accounts.”

¹³⁰ PERCEAU, 2002, p. 283.

¹³¹ FINKELBERG, 1987, p. 135-136: καὶ ἀτρεκέως, μάλ'ἀτρεκέως, ἀληθείην, κατὰ μοῖραν, ἐπισταμένως, ἀριφραδέα, εἰκοτα γάρ, ἀριθμέσας.

représentation du « modèle formel de narration véridictive »¹³². Autrement dit, Margalit Finkelberg suggèrerait que l'usage du verbe καταλέγειν devait indiquer la façon idéale dont Homère se représentait la valeur de la narration épique dans son ensemble, c'est-à-dire un discours qui rapporte les faits avec précision, une narration qui a la prétention de rapporter des faits réels¹³³.

Nul besoin d'insister sur le fait que cette dernière perspective fait écho à une forte tendance partagée par certains spécialistes à associer la production poétique archaïque, – particulièrement celle attribuée à Homère et au Catalogue des vaisseaux – à une fonction sociale majeure qui serait de préserver et de transmettre des savoirs traditionnels, voire de rapporter les grands événements du passé¹³⁴. Or une telle hypothèse constitue à la fois une généralisation contestable¹³⁵ et risque d'identifier « savoirs » et « vérités »¹³⁶. Elle conduit également à minorer le fait que la production poétique archaïque elle-même – notamment les chants attachés au nom d'Homère – associe davantage la poésie aux notions de beauté et d'émotion qu'à celle de vérité, même site en termes d'ἀληθεία¹³⁷.

Quoi qu'il en soit, et malgré la reconnaissance de l'importance des contributions apportées par ces études, Sylvie Perceau n'hésite pas une fois encore, –en tenant compte de la place fondamentale de cette notion dans les études mentionnées ci-dessus – à souligner le fait qu'à

¹³² PERCEAU, 2002, p. 283. FINKELBERG, 1987, p. 138: "(...) Homer not only thought of the epic song as a "point-by-point" narrative succession but even found in this feature of epic song the pattern for all veracious narrative."

¹³³ FINKELBERG, 1987, p. 135 : "T. Krischer has shown that this verb in Homer designates concrete and exact accounts that relate the subject 'point by point' and is applied only to the conveying of information, ; in view of this, he considers the application of the verb as to poetry as a deviation unrepresentative of Homer's general idea of the epic song. However, Krischer own evidence shows that the characteristic sense of καταλέγειν has much in common with the early Greek understanding of "truth" conveyed by the words ἀληθής and ἀληθείη: this may well indicate that Homer applied the verb καταλέγειν to poetry because he conceived the epic narrative as just such a truthful and 'point-by-point' account of facts". We can find evidence in favor of this suggestion in Homer's formulaic diction."

¹³⁴ Dans ce sens voir notamment : HAVELOCK, Eric, *Preface to Plato*, Oxford, Basil Blackwell, 1963.

¹³⁵ Voir plus récemment à ce propos : PRATT, 1993, p. 11, dont les analyses soulignent entre autres que : "(...) the evidence for a general poetic commitment to truth, to aletheia in particular, is not as certain as it seems to be". P. 7: "(...) no single model for the relationship between truth, lies, and poetry can be said to operate for all of archaic poetry in its diversity". P. 25 : (...) Explicit contradictions in archaic poetry demand greater sophistication on the part of the audience and ultimately, due to the absence of secure knowledge, a greater appreciation of certain qualities of narrative apart from its truth-value."

¹³⁶ Voir encore : PRATT, 1993, p. 14: "We must (...) be careful at precisely this point, because the belief that a poet is a purveyor of wisdom, of what we might call gnomic or general truths, is distinct from the belief that a poet truthfully preserves the past."

¹³⁷ Voir encore PRATT, 1993, p. 30-31 : "In characterizing song, archaic poetry repeatedly singles out for mention the beauty and the emotions, rather than its truthfulness. The giving of pleasure (*terpsis*), in particular, is frequently named as the proper function of the poet. (...) In contrast, truth (aletheia) is never actually named in connection with poetry in Homeric poetry, not in the *Iliad*, the *Odyssey*, nor in any of the Homeric Hymns."

l'opposé du substantif ἀληθεία¹³⁸, l'adjectif ἀληθής¹³⁹ n'est jamais employé avec le verbe καταλέγειν, ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssee*. C'est pourquoi, elle va remarquer que :

[Or], à la différence de l'adjectif ἀληθής dont le sens reste concret, le substantif ἀληθεία recouvre un concept dont la signification abstraite ne peut s'adapter à la valeur sémantique concrète de καταλέγειν, ce que T. Krischer semble d'ailleurs pressentir lorsqu'il rappelle que « le concept abstrait est un outil qui rend l'énumération concrète superflue » [1965, p. 172]¹⁴⁰.

Ainsi, Sylvie Perceau utilise cette observation pour renforcer son hypothèse de lecture vis-à-vis du καταλέγειν entendu comme un protocole d'interlocution porteur de traits stylistiques propres et qui, surtout dans l'*Iliade*, se manifeste dans des circonstances toujours présentées comme exceptionnelles. Cette hypothèse lui sert à consolider sa compréhension du καταλέγειν comme un mode énonciatif originellement caractérisé par une épistémologie elle aussi caractéristique, car rendue par une diction catalogale qui se manifeste comme un discours constituant une sorte d'« inventaire kaléidoscopique du réel ». Cette diction donne au locuteur la liberté « d'exprimer avec précision une *perception focalisée*, non monolithique du vrai, informée dans l'interlocution »¹⁴¹.

Ces éléments expliquent la conclusion à laquelle aboutissent les analyses de Sylvie Perceau : l'énoncé en catalogue tel qu'il apparaît en particulier dans l'*Iliade* illustrerait remarquablement le fonctionnement d'un aspect de la pensée archaïque, marquée par une originalité qui se singularise par une notion de « vérité » entendue comme une qualité qui ne porte pas de valeur universelle. Aussi, d'après cette chercheuse, dès qu'on choisissait de communiquer en

¹³⁸ Occurrences du substantif ἀληθεία [ἀληθείην] avec le verbe καταλέγειν : *Il.* 24, 407; *Od.* 7, 297; 16, 226; 17, 108, 122; 21, 212; 22, 420. Occurrences du substantive ἀληθεία [ἀληθείην] sans le verbe καταλέγειν : *Il.* 23, 361 ; *Od.* 11, 507.

¹³⁹ Cf. les occurrences de l'adjectif ἀληθής [ἀληθεα] : *Il.* 6, 382; *Od.* 3, 254; 13, 254; 14, 125; 16, 61; 17, 15 ; 18, 342. Adjectif qui est notamment employé avec l'aoriste du verbe μυθέομαι : μυθήσασται.

¹⁴⁰ PERCEAU, 2002, p. 285.

¹⁴¹ PERCEAU, 2002, p. 286 : « Dans la parole en catalogue, le sujet de l'énonciation n'est, en effet, ni la conscience pure et objective, ni le moi enfermé fantasmatiquement dans une représentation *personnelle* dite « subjective », mais il met en évidence le fonctionnement paradoxal d'une perception focalisée ou partielle, qui s'efforce cependant de *rendre avec authenticité et loyauté* le tableau précis et détaillé de sa vision. L'individu se fait le témoin ou le messager de *sa* perception, à laquelle il ne veut rien ajouter ni retrancher, ou d'en contaminer l'authenticité par l'interprétation rétrospective. C'est en ce sens qu'on peut qualifier de *phénoménologique* la conscience homérique telle qu'elle se révèle dans l'énonciation catalogale. »

catalogue, cela impliquait une reconnaissance particulière à savoir que : « la réalité n'est inscrite ni dans les choses, ni dans leur seule observation, mais [qu'] elle prend forme dans la présentation que l'observateur en fait pour son destinataire, c'est-à-dire dans l'interaction où se construit le sens »¹⁴².

Cela dit, nous tenons à faire une dernière observation. L'idée de la vérité comme une valeur relative, dont la construction ne pourrait se réaliser que dans et par un processus de communication, ne saurait être une nouveauté pour ceux qui se sont penchés sur une analyse des textes de ladite période archaïque et en particulier des poèmes dits homériques. En effet, les hypothèses de Sylvie Perceau concernant une épistémologie singulière des « énoncés en catalogue » s'inspirent des conclusions plus générales avancées par Jean-Pierre Levet dans son ouvrage *Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque*¹⁴³, ainsi que, plus tard, par Thomas Cole dans son article « Archaic Truth » - dont, bien entendu, nous n'avons pas l'intention de reprendre ici l'ensemble des arguments.

Dans l'article en question, permettons-nous seulement de souligner que Thomas Cole ne se préoccupe pas de faire une étude du verbe καταλέγειν. Il offre en revanche une sorte de mise au point et, surtout, propose une mise en question des interprétations habituelles concernant les termes censés exprimer la notion de « vérité » en Grèce archaïque – particulièrement du terme qui finira par l'emporter sur les autres : ἀληθεία¹⁴⁴. Pour cela, il choisit de prendre en compte non seulement les analyses du terme faites par Tilman Krischer, mais aussi celles réalisées par Bruno Snell – ce dernier proposant notamment de relever la subjectivité qui serait en jeu dans la perception de ce qui est vrai¹⁴⁵. Thomas Cole, de son côté, propose de prendre en compte le mécanisme par l'intermédiaire duquel un énoncé est concrètement validé (ou pas) comme vrai¹⁴⁶. Ce mécanisme est son processus de communication. Ceci est notamment déduit

¹⁴² PERCEAU, 2008, p. 34.

¹⁴³ LEVET, Jean-Pierre, *Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque. Étude de vocabulaire*, I, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

¹⁴⁴ En effet, cet auteur attire l'attention sur le fait que l'attention concernant ce terme est l'effet du fait que : COLE, 1983, p. 8 : (...) *alêtheia* absorbs some of the original meanings of two other more specialized terms (*nêmertês*, *atrekês*), and transmits some of its own to a third (*akribês*) before finally becoming, in the mid-fifth century, the most general and important word from truth.”

¹⁴⁵ Cf. SNELL, Bruno, ΑΛΗΘΕΙΑ, *Festschrift für Ernst Siegmann (= Wurzbürger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft* 1, 1975), p. 1-18.

¹⁴⁶ Dans ce sens, voir notamment : COLE, 1983, p. 8 : “This discussion which follows accepts Snell’s subjective interpretation in the main but argues for further reformulation, this time in terms of the processes of communication rather than perception: *alêtheia* is what is involved in, or results from, a transmission of information that excludes *lêthê*, whether in the form of forgetfulness, failure to notice, or ignoring

d'analyses des extraits des poèmes homériques où, comme l'avait remarqué Jean-Pierre Levet, le substantif ἀληθείη n'apparaît que lors des interlocutions.

En effet, d'après Jean-Pierre Levet, l'unique attestation de ce terme sous sa forme substantivée apparaît chez Hésiode – plus précisément dans le texte *Les Travaux et les Jours*¹⁴⁷ – et il se trouve évoqué dans un contexte très différent de son milieu 'originale', c'est-à-dire en dehors d'une interlocution. Pour autant, et toujours d'après cet auteur, dont les analyses des notions de « vrai » et de « faux » depuis la poésie d'Hésiode jusqu'au V^e siècle avant notre ère ont pour objectif explicite de rehausser des spécificités concernant une « pensée grecque archaïque », il faut noter que même chez Hésiode :

Les grandes marques de sa valeur primitive sont cependant conservées : l'ἀληθείη a toujours représenté la réalité appréhendée par le sujet, au moyen de la perception, et transmise par lui. La nature de l'ancien système de la connaissance était telle que l'autonomie explicite d'ἀληθείη, en dehors d'un échange verbal, était inconcevable. La psychologie nouvelle qui introduit l'existence d'un effort actif, particulier, de l'esprit humain (κρίνοντες) rend (...) à l'ἀληθείη une apparence extérieure aux différentes formes de la communication orale. Le réel perçu et énoncé par l'individu – ce réel est abstraitement concret – devient le réel brut, étudié par l'intelligence. Par sa forme, l'ἀληθείη en elle-même n'existe pas, elle ne reçoit l'être que de son union avec un sujet pensant. La réalité qu'elle exprime est donc très spéciale, puisqu'elle implique l'existence d'étroites liaisons abstraites entre ce qui est réellement et l'homme qui étudie le réel. Même sous son aspect le plus objectif, l'ἀληθείη suppose une relation entre le réel et le sujet ; elle demeure l'image du réel appréhendé par le sujet ».¹⁴⁸

Les conclusions de l'étude allaient dans le sens de la singularité des notions anciennes de vérité. Cependant, comme on vient de le noter, quoique les poèmes attachés au nom d'Homère et à celui d'Hésiode se partagent en bonne mesure un lexique et une sémantique qui permettent à cet auteur d'envisager l'existence des notions de « vrai » et de « faux » spécifiquement archaïques ; il tenait néanmoins à souligner que « L'expression du vrai chez Hésiode est quantitativement moins riche que dans les poèmes homériques. Le poète d'Ascra n'emploie, en effet, ni ἔτεός ni ἀτρεκίς »¹⁴⁹. Par ailleurs, Jean-Pierre Levet mettait également en relief le constat que, lorsqu'on compare les attestations des vocables qu'on trouve à la fois dans l'un et

¹⁴⁷ HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*, vv. 765-768.

¹⁴⁸ LEVET, 2008 [1976], p. 14.

¹⁴⁹ LEVET, 2008 [1976], p. 13.

l'autre des poèmes attribués à ces auteurs, ἀληθής et ἀληθείη se révèlent, plus que les autres termes, soumis à une forte évolution sémantique¹⁵⁰.

Quoiqu'il en soit, en dépit du fait que, d'après cet auteur, l'idée et le désir de dire la vérité qu'on trouve dans les poèmes hésiodiques ne sauraient se confondre avec une certaine synonymie qui plus tard allait s'établir entre les notions de vérité et de réalité¹⁵¹, il se trouve qu'une sémantique du κατά-λογος, censée être fortement attachée à un *ordre* qui aurait la prétention de dire la vérité, voire la réalité, voit assez souvent ses origines associées aux énoncés dits hésiodiques¹⁵². Nous reviendrons sur cette association d'une sémantique du κατάλογος (généalogique) avec le nom d'Hésiode.

Pour l'instant, c'est à un bref examen du rapport entre poésie, savoir et (transmission de) vérité(s), voire de connaissances au sens de faits/données du réel, que nous voudrions arriver. Nous tenons à reprendre la réflexion, quoique brièvement, tout simplement parce que les Modernes ont beaucoup discuté à propos de la valeur de vérité-réalité des énoncés, voire des « savoirs », transmis par les poèmes homériques, et particulièrement par les vers qui forment le Catalogue des vaisseaux. Ceci est peut-être davantage lié à une certaine façon de concevoir la fonction sociale de ces énoncés – notamment axée sur le rapport entre poésie et vérité –, que par les questions soulevées par les débats sur les notions de κατάλογος et καταλέγειν, de même que par ceux consacrés aux notions poétiques de vrai et de faux.

3- Poésie et vérité : un bref aperçu

Grâce aux travaux déjà produits, il est de nos jours acquis que les notions de « vrai » comme de « faux », voire de « vérité » et de « mensonge », comprennent une pluralité sémantique qui

¹⁵⁰ LEVET, 2008 [1976], p. 13-14: « Hésiode, qui désire ouvertement (...) ne chanter que la vérité, se sert, pour exprimer le vrai, d'ἀληθής et d'ἀληθείη, d'ἐτήτυμος et d'ἔτυμος, de νημερτής et d'ἀψευδής. Tous ces mots ne conservent pas exactement, dans sa poésie, les valeurs qui étaient les leurs dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, mais ἀληθής et ἀληθείη sont soumis à une évolution plus forte que les autres termes. Ils subissent directement les effets des transformations affectant la cognition qui commencent à se manifester chez Homère, tandis qu'ἐτήτυμος, ἔτυμος et νημερτής ne les ressentent encore qu'indirectement. »

¹⁵¹ LEVET, 2008 [1976], p. 15 : « Hésiode possède, avec une science qui n'a plus les caractères homériques, mais qui n'est pas encore de type rationnel, un concept hybride de vérité/réalité. Il y aura désormais deux formes d'ἀληθείη non-voilé-dévoilant, l'une d'entre elles prenant place dans le dialogue, l'autre en dehors de lui. Mais elles constituent fondamentalement deux éléments de la même notion. »

¹⁵² LEVET, 2008 [1976], p. 15 : « Hésiode possède, avec une science qui n'a plus les caractères homériques, mais qui n'est pas encore de type rationnel, un concept hybride de vérité/réalité. Il y aura désormais deux formes d'ἀληθείη non-voilé-dévoilant, l'une d'entre elles prenant place dans le dialogue, l'autre en dehors de lui. Mais elles constituent fondamentalement deux éléments de la même notion. »

se trouve indissolublement lié à un (con)texte d'application donné. Nul hasard si ces notions ont fini par se constituer en sujet de recherches dans le domaine des sciences humaines, y compris dans celui des études classiques. Pour justifier cette inclusion, une rapide recension des termes grecs qui ont été traduits par l'une ou l'autre de ces notions devrait suffir. Pareille vérification, outre le fait de mettre en lumière le fait que le champ sémantique de chacun des termes composant le lexique grec ne correspond jamais précisément au lexique d'aucune de nos langues modernes, montre que les significations mêmes de ces termes n'ont jamais cessé d'être soumises à des évolutions synchroniques et diachroniques liées à des (con)textes spécifiques¹⁵³.

En guise d'introduction, tournons notre regard vers l'un des essais, à notre avis fondamental, écrit au sujet de ces notions par le philologue et philosophe Friedrich Nietzsche : *Über Wahrheit und Lüge im Außermoralischen Sinn* (« Vérité et mensonge au sens extra-moral »). Le texte aurait été dicté par l'auteur à son assistant Carl von Gersdorff en 1873. Il s'inscrit dans le contexte de production des nombreuses études que l'auteur consacra à l'hellénisme lorsqu'il était professeur à Bâle¹⁵⁴.

Nous le commentons, bien sûr, sans avoir la prétention de commenter l'ensemble des arguments qui y sont présentés et qui ont ouvert le champ à des questionnements que nous allons voir réapparaître dans de nombreuses études postérieures. En tout cas, ce texte agit comme une référence qui se justifie aisément par la sorte de geste inaugural qui s'y trouve, à savoir l'articulation entre la question de la vérité, du mensonge et du langage. En fait, ce qui se trouve au cœur de l'essai de Nietzsche est une mise en question des principes chers à la philosophie, voire aux sciences de son temps. Celles-ci nourrissaient l'idéal de produire des λόγοι objectifs – support des connaissances – et présupposaient par conséquent l'idée de l'existence d'une vérité conçue comme une valeur transcendante identifiée avec une (possibilité de) *vraie* connaissance des choses, voire du réel. Cette connaissance serait instinctivement recherchée, puisque désirée par l'intellect humain¹⁵⁵.

¹⁵³ Voir dans ce sens PRATT, 1993, p. 6 : "(...) the Greek vocabulary of truth and falsehood does not correspond precisely to our own, and certain modern assumptions about the words truth and lie are inappropriate to the archaic material."

¹⁵⁴ Nous reprenons ASTOR, Dorian, « Le texte en perspective », qui compose le « Dossier » de l'édition NIETZSCHE, Friedrich, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, traduit de l'allemand par Michel HARR et Marc B. DE LAUNAY, Paris, Gallimard, 1973, rééd. Paris 2009, p. 62 : « VÉRITÉ ET MENSONGE AU SENS EXTRA-MORAL se situe parmi une constellation d'études que Nietzsche consacre à l'hellénisme pendant les années bâloises où il enseigne la philologie. (...) *Vérité et mensonge au sens extra-moral* y occupe une place particulière, dans la mesure où, le premier, ce texte aborde de front l'articulation entre la question de la vérité et celle du langage pour ne former qu'un seul et même problème. »

¹⁵⁵ ASTOR, 2009, p. 45 : « La vérité est ce qui est. Elle est intelligible. L'intellect est l'instrument de l'intelligibilité de la vérité, c'est-à-dire de la connaissance. La connaissance est possible, et la vérité désirable. Toute la philosophie, depuis Platon, reposait sur cette séquence. Mais Nietzsche ne peut penser la vérité sans considérer la

Or, pour Nietzsche, toute désir de connaissance/vérité ne saurait être autre chose que « (...) foncièrement pragmatique, manière d'exercer par le langage sa puissance sur le monde »¹⁵⁶. En effet, cet auteur conçoit le langage comme étant « (...) d'abord *pathos*, c'est-à-dire à la fois perception ou affection, passion ou affect »¹⁵⁷, une fonction qu'il reconnaît comme la médiatrice maîtresse de l'expérience humaine, le témoin par excellence de notre limitation en matière de connaissance des choses¹⁵⁸.

D'où sa proposition d'offrir une notion de vérité possible, définit comme une :

(...) multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref une somme de relations humaines qui ont été rehaussées, transposées, et ornées par la poésie et par la rhétorique, et qui après un long usage paraissent établies, canoniques et contraignantes aux yeux d'un peuple : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores usées qui ont perdu leur effigie et qui ont ne considère plus désormais comme telles mais seulement comme du métal.¹⁵⁹

Ainsi, tout ce qui serait reconnu et validé comme une connaissance des choses, voire une « vérité », ne saurait être autre chose qu'un *logos* (parmi d'autres) sur les choses. Ce *logos* n'a pu qui du reste accéder au statut de vérité/connaissance, en bonne mesure, uniquement grâce à l'oubli mentionné dans la citation ci-dessus¹⁶⁰. Aucun ne sera donc surpris que, par la suite, les réflexions des philosophes contemporains sur le « Vrai » abondent¹⁶¹. Nous nous limiterons à

condition de l'homme que la désire. Et cette condition est misérable, souffrante, incertaine. Son seul remède réside dans la foi en l'acquisition d'une vérité. »

¹⁵⁶ ASTOR, 2009, p. 69.

¹⁵⁷ ASTOR, 2009, p. 60 : « Par probité, Nietzsche ne peut plus fonder le langage sur son rapport à la logique, la raison, l'ordre : le *logos* est un résidu tardif du langage et non son fondement, comme l'avait affirmé toute la culture occidentale ».

¹⁵⁸ NIETZSCHE, 2009, p. 12 : « (...) Nous croyons posséder quelque savoir des choses elles-mêmes lorsque nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, mais nous ne possédons cependant rien d'autre que des métaphores des choses, et qui ne correspondent absolument pas aux entités originelles. (...) La genèse du langage ne suit en tout cas pas une voie logique, et l'ensemble des matériaux qui sont par la suite ce sur quoi et c'est à l'aide de quoi l'homme de la vérité, le chercheur, le philosophe travaille et construit, s'il ne provient pas de Sirius, il ne provient en tout cas pas de l'essence des choses. »

¹⁵⁹ NIETZSCHE, 2009, p. 14.

¹⁶⁰ NIETZSCHE, 2009, p. 11 : « Ce n'est jamais que grâce à sa capacité d'oubli que l'homme peut en arriver à s'imaginer posséder une vérité (...) ».

¹⁶¹ Cf. la bibliographie offerte dans DETIENNE, Marcel, *Les maîtres de la vérité dans la Grèce archaïque*, Paris 1967, rééd. Paris 2006, p. 36-39. Voir aussi les ouvrages citées, p. 53, note 1 : « Sur cette réflexion on verra e.g. J. Wahl ; *La pensée de l'existence*, Paris, 1951, pp. 239-288, et A. De Waelhens, *Phénoménologie et Vérité. Essai sur l'évolution de l'idée de Vérité chez Husserl et Heidegger*, Paris, 1953. »

mentionner la reprise de ce sujet par le philosophe Michel Foucault bien des années plus tard¹⁶². Ce choix se justifie à la fois par l'intérêt manifesté par ce philosophe pour les Anciens et à par l'intérêt porté par un certain nombre d'hellénistes pour ses travaux.

En effet, pour Michel Foucault, pour qui une archéologie des dites Sciences Humaines constitue un sujet d'études très cher, les origines épistémologiques des Sciences Modernes ont un rapport avec une « volonté de savoir » assez spécifique. Celle-ci se confond avec une « volonté de vérité » fondée sur l'adhésion à l'idée que le *logos* (dans son double sens de « discours » et de « raison ») puisse être un moyen de connaissance du réel. Néanmoins que pour cet auteur, comme pour Nietzsche, un tel désir de savoir, synonyme d'un désir de « vérité », fondé sur l'idée d'un *logos* comme intermédiaire efficace de la connaissance « des choses », ne saurait être une évidence. Il ne va pas de soi et ne saurait encore moins « avoir été de soi » dans les périodes anciennes.

Si nous reprenons les réflexions proposées par Marcel Detienne, notamment dans *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*¹⁶³, nous pouvons vérifier que cette façon de penser le *logos* comme un « moyen de connaissance du réel », voire d'accès à la « vérité » – qu'on atteint justement grâce à des principes logiques qui nous permettent de traduire, voire de saisir le réel par le *logos*¹⁶⁴ – fut généralement considérée comme héritière du chemin exploré par la pensée « philosophique »¹⁶⁵. Cette pensée, dont les éléments essentiels sont décrits plus tard par Platon, se serait développée au détriment d'une autre voie à partir de laquelle la question du langage fut déjà pensée dans l'Antiquité, notamment par la rhétorique et la sophistique. Le *logos* y était alors perçu comme un instrument des rapports sociaux duquel on pouvait analyser les techniques afin de mieux s'en servir pour agir sur autrui¹⁶⁶. Cette perspective pragmatique est, de toute évidence, reprise de la critique nietzschéenne.

Ce qui se manifeste ici est un constat fondamental qui sera commun aux thèses soutenues par Marcel Detienne et par Michel Foucault : souligner l'existence d'un mode de pensée autre

¹⁶² On pense notamment à FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966 ; FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

¹⁶³ DETIENNE, Marcel, *Les maîtres de la vérité dans la Grèce archaïque*, Paris 1967, rééd. Paris 2006.

¹⁶⁴ DETIENNE, p. 51.

¹⁶⁵ DETIENNE, Marcel, « Retour sur la bouche de la vérité » [1971] 2006, p. 10 : « (...) Deux grandes directions vont s'ouvrir dans la réflexion sur le langage. D'une part, le *logos* comme instrument des rapports sociaux : quel est son mode d'action sur autrui ? Rhétorique et Sophistique vont analyser les techniques de persuasion, développer l'analyse grammaticale et stylistique du nouvel instrument. Tandis que l'autre voie, explorée par la philosophie, s'ouvre sur le *logos* comme moyen de connaissance du réel : la parole est-elle le réel, tout le réel ? (...) ». Aspect qui se trouve développée notamment dans le chapitre « Le choix : *Alètheia* ou *Apatè* ».

¹⁶⁶ DETIENNE, p. 51 : « (...) l'idée de Vérité appelle aussitôt celles d'objectivité, de communicabilité, d'unité. Pour nous, la vérité se définit à deux niveaux : conformité à des principes logiques d'un part, conformité au réel d'autre part, et par là elle est inséparable des idées de démonstration, de vérification, d'expérimentation. »

– devancier ou plutôt concurrent du mode de pensée dit philosophique – où toute notion de vérité résiderait, selon les mots de ce dernier, « dans ce qu'*était* le discours ou dans ce qu'il *faisait*, pas en ce qu'il *disait* ». Ceci impliquait également et nécessairement l'acceptation du fait qu'un discours « vrai » était conçu comme celui « prononcé par qui de droit et selon le rituel requis »¹⁶⁷. Le *logos* dans son double sens de raison et de discours, n'était donc pas conçu comme l'intermédiaire qui donnait accès à la vérité-réalité (des choses) en les transmettant sous la forme d'un discours impartial.

Les convergences de perspectives ne s'arrêtent pas là, puisque si Michel Foucault pour sa part identifiait des traces de ce type de pensée, en particulier dans les discours produits par les poètes grecs du VI^e siècle avant notre-ère, Marcel Detienne de son côté, tout en évoquant les hypothèses de Michel Foucault¹⁶⁸, allait non seulement chercher à montrer que la parole chantée de ces mêmes poètes avait effectivement pour attribut d'instituer « par sa vertu propre, un monde symbolico-religieux qui est le réel même »¹⁶⁹, mais allait également identifier le VI^e siècle comme une sorte de « *turning point* » historique décisif. Le VI^e siècle constituait le moment où d'une l'idée de vérité objective et rationnelle qui serait à la base de la fondation d'une pensée philosophique allait se développer en Occident ¹⁷⁰, ce qui, à soi seul, justifiait un retour à la Grèce – notamment à ses poètes archaïques¹⁷¹. Néanmoins, ce retour n'était pas proposé dans le seul dessein d'y identifier un passage « spontané » d'une « pensée mythique »

¹⁶⁷ FOUCAULT, 2012 [1971], p. 17 : « Chez les poètes grecs du VI^e siècle encore, le discours vrai – au sens fort et valorisé du mot – le discours vrai pour lequel on avait respect et terreur, celui auquel il fallait bien se soumettre, parce qu'il régnait, c'était le discours prononcé par qui de droit et selon le rituel requis ; c'était le discours qui, prophétisant l'avenir, non seulement annonçait ce qui allait se passer, mais contribuait à sa réalisation, emportait avec soi l'adhésion des hommes et se tramait ainsi avec le destin. Or voilà qu'un siècle plus tard la vérité la plus haute ne résidait plus déjà dans ce qu'*était* le discours ou dans ce qu'il *faisait*, elle résidait en ce qu'il *disait* : un jour est venu où la vérité s'est déplacée de l'acte ritualisé, efficace et juste, d'énonciation vers l'énoncé lui-même : vers son sens, sa forme, son objet, son rapport et sa référence. Entre Hésiode et Platon un certain partage s'est établi, séparant le discours vrai et le discours faux ».

¹⁶⁸ Cf. DETIENNE, [1971] 2006, p. 9.

¹⁶⁹ DETIENNE, 2006 [1967], p. 67.

¹⁷⁰ Cf. encore une fois DETIENNE, [1971] 2006, p. 13 où l'auteur identifie cette découverte dans un texte de Foucault : « (...) En 1970, dans *L'Ordre du discours*, sa 'leçon inaugurale du Collège de France', Michel Foucault découvrait en Grèce archaïque le lieu du partage qui régit notre 'volonté de savoir' et, plus précisément, cette 'volonté de vérité'. »

¹⁷¹ Cf. DETIENNE, [1971] 2006, p. 53 : « (...) La Grèce s'impose à l'attention pour deux raisons solidaires : c'est d'abord qu'entre la Grèce et la raison occidentale les relations sont étroites, que la conception occidentale d'une vérité objective et rationnelle est historiquement issue de la pensée grecque. L'on sait que par ailleurs, dans la riche réflexion des philosophes contemporains sur le Vrai, Parménide, Platon, Aristote sont sans cesse invoqués, confrontés, mis en question. C'est ensuite que dans le type de raison que la Grèce construit à partir du VI^e siècle, une certaine image de la « Vérité » tient une place fondamentale. En effet, quand la réflexion philosophique découvre l'objet propre à sa recherche, quand elle se dégage du fonds de pensée mythique où s'enracine encore la cosmologie des Ioniens, quand elle s'attaque délibérément aux problèmes qui ne vont plus cesser de retenir son attention elle organise son champ conceptuel autour d'une notion centrale qui va désormais définir un aspect de la première philosophie comme type de pensée et du premier philosophe comme type d'homme : *Alètheia* ou la « Vérité ».

à une « pensée rationnelle » issue d'un processus exclusif de ruptures¹⁷², puisque d'après Michel Detienne les intentions de son ouvrage

(...) ne s'épuisent pas dans le seul projet de définir par son contexte mental, social et historique la signification prérationnelle de la « vérité » dans le système de pensée mythique, et, solidairement, son premier contenu dans la pensée rationnelle. Dans l'histoire d'*Alètheia*, nous trouvons le terrain idéal pour, d'une part, poser le problème des origines religieuses de certains schèmes conceptuels de la première philosophie et, par là, mettre en évidence un aspect du type d'homme que la philosophie inaugure dans la cité grecque ; d'autre part, dégager, dans les aspects mêmes de continuité qui tissent une trame entre la pensée religieuses et la pensée philosophique, les changements de signification et les ruptures logiques qui différencient radicalement les deux formes de pensée¹⁷³.

Il est certain, de nos jours, que la possibilité même de concevoir l'existence d'une « mythologie » et d'une « philosophie » grecques – et par conséquent de concevoir des catégories telles que « pensée mythologique » et « pensée philosophique » –, a été largement mise en question, puisque l'un et l'autre de ces termes, voire de ces notions, ne sauraient rendre compte de ce que désignent dans les discours produits par les Anciens les vocables μῦθος (ses dérivés) et φιλοσοφία¹⁷⁴. Quoiqu'il en soit, il est intéressant de rappeler que certaines études ont tout de même déjà attesté que des expressions tels que ὡς ἀληθῶς, τῶ ὄντι avaient « (...) d'abord été employées dans le contexte agonistique des joutes et des rivalités qui mettaient aux prises ceux qui revendiquaient le monopole du titre de φιλόσοφος »¹⁷⁵.

Concernant Marcel Detienne, en tout cas, ce qui nous intéresse est, en particulier, le fait que dans son dessein de relever l'existence en Grèce archaïque d'une « notion mythique

¹⁷² Cf. DETIENNE, [1971] 2006, p. 29, où l'auteur met en relief sa rupture avec les perspectives présentes dans une étude comme celle de VERNANT, Jean-Pierre, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.

¹⁷³ DETIENNE, [1971] 2006, p. 57-58

¹⁷⁴ Voir respectivement à ce propos : DETIENNE, Marcel, *L'Invention de la Mythologie*, Paris 1981, rééd. Paris 2012. Et plus récemment CALAME, 2015. Nous y reviendrons. VESPERINI, Pierre, *La philosophia et ses pratiques d'Ennius à Cicéron*, Rome, École Française de Rome, 2012, p. 1-2 : « En effet, ce que les Anciens désignaient sous le nom de φιλοσοφία est aussi varié que la définition du terme moderne de « philosophie » est relativement bien délimitée. Les savants modernes entendent par là l'activité théorique consistant à créer des concepts et des théories, voire des systèmes. (...) Or, ces catégories de « philosophie » ou de « philosophe » projetées sur l'Antiquité, ne suffisent pas à rendre compte de nombreux cas où, selon les discours des Anciens, la φιλοσοφία est en jeu (...) »

¹⁷⁵ VESPERINI, 2012, p. 3 qui évoque ROBERT, Louis, *Hellenica*, t. XI-XII, Paris, 1960 a, p. 594-552.

d'*Alètheia* »¹⁷⁶, il s'est consacré à l'analyse de ce terme, notamment dans les discours des poètes – qu'il inclut en fait dans le groupe des trois personnages archaïques : le devin l'aède et le roi de justice – dont la parole, grâce à ses qualités distinctives, se fait reconnaître comme celle qui dispense des vérités. C'est d'ailleurs la reconnaissance par Marcel Detienne d'une volonté de dire des choses vraies, élément qui apparaît fortement dans ces discours, qui le conduit à désigner ces poètes comme « Maîtres de Vérité ». Il s'agit alors d'un vouloir-désir qui ne saurait se confondre avec le désir de vérité-connaissance qui sera revendiqué par les discours philosophiques puis, plus tard encore, par les dites sciences modernes¹⁷⁷.

Tout en proposant de réfléchir sur ce que serait cette vérité dispensée par le poète, Marcel Detienne ouvre le deuxième chapitre de son ouvrage avec un exemple trouvé dans l'*Illiade* : il ne s'agit de rien de moins que l'invocation aux Muses qui précède le Catalogue des vaisseaux. Marcel Detienne relève alors que, sans nul doute, à la fondation même du chant poétique se trouvent ces divinités qui rappellent/enseignent un « savoir » au locuteur du poème¹⁷⁸. Par conséquent, cette invocation identifie l'énonciateur du chant et son énoncé comme des 'simples' intermédiaires du savoir des Muses – celles qui effectivement, et au contraire du locuteur et de son *logos* ont accès à tout savoir (ἴστέ τέ πάντα). Du reste, Marcel Detienne tient à le préciser, ce savoir ne saurait assurément pas se confondre avec un récit précis du passé¹⁷⁹ – ce qui à la limite risquerait de faire du poète une sorte d'historien de son temps¹⁸⁰.

Quoi qu'il en soit, c'est dans la *Théogonie* attribuée à Hésiode que, d'après Marcel Detienne, se trouverait la représentation la plus ancienne d'une *Alètheia* poétique et religieuse à laquelle il identifie les « maîtres de vérité ». En effet, selon Marcel Detienne, on trouverait de manière assez explicite dans les vers qui ouvrent ce chant rattaché au nom d'Hésiode¹⁸¹, un cadre généalogique complexe qui lie à la fois les Muses, la Mémoire (*Mnémosyne*) et la notion de

¹⁷⁶ DETIENNE, M., « La notion mythique d'*Alètheia* », *Revue des études grecques*, t. LXXIII, 1960, p. 27-35.

¹⁷⁷ DETIENNE, [1971] 2006, p. 13.

¹⁷⁸ DETIENNE, 2006 [1967], p. 19 : « Les Muses de l'*Illiade* savent tout, et grâce à elles, le poète voit parfaitement dans l'un et l'autre camp ; serviteur des Muses le poète peut raconter ce qu'il s'est passé (...). Instruit par les Muses il chante aujourd'hui (...) et demain (...). » et p. 59-60. Voir PRATT, 1993, p. 12-13.

¹⁷⁹ DETIENNE, 2006 [1967], p. 19 : « Les Muses de l'*Illiade* savent tout, et grâce à elles, le poète voit parfaitement dans l'un et l'autre camp ; serviteur des Muses le poète peut raconter ce qui s'est passé (...). Instruit par les Muses il chante aujourd'hui (...) et demain (...). ».

¹⁸⁰ Voir en ce sens et plus récemment les remarques faites par PRATT, 1993, p. 12-15 : I do not dispute that the archaic poets were supposed to possess a general sort of wisdom (*sophia*) and that the audiences and critics treated their advice and opinions authoritative. But this position is different from their supposing that all archaic narrative was intended to be an accurate account of the past."

¹⁸¹ Dans le cadre de ce travail, il n'est pas question de discuter si, en effet, ce serait à un poète nommé « Hésiode » qu'on doit attribuer la composition de cette *Théogonie* ; ni si les 114 vers qui composent son « prélude » étaient effectivement attachés à l'ensemble de vers qui les suit, lors de ce qui serait le premier moment de fixation.

« Vérité », et (en une sorte d'opposition constitutive) les notions de Blâme, d'Oubli et de xt.
Voici le texte :

Μουσάων Ἑλικωνιάδων ἀρχώμεθ' αἰίδειν,
αἴ θ' Ἑλικῶνος ἔχουσιν ὄρος μέγα τε ζαθέον τε
(...)
Αἴ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλήν ἐδίδαξαν ἀοιδήν,
ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὑπὸ ζαθέοιο·
τόνδε δέ με πρότιστα θεαὶ πρὸς μῦθον ἔπειπον,
(...)
ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα·
ἴδμεν δ', εὔτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα γηρύσασθαι.
(...)
Τὰς ἐν Πιερίῃ τέκε πατρὶ μιγεῖσα,
Μνημοσύνη, γουνοῖσιν Ἐλευθῆρος μεδέουσα,
λησμοσύνην τε κακῶν ἄμπαυμά τς μερμηράων·
(...)
ἧ δ' ἔτεκ ἐννέα κούρας ὁμόφρονας, ἧσιν ἀοιδῆ
μέμβλεται ἐν στήθεσσι, ἀκηδέα θυμὸν ἐχούσαις,
τυθὸν ἀπ' ἀκροτάτης κορυφῆς νιφόεντος Ὀλύμπου·

Pour commencer, chantons les Muses Héliconiennes, reines d'Hélicon, la grande et divine montagne.

(...)

Ce sont elles qui à Hésiode un jour apprirent un beau chant, alors qu'il paissait ses agneaux au pied de l'Hélicon divin. Et voici les premiers mots qu'elles m'adressèrent, (...)

« (...) nous savons conter des mensonges tout pareils aux réalités ; mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, proclamer des vérités ».

C'est en Piérie qu'unie au Cronide, leur père, les enfants Mnémosyne, reine des couteaux d'Éleuthère, pour être l'oubli des malheurs, la trêve aux soucis.

(...) elle enfanta neuf filles, aux cœurs pareils, qui n'ont en leur poitrine souci que de chant et gardent leur âme libre de chagrin, près de la plus haute cime de l'Olympe neigeux.¹⁸²

Renvoyant à ces vers, Marcel Detienne essaie encore une fois de mettre en évidence le rôle de la Mémoire par laquelle le poète-locuteur archaïque accède aux « savoirs » qu'il évoque. La Mémoire n'est pas conçue comme une « fonction psychologique qui soutient la technique formulaire »¹⁸³. Elle est une puissance religieuse qui, d'après la théogonie hésiodique, s'unit à Zeus tout en donnant naissance aux neuf Muses. Celles-ci, de leur côté, sont à maintes reprises invoquées comme les entités du savoir énoncé, qu'il soit « vrai » ou que ce soit tout simplement « des mensonges tout pareils aux réalités ». Par ailleurs, cette analyse est censée justifier les remarques étymologiques avancées par Marcel Detienne¹⁸⁴, pour qui la notion mythique-archaïque d'ἀ-ληθεία, plutôt que de nier la notion de ψευδέα, s'oppose à l'oubli¹⁸⁵. Marcel Detienne postule ainsi que, dans une pensée archaïque qu'il conçoit comme marquée notamment par la reconnaissance de l'ambiguïté propre au langage, la négativité associée aux champs sémantiques-mythiques rattachés généalogiquement à Nuit (Νύξ) : Oubli (Λήθην), Mots menteurs (Ψευδέας τε Λόγους)¹⁸⁶ et d'autres encore, forme « l'ombre inséparable de la Mémoire et de l'*Alètheia* »¹⁸⁷.

Par conséquent, ce qui donne du sens et du pouvoir à la fonction du poète archaïque est que son énoncé soit efficace pour mettre en lumière, pour louer, ce qui est censé mériter de l'être, afin de maintenir (ou pas) l'ordre symbolique-religieux et social qui motive sa (re)production et sa transmission, autrement dit, le réel qui convient. Dans cette perspective, ce n'est donc pas un hasard si ces premiers chants à nous être parvenus s'occupent de célébrer soit les Immortels, soit les exploits des hommes vaillants¹⁸⁸. Ces louanges, du reste, se chevauchent et s'expriment par l'intermédiaire de références généalogiques plus ou moins étendues qui, pour certains

¹⁸² *Théogonie*, 1-2 ; 22-23 ; 27-28 ; 53-55 ; 60-62. HÉSIODE, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Bouclier*, éd. et trad. par. MAZON, Paul, Paris, Les Belles Lettres, 1928, rééd. Paris 1992.

¹⁸³ DETIENNE, 2006 [1967], p. 67.

¹⁸⁴ DETIENNE, 2006 [1967], p. 81-82.

¹⁸⁵ DETIENNE, 2006 [1967], p. 219 : « (...) Le plan d'*Alètheia* est celui du divin : il se caractérise par l'intemporalité et par la stabilité. C'est le plan de l'Être, immuable, permanent, qui s'oppose à celui de l'existence humaine, soumise à la génération et à la mort, rongée par l'oubli. »

¹⁸⁶ Pour les enfants de Nuit, cf. *Théogonie*, 211-214. DETIENNE, 2006 [1967], p. 76.

¹⁸⁷ *Théogonie*, 2146-232. DETIENNE, 2006 [1967], p. 76

¹⁸⁸ DETIENNE, 2006 [1967], p. 68-84.

chercheurs, seraient à la base épistémologique même d'une genèse du discours historique. C'est à ce sujet que nous allons consacrer le chapitre suivant.

Au vu de ce qui précède, on ne saurait terminer ce bref excursus autour de la notion de vérité, et notamment d'une notion singulière de « vérité » qu'on trouverait en particulier attachée à la riche production poétique de l'époque dite archaïque qui nous est parvenue, sans pointer une évidence : la place donnée au sujet de la vérité et de son rapport à la poésie ne va pas de soi. La place donnée au sujet de la vérité fait évidemment écho à la place que cette volonté de savoir-vérité même a acquise au fur et à mesure, au détriment de la notion de « faux », voire de mensonge ($\psi\epsilon\acute{\upsilon}\delta\omicron\varsigma$ ¹⁸⁹), pourtant elle aussi si présente au sein de cette même production, et nullement – comme les analyses menées plus récemment par Louise Pratt l'ont attesté – comme l'ombre (négative) utile à donner sens à ce que seraient les notions clés attachés à cet art : la transmission de vérités, apanage de la mémoire, avec une place propre et fondamentale à la *technè*, ce qu'un personnage central, tel qu'Ulysse et sa célèbre ruse, illustre par excellence¹⁹⁰.

¹⁸⁹ Voir à propos de ce terme PRATT, 1993, p. 56 : The Greek word *pseudos*, the closest equivalent to our word lie, is applied in Greek to all varieties of falsehood, from a merely accidental misstatement to an elaborate fabrication. The noun *pseudos* and the related verbs and adjectives do not necessarily imply that the speaker deliberately seeks to deceive the hearer; they denote only the objective falsity of what is said."

¹⁹⁰ Cette auteure admet donc l'importance des conclusions proposées par M. Detienne, sans pour autant laisser de remarquer son écart concernant l'ensemble de ces propositions. Cf. PRATT, 1993, p. 3 (note 5): "(...) For him, 'le maître de vérité est aussi le maître de tromperie' (1973, 77). But though there is certainly some truth in Detienne formulation, *pseudos/apate* and *aletheia* are by no means as easily reconciled or as naturally as Detienne implies. They are frequently opposed or treated as mutually exclusive in archaic texts (...). To some degree, the function of the poet as a transmitter of *aletheia* is entirely undermined once it is acknowledge that the poet can also tell *pseudea*, for there is no sure way for the audience to distinguish the two. Detienne's formulation therefore at least requires further discussion. In general, I differ from Detienne's by attributing reflection on the deceptiveness of poetry to archaic recognition not of an inherent ambiguity in language but of the deliberate artfulness of the speaking subject. This seems to suit the character of figures like Odysseus and Hermes more aptly." Pour une étude des traits (du discours) du personnage Ulysse dans une cadre d'une analyse plus large qui vise mettre en évidence l'existence de liaisons aussi positive entre mensonge, ruse et la production poétique archaïque, cf. en particulier PRATT, 1993, p. 55-94 ("Chapter 2: *Odysseus and Other Tricksters : Lying Kata Kosmon*").

Chapitre II – Catalogues et généalogies

Au cours de notre premier chapitre centré autour de la question « Qu'est-ce qu'un catalogue ? », nous avons privilégié les études consacrées à l'analyse des énoncés en catalogue de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Néanmoins, nous avons mentionné que, dans de nombreuses études, cette forme d'énoncé apparaît issue d'une tradition béotienne qui remonterait à Hésiode.

En fait, le nom « Hésiode » ne va pas tout uniquement se trouver accolé aux origines d'un type catalogal mais, plus spécifiquement, aux origines de ce qui serait un type catalogal spécifique : les généalogies. Ceci se justifie par le constat qu'une grande partie des chants attachés au nom d'Hésiode présente des listes des noms liés entre eux par des liens de parenté, c'est-à-dire des liens généalogiques. Plus qu'aux origines d'une forme poétique, d'après certains chercheurs, il serait ici question des origines d'une logique « catalogue-généalogique » propre au λόγος, voire celle que plus tard on verra réapparaître dans les écrits des « premiers prosateurs » et des premiers « historiens ».

La mise en avant du lien catalogue-généalogies-Hésiode n'a pas été sans conséquence dans le cadre global de travaux consacrés à formuler une idée sur ce qu'implique un énoncé en catalogue, notamment à propos des poèmes homériques et du Catalogue de vaisseaux. Cependant, ce lien ne va pas de soi et mérite débat. C'est l'objet de ce chapitre.

1- Le lien entre catalogue et généalogie : Hésiode

Il nous faut tout d'abord indiquer succinctement les arguments de ceux qui soutiennent l'existence d'un lien entre les catalogues et les généalogies, au point d'admettre que ces dernières fonctionnent comme une « espèce particulière du discours catalogique »¹⁹¹, voire comme une sorte de « sous-catégorie de la forme catalogique »¹⁹². Prenons comme exemple les remarques faites par Lambros Couloubaritsis. Nous avons déjà mentionné la recherche de Couloubaritsis à propos du sens du terme καταλέγειν, d'où il fait dériver la forme catalogale

¹⁹¹ COULOUBARITSIS, 2006, p. 257.

¹⁹² PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006.

(le κατάλογος)¹⁹³. Observons ce qu'il dit à propos des généalogies, qu'à la façon du κατάλογος il considère comme une forme, voire une *chose*, dérivée d'une pratique séquentielle porteuse cependant d'une structure narrative minimale propre. Celle-ci constituerait son principe organisateur de base, il s'agit du « schème de la parenté »¹⁹⁴. Ce schème correspondrait à un principe épistémologique d'*ordre* – d'après lui à vocation universelle¹⁹⁵ –, dont les échos se font sentir encore aujourd'hui¹⁹⁶. Lambros Couloubaritsis dit à ce propos que :

(...) le discours *généalogique* (...) est pratiqué partout sur notre planète, selon différentes modalités : cosmogonies, théogonies, anthropogonies. Constituant un mode commun de l'humanité pour dire le réel dans sa complexité, la pratique généalogique du mythe a eu chez les Grecs un succès étonnant, puisqu'elle a été pratiquée par de nombreux auteurs (...). Elle exprime en plus un type particulier de pratique du *logos*, le cata-logue (*katalogos*, de *kata-legein* qui signifie dire les choses d'une façon successive et ordonnée), qui suppose d'emblée un type de rationalité. En fait la pratique généalogique est bien une sorte de pratique de catalogue, puisqu'elle énumère des noms exprimant tantôt des phénomènes de la nature, tantôt des dieux ou d'autres puissances de l'invisible, tantôt encore des races humaines ou des hommes de diverses situations socio-culturelles¹⁹⁷.

Lambros Couloubaritsis soutient que ce mode de discours serait notablement dominant dans les chants attribués à Hésiode (*Théogonie, Les Travaux et les Jours, Catalogues des Femmes*), ce en quoi il est rejoint par beaucoup d'autres chercheurs. Claude Calame et Florence Dupont eux aussi, tout en analysant des extraits de certains de ces chants, constatent que ce qu'on peut observer dans les plans compositionnels de chacun de ces poèmes est bien le déploiement d'une logique énumérative à partir de la combinaison de trois logiques : narrative (par arborescence généalogique), sémantique (des noms propres) et phonique (poéticité de la substance sonore)¹⁹⁸.

¹⁹³ Voir ci-dessus : « 2.2 – Καταλέγειν, ordre et vérité ». Les arguments soutenus par cet auteur seront notamment repris par PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006.

¹⁹⁴ COULOUBARITSIS, 2006, p. 256.

¹⁹⁵ COULOUBARITSIS, 2006, p. 259.

¹⁹⁶ COULOUBARITSIS, 2006, p. 256 : « (...) Or, après une certaine éclipse dans la philosophie classique, le schème de la parenté a retrouvé une nouvelle vigueur sous une forme limitée (père-fils) dans le christianisme, depuis la rencontre entre l'hellénisme et le judaïsme. Il se perpétue aujourd'hui avec l'irruption de la question du sujet, à travers la psychanalyse freudienne, alors qu'il est devenu secondaire dans les formes narratives dominantes (...). »

¹⁹⁷ COULOUBARITSIS 1992, p. 35.

¹⁹⁸ CALAME ; DUPONT, 2008, p. 11.

Cette pratique po(i)étique catalogale seraient, selon eux, surtout privilégiée par les poètes animateurs de la mémoire de la communauté, et ceci dès l'époque dite archaïque. Pour eux, cette pratique serait en effet capable de répondre aux exigences logiques et pragmatiques posées par des situations d'énonciation nouvelles et distinctes¹⁹⁹. Examinons donc tout cela de plus près.

1.1-Entre catalogue et généalogie : remarques autour d'Hésiode et des poèmes attachés à son nom

Dans le souci de préciser ce qui, d'après elle, singularise les énoncés en catalogue tels qu'ils se présentent notamment dans l'*Iliade*, Sylvie Perceau mentionne deux aspects de la *Théogonie* hésiodique censés caractériser son énoncé. Tandis les énoncés en catalogues de l'*Iliade* – du moins, nous y insistons, tels que les décrit cette auteure – possèdent une « *dimension allocutée* », dont la mise en discours est requise lors de moments précis, tout en s'ajustant à la fois à l'*objet du discours*, à la perspective de l'*énonciateur* et à l'horizon d'attente du *récepteur*, la *Théogonie* s'organise sous un « principe taxinomique (...) dont le but est de fixer une hiérarchie cosmogonique »²⁰⁰. En bref, quand on choisit d'énoncer en catalogue dans l'*Iliade*, ce qu'on vise c'est la production d'un énoncé dont la prétention d'être valide ne concerne que le cadre du *hic et nunc* qui a motivé son élaboration. En revanche, dans la réalisation de l'énoncé hésiodique, les prétentions de validité seraient beaucoup plus larges. Dans la réalisation de l'énoncé hésiodique, il s'agirait de produire un discours qui, tout en célébrant une certaine constitution d'ordre – établie par Zeus – à la fois l'institue et la (re-)produit comme celle qui mérite de persister à jamais²⁰¹. La tâche de cette institution/reproduction est renvoyée aux Muses

¹⁹⁹ Voir ce que disent CALAME ; DUPONT, 2008, p. 11, tout en faisant référence à des extraits de ce mêmes poèmes attribués à Hésiode : « Au-delà des dimensions sémantique et euphonique qui articulent également ces (...) formes catalogales, chacune (...) s'avère dominée, en relation avec son contenu singulier, par une raison particulière : logique théogonique et généalogie instituant l'ordre théogonique de Zeus pour la *Théogonie* ; logique épédicte d'héroïsation, par le chant, des principales figures d'héroïnes protagonistes des grandes sagas épiques des cités grecques pour le *Catalogue des femmes* ; logique didactique de l'institution de l'ordre de la cité et de sa prospérité matérielle et sociale dans le cas des *Travaux*. C'est dire qu'en relation avec son contenu, chacune de ces formes catalogales est orientée par sa pragmatique ; et ceci selon le sens qu'a dans la poésie homérique elle-même le verbe *katalégein* : 'énoncer en catalogue', avec la dimension 'performative' qu'assume une telle énonciation raisonnée, selon une logique inventoriale. »

²⁰⁰ PERCEAU, 2002, p. 266.

²⁰¹ Nous faisons plus particulièrement allusion à *Théogonie*, vers 38, lorsque le poète insiste sur le fait que les Muses « disent ce qui est, ce qui sera, ce qui fut » (εἰρεῦσαι τὰ τ' ἔόντα τὰ τ' ἔσσομενα πρό τ' ἔόντα). Pour une analyse en détail des vers qui ouvrent ce chant, nous renvoyons aux analyses et aux indications faites dans un article publié récemment: BOULOGNE, Jacques, « Du catalogue à la généalogie : Hésiode, *Théogonie*, 11-21 », *Kernos* [En ligne], 19 | 2006, mis en ligne le 07 septembre 2011, consulté le 27 octobre 2013. URL :

– les filles de Zeus et de Mnémosyne – ainsi qu’au poète-narrateur (Hésiode) dont elles inspirent le savoir.

Cela dit, il faut revenir sur un point que nous n’avons fait que mentionner en passant, sans pourtant lui accorder assez d’attention : il s’agit du fait que des commentateurs anciens et modernes rattachent au nom d’Hésiode des œuvres dont la valeur catalogale semble parfois aller de soi. Rappelons que, comme nous l’avons déjà remarqué²⁰², certains auraient proposé de rattacher la composition du Catalogue des Vaisseaux de l’*Iliade* à une tradition censée avoir été particulièrement développée par une supposée « école béotienne », voire hésiodique. C’est précisément en Béotie que se trouve la ville d’Askra où le poète serait né. Le nom d’Hésiode se trouve de nos jours rattaché à deux poèmes : celui connu sous l’intitulé de *Théogonie*, et l’autre nommé *Les Travaux et les Jours*. Et pourtant, le nom « Ἡσίοδος » n’apparaît que dans l’énoncé poétique du premier²⁰³. Il est donc intéressant de remarquer qu’au II^e siècle après notre ère, les désaccords autour de ces attributions étaient des sujets sur lesquels on avait encore le droit d’attirer l’attention. C’est du moins ce que nous permet de conjecturer, par exemple, certains passages présents dans le texte de la *Périégèse* de Pausanias²⁰⁴. Voici l’un d’entre eux :

Βοιωτῶν δὲ οἱ περὶ τὸν Ἑλικῶνα οἰκοῦντες παρελημμένα δόξη λέγουσιν ὡς ἄλλο Ἡσίοδος ποιήσειεν οὐδὲν ἢ τὰ Ἔργα καὶ τούτων δὲ τὸ ἐς τὰς Μούσας ἀφαιροῦσι προοίμιον (...). ἔστι δὲ καὶ ἑτέρα κεχωρισμένη τῆς προτέρας, ὡς πολὺν τινα ἐπῶν ὁ Ἡσίοδος ἀριθμὸν ποιήσειεν, ἐς γυναικῆς τε ἀδόμηνα καὶ ἄς μεγάλας ἐπονομάζουσιν Ἡοίας, καὶ Θεογονίαν τε καὶ ἐς τὸν μάντιν Μελάμποδα, καὶ ὡς Θησεὺς ἐς τὸν Ἄϊδην ὁμοῦ Πειρίῳ καταβαίη παραινέσεις τε Χίρωνος ἐπὶ διδασκαλία δὴ τῇ Ἀχιλλέως, καὶ ὅσα ἐπὶ Ἔργοις τε καὶ Ἡμέραις.

Les Béotiens qui habitent à la proximité du mont Hélicon maintiennent la tradition qu’Hésiode n’aurait écrit que *Les Travaux*, tout en rejetant pourtant son proème aux Muses. Il y a une autre tradition très différente de cette première, selon laquelle Hésiode aurait écrit un grand nombre de poèmes, l’un sur les femmes, un autre qu’on appelle *Les Grands Éhéés*, la *Théogonie*, le poème sur le voyant Mélampus, celui sur la descente aux enfers de Thésée, les *Préceptes de Chiron*

<http://kernos.revues.org/428> ; DOI : 10.4000/kernos.428. Ainsi qu’à celle proposée par : CALAME, 2000, p. 87-109.

²⁰² Voir la première partie du chapitre précédent.

²⁰³ Cf. *Th.* 22.

²⁰⁴ Cf. notamment Paus. IX, 35.5, où l’auteur signale encore une fois l’existence de doutes vis-à-vis de l’attribution de la *Théogonie* au poète d’Askra.

destiné à l'instruction d'Achille, et d'autres poèmes en plus de *Les Travaux et les Jours*.²⁰⁵

Or, parmi ces nombreux titres, vis-à-vis desquels Pausanias nous rapporte l'existence de doutes quant à leur attribution au nom d'Hésiode, nous trouvons non seulement la célèbre *Théogonie*, mais aussi un poème « sur les femmes ». Cette allusion fait référence, sans aucun doute, à l'ensemble de vers qui, au moins depuis l'époque alexandrine²⁰⁶, est plutôt désigné sous l'intitulé de Γυναικῶν κατάλογος, c'est-à-dire « Catalogue des Femmes ». Telle est d'ailleurs la désignation que Pausanias lui-même avait déjà employée dans un passage précédent de son premier livre, tout en le rattachant sans aucune hésitation au nom du poète d'Ascra²⁰⁷.

Insistons : ce que nous intéresse ici, c'est le fait qu'au nom d'Hésiode est relié un ensemble de poèmes dont la qualité catalogique, et notamment généalogique, est reconnue. Le lien est si fort que, et même tout récemment, certains chercheurs n'hésitent pas à trouver dans les œuvres attribuées à Hésiode le point d'origine du catalogue considéré comme « une forme base de la littérature grecque »²⁰⁸. Or, répétons-le, l'affirmation est faite malgré le constat qu'il n'existe qu'un seul poème de cet ensemble qui, par son titre, soit explicitement affilié au genre du « catalogue ». De ce qui précède, il apparaît qu'il convient de s'interroger sur les caractéristiques reconnues par les chercheurs lorsqu'ils qualifient l'ensemble des ouvrages attribués au poète d'Ascra de genre catalogique, voire de genre généalogique.

Auparavant, remarquons qu'à la différence de ce que se passe dans l'univers des poèmes homériques, le verbe καταλέγειν n'a qu'une seule occurrence dans l'ensemble des deux textes que la plupart des Modernes s'accordent à attribuer à Hésiode : il s'agit du vers 627 de la

²⁰⁵ IX, 31, 4-6. Pour le texte en grec cf. : PAUSANIAS, *Description of Greece*, eds. by J. HENDERSON and trans. by W. H. S. JONES, Cambridge (The Loeb Classical Library), I (Books I-II) 2004, III (Books VI-VIII. 21) 2002, IV (Books 8.22-10) 1935. La traduction est nôtre.

²⁰⁶ Voir : NASTA, Mihail, « La typologie des catalogues d'Éhées : un réseau généalogique thématized », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 59-78. Disponible : <http://kernos.revues.org/430>. Accès: 24 oct. 2013. D'ailleurs, cet auteur nous signale, p. 70 : « Précisons encore que la tradition littéraire distinguait deux œuvres séparées du même genre attribuées à Hésiode. L'une – dont nous avons le plus grand nombre de fragments – aurait compris cinq livres : le Γυναικῶν κατάλογος proprement dit. Pour l'autre, intitulée les *Grandes Éhées* (Μεγάλα Ἠοῖα), on récupère à peine un maigre faisceau de dix-neuf fragments dans l'édition Merkelbach-West (redistribués d'une manière ingénieuse chez Martina Hirschberger, qui en donne seize, tout aussi épars). »

²⁰⁷ Paus. I, 43.1.

²⁰⁸ Cf. le résumé de l'article : STEINRÜCK, Martin, « L'Âge de fer se termine : la forme catalogique chez Eunape de Sardes », *Kernos* [En ligne], 19 | 2006, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 27 octobre 2013. URL : <http://kernos.revues.org/448> ; DOI : 10.4000/kernos.448.

Théogonie. Dans ce contexte, le verbe apparaît à la troisième personne de l'aoriste (κατέλεξε) et a comme sujet Gaia. Nul besoin d'insister sur le fait qu'on parle toujours de textes dans l'état dans lequel ils nous sont parvenus. En tout cas, il est clair que ce verbe ne possède pas ici une valeur sémantique²⁰⁹ identique à celle que Sylvie Perceau avait proposé de lui attribuer après l'analyse de ses occurrences dans l'*Illiade*. En dépit de cela, que ce soit la *Théogonie*, *Les Travaux et les Jours*, et bien entendu le *Catalogue des Femmes*, tous ces poèmes ont une valeur en tant que textes « catalogiques », une valeur largement assurée par les commentateurs. Cette caractérisation tient à la fois de certains de leurs traits formels et stylistiques et de la logique épistémologique qui les organise. Du reste, nous tenons à ajouter que, cette caractérisation pourrait également renvoyer aux contextes qui auraient motivé leurs productions et transmissions.

Les traits formels et stylistiques « catalogiques » des poèmes hésiodiques, comme c'était le cas pour les passages des poèmes homériques qualifiés de « catalogues » – peuvent se repérer par l'usage de la parataxe scandée par des connecteurs (τε/καί) ; par la présence d'invocation(s) aux Muses²¹⁰ ; et même, dans certains cas, par la récurrence d'une formule introductive du type « Ἦ οἴη (s.)/ἦ οἶαι (pl.). Cette caractéristique aurait d'ailleurs servi pour désigner le « Catalogue de Femmes » et d'autres textes de ce type, sous l'intitulé d'HOIAI (« Éhées »)²¹¹. La logique épistémologique catalogale, telle qu'elle se manifeste dans les poèmes dits hésiodiques, en elle-même et d'après certains auteurs, se construit également par la mise en discours d'une liste, une série apparemment sobre, qui pourtant glisse vers un récit en boucle. Ainsi, selon Martin Steinrück, « C'est ce glissement d'une forme de liste prétendument sobre à une forme narrative, bouclée, mais cachée, qui nous semble être l'un des traits typiques de la forme catalogique » dans les textes attribués au poète d'Ascrea.

Les textes attribués à Hésiode sont donc tous censés obéir à une sorte de logique catalogale. En outre, certains chercheurs tiennent à préciser qu'une telle logique s'y déploie notamment à travers un schéma spécifique, à savoir le « schéma de la parenté ». Autrement dit, les poèmes

²⁰⁹ P. Mazon le traduit dans le contexte par « dire » : « Car Terre leur avait tout dit expressément » [Γαίης (...) σφιν ἅπαντα διηνεκέως κατέλεξε].

²¹⁰ Voir à ce propos : MINTON, William, « Invocation and Catalogue in Hesiod and Homer », *Transactions of the American Philological Association* 93, 1962, p. 188-212.

²¹¹ À propos de cette formule introductive, voir notamment les remarques faites par : NASTA, 2006, p. 59-64. Voir le vers qu'œuvre le *Bouclier*. Pour un bref commentaire de ce texte cf. « Argument » : « Le commencement du *Bouclier* se trouve dans le IV^e livre du *Catalogue*, jusqu'au vers 56 inclus » (Τῆς Ἀσπίδος ἡ ἀρχὴ ἐν τῷ δ'Καταλόγῳ φέρεται μέχρι στίχων ν' καὶ ζ'). Pour une autre version à propos de l'origine de cet intitulé voir Hermesianax, qui affirme que « Eoie » était en effet le nom d'une amoureuse d'Hésiode qui serait devenue pour lui une sorte de modèle, cf. : fr. 7.21 dans Powell, J. U., *Collectanea Alexandrina*, Oxford, 1925, p. 98.

attribués à Hésiode possèdent comme trait commun celui de mettre en discours des données et des parties qui se relient entre elles à partir d'un réseau d'ordre généalogique²¹². Ainsi, tout en prenant en compte certains aspects soulevés par des lectures proposées par des commentateurs, regardons plus en détail dans la suite comment cela est censé se manifester dans trois chants (autrefois) rattachés au nom d'Hésiode.

La *Théogonie* s'énonce elle-même comme un chant (ᾠοιδή) dont le but ultime est de célébrer « Zeus qui tient l'égide » (v.11). Dans sa réalisation, ce chant ne fait qu'accomplir son but suprême de rendre hommage au pouvoir dont Zeus a réussi à s'emparer. Tout en le symbolisant, ce poème le bâtit. Or, la mise en forme discursive est la seule manière de fonder la transmission et de lutter pour elle, par la réactualisation de n'importe quel ordre cosmologique, social et religieux. Ce n'est donc pas par hasard que le nom de Zeus est le premier à être invoqué par l'hymne, dans le catalogue des divinités qui est dressé par les Muses au début du poème (vv.11-21).

Dans le dessein d'énoncer cet ordre-là, il a pourtant fallu que le narrateur (Hésiode) amorçât son chant par une invocation aux Muses (vv. 1-10). Car, d'après ce qu'il nous raconte, elles lui étaient apparues et lui avaient appris ce « beau chant » (v 22). Ce sont elles, d'ailleurs, qui lui demandent de célébrer « toute la race sacrée des Immortels toujours vivants » (ἄλλων τ'ἀθανάτων ἱερόν γένος αἰὲν ἔόντων), et aussi d'entamer et de clôturer chacun de ses chants en leur adressant une louange (vv. 22-34). Ce qui explique non seulement le fait que « Μουσάων » soit le vocable qui va inaugurer ce chant ; mais aussi le fait que, quelques vers plus tard, le poète-narrateur va proférer un hymne d'action de grâce aux Muses (v. 35-103), dont l'énoncé va nous raconter leur genèse, tout en cataloguant leurs noms (76-79)²¹³. Du reste, ce préambule ne va pas se terminer avant que le narrateur ne nous offre un « véritable prélude », c'est-à-dire, une dernière invocation au Muses suivie d'un « troisième catalogue » qui va enfin nous livrer la structure générale du poème qui peut désormais commencer (vv. 104-115)²¹⁴.

Ainsi, considérant le texte tel qu'il nous est parvenu, et tout en suivant notamment l'analyse récemment proposée par Jacques Boulogne, on peut dire qu'à son macro-niveau l'énoncé de ce poème s'annonce et se réalise (ou presque) en trois parties. Tout d'abord, le fait que les 115 premiers vers qui ouvrent ce chant soient scandés par trois invocations (et trois catalogues) qui

²¹² COULOUBARITSIS, 2006, p. 257-260.

²¹³ Pour une analyse de cette liste de noms, voir: CALAME ; DUPONT, 2008, p. 9-11.

²¹⁴ Cf. BOULOGNE, 2006, p. 54-56.

en effet n'en font qu'un(e)²¹⁵. Du reste, il convient de rajouter que la tripartition matérialisée par ces vers aurait dû se réaliser selon le déroulement du chant. Puisque, une fois achevé le récit central qui nous informe sur la cosmogonie du monde et des dieux jusqu'à l'accession de Zeus au pouvoir, se poursuit avec deux autres invocations aux Muses. La première est suivie d'un bref inventaire des déesses qui se seraient accouplées avec des mortels (vv. 963-1020)²¹⁶ ; la seconde intervient à la fin de ce poème, sans pour autant annoncer tout à fait le contenu du récit qu'elle est censée ouvrir (vv. 1021-1022)²¹⁷. En outre, il est même possible de dire qu'à son micro-niveau, la *Théogonie* s'organise à partir d'une mise en abîme de structures généalogiques dont les éléments de base ne sont que des noms. Éléments eux-mêmes « parlants », et qu'évoquent d'ailleurs d'autres récits généalogiques qui ne sont pourtant pas (explicitement) présents dans l'énoncé considéré²¹⁸.

Et pourtant ce catalogue, qui aurait dû se trouver dans la *Théogonie*, serait ce que l'énoncé du dit « Catalogue des Femmes » aurait dû combler et dont la fonction aurait été de livrer une liste dont l'élément rehaussé, puisque choisi pour servir comme principe organisateur de base, est le nom des femmes mortelles qui se seraient unies sexuellement à des dieux, tout en donnant naissance à des héros. C'est, d'ailleurs, cette continuité narrative supposée entre la *Théogonie* et le *Catalogue des femmes* qui explique que, du moins jusqu'au IV^e siècle de notre ère²¹⁹, ce dernier texte ait été rattaché au nom d'Hésiode. Nul besoin d'insister ici sur le fait que de nos jours, la majorité des commentateurs est d'accord pour rejeter cette liaison. Ce qui, du reste, implique que les vers sur lesquels s'achève notre *Théogonie* (965-1022) soient eux-aussi jugés comme des interpolations tardives, conçues précisément afin de donner du prestige au

²¹⁵ BOULOGNE, 2006, p. 55 : « (...) les trois catalogues rencontrés n'en forment en définitif qu'un seul : il s'agit chaque fois des mêmes matériaux, mais agencés différemment, en fonction d'une visée qui change. »

²¹⁶ En effet, il y a une partie des commentateurs qui jugent que la *Théogonie* se termine au vers 963 ou même encore avant. Ainsi, les vers suivants ne seraient que les produits d'interpolations tardives. Pour la défense de ce « catalogue des déesses » selon une conclusion tout à fait traditionnelle (comme d'ailleurs l'avaient traité des Grecs de la période classique) ainsi que pour des indications bibliographiques plus détaillées vis-à-vis de ce débat jamais conclu, voir : PACHE, Corinne, « Mortels et immortelles dans la Théogonie », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 6, Paris-Athènes, Éditions de l'EHESS-Daedalus, 2008, p. 221-238. Voir aussi la « Notice » qui précède ce texte dans : MAZON, 1992 [1928], p. 3-30.

²¹⁷ *Th.* 1021-1022.

²¹⁸ À propos des noms comme des éléments à partir desquels les Grecs bâtissent leur passé, voir: BRULÉ, Pierre, « Dans le nom, tout n'est-il pas déjà dit ? », *Kernos* [En ligne], 18 | 2005, mis en ligne le 08 juillet 2011, consulté le 27 octobre 2013. URL : <http://kernos.revues.org/1530> ; DOI : 10.4000/kernos.1530, p. 242 : « (...) dans toute une classe de mythes, c'est à partir de noms (ὄθεν), des noms de choses : fleuves, pays, peuples, et cités que les récits des Grecs 'remontaient' εἰς τὸ ἀρχαῖον, c'est-à-dire s'en faisaient si ce n'est de l'histoire, au moins du passé. »

²¹⁹ Du moins c'est ce que signale Martin West, malgré l'existence de doutes par rapport à cette attribution, tels qu'en témoigne le passage de Pausanias cité. Voir : WEST, Martin, *The Hesiodic Catalogue of Women. Its nature, structure and origins*, Oxford, Clarendon Press, 1985.

*Catalogue des Femmes*²²⁰. En tout cas, le lien opéré entre la *Théogonie* et le *Catalogue des Femmes* a également permis de supposer que, jusqu'à une certaine époque, le *Catalogue des femmes* aurait été transmis comme une dernière partie du texte de la *Théogonie*. Cette hypothèse possède d'ailleurs l'avantage d'expliquer le fait qu'il soit dépourvu d'une invocation aux Muses²²¹.

En outre, il est intéressant de relever que certains chercheurs proposent de penser les fragments qui nous sont parvenus de ce catalogue, et qui de nos jours constituent un total d'environ 1300 vers, comme le produit d'un travail continu de sélection et de rassemblement qui aurait eu lieu entre les VIII^e et VI^e siècles avant notre ère²²² – période marquée par l'organisation de diverses expéditions grecques de colonisation. Ce cadre historique d'expansion territoriale est ainsi envisagé comme un contexte favorable à la production de nombreuses cosmogonies et théogonies locales²²³. En effet, les énoncés respectifs de ces récits peuvent être mis en relation avec les intérêts des grandes familles aristocratiques. Il est assez raisonnable de supposer en effet que ces groupes de colons ont été soucieux de justifier certains arrangements territoriaux du moment afin d'affirmer leur pouvoir sur les nouveaux territoires. L'établissement de liens généalogiques était le moyen de leur conférer des origines nobles, voire divines²²⁴. D'après ce qui précède, le « Catalogue des femmes » ne représenterait qu'une sorte de grand « tissage continu énumératif [et, ajoutons-nous, sélectif] des péripéties généalogiques »²²⁵ qui auraient été conçues auparavant.

En effet, certaines traces qui nous sont parvenues indiquent que le « Catalogue des femmes » aurait été fixé sous la forme d'une structure divisée en cinq parties. Chacune d'entre elles représentait les grandes lignées familiales des différentes régions qui composaient le « monde grec »²²⁶. La consécration en tant que telle de cette division est censée remonter (non par hasard

²²⁰ Dans ce sens voir les arguments présentés par : NASTA, 2006, p. 62.

²²¹ Pour un approfondissement des différents problèmes et hypothèses sur le « Catalogue des Femmes », voir : WEST, 1985, ainsi que les articles qui composent le livre : HUNTER, Richard, (éd.), *The Hesiodic Catalogue of Women: constructions and reconstructions*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004.

²²² Cf. WEST, 1985, p. 136. Selon cet auteur, la date de la rédaction de ce poème se situe entre les années 580 et 520 avant notre ère.

²²³ Pour un aperçu des quelques cosmogonies grecques dont les traces nous sont parvenues, voir : SOREL, Reynal, *Les cosmogonies grecques*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994. Voir aussi : GANTZ, Timothy, *Early Greek Myth, A guide to Literary and Artistic Sources*, Baltimore, London 1993, trad. fr. par Danièle AUGER et Bernadette LECLERCQ-NEVEU : *Mythes de la Grèce Archaique*, Paris, Belin 2004, p. 1295-1302 (« Appendice : quelques cosmogonies 'déviantes' »).

²²⁴ Cf. HALL, Jonathan, *Hellenicity: Between Ethnicity and Culture*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 2002, p. 23-29; 238-239.

²²⁵ NASTA, 2006, p. 68.

²²⁶ Voilà le schème de ces parties tel que le présente NASTA, 2006, p. 71, note 37: Livres I-II : descendance de *Deucalion* (avec 4 branches) / : /*Éolides* / → livre II (cont.) /*Io*/ → (*Inachides*1) : *Bélides*/ → /.

comme les poèmes homériques) au temps des Pisistratides. Du reste, leurs récitations faites sous ce format devaient avoir eu lieu dans le cadre des fêtes publiques et des célébrations rituelles des cités²²⁷.

Nous tenons encore à commenter, quoique plus brièvement, l'autre poème que les commentateurs anciens et modernes ont continuellement rattaché au nom du poète d'Ascre : *Les Travaux et les Jours*. Ce poème, bien entendu, comme c'est d'ailleurs le cas des deux précédents, pourrait être abordé plus longuement et à partir de divers angles d'approche. Néanmoins, en plus du fait que cela a déjà été réalisé, ce qui nous intéresse de révéler dans le cadre de notre travail, c'est le fait qu'à l'égard de ce poème, une grande partie des commentateurs insistent encore pour y relever des traces qui le relieraient à un certain modèle catalogique, voire généalogique. Essayons, donc, de faire le point.

Dans le format sous lequel il nous est parvenu²²⁸, ce poème s'ouvre par une invocation aux Muses (vv. 1-10) – trait qui, à l'égard des perspectives soutenues par William Minton ne peut qu'assurer la qualité énumérative/catalogique du chant que ce proème-hymne anticipe²²⁹. À cette invocation succède le constat fait par le poète de l'existence d'une double Ἔργα (vv. 11-41), l'histoire de Prométhée et de Pandore (vv. 42-105) et ensuite le « mythe des races », (vv. 106-201). Le poème se poursuit, tout en présentant une admonestation à la justice adressée aux rois et à Persès (vv. 202-285) ; et il s'ensuit la présentation de conseils divers adressés à ce dernier y compris l'énumération et la description des grands travaux des champs (vv. 383-617) ; des conseils sur la navigation (vv. 618-694) ; quelques conseils sur le choix d'une femme (vv. 695-705) ; un point sur les fautes qu'il faut éviter pour n'offenser ni les hommes ni les dieux (vv. 707-759) ; et, finalement, le chant se termine par l'énumération des différents jours du mois et des travaux réservés à chacun d'eux (vv. 765-822).

Paul Mazon insiste sur une lecture qui interprète ce chant comme un poème didactique dont la structure se construit à partir de l'élaboration de deux concepts clés : travail et justice²³⁰.

III/ → (*Inachides*2) : Agénorides/livre III (cont.) ou IV/*Pélasgos* → *Arcas*/→ *Arcadiens*/livre III ou IV/*Atlas* → *Atlantides*/livre IV/rejets des Pléiades → *Asopides* et rameau de *Cecrops* (l'Attique !)/*Pelops* → *Pélopides*/livre V/*Pélopides* /*Pleisthénides* (*Tantalides*)... → prétendants d'Hélène → (« Crépuscule des héros »).

²²⁷ Pour une discussion plus pointue et qui donne des indications bibliographiques, voir : NASTA, 2006, p. 68-78. Voir aussi, à propos du Catalogue des Femmes, les remarques faites par : JACOB, 1994, p. 176.

²²⁸ Pour une « notice » à propos de ce texte, voir : MAZON, P., 1992 [1928], p. 71-85.

²²⁹ MINTON, 1962, p. 197-200. Pour des débats autour de ce préluce, notamment autour de son authenticité, voir : MAZON, 1992 [1928], p. 76-80. Pour une mise en point plus récente et une analyse, voir : CALAME, C., « Le proème des *Travaux* d'Hésiode, préluce à une poésie d'action », dans BLAISE, Fabienne ; JUDET de La COMBE, Pierre ; ROUSSEAU, Philippe (dir.); *Le métier du mythe : lectures d'Hésiode*, Lille : Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 169-189.

²³⁰ Pour une « notice » à propos de ce texte, voir : MAZON, p. 71-85, 1992 [1928].

Ainsi, seraient liés au premier concept les deux premiers moments du poème (vv. 11-41 ; 42-105), aussi bien que sa dernière partie ; tandis que le deuxième thème se développerait à partir du mythe des races, dont la déchéance serait scandée par la croissance de l'injustice aux dépens de la justice. William Minton pense pour sa part que le sujet central de ce poème est la célébration de la justice de Zeus (ce qui le rapproche de la *Théogonie*). La louange du dieu, tout en étant annoncée dès le proème, et malgré le ton personnel que ce chercheur croit voir s'y installer, s'accomplit notamment dans la deuxième partie du poème. D'après Minton, le narrateur présente dès lors une énumération, voire un catalogue de conseils à propos des travaux, des jours, des procédés moraux et religieux. Il ne s'occupe que d'actualiser les savoirs-faire traditionnels censés rendre honneur à la justice établie par Zeus²³¹ : le fait que les humains doivent accepter leur condition, sujette aux souffrances et au travail jusqu'au moment de leur mort.

Jean-Pierre Vernant, pour sa part, dans le cadre de l'analyse structurale qu'il consacre à ce poème, prête notamment attention au passage qu'il désigne comme « mythe hésiodique des races »²³² (vv.106-201). Plus loin dans ce même texte, il va requalifier cet ensemble comme « mythe généalogique des races »²³³. Ce choix s'explique, du reste, par le fait que Jean-Pierre Vernant n'est pas très convaincu par l'interprétation dominante de son époque, celle de Paul Mazon, qui comprenait le passage comme une exhortation à la justice. Or, d'après Jean-Pierre Vernant, le fait qu'Hésiode ait choisi d'intercaler une race de héros entre celles de bronze et de fer, suggère qu'il aurait délibérément brisé la structure du « mythe originel » – qui n'était organisée que par des éléments métalliques : or, argent, bronze et fer. Mais cela n'est pas tout, car d'après ce chercheur, il faut être attentif au fait que le choix du poète aurait été motivé par une double préoccupation : « d'abord exposer la dégradation morale croissante de l'humanité ; ensuite faire connaître le destin, au-delà de la mort, des générations successives »²³⁴. Or, d'après le poète cette fois, les hommes d'or et d'argent devenaient des démons ; ceux de bronze des morts dans l'Hadès, il fallait donc les héros pour rendre son chant conforme à une division structurale et traditionnelle du monde divin.

²³¹ MINTON, 1962, p. 200: "It soon becomes apparent that despite their aura of "personal wisdom" the "true things" of which Hesiod tells are actually very old things: they form a substructure of enumerative material on which the poem is built. This is indeed more obvious in the latter part, the "Works" and the "Days" proper, with their hoarer precepts and list of old-age taboos". (Nous soulignons)

²³² VERNANT, J.-P., 1996 [1960], p. 19.

²³³ VERNANT, J.-P., 1996 [1960], p. 21.

²³⁴ VERNANT, J.-P., 1996 [1960], p. 21.

De ce qui précède, ce qui nous intéresse plus particulièrement est la remarque que Jean Pierre Vernant prend soin de faire à la suite de son interprétation :

On ne saurait parler, dans le cas d'Hésiode, d'une antinomie entre mythe génétique et division structurale. Pour la pensée mythique, toute généalogie est en même temps et aussi bien explicitation d'une structure ; et il n'y a pas d'autre façon de rendre raison d'une structure que de la présenter sous la forme d'un récit généalogique²³⁵.

Autrement dit, Jean Pierre Vernant propose ici de penser la structure généalogique comme le principe structurant de l'ensemble de ce poème, ce qui, comme il le remarque par ailleurs, était déjà le cas dans la *Théogonie*²³⁶ – poème qu'il attache également au nom du poète d'Ascre. C'est pourquoi, du reste, nous nous permettons de remarquer l'équivalence, qui 'échappe' à la plume de Jean Pierre Vernant, entre les termes « hésiodique » et « généalogique », même si cet auteur n'y avait pas forcément songé. Or, ce remplacement ne s'explique que comme l'effet d'un présupposé qui s'est cristallisé au cours des réceptions des commentateurs qui, depuis l'Antiquité, lient le nom « Ἡσίοδος » à la majorité de ces poèmes composés en hexamètre et à l'aspect catalogique-généalogique.

Cette étroite liaison entre un nom d'auteur et un genre poétique nous renvoie à une remarque, simple mais néanmoins importante, faite (encore une fois) par Gregory Nagy dans le cadre d'un article publié récemment : « Le premier 'ordre de réalité' qu'on trouve dans la poésie hésiodique n'est pas Hésiode en tant que personne, mais la poésie elle-même. C'est la poésie qui a donné naissance à la personne Hésiode. »²³⁷ Au vu de ce qui précède, on n'hésiterait pas à soutenir que le poète d'Ascre incarne proprement la fonction d'auteur de tout un ensemble de chants composés en hexamètre. Ces chants assez souvent qualifiés comme « catalogues » ont comme sujet majeur la création de l'ordre du monde, des divinités et des humains tels qu'ils sont. Cet ordre est tout simplement indispensable comme toile de fond pour les épopées dites homériques.

Si nombre de chercheurs se sont attachés aux catalogues hésiodiques c'est certainement parce qu'ils y voyaient la preuve de leur croyance en leur ancienneté vis-à-vis du modèle poétique homérique. C'est bien de ce présupposé, qu'il s'acharne à démontrer, que William

²³⁵ VERNANT, 1996 [1960], p. 22.

²³⁶ VERNANT, 1996 [1960], p. 22, voir note 11 au bas de la page.

²³⁷ NAGY, Gregory, "Hesiod and the Ancient Biographical Tradition", in MONTANARI, Franco; RENGAKOS, Antonios, TSAGALIS, Christos (eds.), *Brill's Companion to Hesiod*, Leiden, Brill, 2009, p. 273: "(...) the primary 'order of reality' to be found in Hesiodic poetry is not Hesiod the person but the poetry itself. It was this poetry that brought to life the person that is Hesiod."

Minton va partir dans son article paru en 1962²³⁸, Dans ce dessein, il choisit de commencer en insistant sur deux aspects qu'il tient comme une sorte d'évidence : les invocations aux Muses seraient un type de dispositif poétique traditionnel de demande d'information ('a question'), dont les poètes se servaient pour la mise en récit d'une procédure rituelle qui consistait, par l'énoncé de son chant à venir, à solliciter auprès des Muses le(s) savoir(s) véhiculé(s). Du reste, en plus d'avoir pour fonction de valider la parole qui est en train de se produire, William Minton précise qu'une telle demande est souvent exprimée en termes quantitatifs (Ἐνθα τίνα πρῶτον, ος τίς, οἱ τίνες). C'est d'ailleurs pourquoi ce qui s'en suit ('an answer') va précisément se présenter sous la forme d'un catalogue – désignation qu'il emploie comme synonyme d'une énumération ordonnée ('ordered enumeration')²³⁹. Ce présupposé de départ convient donc parfaitement pour mettre en évidence le « fait » que la poésie hésiodique possède un aspect remarquablement plus traditionnel que ce qu'on trouve dans les poèmes d'Homère²⁴⁰.

Or, d'après ce chercheur, les proèmes suivis d'une énumération ordonnée sont bien le schème (question-answer) qu'on retrouve dans les poèmes attribués à Hésiode – notamment dans la *Théogonie*. Du reste, l'approche que William Minton fait des *prooimia* hésiodiques et qu'il applique à certains *Hymnes* (qu'il ne rattache pas au nom d'Homère)²⁴¹ est censée donner la preuve de cette ancienneté qu'il tient attacher aux compositions du premier. En revanche, lorsqu'il analyse les invocations (ou 'quasi-invocations'²⁴²) qui apparaissent dans les poèmes homériques (*Illiade* et *Odyssée*) William Minton insiste sur le fait que le cadre qu'on y trouve est bien distinct. Outre le fait d'être plus courts, les (quasi-) invocations qu'on reconnaît dans les poèmes homériques n'anticipent presque jamais un 'vrai' catalogue²⁴³. En fait, on y trouverait plutôt des vestiges formels et stylistiques qui renvoient (à peine) au modèle hésiodique du « proème-hymne » suivie d'une énumération. Ainsi, l'argument que William Minton va choisir d'avancer comme hypothèse explicative d'un tel écart, est notamment le fait que le modèle manifesté dans les poèmes hésiodiques aurait été changé par Homère au profit

²³⁸ MINTON, 1962. Voir aussi son article précédent: "Homer's Invocations of the Muses: Traditional Patterns", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 91, 1960, p. 292-309.

²³⁹ MINTON, 1962, p. 188-190.

²⁴⁰ MINTON, 1962, p. 190: "Hesiod is (...) the conservative, Homer or his tradition the innovator."

²⁴¹ MINTON, 1962, p. 198-201. Au sujet de cette approche entre les *prooimia* hésiodiques et ces *Hymnes* traditionnellement liés au nom d'Homère, voir plus récemment : CALAME, 1996, p. 169 (note 3).

²⁴² *Il.* 5, 703-704 ; 8, 273 ; 11, 299-300 ; 16, 692-633. Pour une analyse de ces 'quasi-invocations', cf.: MINTON, 1962, p. 207-208.

²⁴³ Outre le « Catalogue des Vaisseaux », et le « Catalogue des héroïnes » du chant onze de l'*Odyssée*, William Minton considère comme un « vrai » catalogue : *Il.* 14, 511-522.

de ses intérêts narratifs²⁴⁴. Pour autant, cet auteur tient tout de même à souligner que le Catalogue des vaisseaux et l'invocation qui le précède doivent (peut-être) être pris comme un cas à part ou, du moins, comme l'exemple le plus fort de la manifestation de cet héritage hésiodique dans les poèmes homériques.

À partir de ce qui précède, nous tenons à faire un bref retour sur un point souligné au début de cette séquence, ainsi que sur d'autres aspects mis en exergue auparavant. Car, comme nous l'avons déjà précisé, dans le dessein de soutenir l'originalité des énoncés en catalogue tels qu'ils apparaissent dans les poèmes homériques, Sylvie Perceau n'a pas non plus hésité à identifier les dits catalogues hésiodiques avec une sorte de paradigme catalogal. Ce modèle paradigmatique, à l'opposé de ce qu'on trouve la plupart du temps dans les œuvres attribués à Homère, serait effectivement susceptible de correspondre à ce que le terme *κατάλογος* est censé signifier. Du reste, cela serait notamment clair du fait que cette chercheuse caractérise les catalogues hésiodiques par la présence d'un « principe taxonomique »²⁴⁵ qui les rendraient plutôt proches des listes écrites. Ce qui, pour ne pas trop nous avancer, nous permet de supposer que S. Perceau les conçoit plutôt comme appartenant à une tradition plus tardive²⁴⁶ que celle des poèmes rattachés au nom d'Homère – dans la mesure où elle associe sans équivoque ces derniers à une culture dominée par l'oralité. Néanmoins, il est tout de même intéressant de souligner que, en ce qui concerne le Catalogue des Vaisseaux et malgré leurs divergences, ces chercheurs tombent d'accord pour dire que le catalogue dressé par le narrateur fonctionne comme une réponse à l'invocation qui le précède. Toutefois, selon Sylvie Perceau, ce schéma 'question-answer', plutôt que de renvoyer à un modèle catalogal traditionnel dont les dits catalogues hésiodiques constitueraient l'exemple majeur, doit être analysé en tant que dispositif énonciatif ayant « pour effet d'inscrire le 'catalogue des vaisseaux' dans un *protocole d'interlocution directe* »²⁴⁷. Cette recommandation l'éloigne de la notion signifiée par le terme

²⁴⁴ MINTON, p. 201-202: "In Homer the picture is very different. Of hymnic affinities there is a hardly trace. Narrative has largely displaced the enumerative style and developed into an instrument for longer compositions. The Muses continue to be invoked but, except for the proems, in a new and brief form. The employment of invocations seldom has any meaningful association with enumerative material – perhaps only in that preceding the Catalogue of Ships in Iliad 2. The new alignment with narrative episodes of crisis, struggle and defeat has almost obliterated this; almost, but not completely, for vestigial traces of the old association still remains. Even so these vestiges are often hardly noticeable, so well have they been integrated into the immediate narrative".

²⁴⁵ PERCEAU, 2002, p. 266 : « L'inscription des taxinomies dans les listes semble avoir été favorisée par leur mise à l'écart de l'échange verbal et l'abandon de leur dimension allocutée. »

²⁴⁶ Il est pourtant intéressant de remarquer qu'un passage précédent de ce texte suggère que S. Perceau envisage la composition de la *Théogonie* hésiodique comme antérieure à celle de l'*Iliade*, ou du moins à une certaine partie de ce poème (XVIII, 37-58, dit « catalogue des Néréides), puisqu'elle écrit : « Dans cet inventaire, les Néréides ne sont que trente-trois, alors que le nombre **canonique** fixé par Hésiode dans sa *Théogonie* est cinquante. » (Nous soulignons). PERCEAU, 2002, p. 140.

²⁴⁷ PERCEAU, 2002, p. 161.

κατάλογος et, en revanche, le rapproche de la catégorie des « discours en catalogue » que le verbe καταλέγειν est censé désigner dans les poèmes homériques.

En tout cas, voilà qui ne laisse aucun doute quant au fait que les débats autour d'un type d'énoncé qualifié comme « catalogue » ne sont jamais tout à fait paisibles. D'ailleurs, ces débats rendent manifeste le fait curieux que ce genre discursif soit très souvent évoqué, et par conséquent réinterprété comme modèle, dans le but de trancher les querelles les plus diverses en ce qui concerne les poétiques dites homériques et hésiodiques. C'est le cas, par exemple, au sujet de la datation d'Homère et d'Hésiode – aspect que nous souhaitons développer plus en détail par la suite. Quoiqu'il en soit, il est intéressant de remarquer que l'idée, ou plutôt le modèle formel de « catalogue », est très souvent associé aux chants attribués au nom d'Hésiode. C'est du moins ce paradigme du catalogue taxonomique, généalogique, voire hésiodique, qui semble guider la lecture de la plupart des commentateurs modernes, lorsqu'ils ont affaire au Catalogue des Vaisseaux – nous y reviendrons. Consacrons-nous maintenant à un examen plus détaillé de certains rapports qui, au fur et à mesure, ont fini par être cristallisés entre les poétiques d'Homère, d'Hésiode et les débats autour de la notion de catalogue et celle de généalogies.

1.2- Catalogues et généalogies : de bons arbitres pour les « Questions » hésiodiques et homériques ?

Dans un article récemment paru et portant sur la forme catalogique chez Eunape de Sardes, un historien grec qui aurait vécu et écrit au IV^e de notre ère, Martin Steinrück tient à démontrer que, lors de la composition de ces *Vies des philosophes et des sophistes*, Eunape aurait « fait état de la longue tradition de la forme catalogique aussi bien en vers qu'en prose »²⁴⁸. Cela serait rendu particulièrement manifeste, d'une part, en raison de la présence, dans l'œuvre d'Eunape, de certains traits stylistiques qu'on retrouve notamment dans les catalogues dits hésiodiques. Ainsi, la tendance d'Eunape à « cacher un récit dans l'ordre énumératif » est signalée par Martin Steinrück comme un aspect certainement emprunté à Hésiode. Cela serait rendu manifeste, d'autre part, par le fait qu'Eunape aurait pris appui sur des ouvrages en prose d'autres auteurs anciens, eux-mêmes héritiers d'une forme généalogique archaïque censée n'avoir pris forme qu'à partir d'Hésiode.

²⁴⁸ STEINRÜCK, 2006. Cet article figure dans les Actes du X^e Colloque du CIERGA, dont la thématique a été centrée sur la question des catalogues et celle des généalogies.

Nous avons précisé, certes, qu'en dépit de l'existence de multiples doutes concernant le fait que tel ou tel texte ait vraiment été composé ou pas par un sujet empirique nommé « Ἡσίοδος », l'attachement d'un ensemble poétique à ce nom d'auteur remonte à l'Antiquité. De surcroît, malgré les particularités qui caractérisent chacun de ces chants hésiodiques, les commentateurs ont tout de même mis en exergue la récurrence de certains traits stylistiques et formels, voire épistémologiques, qui auraient permis de les désigner tous, et souvent, par le concept plus ou moins flou de « catalogue ». De plus, la critique semble avoir été toujours sensible au constat que les catalogues hésiodiques étaient notamment régis par des liens d'ordre généalogique. En résumé, ce sont bien ces présupposés que nous reconnaissons dans le cadre de l'article brièvement commenté en guise d'exemple dans le paragraphe précédent.

En effet, c'est au nom « Hésiode », notamment, que sera associée la genèse de toute une tradition de compositions du genre catalogique/généalogique²⁴⁹. Cette tradition, devenue canonique, est censée avoir influencé toute une production catalogale supposée postérieure – comme d'ailleurs nous le laisse deviner, entre d'autres, les commentaires faits par Flavius Joseph au I^e siècle de notre ère²⁵⁰. D'après Gregory Nagy, ceci pourrait s'expliquer par le fait qu'un chant tel que la *Théogonie* se présente « comme un manifeste panhellénique unique en son genre (...) se distinguant par là-même d'une multitude de théogonies diverses et mutuellement contradictoires justifiant une multitude d'intérêts locaux »²⁵¹. D'ailleurs, on peut supposer que cette condition « panhellénique » aurait bien joué sur le fait que ce poème ait été un des mieux conservés dans la tradition manuscrite²⁵². Cette dimension peut également expliquer le peu d'intérêt pour la transmission des « variantes », considérées comme « locales ». N'ayant pu acquérir un statut disons canoniques/panhellénique, la plupart d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous que sous une forme fragmentaire.

Cette dimension panhellénique a eu également pour conséquence de faire de la Béotie – la région où est censé se trouver Ascra où Hésiode aurait vécu – une sorte de berceau de ce genre

²⁴⁹ Voir dans ce sens, à propos des *Catalogues des Femmes*, ce qui dit CARRIÈRE, Jean-Claude, « Du mythe à l'histoire : généalogies héroïques, chronologies légendaires et historicisation des mythes », dans AUGER, Danièle ; SAÏD ; Suzanne (éds.), *Généalogies mythiques* (Actes du VIII^{ème} Colloque du centre de recherches mythologiques de l'Université de Paris X), Paris, 1998, p. 47-86, p. 49: « A en juger par les fragments (...) les *Catalogues* n'ont rien de commun avec la poésie épique narrative. Comme leur nom l'indique, ils sont les témoins uniques d'un genre particulier, la poésie généalogique. Ce sont de véritables tables généalogiques mises en vers, un immense répertoire onomastique (...). »

²⁵⁰ FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3, 16.

²⁵¹ NAGY, Gregory, « Autorité et auteur dans la *Théogonie* Hésiodique », dans BLAISE ; JUDET de La COMBE ; ROUSSEAU, 1996, p. 52.

²⁵² Voir: NAGY, 2009, p. 274.

de composition²⁵³. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, un tel 'constat' est bien utile pour expliquer la disposition propre au Catalogue de Vaisseaux de l'*Illiade*, avec le contingent béotien présenté en premier. Il permet aussi de percevoir la disposition générale du passage comme étant organisée à partir d'une centralité que serait rendue à cette région « mère ». Nul besoin d'insister sur le fait que la supposition d'une telle affiliation devait forcément impliquer la croyance en une tradition béotienne-hésiodique de « catalogues » de laquelle procéderait la composition des « catalogues » de l'*Illiade*. Cette déduction ne va, pourtant, pas du tout de soi et, par conséquent, ne fait pas l'objet de consensus parmi les exégètes²⁵⁴.

Dans cette perspective, la remarque faite à maintes reprises par Gregory Nagy à propos du nom « *Hēsíodos* », un nom parlant, ne doit pas passer inaperçue. Il s'agit d'un nom sémantiquement lié à l'une des fonctions dont, par l'intermédiaire des Muses, le poète narrateur se trouve investi : « émettre une voix »²⁵⁵. Du reste, Gregory Nagy n'a pas négligé de souligner le parallèle²⁵⁶ avec ce qu'on peut constater dès que le nom *Homēros* est soumis à un examen d'ordre étymologique. Puisque d'après Gregory Nagy ce nom semble être formé par la conjonction d'*homo-* plus *ar-* (du verbe *arariskô*, « assembler, ajuster »), il peut être interprété au sens de « celui qui ajuste ensemble ». Ces précisions deviennent davantage intrigantes si on considère qu'il existe aussi des liaisons étymologiques, et donc sémantiques, entre divers noms et verbes, latins et grecs, liés à l'univers poétique ancien : *Homēros*, *kuklos*, *rhapsōidos*, *ars/artis*, *texo* et *tektôn/teknê*²⁵⁷. Par conséquent, ce savant n'hésite pas à avancer l'hypothèse

²⁵³ MINTON, 1962, p. 207.

²⁵⁴ Cf. LEFKOWITZ, Mary, *The Live of the Greek poets*, London, G. Duckworth, 1981, p. 5 (note 16). Cette chercheuse attire notre l'attention sur le fait que la plupart des auteurs anciens pensaient qu'Homère était plus âgé qu'Hésiode. Malgré cela, elle indique comme témoin de l'existence d'un avis contraire ce qu'on peut trouver dans le Marbre de Paros, voir : *FGrHist* 239A28. Dans ce même sens, c'est-à-dire pour une conception de la poésie attribuée à Hésiode comme appartenant à une tradition postérieure à celle d'Homère, voir l'inclusion du nom d'Hésiode parmi les noms des poètes englobés par les termes *Νεώτεροι* et *Κυκλυκοί* dans les scolies liées à une école d'Aristarque. Cf. à ce propos les remarques faites par : SÉVERYNS, Albert, *Le Cycle épique dans l'école d'Aristarque*, Paris, Champion, 1928, p. 39 ; 68-73.

²⁵⁵ NAGY, 1996, p. 43 : « Hésiode porte un nom qui correspond à la fonction poétique des Muses, *Hēsíodos* (*Théogonie*, v. 22). La première partie du nom, *Hēsí-*, est dérivée de *hīēmi* 'émettre', comme dans l'expression *óssan hieísai* 'émettant une voix [belle/immortelle/ravissante]' qui décrit les Muses au vers 10, 43, 65 et 67 de la *Théogonie*, tandis que le second élément, *-odos*, est apparenté à *audē* 'voix', qui désigne le don des Muses au vers 31 de la *Théogonie*. »

²⁵⁶ NAGY, 1996, p. 44 : « Au parallélisme entre les rencontres respectives d'Homère et Hésiode avec des Muses, correspond le parallélisme entre les identités respectives des deux poètes telles qu'elles sont déterminées par des épithètes caractéristiques des Muses : *phōnēi homēreūsai* 'ajustant ensemble [le chant] avec leur voix au vers 39 de la *Théogonie*, et *óssan hieísai* 'émettant une voix [belle/immortelle/ravissante]' aux vers 10, 43, 65 et 67 de la *Théogonie*. »

²⁵⁷ NAGY, 2000 [1996], p. 97-99: « Je suggère que l'emploi métaphorique de *kuklos* pour désigner l'ensemble de la poésie homérique remonte au sens qu'a ce mot *kuklos* quand il signifie 'roue de char' (...). Par ailleurs, la racine *ar-* du verbe *arariskô*, « assembler, ajuster » (...) se retrouve dans le mot qui signifie 'roue de char' en

que le nom « *Homêros* » dénote la fonction d'assembleur primordial, dont la poésie doit être comprise elle aussi comme l'œuvre primordiale. C'est pourquoi, toujours selon lui, le nom d'« Homère » a fini par devenir une sorte de héros culturel du chant héroïque.

Les parallèles entre les deux poètes ne s'arrêtent pas là. Nous tenons en effet à insister sur un aspect qui a été également mis en évidence par les travaux de Gregory Nagy²⁵⁸. Il s'agit de l'hypothèse selon laquelle les poèmes que la tradition rattache soit au nom d'Homère, soit à celui d'Hésiode, se cristallisent comme tels, dans la mesure où ils se canonisent en tant que représentants « panhelléniques » des conceptions concernant le passé reculé de « tous les Grecs ». Tout en envisageant un tel champ de bataille discursif, qui laisse à l'écart tout un agglomérat d'autres chants, il faut remarquer que l'élaboration d'une idée concernant l'existence d'une communauté, voire d'une identité hellénique – à laquelle correspondrait un territoire unifié et bien délimité en tant que tel, ainsi qu'un partage d'aspects d'ordre culturel-politique-rituel – était elle-même en train de se faire. Ce qui veut dire que l'un et l'autre processus, discursif et géopolitique, vont de pair. Dans ce cadre, du reste, il peut difficilement être présenté comme une coïncidence le fait que les termes Ἑλλάδα ('*Hellade*')²⁵⁹, Ἕλληνες ('*Hellenes*')²⁶⁰ et Πανέλληνας ('*Panhellènes*')²⁶¹, et bien entendu d'après les textes tels qu'ils nous sont parvenus, connaissent leurs premières occurrences précisément dans l'énoncé de (certains) poèmes rattachés soit au nom d'Homère soit à celui d'Hésiode.

Mais malgré tous ces parallèles qui font que certains commentateurs suggèrent qu'il faille parler de « questions hésiodiques »²⁶² ; la seule certitude semble être celle-ci : nous ne savons rien de certain ni sur Homère ni sur Hésiode. Par conséquent, il n'est pas surprenant que le seul fait de vouloir attribuer une datation à chacun de ces deux « auteurs-paradigmatiques » ait toujours été controversé. De surcroît, il nous semble intéressant de souligner qu'en ce qui concerne ce débat, les deux poètes sont toujours discutés ensemble. Du moins c'est ce que laisse

Linéaire B, le mot *harmo* (...). Mais l'indice le plus important en faveur de ma thèse est que cette même racine *ar-* est présente de toute évidence dans le nom d'Homère, puisque l'étymologie d'Homêros peut être développée comme 'celui qui ajuste ensemble' (*homo-* plus *ar-*). (...) Le verbe grec *ar-*, 'assembler', est apparentée à la racine du nom latin *ars/artis*, « métier, art » (ainsi qu'*artus*, 'joint, assemblé'), tandis que la racine des noms grecs *tektôn*, 'charpentier, assembleur' et *tekhnê*, 'métier, art', est apparentée à celle du verbe latin *texto*, qui ne signifie pas seulement 'tisser', mais aussi 'assembler, construire une charpente'. »

²⁵⁸ Voir: NAGY, 2009, p. 274.

²⁵⁹ Pour les occurrences de ce vocable, voir : *Il.* 2.683, 9.395, 9.477-478, 16.595 ; *Od.* 1, 344 ; 4, 726 ; 4, 816 ; 11, 496 ; 15, 80 ; *Les Travaux* ...653.

²⁶⁰ Voir la seule attestation de ce mot dans le cadre de vers qui composent le « Catalogue des Vaisseaux » : 2.684.

²⁶¹ Ce terme n'apparaît que dans un vers du « Catalogue des vaisseaux », *Il.* 2. 530 Voir aussi : *Les Travaux* ... 528.

²⁶² À ce propos voir : NELSON, Stephanie, "Hesiod", FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p. 330-343.

encore entendre Pausanias au II^e siècle, lorsqu'il se refuse à prendre position sur les disputes relatives à leur datation²⁶³ alors que, quelques siècles plus tôt, Hérodote s'aventurait à les placer chronologiquement vers le milieu du IX^e siècle avant notre ère. Hérodote, d'ailleurs, n'hésite pas à faire d'autres sortes d'observations :

Ἡσίοδον γὰρ καὶ Ὅμηρον ἠλικίην τετρακοσίοισι ἔτεσι
δοκέω μέο πρεσβυτέρους γενέσθαι καὶ οὐ πλέσσι· οὔτοι δέ
εἰσι οἱ ποιήσαντες θεογονίην Ἑλλησι καὶ τοῖσι θεοῖσι τὰς
ἔπωνυμίας δόντες καὶ τιμάς τε καὶ τέχνας διελόντες καὶ εἶδεα
αὐτῶν σημήναντες· οἱ δὲ πρότερον ποιηταὶ λεγόμενοι τούτων
τῶν ἀνδρῶν γενέσται ὕστερον, ἔμοιγε δοκέειν, ἐγένοντο.

J'estime en effet qu'Hésiode et Homère ont vécu quatre cents ans avant moi, pas d'avantage; or, ce sont eux qui, dans leurs poèmes, ont fixé pour les Grecs une théogonie, qui ont attribué aux dieux leurs qualificatifs, partagé entre eux les honneurs et les compétences, dessiné leurs figures ; les poètes qui, dit-on, auraient vécu avant ces deux hommes ont vécu, à mon avis, après.²⁶⁴

Ces commentaires nous intéressent, d'une part, parce qu'ils laissent supposer qu'encore à l'époque d'Hérodote, c'est-à-dire au V^e siècle avant notre ère, circulaient de multiples conjectures soutenant l'existence d'autres noms de poètes²⁶⁵ dont la vie et les œuvres étaient censées avoir précédé, voire influencé, celles attribuées à Homère et à Hésiode (ce sur quoi l'historien n'est d'ailleurs pas d'accord). Ce débat souligne aussi que la place de l'un et de l'autre, en tant que poètes majeurs et compositeurs de chants à valeur canonique/panhéliennes par excellence, n'était pas encore tout à fait assurée. En même temps, le fait de mettre en parallèle Hésiode et Homère, au point de supposer qu'ils aient vécu à la même époque, et de

²⁶³ IX, 30, 3-4 ; X, 24, 3. Pour le II^e siècle on pourrait aussi mentionner Plutarque (*Propos de table*, V, 2, 675A ; *Banquet des Sept Sages*, 153F-154A), qui rejette la factualité de l'*agôn* entre Homère et Hésiode, nous laissant entendre que pour lui les deux poètes n'étaient même pas contemporains. Pour un exemple encore bien plus tardif concernant les problèmes de datation et de rapport entre Homère et Hésiode, nous tenons à renvoyer à la « Vie d'Homère » de Proclus (V ap. n.-è.) dans sa *Chrestomathie* : I, 1-9 où il nous rapporte une tradition qui supposait que le père d'Homère serait frère du père d'Hésiode, donc qu'Homère et Hésiode seraient des cousins.

²⁶⁴ HÉRODOTE, II, 53, 4-9. HÉRODOTE, *Histoires*, éd. et trad. par LEGRAND, Philippe-Ernest, Paris, Les Belles Lettres, Livre II (Euterpe), 1982.

²⁶⁵ Ch. Jacob propose de songer ici à certains noms comme Orphée, Musée, Linos et Olympos. Cf. ses notes à l'édition de poche du Livre II des *Histoires*, éd. Belles Lettres, 2010. Pour un commentaire à propos des poètes et des œuvres faisant partie de ce qu'on appelle « le cycle épique » et dont il ne nous reste pour la plupart que des fragments, voir : BURGESS, 2009.

plus, en les désignant tous les deux comme dignes de se voir attribuer la place d'honneur pour avoir été les premiers à mettre en discours l'ordre théologique en usage, valide selon nous une hypothèse travaillée, entre autres, par Laura Slatkin²⁶⁶, qui pense que cela veut bien dire « quelque chose ». Ce « quelque chose » est interprété par Laura Slatkin comme une sorte de complémentarité poétique symbolique où opère le lien inhérent qu'elle voit exister entre les énoncés des poèmes attribués à Homère et à Hésiode. Ceci n'infirme pas la plus grande partie des commentaires qu'on retrouve à ce propos dans l'Antiquité²⁶⁷.

Dans cette perspective, Laura Slatkin incite à reconsidérer notre position vis-à-vis de ce qu'on entend par « genre » littéraire, et notamment sur les rapports établis entre les différents genres qui caractérisent telle culture à un moment historique donné, laquelle peut motiver leur apparition. C'est en s'appuyant sur des travaux développés par un ethnologue tel que Pierre Smith, de même qu'en dialoguant avec des propositions présentées par Tzvetan Todorov dans le domaine de la théorie littéraire, que cette chercheuse propose de considérer les genres comme des produits sociaux toujours chargés d'un contenu idéologique. Ainsi peut-on penser que chaque genre qui se manifeste dans un certain contexte politico-culturel, à un moment historique donné, surgit comme une sorte de réponse à une demande de symbolisation capable d'assurer que la réalité, voire un certain *ordre des choses*²⁶⁸, puisse être considéré selon un intérêt précis. C'est pourquoi, on assiste à la multiplication de formats génériques qui, dans ce

²⁶⁶ SLATKIN, Laura, "Genre and Generation in the Odyssey", *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 1/2, 1986, p. 259-268. Disponible : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/metis_1105-2201_1986_num_1_2_873. Consulté le 12 novembre 2013.

²⁶⁷ Dans ce sens, voir notamment un commentaire sur les versions distinctes autour d'un tournoi, d'un *Ἀγών* entre les deux poètes : MAZON, 1992 [1928], p. X-XI : L'*Ἀγών* nous en parvenu au milieu d'une compilation sur la vie d'Homère, qui ne peut être antérieure au milieu du II^e siècle après J.-C., puisqu'elle fait mention de l'empereur Hadrien. Mais le récit du tournoi est beaucoup plus ancien. Il était déjà entre les mains des écoliers athéniens de la fin du V^e siècle, puisqu'Aristophane en rappelle quatre vers dans sa comédie *La Paix* [1282-83, 1286-87], jouée en 421. (...) C'est une sorte de légende [p. XI] scolaire, qui a été se grossissant sans cesse d'apports nouveaux. Sous la forme d'un conte, elle veut résoudre un problème d'école : que faut-il préférer, de la poésie épique ou de la poésie didactique ? d'Homère ou d'Hésiode ?». Cf. également la mise au point faite quelques années plus tard par: WEST, Martin, "The Contest of Homer and Hesiod, *The Classical Quarterly*", vol. 17, n^o. 2, 1967, p. 433-450.

²⁶⁸ SLATKIN, 1986, p. 259-260: "It may be appropriate for Classicists to follow suggestions implicit in the work of an ethnographer like Pierre Smith in 'Des genres et des hommes', on the one hand, and a literary theorist like Tzvetan Todorov, in *Les genres du discours*, on the other, that is, to treat genre itself as an institution, an aspect of society, and the distinct relations among genres and sub-genres as charged with ideological content, wherein the way that they are demarcated makes it possible to read the classification of cultural phenomena, to see represented ways of organizing the world through distinct spheres of concern and distinct realms of reality. In this way literary studies and anthropological -especially structuralist-symbolic- studies can be mutually illuminating if we look at the meaning of genre distinctions or genre boundaries, when we recognize that genres can be viewed, like other cultural institutions, as existing in a relationship of interdependence, in which they have complementary functions in conveying different aspects of a coherent ideology or System of beliefs about the world. The crucial point about these distinctions or differentiations is their complementarity: they exist within, and serve to complete, a conception about the way the world is ordered."

sens, peuvent être envisagés comme des institutions profondément complémentaires et interdépendantes, tandis que leurs différences ne cherchent qu'à (re-)présenter/installer dans le réel cette polyphonie d'intérêts composant les diverses tonalités qui forment un cadre historique donné²⁶⁹.

Cette méthode anthropologique adoptée par Laura Slatkin lui permet de faire une sorte d'exercice de lecture de quelques extraits de poèmes attribués respectivement à Homère et à Hésiode, et lui permet surtout de souligner ce qu'elle voit – de la même façon qu'Hérodote – comme une évidence : la complémentarité intrinsèque qui existe entre la poétique d'Homère et celle attribuée à Hésiode. Si comme d'ailleurs de nombreux chercheurs et chercheuses n'ont eu de cesse de le remarquer²⁷⁰, les sujets de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* se déroulaient tous deux alors que le processus cosmogonique et théogonique était clairement accompli, ils n'avaient pas à s'occuper du processus de création du monde et de l'ordre des dieux tels qu'ils sont. Néanmoins, quelques passages de ces deux épopées, même s'ils sont plutôt allusifs, apportent tout de même des références au sujet de la création de l'univers et de la génération des dieux. Il est intéressant de voir que ces références ne sont pas toujours en accord avec le cadre présenté par les poèmes attribuées à Hésiode²⁷¹.

Du côté de la poétique dite hésiodique, bien que la *Théogonie*, le *Catalogue des Femmes*, et dans une certaine mesure les *Travaux et les Jours* eux-mêmes, ont affaire à des sujets, voire à un ordre qui précède les événements qui ont cours dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, on remarque que les énoncés ne manquent pas de faire allusion à des événements héroïques dont le déroulement trouve place notamment dans les épopées dites homériques²⁷². On peut citer à titre d'exemples les mentions, dans la *Théogonie*, d'accouplements qui ont donné naissance à deux héros éminents prenant part à la Guerre de Troie : Achille²⁷³ et Énée²⁷⁴ ; les références aux étreintes amoureuses entre Circé et Ulysse, de même qu'entre celui-ci et Calypso²⁷⁵; la liste des prétendants d'Hélène, présente dans les fragments²⁷⁶ qui nous sont parvenus du *Catalogue des*

²⁶⁹ Ici on fait encore référence à FOUCAULT, 2012 [1971].

²⁷⁰ Pour une discussion récente, approfondie et prenant en compte des nombreux travaux qui ont déjà traité cette question, voir : GUIEU, Ariane, *L'Évocation du passé dans l'Iliade*, thèse de doctorat d'histoire, Université Nancy 2, 2009, p. 377-459 (Ch. 4 : « Le passé des dieux »).

²⁷¹ Voir encore : GUIEU, 2009, p. 377-459 (Ch. 4 : « Le passé des dieux »).

²⁷² SLATKIN, 1986, p. 267: "(...) the Hesiodic poem assumes heroic events and situations – at Troy and at Thebes – but do not elaborate or recreate them."

²⁷³ *Th.* 1005-1006.

²⁷⁴ *Th.* 1008-1009.

²⁷⁵ *Th.* 1011-1012; 1017-1018.

²⁷⁶ *Les Travaux...*, 651-653.

Femmes ; et, enfin, l'allusion au rassemblement des troupes des Achéens à Aulis, de ceux qui sont allés participer à la Guerre de Troie²⁷⁷.

Dans tout ce qui précède, est d'autant plus notable le fait qu'Hérodote plaide pour un partage entre ces deux poètes de la gloire d'avoir façonné, par leurs chants, une théogonie pour les Grecs. Cette remarque vise à leur attribuer, à tous deux, un souci de mise en ordre (théogonique) – souci qui, comme nous l'avons déjà précisé, sera plus tard lié au concept de « catalogue ». En outre, relevons également qu'en disant cela, Hérodote nous apporte la preuve de l'hypothèse envisagée notamment par Marcel Detienne et Michel Foucault²⁷⁸, à savoir, que le discours (po(i)étique) possède le pouvoir de créer et d'établir, tout en signifiant un certain ordre, voire une « réalité ». On peut penser d'ailleurs, si on tient compte de ce que dit Hérodote, que cette aptitude a déjà été perçue par les auteurs anciens.

Ceci dit, il faut préciser que nous n'avons pas l'intention ni d'affirmer ni d'infirmer l'existence historique et empirique des poètes appelés « Homère » ou « Hésiode ». En fait, ce que nous tentons encore une fois de mettre en évidence, c'est plutôt le constat que les actes de réception, voire les usages continus envers des ensembles de chants qui, au fur et à mesure se cristallisaient et se rattachaient aux noms respectifs d'Homère et d'Hésiode, ont fini par avoir le pouvoir de les faire fonctionner comme deux *personae* paradigmatiques. De toutes les façons, et malgré les similitudes et les distinctions qui existent entre les chants respectivement rattachés à leurs noms, ils ont dans l'ensemble tous deux et sans aucun doute affaire aux mêmes matériaux, disons, mythiques. Ce qui n'empêche pas pour autant qu'à l'opposé de ce que proposait L. Slatkin, des travaux plus récents insistent encore pour privilégier leurs différences dans le dessein d'établir une sorte d'échelle chronologique entre eux²⁷⁹.

Compte tenu de ce qui précède, nous sommes disposés à penser que, lorsqu'on considère les poétiques rattachées aux noms d'Homère et d'Hésiode, il n'est pas tout à fait raisonnable de vouloir essayer de les classer par ordre de priorité chronologique. Ceci nous amène aussi à considérer sous réserve les travaux qui partent du présupposé que, si on pense au concept de

²⁷⁷ Voir encore : GUIEU, 2009, p. 377-459 (Ch. 4 : « Le passé des dieux »).

²⁷⁸ DETIENNE 2006 [1967]; FOUCAULT 2012 [1971].

²⁷⁹ Bien que S. Nelson croit qu'à l'échelle des sujets consacrés au 'Cycle épique' les récits concernant l'ordre cosmologique et théogonique semblent précéder ceux qui allaient se consacrer à d'autres épisodes héroïques, cet auteur semble tout de même concevoir Hésiode et ses poèmes comme étant plus tardifs que ceux attribués à Homère. Voir, parmi d'autres aspects, ce qu'il dit en ce qui concerne la manifestation de la première personne en chacun des énoncés attribués à ces deux poètes et son rapport avec l'effet d'unité des chants. Cf. S. NELSON, p. 330-335. Sur la distinction chronologique entre Homère et Hésiode, voir aussi le Fragment 13 Xenophon [Aulus Gellius, *Attic Nights* 3.11] : « alii Homerum quam Hesiodum maiorem natu fussem scripserunt, in quibus Philochorus et Xenophanes, alii minorum » (Some record that Homer was older than Hesiod, among whom are Philochorus and Xenophanes, others that he was younger).

« catalogue », – et particulièrement aux catalogues dont le schéma s’organise à partir des rapports généalogiques –, il faut s’adresser en priorité aux dits catalogues hésiodiques, car ce serait dans ceux-là que l’on trouverait les vraies origines du modèle du « catalogue généalogique ». Dans le dessein de soutenir ce type d’argument, certains commentateurs ont d’ailleurs cherché s’appuyer sur le ‘constat’ qu’à l’opposé de ce qu’on trouvait dans les chants attribués à Hésiode, les repères d’ordre généalogique n’avaient pas beaucoup de place, donc pas d’importance, dans les énoncés des épopées dites homériques²⁸⁰. Cette question fait pourtant elle aussi l’objet de débats auxquels nous consacrerons un bref commentaire.

2- Les fonctions des références généalogiques dans les épopées homériques

Dans un article paru en 1994, Christian Jacob précise que « (...) dans l’épopée homérique, (...) la généalogie est un instrument de distinction sociale, une machine à produire des différences et une hiérarchie parmi les guerriers »²⁸¹. Jean-Claude Carrière, de son côté, au-delà de cet aspect signalé par Christian Jacob, mentionne une autre fonction exercée selon lui par des généalogies : elles sont censées permettre l’évocation d’un ou de plusieurs ancêtres pouvant servir d’exemple, voire d’inspiration, pour des guerriers du présent²⁸².

Quelques années plus tard, tout en cherchant à attirer l’attention sur les fonctions occupées par les repères d’ordre généalogique dans le cadre des poèmes homériques, notamment dans l’*Iliade*, Ariane Guieu va commencer par contrer les arguments de ceux qui considèrent leur existence comme anodine. Dans ce dessein, elle note tout d’abord que « la mention d’une référence généalogique même minimale est (...) la norme dans les poèmes homériques, et plus encore dans l’*Iliade* que dans l’*Odyssee* »²⁸³. Cette chercheuse soutient ensuite que la présence de renseignements généalogiques possède le pouvoir d’investir les personnages concernés d’une existence individuelle plus épaisse. Par conséquent, cette présence sert à indiquer leur l’importance au cours du chant. À l’opposé, le manque de tout indice d’ordre généalogique est notamment caractéristique des personnages qui n’apparaissent qu’une seule fois dans l’*Iliade*.

²⁸⁰ Dans ce sens voir WHATELET, Paul, « La généalogie de Priam », dans AUGER, Danièle ; SAÏD, Suzanne, 1998, p. 185, n.10. Cité par GUIEU, p. 641.

²⁸¹ JACOB, 1994, p. 185.

²⁸² CARRIÈRE, 1998, p. 68.

²⁸³ GUIEU, 2009, p. 643.

Ce qui est le cas des guerriers dont les noms composent les listes des victimes²⁸⁴ d'un grand héros, et dont la présence ne sert qu'à :

(...) produire un effet d'accumulation qui impressionne l'auditeur et rend plus éclatante la valeur du héros qui se livre au massacre.

L'absence d'individualité des personnages privés de généalogies est telle que leurs noms mêmes sont interchangeables. Les homonymes sont nombreux parmi les personnages mineurs de l'*Illiade* : on a fréquemment deux personnages, parfois trois, voire quatre, qui portent le même nom, et les personnages pour lesquels aucune filiation n'est évoquée sont plus fréquemment dans ce cas. Leur sort démontre *a contrario* que l'insertion dans une généalogie est nécessaire pour acquérir une véritable identité.²⁸⁵

Ainsi, si à première vue il est étonnant de remarquer que, parmi les noms de chefs évoqués dans le Catalogue des Vaisseaux, on en trouve dix²⁸⁶ pour lesquels cette sorte de renseignement manque; ce qui est plus surprenant encore est que, parmi ces dix commandants, cinq sont des guerriers dont la notoriété est pourtant évidente tout au long de l'*Illiade*. Il ne s'agit ici rien de moins que de Nestor, Ulysse, Idoménée, Mériion et Achille. Toutefois, le fait que leurs généalogies soient absentes ne va pas poser vraiment de problèmes. Leurs noms seront maintes fois évoqués au long du poème²⁸⁷ et si ce type de référence fait défaut dans l'inventaire du chant II, on trouvera néanmoins des repères d'ordre généalogique concernant ces héros à différents moments de l'énoncé iliadique²⁸⁸. En ce qui concerne les cinq autres noms de guerriers qui guident le contingent béotien, il n'est pas étonnant de ne pas retrouver des informations généalogiques qui leur soient attachées, ni ici, ni ailleurs (à l'exception de Prothoénor). Car, bien qu'ils soient tous évoqués encore au moins une fois dans l'*Illiade*, il s'agit-là de guerriers qui n'y jouent pas un rôle important²⁸⁹.

²⁸⁴ Voir par exemple des listes de victimes dépourvus de généalogie et tués par Ulysse: *Il.* XVI, 411-418 ; V, 677-678 ; XI, 420-423.

²⁸⁵ GUIEU, 2009, p. 642.

²⁸⁶ Cf. *Il.* II, 494-510, 591-602, 631-637, 645-652, 681-694. Contingents dont les guides sont respectivement : Pénéleos, Léite, Arcésilas, Prothoénor et Clonios ; Nestor ; Ulysse ; Idoménée et Mériion; Achille.

²⁸⁷ On a respectivement 76, 123, 73, 57, 367 occurrences pour les noms de Nestor, Ulysse, Idoménée, Mériion, Achille.

²⁸⁸ Pour Nestor qualifié de « Néléide » (fils de Néléé) cf. : *Il.* X, 18 ; XI, 692. Pour Ulysse qualifié de « Laértide » (c'est-à-dire fils de Laërte), voir : *Il.* II, 173 ; III, 200 ; IV, 358 ; VIII, 93 ; IX, 308 ; IX, 624 ; X, 144 ; XIX, 185 ; XXIII, 723. Pour Idoménée, cf. *Il.* XIII, 440-453. Pour Mériion, cf. *Il.* 13, 249 ; enfin pour Achille, voir : *Il.* XX, 203-207, XXI, 187-189.

²⁸⁹ Voir en ce sens, KIRK, Geoffrey (éd.), *The Iliad: A Commentary. Volume I: Books 1-4*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 190: "Three of the five commanders are obscure: Klonios and Arkesilaos occur only once in the main body of the poem, when they are killed by Hektor in the same group of victims at 15.329-42;

En référence au Catalogue des achéens, il est aussi intéressant de préciser que la plupart des repères généalogiques des commandants ne remontent qu'à la troisième génération²⁹⁰. Ce qui est d'ailleurs le cas de la plupart des autres généalogies présentes tout au long de l'*Iliade*. Cependant, mis à part ce paramètre qui semble correspondre à une sorte de « degré normal de référence généalogique »²⁹¹, signalons qu'il existe tout de même quelques généalogies plus longues²⁹². Celle d'Énée notamment, qui (si on inclut Astyanax) compte huit générations²⁹³, est la plus étendue de l'*Iliade* ; celle de Glaucos, exposée lors de sa rencontre avec Diomède au chant VI²⁹⁴ est également importante. Nul besoin d'insister sur le fait que de nombreux commentateurs ont ressenti le besoin d'avancer des hypothèses afin d'expliquer la brièveté des généalogies homériques, surtout comparées aux catalogues-généalogiques dits hésiodiques.

Ainsi, selon Rosalind Thomas, ce caractère du texte de l'*Iliade* ne serait que le résultat d'un besoin d'adéquation de ce poème avec le modèle en vigueur pour le façonnage des généalogies des familles aristocratiques athéniennes de l'époque classique²⁹⁵. En revanche, quelques années plus tard, commentant l'étendue des généalogies dans l'*Iliade*, Jean-Claude Carrière l'attribue à un choix délibéré d'Homère, dont la volonté serait à la fois de limiter l'évocation du passé à une dimension proprement héroïque et digne d'exaltation épique²⁹⁶ et d'occulter certaines données généalogiques qu'il connaissait pourtant afin de garantir une certaine cohérence chronologique entre les personnages évoqués dans sa narration. Homère aurait ainsi tiré profit du fait que les longues généalogies et les légendes se trouvaient déjà fixées pour l'essentiel depuis les *Catalogues* hésiodiques – c'est du moins ce que ce chercheur conclue après avoir comparé les grandes lignées présentes dans les poèmes homériques mais également dans le

Prothoenor is killed at 14.450 (where his father is said to be Areilukos, likely to be a cardboard figure since another Areilukos is killed at 16.308). The two main leaders are obviously mentioned first; they are somewhat more prominent, although by no means conspicuous, in the rest of the poem. There are mentioned together on two separate occasions (...)."

²⁹⁰ Cf. *Il.* II, 746, 565-566, 517-518, 697-708, 620-621, 624-626, 679-680, 745-746, 511-516.

²⁹¹ GUIEU, 2009, p. 646.

²⁹² Par ordre de longueur croissante de la lignée nous avons : Achille, Idoménée, Diomède, Glaucos et Énée. Soulignons d'ailleurs, qu'on met également à part le cas de la famille royale de Troie, de laquelle d'après GUIEU, 2009, p. 670 : « (...) le poète s'attache à faire l'histoire depuis les origines à travers sa famille royale. »

²⁹³ *Il.* XX, 215-241.

²⁹⁴ *Il.* VI, 152-211.

²⁹⁵ THOMAS, Rosalind, *Oral Tradition and Written Record in Classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 123-131, 157, 168-169. Ouvrage mentionné par GUIEU, 2009, p. 648-649.

²⁹⁶ CARRIÈRE, 1998, p. 64-65. En fait cet auteur propose de signaler deux règles qu'il croit pouvoir dégager à partir d'une analyse attentive des généalogies telles qu'elles se manifestent dans les épopées homériques : « (...) première 'règle généalogique' de l'épopée : les ancêtres lointains des héros sont exclus de l'univers de référence épique, à l'exception des archégètes et éponymes de lignées ou de peuples. (...) seconde règle : le seul passé de référence de l'*Iliade* est le passé épique, c'est-à-dire, le temps des exploits guerriers des héros. »

texte de la *Bibliothèque* (pour les lignées des Perséides, des Cadméides et des Éolides)²⁹⁷. Ariane Guieu pour sa part, avance une autre proposition :

L'autre hypothèse que l'on peut formuler est que la longueur de la généalogie n'importe pas : ce qui compte, c'est de pouvoir réclamer d'un ancêtre divin le plus puissant possible, en tout cas supérieur à celui de son adversaire, comme le rappelle Achille à Astéropée [XXI, 184-192] ; la longueur de la généalogie est même presque un défaut, puisqu'elle éloigne le héros de son ancêtre divin, alors que la proximité garantit une plus grande attention portée par le dieu à la fois à la génération descendante – à moins que comme Énée et Achille, on ne puisse justifier de descendre des dieux à la fois à la génération précédente (chacun ayant pour mère une déesse) et à une génération plus ancienne, puisque tous deux sont fils de Zeus.²⁹⁸

Toujours en lien avec la fonction des généalogies et leur longueur, il est intéressant de préciser quelques remarques faites par Ariane Guieu relatives aux distinctions entre l'*Illiade* et l'*Odyssée*, à commencer par le fait que cette dernière compte encore moins de longues généalogies que l'*Illiade*²⁹⁹. Ariane Guieu tient néanmoins à préciser que dans l'*Odyssée* l'extension horizontale des réseaux de parenté est beaucoup plus importante, comme c'est le cas des généalogies dites hésiodiques et de celles qui leur sont postérieures. Cet aspect ne fait que confirmer son opinion que l'*Illiade* et l'*Odyssée* ont affaire à des traditions distinctes. C'est également ce que pense Jean Claude Carrière, qui précise (a) qu'à l'opposé de l'*Illiade*, mais pourtant sur le modèle des « catalogues des femmes » hésiodiques, l'*Odyssée* donne plus de place à des généalogies en lignée féminine³⁰⁰. Ceci est vrai notamment dans le Catalogue des Femmes du chant onze, ce qui prouverait « (...) non seulement la vogue de nouvelles formes épiques, mais l'apparition d'un esprit plus romanesque »³⁰¹; (b) que cette évolution générique est rendue encore plus explicite, selon lui, par la façon dont ces renseignements généalogiques se manifestent dans l'énoncé de l'*Odyssée*. Dans l'*Odyssée*, les renseignements généalogiques

²⁹⁷ CARRIÈRE, 1998, p. 68.

²⁹⁸ GUIEU, p. 649 : « Seuls deux généalogies longues sont en effet présentes : celles du divin Théoclymène à Ithaque [*Od.* XV, 224-255], et celle de la famille royale de Phéacie [*Od.* VII, 56-68] ; pour le reste, on ne trouve que de brefs éléments généalogiques épars [Voir entre autres : *Od.* X, 137 ; XII, 133-134 ; XV, 414]. »

²⁹⁹ GUIEU, 2009, p. 166.

³⁰⁰ À ce propos voir : KYRIACOU, Irini, *Nommer les mères en catalogue : la fonction de la parenté dans la poésie épique grecque*. Thèse de l'EHESS soutenue le 25 septembre 2015.

³⁰¹ CARRIÈRE, 1998, p. 67. Voir aussi ce qu'en dit GUIEU, 2009, p. 647 : « Dans L'*Odyssée* en effet les bribes des généalogies éparses dans le texte, et particulièrement dans la *Neukia*, peuvent être rapprochées (...), et aboutissent ainsi à des généalogies très étendus horizontalement. (...) L'abondance des liens tissés entre les familles par les biais des mariages semble bien signifier que, dans l'*Odyssée*, un quadrillage général du passé par les généalogies est possible. »

sont censés se trouver moins focalisés que dans l'*Illiade* où, au lieu d'être énoncés par le narrateur du récit³⁰², la plupart sont exposés par l'intermédiaire de prises de paroles et mis dans la bouche de personnages³⁰³.

Ceci dit, nous rappellerons, comme le propose Laura Slatkin³⁰⁴, que les renseignements généalogiques présentés par chacun des récits qui nous sont parvenus, tant sous le nom d'Homère que sous celui d'Hésiode, sont perçus non pas dans une perspective qui cherche à les hiérarchiser dans le temps, mais plutôt comme des bribes (dis)continues d'un long tissu discursif qui est à chaque fois (re)façonné pour répondre aux multiples demandes de mises en ordre. Ces réponses sont donc (re)produites, modifiées et transmises de telle ou telle façon selon des motivations nées dans des contextes historiques donnés, des conditions culturelles, rituelles et politiques précises. En outre, Christian Jacob envisage les conséquences qui découlent de la caractérisation des généalogies poétiques telle proposée par les textes, lorsque il affirme que :

La généalogie est (...) un opérateur logique et discursif permettant de produire de la continuité et de réemployer dans un système homogène des informations provenant de sources multiples, discontinues et hétérogènes : traditions locales, cycles épiques. La généalogie poétique implique la combinatoire de matériaux traditionnels, leur reformulation, et, le cas échéant, une part active d'interpolation et de création pour remédier aux incohérences et aux lacunes. L'ordre ainsi institué est complexe³⁰⁵.

Grâce à cette propriété qui est de fonctionner comme un « opérateur logique » assez manœuvrable, il n'est pas surprenant de retrouver ce même appel aux liens de parenté, voire aux liens généalogiques, traduit dans un vocabulaire qui les métaphorise, et qui sera utilisé pour dire les divers modèles organisant les rapports des individus à la vie politique à différentes époques du monde ancien³⁰⁶. Du reste, le fait que la plus grande partie des termes qui composent ces généalogies sont des « noms parlants », renvoyant à des espaces géographiques divers, rend également visibles les « raisons pragmatiques » qui ont motivé la création de ce format de

³⁰² Au-delà des informations d'ordre généalogique présentés par le narrateur poétique dans les vers qui composent le Catalogue des Vaisseaux, cf., entre autres : *Il.* IV, 228 ; V, 542-550 ; XVI, 175-178 ; XXI, 140-143.

³⁰³ À ce propos voir aussi les remarques faites par GUIEU, 2009, p. 645.

³⁰⁴ SLATKIN, 1986. Pour des remarques à son propos voir la séquence précédente.

³⁰⁵ JACOB, 1994, p. 176.

³⁰⁶ Voir, par exemple, l'étude autour de la notion de « patrie » en Grèce ancienne par : SEBILLOTTE CUCHET, Violaine, *Libérez la patrie ! Patriotisme et politique en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2006.

« raison discursive »³⁰⁷ régie par des liens généalogiques³⁰⁸. Il n'est pas surprenant, par conséquent, que, dans le cadre d'un grand nombre d'inscriptions dont la datation remonte du IV^e siècle avant notre ère jusqu'au IV^e siècle après, les liens entre cités se trouvent signifiés notamment par le terme συγγενής et ses dérivés³⁰⁹. En dernier lieu, remarquons que ce serait cette même sorte de logique catalogue-généalogique qui, d'après maints commentateurs, aurait pu trouver comme base structurante les œuvres d'auteurs caractérisés comme les « premiers prosateurs », voire comme « historiens », dont les travaux remontent au VI^e siècle avant notre ère.

³⁰⁷ Pour une conceptualisation de ces termes de « raison discursive » et « raison pragmatique », cf. CALAME, 2006, p. 29.

³⁰⁸ Cf. l'article: BICKERMAN, Elias, "Origines Gentium", *Classical Philology*, vol. 47, n°. 2, 1952, p. 65-81.

³⁰⁹ À ce sujet, voir : CURTY, Olivier, *Les Parentés Légendaires entre les Cités Grecques*, Genève, Droz, 1995.

Chapitre III - Le catalogue et la question de l'origine de l'historiographie

1 – Écriture, listes et histoire : l'hypothèse de Jack Goody

1.1 – Postulats généraux

Dans le cadre d'un article co-rédigé avec Ian Watt, intitulé « The consequences of literacy »³¹⁰ et de plusieurs ouvrages dont on mentionnera particulièrement *The Domestication of the Savage Mind*³¹¹ paru en 1977, l'anthropologue³¹² Jack Goody s'est employé à discuter les effets cognitifs et sociaux provoqués par l'introduction progressive de l'écriture dans les sociétés antiques – comme la Mésopotamie, l'Égypte et la Grèce antiques – jusqu'alors caractérisées par une culture éminemment orale. Il y a avancé des hypothèses souvent reprises et débattues dans plusieurs travaux d'hellénistes consacrés aux origines des formes catalogales (notamment les généalogies), à leurs fonctions ainsi qu'à leurs rapports avec l'émergence d'une forme, disons spécifique, d'écriture du passé : l'histoire³¹³.

À lui seul, le dialogue que certains hellénistes ont accepté d'établir avec les hypothèses avancées par cet anthropologue, parfois en les prolongeant, nous invite à prêter une attention particulière à ses ouvrages et, notamment dans le livre indiqué plus haut, au chapitre intitulé « What's in a list? », un titre que l'on pourrait rendre en français par la question : « Que contient une liste ? »³¹⁴. Ces réflexions accordent une place d'importance à la Grèce antique. Il est nécessaire d'en comprendre le cheminement. Dans « What's in a list? », Jack Goody affirme, entre autres choses, que :

Surtout dans ces phases initiales des civilisations de l'écriture, au cours des quinze cents premiers années de l'histoire écrite de

³¹⁰ GOODY, Jack; WATT, Ian, "The Consequences of Literacy", *Comparative Studies in History and Society*, 5, 1963, p. 304-345.

³¹¹ GOODY, Jack, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977. Voir la traduction en français: *La Raison Graphique: la domestication de la pensée sauvage*, traduit de l'anglais par Jean BAZIN et Alban BENZA, Paris, Minuit, 1978. La pagination et les extraits qui seront reproduits ici prennent l'édition française comme référence.

³¹² J. Goody a été titulaire de la chaire d'anthropologie sociale au *St. Johns' College* de l'Université de Cambridge, de 1973 à 1984. Institution où il travaille depuis comme professeur émérite.

³¹³ Cf., entre autres, THOMAS, 1989, p. 173-195. CALAME, 2006, p. 24-26 ; HARTOG, 2005, p. 47-53 ; PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006.

³¹⁴ GOODY, 1978 [1977], p. 140-196.

l'humanité, les textes sont le plus souvent, dans leur forme, très différents de la parole ordinaire, et même de toute parole³¹⁵. La plus caractéristique de ces formes n'apparaît que rarement dans le discours oral (sauf parfois dans les rituels) : c'est la liste³¹⁶.

En disant cela, Jack Goody ne place pas simplement « la liste » comme une sorte de format d'inscription, disons plutôt 'primitif', où se déploieraient les premiers systèmes d'écriture. En effet, cet auteur reconnaît l'existence des listes – de même que des tableaux et des formules – avant l'efflorescence de n'importe quelle forme graphique³¹⁷. Cette antériorité de la liste a, du reste, l'avantage de lui permettre de suggérer que le fait même de vouloir garder, voire transmettre des données, sous la forme d'une liste écrite aurait peut-être contribué à une sorte de raffinement progressif des formes graphiques elles-mêmes et aurait ainsi même pu « (...) avoir contribué au développement de l'alphabet dans la zone palestino-phénicienne »³¹⁸ – un alphabet que les Grecs allaient plus tard emprunter et adapter à leur manière de parler.

Suite à cette présentation des liens que Jack Goody propose d'établir entre le format « liste » et l'avènement de systèmes d'écriture plus efficaces, il nous paraît important de revenir à sa manière d'aborder la question de l'écriture. Il faut notamment préciser l'intérêt de l'anthropologue pour tout ce qui concerne la pragmatique, laquelle aurait non seulement motivé la naissance de tout système graphique (y compris les systèmes pré-alphabétiques) mais également conduit au développement de modèles d'écriture nouveaux et plus efficaces. Selon lui, il ne faut pas négliger le fait que, dès leurs origines, toutes les propositions et manières de développement des techniques graphiques ont visé un même objectif qui était de répondre à deux nécessités majeures : (a) le stockage ; (b) la transposition de la langue du domaine oral au domaine visuel. Ces fonctions, ou nécessités, ont seules rendu possible la création de nouvelles potentialités de lecture, voire l'usage critique des éléments déjà mis par écrit, essentiellement par le biais de leur manipulation, comparaison et éventuelle réordonnancement³¹⁹. Ceci étant et une fois les nouvelles conditions technologiques et matérielles mises en place (et comprises

³¹⁵ Une affirmation qui s'oppose à l'idée que l'on se fait du rapport du texte à la parole, depuis Saussure.

³¹⁶ GOODY, 1978 [1977], p. 148.

³¹⁷ GOODY, 1978 [1977], p. 141: « (...) Sans penser pour autant que le fait de fabriquer des tableaux, des listes et des formules ait pour origine unique l'avènement de l'écriture, je soutiendrais toutefois que le passage de la parole au texte a suscité des développements remarquables qu'à première vue on peut rapporter à des transformations de la pensée et qui proviennent en partie des possibilités croissantes offertes aux opérations formelles de nature graphique. » D'où son choix d'analyser plus en détail chacune de ces formes au cours de différents chapitres. Ce qui semble avoir pour but justement de rendre explicite la spécificité de ces effets fonctionnels et cognitifs liés à l'épanouissement des systèmes d'écriture alphabétique.

³¹⁸ GOODY, 1978 [1977], p. 148.

³¹⁹ GOODY, 1978 [1977], p. 76-78.

elles aussi comme ayant été motivées par d'autres facteurs sociaux, nous y reviendrons), Jack Goody insiste sur le fait que ces changements d'ordre technique et instrumentaux se sont accompagnés d'effets cognitifs et sociaux divers, y compris d'une optimisation dans l'organisation des types de listes, quelle que soit leur nature³²⁰.

Dans cette perspective, nous pouvons déjà tirer une première conclusion importante par rapport au sujet qui nous occupe : dans le cadre des réflexions menées par Jack Goody, les listes écrites se voient attribuer un rôle clé, voire primordial. D'une part, elles sont considérées comme des formes d'énoncés 'primitifs' dont la visée pragmatique orientée vers davantage d'efficacité aurait été un élément déterminant du raffinement progressif des technologies graphiques ; d'autre part, elles incarnent des formes primaires d'archives, quelle que soit leur nature, dont les possibilités d'organisation, et donc de remaniement, ont pu devenir davantage opérantes grâce au développement des nouvelles technologies graphiques.

Ajoutons que Jack Goody a également insisté sur un autre aspect, celui de la fonction sociale de la mémoire, comme, faudrait-il ajouter, de l'oubli. Pour le dire autrement, les informations qui sont mises par écrit sur un support, quel qu'il soit, de même que celles qui sont écartées de cette mise par écrit, le sont toujours en réponse, ou par réaction, à des besoins immédiats. Ces données ont pu, avant leur fixation par écrit, résulter d'un processus de transmission et de sauvegarde oral, un processus qui continue et qui peut, ou non, en fonction des nouveaux rapports que des intérêts sociaux et politiques émergents vont entretenir avec le passé, donner lieu à la fixation écrite. Une telle dynamique sociale se caractérise par l'absence d'une distinction nette, voire objective, entre présent et passé. En effet, ce que l'on cherche en quelque sorte à récupérer du passé s'avère être toujours orienté vers le présent.

Ce serait ce contexte qui, d'après Jack Goody et bien d'autres³²¹, aurait été caractéristique des sociétés dominées par un régime oral, de même que de celles où les technologies scripturales n'étaient pas encore dominantes en tant qu'instruments de transmission culturelle. Afin d'illustrer ceci, et particulièrement cette étape que l'on peut dire intermédiaire, Jack Goody choisit de prendre l'exemple des généalogies orientales ainsi que celui des listes bibliques des descendants d'Adam, dont les contenus, loin d'être transmis mot-à-mot, étaient de toute évidence (re)produits en fonction de leur rôle comme régulateurs des relations sociales en

³²⁰ Cf. GOODY, 1977, p. 80-90. En résumé, cet auteur envisage des listes administratives, des listes d'objets, ou encore celles qui enregistrent des événements, ainsi que des listes lexicales.

³²¹ À ce propos voir notamment: GOODY; WATT, 1963, p. 308-311. Nul besoin d'insister sur le fait qu'ils prennent appui sur de nombreuses recherches qui auraient déjà été consacrées, notamment par des sociologues et des psychologues, aux aspects sociaux des processus de remémoration.

vigueur³²². Par conséquent, c'est uniquement avec le développement de technologies d'écritures de plus en plus efficaces qu'il sera possible de réaliser une vraie coupure entre passé et présent.

Bien plus qu'un outil technologique qui aurait seulement permis l'archivage, c'est-à-dire l'accumulation, même accompagnée d'une possibilité concrète de comparaison et donc d'une utilisation critique de toute une masse de données, l'écriture, notamment sous la forme des listes, aurait joué en faveur de la construction d'un nouveau rapport avec les événements du passé. Elle aurait même joué un rôle central dans la création d'un discours plus logique, ordonné et critique, voire objectif, sur les temps révolus. Autrement dit, c'est bien cela qui est en jeu lorsque l'on étudie les conditions ayant permis l'avènement de (l'écriture de) l'histoire, que Jack Goody décrit sans hésiter comme permettant « une compréhension plus complète et plus précise du passé »³²³. Ceci est à opposer, bien sûr, à la compréhension du passé obtenue par le moyen de mythes³²⁴.

Ceci dit, il faut préciser qu'entre « mythe » et « histoire », Jack Goody envisage un processus un peu plus complexe car composé de différentes étapes. Car s'il considère qu'au commencement se trouve l'essor et l'expansion de systèmes graphiques avec en particulier l'organisation des listes, il pense néanmoins qu'avant qu'un matériau – conservé et transmis sous le format 'liste' – puisse éventuellement servir de fondement à une écriture du type historique, il est possible qu'on soit passé par la composition d'annales puis de chroniques. Ainsi, il suppose que le développement de différents supports d'écriture ont peu à peu fourni des conditions favorables à l'agencement critique des différents matériaux transmis pendant une période donnée, avant que le tout (ou presque) ait finalement pu prendre le format d'un écrit appartenant au genre historique.

À cet égard, il suffit pour l'instant de préciser qu'en proposant un tel schéma, Jack Goody prenait à l'époque délibérément³²⁵ parti dans un débat dont l'enjeu était d'examiner différentes hypothèses relatives aux origines de l'*historia* dans l'Antiquité grecque et romaine. Ce débat, parfois polémique, remonte assez loin dans le temps et nous aurons l'occasion d'y revenir.

³²² GOODY; WATT, 1963, p. 308-311.

³²³ GOODY, 1978 [1977], p. 164.

³²⁴ GOODY; WATT, 1963, p. 321: "It is surely significant that it was only in the days of the first widespread alphabetic culture that the idea of "logic" - of an immutable and impersonal mode of discourse - appears to have arisen; and it was also only then that the sense of the human past as an objective reality was formally developed, a process in which the distinction between "myth" and "history" took on decisive importance." Voir aussi à ce propos les remarques faites par HARTOG, François, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Édition de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005, p. 51-55.

³²⁵ Nous n'hésitons pas à l'affirmer, puisque l'auteur le mentionne expressément en renvoyant au célèbre ouvrage de Felix Jacoby, *Atthis. The Local Chronicles of Ancient Athens*, Oxford, Clarendon Press, 1949, GOODY; WATT, 1963, p. 324.

Avant cela, il est important de passer en revue la place que la Grèce ancienne a tenu dans cet ensemble de réflexions et, par conséquent, ce qui lui a été attribué comme rôle dans le processus général.

1.2- La naissance de l'écriture de l'histoire en Grèce antique d'après Jack Goody

Au vu de ce que nous venons de relever, les hypothèses avancées par Jack Goody méritent d'être débattue dans le cadre de ce travail, puisque selon nous, sa conception du format « liste » renvoie à certains des aspects relevés plus tard par les hellénistes qui ont discuté les énoncés et notions associés aux vocables « κατάλογος » et « καταλέγειν ». Déjà, sa façon de concevoir les listes orales – de ce qu'on en infère plutôt que de la définition qu'il en donne – le rapproche curieusement d'un des traits que Sylvie Perceau a pu dégager de ses analyses sur les énoncés en catalogue, surtout dans l'*Iliade*. Ces énoncés sont toujours construits dans un cadre d'interlocution orale extra-ordinaire. Jack Goody de son côté considère la forme « liste » (qu'elle soit écrite ou orale) comme étant fort éloignée, sinon de toute parole, du moins de sa version ordinaire. Mais ce n'est pas tout. Sylvie Perceau conçoit le « καταλέγειν » comme une sorte de réponse, autrement dit d'énoncé dont le but n'est d'être valide/validé, voire exhaustif, que dans le cadre circonstancié du présent de l'interlocution, laquelle motive sa production. Jack Goody, quant à lui, tient comme une évidence que l'un des traits caractéristiques de toute civilisation illettrée est que sa production et son éventuelle transmission de données et de discours à propos du passé soient strictement orientées vers les besoins du présent. Cette approche va jusqu'à suggérer, comme nous l'avons précisé plus haut, qu'avant la création et le développement de l'usage de l'écriture, il est difficile de supposer l'existence d'un discours objectif sur l'ancien temps, voire même de supposer l'existence d'une distinction nette entre le passé et le présent.

Par ailleurs, il est notable que certains des traits que Jack Goody associe aux listes écrites soient identiques aux attributs qui ont été souvent attachés au terme grec « κατάλογος » (rappelons que celui-ci est parfois conçu comme une « liste élaborée »), ou encore au verbe « καταλέγειν », tel que le conçoivent d'autres chercheurs. Ceci se confirme si on pense notamment aux réflexions proposées par Tilman Krischer et Margalit Finkelberg; ainsi qu'à l'opposition « axe mythologique » / « axe catalogique » défendue par Lambros Couloubaritsis. Car chacun d'eux propose, à sa façon, de penser le catalogue comme un type d'énoncé qui ne

serait autre chose que le résultat d'une logique de production discursive caractérisée par son souci d'ordonner le réel de manière la plus précise et exhaustive possible, voire objective et vraie. Dans une pareille perspective, le *καταλέγειν* et son produit (le *κατάλογος*) représentent, à la limite, l'incarnation d'une logique censée être déjà affichée (dans une mesure toutefois discutable) dans les épopées homériques et qui serait sans aucun doute à la base épistémologique de tout discours (*λόγος*) à prétention scientifique, tels que le discours philosophique et le discours historique.

Cette perspective nous permet de revenir, avec plus d'intérêt encore, sur la façon dont Jack Goody a avancé son hypothèse, à savoir l'avènement de l'écriture alphabétique et l'existence des listes écrites comme des conditions technologiques et épistémologiques préalables à la naissance d'une 'vraie' écriture de l'histoire. Ces commencements, Jack Goody n'a pas hésité à les situer en Grèce ancienne. C'est là que, vers la fin du VI^e siècle avant notre ère, et à la différence des civilisations mésopotamiennes, écriture et lecture se sont ouvertes à un plus grand nombre et ont échappées à la main-mise d'un groupe sacerdotal ou administratif³²⁶.

C'est en envisageant tout d'abord le cas sumérien que l'anthropologue a cherché à rendre manifeste la façon dont il concevait ce schème qui débutait avec un premier moment d'accumulation des données les plus diverses, sous le format des listes écrites³²⁷. C'est dans la région de la Mésopotamie, que sont en effet censées être apparues, à partir de l'an 3000 avant notre ère, les premières écritures de type syllabique³²⁸. La technologie du syllabique aurait rendu possible l'existence de plusieurs types de listes, parmi lesquelles certaines étaient de type administratif tandis que d'autres avaient pour but de construire une sorte d'inventaire généalogique articulant et légitimant les pouvoirs dynastiques qui disposaient du contrôle de l'écrit. Par la suite, Jack Goody souligne encore :

A partir d'archives de ce genre et d'écrits d'ordre judiciaire, 'on passa vite à la rédaction d'Annales et de chroniques' ; elles fournissaient la base des rapports écrits destinés au dieu national et à la nation elle-même. En outre, ces rapports étaient sujets à révision et à réorganisation. 'Chaque édition successive, au cours d'un long règne,

³²⁶ GOODY; WATT, 1963, p. 322.

³²⁷ GOODY, 1978 [1977], p. 164-165 : « (...) à une époque plus reculée, l'existence même de l'écriture, quelle qu'en soit la forme, l'apparition de listes de rois, d'Annales, de chroniques furent des étapes préliminaires déterminants, et l'on peut constater que l'invention ou l'introduction de l'écriture s'accompagnent généralement de textes de ce genre. Le cas de Sumer illustre bien les effets propres aux listes de ce type, leurs relations avec le 'mythe'. »

³²⁸ GOODY, 1978 [1977], p. 151: « On admet généralement que le premier système complet d'écriture s'est développé chez les Sumériens vers 3000 avant J.-C. à partir d'un élément précurseur, dont on a pu penser qu'il est peut-être à l'origine d'autres écritures. »

pouvait impliquer qu'on réécrive ou qu'on commente différemment tel moment de l'histoire en fonction des besoins'³²⁹.

Cette citation indique que lorsque Jack Goody traite du cas des listes, voire des « archives » mésopotamiennes, il prend en compte les travaux antérieurs des spécialistes assyriologues³³⁰. C'est cet ancrage historique qui le conduit à remarquer qu'avec ces listes, on a déjà affaire à une sélection d'éléments dont l'inscription, l'éventuelle transmission ou l'oubli, se trouvait toujours conditionnée par les besoins du moment où l'acte de (ré)inscription même s'accomplissait. Ceci s'explique surtout, dit-il, par le fait que dans ce premier cadre d'accumulation et de fabrication mémoriales, on disposait de techniques et de supports graphiques auxquels seuls avaient accès des scribes dont le savoir-faire était mis au service d'intérêts institutionnels et sociaux déjà en vigueur³³¹.

Ainsi nous pouvons donc considérer que Jack Goody reconnaît l'existence dans les sociétés du Proche-Orient de certains des effets provoqués par un essor progressif des technologies graphiques – notamment celui d'un premier moment d'accumulation et d'ordonnancement des données, voire d' « archivage ». Mais il n'en admet pas moins que ces effets étaient encore assez limités, étant donné qu'on avait affaire à des cadres sociaux toujours dominés par des logiques éminemment orales et, par conséquent, à des sociétés où les rapports au passé se trouvaient orientés vers le présent. C'est pourquoi, à la limite – et surtout si on considère la façon dont ces sociétés concevaient l'histoire – il ne serait pas vraiment possible de parler de l'existence d'une pratique d'écriture historique mésopotamienne et donc de dire que les origines de l'historiographie remonteraient à la fin du III^e millénaire avant notre ère.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la Grèce ancienne est particulièrement chère à Jack Goody. La Grèce lui sert de cas d'analyse, au sens où elle lui permet effectivement de prouver son hypothèse qui attribue l'essor de l'écriture et d'un raisonnement qui lui est propre à des facteurs décisifs dans le partage cognitif entre mythe et histoire, voire, plus largement entre *μῦθος* et *λόγος*. Selon lui, le développement et l'expansion de la technologie de l'écriture

³²⁹GOODY, 1978 [1977], p. 165.

³³⁰ Il cite notamment : WISEMAN, D. J., "Books in the Ancient Near East and in the Old Testament", in P. R. Akroid et C. F. Evans (eds.), *The Cambridge History of Mankind: Cultural and Scientific Development*, Vol. 1, part 2. London, 1970.

³³¹ À ce propos, voir aussi les remarques faites par HARTOG, 2005, p. 52-53 : « Prise comme exemple par Goody, cette liste tend un peu à se dérober : renvoyant elle-même vers d'autres écritures préexistantes, vers d'autres 'archives', elle n'est pas ce matériau qu'évoque l'usage moderne du mot archives. Trace, assurément, mais travaillée et retravaillée, elle figure un des monuments que ces rois, toujours bâtisseurs, construisaient. À côté de l'architecte, le scribe, pour le même message 'monumental'.

alphabétique³³² en Grèce, entre les VIII^e et le VI^e siècles avant notre ère, forment le cadre à la fois le plus ancien et le plus achevé d'une société ayant vécu le passage d'un régime de culture orale à un régime de culture lettrée³³³. Par conséquent, si l'origine des prémisses technologiques et même (dans une certaine mesure) des prémisses logiques qui auraient permis le développement d'une écriture de type historique remonte, certes, aux listes mésopotamiennes, Jack Goody date néanmoins et situe une sorte de *vraie* naissance de l'histoire au VI^e, voire même au V^e siècle avant notre ère, en Grèce ancienne – et même plus précisément en Ionie.

Jack Goody et Ian Watt propose un scénario explicatif de la genèse de ce qu'ils jugent être une véritable écriture historique, en mentionnant la (co-)existence, en Grèce, de plusieurs facteurs dont l'action a été particulièrement vive entre le VIII^e et le VI^e siècles avant notre ère. La première chose est que la région entretient des contacts particulièrement importants avec l'Orient. La proximité géographique facilite un important essor d'activités d'ordre économique mais, soulignons-le, également le développement d'une écriture alphabétique grecque. L'adoption de l'alphabet doit évidemment aux modèles d'écriture sémitique déjà existants. Par ailleurs, les possibilités d'une expansion/transmission plus larges de l'écriture sont dues à la propagation d'un nouveau support, à savoir le papyrus originaire de l'Égypte.

Considérant également que cette période a été favorable à l'organisation des *poleis* (surtout en Ionie) et, par là même occasion, de la démocratie, ces auteurs prennent en compte le rôle clé qu'y aurait joué l'écriture alphabétique alors en plein processus d'expansion. L'élément essentiel est le rôle d'une écriture qui a pu fonctionner comme un instrument idéal pour l'inscription/lecture publique des lois démocratiques³³⁴. En résumé, en parlant de la Grèce ancienne, Jack Goody et Ian Watt insistent sur un contexte favorable au développement et à l'expansion de l'écriture alphabétique, mais ce pas seulement cela. Ces auteurs tiennent

³³² À ce propos, nous tenons à préciser deux points : Jack Goody prend en compte l'existence d'inscriptions faites par l'intermédiaire de systèmes d'écriture syllabiques comme le Linéaire A et le Linéaire B, jusqu'au XII^e siècle avant notre ère ; il évoque aussi l'existence de débats toujours vivants au sujet de la chronologie concernant l'essor et l'expansion de l'usage du système alphabétique en Grèce ancienne. Voir notamment : GOODY.; WATT, 1963, p. 316-322.

³³³ GOODY; WATT, 1963, p. 319-320: "The rise of Greek civilization, then, is the prime historical example of the transition to a really literate society. (...) Greece thus offers not only the first example of this change, but also the essential one for any attempt to isolate the cultural consequences of alphabetic literacy." Il faut néanmoins prêter attention au fait que J. Goody reviendra encore sur certains points dans le cadre d'autres ouvrages. Cf. notamment ses remarques à propos de la date et de l'origine de l'alphabet grec, de même que son réexamen autour de la profondeur de l'écart censé exister entre l'alphabet grec et ses antécédents, dans GOODY, Jack, *The interface between the written and the oral*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993= *Entre l'oralité et l'écriture*, traduit de l'anglais par Denise PAULME, Paris, PUF, 1994. Voir notamment le chapitre « Écriture et progrès dans le monde antique et l'Antiquité », p. 73-89.

³³⁴ GOODY; WATT, 1963, p. 319 : "(...) from the sixth century onwards literacy seems to be increasingly presumed in the public life of Greece and Ionia. In Athens, for example, the first laws for the general public to read were set up by Solon in 593-4 B.C."

également à pointer certains des effets qui se sont fait ressentir dans le domaine des savoir, ainsi que dans les champs institutionnels et cognitifs, au moment où le monde grec a vécu le passage d'un régime éminemment oral à un régime dont la transmission culturelle passait surtout par l'écriture et la lecture.

Il faut par ailleurs tenir compte du fait que lorsqu'ils soutiennent ces hypothèses, Jack Goody et Ian Watt cherchent simultanément à faire des remarques d'ordre plus général. En effet, ils situent dans la Grèce ancienne les origines des cadres épistémologiques caractéristiques des sociétés occidentales contemporaines, des cadres issus des effets cognitifs eux-mêmes issus des systèmes d'écriture alphabétique. Ces deux auteurs n'hésitent pas à soutenir qu'un examen de la Grèce de jadis pourrait faire apparaître la plupart des principes qui ont contribué à la création d'« institutions » telles que la démocratie, et d'autres encore qui forment les bases sociales, culturelles, voire cognitives des sociétés dites occidentales³³⁵. Cette idée est résumée dans l'affirmation selon laquelle « les traits distinctifs de la pensée occidentale » (« distinctive features of Western thought »)³³⁶ prennent naissance en Grèce ancienne.

À lui seul, ce positionnement nous permet de situer la thèse de Jack Goody au sein des débats intellectuels de son époque, en particulier dans le champ de l'anthropologie. Le fait d'identifier une « pensée occidentale » comme une pensée rationnelle et de l'opposer à ce qui ressortirait de la « pensée mythique » souligne une affinité intellectuelle qui s'exprime de manière très explicite non seulement par les références faites dans son article de 1963 à l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss *La pensée sauvage* (paru en 1962)³³⁷, mais aussi par la parution, quelques années plus tard, d'un livre au titre suggestif : *The domestication of the savage mind*.

Ce qui nous intéresse particulièrement est que, à la façon de Georges Dumézil, Claude Lévi-Strauss propose de penser le « *mythos* » comme le produit d'une structure de pensée mythologique, voire sauvage³³⁸. Il définit par ailleurs ce mode de pensée par opposition à la « pensée domestiquée » dont l'un des traits caractéristiques se trouve précisément dans l'absence d'épanouissement de la connaissance historique³³⁹. Selon Claude Lévi-Strauss, cette

³³⁵ GOODY; WATT, 1963, p. 320: "The fragmentary and ambiguous nature of our direct evidence about this historical transformation in Greek civilization means that any generalizations must be extremely tentative and hypothetical; but the fact that the essential basis both of the writing systems and of many characteristic cultural institutions of the Western tradition as a whole are derived from Greece, and that they both arose there simultaneously, would seem to justify the present attempt to outline the possible relationships between the writing system and those cultural innovations of early Greece which are common to all alphabetically-literate societies".

³³⁶ GOODY; WATT, 1963, p. 320.

³³⁷ LÉVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

³³⁸ DETIENNE, Marcel, « La double écriture de la mythologie entre le Timée et le Critias », dans CALAME, Claude (éd.), *Métamorphoses du mythe en Grèce ancienne*, 1986, p. 17-33, p. 31.

³³⁹ Lévi-Strauss, 1962, p. 349 : « (...) la connaissance historique, quelle que soit sa valeur (qu'on ne songe pas à contester), ne mérite pas qu'on l'oppose aux autres formes de connaissance comme une forme absolument

absence de culture historique est précisément reliée à l'absence d'archives. Celles-ci sont envisagées comme constituant la base qui procure ce que l'on pourrait désigner comme une « existence physique à l'histoire, car en elles seulement, est surmontée la contradiction d'un passé révolu et d'un présent où il survit »³⁴⁰. Ceci dit, Claude Lévi-Strauss explicite le rôle de médiateur attribué aux archives dans la mesure où il semble concevoir l'histoire comme une sorte d'opération d'écriture qui, dans un mouvement diachronique partant du présent vers le passé (conçu comme ayant une existence en soi), reprend et associe des traits du passé transmis par l'intermédiaire des archives³⁴¹.

Dans pareille perspective – qui n'offre bien évidemment qu'un très bref survol des questions travaillées par Claude Lévi-Strauss – il n'est pas difficile d'identifier certains des présupposés repris et développés par Jack Goody, notamment la place centrale qu'aurait pris les listes (conçues en tant que premières archives) mais aussi l'histoire, dès lors qu'elle est pensée au travers des conséquences pragmatiques et cognitives de l'invention et du développement de l'écriture. Ainsi, si Lévi-Strauss semble concevoir la connaissance historique comme un savoir ayant sauvegardé certains des événements des temps passés, voire comme une sorte de temps retrouvé que permettraient les archives, Jack Goody prolonge cette idée en soulignant que le passage d'un système de pensée sauvage vers un système de pensée domestiquée n'est devenu possible que grâce au développement de systèmes d'écriture de plus en plus efficaces. La Grèce ancienne et son système d'écriture alphabétique lui semble en être le modèle idéal. En effet, à la différence de la Mésopotamie, l'écriture en Grèce réussit à se diffuser comme une pratique non réservée à une classe de scribes. Dans le contexte des changements qui ont lieu en Grèce dans cette période, ce sont des individus aux statuts sociaux divers qui ont cherché, peu à peu,

privilegiée. (...) on la découvre déjà enracinée dans la pensée sauvage, et nous comprenons maintenant pourquoi elle ne s'y épanouit pas. Le propre de la pensée sauvage est d'être intemporelle; elle veut saisir le monde, à la fois, comme totalité synchronique et diachronique, et la connaissance qu'elle en prend ressemble à celle qu'offrent, d'une chambre, des miroirs fixés à des murs opposés et qui se reflètent l'un l'autre (...), mais sans être rigoureusement parallèles. Une multitude d'images se forment simultanément, dont aucune n'est exactement pareille aux autres; dont chacune, par conséquent, n'apporte qu'une connaissance partielle de la décoration et du mobilier, mais dont le groupe se caractérise par des propriétés invariantes exprimant une vérité. La pensée sauvage approfondit sa connaissance à l'aide d'*images mundi*. Elle construit des édifices mentaux qui lui facilitent l'intelligence du monde pour autant qu'ils lui ressemblent. En ce sens, on a pu définir comme pensée analogique. J. Goody et I. Watt tiennent d'ailleurs à faire référence à ce passage lorsqu'ils remarquent : "(...) Lévi-Strauss treats the absence of historical knowledge as some of the distinctive features of la pensée sauvage in contrast to la pensée domestique." Cf.: GOODY; WATT, 1963, p. 311, note au bas de la page 16.

³⁴⁰ LÉVI-STRAUSS, 1962, p. 321.

³⁴¹ Cf. LÉVI-STRAUSS, 1962, p. 321 : « (...) si nous perdions nos archives, notre passé ne serait pas pour autant aboli: il serait privé de ce qu'on serait tenté d'appeler sa saveur diachronique. Il existerait encore comme passé; mais préservé seulement dans des reproductions, de livres, des institutions, une situation même, tous contemporains ou récents. Par conséquent, lui aussi serait étalé dans la synchronie. »

à s'approprier cette nouvelle technologie, alors qu'en Mésopotamie, l'écriture restait au service d'une histoire des ancêtres royaux.

Afin de valider ses hypothèses, qui proposent l'existence d'une sorte d'évolution des récits mémoriaux partant des mythes jusqu'à arriver à la production d'un type d'écriture du passé spécifique, à savoir l'histoire, Jack Goody va citer non seulement les noms d'Homère et d'Hésiode, mais aussi ceux d'Hellanicos de Lesbos, d'Hécatée de Milet, d'Hérodote et de Thucydide. Chacun de ces noms, suivi de brefs commentaires à propos des différences dans les méthodes présumées, se suit comme dans un enchaînement inévitable³⁴². Ceci dit, si en commentant la célèbre introduction de l'œuvre d'Hécatée – dont l'énoncé est fait à la première personne et mentionne l'instrument de l'écriture³⁴³ – Jack Goody y reconnaît une première preuve attestant que l'usage de l'écriture ait joué un rôle critique majeur, néanmoins il identifie encore cet énoncé comme un exemple de discours qui ne vise qu'à justifier les besoins du présent. C'est avec l'œuvre d'Hérodote qu'il identifie la naissance de l'histoire entendue comme une méthode d'enquête personnelle³⁴⁴. Thucydide intervient ensuite comme celui qui va effectivement opérer la véritable coupure entre mythe et histoire³⁴⁵. Jack Goody reprend ainsi des perspectives qui avaient été soutenues quelques années auparavant par Félix Jacoby³⁴⁶. Ce dernier, pour expliquer le développement de l'historiographie en Grèce ancienne, proposait de placer ce processus « (...) au sein du grand mouvement qui conduit du *mythos* au *logos* (...) et

³⁴² *FGrH* 1 F 1 a : Ἐκαταῖος Μιλήσιος ὧδε μυθεῖται· τάδε γράφω, ὡς μοι δοκεῖ ἀληθέα εἶναι· οἱ γὰρ λόγοι πολλοὶ τε καὶ γελοῖοι ὡς ἔμοι φαίνονται, εἰσίν.

³⁴³ Cf. GOODY; WATT, 1963, p. 322-325.

³⁴⁴ Cf. GOODY; WATT, 1963, p. 324 : « (...) history begins with the foreigner Herodotus (...) not long after the middle of the fifth century (...). The aim of Herodotus' History was to dis-cover what the Greeks and Persians" fought each other for"; and his method was historia - personal inquiry or research into the most probable versions of events as they were to be found in various sources. His work rested on oral tradition and consequently his writings retained many mythological elements. »

³⁴⁵ Cf. GOODY; WATT, 1963, p. 324-325 : « The development of history as a documented and analytic account of the past and present of the society in permanent written form took an important step forward with Thucydides, who made a decisive distinction between myth and history, a distinction to which little attention is paid in non-literate society. »

³⁴⁶ JACOBY, 1949. Il ne s'agit donc pas d'une question de substitution d'une cause par une autre, puisque l'hypothèse de J. Goody donnant à l'écriture un rôle central en ce qui concerne l'avènement de l'histoire – voire plus largement de tout *logos* – n'a de sens que conçue selon ce schéma, qui avait déjà été envisagé par F. Jacoby et d'où part l'anthropologue. Ce qui va à l'encontre de ce qu'affirme Lucio Bertelli, cf. BERTELLI, Lucio, "Hecataeus: From genealogy to Historiography" in LURAGHI, Nino, *The historian's craft in the age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 67-94, p. 66 : « The traditional view of the 'birth of historiography' as a stage in the natural evolution of Greek culture from mythos to logos – from the 'gläubiger Nachzähler' to the 'Kritischer Historiker', as Jacoby put it' – has recently been replaced by a more sophisticated interpretation that points to the technological revolution represented by the introduction of writing in the eight century as the unique – or the most important – factor explaining the breakthrough of new forms of critical knowledge in Greece. »

tient en quatre noms Hécatée, Hérodote, Hellanikos et Thucydide, autant d'étapes d'une histoire d'un progrès (...) »³⁴⁷.

Pour conclure cette séquence, insistons sur un aspect que nous ne pensons pas être anodin³⁴⁸ : tout en analysant le cas de la Grèce, Jack Goody ne cherche pas à extrapoler à partir du schéma proposé pour l'analyse de la création des premières 'archives' en Mésopotamie, c'est-à-dire une sorte d'évolution qui, par l'intermédiaire des technologies graphiques et leurs effets cognitifs, aurait conduit à la dite constitution des ces archives sans pour autant mener à l'écriture historique. Ce processus, rappelons-le, devait avoir débuté par le format « liste » avant de se développer avec le format des annales et des chroniques. Jack Goody a certes pris en compte, pour la Grèce, l'existence des tablettes mycéniennes sur lesquelles sont gravées des inscriptions au format de listes³⁴⁹. Cependant, lorsqu'il propose la Grèce antique comme berceau de l'écriture historique à proprement parler, Jack Goody est très précis quant à son point de départ : il s'agit d'une civilisation ayant déjà développé son écriture alphabétique, dont l'usage ne se restreint pas à certaines sphères du pouvoir. C'est cela seul, avec certes bien d'autres facteurs contextuels auparavant mentionnés, qui aurait permis l'avènement d'un mode de discours « immuable et impersonnel », voire logique. L'histoire en fait partie³⁵⁰.

Dans le cadre de notre travail, les hypothèses soutenues par Jack Goody ont de quoi interpellier. D'une part – comme d'ailleurs nous l'avions déjà remarqué –, elles ont trouvé une résonance dans le cadre des réflexions d'un bon nombre d'hellénistes à propos des catalogues, des généalogies et de la naissance de l'histoire. D'autre part, en choisissant le cas de la Grèce comme paradigmatique dans l'avènement d'une 'vraie' écriture historique, et ce dans le dessein

³⁴⁷ PAYEN, Payen, « L'historiographie grecque: VI^e-III^e siècles avant J.-C. État des recherches 1987-2002 », *Pallas*, 63, 2003, p. 129-166, p. 136.

³⁴⁸ Voir d'ailleurs dans ce sens la remarque faite par : HARTOG, François, « Écritures, généalogies, archives, histoire en Grèce ancienne », dans MACTOUX, Marie-Madeleine ; GENY, Evelyne, *Mélanges Pierre Lévêque 5 : anthropologie et société (Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 429)*, Paris, Belles Lettres, 1990, p. 179 : « Avec l'écriture réservée des scribes du Proche-Orient ou celle 'démocratique' des Grecs, on rencontre tout à la fois des conditions préalables au déploiement d'une écriture historique (partage *muthos*/histoire ou coupure passé/présent, constitution d'archives) et son amorce (depuis la liste jusqu'au récit historique continu, à travers les annales et les chroniques). Du croisement de ces deux 'lignes' d'écriture surgissent aussitôt deux questions : qu'en serait-il du partage *muthos/historia* en Mésopotamie ? Qu'en est-il des listes et des archives dans le monde grec ? ».

³⁴⁹ Cf. GOODY ; WATT, 1963, p. 322. Pour un aperçu des tablettes portant des écritures syllabiques (notamment en Linéaire B), qui nous sont parvenues grâce aux fouilles archéologiques faites, entre autres localités, à Cnossos, à Pylos et à Mycènes, et dont quelques-unes présentent des sortes d'inventaires listant entre autres choses, des objets des plus variés et parfois des noms de localités, et même de personnes, cf. : CHADWICK, John ; VENTRIS, Michael, *Documents in Mycenaean Greek. Three Hundred Select Tablets from Knossos, Pylos and Mycenae*, Cambridge, Cambridge University Press, 1956.

³⁵⁰ Cf. GOODY ; WATT, 1963, p. 321 : "To take, for instance, the categories of Cassirer and Werner Jaeger, it is surely significant that it was only in the days of the first widespread alphabetic culture that the idea of 'logic' – of an immutable and impersonal mode of discourse – appears to have arisen; and it was also only then that the sense of the human past as an objective reality was formally developed, a process in which the distinction between 'myth' and 'history' took on decisive importance."

de confirmer ses hypothèses, cet anthropologue a dû prendre parti dans un débat déjà bien présent dans le champ des études classiques autour des origines de cette modalité d'écriture mémoriale en Grèce.

Ces mises en relation nous intéressent particulièrement, car elles permettent de revenir avec plus de clarté sur un autre constat déjà évoqué à maintes reprises, à savoir l'insistante corrélation que certains chercheurs modernes construisent et perpétuent entre les signifiants *κατάλογος* – notamment lorsqu'on parle du Catalogue des Vaisseaux – et/ou *καταλέγειν* avec l'élaboration d'un discours objectif sur le passé – qui coïncide avec une notion moderne assez banale de l'histoire. Avant d'étudier la quête entreprise par de nombreux chercheurs d'une carte politique et géographique « perdue » de la Grèce, où le Catalogue des Vaisseaux est apparu comme une sorte de guide privilégié, revenons rapidement sur certains aspects du débat mené par les hellénistes à propos des commencements de l'histoire en Grèce antique. Cela nous permettra de vérifier quelle place y tient le format liste/catalogue/généalogie et, au cas où cette place est confirmée, quelle(s) fonction(s) cette forme d'énonciation est censé remplir.

2- Catalogues et généalogies : entre *μῦθος* et *ἱστορία* ?

2.1- Généalogies et essor de l'écriture historique en Grèce antique

Dans le paragraphe d'ouverture de son article « Écritures, généalogies, archives, histoire en Grèce ancienne », François Hartog³⁵¹ tient à préciser qu'avant la parution des travaux de Jack Goody, et bien que partant du présupposé tacite que l'histoire est bien un genre d'écriture, les recherches centrées sur les débuts de l'écriture historique en Grèce antique n'avaient pourtant jusque-là que peu pris en compte le développement du système d'écriture alphabétique envisagé comme une condition matérielle et cognitive décisive pour son avènement. En effet,

(...) Se présentant tantôt sous la forme d'un catalogue jamais complet de facteurs multiples et hétérogènes, tantôt comme la mise au jour d'un facteur considéré comme déterminant, il est aussi arrivé à cette recherche de se muer (c'est-à-dire de se perdre) en une quête des origines ou de se réduire à une simple recherche en paternité : qui est le *vrai* père de l'histoire ? Hérodote, comme l'assure la tradition, son prédécesseur Hécateé de Milet, qui a déjà 'l'avantage' de n'avoir

³⁵¹ HARTOG, 1990, p. 177-188. La plupart des arguments développés dans cet article seront repris en HARTOG, 2005.

‘laissé’ que des fragments peu nombreux, ou tel autre encore ? En Grèce ou ailleurs ?³⁵²

Nul besoin d’insister qu’en affirmant cela, il est clair que François Hartog reconnaît l’importance de la prise en compte du rôle de l’écriture tel que l’envisage Jack Goody, c’est-à-dire, en tant que technologie à effets cognitifs et sociaux non négligeables, parmi lesquels l’avènement de ce qui aurait conduit vers les commencements de ce qu’on appelle l’« historiographie »³⁵³. Il évoque toutefois de façon critique les chemins d’enquête des origines/paternité usuellement choisis par nombre d’études consacrées aux commencements de l’écriture historique. Ceci nous donne ainsi l’occasion de revenir sur une problématique qui nous paraît centrale, à savoir la tendance très partagée de considérer la Grèce ancienne comme le *lieu de mémoire* par excellence, voire le lieu de toutes les origines. La Grèce apparaît ainsi comme le point de repère censé justifier nos partis pris contemporains les plus divers, qu’ils soient intellectuels, institutionnels ou sociaux.

Or, une telle posture avait déjà été à la fois mise en évidence et combattue avec force, notamment par Arnaldo Momigliano. Dans de nombreux articles consacrés à différents problèmes liés à l’historiographie ancienne et moderne³⁵⁴, Arnaldo Momigliano insistait notamment sur le point suivant : s’il existe bien un héritage à analyser, il se trouve dans le constat que nous-mêmes – à l’instar des humanistes des XIV^e et XV^e siècles, des Romains, voire des Grecs eux-mêmes – nous n’avons pas renoncé à l’habitude de vouloir justifier nos choix conscients du présent par des actes continus de retour aux anciens temps. Ces anciens temps, nous nous avons l’habitude, sans grands états d’âme, de les faire coïncider avec la « Grèce antique ». Ce procédé, du reste, lui semble particulièrement sensible dans le cas des débats sur les origines d’un domaine du savoir que l’on nomme par le terme générique

³⁵² HARTOG, 1990, p. 177.

³⁵³ Du reste, cet auteur reconnaît aussi l’importance de deux autres facteurs qui sont également évoqués par Jack Goody, lorsqu’il parle du contexte de l’avènement de l’historiographie en Grèce. Voir: HARTOG, 2005, p. 47 : « À côté de la *polis*, phénomène central et singulier, auquel on est toujours ramené, nous prendrons en compte deux facteurs qui ont joué un rôle dans l’émergence d’une historiographie proprement grecque : la place de l’écriture et celle de l’épopée. »

³⁵⁴ MOMIGLIANO, Arnaldo, ‘Greek Historiography’, *History and Theory*, 11, 3, 1978, p. 1-28. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/2504899>. Accès: le 29 oct. 2012. Reproduit partiellement en anglais dans *The Legacy of Greece. A New Appraisal*, FINLEY, Moses (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1981, p. 155-184. Reparu dans la version en français « L’historiographie grecque », dans *Problèmes d’historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, p. 15-52.

d'« histoire »³⁵⁵, voire sur sa réalisation, par la pratique de son inscription/écriture dans ce que l'on désigne par le terme d'« historiographie ».

Ceci a été, de toute évidence, le choix bien conscient de l'anthropologue Jack Goody. Dans ses différents travaux, son objectif central n'était toutefois pas d'éclaircir les commencements de ce que l'on comprend de nos jours par les termes d'« histoire » ou d'« historiographie ». Lorsqu'il dirige son attention vers la Grèce du VIII^e siècle avant notre ère, Jack Goody le fait dans le dessein d'y trouver le modèle le plus achevé permettant de prouver son hypothèse, celle qui attribue à l'essor de l'écriture une grande partie de la responsabilité dans la constitution de nos systèmes culturels actuels, notamment par ce qu'elle aurait permis l'avènement d'une pensée logique. La pensée logique n'aurait pas été possible sans les conditions matérielles et cognitives créées (à différents niveaux) par les systèmes graphiques. L'une des conséquences de ces systèmes – grâce à la possibilité de l'archivage et de la comparaison entre les données ainsi réunies – serait le souci toujours plus grand de produire des discours à caractère immuable et impersonnel, voire à caractère scientifique³⁵⁶. Ainsi, l'un des traits importants attribué à cette forme de pensée consiste dans la possibilité qu'il émerge une perception qui admette l'existence d'un partage entre passé et présent et qui, par conséquent, rende réalisable le développement de l'historiographie. Ce type de savoir, à l'opposé du « mythe », est identifié par Jack Goody comme le véhicule d'un discours plus précis sur le passé, voire d'un discours objectif.

C'est bien sur ce dernier aspect, le présupposé d'un(e) partage/opposition entre μῦθος et ἱστορία/λόγος, que nous trouvons le point de désaccord le plus sensible entre la perspective soutenue par Jack Goody et celle de nombreuses d'autres recherches dont les arguments nous intéressent. Celles-ci nous intéressent particulièrement dans la mesure où, si elles récusent la pertinence d'une telle opposition, elles reconnaissent en revanche la valeur opératoire (technologique et cognitive) de l'écriture dont l'essor aurait permis l'avènement des différentes typologies discursives ainsi que des 'innovation' d'autres natures, ainsi, le développement des « généalogies » des « premiers prosateurs ». C'est pour aller dans cette direction que nous allons

³⁵⁵ MOMIGLIANO, 1983, p. 15 : « Comme les anciens Romains, nous avons conscience d'avoir hérité de l'histoire' (ἱστορία) des Grecs. Hérodote est pour nous le 'père de l'histoire', comme il l'était pour Cicéron. Nous sommes aussi conscients du fait que l'histoire n'est, pour nous, qu'un des aspects d'un héritage plus ample que comprend les activités intellectuelles les plus considérables (philosophie, mathématiques, astrologie, histoire naturelle, arts figuratifs) encore pratiquées de nos jours – et en particulier les genres littéraires les plus prestigieux (épopée, lyrisme, éloquence, tragédie, comédie, roman, idylle), par lesquels se satisfait encore notre besoin d'expression verbale. Nous savons cependant qu'à proprement parler nous ne devrions pas employer le mot 'héritage' dans le cas de l'histoire, ni du reste l'appliquer à tout autre aspect de la culture grecque. Depuis que les humanistes des XIV^e et XV^e siècles se sont employés à restaurer la validité des modèles antiques, au sortir de déviations médiévales, il s'agit moins d'héritage que de choix conscient. »

³⁵⁶ GOODY; WATT, 1963, p. 321.

reprendre désormais certains points du dialogue critique entretenu par l'historien François Hartog avec une partie des hypothèses soutenues par l'anthropologue.

Comme nous l'avons signalé, François Hartog considère la pratique de l'écriture comme l'un des facteurs ayant joué un rôle fondamental dans l'émergence d'une historiographie proprement grecque³⁵⁷. Cela dit, sa perspective est sensiblement différente de celle proposée par Jack Goody. D'une part, François Hartog assigne à la Mésopotamie de la fin du III^e millénaire, et non à la Grèce, la place de précurseur dans l'écriture du passé, voire de l' « histoire »³⁵⁸ – même s'il attribue aux Grecs l'honneur d'avoir été les inventeurs de la notion d'« historien comme sujet écrivain »³⁵⁹. Nous reviendrons sur ce point plus loin. Mais, davantage, François Hartog mets en question le présupposé crucial de Jack Goody, à savoir l'idée qu'il ait pu exister un moment et un lieu précis dans l'histoire de l'humanité, où se serait effectué, en particulier grâce à l'essor de l'écriture alphabétique comme technologie à effets cognitifs propres, un *vrai* partage entre μῦθος et ἱστορία, voire entre μῦθος et λόγος.

Afin de préciser sa critique, François Hartog revient sur deux points importants développés dans l'hypothèse de l'anthropologue anglais. Tout d'abord, il rappelle que l'anthropologue concevait les listes mésopotamiennes comme une sorte de premier lieu d'archivage et concevait par ailleurs l'histoire comme une pratique reposant sur les archives. François Hartog attire par ailleurs l'attention sur le fait que bien que Jack Goody place en Grèce et non en Mésopotamie le terrain où se produit pour la première fois l'essor de l'historiographie à proprement parler, il ne parle ni de listes ni de ce qui seraient les premières archives et écrits mémoriaux (chroniques et annales) dans le monde grec³⁶⁰.

Aussi la séquence d'ouverture de l'article de François Hartog s'achève-t-elle sur la question suivante : « (...) Qu'en est-il des listes et des archives dans le monde grec ? »³⁶¹. François Hartog se propose dès lors de « retraverser, à la lumière des propositions de Jack Goody, les débuts de l'histoire en Grèce »³⁶², en s'arrêtant tout d'abord sur ce qu'il considère être leur « première littérature », c'est-à-dire les récits généalogiques. Nous observons ainsi que François Hartog

³⁵⁷ Voir HARTOG, 2005, p. 47.

³⁵⁸ HARTOG, 2005, p. 46 : « (...) l'histoire, ou plutôt son écriture, commence en Mésopotamie à la fin du III^e millénaire avec la monarchie d'Akkadé, qui est la première à unifier le pays avec la monarchie et à faire appel à des scribes pour écrire son histoire. »

³⁵⁹ HARTOG, 2005, p. 46.

³⁶⁰ HARTOG, 1990, p. 179; p. 185-188.

³⁶¹ HARTOG, 1990, p. 179. Pour un article sur les pratiques mémoriales grecques qu'on pourrait ou non identifier à une « mémoire archivistique » et à la notion d' « archive », voir : GEORGOUDI, Stella, « Manières d'archivage et archives de cités », dans DETIENNE, Marcel (dir.), *Les savoirs de l'écriture : en Grèce ancienne*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1998, p. 221-247.

³⁶² HARTOG, 1990, p. 179.

admet qu'il soit possible d'identifier la « liste conçue comme une sorte de première forme d'archivage », telle que l'envisage Jack Goody, et les « récits généalogiques » ici considérés comme les premières réalisations littéraires de la Grèce. Cependant, lorsqu'il examine ces récits généalogiques, François Hartog interroge d'emblée une telle assimilation, notamment en ce qui concerne sa possible fonction, celle d'avoir été le lieu de partage entre *μῦθος* et *ἱστορία/λόγος* :

Où mieux questionner ce partage *muthos/historia*, reconnu par Goody comme effet de l'activité graphique qu'à travers les récits et généalogies qui se transmettent, s'écrivent et se réécrivent entre le 8^{ème} et le 5^{ème} siècle, d'Homère à Hécatee et aux auteurs que la tradition réunit et désigne justement sous le nom de généalogistes ?³⁶³

Il est intéressant de remarquer que François Hartog inclut « Homère » dans l'enquête sur les premières généalogies, ce qui, à notre avis, implique que les poèmes homériques doivent avoir leur place dans les débats autour des commencements de l'historiographie en Grèce³⁶⁴. Examinant ces « récits généalogiques », François Hartog commence par quelques observations à propos de la place des références généalogiques chez Homère³⁶⁵, avant de passer à un commentaire sur le *Catalogue des Femmes* attribué à Hésiode – tout en soulignant, bien entendu, les différences qui distinguent l'un et l'autre.

De ces brèves remarques, il ressort que l'œuvre attribuée à Hésiode est, de toute évidence, une composition postérieure aux poèmes homériques. Ainsi, si François Hartog soutient que le *Catalogue*, en vertu notamment de son choix métrique, se rattache à la tradition épique préexistante, il propose néanmoins d'en souligner la différence en arguant du fait que sa composition reviendrait à un seul poète, voire à un professionnel de l'écriture³⁶⁶. Par ailleurs, François Hartog attache au *Catalogue* hésiodique une valeur sociale bien plus générale. En

³⁶³ HARTOG, 1990, p. 179.

³⁶⁴ À ce propos, voir ce commentaire fait par : GABBA, Emilio, "True History and False History in Classical Antiquity", *The Journal of Roman Studies*, 1981, p. 50-62, p. 52-53 : "(...) The relationship between history and poetry goes back to earliest times and the origin of historical narrative is in a sense unintelligible without it; the poetry of Homer was always regarded as a historical text."

³⁶⁵ HARTOG, 1990, p. 179: « Modèle de pensée et mode de narration, la généalogie est aussi modèle d'action. Ainsi chez Homère, réciter sa généalogie, c'est-à-dire décliner son identité, n'est pas séparable pour un héros de relations sociales effectives (...). Chaque héros se doit, bien entendu, de la connaître sur le bout des doigts, de ne jamais l'oublier et de la transmettre. Elle signe une appartenance, circonscrit un espace géographique et social et fonctionne comme signe de reconnaissance. (...) Du point de vue de la narration, l'aède joue de la généalogie auprès de ces auditeurs comme d'une amorce, d'un appel ou d'un résumé d'autres aventures qu'il pourrait, qu'il aurait pu, qu'il a déjà chanté, comme l'indication d'une bifurcation possible (...). »

³⁶⁶ HARTOG, 1990, p. 180: « L'œuvre se rattache à l'épopée par l'usage du mètre épique, mais elle a été composée par un poète unique, qui est à coup sûr un professionnel de l'écriture. »

effet, à la différence des références généalogiques « en situation » qu'on retrouve dans les poèmes homériques – et dont la fonction intra-discursive serait de renseigner par rapport aux liens familiaux et divins des héros, évoqués souvent à titre d'exemple – celles insérées dans le *Catalogue* se prêtent à un usage extra-discursif plus répandu, puisque détaché d'une situation de performance précise. Ceci explique pourquoi les références généalogiques qui composent le *Catalogue* répertorient un ensemble de grands lignages familiaux qui en sont venus à construire toute « la Grèce ». C'est cette agrégation d'un ensemble de traditions régionales diverses qui aurait permis au *Catalogue* d'avoir la capacité de servir de point de repère aux besoins actualisés de différentes cités et régions³⁶⁷.

Ainsi, le bref examen des récits généalogiques réalisé par François Hartog aboutit à confirmer la non-coïncidence des premiers récits généalogiques mis par écrit en Grèce avec des listes considérées comme des premières archives, telles qu'on les trouverait en Mésopotamie. Il confirme par ailleurs l'impossibilité d'identifier ces premiers récits généalogiques mis par écrit comme étant à la fois le premier moment de l'écriture en Grèce et comme étant le moment de l'accomplissement d'un partage entre $\mu\tilde{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et $\iota\sigma\tau\omicron\rho\acute{\iota}\alpha$. Pour autant, nous remarquons que cette conclusion n'empêche pas François Hartog d'accorder à ces récits généalogiques une place de choix dans les commencements de l'histoire en Grèce antique. C'est pourquoi François Hartog va chercher à mieux préciser son désaccord avec Jack Goody : selon l'historien, le partage $\mu\tilde{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et $\iota\sigma\tau\omicron\rho\acute{\iota}\alpha/\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$ tel que l'a conçu l'anthropologue est inadéquat car ni aucune des deux catégories censées fonder une telle opposition n'est pertinente³⁶⁸.

François Hartog s'inscrit alors dans les réflexions critiques faites par Marcel Detienne³⁶⁹ dans le cadre de son livre *L'invention de la mythologie*. Selon Marcel Detienne, les notions modernes de « mythe » et de « mythologie » ont été conçues en tant qu'outils opératoires utiles pour une anthropologie moderne qui cherchait à soutenir l'opposition supposée exister entre une « pensée sauvage » et une « pensée domestiquée »³⁷⁰. Personne ne sera surpris de trouver dans cette thèse

³⁶⁷ HARTOG, 1990, p. 180: « A la différence toutefois des poèmes homériques, ces généalogies de héros ne sont pas plus récitées en situation ; désormais détachées de toute relation sociale effective, elles se présentent comme la mise en musique d'un savoir qui vaut par sa sûreté et son extension. Généalogies non plus en acte, mais, si l'on veut, en puissance, elles ne tissent pas davantage un fil direct entre un âge héroïque achevé, révolu, et le présent des grandes familles, en les donnant d'ancêtres décrochés aux rayons des dieux ou demi-dieux ; ce qui ne signifie nullement, tout au contraire, que le *Catalogue* se détourne du présent (...) ». Voir, du reste ce qu'en dit BERTELLI, 2001, p. 75.

³⁶⁸ HARTOG, 1990, p. 181: « Cette écriture généalogique creuse-t-elle une distance entre *muthos* et *historia* ? Ou amorce-t-elle ? A l'évidence, ces deux catégories ne sont pas pertinentes, même si nous ignorons l'attitude du poète à l'égard de ce matériel qu'il recueillait, transcrivait (?), ajustait et mettait à disposition. »

³⁶⁹ HARTOG, F., 1990, p. 182, où il fait référence à : DETIENNE, 1981.

³⁷⁰ Cf. DETIENNE, 1981, p. 86, qui tient tout de même à reconnaître les changements dans la pensée de Lévi-Strauss, en faisant référence au concept de mythisme proposé par cet auteur à la fin de ses *Mythologiques*. Puisqu'il

une critique assez poussée des travaux de Claude Lévi-Strauss³⁷¹. Marcel Detienne entend mener une enquête de « l'intérieur, grecque » et pour cela envisage une histoire sémantique de ces deux termes, en procédant à un examen d'un ensemble d'occurrences dans le cadre des textes qui nous sont parvenus³⁷².

Contentons nous de relever deux citations significatives de l'ouvrage de Marcel Detienne : « le mot mythe, depuis l'épopée jusqu'au milieu du V^e siècle, fait partie du vocabulaire de la parole »³⁷³; d'où il résulte que « *mûthos* est et restera un synonyme de *lógos*, tout au long du VI^e siècle et même dans la première moitié du V^e »³⁷⁴. Le seul fait de ne pas admettre l'« évidence » d'une valeur sémantique universelle attaché à ces termes – dont la constitution du champ sémantique supposerait forcément leur opposition, voire leur exclusion réciproque – s'oppose à l'un des présupposés centraux de Jack Goody, inspirés d'ailleurs des travaux de Lévi-Strauss. Du reste, il est important de signaler qu'à l'instar de François Hartog, Marcel Detienne admet lui aussi – « à la Goody » – les effets (techniques et intellectuels) qu'auraient eu l'invention et le développement de l'écriture « au pays des Grecs », notamment, parmi ses effets, « sa fonction critique »³⁷⁵. Cependant, à la différence de Jack Goody, Marcel Detienne envisage ces effets sur le long terme³⁷⁶. L'invention de l'écriture alphabétique en Grèce et sa mise en œuvre progressive par « des petits groupes, des milieux intellectuels » conduisent non pas à un partage entre *μῦθος* et *λόγος*// *ἱστορία* mais signale le début d'une longue évolution. Cette évolution est celle de la mise en place d'un processus progressif de distinction entre un ensemble de

observe : « Paradoxalement, l'un des bénéfices immédiats de cette ouverture théorique à la fin des *Mythologiques* est de jeter le doute sur le privilège que depuis *Le Cru et le cuit*, Lévi-Strauss avait accordé à la catégorie du 'mythe', déclaré universel puisque grec de naissance. Car reconnaître dans le *mythisme* un des phénomènes majeurs de la mémorabilité dans une culture de la parole, c'est commencer de mettre entre parenthèses le mythe comme un genre littéraire ou comme un type de récit déterminé ; c'est découvrir la diversité des productions mémorales : proverbes, contes, généalogies, cosmogonies, épopées, chants de guerre ou d'amour. »

³⁷¹ À ce propos voir notamment le premier chapitre « Frontières équivoques », dans DETIENNE, 1981, p. 15-49.

³⁷² Cf. notamment DETIENNE, 1981, p. 87-122 (« L'illusion mythique ») ; p. 91-92 : « Une autre histoire est indispensable, histoire de l'intérieur, grecque assurément, autant que l'est le mot « mythe » qui précède dans la chronologie celui, plus ample mais non insolite de « mythologie ». Histoire résolument généalogique où l'analyse sémantique n'est que le chemin le plus sûr pour déjouer le piège d'une transparence immédiate, d'une connaissance intuitive qui réconcilie les uns et les autres autour de l'évidence qu'un mythe est un mythe. Sans qu'il y ait lieu de soupçonner la force de la tautologie puisque aussi bien elle semble indigène, et son accent irréprochable. »

³⁷³ HARTOG, 1990, p. 182, où il fait référence à : DETIENNE, 1981.

³⁷⁴ DETIENNE, 1981, p. 93

³⁷⁵ DETIENNE, 1981, p. 134 : « Au pays de Grecs, l'écriture, dans ses commencements, exerce une fonction critique incontestable. »

³⁷⁶ DETIENNE, 1981, p. 70-71 : « Tout donne à penser qu'il n'y a pas eu au pays d'Homère une révolution de l'écriture, mais que l'usage des signes graphiques a cheminé lentement et par avancés inégales selon les domaines d'activité. Ce sont les nouveaux savoirs intellectuels, la philosophie, l'enquête historique, la recherche médicale, qui en ont tiré le meilleur parti. Ils y trouvaient de quoi fonder une distance critique envers la tradition ainsi que le moyen d'autoriser l'accumulation des données, des observations ou des thèses opposées où s'inventent les projets sans rature d'une rationalité sûre d'elle-même. L'espace graphique favorise sans aucun doute les commencements de l'interprétation et la confrontation entre plusieurs versions d'un même récit. »

« pratiques mémoriales »³⁷⁷ alors co-existantes et parmi lesquelles se trouvent les généalogies et la « pensée historique »³⁷⁸.

Après cette importante parenthèse, reprenons l'argument développé par François Hartog, où, dans son dessein de pousser plus loin encore sa critique des perspectives soutenues par Jack Goody, il va procéder à un bref examen des « premiers prosateurs » grecs dont les noms et certains fragments nous sont parvenus³⁷⁹. Ce passage est nécessaire avant d'en revenir aux listes et archives du Proche-Orient telles que d'abord envisagées par Jack Goody³⁸⁰.

François Hartog considère les premiers prosateurs grecs comme des figures bien plus proches de celle du moderne philologue, que de celle de l'historien. La tâche de l'historien serait, selon Hartog, de « mesurer la vérité ou la réalité des noms et des *logoi* qui s'y attachent »³⁸¹. Les premiers écrivains en prose, auxquels la recherche scientifique actuelle attribue un vaste travail mythographique dont le résultat le plus remarquable serait la (re)production de généalogies, se caractériseraient plutôt par leur souci des noms et de leur caractérisation au sein de (nouvelles) généalogies convaincantes pour leur auditoire. Leur but serait donc de positionner des noms de manière intéressante relativement au contexte qui aurait motivé leur (re-)production³⁸².

Enfin, analysant les listes du Proche-Orient, François Hartog met l'accent sur un aspect qui avait déjà été pris en compte par Jack Goody, le fait que les listes et archives de Mésopotamie renvoyaient elles-mêmes à d'autres écritures : ce que les listes et archives conservaient n'étaient que des 'données' qui avaient déjà été triées en fonction, précisément, des exigences politiques du présent. Autrement dit les listes et archives de Mésopotamie ne rassemblaient pas davantage des renseignements objectifs sur le passé. À la fin de son article, François Hartog propose l'analyse d'une célèbre inscription grecque datée d'environ 500 av. J.-C. qui présente le contrat entre une personne, Spensithios, dont la fonction sera celle de scribe et de *mnamôn* (mémoire vivante) et une cité de Crète. Cette inscription pose plusieurs questions³⁸³, mais lui permet

³⁷⁷ DETIENNE, 1981, p. 86.

³⁷⁸ DETIENNE, 1981, p. 134

³⁷⁹ HARTOG, 1990, p. 181 : « Serait-ce alors avec les premiers prosateurs, à l'orée du 5^{ème} siècle, que l'écart va clairement se creuser entre *muthos* et d'autre part, une sorte de noyau dur, qu'on nommera *logos* ou *historia* ? ».

³⁸⁰ HARTOG, 1990, p. 185-188.

³⁸¹ HARTOG, 1990, p. 185.

³⁸² HARTOG, 1990, p. 185 : « Dans cet univers, où les noms signifient, les écrivains figurent les premiers philologues. Pour eux, la question n'est pas de mesurer la vérité ou la réalité des noms et des *logoi* que s'y attachent, mais interroger leur sens. Non faire paraître le départ entre *muthos* et *historia*, mais connaître les noms : leur généalogies et leurs étymologies (qui sont une forme de généalogies). ».

³⁸³ Pour un bref commentaire de cette inscription antérieur à celui de François Hartog cf. DETIENNE, 1981, p. 150 : « Voici quelques années, on exhume de Crète un document étrange : mi-décret, mi-contrat, où une cité, aux environs de 500 avant notre ère, décide de s'assurer les services d'un spécialiste de l'écriture. En échange de la

surtout de conclure en proposant une nouvelle voie d'analyse : plutôt que de vouloir préciser le moment de la rupture entre $\mu\bar{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et $\iota\sigma\tau\omicron\rho\acute{\iota}\alpha$, il serait peut-être plus fécond, dit-il, de déplacer notre réflexion vers l'analyse des fonctions politiques liées aux différents actes d'écritures du passé³⁸⁴. Cette approche nous semble, effectivement, bien plus féconde.

Avant d'aller plus loin dans la démonstration, récapitulons les principaux points d'accords et de désaccords relevés entre Jack Goody et François Hartog : (a) l'un et l'autre admettent que l'écriture (au niveau technique et cognitif) a joué un rôle déterminant dans l'essor de l'historiographie en Grèce; (b) contrairement à Jack Goody, François Hartog n'admet pas pour autant que l'usage de l'écriture alphabétique, de plus en plus répandue en Grèce, aurait introduit une *vraie* – et jusque-là inédite – coupure entre passé et présent, entre $\mu\bar{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et $\iota\sigma\tau\omicron\rho\acute{\iota}\alpha$ (placée du côté du $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$) ; (c) c'est pourquoi ce dernier va chercher à contester l'évidence d'un tel partage, notamment par le moyen de l'analyse de ce qu'il désigne comme des « récits généalogiques ». Tel est le type de littérature qu'il place « aux débuts de l'histoire en Grèce » et dont il constate l'existence – du moins comme acte énonciatif – dès les poèmes homériques.

Poursuivons le raisonnement : si les « récits généalogiques » se trouvent aux prémices de l'« histoire », cela signifie, dans une certaine mesure : (a) que l'un préfigure l'autre ; (b) ce qui implique que l'un et l'autre sont considérés comme suffisamment distincts; (c) et que l'on suppose une sorte d'évolution conduisant de l'un à l'autre. Cette perspective est également exprimée dans l'article de Christian Jacob « L'ordre généalogique : entre mythe et histoire »³⁸⁵. Elle se trouve notamment explicitement mentionnée dans la conclusion, l'auteur n'hésitant pas à parler de l'existence « d'une évolution dans la représentation du passé comme dans les modalités de sa fixation »³⁸⁶. Cette évolution est située, par Christian Jacob, entre les œuvres d'Hécatee de Milet et celle d'Hérodote. Néanmoins, Christian Jacob, comme nous l'avons déjà mentionné, conçoit les « généalogies » surtout comme un objet, voire une *chose* qui est à la fois le produit et le symptôme d'un modèle intellectuel – structuré par un ordre généalogique – qui pourtant n'aurait pas cessé de changer. Même s'il attribue aussi à ce type de récit le statut d'un

nourriture, de l'exemption d'impôts, et de grands privilèges (...) un certain Spensithios sera l'archiviste de la cité, « pour les affaires publiques, tant des dieux que des hommes » : écrire en lettres phéniciennes (*poínikázen*) et être une mémoire vivante (*mnamoneúwen*). À coup sûr, l'affaire est surprenante, et à plus d'un titre ; ne serait-ce que de débusquer un 'scribe professionnel' en exercice dans une montagne crétoise. Mais on n'a pas manqué d'évoquer dans l'ombre de cet écrivain public, retrouvé, la figure de l'historien comptable d'événements, et avoué à la tâche (...) d'enregistrer et de se souvenir de tout ce qui, sans lui, serait voué à l'oubli et sans appel. »

³⁸⁴ HARTOG, 1990, p. 187-188.

³⁸⁵ JACOB, 1994.

³⁸⁶ JACOB, 1994, p. 200.

« modèle de pensée et mode de narration »³⁸⁷, la caractérisation comme résultat d'un système intellectuel se distingue de l'approche de François Hartog qui attribue à ce type de récit un statut premier dans la production littéraire et dans la constitution de l'histoire. Le schème de la généalogie lui semble particulièrement intéressant, étant donné sa présence manifeste dès la composition des poèmes homériques, et cela jusqu'à l'avènement de ce qu'il appelle d'une « nouvelle *historié* », avec Hérodote – en passant, bien sûr, par les « généalogies hésiodiques » et celles attribuées aux premiers prosateurs grecs.

On le voit, dans le cadre de son analyse, Christian Jacob accorde, comme François Hartog une place d'honneur à l'invention et au développement de l'instrument graphique. Il dialogue en ce sens encore avec les réflexions de Jack Goody. Ceci apparaît dès le début de son texte, lorsqu'il admet qu'en Grèce antique, dès le VI^e siècle, des individus se sont appropriés l'outil permettant « le développement d'un espace intellectuel et politique nouveau »³⁸⁸. Néanmoins – et toujours comme F. Hartog – cette observation n'implique pas la nécessité de classer ces individus soit du côté de l'« histoire », soit de celui de la « fiction ». Il ne pense pas que l'avènement de l'écriture crée une « raison graphique » dont le produit le plus notable serait la réalisation du partage $\mu\bar{\upsilon}\theta\omicron\varsigma/\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$ ³⁸⁹. Nul besoin d'insister sur le fait que Christian Jacob se situe, lui aussi, du côté des réflexions proposées par Marcel Detienne.

Finalement, dans ces deux articles pris comme exemples, trois points particulièrement intéressants dans notre perspective peuvent être synthétisés ainsi : (1) l'objectif fondamental de François Hartog, comme de Christian Jacob, est de souligner l'incongruité d'une analyse qui supposerait que l'avènement d'une « pensée rationnelle » ($\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$) ne se réaliserait que par l'exclusion, voire la mise à l'écart définitive, de toute sorte de pensée mythique ($\mu\bar{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$). En effet, ces voies de recherche, dans lesquelles nous incluons les travaux de Marcel Detienne, manifestent toutes le souci d'historiciser la construction de ces deux catégories en deux formes de pensée opposées ; (2) Jack Goody affirmait que l'essor de l'histoire ne se réalisait qu'au sein d'un partage majeur entre $\mu\bar{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$ et $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$. Cette fracture se serait réalisée grâce à l'invention

³⁸⁷ HARTOG, 1990, p. 179, qui en disant cela évoque DETIENNE, 1981, p. 42-43 (note au bas de la page 10).

³⁸⁸ JACOB, 1994, p.169.

³⁸⁹ JACOB, 1994, p. 184 : « (...) L'œuvre des généalogistes, au contraire, montre l'inadéquation des catégories modernes du mythe et de l'histoire. Car ces auteurs s'approprient un ensemble de traditions dont ils ont trouvé le récit systématisé chez les poètes généalogistes. Aux plaisirs du récit et aux charmes de la poésie, ils substituent un regard critique et des opérations intellectuelles portant sur un corpus de récits dont il s'agit de reformuler la narration, en en résorbant les incohérences et, les cas échéant, les invraisemblances ». 169-170 : « L'« écriture » de l'histoire ne surgit pas sur un horizon d'oralité, où elle déploierait la gamme des effets intellectuels de la « raison graphique » : nous observons plutôt des changements de registre, l'émergence d'un regard réflexif et critique sur des traditions déjà mises en forme par l'écriture poétique. »

et au développement d'une écriture alphabétique (à effets techniques et cognitifs), et serait l'aboutissement de l'évolution d'une pensée rationnelle grecque, voire occidentale. François Hartog et Christian Jacob de leur côté, bien qu'admettant les effets provoqués par l'essor de l'écriture, ne considèrent pas l'histoire comme un 'produit' dont la réalisation ne serait possible et souhaitable qu'au moyen de la réalisation effective d'un telle fracture (3) Afin d'étayer leur critique, ces chercheurs s'appliquent à une étude de cas. Autrement dit, ils procèdent à une analyse plus nuancée des effets de l'écriture sur ce qu'ils conçoivent globalement comme un seul et même type de modèle narratif et intellectuel – qui pourtant depuis Homère est censé se manifester de façons distinctes –, à savoir les généalogies, ou, pour le dire autrement, l'« ordre généalogique ». Selon l'un et l'autre, l'analyse sur le long terme de cette forme/ordre peut nous permettre d'avoir accès à tout un ensemble de glissements et de déplacements graduels qui recouvrent le processus d'élaboration, voire l'invention, d'un partage $\mu\tilde{\upsilon}\theta\omicron\varsigma/\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$. Par ailleurs, tout en étant au départ une forme de production mémoriale orale, les généalogies/l'ordre généalogique auraient été les premiers des énoncés à avoir subi, au fur et mesure, les effets d'une activité graphique en pleine expansion. C'est ainsi que cette sorte de « première littérature » se voit accorder dans le cadre des deux articles mentionnés une place située aux commencements d'une autre pratique mémoriale, qui présuppose une pensée encore considérée comme 'nouvelle', l'écriture de l'histoire³⁹⁰. Cette pratique, d'après François Hartog et Christian Jacob, n'apparaîtrait qu'avec la voix d'Hérodote telle qu'elle s'énonce dans les *Histoires*.

On vient alors à conclure que les « généalogies » – et en premier lieu celles mises par écrit par les « premiers prosateurs » – sont effectivement conçues par certains hellénistes comme une forme d'énonciation, voire une production mémoriale, dont la (re-) production et la transmission sont toujours motivées par les besoins d'un certain présent. Mais elles seraient également un type de discours qui, créant progressivement une sorte de nouvel *ordre*, jouerait un rôle dans l'élaboration à long terme d'un cadre intellectuel favorable à l'idée que le passé est susceptible d'être raconté objectivement et appréhendé par une pratique, l'« histoire », voire l'écriture de celle-ci³⁹¹.

³⁹⁰ JACOB, 1994, p.169-170 : « L'« écriture » de l'histoire ne surgit pas sur un horizon d'oralité, où elle déploierait la gamme des effets intellectuels de la « raison graphique » : nous observons plutôt des changements de registre, l'émergence d'un regard réflexif et critique sur des traditions déjà mises en forme par l'écriture poétique. »

³⁹¹ Pour une autre tentative de caractériser les « généalogies » et leurs rapports avec les autres formes d'énoncés, notamment l'*historia*, voir aussi ce que dit DARBO-PESCHANSKY, Catherine, *L'Historia : commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007, p. 362-363 : « Entre le *logos* (*story*) dont on actualise une part et qui porte une temporalité narrative intrinsèque à son intrigue et une *chronologie*, récit de la succession elle-même, mais duquel aucune intrigue n'est importée dans les récits qui en découpent une part, prendrait place la *généalogie*. Celle-ci

En développant ce raisonnement, les auteurs n'ont certes pas eu la prétention de discuter de l'objectivité, autrement dit de la valeur « historique », du contenu qui a fini par être cristallisé dans cet ensemble de vers désigné comme le Catalogue de Vaisseaux, un ensemble qui, tel qu'il nous est parvenu, manifeste une quasi (omni)présence des données d'ordre généalogique.

Néanmoins, les « généalogies » ont souvent été conçues comme un sous-genre de κατάλογος, voir un énoncé en catalogue (καταλέγειν) dont la spécificité serait d'être structuré par un schéma de parenté³⁹². Toutefois la conception évolutionniste dans laquelle les généalogies sont pensées conduit non seulement à distinguer de façon assez nette « généalogie » et « historiographie », mais également à définir l'« histoire » comme une production mémoriale. Cette définition, qui établit une distinction avec de nombreuses autres pratiques de récit, voire d'écritures du passé, serait toujours liée à sa fiabilité, autrement dit à sa valeur de vérité à portée universelle.

Il n'est donc par surprenant que les études modernes consacrées à une analyse du Catalogue des Vaisseaux se soient montrées particulièrement attachées à cette quête de vérité historique. Ce choix nous semble procéder d'une volonté de savoir laquelle, à son tour, est liée à une certaine conception de la pratique historique, voire scientifique, qui est devenue aujourd'hui la nôtre et qui a, elle aussi, sa propre histoire et ses propres motivations. De ce fait, dans la seconde partie de ce travail nous chercherons à analyser à quel point les invocations, voire l'analyse des usages du Catalogue de vaisseaux, laissent percevoir combien les différents actes de réception prennent part au processus de validation des valeurs « littéraires » ou « historiques » d'un énoncé donné. Mais, parvenus à ce point, il nous semble profitable de nous pencher d'abord sur ce qui, à notre avis, ne va pas tout à fait de soi : les critères des distinctions entre l'histoire et

peut en effet s'entendre de deux manières// Il peut s'agir d'un récit à part entière prenant pour objet une ou deux lignées et les récits qu'on peut y accrocher. À propos de Phérécyde d'Athènes qu'il situe, avec Acousilaos d'Argos, dans la première décennie du V^e siècle avant notre ère, mais aussi à propos d'une partie d'Hellánikos de Lesbos, par exemple, Felix Jacoby explique que ce type d'œuvre offre une organisation qui combine les *stemma* (présentation ordonnée des ramifications d'une lignée) avec des récits (*muthoi*) rattachés à tel ou tel membre de celle-ci. La *Théogonie* d'Hésiode pourrait en être un exemple plus facile à lire que les pauvres fragments qui nous restent des généalogies. Il en est de même des *Généalogies* d'Hécateé de Milet, quelle que soit par ailleurs la nouveauté qu'apporte la critique à laquelle celui-ci soumet les récits qu'il rassemble suivant le schème temporel des lignées. Mais la généalogie peut également n'être qu'un mode de temporalisation d'un récit qui a par ailleurs une autre intrigue. C'est ainsi que se laissent décrire pour une part, les *Histoires* d'Hérodote (...) // Sous sa première forme, la généalogie s'apparente donc au *logos* (*story*), à ceci près que les générations y sont l'intrigue même du récit. Sous sa seconde, elle est une forme de *chronologie*, qui ne préjuge pas de l'intrigue du récit qu'elle sous-tend. Ainsi, qu'une chronologie généalogique structure pour une part les *Histoires* d'Hérodote ne doit pas être pris comme argument pour faire d'elles on ne sait quelle suite des *récits* généalogiques, cela reviendra à confondre ce qui, dans un cas, est un substrat extrinsèque à l'intrigue avec ce qui, dans l'autre, constitue la matière même de celle-ci et à ne pas tenir compte de la rupture introduite dans le *logos* par l'*historia*. »

³⁹² Voir notamment COULOUBARITSIS, 1992 ; 2006, 255-257. Pour un commentaire de ces ouvrages cités cf. aussi ci-dessus : « 2.2 – Καταλέγειν, ordre et vérité ».

tant d'autres pratiques mémoriales (re)produites au cours de l'Antiquité et voire de la Modernité. Reprenons donc le débat en partant de ce présupposé qui place les « récits généalogiques », notamment Hécatee de Milet – censé être l'un des représentants majeurs de ce 'genre' – aux commencements de l'historiographie, et tentons de saisir et d'analyser les arguments avancés par les chercheurs et les chercheuses pour soutenir cette proposition.

2.2- L'ἱστορία est-elle une procédure mémoriale spécifique?

Parmi les glissements et déplacements graduels qui sont souvent considérés s'être produits dans le domaine des (re-)productions et transmissions des énoncés dits « généalogiques », au moment où intervient l'écriture, il y a « en gros »³⁹³ trois aspects. La présence ou l'absence de ces aspects dans l'ensemble des fragments des devanciers supposés³⁹⁴ d'Hérodote et de Thucydide³⁹⁵ a souvent été débattue dans le but de préciser dans quelle mesure on pouvait envisager ces devanciers comme des « protohistoriens »³⁹⁶. Le premier est la manifestation ou non d'une critique rationaliste. Le deuxième, la présence d'un souci par rapport à la vérité « historique » apportée par les 'sources'. Le troisième, la constitution d'une sorte de chronologie interne contribuant ensuite « à l'émergence d'une temporalité historique »³⁹⁷, laquelle ne serait encore que le résultat de tentatives de mise en ordre des données généalogiques

³⁹³ En effet chaque auteur va les définir sous des rubriques en adéquation avec ce qu'il souhaite développer comme argument. Voir par exemple les critères qui seront examinés par LASSERRE, François, « L'historiographie grecque à l'époque archaïque », *Quaderni di Storia*, 4, 1976, p. 113-142, p. 115 : l'empirisme, le rationalisme et la critique historique. Voir aussi : JACOB, 1994 ; FOWLER, 1996. Pour un commentaire plus large à propos des commencements et du développement des 'sciences', voire d'une pensée rationnelle en Grèce, notamment en Ionie à partir du VI^e siècle avant notre ère, voir : LLOYD, Geoffrey, *Magic, reason and experience. Studies in the Origin and Development of Greek Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

³⁹⁴ Nous tenons cependant à ne pas oublier le fait que F. JACOBY de son côté place Hérodote et ses *Histoires* comme le devancier dans ce domaine, vu qu'il pense que ce serait son histoire à portée panhellénique ce qui aurait motivé la composition des histoires locales.

³⁹⁵ Pour une liste de prosateurs présentés comme ayant vécu avant la Guerre du Péloponnèse, voire comme des devanciers de Thucydide et aussi d'Hérodote (?), voir notamment la célèbre liste présentée par Denys d'Halicarnasse au I^{er} siècle av. notre ère, dans son *Thucydide*, 5, 2 : « Ἀρχαῖοι μὲν οὖν συγγραφεῖς πολλοὶ καὶ κατὰ πολλοὺς ἐγένοντο πρὸ τοῦ Πελοποννησιακοῦ πολέμου· ἐν οἷς ἐστὶν Εὐγέων τε ὁ Σάμιος καὶ Δηῖος καὶ Κυζικηνὸς καὶ Βίων· ὁ Προκοννήσιος καὶ Εὐδημος ὁ Πάριος καὶ Δημοκλῆς ὁ Φυγελεὺς καὶ Ἑκαταῖος Μυλέσιος, ὃ τε Ἀργεῖος Ἀκουσίλαος καὶ ὁ Λαμψακηνὸς Χάρων καὶ ὁ Χαλκηδόνιος Ἀμελησαγόρας (...) ». Pour un commentaire critique de cette liste suivi de plusieurs indications bibliographiques, voir plus récemment FOWLER, 1996, p. 62-69.

³⁹⁶ JACOB, 1994, p. 175.

³⁹⁷ JACOB, 1994, p. 171.

traditionnelles³⁹⁸. Ces aspects sont bien entendu à considérer après avoir pris en compte des éléments qu'ils partagent en commun : d'une part, leur commun usage de la prose, en rupture avec les pratiques généalogiques dites homériques et hésiodiques, à savoir composées de vers en hexamètre³⁹⁹ ; d'autre part leur commun souci d'ordonner les données et de fournir une certaine cohérence dans leur manière de configurer le contenu traditionnel; leur commun « oubli » d'une invocation aux Muses, traditionnellement garantes de l'énoncé qui se déploie au profit de la voix d'un énonciateur qui se manifeste à maintes reprises – et par différents moyens – à la première personne et/ou se présente dans l'énoncé à la troisième personne⁴⁰⁰.

Dans cette perspective, les débats autour du statut intellectuel à reconnaître ou méconnaître aux auteurs des généalogies, et particulièrement à Hécatee de Milet⁴⁰¹, nous semblent exemplaires. Ceci a été récemment mis en évidence dans un article de Lucio Bertelli⁴⁰². Analysant la manifestation des trois aspects listés ci-dessus dans les fragments qui nous sont parvenus d'Hécatee, Lucio Bertelli n'hésite pas à reconnaître celui-ci comme l'un, ou plutôt comme le précurseur de pratiques propres au discours historique, voire de l'historiographie grecque telle qu'on la connaît au V^e siècle avant notre ère. Si les poèmes de Xénophon de Colophon tiennent une place à part, c'est dans leur première capacité à une réception critique

³⁹⁸ Cf. JACOB, 1994, p. 194-195, attribue aux premiers prosateurs grecs la création d'une « chronologie relative » qu'il distingue de la « chronologie absolue » dont se servira l'histoire, étant donné qu'il pense que : « La généalogie générerait, par sa propre logique taxinomique, noms propres et événements, dont seule la succession était créatrice de temporalité. »

³⁹⁹ Voir à ce propos : BERTELLI, 2001, p. 67-94.

⁴⁰⁰ Voir entre autres les remarques faites par FOWLER, p. 69-71, p. 69: “Any historiographical text involves the historian and the object of study. In reading the text, we are frequently aware of the intercession of the investigator between ourselves and the data. Most obviously, this obtrusion may take the form of first-person statements or self-reference of some kind. The proem is a place where such statements are apt to occur. A surprisingly large number (ten) of beginnings of fifth-century prose works by named authors is known. The first-person deictic pronoun (...) is a well-known stylistic habit of these passages, as if to say, here I am, this is my work. The pronoun is often accompanied by assertions of the importance of the subject or the accuracy of the information. The historian's strong and egotistical already in the first Greek historian.”

⁴⁰¹ JACOB, 1994, p. 173 : « Hécatee de Milet est représentatif de ces auteurs de généalogies, d'archéologies et d'histoires locales, comme Akousilaos d'Argos, Phérécyde d'Athènes, Hellanikos de Lesbos, qui émergent dans le paysage intellectuel des cités grecques, entre le milieu du VI^e et la fin du V^e siècle. »

⁴⁰² BERTELLI, 2001, p. 66: “(...) we may say that Hecataeus satisfies the three fundamental requirements of historical discourse: the definition of a standard of analysis for the transmitted material; source criticism and the search of a ‘rational’ explanation; and (very probably) a chronological backbone to order the events. The invention of ‘chronological genealogy’, supported by Hecataeus interpretative principles, was a real innovation and one that paved the way to the birth of fifth-century Greek historiography. The stage for ‘great history’ was ready.”

face à la tradition homérique et hésiodique⁴⁰³. Cependant, comme Lucio Bertelli tient à le rappeler lui-même, ce débat est loin d'être consensuel⁴⁰⁴.

En effet, comme tenait déjà à le souligner Christian Jacob, lorsqu'il s'agit de confronter les fragments attribués à Hécatee à d'autres modes d'écriture, on a du mal à préciser leur rapport avec ce que l'on désigne comme la tradition archaïque et que l'on attache le plus souvent aux noms d'Homère et d'Hésiode. De même les chercheurs ont beaucoup de mal à mesurer leurs affinités et leurs écarts avec l'« historiographie » grecque du V^e siècle, dont les deux représentants majeurs sont Hérodote et Thucydide⁴⁰⁵. Ce n'est donc pas un hasard si, de nos jours, à chaque fois qu'il s'agit d'attribuer un statut à Hécatee, on note l'absence d'une précision terminologique nette. Peut-on dire de lui qu'il fut un géographe ? Un ethnographe ? Fut-il un mythographe qui ne fit que mettre en ordre certains récits traditionnels ? Ou pourrait-on effectivement lui attribuer le qualificatif de « premier historien » ? Il va sans dire que, depuis l'Antiquité, cette place a été attribuée à d'autres auteurs, ainsi Acousilaos d'Argos⁴⁰⁶ et Hérodote. Nous y reviendrons.

Effectivement, et encore qu'elle ait été formulée en d'autres termes, il est possible de faire remonter cette controverse à l'Antiquité. Car, si chez Hérodote on trouve Hécatee qualifié comme un λογοποιός⁴⁰⁷, dans le cadre de résumés plus tardifs il sera désigné soit comme un συγγραφεύς, et alors listé parmi les prédécesseurs de Thucydide⁴⁰⁸, soit comme un ιστοριογράφος, celui qui aurait exercé une influence sur Hérodote d'Halicarnasse⁴⁰⁹, ou encore, son nom étant évoqué aux côtés de ce dernier, comme l'un des deux « fondateurs de

⁴⁰³ Cf. BERTELLI, 2001, p. 77-84. Cf. également BERTELLI, Lucio, « Des généalogies mythiques à la naissance de l'histoire: le cas d'Hécatee », dans BOUVIER, David ; CALAME, Claude (éd.), *Philosophes et historiens anciens face aux mythes* (Colloque du PARSAs, 17 et 18 avril 1997), Lausanne, Faculté des Lettres, 1998, p. 13-31, p. 27 : « (...) De la sélection du récit épique, on passe, avec le Milésien, à la critique des données transmises par la tradition. C'est cette différence que justifie l'attribution à Hécatee du titre de 'protohistorien'. »

⁴⁰⁴ Voir le bilan suivi des indications bibliographiques à propos de ce débat dans, BERTELLI, 2001, p. 76-77: "The current image of Hecataeus fluctuates between, on the one hand, an optimistic and more traditional one, considering him to be the 'inventor' of genealogical chronology and of the rational explanation of mythical traditions, basic instruments for historical discourse, and, on the other, a more recent one, which denies to him the role of 'father of history' and reduces him to a mere heir to the Hesiodic tradition, with some critical insights but without any improvement in chronological knowledge."

⁴⁰⁵ JACOB, 1994, p. 175 : « Alors, continuité ou rupture ? Simple adaptation en prose de la mythologie des poètes ou remaniement en profondeur de la tradition ? (...) sont-ils les derniers de mythographes ? Ou les premiers des historiens ? Les successeurs des poètes ? Ou les prédécesseurs d'Hérodote ? »

⁴⁰⁶ Suda = BNJ 2 T 1 : « Κάβα υἱός Ἀργεῖος ἀπὸ Κερκάδος πόλεως οὐσης Αὐλίδος πλησίον. ἱστορικὸς πρῶτος ». Texte daté du XI^e siècle après notre ère

⁴⁰⁷ Cf. HÉRODOTE, *Histoires*, II, 143, 1 ; V, 36, 125.

⁴⁰⁸ DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, 5, 1 : "Μέλλων δὴ ἀρχεσθαι τῆς περὶ Θουκυδίδου γραφῆς ὀλίγα βούλομαι <περὶ> τῶν ἄλλων συγγραφέων εἰπεῖν, τῶν τε πρῶτων (...)"

⁴⁰⁹ Suda = BNJ 1 T 1 : "Ἐκαταῖος Ἡγησάνδρου Μιλήσιος (...) Ἡρόδοτος δὲ ὁ Ἀλικαρνασεὺς ὠφέληται τούτου, νεώτερος ὢν". Texte daté du X^e siècle après notre ère

l'*historia* »⁴¹⁰. Il n'est par conséquent par surprenant que les désaccords ne soient pas moindres en ce qui concerne les titres des œuvres attribuées à Hécatee par la tradition, à savoir, Ἱστορίαι et/ou Γενεαλογίαι et/ou Ἡρωολογίαι ou Περίοδον Γῆς⁴¹¹.

Quoi qu'il soit, il s'avère que, d'une façon ou d'une autre, les travaux attribués à Hécatee de Milet finissent toujours par se voir accorder une place de première importance dans le contexte intellectuel qui aurait vu émerger ce qui est censé être un 'type caractéristique' d'écriture du passé, voire un genre à part entière, l'ἱστορία. En faisant occuper cette place charnière à une figure telle que celle d'Hécatee, un certain type d'énoncé attaché avec une remarquable régularité à son nom, je veux dire les « généalogies », peuvent également y trouver place.

Ceci étant rappelé, revenons sur l'« évidence »⁴¹² de base qui nous semble être impliquée par cette hypothèse et que nous nous proposons de remettre en débat, à savoir l'idée qu'à un moment donné, malgré la coexistence⁴¹³ en Grèce ancienne de diverses productions mémoriales, on aurait eu affaire à la réalisation d'une distinction assez nette entre l'ἱστορία et les autres productions antiques, aussi diverses qu'elles aient été. Ce processus aurait pu se dérouler dans un contexte marqué par l'invention et le développement de l'écriture alphabétique en incluant, bien entendu, tous les effets intellectuels qu'une telle révolution supposait. Autrement dit, cette « évidence » a non seulement permis à certains historiens⁴¹⁴ de laisser entendre que pareille distinction fut bâtie au fur et à mesure, dans une démarche 'évolutionniste', mais aussi que, à un moment donné et identifiable, cette distinction aurait fini par réussir à se manifester pleinement – et ce de façon flagrante pour la première fois par l'intermédiaire de la voix qui s'énonçait au cours des *Histoires* d'Hérodote. Nous y reviendrons par la suite.

⁴¹⁰ SOLINUS, 40, 6 = BNJ 1 T 3 a: "ingenia Asiatica inclita per gentes fuere...historiae conditores Xanthus, Hecateus, Herodotus, cum quibus Ephorus et Theopompus". Texte daté du II^e siècle après notre ère.

⁴¹¹ Cf. : *FGrHist* F 2, F3, F 4, F 5, F 6, F 7a, F 8, F 9-12, T 2, T 3= STRABON, *Géographie*. À ce propos, voir ce qui dit JACOB, 1994, p. 171 : « À la fin du VI^e siècle, Hécatee de Milet est l'un des auteurs qui illustrent de la manière la plus spectaculaire les nouveaux champs d'application de l'écriture alphabétique. Double domaine d'investigations : la géographie et l'ethnographie, dans une *Périégèse* (ou *Circuit de la terre*) rendue pensable par la carte d'Anaximandre, un Milésien, lui aussi (vers le milieu du VI^e siècle) ; une œuvre mythographique en quatre livres que la tradition désigne sous plusieurs titres : *Histoires*, *Généalogies*, ou *Hérologie*. »

⁴¹² On fait volontiers écho au titre de l'ouvrage de HARTOG, 2005. À titre de curiosité, voir aussi le commentaire fait par NAGY, Gregory, « Mythe et prose en Grèce Antique » (p. 229-241), p. 232-233 : « Dans les inscriptions qui enregistrent les arbitrages, on trouve des mentions de l'utilisation de *historía* dans le sens de 'évidence'. A cet égard, il faut se rappeler le sens juridique que prend voir/savoir en tant que fondement de l'établissement des faits dans le processus de l'enquête. »

⁴¹³ JACOB, 1994, p. 201 : « Le développement d'une histoire du temps des hommes n'as pas mis fin à cette réécriture incessante des traditions sur les origines, et au plaisir durable qu'elles exercent sur leurs auditeurs ».

⁴¹⁴ Cf.: FOWLER, Robert, "Herodotus and His Contemporaries", *The Journal of Hellenic Studies*, 116, 1996, p. 62-87; HARTOG, 2005; JACOB, 1994.

Pour autant, à relire les fragments, les œuvres ou encore les commentaires de ces textes faits par les Anciens, du moins tels qu'ils nous sont parvenus, ainsi que ceux fait par les Modernes, il nous semble certain que cette idée n'allait pas du tout de soi ou, du moins, qu'elle n'était jamais démontrée de la même façon à chaque fois qu'on y faisait référence. Prenons comme point de départ de la réflexion les considérations présentées de façon succincte par François Hartog qui, tout en se servant de l'exemple des « Généalogies » attribuées la plus part du temps à Hécátée, observe :

Presque en même temps qu'Hécátée, puis tout au long du V^e siècle, plusieurs auteurs s'employèrent aussi à écrire, transcrire ces mêmes récits. Tels Acousilaos d'Argos, Phérécýde d'Athènes, Damastès de Sigée, Hellanicos de Lesbos, d'autres encore. D'eux nous ne savons presque rien et leurs écrits, nombreux semble-t-il, sinon prolixes, ont disparu. À leur sujet, la tradition paraît hésitante ou embarrassée. Pour commencer on ne sait trop comment les nommer ni comment classer leurs œuvres. Sont-ils (encore) du côté du *muthos* ou appartiennent-ils à la sphère du *logos* (voire de l'*historia*)? Leurs écrits semblent proches des poètes et, pourtant ils usent de la prose. Ils plagient, dit-on ou continuent Hésiode, mais le rectifient aussi. Ont-ils écrit des *Généalogies* ou des *Histoires*, des *Antiquités* ou des *Archéologies* ? Faut-il les appeler des *genealogoi* (généalogistes), *historiographoi* (historiographes), *logopoi* (faiseurs de récits), voire logographes ?⁴¹⁵

Ces remarques nous paraissent tout à fait utiles et nous amène à faire un survol dont le but sera double. D'une part, il nous permettra de préciser certains des critères qui, au cours du temps, ont été le plus souvent évoqués par les Anciens afin de rendre évidentes, voire afin de valider, la distinction entre des productions mémoriales diverses et celles classées comme *ιστόρια* et/ou *συγγραφή* – deux termes que plupart des traducteurs rendent aujourd'hui par « histoire ». D'autre part, ce survol annoncé nous permettra de nous intéresser aux raisons qui motivent ou non ce besoin de différenciation.

2.2.1- Comment désigner un « (proto-) historien » en Grèce ancienne ?

La remarquable 'imprécision' terminologique remaquée à propos d'Hécátée, une imprécision qui dénote sans doute quelque chose, ne se limite pas à ce seul nom. Le même flou entoure la dénomination classificatoire des précurseurs/contemporains d'Hérodote et de

⁴¹⁵ HARTOG, 2005, p. 49.

Thucydide – dont certains sont évoqués par François Hartog –, et même celle de ces deux « historiens », quoique à une autre échelle. En effet, bien que l'on ait l'habitude de les désigner (presque) systématiquement comme des « historiens », dès lors que l'on se met à vérifier les termes choisis par les auteurs anciens pour qualifier soit Hérodote soit Thucydide, on se heurte, à chaque fois à des « imprécisions ». Prenons juste quelques exemples.

Ainsi, s'il Aristote peut qualifier Hérodote soit comme un ἱστορικός, auteur d'une ἱστορία, soit comme un μυθολόγος⁴¹⁶, il est bien vrai que le même Hérodote a été traité par Thucydide comme un λογογράφος et critiqué comme quelqu'un qui, davantage que le vrai, recherchait l'agrément de l'auditeur⁴¹⁷. Cela n'a pourtant pas empêché son compatriote Denys d'Halicarnasse de qualifier Hérodote, quelques siècles plus tard, par un autre vocable encore, celui de συγγραφεύς⁴¹⁸. Et Denys d'Halicarnasse emploie le même terme pour désigner Thucydide même si ce dernier est également qualifié comme un ἱστοριογράφος « excellent entre tous »⁴¹⁹. Pour Denys ce qualificatif se justifie par le fait que, encore à son époque, l'œuvre de Thucydide se distinguait y compris parmi les plus fameux philosophes et orateurs comme incarnant le « modèle même de la narration historique » (« κανόνα τῆς ἱστορικῆς προαγάτείας »)⁴²⁰. La double qualification employée par Denys pourrait nous conduire à penser, *a priori*, qu'il ne s'agit là que d'un 'simple' cas de synonymie. Mais cela ne permettrait pas d'expliquer, alors, les efforts des lexicographes, bien plus tardifs (X^e siècle ap. n.è.), pour différencier ce que produit un συγγραφεύς et ce que produit un ἱστοριογράφος⁴²¹.

⁴¹⁶ Voir respectivement : ARISTOTE, *Poétique* 9, 1451 a 36 – b 11. *De la Génération des animaux*, 5, 756 b 6 : « Ἡρόδοτος ὁ μυθολόγος ». Pour un bref point, ainsi que pour des références bibliographiques à propos des valeurs des termes *muthologeîn* et de *mûthos* (dont celui de *muthologos* est dérivé) dans l'ensemble des œuvres d'Aristote, voir : CALAME, Claude, *Mythe et Histoire dans l'Antiquité Grecque : la création symbolique d'une colonie*, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 42-44. Cf. notamment la remarque faite dans la note de bas de page 36, p. 43 : « (...) L'emploi de *muthologeîn* et de *mûthos* pour désigner un dire qui n'a pas de fondement est réservé chez Aristote au domaine physique ou biologique ; l'explication causale doit s'y substituer à l'explication traditionnelle ou théologique, qui est de l'ordre du 'mythique' (...). »

⁴¹⁷ Cf. THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 21, 1 : ὡς λογογράφοι ξυνέθεσαν ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῆ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον (...).

⁴¹⁸ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 5,5.

⁴¹⁹ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 2, 2 : « (...) Θουκυδίδου τὸν ἀπάτων κρᾶτιστον τῶν ἱστοριογράφων (...) ».

⁴²⁰ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 2, 3. Ce qui est encore plus intéressant si l'on tient compte des remarques faites respectivement par M. Detienne et par P. Payen sur le fait que Thucydide ne se qualifie jamais lui-même en termes d'historien, ni ne qualifie son œuvre par celui *historia* mais utilise le vocable de *suggrapeús*. DETIENNE, 1981, p. 121 : « Ainsi a décidé l'historien solitaire qui, pour mieux se démarquer du gent logographe, plus ou moins frotté d'écriture, rappelle régulièrement sa qualité de scripteur autorisé, de *suggrapeús* [THUCYDIDE, VIII, 67,1]. En écho au titre officiel de 'rédacteur' de projets de lois (...). »

⁴²¹ À ce propos, cf. : PIRENNE-DELFORGUE, Vinciane, *Retour à la source: Pausanias et la religion grecque* (*Kernos* Supplément, vol. 20) Liège, Centre International d'étude de la religion grecque, 2008, p. 23 : « Une scholie

Cela dit, il est intéressant de souligner Denys d'Halicarnasse utilise indifféremment le terme « συγγραφεύς » pour désigner chacun des prédécesseurs ou des contemporains de Thucydide dont il liste les noms⁴²² – par conséquent, le fait que les écrits d'Hérodote et de Thucydide soient qualifiés par des termes en commun ne doit pas trop nous étonner⁴²³. Faisons encore deux dernières remarques en ce qui concerne ce signifiant. Si ce terme est la plupart du temps traduit de nos jours par celui d'« historien », il s'avère qu'il est également rendu par le terme de « prosateurs »⁴²⁴, délimitant un groupe que Denys va tenir, dès le début de son traité, à distinguer de celui des « ποιητάς »⁴²⁵. Ainsi, tout en étant l'ἱστοριογράφος « excellent entre tous »⁴²⁶, Thucydide est également apprécié comme « le plus célèbre des écrivains en prose » (τὸν ἐπιφανέστατον τῶν συγγραφέων)⁴²⁷ – ce que la traduction en anglais chez Loeb rend en revanche par « the most distinguished of the historians ». La distinction dont Denys honore Thucydide s'explique de plusieurs façons : elle s'explique tout d'abord en raison du sujet auquel l'Athénien a choisi de consacrer son histoire⁴²⁸. Mais elle s'explique également en raison de « son refus d'inclure dans son oeuvre des éléments fabuleux (μυθῶδες) »⁴²⁹. Ainsi, selon Denys, au contraire de ses prédécesseurs qui se pliaient à la tentation de « faire dévier son [leur] récit pour tromper et séduire son [leur] public »⁴³⁰, Thucydide était plutôt attaché à chercher la

au texte d'Aelius Aristide définit la *sungraphè* comme « l'exposé de faits nombreux et liés entre eux » (...). Quant aux lexicographes grecs, ils ont rivalisé d'ingéniosité pour définir ce qu'étaient respectivement un *sungraphheus* et un *historiographos*, tout en reconnaissant la possible synonymie des termes. Ainsi trouvons-nous dans l'*Etymologicum Gudianum*, sous l'entrée συγγραφεύς, la glose ἱστοριογράφος, tandis que la définition d'ἱστοριογράφος est davantage élaborée, et puise auprès des grammairiens antérieurs, qui ont tenté d'opérer des distinctions : 'Historiographe : c'est différent de *sungraphheus* et de *zographos*. L'un et l'autre usent d'un discours en prose. Est historiographe est celui qui rassemble par écrit c'est qui s'est passé avant lui, comme Hérodote, tandis que *sungraphheus* le fait pour les événements contemporains, comme Thucydide. Enfin, le *zographos* est celui qui représente des images d'être vivants'. [*Etym. Gud.* I, 283, 51]

⁴²² Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 5,2.

⁴²³ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 5, 3, où après avoir donné la liste des prédécesseurs et des contemporains de Thucydide, Denys ajoute le commentaire : « (...) οἱ μὲν τὰς Ἑλληνικὰς ἀναγράφοντες ἱστορίας, οἱ δὲ τὰς Βαρβαρικὰς (...). » Voir aussi VII, 5,5.

⁴²⁴ Ce qui est vrai soit tant pour la traduction française aux Belles Lettres (1991), que pour la traduction en anglais de ce texte paru chez Loeb (1974) où ce terme est traduit par « *prose authors* ».

⁴²⁵ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 1,1.

⁴²⁶ Cf. encore une fois, DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 2, 2.

⁴²⁷ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 2,3.

⁴²⁸ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 6, 1-4 : « Πρῶτον μὲν δὴ κατὰ τοῦτο διήλλαξε τῶν πρὸ αὐτοῦ συννυγραφέων, λέγω δὲ κατὰ τὸ λαβεῖν ὑπόθεσιν μήτε μονόκωλον παντάπασι μήτ' εἰς πολλὰ μεμερισμένην καὶ ἀσυνάρτητα κεφάλαια ».

⁴²⁹ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 6, 5 : « (...) τὸ μηδὲν αὐτῇ μυθῶδες προσάψαι, μηδ' εἰς ἀπάτην καὶ γοητείαν τῶν πολλῶν ἐκτρέψαι τὴν γραφήν, ὡς οἱ πρὸ αὐτοῦ πάντες ἐποίησαν (...) ».

⁴³⁰ Idem.

vérité (τῆς ἀληθείας) des faits rapportés – valeur que Denys postule être sacrée pour l'ἱστορία⁴³¹.

Par ailleurs, il est pour le moins curieux de constater que, si notre texte de la *Guerre du Péloponnèse* ne présente jamais des termes tels que ἱστορία, ἱστορεῖν, ἱστορικός⁴³²; l'action d'écriture mise en œuvre est caractérisée dès le début par le verbe συγγραφοῦ⁴³³. Quant à Hérodote, s'il utilise bien le terme ἱστορίας lors de l'ouverture de son *Enquête*, mais également ailleurs⁴³⁴, c'est toujours pour faire référence à son – voire à l'un parmi d'autres⁴³⁵ – de ses procédé(s) de travail : l'enquête, dont l'achèvement est un λόγος⁴³⁶ dont l'énonciation/l'écriture ne se réalise pleinement qu'une fois qu'il est exposé (ἀπόδεικς).

Quoi qu'il soit, une telle pluralité de désignations, illustrée à partir de quelques exemples, vient sans aucune doute confirmer des conclusions déjà établies, à savoir : (1) le fait que le signifiant ἱστορία – dont est dérivé le terme latin, d'où proviennent à leur tour celui de nombreuses langues romanes actuelles – ne se trouve attesté pour la première fois que dans l'*Enquête* d'Hérodote⁴³⁷. En effet, au moins jusqu'au III^e siècle avant notre ère, on remarque

⁴³¹ Cf. DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 8,1 : « (...) εἰ δὲ μή, τῶν γε πλείστων, ὅτι καὶ τῆς ἀληθείας ἥς ἰέρειν εἶναι τὴν ἱστορίαν βουλόμεθα (...) ».

⁴³² Voir à ce propos : PAYEN, Pascal, *Les îles nomades: conquérir et résister dans l'Enquête d'Hérodote*, Paris: Éd. De l'École des Hautes Études en sciences sociales, 1997, p. 46: « (...) On n'oubliera pas que Thucydide (...) prend soin de ne jamais recourir à *historiè*. » ____, 2003, p. 142 : « (...) l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* est considéré par la tradition et la corporation comme le premier 'historien' scientifique, et pourtant, les termes ἱστορία, ἱστορεῖν, ἱστορικός ne figurent pas dans son œuvre. »

⁴³³ Cf. THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 1, 1 : Θουκυδίδες Ἀθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πόλεον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους.

⁴³⁴ Cf. HÉRODOTE, *Histoires*, I, 1, 1 : Ἡροδότου Θουρίου ἱστορίας ἀπόδειξις ἦδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα (...). Pour les autres occurrences de ce terme dans l'œuvre de l'historien d'Halicarnasse, cf. les passages suivants II, 99, 118 e 119 ; 7, 96. Nous tenons d'ailleurs à reprendre cette remarque faite par PAYEN, Pascal, « *Historia* et intrigue. Les ressources mimétiques de l'enquête d'Hérodote », *Dialogues d'histoire ancienne*, v. 4. Supplément n° 4-1, 2010, p. 239-260. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/dha_2108-1433_2010_sup_4_1_3355. Consulté le 11 décembre 2014, p. 241 (note 10) : « L'*historia* (*historié*) d'Hérodote ne désigne ni un genre, ni une profession, ni une méthode. L'« enquête » est à la fois 'an intellectual tool and a communicative activity' (...) ». Il y cite BAKKER, Egbert, "The Making of History: Herodotus' Histories Apodeixis", BAKKER, Egbert; DE JONG, Irène; VAN WEES, Hans (éds.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden, 2002, p. 3-32.

⁴³⁵ Cf. HÉRODOTE, *Histoires*, II, 99 : Μέχρι μὲν τούτου ὄντις τε ἐμὴ καὶ ἱστορίη ταῦτα λέγουσά ἐστι, τὸ δὲ ἀπὸ τοῦδε αἰγυπτίος ἔρχομαι λόγους ἐρέω κατὰ [τὰ] πρὸς ἧκουον·

⁴³⁶ Pour une analyse des 9 occurrences de ce terme au cours de l'*Enquête* (I, 5, 95 ; II, 3, 123 ; IV, 30 ; VI, 19 ; VII, 152, 171, 239) cf. : PAYEN, Pascal, « *Logos, muthos, ainos*. De l'intrigue chez Hérodote », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n° 39, 1994, p. 43-77. ____, 1997, p. 63-74. Voir aussi à ce propos : CALAME, 2000a, p. 54-59 ; CALAME, 2011, p. 51.

⁴³⁷ Pour les occurrences de ce terme dans l'œuvre de l'historien d'Halicarnasse, cf. les passages suivants : I, 1 ; II, 99, 118 e 119 ; 7, 96.

l'absence d'un terme générique pour désigner les récits concernant le passé⁴³⁸. (b) En outre, il faut tenir compte du fait que dans l'Antiquité, « les historiens ne constituent pas une profession ou une institution »⁴³⁹, pas plus qu'ils ne seraient des « collègues » des universitaires actuels faisant profession de l'histoire⁴⁴⁰.

Ces éléments constituent, à eux-seuls, des indices suffisants pour attester l'écart existant entre ce que l'on comprend de nos jours par « histoire »⁴⁴¹ ainsi que par « historien » et tout un ensemble de pratiques scripturales des Anciens, dont le contenu enregistré remontait à des événements ayant pris place dans un passé plus ou moins lointain⁴⁴². Cela dit, il nous reste néanmoins à préciser avec plus de clarté, et au-delà de cet imbroglio lexical et sémantique, de quelle manière est censée se constituer la matière d'un tel écart.

2.2.2- Qu'est-ce qui est propre à l'*histoire* et à l'*historien* de l'Antiquité grecque ?

De ce qui précède, et avant de donner suite à notre raisonnement, nous tenons à souligner un souci de nature anthropologique que nous jugeons fondamental, et dont nous reprenons la formulation faite par Claude Calame : « Autant de cultures, autant de taxinomies différentes, autant de découpages spécifiques de la 'matière' narrative d'une communauté culturelle, selon

⁴³⁸ Voir aussi les observations faites par : DARBO-PESCHANSKY, 2007, p. 26 : « Elle [*historia*] désigne (...) la procédure de connaissance rattachée à ce qu'on appelle la 'science ionienne', laquelle est caractérisée alors par l'attention portée aux phénomènes et par la volonté d'expliquer rationnellement le mouvement de la nature qui les engendre. D'où les dimensions dites ethnographique et géographique qu'on rencontre aussi bien chez Anaximandre que chez Hécatee de Milet. On ne manquera pas de remarquer toutefois que la définition qu'on donne de cette 'science' manque de précision faute d'appui ferme. Le mot *historiê* ne figure pas, en effet, dans les fragments qui nous restent des Ioniens et n'intervient que chez leurs commentateurs plus tardifs, à partir du IV^e siècle ». Du reste, nous tenons à reproduire une brève remarque présentée dans une note de bas de page dans BERTELLI, 1998, p. 21, note 36 : « (...) Ἱστορία/Ἱστορίαι est le terme technique employé dans la littérature alexandrine pour indiquer les 'récits mythiques' comme ceux d'Hécatee et des autres généalogistes. »

⁴³⁹ PAYEN, 2003, p. 132. Par conséquent, ne saurait pas vraiment nous étonner la remarque faite par Catherine Darbo-Peschansky dans le cadre d'une ouvrage assez récent, lorsqu'elle affirme qu'en effet, ce ne serait qu'avec Polybe, au II^e siècle av. n.-è., que le vocable « *historia* » apparaîtra également lié aussi à la production écrite d'un type d'écrivain : l'*historiographos*. Voir : DARBO-PESCHANSKY, 2007, p. 22. Cf. POLYBE, *Histoires*, IX, 28, 1-5. Autant dire que, en ce qui concerne l'extrait de Polybe auquel elle fait référence, les termes sont bien, respectivement : Ἱστορία et Ἱστοριογράφος. Néanmoins, il est à noter que chez ce même auteur, on va trouver dans la suite de texte (et déjà avant, cf. XII, 27 a 1-4) le terme Ἱστορία lié également à συγγραφεύς, qui sera pourtant traduit aussi par « historien ». Et qui à son tour sera opposé à λογογράφος. Cf. POLYBE, *Histoires*, XII, 28, 6-11.

⁴⁴⁰ Nous faisons volontiers écho au titre et aux idées présents dans l'article de LORAUX, Nicole, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia*, VI, n. 12, luglio/dicembre 1980, p. 55-81.

⁴⁴¹ Voir l'entrée « Histoire » dans LITTRÉ, 2007, p. 895 : « (lat. *historia*, du grec. *Historia* enquête) Récit des faits, des événements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général (...). Il se dit absolument par opposition à la Fable, aux fictions. (...) Récit d'actions (...). *Histoire naturelle* (...) science qui étudie le passé, l'évolution de l'humanité. Historicisme : Doctrine que se fonde sur l'idée que l'histoire est seule capable d'expliquer l'ensemble des vérités. »

⁴⁴² PAYEN, 2003, p. 132 : « La connaissance historique élaboré par les Anciens n'est pas la science construite par les Modernes au XIX^e siècle ».

les critères les plus variés »⁴⁴³. Cette observation nous semble tout à fait validée par les analyses esquissées plus haut qui décrivent l'existence de matières narratives antiques et/ou de leurs artisans désignés par une pluralité de mots qui n'ont pas tous forcément un 'équivalent' moderne. Ceci dit, nul besoin d'insister sur l'impossibilité de supposer une correspondance transparente entre nos idées de (proto) « histoire »/ « historien » et l'ensemble de cette matière narrative appartenant à une autre culture. Par conséquent, gardons à l'esprit cette mise en garde contre le 'danger' lié à tout acte de traduction/interprétation des cultures⁴⁴⁴.

Dans le dessein de résoudre le défi, le premier mouvement pourrait être de chercher à repérer, de la manière la plus exhaustive possible, les traits que les Anciens eux-mêmes auraient pensés comme étant propres à certaines de leurs productions mémoriales et/ou modalités discursives ('genres'). Ce travail, certes, herculéen, a été pris en charge dans une certaine mesure par des hellénistes depuis les années 1970⁴⁴⁵. Néanmoins, il s'avère que les efforts menés en ce sens l'ont été de telle manière qu'ils cherchaient à préciser les caractéristiques propres qui pouvaient coïncider avec ce que l'on appelle de façon générique le « mythe », voire plus largement à ce que l'on identifie comme relevant du domaine du « fictif »⁴⁴⁶ et ce que l'on place du côté du λόγος. Engagés dans cette démarche, certains hellénistes n'ont pas manqué de relever les difficultés rencontrées quant il s'agissait de cette modalité qui nous intéresse particulièrement, l'*histoire*⁴⁴⁷.

⁴⁴³ CALAME, Claude, « Introduction : évanescence du mythe et réalité des formes narratives », dans CALAME, C. (dir.), *Métamorphoses du mythe en Grèce antique*, Genève [Paris], Labor et Fides, 1988, p. 1-13, p. 11.

⁴⁴⁴ Voir à ce propos : CALAME, Claude, « Interprétation et traduction des cultures : les catégories de la pensée et du discours anthropologique », *L'Homme*, 163, 2002, 51-78.

⁴⁴⁵ Cf. notamment les commentaires qui introduisent cet article concernant les difficultés et défis généraux qui seraient impliqués par de telles études : CALAME, Claude, « Réflexions sur les genres littéraires en Grèce archaïque », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n° 17, 1974, p. 113-123, p. 113-114 : « Le souci de définir avec précision les genres littéraires s'est (...) heurté à un obstacle majeur : celui de l'individuation des traits distinctifs déterminant la figure de tel ou tel genre, celui, par conséquent, de la définition des critères permettant de classer telle œuvre dans telle catégorie générique. La relativité de la notion de genre s'articule selon une double dimension : en diachronie, puisque les genres littéraires varient avec le temps, et en synchronie, puisque la figure morphologique et sémantique d'un genre dépend de traits distinctifs caractérisant les autres genres inclus dans le même système littéraire. // D'autre part on s'est rapidement aperçu qu'il était difficile de reconnaître un fondement objectif aux lois et aux éléments définis comme distinctifs d'un genre littéraire. Le fait est que les genres littéraires n'ont de réalité que dans les œuvres qu'ils subsument et les critères de classification des œuvres en genres varient selon les analystes. »

⁴⁴⁶ Pour faire référence à un bilan plus récent concernant cette problématique assez complexe, nous renvoyons à l'ensemble d'articles : AUGER, Danièle; DELATTRE, Charles, *Mythe et fiction*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010.

⁴⁴⁷ À ce propos voir : DARBO-PESCHANSKI, 2007, p. 22. « (...) il ne faut pas en effet se contenter d'étudier comment se structure l'opération cognitive appelée *historia*, quelles facultés elle mobilise, quelle forme et quel degré de connaissance elle atteint, comme si l'on avait affaire à un invariant, fût-il seulement grec. Il faut encore définir les *formes d'historicité* qui se sont succédées et ont disparu en même temps que se rompaient les configurations 'discursives' au sein desquelles elles s'étaient inscrites et comprendre comment l'une de ces ruptures a pu couper l'étude des événements de l'opération cognitive appelée *historia*, mais tout en faisant de ce

Ainsi, prenons à titre d'exemple les conclusions avancées par George Grube dans le cadre de son article consacré à la place de l'*histoire* au cœur des travaux appartenant, selon lui, à une catégorie qu'il désigne comme la « critique grecque »⁴⁴⁸. Analysant tout un ensemble de traités⁴⁴⁹ parvenus jusqu'à nous, ce chercheur relève une absence presque totale de précision concernant les traits essentiels propres à tous les « genres », mais surtout à l'*historiographie*. Car, à l'exception (presque)⁴⁵⁰ de certains passages devenus célèbres de la *Poétique* d'Aristote, George Grube estime que les critiques formulées ne concernaient finalement que des questions de style⁴⁵¹. Il finit donc par conclure par un conseil : que l'on s'intéresse soit aux débats concernant l'*historiographie* conçue comme un genre, soit aux devoirs de l'*historien* et aux compétences qui lui sont propres, il faut toujours se tourner vers les références faites à d'autres historiens par ses propres confrères⁴⁵².

Autrement dit, l'argument est circulaire. Il est loin d'être évident de pouvoir établir une distinction, néanmoins adoptée par George Grube, entre « critiques » et « historiens » dans la mesure où les fonctions des uns et des autres se chevauchent. La conclusion que l'on peut tirer du bref aperçu ci-dessus est, me semble-t-il, que les « historiens » et/ou les « critiques » ne se montrent jamais vraiment d'accord ni dans les appréciations qu'ils portent sur leurs pairs, ni en ce qui concerne leurs statuts, ni en ce qui concerne les caractéristiques qui permettraient de (dis)qualifier leurs écrits⁴⁵³. Dans ce sens, l'ensemble des commentaires concernant Hérodote et son œuvre constitue sans aucun doute l'un des exemples les plus paradigmatiques.

nom le terme générique désignant des récits qui ne lui devaient plus rien. » Voir aussi : CALAME, 2005 ; HARTOG, 2005.

⁴⁴⁸ GRUBE, George, « Greek historians and Greek critics », *Phoenix*, 28, 1, 1974, p. 73-80. Disponible : <http://www.jstor.org/stable/1087232>. Accès le 30 déc. 2013.

⁴⁴⁹ DEMETRIUS, *On Style* ; DIONYSIUS OF HALICARNASSE ; LONGINUS, *On the Sublime and On Great Writing*.

⁴⁵⁰ Cf. GRUBE, 1974, p. 73-74, qui évoque ARISTOTE, *Poétique* 9, 1451 b 1, 1459 a 21. Passages où l'historien/histoire sera évoqué(e) en comparaison, respectivement avec la poésie tragique et avec l'épopée. Nous y reviendrons.

⁴⁵¹ BERTELLI, 1998, p. 14-15: « (...) Tout le monde sait, en effet que la pensée ancienne n'est jamais parvenue à élaborer une théorie organique et générale de l'historiographie, mais qu'elle s'est bornée à énoncer, de manière épisodique et instrumentale, des règles sur la manière d'écrire l'histoire, sur les objets de l'enquête historique ou encore sur les finalités de l'écriture historique. Des traités *Sur l'histoire* de Théophraste ou de Praxiphane, nous ne savons pratiquement rien, si c'est n'est l'existence d'un certain intérêt pour l'historiographie dans l'école péripatéticienne ; l'unique 'manuel' sur l'écriture historique – *Comment on doit écrire l'histoire* de Lucien – s'intéresse uniquement aux problèmes de style et de crédibilité de l'historien. »

⁴⁵² GRUBE, 1974, p. 80 : « (...) For a general discussion of historiography as a genre, the duty of the historian, and the qualities he should possess, we must turn not to the critics but to the historians themselves (...). »

⁴⁵³ Voir les remarques faites en ce sens par André Hurst dans l'introduction de sa traduction du *Comment écrire l'histoire*, trad. par HURST, André, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. IX : « L' 'historien' Thucydide n'utilise jamais le mot d' 'histoire'. Lorsqu'il prend la parole au début de son livre, c'est pour dire qu'il 'écrit' (le récit) d'une guerre. À l'occasion, il s'exprime sur la difficulté de réunir les faits, mais peu sur la difficulté de les dire. Hérodote, 'père de l'histoire', ne dit rien non plus sur la question et décrit son texte comme 'la publication de sa recherche'. »

N'oublions pas que dans la *Poétique* d'Aristote, Hérodote est ἱστορικὸς pris comme référence, tandis qu'Homère est ὁ ποιητής, c'est-à-dire le poète par excellence⁴⁵⁴. Il est donc nécessaire de faire un retour sur le « cas d'Hérodote », comme une sorte de préalable au « cas d'Homère », avant de vérifier d'un peu plus près les rapports tissés dans quelques textes anciens entre ces quatre signifiants : ἱστορία, ποιήσις, μῦθος et λόγος.

A- Hérodote, τὸν πεζὸν ἐν ἱστορίαισιν Ὅμηρον⁴⁵⁵ :

Le constat est clair : Hérodote a été désigné par plusieurs termes à connotations distinctes : μυθολόγος, ἱστορικός, λογογράφος, συγγραφεύς. Ceci témoigne tout simplement du fait que les commentateurs ont apprécié son œuvre de diverses façons au cours de l'Antiquité. Selon Arnaldo Momigliano, les jugements portés sur Hérodote s'avèrent être majoritairement négatifs que ce soit de la part des Anciens, soit de la part d'une bonne partie des commentateurs modernes⁴⁵⁶. Arnaldo Momigliano explique cet état de choses par l'influence exercée par l'avis de Thucydide sur les générations suivantes⁴⁵⁷.

Il n'y a alors rien d'étonnant à en trouver l'écho, encore au I^e siècle, dans les remarques de Flavius Josèphe concernant les « historiens »⁴⁵⁸ grecs. Parmi ceux-ci, Hérodote est celui dont les erreurs ont été le plus communément relevées.⁴⁵⁹ Plus tard, au II^e siècle, dans un traité attribué à Plutarque, *De la malignité d'Hérodote* (ΠΕΡΙ ΤΗΣ ἩΡΟΔΟΤΟΥ ΚΑΚΟΗΘΕΙΑΣ), l'auteur, dans le dessein premier et déclaré de faire justice aux victimes de

⁴⁵⁴ ARISTOTE, *Poétique*, 9, 1451a 36-b 11.

⁴⁵⁵ Ligne 43, de la deuxième colonne d'une inscription trouvée à Salmakis et datée au II^e siècle av. n.-è. Cf. sa description, transcription, traduction et analyse dans : ISAGER, S., "The pride of Halicarnasse", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 123, 1998, p. 1-23, p. 8, dont la traduction en anglais de la ligne citée est "Herodotus, the Homer of history in prose".

⁴⁵⁶ Cf. MOMIGLIANO, Arnaldo, "The Place of Herodotus in the History of Historiography", *History* 43, 1958, p. 181: "(...) Hérodote ne s'est remis qu'après deux millénaires, au XVI^e siècle, de l'attaque lancée contre lui par Thucydide. Je vais montrer qu'au XV^e siècle, les anciens soupçons se ranimèrent, mais qu'au XVI^e sa réputation s'améliora considérablement grâce à l'intérêt nouveau pour l'ethnographie. »

⁴⁵⁷ Cf. MOMIGLIANO, 1958, p. 172: "C'est finalement de Thucydide, on ne saurait en douter, que procède le jugement des Anciens sur son prédécesseur. Il a lu avec soin (ou écouté) son Hérodote et conclu que la méthode historique incarnée par celui-ci n'était pas sûre. »

⁴⁵⁸ Remarquons que les termes rendus par « historien » dans la traduction française utilisée sont les suivants : ἱστορικός, ἱστοριογράφος, συγγραφεύς.

⁴⁵⁹ Cf.: FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3, 16 : Περίεργος δ' ἂν εἶην ἐγὼ τοὺς ἐμοῦ μᾶλλον ἐπισταμένους διδάσκων ὅσα μὲν Ἑλλάνικος Ἀκουσίλαω περὶ τῶν γενεαλογιῶν διαπεφώνηκεν, ὅσα δὲ διαρθοῦνται τὸν Ἡσίοδον Ἀκουσίλαος, ἢ τίνα πρότον Ἐφορος μὲν Ἑλλάνικον ἐν τοῖς πλείστοις ψευδόμενον ἐπιδείκνυσιν, Ἐφορον δὲ Τίμαιος καὶ Τίμαιον οἱ μετ' ἐκείνον γεγονότες, Ἡρόδοτον δὲ πάντες.

pareille malignité et de défendre la vérité (ἀληθείας), souhaite passer en revue l'ensemble des mensonges et affabulations (ψεύσματα καὶ πλάσματα) présents dans l'œuvre d'Hérodote⁴⁶⁰.

Cela dit, il ne faut pas oublier que les remarques faites par Thucydide, par Flavius Josèphe, par Plutarque ou par n'importe quel autre auteur, s'insèrent dans des cadres discursifs assez précis qu'il convient de prendre en compte. Ainsi, selon Arnaldo Momigliano, si le jugement porté par Thucydide sur Hérodote est tellement négatif, c'est parce que Thucydide considérait qu'il fallait s'occuper du présent vécu plutôt que du passé lointain, de même qu'il convenait moins de s'intéresser à des pays éloignés et à leurs habitants étranges qu'aux lieux où l'on vivait et aux peuples dont on partageait la langue – et dont on pouvait sans doute transmettre la pensée⁴⁶¹.

De même, en ce qui concerne Plutarque, un examen précis des arguments relevés au long de son traité doit prendre en compte à la fois l'ensemble de ses conceptions morales et littéraires, ainsi que son désir, revendiqué, de défendre des peuples calomniés. De son côté, les brèves appréciations avancées par Flavius Josèphe concernant l'historien d'Halicarnasse se trouvent dans un ouvrage où, dans le dessein de réaffirmer sa thèse soutenant la très haute antiquité de la race juive – dont on ne trouve pourtant aucune mention dans les récits les plus célèbres des « Ἑλληνικῶν ἱστοριογράφων »⁴⁶² – il lui faut démontrer que pareille absence renvoie à une évidence : le souci même d'écrire l'histoire est très récent chez les Grecs⁴⁶³. Ceci témoignerait du retard pris dans ce domaine par les Grecs sur les Égyptiens, les Chaldéens et les Phéniciens. En effet, en ce qui concerne ces derniers, l'existence d'« annales officielles » attestant leur préoccupation « de ne laisser dans l'oubli aucun des événements accomplis chez eux »⁴⁶⁴ est censée être très ancienne⁴⁶⁵.

⁴⁶⁰ Cf.: PLUTARQUE, *De la malignité d'Hérodote*, 854 E : <Ἐπειδὴ δὲ κακοηθεία> μάλιστα πρὸς τε Βοιωτοὺς καὶ Κορινθίους κέχρηται, μηδὲ τῶν ἄλλων τινὸς ἀπεσχημένος, οἶμαι προσήκειν ἡμῖν ἀμύνεσθαι ὑπὲρ τῶν προγόνων ἅμα καὶ τῆς ἀληθείας, κατ' αὐτὸ τοῦτο τῆς γραφῆς τὸ μέρος· ἐπεὶ τὰ γ' ἄλλα ψεύσματα καὶ πλάσματα βουλομένοις ἐπεξιέναι πολλῶν ἂν βιβλίων δεήσειεν.

⁴⁶¹ Cf. MOMIGLIANO, 1958, p. 172.

⁴⁶² Cf.: FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 1, 1-3.

⁴⁶³ Cf.: FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 2, 7 : τὰ μὲν γὰρ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ἅπαντα νέα καὶ χθὲς καὶ πρόην, ὡς ἂν εἴποι τις, εὗρον γεγονότα, λέγο δὲ τὰς κτίσεις τῶν πόλεων καὶ τὰ περὶ τὰς ἐπινοίας τῶν τεχνῶν καὶ τὰ περὶ τὰς τῶν νόμον ἀναγραφάς· πάντων δὲ νεωτάτη σχεδὸν ἐστὶ παρ' αὐτοῖς ἢ περὶ τὸ συγγράφειν τὰς ἱστορίας ἐπιμέλεια.

⁴⁶⁴ Cf.: FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 2, 9 : καὶ γὰρ τόπους ἅπαντες οἰκοῦσιν ἥκιστα ταῖς ἐκ τοῦ περιέχοντος φθοραῖς ὑποκειμένους, καὶ πολλὴν ἐποίησαντο πρόνοιαν τοῦ μηδὲν ἄμνηστον τῶν παρ' αὐτοῖς πραττομένων παραλιπεῖν, ἀλλ' ἐν δημοσίαις ἀναγραφαῖς ὑπὸ τῶν σοφωτάτων ἀεὶ καθιερωσθαι.

⁴⁶⁵ Par rapport aux Égyptiens et à leur attachement à « conserver le souvenir du passé », voir HÉRODOTE, *Histoires*, II, 77, 1-4 : Αὐτῶν μὲν δὴ Αἰγυπτίων οἱ μὲν περὶ τὴν σπειρομένην Αἴγυπτον οἰκέουσι,

Par la suite, tout en cherchant à justifier ce décalage grec, Flavius Josèphe signale les facteurs qu'il identifie comme causes de ce phénomène : le fait que la Grèce aurait été victime de nombreuses catastrophes, lesquelles ont effacé les souvenirs des divers événements passés et le retard pris par les Grecs dans leur appropriation de l'écriture. La conséquence aurait été l'absence, en Grèce, de conservation de toute chronique dans des dépôts, qu'ils soient sacrés ou publics⁴⁶⁶. En effet, Flavius Josèphe pense qu'il ne se trouve nulle part en Grèce d'écrit consacré à des événements du passé et qui soit reconnu comme plus ancien que la poésie d'Homère. Cette affirmation est soutenue alors même qu'il ne crédite pas Homère de l'écriture des poèmes qui lui sont attribués mais seulement de la composition orale d'un ensemble de chants, transmis par la mémoire, et qui n'auraient été réunis et mis par écrit que plus tard⁴⁶⁷.

Ainsi, si Flavius Josèphe assure à Homère et à sa poésie une place d'honneur dans son ébauche d'une théorie des facteurs ayant donné naissance (certes, tardivement) à une écriture dont la fonction aurait été d'enregistrer et donc de conserver et de transmettre une mémoire des événements passés, voire au tout début d'une écriture à valeur « historique » en Grèce, il suffit d'examiner cette proposition en contexte pour constater qu'à vrai dire, Flavius Josèphe ne peut vraiment la soutenir. En effet, Flavius Josèphe n'accorde que peu de crédit aux élaborations langagières des Grecs concernant le passé, que ce soit les récits attribués à Homère que les événements racontés par Hérodote et Thucydide dans leurs ouvrages respectifs⁴⁶⁸. En fait, selon lui, leurs écrits n'offriraient que des conjectures sur le passé⁴⁶⁹. La preuve en est, dit-il, que le plus souvent les « historiens » grecs eux-mêmes se réfutent les uns les autres⁴⁷⁰. Une telle

μνήμην ἀνθρώπων πάντων ἐπασκέοντες μάλιστα λογιώτατοί εἰσι μακροῦ τῶν ἐγὼ ἐς διάπειραν ἀπικόμεν ». Voir aussi PLATON, *Timée*, 22. Et en écho à Hérodote: DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 37- 38.

⁴⁶⁶ Cf : FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 2, 10-12. Il va sans dire que cela n'est pas un avis partagé par tous les auteurs anciens. Cf., parmi d'autres : DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 5, 3, qui pense, à la différence de Flavius Josèphe, qu'en Grèce les premiers « historiens » auraient pu s'appuyer non seulement sur les renseignements concernant le passé transmis par peuples et cités, grâce à leurs traditions orales, mais aussi sur les « documents écrits déposés dans les lieux sacrés ou profanes » (εἴ τ' ἐν ἱεροῖς εἴ τ' ἐν βεβήλοις ἀποκείμεναι γραφαί).

⁴⁶⁷ FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 2, 12 : Ὅλως δὲ παρὰ τοῖς Ἑλλησιν οὐδὲν ὁμολογούμενον εὐρίσκειται γράμμα τῆς Ὀμήρου ποιήσεως πρεβύτερον, οὗτος δὲ καὶ τῶν Τριῶν ὕστερος φαίνεται γενόμενος· καὶ φασιν οὐδὲ τοῦτον ἐν γράμμασι τὴν αὐτοῦ ποίησιν καταλιπεῖν, ἀλλὰ διαμνημονευομένην ἐκ τῶν ἀσμάτων ὕστερον συντεθῆναι καὶ διὰ τοῦτο πολλὰς ἐν αὐτῇ σχεῖν τὰς διαφωνίας.

⁴⁶⁸ Voir : FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3, 18 : « (...) πολλὰ δὲ καὶ Θουκυδίδης ὡς ψευδόμενος ὑπό τινων κατηγορεῖται, καίτοι δοκῶν ἀκριβέτατα τὴν καθ' αὐτὸν ἱστορίαν συγγράφειν».

⁴⁶⁹ Cf : FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3, 15.

⁴⁷⁰ Cf. encore: FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 3, 16.

pratique constituerait une véritable stratégie, employée à tour de rôle par l'un ou l'autre, en vue d'établir leur propre réputation tout en validant leurs propres écrits⁴⁷¹.

De ce cadre esquissé par Flavius Josèphe, nous pouvons tirer deux conclusions : (1) Flavius Josèphe ne nie pas que les Grecs, malgré leur retard, ont tout de même produit et des poèmes et d'autres écrits dont les contenus respectifs renvoient, à différents niveaux, aux événements censés avoir eu lieu dans un passé proche ou lointain ; (2) cependant, toutes ces manifestations langagières grecques concernant le passé ont en commun, selon lui, le fait de ne pas s'attacher à chercher la vérité⁴⁷². Cependant, cela n'empêche pas cet auteur de reconnaître aux « historiens grecs » deux qualités notables : leur éloquence ainsi que leur talent littéraire⁴⁷³. En quoi, du reste, Flavius Josèphe n'est pas seul. En effet, à l'époque de Flavius Josèphe (ou peut-être deux siècles plus tard), le talent d'auteur d'Hérodote a pu se trouver exalté pour la qualité de son style comparé à celui d'Homère⁴⁷⁴. Rien d'étonnant donc au fait que dans le traité de Plutarque déjà mentionné, l'*historien* d'Halicarnasse, bien que fortement critiqué, garde intact sa réputation d'écrivain talentueux, ce qui permet de comparer son écriture au style « de l'aède d'autrefois »⁴⁷⁵.

Ces constatations nous permettent de revenir sur les actes de réception concernant Hérodote et ses écrits – pris ici comme une sorte d'objet paradigmatique d'analyse. Curieusement, la double reconnaissance/méconnaissance d'Hérodote atteste à la fois la qualité de son style et le peu de fiabilité que l'on peut accorder à ce qu'il raconte. Ceci, du reste, n'est guère étonnant, si l'on considère qu'un siècle plus tôt Denys d'Halicarnasse n'hésitait pas à louer la finesse singulière du style de l'œuvre hérodotéenne (qu'il croyait avoir être négligée par ses

⁴⁷¹Cf. FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 5, 25 : « (...) ἄλλοι δὲ ἐπὶ τὸ κατηγορεῖν τῶν πράξεων ἢ τῶν γεγραφότων ἐχώρησαν, ἐνευδοκιμήσειν τούτῳ νομίζοντες ».

⁴⁷² Cf. FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 5, 23-25 : « Ἄτε δὴ τοίνυν οὐδεμιᾶς προκαταβεβλημένης ἀναγραφῆς, ἢ καὶ τοὺς μαθεῖν βουλομένους διδάξειν ἔμελλεν καὶ τοὺς ψευδομένους ἐλέγξειν, ἢ πολλὴ πρὸς ἀλλήλους ἐγένετο διαφωνία τοῖς συγγραφεῦσι. Δευτέραν δὲ πρὸς ταύτη θετέον ἐκείνην αἰτίαν· οἱ γὰρ ἐπὶ τὸ γράφειν ὀρμήσαντες οὐ περὶ τὴν ἀλήθειαν ἐσπούδασαν, καίτοι τοῦτο πρόχειρόν ἐστιν αἰεὶ τὸ ἐπάγγελμα λόγων δὲ δυναμὶν ἐπεδείκνυντο ».

⁴⁷³ Voir FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 5, 27 : « Λόγων μὲν οὖν ἕνεκα καὶ τῆς ἐν τούτοις δεινότητος δεῖ παραχωρεῖν ἡμᾶς τοῖς συγγραφεῦσι τοῖς Ἑλληνικοῖς, οὐ μὴν καὶ τῆς περὶ τῶν ἀρχαίων ἀληθοῦς ἱστορίας, καὶ μάλιστα γὰρ τῆς περὶ τῶν ἐκάστοις ἐπιχωρίων ».

⁴⁷⁴ (PSEUDO-)LONGIN, *Traité du Sublime*, 13, 3. Pour un bref commentaire de ces deux passages et d'autres encore voir BOEDEKER, Deborah, "Epic Heritage and Mythical Patterns in Herodotus", in BAKKER, Egbert (éd.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden, 2002, p. 97-11, p. 98.

⁴⁷⁵ Cf. PLUTARQUE, *De la malignité d'Hérodote*, 874 B : (...) Γραφικὸς ἀνὴρ, καὶ ἡδὺς ὁ λόγος καὶ χάρις ἔπεστι καὶ δεινότης καὶ ὦρα τοῖς διηγήμασι · « μῦθον δ' ὡς ὅτ' ἀοιδός, ἐπισταμένως » μὲν οὖ, λιγυρῶς δὲ καὶ γλαφυρῶς ἠγόρευκεν.

prédécesseurs), en la rapprochant de ce qui caractérisait la meilleure poésie⁴⁷⁶ ni à la critiquer du point de vue de la véridicité de ses propos⁴⁷⁷. Cette appréciation se conformait, sans doute, à « une opinion traditionnelle sur Hérodote »⁴⁷⁸ dont Cicéron est devenu le porte-parole le plus célèbre.

Effectivement, tout en reconnaissant que l'œuvre d'Hérodote est peuplée d'éléments fabuleux, Cicéron n'hésite à accorder à cet auteur la place éminente de « premier historien », voire de « père de l'histoire », et cela grâce à son remarquable style capable d'emporter l'adhésion des lecteurs⁴⁷⁹. Cette place prééminente ne sera pas complètement reconnue par Denys d'Halicarnasse qui s'en tient à signaler qu'avec Hérodote on assiste simplement à un progrès par rapport à ses prédécesseurs. Mais la place particulière d'Hérodote ne tient pas seulement à son style mais aussi au choix de son sujet qui lui permet de parler de nombre d'événements différents. Ainsi, au lieu de se restreindre à l'histoire d'une seule cité et d'un seul peuple, il choisit de s'intéresser à certains exploits des Barbares au-delà de ceux accomplis par les Grecs. Examinons, bien sûr en nous limitant à quelques considérations, les démonstrations de l'un et l'autre afin de comprendre ce qui les conduit à de tels jugements sur Hérodote.

Dans le cas de Denys d'Halicarnasse, rappelons que ses remarques à propos d'Hérodote se trouvent au cœur d'un traité rhétorique commandité et dont l'objet central, ou direct, n'est pas l'appréciation de l'œuvre d'Hérodote mais celle de Thucydide. Ainsi, dans la mesure où Thucydide lui-même « (...) situe toute son entreprise en fonction de et souvent en opposition à celle d'Hérodote (...) »⁴⁸⁰, et que Denys veut s'opposer à ce que promeut une « opinion

⁴⁷⁶ DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 5, 5 : (...) καὶ τῇ λέξει προσαπέδωκε τὰς παραλειφθείρας ὑπὸ τῶν πρὸ αὐτοῦ συγγραφεῶν ἀρετάς. Voir aussi : VII, 23, 7 : Οὗτος δὲ κατὰ τὴν ἐκλογὴν τῶν ὀνομάτων καὶ κατὰ τὴν σύνθεσιν καὶ κατὰ τὴν τῶν σχηματισμῶν ποικιλίαν μακρῶ δὴ τινὶ τοὺς ἄλλους ὑπερεβάλετο, καὶ παρεσκεύασε τῇ κρατίστῃ ποιήσει τὴν πεζὴν φράσιν ὁμοίαν γενέσθαι πειθοῦς τε καὶ χαρίτων καὶ τῆς εἰς ἄκρον ἠκούσης ἡδονῆς ἔνεκα. En ce qui concerne Denys d'Halicarnasse, on tient du reste à souligner qu'on trouve parmi ses écrits ayant nous pavenu un traité consacré à la composition stylistique : le ΠΕΡΙ ΣΥΝΘΕΣΕΩΣ ΟΝΟΜΑΤΩΝ.

⁴⁷⁷ Cf.: DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 5, 5-6. Voir aussi : MOMIGLIANO, 1958, p. 138-155 = « La place d'Hérodote dans l'histoire de l'historiographie », dans *Problèmes d'historiographie...*, p. 169-185. Cf. p. 169 et 178 où cet auteur rappelle que, malgré le fait que Denys d'Halicarnasse soit « l'unique auteur ancien qui n'ait rien dit de désagréable sur le compte d'Hérodote », il faut quand même reconnaître les critiques qu'il a porté sur lui.

⁴⁷⁸ Cf. MOMIGLIANO, 1958, p. 170.

⁴⁷⁹ Voir, respectivement : CICÉRON, *De l'orateur*, 2, 55 : (...) Nanquem et Herodotum illum qui princeps genus hoc ornauit (...) » ; *Traité des lois*, I, 1, 5 : « QVINTVS. - Itellego te, frater, alias in historia leges obseruandas putare, alias in poemate. MARCVS. - Quippe cum in illa ad ueritatem, Quinte, quaeque referantur, in hoc ad delectationem pleraque ; quamquam et apud Herodotum patrem historiae et apud Theopompum sunt innumerabiles fabulae .

⁴⁸⁰ PAYEN, Pascal, « Les citations des historiens dans les traités rhétoriques de Denys d'Halicarnasse », dans DARBO-PESCHANSKY, Catherine (dir.), *La citation dans l'antiquité* (Actes du colloque du PARSA, ENS LSH, 6-8 novembre), Lyon, 2002, p. 111-133, p. 122.

générale » encore répandue dans la Rome de son époque, à savoir la prééminence de Thucydide comme ἱστοριογράφος « excellent entre tous »⁴⁸¹, il choisit de mettre en relief des aspects qu'il trouve être plus soignés dans l'œuvre d'Hérodote que dans celle de Thucydide. Affirmer que Thucydide a, certes, des mérites, mais qu'il n'est pas pourtant forcément le meilleur en tout, constitue sans doute une bonne stratégie pour appuyer son argumentation.

En ce qui concerne appréciations sur Hérodote par Cicéron, contentons-nous de rappeler qu'elles sont incluses dans un traité sur la rhétorique et sa pratique. Hérodote y est mentionné lors du dialogue noué entre Antoine et Catulus, et son nom a pour intérêt de faire avancer le raisonnement et de renforcer un argument. Est d'abord évoqué le contraste censé exister entre l'histoire produite par les Romains et celle produite par les Grecs. Ensuite, afin d'assurer une prétendue supériorité de ces derniers dans cette matière, c'est sur leur qualité de bons orateurs que le traité insiste et non sur le fait qu'ils traitent de choses véridiques. Le raisonnement se déroule ainsi : les Romains ont eu, depuis les premiers temps, le souci de produire des annales dans le dessein de conserver les souvenirs publics mais des Grecs, tels que Phérécyde, Hellanicos, Acousilaos ont également partagé ce souci, leurs écrits préservant la mémoire des lieux, des époques, des événements. Cependant, l'ayant fait sans aucune recherche de beauté littéraire, on ne peut reconnaître ces derniers comme de vrais producteurs de récits historiques⁴⁸². En bref, l'argument mis en relief est que le *vrai* historien grec ne l'est que grâce

⁴⁸¹ Cf. encore une fois, DENYS D'HALICARNASSE, *Thucydide*, VII, 2, 2.

⁴⁸² Voir : CICÉRON, *De l'orateur*, 2, 51-55 : Age uero, inquit Antonius, qualis oratoris et quanti hominis in dicendo putas esse historian scribere ?// Si, ut Graeci scripserunt, summi, inquit Catulus ; si, ut nostri, nihil opus est oratore ; satis est non esse mendacem.// Atqui, ne nostros contemnas, inquit Antonius, Graeci quoque ipsi sic initio scriptitarunt, ut noster Cato, ut Pictor, ut Piso. Erat enim historia nihil aliud nisi annalium confectio ; cuius rei memoriaeque publicae retinendae causa ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium pontificem maximum res omnis singulorum annorum mandabat litteris pontifex maximus res omnis singulorum annorum mandabat litteris pontifex maximus efferebatque in album et proponebat tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi : ei qui etiam nunc annales maximi nominantur. Hanc similitudinem scribendi multi secuti sunt, qui sine ullis onamentis monumenta solum temporum, hominum, locorum gestarumque rerum relinquerat. Itaque qualis apud Graecos Pherecydes, Hellanicus, Acusilas fuit aliique permulti, talis noster Cato et Pictor et Piso, qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio – modo enim huc ista sunt importata -, et, dum intellegatur quid dicant, unam decendi laudem putant esse breuitatem. Paulum se erexit et addidit maiorem historiae sonum uocis uir optimus, Crassi familiaris, Antipater ; ceteri non exornatores rerum, sed tantummodo narratores fuerunt.

à son talent d'écrivain⁴⁸³. Celui qui le prouve au mieux, c'est tout d'abord Hérodote et ensuite Thucydide, venu après lui⁴⁸⁴.

Ainsi, le raisonnement va bien au-delà de la question controversée de savoir qui a le premier eu le souci d'inscription et de conservation des souvenirs, point de départ qui aurait permis, en Grèce et à Rome, le développement d'une historiographie. L'ensemble des exemples concernant les premiers historiens, Hérodote inclus, plutôt que d'attester une fois de plus que les Anciens 'n'arrivent' pas à se mettre tout à fait d'accord sur ce qui convient à un 'vrai' « historien » et/ou à une 'vraie' oeuvre d'*histoire*, indiquent que de tels efforts de distinction n'interviennent que lorsque cela est nécessaire, voire utile. En outre, ces commentaires critiques laissent voir que la « vérité » est loin d'être le seul critère, ni le plus important, pour valider un récit concernant le passé, le considérer comme efficace, voire « historique » ; de même que la beauté et toute réussite rhétorique sont loin de n'être attachées qu'aux seuls récits poétiques et/ou « mythiques ».

Ainsi, notre hypothèse est que, concernant (aussi) le célèbre « cas d'Hérodote », tant le crédit que le discrédit qui lui sont attachés – et donc son statut aussi bien que celui de son oeuvre – sont loin d'être perçus comme des évidences. En effet, si on considère l'ensemble des actes de réceptions qui nous sont parvenus, la conclusion à laquelle nous parvenons est que ce sera justement en fonction des besoins du moment que chaque auteur, évoquant le nom et l'oeuvre d'Hérodote, lui accordera un statut donné⁴⁸⁵. Les qualifications produites, à défaut d'être précises, se montrent davantage régulées par des critères d'ordre rhétorique – la vérité n'étant qu'une valeur parmi d'autres. Du reste, nous suggérons que ce qui confirme peut-être le mieux la pertinence de cette hypothèse, c'est le cas d'Homère et des valeurs attribuées à ce qui est véhiculé par les poèmes que lui sont la plupart du temps attribués, l'*Iliade* et l'*Odyssee*. Nous y reviendrons dans la deuxième partie.

⁴⁸³ Voir également un autre passage célèbre où l'un des discutants cicéroniens [Atticus] va affirmer que l'*historia* est un travail particulièrement approprié à un orateur : CICÉRON, *Traité des lois*, I, 5 : (...) opus (...) oratorium maxime. Pour ce qui est de la place centrale de l'acte d'écriture dans la définition première de ses énoncés en prose voir cette remarque faite par : PAYEN, 2010, p. 243 : « D'Hérodote et Thucydide à Lucien, faire de l'histoire ne se dit pas autrement, en grec, qu' « écrire », « rassembler par écrit » (γράφειν, συγγράφειν). (...) de la même façon l'historien ne s'est pas d'abord appelé ἱστορὸς ou ἱστορικός ; il se désigne comme γράφεις, συγγράφεις, ou bien recourt aux participes de γράφειν et de ses composés pour parler de lui-même ou évoquer ses devanciers, y compris en cas de désaccord. »

⁴⁸⁴ CICÉRON, *De l'orateur*, 2, 56 : Et post illum Thucydides omnes dicendi artificio mea sententia facile uicit ; qui ita creber est rerum frequentia, ut uerborum prope numerum sententiarum numero consequatur, ita porro uerbis est aptus et pressus, ut nescias utrum res oratione an uerba sententiis inlustrentur. Pour un autre commentaire cicéronien concernant Thucydide, cf. *L'orateur*, 30-32.

⁴⁸⁵ Ce qui fait en partie écho à l'une des conclusions tirées par A. Momigliano, dans le cadre de son article consacré à la place d'Hérodote dans l'histoire de l'historiographie, où cet auteur observe : « La légende d'Hérodote le menteur est la conséquence des réussites authentiques d'Hérodote l'historien ». Cf. MOMIGLIANO, 1958, p. 178.

Ceci étant posé, essayons tout de même de revenir sur la question de la (im)possibilité de dégager pour l'Antiquité des traits qui seraient propres à un genre à part : l'*histoire*, l'œuvre d'un *historien*. Ce qui nous conduit à remettre encore une fois en débat des paires d'opposés toujours chères aux Modernes, à savoir ἱστορία et ποιήσις, voire λόγος et μῦθος. Cela, nous permettra de vérifier sous quelles formes et dans quels contextes se présentent les rapports (d'opposition) entre ces signifiants dans les écrits des Anciens et quels seraient les critères de jugement auxquels ils faisaient appel pour les construire/soutenir.

B- La poïésis de l'*historien*

Concernant l'Antiquité, nous suggérons que force est d'admettre l'aporie où nous conduit toute tentative d'opposer ἱστορία et ποιήσις, voire λόγος et μῦθος⁴⁸⁶, une opposition qui se fonde sur un critère majeur, celui d'une vérité à prétention universelle⁴⁸⁷, c'est-à-dire une vérité empirique conçue comme absolument positive et opposée au mensonge⁴⁸⁸. En effet, en analysant les textes et les fragments qui nous sont parvenus et notamment leurs traductions, la situation s'avère être bien plus complexe. Ce qui du reste n'est pas seulement valable pour l'ensemble des termes rendus par ceux d'« histoire » et d'« historien » – comme nous venons de le remarquer⁴⁸⁹, mais aussi pour ceux censés placer les énoncés « poétiques », voire « mythiques », du côté de la « fiction »⁴⁹⁰.

⁴⁸⁶ SAÏD, Suzanne, « *Muthos et historia* dans l'historiographie grecque des origines au début de l'Empire », dans AUGER; DELATTRE, 2010, p. 69-96, p. 69 : « 'MYTH' AND 'HISTORY'...have been perceived as opposites and contradictory ways of looking at the world. We consider 'history' to represent objective truth, and 'myth' to signify the collective product of a culture's imagination distilled into paradigmatic narrative scenarios. » Peut-on établir la même opposition entre *muthos* et *historia*? Les opinions varient. S'il faut en croire L. Pernot, « même si les anciens ne placent pas toujours la ligne de partageau même endroit que les modernes et si le mot *historia* peut s'appliquer à la mythologie, la séparation entre les deux domaines est claire [PERNOT, L., *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, « Études augustinienes », 1993, p. 1098 n. 197]. Pour S. Humphreys en revanche, « *The topics that ancient historians from Herodotus on made a distinction between myth and history has very little textual basis* » [HUMPHREYS, S. C., « Fragments, Fetishes and Philosophers. Towards an History of Greek Historiography after Thucydides », in MOST, G. (dir.), *Collecting Fragments, Fragmente sammeln*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, « Aporemata » 1, 1997, p. 207-224, p. 218, n. 46]. »

⁴⁸⁷ CALAME, 1988, p. 9 : « Mythe et histoire, légende et histoire : ce qui est régulièrement et implicitement en cause dans notre utilisation du concept mythe, c'est la valeur de vérité du récit auquel nous destinons cette dénomination. »

⁴⁸⁸ CALAME, 2011, p. 49 : « Chez les premiers historiens pas plus que chez les premiers poètes 'moralistes' de la Grèce le récit n'est jugé selon le critère de sa valeur empirique. Ou, plus exactement, le récit rejeté comme fiction ne correspond ni à une catégorie ni à une dénomination spécifique. »

⁴⁸⁹ Cf. supra : « 2.1- Ἱστορικὸς, ἱστοριογράφος, μυθολόγος, λογοποιὸς συγγραφεὺς : comment faut-il désigner un « (proto-) historien » en Grèce ancienne ? ».

⁴⁹⁰ En ce qui concerne la pertinence des conceptions modernes attachés au mot « fiction », appliquées au monde ancien, retenons cette remarque faite de BRÉCHET, Christophe, « *L'Iliade et l'Odyssee* relèvent-elles de la fiction ? Mimèsis, muthos et plasma dans l'exégèse homérique », dans AUGER, D. ; DELATTRE, 2010, p. 35-69, p. 37 : « Les traductions d'œuvres antiques riches en vocabulaire de critique littéraire révèlent, à elles seules,

Ainsi, si l'on remonte à Xénophane, qui serait « (...) le premier pourfendeur de la tradition légendaire de la Grèce »⁴⁹¹, on y trouve est une évaluation critique des *πλάσματα* – et non des *μῦθοι* – des Anciens⁴⁹². On sait du reste que ce jugement repose sur des principes utilitaires qui sont à la fois éthiques et religieux, voire politiques. Il n'est pas question d'y chercher une vérité positive⁴⁹³. Et, que dire de la célèbre ouverture de l'œuvre d'Hécateé où il s'agit de critiquer les *λόγοι* des Grecs, désignés comme nombreux et risibles (*πολλοί τε καὶ γελοῖοι*) tandis que l'énoncé à prétention véridique, selon l'avis de l'auteur (*ὥς μοι δοκεῖ ἀλεθέα*), est désigné par le verbe *μυθεῖται* ?⁴⁹⁴

En réalité, comme tient à le souligner Suzanne Saïd dans un article récent consacré à une étude du champ sémantique de *μῦθος* dans l'ensemble de ce qu'elle tient à définir comme « historiographie grecque au sens large », Pindare serait le « premier à employer *muthos* pour condamner des 'fables mensongères' qui triomphent de la vérité »⁴⁹⁵ tandis qu'Hérodote, lui, serait « le premier des historiens à utiliser *muthos* pour des récits dont il met en doute la véracité ». Néanmoins, elle s'empresse de souligner que dans ces passages c'est le contexte qui impose ce sens négatif à *μῦθος*⁴⁹⁶. Par ailleurs, en ce qui concerne l'emploi de ce terme chez Hérodote, ajoutons une remarque de Claude Calame qui nous avertit que « (...) Pas plus que chez Hécateé, il n'existe chez Hérodote de catégorie réservée au récit fictif ; le terme *mûthos* n'y trouve donc pas d'emploi régulier. »⁴⁹⁷ Ainsi, ce ne serait finalement qu'avec Thucydide que, pour la première fois, on trouverait « un mot formé sur le thème *muth-* avec un sens

les problèmes que pose le concept moderne de fiction. Dans la traduction du *Comment écouter les poètes* de Plutarque que nous devons à A. Philippon, le substantif « fiction » et l'adjectif « fictif » recouvrent, en grec, plusieurs termes qui se ramènent à trois grandes familles sémantiques : le *pseudos*, le *plasma* et le *muthos* – lesquels mots peuvent, dans la même traduction, être rendus différemment. (...) Certes, l'objectif d'une traduction est de rendre un texte accessible à un lectorat donné, et le lecteur moderne est familier de la « fiction ». Mais peut-on restituer fidèlement l'analyse des Anciens en ramenant à un dénominateur commun une série de termes nettement distingués dans leurs textes ? »

⁴⁹¹ CALAME, 2011, p. 47 et ss. Pour l'ensemble des fragments de Xénophane qu'on connaît accompagnés d'un commentaire, voir plus récemment LESHNER, James (éd.), *Xenophanes of Colophon: Fragments*, Toronto, University of Toronto Press, 1992.

⁴⁹² XÉNOPHANE, Fragment 1, 22 : *πλάσματα τῶν πρωτέρων*.

⁴⁹³ Nul hasard si des siècles plus tard, dans sa *République* (III, 391d-e), Platon reprend ces critères lorsqu'il évalue négativement certains passages des poètes qui ne seraient « ni religieux ni vrais » (*οὐθ' ὅσια ταῦτα οὔτε ἀληθῆ*).

⁴⁹⁴ Cf. BNJ 1 F 1a. Pour un bref commentaire de ce passage, voir : CALAME, 2011, p. 49-50.

⁴⁹⁵ SAÏD, 2010, p. 72 où elle cite (note 16): PINDARE, I^{er} *Olympique*, 29 : *δεδαίδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις [...] μῦθοι*. VII^e *Néméenne*, 23 : *ψεύδεσι [...] μύθοις*.

⁴⁹⁶ SAÏD, 2010, p. 73 (notes 21 et 22), où elle fait référence aux deux seules occurrences de ce terme chez HÉRODOTE, *Histoires*, II, 23, 45.

⁴⁹⁷ Cf. CALAME, 2011, p.51.

nettement négatif », à savoir : μυθώδης⁴⁹⁸. Quoi qu'il soit, vue le mince recours aux mots de la famille de μῦθος dans les œuvres des auteurs que Suzanne Saïd inclut dans ce qu'elle qualifie d'« historiographie grecque » pour l'époque classique, nous devons considérer aussi, quoique rapidement, la manière dont d'autres pragmatiques anciennes du savoir intègre le terme. Revenons tout d'abord à Platon.

Dans ce que nous est parvenu de son œuvre, nous constatons qu'à chaque fois que Platon recours au terme μῦθος et à ses dérivés⁴⁹⁹ il n'y a pas vraiment de synonymie entre ce que Platon désigne et rattache au domaine du μῦθος – et qui serait l'apanage de la ποιήσις – et ce que nous entend par « fiction »⁵⁰⁰. En effet, à bien analyser l'ensemble de ses œuvres, on trouve un état des choses bien plus complexe. Les μῦθοι peuvent figurer comme une sous-classe de la catégorie plus englobante des λόγοι⁵⁰¹, tout en restant placés du côté des récits mensongers. Lesquels restent malgré tout utiles dans certaines circonstances⁵⁰².

⁴⁹⁸ Cf. THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 21. SAÏD, 2010, p. 74 : « (...) Dans les remarques programmatiques du livre I, l'adjectif μυθώδης en 21,1 condamne les versions 'fabuleuses' que les poètes et les auteurs de récits en prose donnent du passé le plus reculé. »

⁴⁹⁹ Pour une étude des occurrences et des usages de ce terme (de même que des dérivés et composés dont il constitue le premier terme) chez Platon, voir : BRISSON, Luc, *Platon, les mots et les mythes. Comment et pourquoi Platon nomma le mythe ?*, Paris, La Découverte, 1994. Et notamment sa conclusion, p. 171 : « Chez Platon, *mûthos*, qui auparavant était essentiellement un nom de la 'parole' n'en vient à désigner un discours invérifiable et non argumentatif que par suite de l'émergence d'un *lógos* qui se prétend un discours vérifiable et/ou argumentatif. Le *mûthos* n'est pas un discours vérifiable parce que ses référents habituels : dieux, démons, héros, habitants de l'Hadès et hommes du passé restent inaccessibles aussi bien aux sens qu'à l'intelligence ; et il n'est pas un discours argumentatif, parce que ses référents sont décrits et mis en scène comme il s'agissait d'être sensibles par un recours systématique à l'imitation. Malgré l'infériorité du statut dont il le dote, Platon reconnaît au *mûthos* une utilité certaine dans les domaines de l'éthique et de la politique, où il constitue, pour le philosophe et le législateur, un remarquable instrument de persuasion, et cela indépendamment de toute interprétation allégorique. »

⁵⁰⁰ Ce qui n'empêche pas que μῦθος se trouve rendu par « fiction » dans des traductions dont on dispose. Cf., parmi d'autres la traduction du passage suivant faite par Emile Chambry chez C.U.F., PLATON, *La République*, 392a : Ὀν ἔνεκεν παυστέον τοὺς τοιοῦτους μῦθους, μὴ ἡμῖν πολλὴν εὐχέριαν ἐντίκτωσι τοῖς νέοις πονηρίας. (Ces raisons nous obligent à mettre un terme à ces **fictions** de peur qu'elles ne produisent dans notre jeunesse une grande facilité à commettre le crime). (Nous soulignons)

⁵⁰¹ Voir à ce propos CALAME, 2011, p. 44-45: « Platon devrait nous fournir une distinction moins floue, lui à qui l'on attribue traditionnellement le rejet définitif du mythe du côté du fictif. (...) au moment où dans le *Gorgias* [523a], Socrate entend convaincre son locuteur du sort réservé à l'âme dans l'Hadès (...) Le *mûthos* correspond à un récit fondateur dont la forme poétique semble, paradoxalement, garantir la vérité. /De même, quand dans le *Timée* [26a], on hésite entre la fiction du *mûthos* et la vérité du *lógos*, c'est pour choisir le 'mythe', le récit ; asservi comme mythe de l'Atlantide à la démonstration philosophique, le *mûthos* devient *lógos* !/ Sans doute, à en croire les protagonistes de la *République* [378d-379a], les *mûthoi* représentent un ensemble particulier de récits, mais n'est qu'une sous-classe plus englobante dans la catégorie plus englobante des *lógoi*. En effet, à côté des discours véridiques, les *mûthoi* constituent la sous-classe des récits mensongers. Ces récits trouvent néanmoins leur place au sein de la première éducation musicale (...) ».

⁵⁰² N'oublions pas que Platon reconnaît l'utilité du mensonge quand il est énoncé par le gouverneur dans l'intérêt de l'État. Cf. PLATON, *La République*, III, 389a-d : Τοῖς ἄρχουσιν δὴ τῆς πόλεως, εἴπερ τισὶν ἄλλοις, προσήκει ψεύδεσθαι ἢ πολιτῶν ἔνεκα ἐπ' ὠφελίᾳ τῆς πόλεως, τοῖς δὲ ἄλλοις πᾶσιν οὐχ ἄπτεόν τοῦ τοιοῦτου.

Ainsi, dans un passage de *La République*, bien que Platon (par l'intermédiaire de son personnage Socrate) et afin de relever la (im) pertinence de certains λόγοι dans la formation des jeunes gens à la tempérance, fasse appel à des nombreux passages de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* – ce qui sans doute témoigne de la place centrale des épopées homériques dans la παιδεία à son époque⁵⁰³ – son but véritable était plus large. C'est du moins ce qu'il laisse entendre en affirmant s'intéresser à l'examen de ce qui a été dit, en vers ou en prose⁵⁰⁴, à propos des dieux, des démons, des héros, des habitants de l'Hadès et, en enfin, par ce que ποιηταί et λογοποιοι ont dit des hommes⁵⁰⁵. Quoiqu'il soit, il finit par condamner les passages évoqués – qu'à ce moment-là il qualifie de μῦθοι – pour la raison que n'étant ni religieux ni vrais, ils pourraient pousser la jeunesse à commettre des méfaits⁵⁰⁶.

Ceci dit, commentons brièvement la suite de ces passages du troisième livre de *La République*. Il s'agit du moment où Platon annonce son intérêt pour la nature, voire pour les modes d'expression (λέξις) propres aux ποιηταί et aux μυθολόγοι, dont il caractérise le produit narratif par le terme commun de διήγησις. Platon distingue chez eux trois modalités d'expression : la pure (ἀπλῆ διηγήσει), la mimétique (διὰ μιμήσεως) et la mixte (δι' ἀμφοτέρων) fait du mélange des deux premières. Ces modalités correspondent respectivement au discours indirect fait à la troisième personne par l'énonciateur du discours, au discours direct énoncé à la première personne par un personnage qui devient l'énonciateur, et aux énoncés constitués par l'alternance de ces deux modes⁵⁰⁷.

Or, pour illustrer les deux premiers modes d'expressions, Platon n'a recours qu'à certains passages de l'*Illiade*⁵⁰⁸ et passe toujours sous silence les discours en prose. Par conséquent, seule

⁵⁰³ Pour une analyse de cette place centrale des poèmes homériques rendue explicite par les critiques de Platon dans sa *République*, sont toujours pertinentes les analyses faites par HAVELOCK, 1963. JAEGER, Werner, *Paideia : la formation de l'homme grec*, Paris, Gallimard, 1988. MARROU, Henri-Iréné, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Éditions du Seuil, 1948, p. 31-44, 246-247.

⁵⁰⁴ Cf. PLATON, *La République*, III, 390a : (...) καὶ ὅσα ἄλλα τις ἐν λόγῳ ἢ ἐν ποιήσει εἴρηκε νεανιεύματα ιδιωτῶν εἰς ἄρχοντας ;

⁵⁰⁵ Cf. PLATON, *La République*, III, 392a-b : Τί οὖν, ἦν δ' ἐγώ, ἡμῖν ἔτι λοιπὸν εἶδος λόγων περὶ δριζομένους οἴους τε λεκτέον καὶ μή; περὶ γὰρ θεῶν ὡς δεῖ λέγεσθαι εἴρηται, καὶ περὶ δαιμόνων τε καὶ ἡρώων καὶ τῶν ἐν Ἄιδου. Πάνυ μὲν οὖν. Οὐκοῦν καὶ περὶ ἀνθρώπων τὸ λοιπὸν εἶν ἄν; Ὅτι οἴμαι ἡμᾶς ἐρεῖν ὡς ἄρα καὶ ποιηταὶ καὶ λογοποιοὶ κακῶς λέγουσιν | περὶ ἀνθρώπων τὰ μέγιστα (...).

⁵⁰⁶ Cf. PLATON, *La République*, III, 390a-392. Cf. PLATON, *La République*, III, 391d-392a : (...) ὅπερ | γὰρ ἐν τοῖς πρόσθεν ἐλέγομεν, οὐθ' ὅσια ταῦτα οὔτε ἀληθῆ. (...) ἼΩν ἔνεκεν; παυστέον τοὺς τοιοῦτους μύθους, μὴ ἡμῖν πολλὴν εὐχέρειαν ἐντίκτωσι τοῖς νέοις πονηρίας.

⁵⁰⁷ Cf. PLATON, *La République*, III, 392c-394c.

⁵⁰⁸ Cf. PLATON, *La République*, III, 393a-394b, où il cite *Il*, I, 15-16, pour ensuite faire référence à *Il*, I, 22-42.

l'épopée finit par constituer l'exemple explicite, voire naturel du mode d'expression mixte – que du reste cet auteur va considérer plus tard comme le type idéal de discours de l'orateur de sa cité⁵⁰⁹. Néanmoins, *La République* de Platon peut nous permettre d'envisager un rapprochement entre les épopées d'Homère et d'autres λόγοι en prose. On pense volontiers – et pour reprendre un raisonnement récemment présenté dans un article de Pascal Payen consacré à la place du mimétique chez Hérodote – à l'*Enquête* d'Hérodote. Tout d'abord parce que, comme nous l'avons vu, Platon déclarait s'intéresser à ce qui avait été dit, en prose ou en vers, à propos des hommes. Or, dès l'ouverture de son *Enquête* Hérodote déclare que ses recherches exposent « les événements suscités par les hommes » (τὰ γένομενα ἐξ ἀνθρώπων)⁵¹⁰. En outre, comme le met en relief Pascal Payen, le λόγος de l'*Enquête*, comme celui de l'épopée, est autant composé par des discours de personnages à la première personne que des événements rapportés par un énonciateur à la troisième personne⁵¹¹. Autrement dit – et d'après le schéma proposé dans la *République* – on pourrait dire que la διήγησις de l'*Enquête* est autant constituée par des modes d'expression purs (ἀπλῆ διηγήσει) que par des passages mimétiques (διὰ μιμήσεως).

Ces rapprochements se retrouvent de manière un peu plus explicite, quoique différente, dans la *Poétique* d'Aristote. Dans ce traité où, comme son titre le laisse entendre, il est question de parler du texte poétique – et notamment de la tragédie et de l'épopée –, le Stagirite réserve malgré tout une certaine place à « la littérature non fictionnelle en prose »⁵¹², voire plus précisément à l'ἱστορία. Et si Hérodote est pris comme référence pour cette modalité

⁵⁰⁹ Cf. PLATON, *La République*, III, 396e.

⁵¹⁰ PAYEN, Pascal, « *Historia* et intrigue. Les ressources mimétiques de l'enquête d'Hérodote », *Dialogues d'histoire ancienne*, v. 4. Supplément n° 4-1, 2010, p. 239-260. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/dha_2108-1433_2010_sup_4_1_3355. Consulté le 11 décembre 2014. En considérant le *Prooimion* de l'*Enquête* (I, 1-5), P. Payen, pousse davantage son analyse : « La matière de l' 'enquête' d'Hérodote est constitué par 'les événements qui surviennent du fait des hommes' (ou 'les événements suscités par les hommes' : τὰ γένομενα ἐξ ἀνθρώπων). Cette assertion liminaire du *Prooimion* reçoit aussitôt deux précisions en forme de limitation. Dans le *continuum* événementiel, ne seront retenus que certains faits (ἔργα), notamment les origines des conflits (δι' ἧν αἰτίην ἐπολέμησαν). Et, seconde précision, ces 'actions' devront être 'grandes et étonnantes' (μεγάλα τε καὶ θωμαστά). Dès les premiers mots se trouve posé ce qui deviendra l'un des fondements de la méthode et de l'écriture historique, du moins dans la tradition occidentale, l'écart entre trois ordres de données : les *événements* tels qu'ils se sont produits, les *faits* découpés par l'historien, la représentation qu'il choisit d'en donner. »

⁵¹¹ Cf. PAYEN, 2010, p. 246, où, à la fin de son bref commentaire sur « Le plan de la diègèsis chez Platon », l'auteur tient à remarquer et à suggérer : « Dans ces distinctions, nulle place en apparence pour Hérodote. L'*Enquête* n'est pas une œuvre poétique (c'est-à-dire) en vers. Peut-on néanmoins envisager, sous le strict rapport du mode d'expression, qu'elle a pu prendre place à côté de l'épopée dans la forme mixte, notamment si l'on songe à l'importance qu'y occupent les discours reconstitués de personnages historiques, à la première personne ? N'y aurait-il pas, grâce à l'épopée, une voie pour rapprocher l'*Enquête* du monde mimétique ? »

⁵¹² PAYEN, 2010, p. 251.

discursive, cette place sera occupée par Homère et ses épopées pour la *ποίησις*⁵¹³. Mais avant de reprendre ce parallèle, faisons un bref point sur certaines notions clés de la *Poétique*.

Commençons donc par relever qu'en ce qui concerne l'œuvre d'Aristote, toute tentative d'y trouver une opposition absolue entre le domaine du *μῦθος* et celui du *λόγος*, est absolument vaine. Tout d'abord parce qu'il faut prendre en compte que dans la *Poétique* « (...) le terme *muthos* ne désigne pas, comme souvent ailleurs, les récits traditionnels sur les dieux, mais acquiert une signification très spécifique. »⁵¹⁴ En effet, *μῦθος* y désigne plutôt une sorte d'ensemble structuré d'actions qui composent une unité organique, voire l'intrigue⁵¹⁵. *Mῦθος* se trouve en tout cas intimement lié à l'activité du *ποιητής* – et notamment du poète tragique⁵¹⁶ –, dont la *τεκνας* consiste, à partir de l'imitation d'actions (*μιμείται δὲ τὰς πράξεις*) à produire un *λόγος* dont le façonnage d'une intrigue (*μῦθος*) est l'attribut propre⁵¹⁷.

Cela dit, n'oublions pas qu'Aristote souligne aussitôt après que rien n'empêche que l'intrigue poétique soit composée à partir de l'« imitation » d'actions advenues (*γενόμενα ποιεῖν*) et dont la nature peut éventuellement être vraisemblable et possible⁵¹⁸. Ce que, du reste, il avait déjà fait remarquer dans une séquence précédente de son traité. Sauf qu'en cette première occasion, il le faisait par la négative. En effet, il caractérisait le *ποιητής* comme celui dont la tâche ne serait pas de raconter les choses réellement arrivées, mais plutôt celles qui pourraient arriver (*ὅτι οὐ τὸ τὰ γενόμενα λέγειν (...) ἂν γένοιτο*) ; voire dont la tâche serait de composer une intrigue dont la dynamique devrait être avant tout régie par la vraisemblance ou par la nécessité (*ἢ πράττειν κατὰ τὸ εἶκος ἢ τὸ ἀναγκαῖον*).

⁵¹³ Des nombreux passages pourraient être cités pour attester cette affirmation. Nous faisons le choix de n'en mentionner qu'un, celui où Homère est pris comme une sorte de précurseur de la comédie et de la tragédie (*Poétique*, 1448b24 – 1449a1-2)

⁵¹⁴ BRÉCHET, 2010, p. 43.

⁵¹⁵ Cf. BABUT, Daniel, « Sur la notion d'imitation dans les doctrines esthétiques de la Grèce Classique », *Revue d'études Grecques*, n° 98, 1985, p. 72-92, p. 77. PAYEN, 2010, p. 244.

⁵¹⁶ Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 6, 1450a 38-b 3 : Ἀρχὴ μὲν οὖν καὶ οἶον ψυκὴ ὁ μῦθος τῆν τραγωδίας (...). Ἔστι τε μίμησις πράξεος (...).

⁵¹⁷ Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 9, 1451b27-29 : Δῆλον οὐκ ἐκ τούτων ὅτι τὸν ποιητὴν μᾶλλον τῶν μύθων εἶναι δεῖ ποιητὴν ἢ τῶν μέτρων, ὅσω ποιητὴς κατὰ τὴν μίμησιν ἐστι, μιμείται δὲ τὰς πράξεις.

⁵¹⁸ Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 9, 1451b 29-32 : Κἂν ἄρα συβῆ γενόμενα ποιεῖν, οὐθὲν ἦττον ποιητὴς ἐστίν· τῶν γὰρ γενομένων ἔνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι οἷα ἂν εἶκος γενέσθαι καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητὴς ἐστίν.

Et c'est à ce moment là, afin de mieux préciser ce qui conviendrait au ποιητής, qu'Aristote fait appel à une figure dont les caractéristiques pourraient lui être opposées : l'ἱστορικός. Tandis que la fonction de ce dernier serait de raconter les événements qui sont arrivés, en restant ainsi dans le domaine du particulier, la fonction du premier, dont le discours devrait envisager le général, consisterait à parler (aussi) des événements qui pourraient arriver. D'où le caractère plus philosophique et élevé qu'Aristote va attribuer au domaine du ποιητής⁵¹⁹.

Autrement dit, le Stagirite reconnaît au ποιητής – dont Homère est la référence – une compétence dans le travail de composition d'un λόγος, résultat de la création poétique de l'intrigue, dont les actions imitées peuvent ou non renvoyer à des choses advenues⁵²⁰. En revanche, il n'attribue à l'ἱστορικός – dont la référence est ici Hérodote – que la tâche de rapporter des choses qui sont déjà arrivées. Il y a ainsi un possible chevauchement du matériau traité par un ποιητής avec celui traité par un ἱστορικός : τὰ γενόμενα (terme qu'on trouve dans le *Prooimion* de l'*Enquête* d'Hérodote⁵²¹). Cette conclusion conduirait « (...) à effacer la distinction largement ressassée entre enquête historique et création poétique »⁵²². Devrait-on pourtant admettre que, dans le texte de la *Poétique*, le λόγος de l'ἱστορικός se présente *a*

⁵¹⁹ Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 9, 1451a 36-b 11 : Φανερόν δὲ ἐκ τῶν εἰρημένων καὶ ὅτι οὐ τὸ τὰ γενόμενα λέγειν, τοῦτο ποιητοῦ ἔργον ἐστίν, ἀλλ' οἷα ἂν γένοιτο, καὶ τὰ δυνατὰ κατὰ τὸ εἶκος ἢ τὸ ἀναγκαῖον. Ὁ γὰρ ἱστορικός καὶ ὁ ποιητὴς οὐ τῶ ἢ ἔμμετρα λέγειν ἢ ἄμετρα διαφέρουσιν (εἶν γὰρ ἂν τὰ Ἡροδότου εἰν μέτρα τεθῆναι, καὶ οὐδὲν ἦττον ἂν εἶν ἱστορία τις μετὰ μέτρον ἢ ἄνευ μέτρων) ἀλλὰ τούτῳ διαφέρει, τῶ τὸν μὲν τὰ γενόμενα λέγειν, τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο. Διὸ καὶ φιλοσφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποίησις ἱστορίας ἐστίν· ἢ μὲν γὰρ ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἢ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγειν. Ἔστι δὲ καθόλου μὲν, τῶ ποίω τὰ ποι' ἅττα συμβαίνει λέγειν ἢ πράττειν κατὰ τὸ εἶκος ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὗ στοχάζεται ἢ ποίησις ὀνόματα ἐπιτιθημένη. ». Ceci dit, nous soulignons toutefois que, pour mieux saisir ce qu'Aristote comprend comme matière propre au domaine du *mythos* et de l'*historia*, il serait opportun non seulement de contextualiser la place que ces extraits cités occupent dans le *corpus* de la *Poétique* ; mais aussi de les mettre en relation avec l'ensemble des considérations qu'Aristote fait par rapport à l'un et l'autre de ces termes, puisqu'elles s'insèrent dans une démarche dont le but central est de définir ce qu'il comprend comme appartenant au domaine de la « philosophie » qu'il soutient. À ce propos cf. NESCHKE, Ada, « Mythe et histoire d'après Aristote (*Poétique*, 9) : contribution à une histoire des concepts », dans BOUVIER ; CALAME (éd.), 1998, p. 106-117, p. 110 : « (...) Il s'agit donc de comprendre l' 'histoire' et le 'mythe' comme deux étapes de la recherche philosophique dont le rapport n'est pas celui d'une exclusion partielle, puisque dans la recherche aristotélicienne, comme le souligne le Stagirite dans le chapitre 6 de l'*Histoire des animaux* (livre I), l'*historia* est le fondement de toute connaissance. »

⁵²⁰ BABUT, p. 78 : « (...) si l'historien ou le chroniqueur se contente de rapporter les choses telles qu'elles sont, il appartient au poète, en revanche, de recréer en quelque façon l'événement (γενόμενα ποιεῖν), en en dégageant par la structure le μῦθος, la signification universelle. Car le poète et l'artiste ne créent pas un monde sorti de leur imagination, ils doivent seulement découvrir (εὐρίσκειν, cf. 1453 b 25) les relations cachées et significatives qui existent entre les objets représentés. »

⁵²¹ HÉRODOTE, *Histoires*, I, 1, 1 : « Ἡροδότου Θουρίου ἱστορίας ἀπόδεξις ἦδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῶ χρόνῳ ἐξίτηλα (...) ». Remarque faite par PAYEN, 2010, p. 251.

⁵²² CALAME, 2005, p. 32.

priori comme « (...) dépourvu de ressources mimétiques, de capacités permettant de configurer des actions en une intrigue »⁵²³ ? La conséquence ultime à tirer du raisonnement d'Aristote serait-elle que si le ποιητής peut prendre part au domaine de l'*historique*, l'ἱστορικός, lui, ne prend jamais part à celui de la poésie ?

D'après ce qui a été dit, l'examen de la notion de μίμησις, centrale (aussi⁵²⁴) dans la *Poétique* d'Aristote, s'impose. Cette notion, comme on a déjà eu l'occasion de le remarquer, est étroitement et doublement⁵²⁵ identifiée au domaine de la ποιήσις, au moins depuis Platon. En ce qui concerne la *Poétique* d'Aristote, si elle ne se trouve plus investie d'une dimension ontologique conséquente, elle est néanmoins présentée avec une signification esthétique élargie⁵²⁶. Surtout, chez Aristote, ce terme ne s'emploie plus – comme c'était le cas dans le texte de *La République* – que pour caractériser un mode d'expression diégétique : celui du discours direct. Ce mode, du reste, en alternance avec le mode « pur » (voire indirect), serait notamment caractéristique de l'épopée et, d'après ce qui a été suggéré, susceptible d'être étendu au λόγος *historique* tel celui de l'*Enquête*. En effet, dans la *Poétique*, si la notion de μίμησις demeure étroitement identifiée au domaine de la ποιήσις – notamment aux genres privilégiés par Aristote tout au long de son traité, à savoir l'épopée et la tragédie –, elle distingue aussi d'autres τέκνα⁵²⁷.

⁵²³ PAYEN, 2010, p. 241.

⁵²⁴ Notion dont la présence dans les débats sur la nature de l'art et les conditions de la création artistique de l'Antiquité serait longue BABUT, 1985, p.72. On peut citer comme exemple, parmi ce qui nous est parvenu des écrits attribués à Denys d'Halicarnasse son traité sur *L'Imitation* (ΠΕΡΙ ΜΙΜΗΣΕΩΣ).

⁵²⁵ En ce qui concerne la double acception de la μίμησις chez Platon, voir BABUT, 1985, p. 82-84, dont les arguments ont été repris tout récemment par BRÉCHET, 2010, p. 40-41 : « (...) Si Platon est le premier à avoir identifier aussi étroitement la *poiësis* à une *mimësis*, il y a chez lui au moins deux acceptions du terme : celle des livres II et III de la *République*, où il oppose, du point de vue de l'énonciation, *diëgesis* et *mimësis*, et celle du livre X, où il envisage le rapport de l'intelligible et du sensible, du modèle et de l'œuvre d'art, en termes de *mimësis*. (...) L'œuvre d'art, de ce fait, n'est que la copie d'une copie, laquelle se caractérise par une forte carence ontologique (...). »

⁵²⁶ Cf. PAYEN, 2010, p. 246-247 : « Alors que Platon circonscrit la *mimësis* par la présence du discours direct, au seul texte théâtral. Aristote élargit le concept dès le premier chapitre de son traité (...). Désormais la *mimësis* est le domaine commun à l'épopée et à la tragédie – pour nous en tenir ici aux arts du langage –, à l'intérieur duquel elles s'opposent seulement en termes de 'mode' (ὥς). Sans recouvrir totalement le champ de la *diëgesis* platonicienne, la *mimësis* d'Aristote occupe pour le moins la même fonction englobante. »

⁵²⁷ Cf. ARISTOTE, *Poétique*, 1, 1447a13-23, où, au-delà de l'épopée, de la poésie tragique, de la comédie et du dithyrambe Aristote caractérise par le terme de μίμησις le jeu de la flûte et de la cithare. En effet, il va exposer que l'imitation peut se faire par le moyen du rythme, du langage et de la mélodie, combinés ou non (ἄπασα μὲν ποιῶνται τὴν μίμησιν ἐν ῥυθμῷ καὶ λόγῳ καὶ ἀρμονίᾳ, τούτοις δ' ἢ χωρὶς ἢ μεμιγμένοις) ; pour ensuite présenter deux autres critères : celui lié à l'objet de l'imitation et celui lié au mode, voire à manière d'imiter chacun des objets : en racontant, dont il cite Homère comme exemple ou « en acte ». Voir respectivement : *Poétique*, 2, 1448 a 1-16 ; 3, 1448 a19-23.

Par conséquent, malgré ces particularités, on peut identifier un certain accord entre Platon et Aristote en ce qui concerne le domaine de la μίμησις poétique. Pour tous deux, la dimension créatrice de la *mimēsis*, tout en étant expressément associée à la construction d'une διήγησις chez Platon et d'un μῦθος⁵²⁸ chez Aristote, garde toujours une *dimension objective*⁵²⁹. Dans ce cadre, l'apparition assez tardive de la notion de φαντασία dans les textes dont nous disposons⁵³⁰, renforcerait peut-être, non pas l'idée que les Grecs auraient longtemps ignoré la notion d' « imagination »⁵³¹, mais plutôt qu'ils concevaient l'imagination artistique comme quelque chose dont l'origine était liée au monde extérieur, lequel précède et nourrit le poète⁵³².

Ces considérations faites, il n'en reste pas moins à nous demander si, à la lumière des conceptions aristotéliennes, nous pouvons effectivement penser que l'ἵστορία se distingue comme un genre à part. Est-ce un genre opposable au domaine de la poétique, puisque/donc

⁵²⁸ Cf. ARISTOTE, *Poétique*, 1, 1447a8-10, où Aristote lie d'emblée le domaine de la ποιήσις à la composition des μῦθοι : Περὶ ποιητικῆς αὐτῆς τε καὶ τῶν εἰδῶν αὐτῆς, ἣν τινα δύνανται ἕκαστος ἔχει, καὶ πῶς δεῖ συνίστασθαι τοὺς μῦθους, εἰ μέλλει καλῶς ἔξειν ἢ ποιήσις. Voir aussi à ce propos : PAYEN, p., 2010, p. 248 : « (...) la *mimēsis* n'est ni simple reproduction du réel, ce que laisse entendre à tort la traduction par 'imitation', ni strictement représentation, si l'on comprend par là ce qui relève de la poésie dramatique. Étroitement associée à la construction du *muthos*, définie comme 'agencement des faits' [chez Aristote], l'activité mimétique se confond avec l'opération dynamique de création d'une intrigue poétique. »

⁵²⁹ BABUT, 1985, p. 82 : « (...) Platon et Aristote, dont il est traditionnel d'opposer les jugements sur la poésie et les théories esthétiques, à commencer par leurs conceptions de la *mimēsis*, se révèlent en effet fondamentalement d'accord – quelles que soient par ailleurs leurs divergences – sur deux points essentiels. En premier lieu, la *mimēsis* du poète, et de l'artiste en général, est profondément différente, pour l'un comme pour l'autre, du simple décalque de l'objet de l'imitation'. D'autre part, et conséquemment, la poésie a sa place légitime, à côté des autres arts, parmi les activités de l'esprit humain, à la seule condition qu'elle n'usurpe pas le rôle qui revient au véritable savoir, accessible à la seule philosophie. »

⁵³⁰ On trouve déjà ce terme chez ARISTOTE, *De l'Âme*, III, 3, 128 b 12-13 (...) ἡ δὲ φαντασία κίνησις τις δοκεῖ εἶναι (...) ; *Rhétorique*, I, 11, 1370 a 28-29. Voir aussi son emploi dans le sens d' « image »/ « figuration mentale » plus tard dans le *Traité Du Sublime*, XV, 1-2 : Ὀγκου καὶ μεγαληγορίας καὶ ἀγῶνος ἐπὶ τούτοις, (...) καὶ αἱ φαντασία παρασκευαστικώταται. Οὕτω γοῦν εἰδωλοποιῖας αὐτὰς ἔνιοι λέγουσιν· καλεῖται μὲν γὰρ κοινῶς φαντασία πᾶν τὸ ὅπως οὖν ἐννόημα γεννητικὸν λόγου παριστάμενον· ἤδη δ' ἐπὶ τούτων κεκράτηκεν τοῦνομα, ὅταν ἂ λέγεις ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ πάθους βλέπειν δοκῆς καὶ ὑπ' ὄψιν τιθῆς τοῖς ἀκούσιν. Ὡς δ' ἕτερόν τι ἢ ῥητορικὴ φαντασία βούλεται καὶ ἕτερον ἢ παρὰ ποιηταῖς, οὐκ ἂν λάθοι σε, οὐδ' ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει τέλος ἐστὶν ἐπληξίς, τῆς δ' ἐν λόγοις ἐνάργεια, ἀμφοτέρω δ' ὁμοῦς τὸ ἐπιζητοῦσι καὶ τὸ συγκεκριμένον.

⁵³¹ Voir aussi son occurrence chez PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios de Tyane*, VI, 19, qui oppose μίμησις à φαντασία : φαντασία, ἔφη ταῦτα εἰργάσατο, σοφωτέρα μιμήσεως δημιουργὸς μίμησις μὲν γὰρ δημιουργήσι, ὁ εἶδεν, φαντασία δὲ καὶ ὁ μὴ εἶδεν, ὑποθήσεται γὰρ αὐτὸ πρὸς τὴν ἀναφορὰν τοῦ ὄντος, καὶ μίμησιν μὲν πολλάκις ἐκκρούει ἐκπληξίς, φαντασίαν δὲ οὐδέν, χορεῖ γὰρ ἀνέκπληκτος πρὸς ὃ αὐτὴ ὑπέθετο. Cette dernière référence, qui remonte au III^e siècle, est tenue par BABUT, 1985, p. 73-74, comme le premier emploi du mot à valeur d' « imagination créatrice ».

⁵³² BABUT, 1985, p. 78-80, « (...) On sait que pour Aristote, comme pour tous les philosophes grecs, il n'existe pas de création ex-nihilo. (...) Aussi est-il pratiquement exclu que l'artiste crée en quelque sorte par ses propres ressources un objet totalement indépendant du réel – et c'est bien pourquoi la langue classique n'a pas de mot correspondant à ce que nous appelons imagination et imaginaire. »

étrangère au domaine de la μιμήσις et du façonnage d'une intrigue (μῦθος) ? Est-ce que, au contraire, et en tenant compte l'association rendue possible à partir de Platon entre le mode diégétique caractéristique de l'épopée (homérique) et celui du λόγος hérodotéen ainsi que l'utilité de l'opposition/rapprochement proposé(e) par Aristote entre les domaines de la ποιήσις et l'ἱστορία, incarnés respectivement par les paradigmes homériques et hérodotéen, les analyses ne souligneraient pas l'instabilité des frontières entre ces domaines ? Est-ce que cela ne signifierait pas la possibilité que l'histoire puisse, elle aussi et dans une certaine mesure, se mêler au domaine de la ποιήσις ? Avançons donc davantage dans l'analyse du texte d'Aristote.

S'il va de soi de dire que l'épopée et la tragédie sont caractérisées par Aristote comme deux τέκναι, dont la qualité est d'être des imitations narratives et en vers (διηγηματικῆς καὶ ἐν μέτρῳ μιμητικῆς⁵³³), il est également nécessaire de les distinguer. Cette distinction peut s'opérer soit sur le plan de leur aspect formel, soit par la définition de leurs modes d'imitation/représentation : l'épopée (homérique) se singularise notamment pour être celle qui imite en racontant ou en faisant raconter par la bouche d'un autre⁵³⁴ – voire pour être un « récit » (ἀππαγγελίαν εἶναι)⁵³⁵ –, tandis que la représentation des personnages « en acte » caractérise surtout la tragédie et la comédie⁵³⁶. Or, à la lumière de ce qui a été déjà argumenté sur les critères de classification diégétique de Platon, si l'on considère que le λόγος hérodotéen, quoiqu'en prose, est notamment marqué par pareille alternance discursive (qualifiée chez Aristote comme un mode mimétique), cela ne nous autoriserait-il pas à rapprocher l'épopée de l'ἱστορία

⁵³³ ARISTOTE, *Poétique*, 23, 1459a17.

⁵³⁴ ARISTOTE, *Poétique*, 3, 1448a 19-24 : Ἐπι δὲ τούτων τρίτη διαφορὰ, τὸ ὡς ἕκαστα τούτων μιμήσασθαι ἂν τις. Καὶ γὰρ ἐν τοῖς αὐτοῖς καὶ τὰ αὐτὰ μιμεῖσθαι ἔστιν ὅτε μὲν ἀππαγγέλλοντα (ἢ ἕτερόν τι γιγνόμενον, ὥσπερ Ὅμηρος ποιεῖ, ἢ ὡς τὸν αὐτὸν καὶ μὴ μεταβάλλοντα), ἢ πάντας ὡς πράττοντας καὶ ἐνεργοῦντας τοὺς μιμουμένους.

⁵³⁵ ARISTOTE, *Poétique*, 5, 1449b 9-12 : Ἡ μὲν οὖν ἐποποιία τῆ τραγωδία μέχρι μὲν τοῦ μετὰ μέτρον μίμησις εἶναι σπουδαίων ἠκολούθησεν· τῷ δὲ τὸ μέτρον ἀπλοῦν ἐγχεῖν καὶ ἀπαγγελίαν εἶναι, ταύτη διαφέρουσιν.

⁵³⁶ Cf. encore une fois ARISTOTE, *Poétique*, 3, 1448a 27-29, où Aristote compare Sophocle à Aristophane, voire la tragédie à la comédie, du fait que l'une et l'autre imitent des personnages agissant. Ainsi sont-elles qualifiées de « drames » : Ὅθεν καὶ δράματα καλεῖθαι τινες αὐτὰ φασιν, ὅτι μιμοῦνται δρώντας. Voir aussi *Poétique*, 6, où Aristote tient encore à distinguer les traits propres à la tragédie, où l'imitation, à l'opposé de l'épopée, ne se fait pas par le moyen d'un récit : 1449b 24-27 Ἔστιν οὖν τραγωδία τε μίμησις πράξεος (...) δρώντων οὐ δ' ἀπαγγελίας.
; 1450 a 12-14.

(hérodotéenne) par ce qu'elles auraient en commun – à savoir être, l'une et l'autre, des narrations dotées de vertus mimétiques ?⁵³⁷

En outre, Aristote relève également les différences entre épopée et tragédie par l'utilisation d'un autre critère qui est leur traitement respectif du temps : tandis que le poète tragique se voit limité à un seul temps, ou bien ne doit qu'à peine dépasser, autant que possible, le temps d'une seule révolution du soleil, l'épopée se caractérise quant à elle par le fait de ne pas être limitée temporellement⁵³⁸. Aristote va mettre davantage encore en relief ce constat lorsqu'il va traiter du problème de l'unité de l'action dans l'un et l'autre *genre*. Puisque la tragédie se caractérise comme l'imitation d'une action complète et entière, ayant une certaine étendue – c'est-à-dire une imitation narrative dont l'arc temporel se définit *a priori* comme limité⁵³⁹, ce sont bien ces traits, et non pas le fait éventuel de ne traiter que des événements concernant la vie d'un seul héros – qui par ailleurs peuvent ne pas constituer une action unique –, qui assurent son unité d'action⁵⁴⁰. Sur quels traits repose, d'après Aristote, l'unité d'action d'une épopée dont la restriction à un temps limité n'est pas un attribut propre ?

Une première réponse apparaît dans le chapitre 8, à nouveau par l'intermédiaire de l'exemple homérique. L'unité propre à l'*Odyssée* n'est pas attribuée au récit de la vie d'un seul héros mais à l'habileté et au génie d'Homère – dont le choix judicieux des événements traités réussit à assurer l'unité d'action et de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*⁵⁴¹. Puis, dans le chapitre 23, où il reprend cette question de l'unité de l'action de l'épopée pour bien faire remarquer ce qui est propre à celle-ci, Aristote fait cette fois appel non seulement à la tragédie mais aussi à un autre type de composition : les récits historiques (ἱστορίας τὰς συνθέσεις). A ce type de composition il attribue la fonction de dire tous les événements arrivés à un seul homme ou à plusieurs au cours

⁵³⁷ Nous reprenons volontiers PAYEN, 2010, p. 248 : « Dans ce traité où règnent sans partage la tragédie et l'épopée, le lien n'est pas rompu avec l'œuvre du chroniqueur ou de l'enquêteur (ἱστορικός) Hérodote pour trois raisons. Tout d'abord (...) dans la *mimēsis* aristotélicienne la place du réel n'est pas occultée. Ensuite, même rapidement, le récit diégétique rapporté par un narrateur est l'un des deux modes de représentation distingués au chapitre trois ; or n'est-ce pas ce qui se passe dans l'*Enquête* ? Enfin, les chroniques et les épopées sont toutes les deux diégétiques, les unes en prose, les autres en vers. Certes, Aristote récuse les premières parce qu'elles ne sont pas construites sur le modèle de l'intrigue tragique (*muthos*). Cependant, comme d'une part l'épopée est dotée de vertus mimétiques, comme d'autre part, il semble que malgré Aristote, et sans sortir de la *Poétique*, l'intrigue de l'*Enquête* ait eu de solides points communs avec celle de l'épopée homérique, ne pourrait-on pour une part rattacher l'œuvre d'Hérodote au registre de la *mimēsis* ? »

⁵³⁸ ARISTOTE, *Poétique*, 5, 1449b 12-16 : Ἐτι δὲ τῷ μήκει· ἡ μὲν γὰρ ὅτι μάλιστα πειρᾶται ὑπὸ μίαν περιόδον ἡλίου εἶναι ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν, ἡ δὲ ἐποποιία ἀόριστος τῷ χρόνῳ, καὶ τούτῳ διαφέρει. Καίτοι τὸ πρῶτον ὁμοίος ἐν ταῖς τραγωδίαις τοῦτο ἐποίου καὶ ἐν τοῖς ἔπεσιν.

⁵³⁹ Cf. : ARISTOTE, *Poétique* 7, 1450b 25-28 : τὴν τραγωδίαν τελείας καὶ ὅλης πρᾶξεως εἶναι μίμησιν, ἐχούσης τι μέγεθος· ἔσθι γὰρ ὅλον καὶ μηδὲν ἔχον μέγεθος. Ὅλον δ' ἐστὶ τὸ ἔχον ἀρχὴν καὶ μέσον καὶ τελεθτὴν.

⁵⁴⁰ Cf. : ARISTOTE, *Poétique* 8, 1451a 16-21.

⁵⁴¹ Cf. : ARISTOTE, *Poétique* 8, 1451a 22-39.

d'un temps défini. Et ceci, ajoute Aristote, sans essayer de reproduire la tragédie, au risque de commettre une faute⁵⁴².

C'est donc seulement après l'introduction de ce deuxième élément comparatif qu'Aristote revient dans ce chapitre à la question de l'unité de l'épopée, ou plus exactement aux épopées dont l'unité lui semble paradigmatique : l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Pour le Stagirite, cette unité tiendrait notamment aux choix judicieux d'un poète « merveilleux entre tous ». En effet, partant d'un événement advenu (τὰ γενόμενα) avec un début et une fin, la Guerre de Troie, Homère choisit de ne traiter que d'une partie déterminée de la guerre. Cela ne l'empêche pas, pour autant, de réussir à embrasser simultanément d'autres parties de l'action ainsi que d'autres temporalités. C'est ce que le poète parvient à faire en parsemant son poème d'épisodes divers, parmi lesquels Aristote mentionne notamment le Catalogue de Vaisseaux !⁵⁴³

On pourrait donc conclure que, d'après Aristote, les épopées, et particulièrement les épopées homériques, se distinguent tout d'abord du fait que l'unité de l'action n'y est pas restreinte comme elle est dans la tragédie qui est limitée non seulement par sa temporalité prévue et établie, mais aussi par son « appareil scénique »⁵⁴⁴ où les acteurs ne peuvent jouer en même temps les différentes parties de l'action qui s'accomplit. De plus, Aristote constate que dans l'épopée, dont l'imitation se réalise en récit (διήγησις), c'est l'habileté dont le poète fait preuve dans son choix de la « bonne » étendue temporelle, qui lui permet d'agencer toute une série d'événements dans leur complexité, qui est précisément la voie dont il dispose pour mener (ou pas) à bien l'unité de son poème⁵⁴⁵. C'est pour ces raisons qu'Aristote a choisi de passer sous silence le nom d'Hérodote, tandis qu'auparavant, ayant évoqué l'ἱστορία, son nom – contrastant avec celui d'Homère du côté de la poésie – lui avait paru utile comme exemple.

Or, n'oublions pas que le λόγος hérodotéen se caractérise par un traitement du temps et un agencement des faits advenus qui sont assez proches de ceux qu'Aristote attribue aux épopées homériques. Tout d'abord parce que, à l'instar des épopées homériques, l'énonciateur de

⁵⁴² Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 23, 1459a 17-29.

⁵⁴³ Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 23, 1459a 30-37 : Δίο, ὥσπερ εἵπομεν ἤδη, καὶ ταύτη θεσπέσιος ἂν φανείν Ὅμηρος παρὰ τοὺς ἄλλους, τῷ μὴδὲ τὸν πόλεμον, καίπερ ἔχοντα ἀρχὴν καὶ τέλος, ἐπιχειρήσαι ποιεῖν ὅλον· λίαν γὰρ ἂν μέγας καὶ οὐκ εὐσύνοπτος ἔμελλεν ἔσεσθαι ὁ μῦθος ἢ τῷ μεγέθει μετριάζοντα καταπεπλεγμένον τῇ ποικιλίᾳ. Νῦν δ' ἐν μέρος ἀπολαβῶν ἐπεισοδίου κέχρηται αὐτῶν πολλοῖς, οἷον νεῶν καταλόγῳ καὶ ἄλλοις ἐπεισοδίοις οἷς διαλαμβάνει τὴν ποιήσιν.

⁵⁴⁴ Pour l'explicitation du spectacle comme l'une des six parties constitutives de la tragédie, voir : ARISTOTE, *Poétique* 6, 1450a 7-14 : πάσης τραγωδίας μέρη εἶναι ἕξι καθ' ἃ ποιὰ τις ἐστὶν ἢ τραγωδίας· ταῦτα δ' ἐστὶ μῦθος καὶ ἦθη καὶ λέξεις καὶ διάνοια καὶ ὄψις καὶ μελοποιία.

⁵⁴⁵ Cf. : ARISTOTE, *Poétique* 24, 1450b 17-30.

l'Enquête expose ses choix dès le départ. Ainsi, s'il veut bien rendre compte de ce qui fut la cause de la guerre entre Grecs et Barbares, de même que l'énonciateur de *l'Illiade* propose d'emblée de chanter la colère d'Achille et ses conséquences⁵⁴⁶, son but est néanmoins d'éviter que les exploits grands et merveilleux soient les seuls à ne pas s'effacer de la mémoire avec le temps⁵⁴⁷. Autrement dit, cela ne correspond pas tout à fait à ce qu'Aristote a choisi d'attribuer aux *ἱστορίας τὰς συνθέσεις*, à ce moment de son traité, à savoir : « dire tous les éléments étant arrivés au cours d'un seul temps, à un seul homme ou à plusieurs ». Par ailleurs, c'est en parsemant son récit de « digressions » qu'Hérodote parvient, lui aussi, à étendre son champ événementiel et temporel – soit le même recours qu'Aristote avait expressément lié au nom d'Homère, sous le nom d'épisodes⁵⁴⁸.

Tout cela nous suggère – et nous reprenons là encore une fois les conclusions avancées par Pascal Payen – que si Aristote ne se consacre nulle part dans la *Poétique* à une vraie analyse de la narration mimétique en prose, une analyse plus détaillée du traité du Stagirite comme de certains passages de la *République* de Platon nous fait pourtant penser que *l'ἱστορία* (et on peut présumer que ce n'est nullement celle d'Hérodote) pourrait elle aussi être éventuellement perçue comme un récit (*διήγησις/ἀππαγγελία*) relevant de certains des attributs propres au champ de la *μίμησις*. De même Hérodote, voire d'autres *ἱστορικοί*, pourraient être considérés comme des « poètes en prose »⁵⁴⁹ puisque leur activité n'échapperait pas à une mise en intrigue (*μῦθος*) des faits advenus (*τὰ γενόμενα*), caractéristique propre à tout récit⁵⁵⁰ dont *l'ordre* est toujours le produit des choix d'un auteur-énonciateur. On comprendra ici ces choix

⁵⁴⁶ *L'Illiade*, I, 1-2 : Μῆνιν ἄειδε, Πηληιάδεω Ἀχιλῆος

οὐλομένην, ἣ μυρ' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε.

⁵⁴⁷ HÉRODOTE, *Histoires*, I, 1, 1 : Ἡροδότου Θουρίου ἱστορίας ἀπόδεξις ἦδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θαυμαστά, τὰ μὲν Ἑλλεσι, τὰ δὲ Βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλέα γένηται, τὰ τε ἄλλα καὶ δι' ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι.

⁵⁴⁸ Pour un commentaire critique de cette notion de « digressions » pour qualifier certaines parties qui composeraient le *λόγος* hérodotéen, voir le point autour de la question dans de JONG, Irène, "Narrative Unity and Units", in BAKKER, 2002, p. 255-258. Voir aussi : PAYEN, 2010, p. 253-255.

⁵⁴⁹ PAYEN, 2010, p. 251.

⁵⁵⁰ Nous reprenons volontiers certains arguments soutenus par RICŒUR, Paul, *Temps et récit*, tome I, Paris, 1983 ; __, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris 2000. Arguments qu'on a été repris en profondeur et de façon critique notamment par CALAME 2005, p. 13-19 ; et aussi plus brièvement par PAYEN, 2010, p. 244 : « (...) Paul Ricœur pose l'hypothèse qu'il existe une unité entre les différents genres narratifs : tous reconstituent dans l'intrigue du récit la dimension temporelle de l'expérience humaine. L'intrigue prend ensemble, « configure », les diverses causes, des faits, des hasards, des conséquences, grâce aux ressources de l'art de raconter. Cette opération de 'mise en intrigue' se déroule selon l'ordre du temps du récit qui est aussi celui de la lecture. La configuration du récit propre trace des intentions de sens de l'auteur (...) et est elle-même un acte de discours. »

comme des actes motivés par l'entourage social qui structure le *hinc et nunc* de l'auteur-énonciateur à un double niveau : intra et extra-discursif⁵⁵¹.

C'est du reste dans cette perspective que nous rejoignons la proposition de Claude Calame. Tout en nous proposant de prendre en compte le po(i)étique dans une perspective plus large – celle d'un *poïen* classique fondé sur la *mimesis* fictionnelle –, il nous invite à concevoir le travail de l'*historien* (ancien et moderne) comme une « historiopoiésis »⁵⁵² dont les objets et fondements épistémologiques se construisent et se définissent toujours en liaison-tension avec ceux des diverses autres modalités discursives dont l'objet se rapporte (aussi) aux événements (advenus ou pas) d'un temps du passé, notamment celles relevant de la ποιήσις narrative. Ceci est confirmé non seulement par une analyse du λόγος hérodotéen mais aussi de celui de Thucydide, quand ce dernier reconnaît que les λόγοι rapportés tout au long de son discours ne sont pas restitués tels qu'ils auraient été dits, mais au plus près possible des paroles réellement prononcées⁵⁵³.

Dans ce sens, après des exemples de textes anciens témoignant de l'existence d'un certain chevauchement entre les domaines du la ποιήσις et de l'ἱστορία, voire du μῦθος et du λόγος, nous pouvons encore faire appel à d'autres exemples, bien plus tardifs et tout aussi intéressants. C'est le cas de certains passages qu'on trouve dans l'œuvre de Polybe (II^e siècle av. n.-è) où se trouve un effort de distinction entre μῦθος et ἱστορία, le premier étant censé procurer du plaisir et produire de l'étonnement (ἡδονὴν καὶ ἔκπληξιν), tandis que la deuxième aurait pour objectif d'atteindre la « vérité » (ἀλήθειαν εἶναι τέλος). Cette opposition n'en laisse pas moins supposer leur liaison puisque le terme μῦθος sert également à désigner les récits mesongers à la fois chez les *historiens*⁵⁵⁴ mais également et surtout chez

⁵⁵¹ Cf. CALAME 2005, p. 14-16, qui nous exhorte à prendre en compte les dimensions énonciatives, spatio-temporelles et pragmatiques des énoncés.

⁵⁵² Cf. CALAME 2005, p. 22.

⁵⁵³ CALAME, 2005, p. 32. Cf. THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 22, 1 : Καὶ ὅσα μὲν λόγῳ εἶπον ἕκαστοι ἢ μέλλοντες πολεμήσειν ἢ ἐν αὐτῷ ἦδη ὄντες, χαλεπὸν τὴν ἀκρίβειαν αὐτὴν τῶν λεχθέντων διαμνημονεῦσαι ἦν ἐμοί τε ὧν αὐτὸς ἤκουσα καὶ τοῖς ἄλλοθεν ποθεν ἐμοὶ ἀπαγγέλουσιν· ὡς δ' ἂν ἐδόκουν μοι ἕκαστοι περὶ τῶν αἰεὶ παρόντων τὰ δέοντα μάλιστ' εἰπεῖν, ἐχομένῳ ὅτι ἐγγύτατα τῆς ξυμπάσης γνώμης τῶν ἀληθῶς λεχθέντων, οὕτως εἴρηται.

⁵⁵⁴ Cf. POLYBE, *The Histories*, XXXIV, 4, 1-4. À propos du champ sémantique de *muthos* chez Polybe, cf. SAÏD, 2010, p. 76 : « *Muthos* ne sert pas seulement à dénoncer les fictions des poètes. Il désigne aussi dans l'*Histoire* de Polybe tous les récits mesongers (...). Il sert aussi à condamner des ouvrages historiques (...). À la différence du récit qui oppose *muthos* et *historia*, l'unique occurrence de *muthos* dans les discours rapportés par Polybe associe étroitement les deux mots, ce qui n'a rien de surprenant quand on connaît les usages des orateurs qui ne distinguent pas le mythe de l'histoire dans leurs exemples. »

Homère⁵⁵⁵, dont les poèmes sont qualifiés à la fois d'*histoire*, de *rhétorique* et de *mythe* (ἡ συνέστηκεν ἐξ ἱστορία καὶ διαθέσεως καὶ μύθου).

On trouve une perspective analogue, plus tard, dans la *Géographie* de Strabon, au I^e siècle av. n.-è. Si cet auteur affirme certes une distinction entre le domaine du μῦθος et celui de l'ἱστορία, il souligne que l'un et l'autre se retrouvent soit dans les discours produits par les ποιητής, soit dans les écrits des ἱστορικοὶ – notamment les premiers⁵⁵⁶. Par ailleurs, si cet auteur est bien soucieux d'affirmer une distinction entre ποιήσις et ἱστορία, il convient de ne pas oublier qu'il se livre, en particulier dans ses « Prolégomenes », à une véritable défense d'Homère, ὁ ποιητής. Il perçoit ce dernier comme le premier promoteur de la connaissance géographique qui, à son avis, est avant tout philosophique (φιλοσόφου πραγματείας)⁵⁵⁷. On ne saurait donc s'étonner que Strabon fasse de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* ses références majeures et que, tout en commentant certains passages des poèmes homériques, Strabon n'hésite pas non plus à parler de l'acte de mise en œuvre poétique des faits passés comme du résultat d'une enquête (ἱστορουμένων)⁵⁵⁸, voire de ses poèmes/d'Homère comme un témoignage historique

⁵⁵⁵ Cf. POLYBE, *The Histories*, XXXIV, 4, 1-4: Εἰ δὲ τίνα μὴ συμφωνεῖ, μεταβολὰς αἰτᾶσθαι δεῖν ἢ ἄγνοιαν ἢ καὶ ποητικὴν ἐξουσίαν, ἢ συνέστηκεν ἐξ ἱστορία καὶ διαθέσεως καὶ μύθου. τῆς μὲν οὖν ἱστορίας ἀλήθειαν εἶναι τέλος, ὡς ἐν Νεῶν καταλόγῳ τὰ ἐκάτοις τόποις συμβεβηκότα λέγοντος τοῦ ποιητοῦ, τὴν μὲν πετρήσαν, τὴν δὲ ἐσχατόσαν πόλιν, ἄλλην δὲ πολυτρήρων, τὴν δ' ἀρχίαλον· τῆς δὲ διαθέσεως ἐνέργεσιαν εἶναι τὸ τέλος, ὡς ὅταν μαχομένους εἰσάγη, μύθου δὲ ἡδονὴν καὶ ἔκπληξιν. τὸ δὲ πάντα πλάττειν οὐ πηανὸν οὐδ' Ὀμηρικόν· τὴν γὰρ ἐκείνου ποίησιν φιλοσόφημα πάντας νομίζουσιν, οὐχ ὡς Ἐρατοσθένους φησί, κελεύων μὴ κρίνειν πρὸς τὴν διάνοιαν τὰ ποιήματα μηδ' ἱστορίαν ἀπ' αὐτῶν ζητεῖν.

⁵⁵⁶ STRABON, I, 2, 8 : Τοιαύτης δὲ τῆς μυθοποιίας οὐσης καὶ καταστρεφούσης εἰς τὸ κοινωνικὸν καὶ τὸ πολιτικὸν τοῦ βίου σχῆμα καὶ τὴν τῶν ὄντων ἱστορίαν, οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν ὑπέλαβον. Χρόνοις δ' ὕστερον ἢ τῆς ἱστορίας γραφῆ καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μέσον· αὕτη μὲν οὖν πρὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποητικὴ δημωφελεστέρα καὶ ἡέατρα πληροῦν δυναμένη· ἡ δὲ δὴ τοῦ Ὀμήρου ὑπερβαλλόντως. Καὶ οἱ πρῶτοι δὲ ἱστορικοὶ καὶ φυσικοὶ μυθογράφοι.

⁵⁵⁷ Cf. STRABON, I, 1, 2 : Καὶ πρῶτον ὅτι ὀρθῶς ὑπειλήφραμεν καὶ ἡμεῖς καὶ οἱ πρὸ ἡμῶν, ὧν ἔστι καὶ Ἰππαρχος, ἀρχηγέτην εἶναι τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας Ὀμηρον· ὅς οὐ μόνον ἐν τῇ κατὰ τὴν ποίησιν ἀρετῇ πάντας ὑπερβέβληται τοὺς πάλαι καὶ τοὺς ὕστερον (...); I, 1, 1-3 : Τῆς τοῦ φιλοσόφου πραγματείας εἶναι νομίζομεν, εἴπερ ἄλλεν τινά, καὶ τὴν γεωγραφικὴν, ἣν νῦν προσηρήμεθα ἐπισκοπεῖν.

⁵⁵⁸ STRABON, I, 2, 36 : Περὶ δὲ τῶν τοῦ ὠκεανοῦ παθῶν εἴρηται μὲν ἐν μύθου σχήματι· καὶ γὰρ τούτου στοχάζεσθαι δεῖ τὸν ποιητήν. Ἀπὸ γὰρ τῶν ἀμπώτεων καὶ τῶν πλημμυρίδων ἢ Χάρυβδις αὐτῷ μεμύθηται, οὐδ' αὐτὴ παντάπασιν Ὀμήρου πλάσμα οὔσα, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ἱστοροθυμένων περὶ τὸν Σικελικὸν πορθμὸν διεσκευασμένη. I, 2, 40 : Τοιαύτας δὴ τισιν ἀφορμαῖς ὁ ποιητής χρησάμενος τὰ μὲν ὁμολογεῖ τοῖς ἱστορουμένοις, προσμυθεύει δὲ τούτοις, ἔθος τι φυλάττων καὶ κοινὸν καὶ ἴδιον. (Nous soulignons). Voir CALAME, 2011, p. 72.

(ἱστορίαν λεγόμενα) qui peut être comparé à celui de Thucydide !⁵⁵⁹ Soulignons que le terme employé par Strabon est dérivé de celui d'ἱστορία – qu'on trouve notamment chez Hérodote et aussi, sous forme verbale (ἱστορέω), lié au nom du poète dans la « Vie d'Homère » qui lui est attribuée⁵⁶⁰.

En dernier lieu – et pour ne pas en finir sans revenir à la question de la « vérité » (ἀληθεία) comme un (im)possible critère susceptible de distinguer définitivement entre les domaines de l'ἱστορία et de la ποιήσις dans l'antiquité grecque et romaine – voyons brièvement certains aspects d'un traité de Lucien de Samosate : le *Comment écrire l'histoire* (ΠΙΟΣ ΔΕΙ ΙΣΤΟΡΙΑΝ ΣΓΓΡΑΦΕΙΝ). Traité du II^e siècle, son but serait de « proposer aux historiens quelques petites exhortations, quelques recommandations »⁵⁶¹ à propos de ce que l'auteur pense être la bonne façon d'écrire l'*histoire*⁵⁶². L'utilité de cette entreprise est justifiée dès le départ par le constat qu'à son époque le nombre d'écrivains qui se seraient consacrés à ce genre s'est multiplié, du simple fait qu'ils considéraient l'écriture de l'histoire comme chose très facile. Lucien de Samosate, au contraire, l'estime comme un λόγος dont la composition, plus que toute autre, demande, outre des connaissances techniques (τέκνα), une mûre réflexion – du moins si le but est d'écrire une œuvre comparable à celle de Thucydide⁵⁶³, voire un ἐς ἀεὶ κτῆμα συντιθείη⁵⁶⁴.

⁵⁵⁹ STRABON, X, 2, 26 : ὥστ' ἐκπίπτει εἰς τὰ παρὰ τὴν Ὀμηρικὴν ἱστορίαν λεγόμενα. Θουκυδίδες δὲ καὶ ἄλλο (...) φασί (...).

⁵⁶⁰ 6 : καὶ ὅπου ἐκάστοτε ἀφίκοιτομ πάντα τὰ ἐπιχώρια διεωρᾶτο καὶ ἱστορέω ἐπυθάνετο· εἰκὸς δὲ μιν ἦν καὶ μνημόσυνα πάντων γράφεσται.

⁵⁶¹ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 4 : (...) παραίνεσιν δὲ τινα μικρὰν καὶ ὑποθήκας ταύτας ὀλίγας ὑποθήσομαι τοῖς συγγραφοῦσιν (...).

⁵⁶² Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 63 : (...) οὗτός σοι κανὼν καὶ στάθμη ἱστορίας δικαίας (...).

⁵⁶³ Thucydide, et avec lui Hérodote et Xénophon seront mentionnés comme des exemples de bons historiens (συγγραφεύς) à plusieurs reprises tout au long du traité. Voir, parmi d'autres LUCIEN, *Comment écrire l'histoire* 39, 42, 54.

⁵⁶⁴ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 5 : Καίτοι οὐδὲ παραινέσεως οἱ πολλοὶ δεῖν οἴονται σφίσι μὲν ἐπὶ τὸ πρᾶγμα, οὐ μᾶλλον ἢ τέχνης τινὸς ἐπὶ τὸ βαδίζειν ἢ ἐσθιεῖν, ἀλλὰ πάνυ ῥᾶστον καὶ πρόχειρον καὶ ἅπαντος εἶναι ἱστορίαν συγγράψαι, ἣν τις ἐρμηνεῦσαι τὸ ἐπελθὼν δύνηται. τὸ δὲ οἴσθαι πού καὶ αὐτός, ὧ ἑταῖρε, ὡς οὐ τῶν εὐμεταχειρίστων οὐδὲ ῥαθύμως συντεθεῖναι δυναμένων τοῦτ' ἐστίν, ἀλλ', εἴ τι ἐν λόγοις καὶ ἄλλο, πολλῆς τῆς φροντίδος δεόμενον, ἦν τις, ὡς ὁ Θουκυδίδης φησίν, ἐς ἀεὶ κτῆμα συντιθείη. On retiendra la remarque faite par André Hurst dans sa traduction du traité de Lucien (Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 53, note 33) : « *Ktēma es aei* est une formule célèbre de Thucydide (1, 22, 4). Elle a dû passer pour un slogan auprès des amateurs d'histoire. Lucien y reviedra fréquemment (§ 42 ; 61 ; 63). »

En effet, ce traité est un pamphlet dirigé contre les historiens de son temps⁵⁶⁵ qui produisent, d'après Jacques Bompaire, des écrits où la « (...) critique y tourne à la parodie et l'analyse des ouvrages ridicules au raccourci caricatural »⁵⁶⁶. Ceci doit nous mettre en garde contre toute tentative de lecture littérale. En tout cas, le fait que ce texte soit l'un des rares qui nous soit parvenu qui soit entièrement consacré à un examen des bonnes et des mauvaises façons d' *écrire l'histoire* suffit à le considérer comme d'une importance⁵⁶⁷. Le constat relevé par Lucien est sans doute le symptôme d'une absence d'homogénéité concernant cette pratique, encore à cette époque, laquelle pouvait prêter à rire ?!⁵⁶⁸

Quoi qu'en soit, les termes de l'analyse de Lucien font sans doute écho à des notions courantes de la critique, telles qu'on a pu les trouver chez Platon et Aristote mais aussi dans les œuvres d'auteurs tels Cicéron, Denys d'Halicarnasse et Flavius Josèphe. On pense notamment au fait que l' *ἱστορία* s'y trouve traitée comme un *λόγος*⁵⁶⁹ dont le développement se fait sous forme de récit (*διήγησις*)⁵⁷⁰. La particularité de cette modalité discursive ne résiderait pas dans le fait que ses éventuels auteurs se trouveraient limités par les recours de leur langue –la même que celle dont disposent les *ποιητής* –, mais dans la contrainte⁵⁷¹ qui est la leur de devoir tout sacrifier à la « vérité » (*ἀληθεία*)⁵⁷², puisque l' *ἱστορία* n'est pas censée « tolérer ne fût-ce

⁵⁶⁵ BRANDÃO, Jacyntho, « Histoire et fiction chez Lucien de Samosate », dans BOUVIER ; CALAME, 1998, p. 120.

⁵⁶⁶ BOMPAIRE, Jacques, *Lucien écrivain, imitation et création*, thèse de lettres, Paris, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 2000, p. 606.

⁵⁶⁷ Voir à ce propos l' « Introduction » de la traduction de HUST, 2010, p. XVI : « On s'est demandé si, au moment de critiquer ceux qui s'appuient de manière trop voyante sur des modèles littéraires, Lucien utilisait lui-même un modèle. Ce modèle supposé serait un traité sur le thème de la manière d'écrire l'histoire, mais datant de l'époque hellénistique (...). Or Lucien, pouvait lire des traités aujourd'hui perdus comme ceux de Théophraste ou de Praxiphane. On pourrait même rêver des traités aujourd'hui perdus de Callimaque (...). »

⁵⁶⁸ Voir à ce propos plus récemment l'article de BRIAND, Michel, « La fiction qui pense en riant : avatars et paradoxes du *muthos* et du *pseudos* chez Lucien », *Cahiers Forell - Formes et Représentations en Linguistique et Littérature*, 2014. Disponible : <http://09.edel.univ-poitiers.fr/lescahiersforell/index.php?id=243> . Consulté le 14 janvier 2015.

⁵⁶⁹ N'oublions pas que chez Hérodote le terme *ἱστορίας* indique une activité et non le texte qu'en résulte.

⁵⁷⁰ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 55 : Μετὰ δὲ τὸ προοίμιον, ἀνάλογον τοῖς πράγμασιν ἢ μηκυνόμενον ἢ βραχυνόμενον, εὐαφῆς τε καὶ εὐάγωγος ἔστω ἢ ἐπὶ τὴν διήγησιν μετάβασις. ἅπαν γὰρ ἀτεχνῶς τὸ λοιπὸν σῶμα τῆς ἱστορίας διήγησις μακρὰ ἐστίν.

⁵⁷¹ BRANDÃO, 1998, p. 124, qui croit que la vérité y est évoquée comme une « contrainte mimétique » imposée à l'historien, à l'opposé de la « liberté pure » (*ἄκροατος ἐλευθερία*) caractéristique exclusive de la pratique poétique. Voir ci-dessous.

⁵⁷² Cf. Parmi d'autres LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 39 : Τοῦ δὲ συγγραφέως ἔργον ἔν—ὡς ἐπραχθη εἰπεῖν. (...) ἀλλ' οὐ Ξενοφῶν αὐτὸ ποιήσει, δίκαιος συγγραφεύς, οὐδὲ Θουκυδίδης. ἀλλὰ κἂν ἰδία μισῆ τινος πολὺ ἀναγκαιότερον ἠγήσεται τὸ κοινὸν καὶ τὴν ἀλήθειαν περὶ πλείονος ποιήσεται τῆς ἔχθρας, κἂν φιλή ὁμως οὐκ ἀφέξεται ἀμαρτάνοντος. 40 Ἐν γάρ, ὡς ἔφην, τοῦτο ἴδιον ἱστορίας, καὶ μόν θυτέον τῇ ἀληθείᾳ, εἴ τις ἱστορίαν γράψων ἴοι, τῶν δὲ ἄλλων ἀπάντων ἀμελητέον αὐτῶ, καὶ

pour un instant l'intrusion d'une inexactitude (ψεῦδος) »⁵⁷³. Dans une autre œuvre de Lucien, les *Narrations véritables* (ΑΛΗΘΩΝ ΔΙΗΓΗΜΑΤΩΝ)⁵⁷⁴, nous voyons bien que tel n'était pas le cas, loin s'en faut, et que, au moins depuis Xénophon, les auteurs anciens n'ont jamais pas cessé de reprocher à leurs devanciers⁵⁷⁵, des *historiens* et d'autres producteurs de λόγοι plus anciens, le fait que leurs contenaient « beaucoup de prodiges et de fables » (πολλὰ τεράστια καὶ μυθώδη συγγεγραφότων)⁵⁷⁶.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, dans ce traité, l'écriture de l'ἱστορία se trouve elle aussi explicitement liée au domaine des τέκνα, dont la particularité est de produire un récit rapportant des événements tels qu'ils se sont produits (γεγενημένα)⁵⁷⁷, de la façon la plus claire, la plus limpide possible⁵⁷⁸. Ce résultat est censé être obtenu à la condition d'éviter tout excès dans l'application des recours rhétoriques dont on dispose⁵⁷⁹. D'où – et dans le dessein de

ὄλως πῆχυς εἷς καὶ μέτρον ἀκριβές, ἀποβλέπειν μὴ εἰς τοὺς νῦν ἀκούοντας ἀλλ'εἰς τοὺς μετὰ ταῦτα συνεσομένους τοῖς συγγράμμασιν. Voir aussi les deux chapitres de conclusion 61 et 62.

⁵⁷³ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 7 : (...) ἢ δὲ οὐκ ἂν τι ψεῦδος ἐμπεσὼν ἢ τὴν ἱστορία (...). Voir à ce propos : BRAIND, 2014, « La pseudologia de Lucien ». Voir aussi : BRANDÃO, 1998, p. 124, pour qui le « mensonge » chez Lucien ne doit pas « (...) être entendu comme un propos contraire à la vérité, mais comme un genre de discours qui a sa propre nature face aux discours vrais (ceux de l'histoire, de la philosophie et de la rhétorique), un discours dont l'origine remonte à Homère ou, plus précisément, aux récits d'Ulysse chez les Phéaciens. Il s'agit donc d'un *pseudos* originaire, qui est inspiré par les Muses (...) ». Cet auteur tient par ailleurs à souligner le fait que : « Le problème du *pseudos* a vivement intéressé Lucien, qui traite de la question dans *Les Amis du mensonge ou l'incrédule* (*Philopsudeis*). Il s'interroge sur 'le motif qui pousse la plupart des hommes à aimer le *pseudos* – au point qu'ils se plaisent (*hēdomenoi*) à tenir des discours qui n'ont plus de sens commun et à prêter toute leur attention à ceux qui en débitent de semblables' [LUCIEN, *Le menteur*, I]. On voit que cette question se pose surtout à propos de la réception du *pseudos*, qui n'a apparemment aucune utilité, mais qui plaît beaucoup aux hommes. Lucien ne donne pas de solution conceptuelle au problème, car son but principal est la critique ; mais il discerne trois catégories de *pseudos*. »

⁵⁷⁴ Pour cette alternative dans la traduction du titre en grec, nous reprenons : BOULOGNE, Jacques, « Narrations véritables : miscellanées de toutes les hybridations imaginables », *Uranie 6, Hybrides et hybridités*, 1996, p. 81-101.

⁵⁷⁵ BNJ 1 F 1a.

⁵⁷⁶ Cf. LUCIEN, *Histoires vraies* A, 2, 8-1 : ἀλλ'ὅτι καὶ τῶν ἱστορουμένων ἕκαστον οὐκ ἀκωμωδῆτως ἦνικται πρὸς τινὰς τῶν παλαιῶν ποιητῶν τε καὶ συγγραφέων καὶ φιλοσόφων πολλὰ τεράστια καὶ μυθώδη συγγεγραφότων (...). Nous avons repris ici la traduction proposée par Jacques BOMPAIRE, Paris, Les Belles Lettres, 2003. Notons qu'il reprend notamment ici le terme « μυθώδη » – ce qu'il fera aussi au cours de son *Comment écrire l'histoire*, 10 ; 40 – qu'on trouvait chez THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 21.

⁵⁷⁷ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 38 : (...) γεγενημένα ὡς ἐπράχθη διηγῆται—οὐ γὰρ ποιητῆς αὐτῶν ἀλλὰ μηνυτῆς ἦν.

⁵⁷⁸ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 5 : Μάλιστα δὲ κατόπτρω εὐοικίαν παρασχέσθω τὴν γνώμην ἀθόλω καὶ στιλπνῶ καὶ ἀκριβεῖ τὸ κέντρον καὶ ὁποίας ἂν δέξηται τὰς μορφὰς τῶν ἔργων τοιαῦτα καὶ δεικνύτω αὐτά. Διάτροφον δὲ ἢ παρὰ χρόνον ἢ ἑτερόσχημον μηδέν, οὐ γὰρ ὥσπερ οἱ ῥήτορες γράφουσιν, ἀλλὰ τὰ μὲν λεχθησόμενα ἔστιν καὶ εἰρήσεται πέπρακται γὰρ ἤδη· δεῖ δὲ πᾶσαι καὶ εἰπεῖν αὐτά.

⁵⁷⁹ On reprend la traduction de HURST, 2010. Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 43 : (...) τὴν δὲ φωνὴν καὶ τὴν τῆς ἐρμηνείας ἰσχύν, τὴν μὲν σφοδρὰν ἐκείνην καὶ κάρχαρον καὶ συνεχῆ ταῖς περιοδαῖς καὶ

mettre en relief ce qui distingue l'ἱστορία – l'utilité de faire d'emblée appel à la figure du poète, dont l'activité, ne visant que le plaisir, serait, au contraire, libre de toute contrainte (ἄκρατος ἐλευθερία)⁵⁸⁰, soit stylistique, soit en ce qui concerne sa matière, et dont le savoir pourrait être éventuellement qualifié de « vrai » (ἀληθείας)⁵⁸¹. De ce qui précède, on pourrait dire que Lucien fait de la *poésie* une sorte de « (...) décor à partir duquel se définit ce que doit être l'« histoire »⁵⁸², de même qu'Aristote aurait fait de l'ἱστορία l'opposé opportun de la ποιήσις.

Ainsi, confondre l'une et l'autre τέκναι serait, d'après Lucien, un « défaut gravissime »⁵⁸³. Et pourtant, si on tient compte de ce que l'auteur déclare dans ses *Narrations véritables* ainsi que des exemples nombreux qu'il fournit dans son traité⁵⁸⁴, ce défaut était très partagé à son époque. Dans cette perspective, le choix de l'organisation même du traité, composé de deux parties, se trouve justifié⁵⁸⁵. La première de ces parties⁵⁸⁶ indique ce qu'il faut absolument éviter, c'est-à-dire ce qui d'après lui est caractéristique des écrits des « mauvais historiens » (κακίας συγγραφοῦσιν) de son temps. La première caractéristique évoquée est, sinon la plus grave du moins la plus conséquente : il s'agirait de faire un discours dont le but immédiat serait de

ἀγκύλην ταῖς ἐπιχειρήσεσι καὶ τὴν ἄλλην τῆς ῥητορείας δεινότητα μὴ κομιδῇ τεθηγμένος ἀρχέσθω τῆς γραφῆς, ἀλλ' εἰρηνικώτερον διακείμενος. καὶ ὁ μὲν νοῦς σύστοιχος ἔστω καὶ πυκνός, ἡ λέξις δὲ σαφῆς καὶ πολιτικῆ, οἷα ἐπισημότατα δηλοῦν τὸ ὑποκείμενον.

⁵⁸⁰ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 8 : εὐόκασιν οἱ τοιοῦτοι ὡς ποιητικῆς μὲν καὶ ποιημάτων ἄλλαι ὑποσχέσεις καὶ κανόνες ἴδιοι, ἱστορίας δὲ ἄλλοι. ἐκεῖ μὲν γὰρ ἄκρατος ἢ ἐλευθερία καὶ νόμος εἷς—τὸ δόξαν τῷ ποιητῇ. (Je souligne). Ce qui fait écho à l'expression « μυθολογεῖν ἐλευθερίας », présente dans un passage des *Histoires Vraies* A, 4, 6-7. De même que dans son *ΔΙΑΛΟΓΟΣ ΠΡΟΣ ΗΣΙΟΔΟΝ* : σὺ δὲ τὸ μέγιστον ὧν ἔχομεν ἀγαθῶν ἀφαιρῆ ἡμᾶς λέγω δὲ τὴν ἐλευθερίαν καὶ τὴν ἐν τῷ ποιεῖν ἐξουσίαν (...).

⁵⁸¹ Cf. LUCIEN, *ΔΙΑΛΟΓΟΣ ΠΡΟΣ ΗΣΙΟΔΟΝ*, 3 : πρέποι γὰρ ἄν, ὥσπερ οἱ θεοὶ δοτῆρες ἑάων εἰσίν, οὕτω δὲ καὶ ὑμῖν, τοῖς φίλοις καὶ μαθηταῖς αὐτῶν, μετὰ πάσης ἀληθείας ἐξηγεῖσθαι περὶ ὧν ἴσθε καὶ λυεῖν ἡμῖν τὰς ἀπορίας.

⁵⁸² BRANDÃO, 1998, p. 121.

⁵⁸³ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 8 : (...) μέγα τοίνυν—μᾶλλον δὲ ὑπέρομεγα τοῦτο κακόν—εἰ μὴ εἰδείη τις χωρίζειν τὰ ἱστορίας καὶ τὰς ποιητικῆς, ἀλλ' ἐπεισάγοι τῇ ἱστορίᾳ τὰ τῆς ἐτέρας κομμώματα—τὸν μῦθον καὶ τὸ ἐγκώμιον καὶ τὰς ἐν τούτοις ὑπερβολὰς (...).

⁵⁸⁴ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 14-26.

⁵⁸⁵ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 6 : Διττοῦ δὲ ὄντος τοῦ τῆς συμβουλῆς ἔργου, τὰ μὲν γὰρ αἰρεῖσθαι, τὰ δὲ φεύγειν διδάσκει, φέρε πρῶτα εἶπωμεν ἅτινα φευκτέον τῷ ἱστορίαν συγγράφοντι καὶ ὧν μάλιστα καθαρευτέον, ἔπειτα οἷς χρώμενος οὐκ ἂν ἀμάρτοι τῆς ὀρθῆς ἐϋθύ ἀγούσης—ἀρχὴν τε οἷαν αὐτῷ ἀρκτέον καὶ τάκιν ἤντινα τοῖς ἔργοις ἐφαρμοστέον καὶ μέτρον ἐκάστου καὶ ἄσιωπητέον καὶ οἷς ἐνδιατριπτέον καὶ ὅσα παραδραμεῖν ἄμεινον καὶ ὅπως ἐρμηνεῦσαι αὐτὰ καὶ συναρμόσαι. Ταῦτα μὲν καὶ τὰ τοιαῦτα ὕστερον. νῦν δὲ τὰς κακίας ἤδη εἶπωμεν, ὅποσαι τοῖς συγγραφοῦσιν παρακολουθοῦσιν.

⁵⁸⁶ La première partie va du chapitre 7 jusqu'au chapitre 33.

glorifier son public du moment, voire de couvrir d'éloges des dirigeants et des chefs d'armées⁵⁸⁷. Tandis qu'au contraire, le but majeur d'une *ἱστορία* ne serait pas d'être agréable, mais d'être utile⁵⁸⁸ à l'intérêt commun, notamment à ceux qui viendront après⁵⁸⁹.

En effet, l'historien idéal proposé dans ce traité doit posséder parmi ses qualités principales, « un esprit digne des affaires publiques »⁵⁹⁰, la maîtrise du style étant l'autre de ses attributs fondamentaux. Ainsi, du fait que, d'après Lucien, la première de ces qualités ne s'enseigne pas, ce qui reste à faire est de présenter des conseils permettant d'acquérir une virtuosité convenable à l'écriture de l'*ἱστορία*⁵⁹¹. Ce qui est décrit dans la deuxième partie⁵⁹² où, parmi d'autres aspects, l'auteur aborde des principes qui lui semblent utiles tels que : choisir par où commencer et à quels sujets se consacrer, distinguer parmi les faits ceux qu'il convient de rapporter (selon un bon ordre et une juste longueur) et ceux qu'il faut taire, ne pas s'attendre à mentionner des événements mineurs⁵⁹³. Les exemples sont issus des œuvres d'Hérodote, de Thucydide, de

⁵⁸⁷ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 7 : Καὶ πρῶτόν γε ἐκείνο ἡλίκον ἀμαρτάνουσιν ἐπισκοπήσωμεν· ἀμελήσαντες γὰρ οἱ πολλοὶ αὐτῶν τοῦ ἱστορεῖν τὰ γεγενημένα τοῖς ἐπαίνοις ἀρχόντων καὶ στρατηγῶν (...).

⁵⁸⁸ Pour une reprise de cet aspect voir LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 9 : Ὅσοι δὲ οἴονται καλῶς διαιεῖν εἰς δύο τὴν ἱστορίαν, εἰς τὸ τερπνὸν καὶ χρήσιμον, καὶ διὰ τοῦτο εἰσποιοῦσι καὶ τὸ ἐγκώμιον ἐς αὐτὴν ὡς τερπνὸν καὶ εὐφραῖνον τοὺς ἐντυγχάνοντας, ὁρᾶς ὅσον τάληθοῦς ἡμαρτήκασι ; πρῶτον μὲν κιβδήλω τῇ διαιερέσει· ἐν γὰρ ἔργον ἱστορίας καὶ τέλος, τὸ χρήσιμον, ὅπερ ἐκ τοῦ ἀληθοῦς μόνου συνάγεται. τὸ τερονδὸν δὲ ἄμεινον μὲν εἰ καὶ αὐτὸ παρακολουθήσειεν—ὡσπερ καὶ κάλλος ἀληθῆ·

⁵⁸⁹ Cf. Parmi d'autres LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 39 : Τοῦ δὴ συγγραφέως ἔργον ἐν—ὡς ἐπραχθη εἰπεῖν. (...) ἀλλ'οὐ Ξενοφῶν αὐτὸ ποιήσει, δίκαιος συγγραφεύς, οὐδὲ Θουκυδίδης. ἀλλὰ κἂν ἰδίᾳ μισθὸν τινος πολὺ ἀναγκαιότερον ἡγήσεται τὸ κοινὸν καὶ τὴν ἀλήθειαν περὶ πλείονος ποιήσεται τῆς ἔχθρας, κἂν φιλῆ ὅμως οὐκ ἀφέξεται ἀμαρτάνοντος. 40 Ἐν γὰρ, ὡς ἔφην, τοῦτο ἴδιον ἱστορίας, καὶ μόν θυτέον τῇ ἀληθείᾳ, εἴ τις ἱστορίαν γράψων ἴοι, τῶν δὲ ἄλλων ἀπάντων ἀμελητέον αὐτῷ, καὶ ὅλως πῆχυς εἷς καὶ μέτρον ἀκριβές, ἀποβλέπειν μὴ εἰς τοὺς νῦν ἀκούοντας ἀλλ'εἰς τοὺς μετὰ ταῦτα συνεσομένους τοῖς συγγράμμασιν. Voir aussi les deux chapitres de conclusion 61 et 62.

⁵⁹⁰ Ce que, comme tient à signaler Brandão fait écho aux limites qu'il attache aussi à l'activité du rhéteur. BRANDÃO, 1998, p. 123 : « (...) La liberté de l'historien est soumise à une exigence de vérité, de même que la liberté du philosophe, d'après Lucien, est soumise à une exigence de cohérence entre ses paroles et ses actions et que la liberté du rhéteur dépend du rapport de son discours avec les affaires de la *polis*. »

⁵⁹¹ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 34 : Φημὶ τοίνυν τὸν ἄριστα ἱστορίαν συγγράφοντα δύο μὲν ταῦτα κορυφαῖότατα οἰκοθεν ἔχοντα ἡκεῖν, σύνεσιν τε πολιτικὴν καὶ δύναμιν ἐρμηνευτικὴν, τὴν μὲν ἀδίδακτόν τι τῆς φύσεως δῶρον, ἡ δύναμις δὲ πολλῇ τῇ ἀσκέσει καὶ συνεχεῖ τῷ πόνῳ καὶ ζήλῳ τῶν ἀρχαίων προσηγενημένη ἔστω.

⁵⁹² Cette deuxième partie va du chapitre 34 jusqu'au chapitre finale du poème (63).

⁵⁹³ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, 6 : (...) ἀρκτέον καὶ τάξιν ἦντινα τοῖς ἔργοις ἐφαρμοστέον καὶ μέτρον ἐκάστου καὶ ἄσιωπητέον καὶ οἷς ἐνδιατριπτέον καὶ ὅσα παραδραμεῖν ἄμεινον καὶ ὅπως ἐρμηνεύσαι αὐτὰ καὶ συναρμόσαι. Οὐ ἰκονεῖ ἡμεῖς τὸν ἄριστον ἄνθρωπον ἀλλ'ὅσον ἔστιν ἐν τῷ ἔργῳ. Voir aussi les deux chapitres de conclusion 61 et 62.

Xénophon, mais aussi d’Homère – évoqué notamment comme exemple d’auteur qui aurait su garder la bonne mesure dans l’étendue des descriptions⁵⁹⁴.

Homère, bien que poète dont l’œuvre s’appuie « la plupart du temps sur l’invention légendaire (μυθώδης) », se voit ainsi accordé du crédit lorsqu’il parle d’un personnage tel qu’Achille ! Car, ne parlant pas d’un vivant, mais de quelqu’un disparu depuis longtemps, il n’y aurait aucune motivation immédiate qui le pousserait à exagérer sa description, voire à mentir dans le but de s’attirer la bienveillance de ses contemporains⁵⁹⁵. Ce qui, par conséquent, nous permet de penser que, selon Lucien – et malgré tout, en accord avec la tradition – Homère serait un exemple possible de « bon historien ». Or, n’oublions pas que cet auteur aurait déjà eu l’occasion, bien sûr fictive, d’interroger Homère dans l’Île des Bienheureux, sans pour autant lui voir posé des questions concernant la véracité des événements rapportés dans ses œuvres⁵⁹⁶.

Au sujet d’Homère nous reviendrons dans la deuxième partie de notre thèse, étant donné que la valeur du passé rapporté dans et par l’*Iliade* et l’*Odyssée* pose de nombreuses questions que nous essaierons de préciser à propos de la première de ces œuvres. Nous nous arrêterons ensuite plus particulièrement sur la question de la valeur *historique* de l’ensemble de vers qui composent les Catalogue des Vaisseaux.

De ce qui précède, retenons une conclusion à laquelle est parvenu, parmi d’autres, Claude Calame, à savoir, que même « (...) au II^e siècle apr. J. C., [il n’y a] pas encore de catégorie moderne du *mythe*, mais une attitude des plus attentistes, sinon respectueuses, vis-à-vis de ces *lógoi* de la tradition indigène, en dépit des conséquences physiques ou historiques qu’on leur reconnaît », puisque le « (...) critère éthico-religieux prévaut une fois encore sur celui de la

⁵⁹⁴ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l’histoire*, 57 : Μάλιστα δὲ σωφρονητέον ἐν ταῖς τῶν ὀρῶν ἢ τειχῶν ἢ ποταμῶν ἐρμηνείαις (...) οἷον ὀρᾶς καὶ Ὅμηρος ὁ μεγαλόφρων ποιεῖ.

⁵⁹⁵ Cf. LUCIEN, *Comment écrire l’histoire*, 40 : Ὅμηρῳ γοῦν, καίτοι πρὸς τὸ μυθώδης τὰ πλεῖστα συγγεγραφόντι ὑπὲρ τοῦ Ἀχιλλέως, ἤδη καὶ πιστεύειν τινὲς ὑπάγονται, μόνον τοῦτο εἰς ἀποδειξιν τῆς ἀληθείας μέγα τεκμήριον τιθέμενοι ὅτι μὴ περὶ ζῶντος ἔγραφεν· οὐ γὰρ εὐρίσκοθυσιν οὔτινος ἔνεκα ἐψεύδεται ἄν. (Nous soulignons).

⁵⁹⁶ Cf. LUCIEN, *Histoires Vraies B*, 2, 20. Voir à ce propos KIM, p. 163 : “(...) The only questions and answers he reveals to his readers are centered on Homer’s biography or the composition of his poetry, and scrupulously avoid any discussion of the content of Homer’s poetry.” Voir aussi : BRIAND, Michel, « Lucien et Homère dans les Histoires Vraies : pratique et théorie de la fiction au temps de la Seconde Sophistique », *Lalies* 25, Paris, Éd. Rue d’Ulm, 2006, p. 127-140.

valeur de vérité »⁵⁹⁷. Toutefois on peut en tirer une autre conclusion également importante : au II^e siècle encore, on ne peut pas non plus parler d'une catégorie moderne de l'« histoire », malgré les références faites à certains *lógoi* comme étant les produits de ce procédé d'enquête.

Ceci est rendu encore plus évident si l'on considère le commentaire de Sextus Empiricus dans un texte tel que le *Contre les professeurs* (II^e-III^e siècles). Car, concernant les histoires racontées (ἱστορουμένων) par les γραμματικοί, il identifie tout d'abord celles qui relèveraient de l'ἱστορία, du μῦθος et du πλάσμα – la première étant associée aux choses vraiment advenues (ἀληθῶν), la deuxième aux choses non advenues et au mensonge (πραγμάτων ἀγρονήτων καὶ ψευδῶν), et la troisième rattachée à un entre-deux traitant des choses advenues comme si elles s'étaient produites (πραγμάτων μὴ γενομένων μὲν ὁμοίος δὲ τοῖς γενομένοις λεγομένων)⁵⁹⁸. Il renvoie ainsi à une typologie dont les types partagent le même espace discursif, tout en n'en reliant aucun à un type/genre d'œuvre bien précis. De surcroît, il tient à souligner par la suite l'aspect risible (καταγελαῶν), dérivé d'un manque complet de méthode en matière d'histoire chez les grammariens, faute de l'établissement d'un critère de distinction entre le vrai et le faux leur permettant de trancher entre des discours divergents. Ce critère, d'après Sextus Empiricus, serait de toute façon inutile, du fait qu'on ne trouve jamais d'histoires vraies chez les grammairiens⁵⁹⁹. Les termes employés dans ces remarques font écho à ceux déjà présents dans les critiques formulées par Xénophon.

Quoi qu'il en soit, ce qui précède rend peut-être plus compréhensible la diversité des qualifications qui ont fini par être attachées au nom d'un auteur tel Hérodote : μυθολόγος, ἱστορικός, λογογράφος, συγγραφεύς. Aucune de ces désignations ne nous semblent en fin

⁵⁹⁷ CALAME, 2011, p. 58.

⁵⁹⁸ SEXTUS EMPIRICUS, *Contre les grammairiens*, I, 263-264 : Πρὸς τούτοις ἐπεὶ τῶν ἱστορουμένων τὸ μὲν ἐστὶν ἱστορία τὸ δὲ μῦθος τὸ δὲ πλάσμα, ὧν ἡ μὲν ἱστορία ἀληθῶν τινῶν ἐστὶ καὶ γεγονότων ἔκθεσις, ὡς ὅτι Ἀλέξανδρος ἐν Βαβυλῶνι δι' ἐπιβούλων φαρμακευθεὶς ἐτελεύτα, πλάσμα δὲ πραγμάτων μὴ γενομένων μὲν ὁμοίος δὲ τοῖς γενομένοις λεγομένων, ὡς αἱ κωμικαὶ ὑποθέσεις καὶ οἱ μῖμοι, μῦθος δὲ πραγμάτων ἀγρονήτων καὶ ψευδῶν ἔκθεσις, ὡς ὅτι τὸ μὲν τῶν φαλαγγίων καὶ ὄφρων Τιτῆνων ἐνέπουσιν ἀφ' αἵματος ἐζωγονῆσθαι, τὸν δὲ Πήγασον λαιμοτομηθείσης (...). À propos de ce passage voir : CALAME, 2011, p. 39-41. Voir aussi BRÉCHET, p. 36, 52.

⁵⁹⁹ SEXTUS EMPIRICUS, *Contre les grammairiens*, I, 267-268 : Ὅθεν καταγελαῶν ἄξιον τῶν λεγόντων ὅτι εἰ καὶ ἡ ὕλη τῆς ἱστορίας ἐστὶν ἀμέθοδος, ἡ μὲντοι κρίσις ταύτης γενήσεται τεχνικὴ, δι' ἧς γινώσκομεν τί τε ψευδῶς ἰστόρηται καὶ τί ἀληθῶς. Πρῶτον μὲν γὰρ οὐ παραδεδώκασις ἡμῖν οἱ γραμματικοὶ τῆς ἀληθοῦς ἱστορίας κριτήριον, ἵνα καὶ ἐξετάζωμεν πότε ἀληθῆς ἐστὶν αὕτη καὶ πότε ψευδῆς. Εἶτα καὶ μηδεμιᾶς οὐσης ἀληθοῦς ἱστορίας παρὰ τοῖς γραμματικοῖς οὐδὲ τὸ τοῦ ἀληθοῦς κριτήριον ὑποστατόν ἐστιν, ἐπεὶ πῶς οὐκ ἔργον (...) πρότερον γὰρ δεῖ ὑποστῆναι ἐν τοῖς διαφωνοῦσι τὸν ἀληθεύοντα, καὶ τότε ζητεῖν τί ἐστὶν πάντων δὲ ἀπίθανα καὶ ψευδῆ λεγόντων οὐδὲ τεχνικῶ τινὶ κριτηρίῳ δίδοται πάραδος.

de compte plus juste l'une que l'autre. En revanche, elles semblent devoir être considérées comme ayant été plutôt admissibles et opportunes à des moments et dans des contextes donnés, du moins dans la perspective de celui qui a choisi de les employer – rappelons l'exemple d'Aristote qui désigne Hérodote soit comme « μυθολόγος », soit comme « ιστορικός ». Ceci, par conséquent et comme on l'a déjà suggéré, nous pousse aussi à les analyser comme une sorte de symptôme et/ou d'effet d'un contexte où les découpages des matières narratives qui se (re)produisent ne sont et ne se prétendent pas si précis que cela. Ainsi, autant dire que la reconnaissance même d'une œuvre comme porteuse d'une valeur « mythique » ou bien vraiment « historique », est plutôt un apanage de l'intérêt de celui qui l'évoque. Il ne s'agit, ni pour l'une ni pour l'autre, de qualités à valeur absolue⁶⁰⁰.

Ce n'est donc pas un hasard si Hérodote lui-même ne revendique pas le titre d'« historien ». Comme il le précise au début de son œuvre, il ne souhaite qu'exposer « (...) ses recherches, pour empêcher que ce qu'on fait les hommes, avec le temps, ne s'efface pas de la mémoire (...) »⁶⁰¹. Du reste, s'il fait référence dès le départ à son procédé de travail en utilisant le terme de « ιστορίης », il faut tenir compte du fait que « (...) les *Histoires* ne se donnent pas pour un discours *vrai*, quelles que soient les nuances que prend ce mot. Leur cohérence comme leur légitimité proviennent d'une autre source : l'opinion »⁶⁰², un domaine réservé aux seuls hommes⁶⁰³.

Aussi, à la suite de tout ce que nous avons relevé, il nous semble difficile d'envisager pour l'Antiquité l'existence même de l'idée d'une *historiographie* conçue comme un type d'énoncé/un genre à part, puisque doté d'une particularité stylistique et d'une valeur propre qui serait incarnées par une idée de « vérité », et qui plus est, serait toujours opposable à n'importe quel énoncé du type « mythique ». Comme on l'a déjà remarqué, cette opposition se construit au fur et à mesure, sans pour autant jamais recouvrir nos critères contemporains concernant une œuvre historiographique et les attributs censés être propres à l'« historien », notamment en ce qui concerne le rapport du discours (re)produit et sa véridicité. Nous y insistons, jusqu'au II^e siècle avant notre ère encore, le rapport à la vérité – cette notion dotée d'une histoire propre –

⁶⁰⁰ CALAME, 2011, p. 63: « Le mythique est une question de point de vue ».

⁶⁰¹ HÉRODOTE, *Histoires*, I, 1, 1 : Ηροδότου Θουρίου ιστορίης ἀπόδειξις ἦδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα (...).

⁶⁰² DARBO-PESCHANSKY, Catherine, *Le discours du particulier. Essai sur l'enquête hérodotéenne*, Paris, Seuil, 1987, p. 183.

⁶⁰³ Voir CALAME, 2011, p. 50 : « (...) la vérité n'est pas l'apanage de l'historien-enquêteur. Hérodote ne revendique pas l'*alétheia*, mais la démonstration » ; p. 51 : « La vérité correspond en fait au domaine réservé aux Dieux, seuls omniscients; l'homme doit quant à lui se contenter de l'opinion et du vraisemblable. »

se révèle comme quelque chose qui s'authentifie, ou pas, toujours par rapport à une éthique religieuse, voire politique, circonscrite à un moment dicursif et historique donné⁶⁰⁴.

Néanmoins, avant de clore cette séquence, faisons encore un petit retour sur le « cas d'Hérodote ». Car, si l'*Enquête* hérodotéenne a bel et bien été remise en question quant à sa place de premier récit mémorial, voire « historiographique », elle a tout de même pu reconquérir son prestige au cours du temps, notamment comme une sorte d'œuvre (proto-)ethnographique tandis que son énonciateur – identifié depuis le début par le nom d'« Hérodote » – a fini par récupérer son autorité comme historien, voire comme le premier à énoncer une voix qu'on pourrait définir comme propre à un enquêteur⁶⁰⁵. Cela a été rendu possible grâce, notamment, aux perspectives narratologiques reprises par certains hellénistes qui, tout en analysant les actes d'énonciations concrétisés dans le texte qui nous est parvenu de l'*Enquête* hérodotéenne, ont fini par conclure que si elle ne témoignait pas de la naissance de l'histoire comme un genre, elle contribuait à une autre naissance, celle de l'« historien comme sujet écrivain », voire de la « figure subjective » de l'historien⁶⁰⁶. Un tel sujet est, par ailleurs non seulement censé s'occuper d'un passé plus proche, mais aussi se caractériser et se distinguer par le nouveau traitement intellectuel et littéraire qu'il lui donne⁶⁰⁷.

Ainsi, tout en reconnaissant que l'émergence de cette nouvelle figure subjective dans le champ intellectuel grec n'aurait pas mis fin à d'autres productions mémoriales⁶⁰⁸, les chercheurs

⁶⁰⁴ CALAME, 2011, p. 49 : « (...) Le rapport à la vérité est une question d'éthique et, accessoirement poétique, sinon littéraire. »

⁶⁰⁵ PAYEN, p. 132-133 : « L'absence de terme générique, jusqu'au III^e siècle avant notre ère, a conduit à déplacer les analyses vers le statut de celui qui fait entendre sa voix en disant 'je' et qui revendique une position dans la configuration des savoirs en plein développement (...). Toutes les études rappellent que jamais le terme ἱστορῶς ne désigne l'historien ancien, et, à partir de deux scènes de l'*Iliade* souvent commentées où figurent un *histôr*, que celui-ci est avant tout un *arbitre* sollicité pour trancher – alors qu'il n'a pas vu, là est important – ce sur quoi porte le litige. (...) Aucune des trois figures possibles de l'arbitre, du juge et du témoin ne correspond exactement à la place que se construit l'historien ancien. Comme l'aède épique, l'historien, chez Hérodote, lutte contre le temps pour préserver la mémoire des ἔργα, mais il s'agit des actions de 'hommes', de tous les hommes, Grecs et Barbares, et d'eux seuls. »

⁶⁰⁶ HARTOG, 2005, p. 46. Voir aussi : FOWLER, 1996, p. 62-87. Où, bien qu'il souligne la présence de nombre de traits en communs à certaines composantes présentes dans les énoncés des fragments de prosateurs tel Hécatée, et celles présentes dans l'énoncé des *Histoires* d'Hérodote ; ce chercheur soutient tout de même, constatant qu'Hérodote aurait été le premier à envisager, voire à être conscient du problème des sources, on doit lui reconnaître la primauté en ce qui concerne la manifestation d'une « perception de soi comme un historien »⁶⁰⁶. Aussi cet auteur, de même que H. Erbse, affirme qu'on retrouve dans les *Histoires* d'Hérodote, et pour la première fois, la présence d'« une pensée proprement historique ». Ainsi, il résulte que, de l'avis de ce chercheur, l'historien d'Halicarnasse, à l'exception de son souci envers les sources, est moins novateur que catalyseur de traits intellectuels existant à son époque. Traits qui, bien que déjà attestés dans l'œuvre d'auteurs (ses devanciers ou même ses contemporains), n'auraient pas pour autant pu encore se réaliser en tant que tels, notamment dans la démarche d'une vraie enquête sur les événements du passé. Ainsi, et malgré la critique faite au début de son article envers certains aspects des réflexions de F. Jacoby, il s'avère que c'est l'un des aspects de la pensée de ce dernier qui se trouve être le plus influent, celui qui implique une perspective évolutionniste.

⁶⁰⁷ JACOB, 1994, p. 200.

⁶⁰⁸ PAYEN, 2003, p. 131-132.

soutiennent malgré tout la possibilité d'identifier des traits énonciatifs et de(s) contenu(s) de base censés nous permettre d'établir certains repères pouvant être plus ou moins identifiés à un genre à part, l'« histoire ». Mentionnons ceux qui ont été précisés par Pascal Payen de la manière suivante (nous schématisons)⁶⁰⁹:

- 1- L'attachement des auteurs à relier leur œuvre à celles écrites auparavant ;
- 2- La revendication du recours à l'écriture en prose comme marque distinctive de leur activité ;
- 3- Le fait que les événements rapportés par la « prose historiographique » ne s'intéressent qu'au temps des hommes, et non plus à celui des dieux, ni à celui des héros.

Ces traits caractéristiques listés, nous ne reviendrons plus sur les facteurs pouvant justifier que, progressivement, l'un des moyens les plus efficaces de valider une composition se trouve dans l'évocation des prédécesseurs. Car, une fois que les actes de composition commencent à être mis directement par écrit, et que les compositions traditionnelles commencent à se cristalliser et à se fixer elles aussi sous des formats graphiques, il apparaît que le besoin de relier certaines traditions au nom d'une autorité et/ou comme appartenant à un ouvrage donné devient de plus en plus fréquent, voire requis. En outre, nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'une caractéristique restreinte à des œuvres d'« histoire ». Enfin, nous ne nous occuperons plus du débat qui place l'écriture (en prose) en tant que technologie (une pratique) rattachée au commencement de l'« histoire », et d'une pensée historique, voire logique. Ceci a déjà été fait.

Néanmoins, pour ce qui est du troisième trait caractéristique listé ci-dessus, nous tenons à insister sur le constat que, à considérer les œuvres de ceux auxquels on attribue habituellement sans hésiter la qualification d'« historiens », s'il s'avère, certes, que leur but central concerne un passé plus proche, cela n'implique pas du tout une absence d'intérêt pour la passé révolu et notamment celui des héros⁶¹⁰. En effet, les références à ce passé éloigné et prétendent

⁶⁰⁹ JACOB, 1994, p. 201 : « Le développement d'une histoire du temps des hommes n'a pas mis fin à cette réécriture incessante des traditions sur les origines, et au plaisir durable qu'elles exercèrent sur leurs auditeurs. »

⁶¹⁰ Cf. JACOB, 1994, p.201 : « Si l'histoire a conquis son autonomie en s'imposant des limites, en se fixant ses commencements et en s'inscrivant à l'intérieur de la tradition qu'elle a elle-même créée, le monde des dieux, des demi-dieux et des héros, demeure présent dans l'iconographie comme dans la littérature : poèmes, œuvres dramatiques, allusions de philosophes ou d'orateurs témoignent de sa survivance dans l'imaginaire et le savoir grecs, comme horizons du très ancien, de ce qui a précédé les mondes des cités ». Au contraire, nous ne croyons pas vraiment que l'« histoire » a conquis aussi tôt une autonomie, surtout en ce qui concerne le monde des dieux, des demi-dieux et des hommes, qui y sont également très présents. »

« mythique » (τὰ παλαιά, τὰ ἀρχαῖα, τὰ πρότερα), loin de ne figurer qu’au début des récits thucydidéen⁶¹¹ et hérodotéen, se multiplient au cours du λόγος de l’un et de l’autre à chaque fois qu’ils s’avèrent utiles⁶¹². Du reste, prenant en compte deux autres exemples bien plus tardifs qu’on peut trouver dans la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (I^e siècle av. n.-è.), ainsi que chez Denys d’Halicarnasse, dans ses *Antiquités Romaines* (I^e siècle avant n.-è.), il se trouve que l’un et l’autre plaident pour une inclusion des récits les plus anciens (ἀρχαίας/ παλαιάς μυθολογίας/ἀρχαιολογίας) dans leurs écrits⁶¹³. Ceci répondait sans doute à leurs objectifs respectifs. Il nous semble finalement assez difficile de soutenir que le partage entre *spatium mythicum* et *spatium storicum* ait à un moment donné constitué matière à consensus⁶¹⁴.

Notre étude de cas – les évocations du Catalogue des vaisseaux de l’*Illiade* – nous conduit vers une telle conclusion. En effet, le dénombrement des combattants lui-même, tout en rapportant des informations censées renvoyées à des personnages et à un moment de

⁶¹¹ Voir à ce propos les remarques faites par PAYEN, Pascal, « Archaïsme et époque archaïque en Grèce ancienne. Remarques sur la constitution d’une origine (XVI^e-XX^e siècles) », *Ktéma*, 31, 2006, p. 17-31, p. 17 : « (...) Thucydide expose, au début de *La guerre du Péloponnèse*, ce que furent les premiers temps des sociétés grecques, avant Minos et la guerre de Troie jusqu’au conflit contre les Mèdes, mais lui ne désigne jamais ces origines par les termes ἀρχή, ἀρχαῖος, ἀρχεσθαι ; toujours Thucydide les qualifie de ‘temps d’avant’ (πρότερον, τὰ πρότερα) ou, plus souvent, de ‘temps d’autrefois’ (τὰ παλαιά), s’inscrivant par avance en faux contre l’appellation d’ἀρχαιολογία par laquelle le scholiaste désigne ce passage et que toute la tradition a adoptée. »

⁶¹² En ce qui concerne la présence de ce passé recoulé dans l’œuvre d’Hérodote, voir : VISINTIN, M., « La colère de Minos : à propos d’Hérodote, VII, 169-171 », BOUVIER; CALAME, 1998, p. 33-42, p. 35 : « (...) certains faits du passé ‘mythique’ remplissent, dans les Histoires, une fonction ‘archéologique’ (à savoir de fondation du savoir ‘historique’) et idéologique à l’intérieur des différentes sections narratives. Ils n’acquièrent (...) une réelle valeur sémantique qu’en relation avec un ‘système’ de références et de citations ‘mythologiques’ plus vaste, crée par Hérodote, pour orienter la lecture de l’ensemble de son *logos* sur la guerre contre les Perses. » En ce qui concerne la place et la valeur des événements et des noms qui renvoient à un παλαιά ou à l’ἀρχαῖα dans l’œuvre d’Hérodote, voir notamment CLAUDE, Calame : « La fabrication historiographique d’un passé héroïque en Grèce classique : *arkhaia* et *palaiá* chez Hérodote », *Ktéma*, 31, 2006, p. 39-50.

⁶¹³ Cf. DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, 4, 1-5 : (...) τῶν μεταγενεστέρων ἱστοριογράφων οἱ πρωτεύοντες τῇ δοξῇ τῆς μὲν ἀρχαίας μυθολογίας ἀπεστησαν διὰ τὴν δυσχέρειαν, τὰς δὲ νεωτέρας πράξεις ἀναγράφει (...) ἡμεῖς δὲ τὴν ἐναντίαν τουτοῖς κρίσιν ἔχοντες, καὶ τὸν ἐκ τῆς ἀναγραφῆς πόσον ὑποτντες, τὴν πᾶσαν ἐπιμέλειαν ἐποιησάμεθα τῆς ἀρχαιολογίας (Je souligne). DENYS D’HALICARNASSE, *Antiquités Romaines*, I, 8, 1-2 : Ἀρχομαι μὴν οὖν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῶν παλαιωτάτων μύθων, οὓς παρέλιπον οἱ πρὸ ἐμου γενόμενοι συγγραφεῖς χαλεποὺς ὄντας ἄνευ πραγματείας μεγάλης ἐξευρεθῆναι (Nous soulignons). Pour un commentaire de ce passage de la *Bibliothèque* de Diodore, voir entre autres, CALAME, 2011, p. 62. Pour une étude récente du champ sémantique de *muthos* (aussi) dans l’œuvre de ces deux auteurs cf. SAÏD, 2010, p. 77-82 ; p. 91-95.

⁶¹⁴ Concernant le partage du temps, toujours chez Hérodote CALAME, 2006, p. 47 : « Sans qu’il y ait chez Hérodote de véritable périodisation de l’histoire, sans qu’il y ait de distinction tracée entre un hypothétique *spatium mythicum* et un *spatium storicum*, tout se passe comme si le partage entre le temps des dieux et celui des hommes était assorti d’une distinction plus floue, mais plus déterminante entre le passé éloigné, qui coïncide avec le temps des figures et des hauts-faits héroïques, et le passé récent (...). Ce temps récent qui fait objet principal de l’enquête historico-géographique, c’est le passé dont Hérodote peut voir et entendre les témoignages dans son exploration personnelle, c’est le temps des acteurs politiques. »

rassemblement des forces guerrières, lui-même lié à un épisode devenu célèbre et censé relever du passé reculé des Grecs, voire appartenir à une sorte de *spatium mythicum*, trouve néanmoins sa place, voire son utilité, dans différents récits dont le but majeur va être de traiter d'un passé récent. Ceci implique que le Catalogue des vaisseaux gagne une place dans des écrits censés s'occuper de ce qui appartient au *spatium storicum*. Il faudrait ajouter la valeur proprement historique – dans le sens moderne de ce terme – que ce passage va acquérir aux yeux d'une grande partie des hellénistes modernes, nous y reviendrons.

Il convient également de ne pas oublier que, si le récit de l'*Iliade* est censé rendre compte d'un ou de plusieurs épisodes se déroulant au début de la dixième année de combat⁶¹⁵, le Catalogue des Vaisseaux lui-même possède une valeur qui recouvre l'un des attributs de ce que nous entendons comme étant propre à l'histoire : la mise en récit d'épisodes et de références appartenant à un passé antérieur à l'action du poème, voire à un matériel mémorialistique. Les vers du « Catalogue » réactualisent en réalité un rassemblement de forces qui remonte au passé récent, c'est-à-dire à la première année de combat. Du reste, il convient de ne pas oublier que ces vers, notamment les références généalogiques qu'on y trouve, ouvrent de nouvelles fenêtres en direction d'un passé encore plus reculé. Ceci suffit à justifier que l'on s'intéresse aux questions suivantes : quelle seraient les places et les valeurs possibles des évocations du passé dans l'*Iliade* et de ce poème, en tant qu'énoncé qui nous parle du passé ? Que dire de la place et de la valeur des vers qui composent cet ensemble connu sous la dénomination de Catalogue des vaisseaux ?

⁶¹⁵ Cf. GUIEU, 2009, p. 1 : « Dès son second vers l'*Iliade* se présente comme le récit d'un événement passé : le poète demande à la Muse de chanter 'la colère du Péleïde Achille, colère funeste qui infligea aux Achéens des peines sans nombre (...)'. Or, l'*Iliade* n'offre pas seulement à ses auditeurs le récit linéaire de la colère d'Achille et de ses conséquences ; elle intègre également de nombreuses allusions, voire de véritables récits, concernant un passé plus ancien encore que le récit principal : passé récent des neuf ans de guerre qui précèdent le début du conflit entre Agamemnon et Achille, mais aussi passé plus lointain, avec l'évocation de héros des générations antérieures et d'événements du passé divin jusqu'à 'l'origine de tout'. »

Deuxième Partie

À la recherche de la Grèce homérique

Introduction

Dans cette deuxième partie nous nous proposons de parcourir, encore une fois sans aucune prétention à l'exhaustivité, quelques questions soulevées par les Modernes autour de la place et de la valeur des événements passés racontés tout au long de l'*Iliade*. Ceci nous permettra de mieux appréhender les raisons pour lesquelles ceux et celles qui de nos jours ont commenté l'ensemble de vers qui compose le Catalogue dit des vaisseaux l'ont fait dans la perspective de trouver des réponses, voire une sorte d'explication, à la question de sa prétendue valeur historique.

En effet, nous observons que ceux et celles qui se sont consacré(e)s au commentaire détaillé des vers qui composent le Catalogue des vaisseaux, et qui d'une façon ou d'une autre ont cherché à mesurer la valeur *réelle* de leur contenu, n'ont pourtant pas eu recours aux hypothèses et conclusions avancées par les études faites autour de la notion même de κατάλογος et du verbe καταλέγειν duquel il dérive. Nous pensons notamment aux études qui, tout en insistant sur une possible équivalence/rapport entre ce format/mode énonciatif et une volonté de dire/transmettre avec ordre, précision, vérité, auraient pourtant pu gagner à cette mise en relation. Mais nous songeons également aux études de ceux qui ont envisagé que le format liste/catalogue (généalogique) ait été aux origines épistémologiques du λόγος, lequel aurait servirait de base pour la fondation d'une *épistèmè* philosophique moderne ainsi que pour la fondation de l'historiographie.

En effet, il ne se trouve aucune allusion au mot et à la notion de catalogue, de la part des hellénistes qui ont été si attentifs aux vers du Catalogue des vaisseaux. Ceci s'explique certes, dans certains cas, par le fait que les études les plus abouties autour de la notion même de κατάλογος et du verbe καταλέγειν remontent aux années 1970, tandis que un certain nombre d'analyses du Catalogue des vaisseaux, comme celles de Denys Page et d'Adalberto

Giovannini leurs sont bien antérieures⁶¹⁶. Par conséquent, il faudrait peut-être réfléchir plutôt à l'influence qu'ont pu avoir ces lectures historicisantes d'Homère et des vers du Catalogue sur les études autour de la notion de catalogue.

Quoiqu'il en soit, il est incontestable que les études qui ont enquêté en profondeur au sujet des vers du Catalogue des vaisseaux se sont (trouvées) impliquées – certes, dans de manière variée – dans des débats généraux sur la valeur (historique) du contenu des poèmes homériques. Il va sans dire que ces débats généraux incluaient les polémiques soulevées par l'avancement des fouilles archéologiques du site de Troie. Ces différentes enquêtes, directement ou non, se sont par conséquent trouvées insérées dans les débats modernes piégés par les difficultés à établir une valeur poétique et/ou historique aux contenus des poèmes homériques, voire de reconnaître (ou pas) à Homère la qualité d'être (peut-être à son insu) une sorte d'historien. A partir du moment où sa production était reconnue comme pouvant constituer une source fiable concernant certains événements du passé, il pouvait l'être. Ce piège, nous y insistons, n'est pourtant propre qu'à nous, les Modernes.

C'est pourquoi nous nous proposons d'examiner, dans un premier temps, certaines des questions soulevées par la problématique de la valeur du passé dans l'*Iliade* et de ce que l'énoncé de l'*Iliade* raconte. Nous examinerons ensuite, seulement, les lectures modernes du Catalogue des vaisseaux. Celles-ci se sont souvent consacrées à une sorte de quête de la Grèce homérique, voire de la Grèce mise en scène par ce catalogue.

⁶¹⁶ PAGE, 1966 [1959] ; GIOVANNINI, 1969.

Chapitre IV – Le passé dans l'*Illiade*, le passé de l'*Illiade* : un argument d'autorité

1- Les évocations du passé dans l'*Illiade* : à quoi servent-elles ?

Commençons par quelques statistiques approximatives : l'*Illiade* est un poème qui nous est parvenu comptant un peu moins de 16000 vers⁶¹⁷, dont 1960 environ composent des récits au passé⁶¹⁸. Ce temps antérieur peut aussi bien renvoyer à un passé lointain qu'à des événements ayant eu lieu dans un temps proche ou même assez récent – ce qui est par exemple le cas quand des épisodes mêmes qui forment le récit principal du poème sont repris soit dans le discours de personnages soit dans le texte du narrateur. Ceci dit, on ne saurait trop insister sur une évidence, du reste énoncée dès le début du poème, à savoir, que l'*Illiade* trouve son noyau dans un événement passé : la colère du Péléide Achille⁶¹⁹. Le narrateur s'empresse d'ailleurs avant tout d'attribuer la connaissance de cet épisode aux Muses.

Il va donc sans dire que notre point de référence temporelle majeur est le moment même où cette colère s'instaure. Tandis que les événements/références antérieurs à l'existence même de cet état d'âme (y compris bien entendu ses causes) peuvent être identifiés comme appartenant au « passé », de même que la plupart des conséquences déclenchées par cet état d'âme. Ces prolongements se trouvent, du reste, eux-mêmes quasiment résumés au cours des sept premiers

⁶¹⁷ Nul besoin d'insister sur le fait que ce chiffre peut varier en fonction des éditions.

⁶¹⁸ Pour un recensement et une présentation exhaustifs de l'ensemble de ces passages, voir les deux tableaux/annexes dans GUIEU, 2009 : « Les évocations du passé antérieurs à l'action de l'*Illiade* dans le texte du NARRATEUR », p. 859-927, où se trouvent d'après l'auteur 160 évocations (pour la plupart très brèves), avec un peu plus de 500 vers; « Les évocations du passé antérieurs à l'action de l'*Illiade* dans le discours des PERSONNAGES », p. 929-1076, où sont énumérées 215 évocations, réparties dans 175 discours, ce qui fait un peu moins de 1500 vers. Remarquons tout de même qu'A. Guieu souligne qu'elle prend aussi la parole des personnages comme une « parole prêtée au personnage par le poète ».

⁶¹⁹ Cf. *Il.* I, 1. Voir à ce propos ce qui dit GUIEU, 2009, p. 1 : « Dès son second vers, l'*Illiade* se présente comme le récit d'un événement passé : le poète demande à la Muse de chanter 'la colère du Péléide Achille, colère funeste qui infligea aux Achéens des peines sans nombre'. L'éloignement dans le temps de l'action chantée par le poème n'est jamais précisé, mais le récit concerne des héros plus forts que 'les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui, $\nu\upsilon\nu\beta\omicron\tau\omicron\iota\ \epsilon\iota\omicron\varsigma$ ' (...). » Elle fait référence ici à : *Il.* V, 304 ; XII, 383, 449 ; XX, 287.

vers du poème⁶²⁰, formant un seul fil narratif. Il n'est pas étonnant, en conséquence, que ce récit ne puisse trouver son dénouement que lorsque la fureur d'Achille arrive à son terme.

De ce qui précède, on comprendra qu'il n'est pas surprenant qu'un assez grand nombre d'études se soit spécifiquement occupé des récits du passé qu'on trouve dans l'*Iliade*⁶²¹. Les chercheurs semblent cependant avoir gardé pendant longtemps une attitude assez méprisante face à ces passages, en les désignant comme des « 'digressions' inorganiques, signes de l'activité de continuateurs peu inspirés. »⁶²². Il faut mettre à part le volume *Mythologische Exempla in der ältesten griechischer Dichtung*⁶²³ qui, en 1925 et de manière tout à fait isolée, se faisait l'écho de positions qui, selon Ariane Guieu, pourraient déjà se trouver chez les scholiastes ou chez Eustathe. Celle-ci soutenait que ces récits du passé, notamment ceux qui étaient placés dans les discours des personnages, jouaient un rôle important dans le poème, puisqu' « (...) ils étaient invoqués comme *exempla* pertinents pour le comportement des personnages. »⁶²⁴. Ces perspectives ne seront néanmoins reprises et, seulement dans une certaine mesure, qu'à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle dans le cadre des travaux des « néo-analystes »⁶²⁵.

⁶²⁰ Cf. *Il.* I, 1-7 : « Chante déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée ; détestable colère, qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à Hadès tant d'âmes fières de héros, tandis que de ces héros mêmes elle faisait la proie des chiens et de tous les oiseaux du ciel – pour l'achèvement du dessein de Zeus. Pars du jour où une querelle tout d'abord divisa le fils d'Atrée, protecteur de son peuple, et le divin Achille. »

⁶²¹ Il va sans dire que de nombreuses études se sont consacrées également à la place du passé dans l'*Odyssée*. Pour un bref point suivi d'un nombre considérable d'indications bibliographiques, cf. GUIEU, 2009, p. 13-15, où cette chercheuse remarque entre autres choses : « (...) Dans l'*Odyssée*, le passé auquel il est fait référence est presque toujours celui d'Ithaque – avec une opposition systématique entre le bonheur de l'époque où régnait Ulysse et le malheur que les prétendants ont fait fondre sur la communauté en s'installant dans le palais – ou le passé récent de la guerre de Troie et des retours des Achéens. 250 vers à peine sont consacrés au passé antérieur à la génération d'Ulysse (soit à peine plus d'un cinquantième du poème) ; encore ces évocations sont-elles largement concentrées lors de la descente aux Enfers du chapitre 11, les autres concernant surtout le passé des Phéaciens. (...) Dès le premier abord, l'*ensemble* du passé mythologique semble donc intéresser beaucoup plus l'*Iliade* que l'*Odyssée* qui est beaucoup plus sélective. »

⁶²² Nous avons volontiers repris le point fait autour de ces travaux récemment et présenté par GUIEU, 2009, p. 8-11 ; p. 675-682.

⁶²³ OEHLER, Robert, *Mythologische Exempla in der ältesten griechischer Dichtung*, Diss. Univ. Basel, Aarau, 1925.

⁶²⁴ GUIEU, 2009, p. 8-9.

⁶²⁵ GUIEU, 2009, p. 9-11 : « C'est seulement dans la deuxième moitié du XX^e s. que la recherche a sur ce sujet suivi deux nouvelles directions toutes deux initiées par des 'néo-analystes' comparant les poèmes homériques à la tradition extérieure, mais avec des résultats singulièrement différents. La première, qui concerne surtout les évocations des épisodes de la guerre de Troie antérieures à l'*Iliade* (...), a été notamment adoptée par W. Schadewaldt et W. Kullmann [respectivement : *Iliasstudien*, Leipzig, 1938 ; *Die Quellen der Ilias*, Wiesbaden, 1960]. La conviction que les anime est non seulement que l'*Iliade* est une épopée inscrite dans une tradition, mais également que les résumés conservés chez Photius des épopées du 'Cycle épique' racontant les autres épisodes de la Guerre de Troie (des *Cypria* à la *Télégonie*) donnent une image exacte de ces épopées, qui ne sont pas postérieures à l'*Iliade*, mais lui sont contemporaines ou antérieures : or, certains thèmes de l'*Iliade* se retrouvant dans ces épopées où ils semblent plus développés, ou plus essentiels, elles doivent être la source de l'*Iliade*. (...) Il me semble que confronter l'*Iliade* à ce que nous savons par ailleurs de la tradition mythologique archaïque est une démarche importante, voire nécessaire, mais qu'il est plus fructueux de chercher à mettre en lumière l'originalité du poète que de lui chercher d'hypothétiques sources.// C'est justement cette démarche qui a été

Nous n'avons certes pas l'intention de traiter ici l'ensemble des arguments présentés dans le cadre de ces travaux modernes. Néanmoins, nous tenons à souligner ce qu'Ariane Guieu présente comme étant le « double principe », (omni)présent dans ces études plus récentes. Elle n'hésite pas, par ailleurs, à considérer ce double principe comme désormais acquis. Il s'agit de la reconnaissance de « (...) la pertinence de ces récits à la fois pour les personnages qui les exposent et pour la structuration et l'avancée du récit principal du poème dans son ensemble, et de la liberté du poète par rapport à une tradition extérieure elle-même fluide (...) »⁶²⁶. Ce cadre préalable se trouve en grande partie confirmé dans l'analyse d'un important ouvrage de David Bouvier paru en 2002 : *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire*⁶²⁷.

Dans cet ouvrage, la question majeure que l'auteur propose de traiter est celle des conditions culturelles qui auraient motivé, voire permis, l'existence et la transmission à long terme d'un poème comme l'*Iliade*⁶²⁸. Autrement dit et sous forme de question : (re) produire un récit dont le sujet principal est la colère d'un héros du passé – ses causes et conséquences plus immédiates –, à qui et à quoi cela sert-il ? C'est ainsi, dans la quête des hypothèses pouvant répondre à cette délicate question, que David Bouvier passe en revue les indices – sans compter les débats qui ont déjà eu lieu autour des mêmes questions – qui *a priori* pourraient le guider pour proposer de bonnes réponses. Les éléments de réponse sont à chercher dans deux directions : (1) autour des manifestations de la voix du locuteur qui peuvent peut-être nous renseigner sur qui parle et quand, sur le lieu de l'élocution, sur sa motivation (par quoi/qui ?). Tout naturellement, David Bouvier va également être amené à récapituler les indices censés nous éclairer sur le public pour lequel l'*Iliade* aurait pu être et créée, et chantée/écrite/lue.

Le résultat de ce premier mouvement de recherche se révèle néanmoins plutôt dissuasif. En effet, David Bouvier remarque que l'aède de l'*Iliade* non seulement ne se révèle pas au cours

adoptée, d'abord par J. Th. Kakridis à propos du récit de Niobé, puis par M. M. Willcock, N. Austin, B.K. Braswell et la plupart des chercheurs suivants [voir respectivement : « Die Niobesage bei Homer », *RhM*, 79, 1930, p. 113-122 ; « Mythological Paradeigma in the *Iliad* », *CQ*, 14, 1964, p. 141-154 ; « The function of digressions in the *Iliad* », *GRBS*, 7, 1966, p. 295-312 ; « Mythological Innovation in the *Iliad* », *CQ*, 21, 1971, p. 16-26]. (...) Des études de plus grande ampleur se [sont] récemment penchées à nouveau sur ces aspects : une thèse présentée par S. Diop en 1991 sur les '*Mythes, paradigmes et digressions dans l'Iliade et l'Odyssée*, un ouvrage consacré par M. J. Alden aux '*para-narratives in the Iliad*' [*Homer beside himself. Para-narratives in the Iliad*, Oxford, 2000] et une étude de D. Bouvier sur '*l'Iliade ou les héros de la mémoire*'. »

⁶²⁶ GUIEU, 2009, p. 9.

⁶²⁷ BOUVIER, David, *Le Sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2002.

⁶²⁸ BOUVIER, 2002, p. 50 : où cet auteur déclare qu'il envisage de « (...) réfléchir aux conditions culturelles qui ont permis l'existence d'un poème comme l'*Iliade* (...) ». Voir aussi : GUIEU, A., « Achille, Patrocle et la poétique de l'*Iliade* : à propos de D. Bouvier, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire* », *Gaia*, 9, 2005, p. 155-167, p. 155, où au début de son article cette chercheuse résume de la façon suivante la question de base du travail de David Bouvier : « (...) David Bouvier propose une tentative ambitieuse d'expliquer les fondements mêmes de la poétique homérique : dans quelles conditions et surtout dans quels buts l'*Iliade* a-t-elle été composée, transmise et fixée ? ».

de son poème⁶²⁹ mais ‘oublie’ également d’adresser ne serait-ce qu’une seule interpellation claire⁶³⁰ à ses interlocuteurs humains⁶³¹ – qu’il ne salue même pas au début de son poème (l’absence de l’une serait-elle la conséquence de l’autre ?⁶³²). C’est sans doute pour cette raison que David Bouvier choisit de se tourner vers une autre piste, apparemment banale, à savoir le fait que le sujet même du récit de l’*Iliade* concerne un événement principal, du passé, qui finit par renvoyer à maints autres. La colère d’Achille est elle-même à la fois l’un des effets désastreux causés par un déjà assez long état de guerre, et le déclencheur de nombreuses autres souffrances et malheurs⁶³³. En soulignant ce fait, David Bouvier tient également à mettre en lumière l’étonnement que cela pourrait légitimement soulever dès lors que l’on s’interroge sur les motivations de la composition de ce poème. Il faudrait comprendre l’intérêt que les auditeurs/lecteurs⁶³⁴ anciens pouvaient porter au récit des souffrances et des morts des héros du passé dont parle l’*Iliade*⁶³⁵.

⁶²⁹ Pour un bref point autour de cette question voir : BOUVIER, 2002, p. 22-28, où l’auteur donne aussi son avis, p. 27 : « Si l’aède ne revendique pas la création de son chant, ce n’est pas parce qu’il se situe dans un âge premier où il serait encore ignorant de son propre pouvoir de créateur, mais plutôt parce qu’il est détenteur d’un savoir de toujours qui ne peut être diffusé que selon des règles précises : le savoir sur le passé des héros est un savoir qui doit bénéficier d’une garantie divine (...)./ Le chant de l’aède doit apparaître comme l’inaccessible parole d’une immortelle mémoire et non comme la création éphémère d’un homme mortel. »

⁶³⁰ Il y a tout de même certains passages où le locuteur de l’*Iliade* s’adresse à un *tu* anonyme susceptible de renvoyer à l’auditeur. Cf. *Il.*, IV, 223-225 ; IV, 429-431 ; V, 85-86 ; XV, 696-698 ; XVII, 366-367. Passages qui ont été notamment analysés par DE JONG, Irène dans *Narrators and Focalizers. The Presentation of the Story in the Iliad*, Amsterdam, B. R. Grüner, 1987. Dans cet ouvrage cette chercheuse reprend la question de la place de l’auditeur dans l’*Iliade*, et certains arguments sont repris par BOUVIER, 2002, p. 43-49.

⁶³¹ David Bouvier met notamment en question les efforts faits pour reconnaître, voire prouver qu’il était possible d’accorder au tableau de la fin du chant I de l’*Iliade* – la première description d’une récitation musicale du poème – une, voire la seule allusion offerte à ses auditeurs par le locuteur comme lieu d’identification. Il soutient plutôt sur tout auditeur de l’*Iliade* l’hypothèse suivante : « Faute d’être directement apostrophé à tel ou tel titre, il reste encore entièrement libre d’entendre l’histoire d’Achille comme il le veut, libre d’oublier son statut pour mieux s’identifier à qui il souhaite. » BOUVIER, 2002, p. 28, voir aussi, p. 29-31.

⁶³² BOUVIER, 2002, p. 22-23 : « (...) l’aède homérique n’interpelle pas son auditoire au début de son chant (...). Il y aurait ici détournement des procédures usuelles de communication. Dans un dialogue ordinaire, les pronoms personnels de la 1^{ère} et de la 2^e personne sont normalement employés pour renvoyer aux personnes impliquées par la communication. Dans l’*Iliade* ce n’est pas le cas. (...) Remarquons qu’à cet oubli ou occultation du public correspond, par ailleurs, un effacement plus général de toute allusion au contexte d’énonciation : l’*Iliade* ne nous dit rien sur la situation réelle qui a pu justifier son improvisation ou sa récitation. Quant au ‘je’ qui invoque la Muse, on ne l’entendra nulle part faire une quelconque allusion à son identité ou à sa biographie personnelle. Ce ‘je’ peut être le ‘je’ de n’importe quel aède. On pourrait alors être tenté d’expliquer l’occultation du public dans le poème comme une simple conséquence de ce refus plus large des références précises au contexte d’énonciation. Cela a été observé mais d’une manière générale, les critiques se sont beaucoup plus intéressés à la discrétion de l’aède qu’à l’occultation du destinataire. »

⁶³³ BOUVIER, 2002, p. 29 : « L’histoire de la colère d’Achille est aussi une histoire de souffrances et de mort ».

⁶³⁴ BOUVIER, 2002, p. 19 : « On sait, de façon certaine, que jusqu’au V^e siècle au moins, la diffusion des poèmes homériques a été essentiellement orale. L’*Iliade* n’était pas un texte qu’on lisait dans le silence des bibliothèques, mais un chant qu’on écoutait. »

⁶³⁵ BOUVIER, 2002, Voir aussi, p. 133 : « (...) quelle raison l’auditeur du poème a-t-il de s’intéresser à l’histoire de ces héros ? » ; p. 42 : « Entre les dieux et les héros, l’auditeur de l’*Iliade* (...) sans doute, partage-t-il avec les immortels le droit d’écouter un chant qui vient des Muses, mais le contenu même de ce chant l’éloigne des dieux pour le rapprocher des héros. C’est tout le poème qui va lui faire découvrir la distance qui le sépare des dieux et la parenté qui l’associe aux héros, condamnés comme lui aux souffrances d’une existence mortelle. »

Pareille problématique pourrait être facilement et même intuitivement traitée à partir de l'adoption d'une perspective esthétique. Celle-ci pourrait remonter très loin dans le temps, depuis Hésiode⁶³⁶, en passant par Aristote⁶³⁷ et continuant bien au-delà⁶³⁸. Une conception soutient et « (...) justifie la pratique et l'existence de la poésie au nom d'une finalité esthétique qui voudrait que l'art ait le pouvoir de transformer le spectacle des douleurs humaines en une musique agréable à entendre et propre à dissiper les peines de ceux qui l'écoutent. »⁶³⁹. Cette perspective est cependant non seulement mise en question mais également rejetée par David Bouvier. Elle ne saurait fournir une clé interprétative appropriée, notamment en parce qu'elle risque, à son avis, de réduire la valeur de la poésie à une fonction purement distractive⁶⁴⁰. Cette fonction, d'ailleurs, et toujours d'après David Bouvier, ne trouve nulle part illustrée dans l'*Iliade*⁶⁴¹.

Face à cela et compte tenu de ce que nous avons déjà précisé, c'est-à-dire qu'il faut bien admettre que l'*Iliade* ne nous apprend directement que très peu, voire rien, en ce qui concerne son locuteur, ses interlocuteurs et leurs rapports, tout comme elle ne nous dit rien des formes de sa poétique⁶⁴², David Bouvier propose une étude des quelques passages où les héros du

⁶³⁶ Cf. HÉSIODE, *Théogonie*, 53-55 ; 96-103. BOUVIER, 2002, p. 37 : « Dans la poésie hésiodique, les choses sont très claires. Serviteur des Muses, l'aède d'Hésiode revendique haut et fort un pouvoir qui lui serait propre. Serviteur des Muses, il peut, par son chant, apporter aux hommes l'oubli des maux. La poésie se dit investie d'une fonction consolatrice. Si elle n'explique pas le pourquoi du malheur humain, elle contribue, au moins, à soulager l'homme de ses peines. »

⁶³⁷ Cf. Parmi d'autres passages liant la production poétique, notamment la tragédie, au plaisir (χαρῆς) et l'épuration des émotions (κάθαρσις), cf. ARISTOTE, *Poétique*, 1448 b 5-12 ; 1449 b 26-27 ; 1453 b 11-13. Voir également la critique avancée par BOUVIER, 2002, p. 48 : « N'a-t-on pas, trop souvent, sur interprété la théorie aristotélicienne de la *mimésis* pour faire de l'*Iliade* une 'œuvre d'art', et justifier une poésie de la guerre et de la souffrance au nom d'un topos réduisant la poésie à sa seule fonction esthétique ? L'intention d'Aristote était autre mais sa position a bien servi à étayer cette conception finalement réductrice. L'*Iliade* ne dit rien du plaisir paradoxal de la contemplation esthétique ; elle n'invoque pas cet argument pour impliquer son auditeur. »

⁶³⁸ On peut trouver d'autres indications chez BOUVIER, 2002, p. 38, note 73.

⁶³⁹ BOUVIER, 2002, p. 36.

⁶⁴⁰ BOUVIER, 2002, p. 43 : « (...) Le postulat d'une musique apaisant les maux est par trop simpliste. On peut pleurer à l'écoute d'un poème comme l'*Iliade*, le comprendre parfaitement, sans que cela implique une forme de plaisir. »

⁶⁴¹ BOUVIER, 2002, p. 42 : « (...) La poétique de l'*Iliade* est difficile à définir. (...) s'il est donné aux dieux de l'*Iliade* le pouvoir de se distraire de leurs soucis en écoutant le chant d'Apollon et des Muses, jamais on ne voit les héros iliadiques chercher dans la musique quelque consolation à leurs malheurs ou à leurs deuils. Dira-t-on que la musique consolatrice est dans l'*Iliade* un privilège réservé aux dieux ? Le héros iliadique se préoccupe d'accomplir l'exploit qui lui vaudra d'être chanté par les poètes futurs, mais il semble bien ignorer, en revanche, l'existence d'une musique qui pourrait le distraire de ses peines. » ; p. 48 : « Nulle part (...), l'aède ne laisse entendre que son chant vise à réjouir ses auditeurs. ». Mais au contraire, cf. *Il.* XIII, 339-344 (passages cités aussi par de JONG, 1987, p. 59); pour un bref commentaire à propos de la poétique de l'*Odyssée*, cf. dans cet ouvrage même les p. 38-41.

⁶⁴² BOUVIER, 2002, p. 41 : « L'aède de l'*Iliade* chante sans faire aucune allusion au pourquoi de son chant, sans l'inscrire ni non plus le rattacher à aucun contexte particulier. Contrairement à la poésie hésiodique, la poésie iliadique ne promet rien à son destinataire : nulle part, elle ne prétend apaiser quelque chagrin ou résoudre quelque querelle. Contrairement à l'*Odyssée*, l'*Iliade* ne dit rien sur l'éventuel pouvoir de la poésie, sur sa possible efficacité. »

poème font référence à la valeur espérée/redoutée que leurs vécus finiront par acquérir au regard des générations futures. Il passe aussi en revue des passages où les personnages évoquent des expériences vécues par leurs ancêtres. L'idée est qu'en analysant en détail la/les fonctions que le κλέος (la gloire)⁶⁴³ est censé avoir dans le monde iliadique – par le moyen de cette analyse des évocations du passé et de la valeur prêtée par le poète à ses personnages –, il serait possible de tirer des conclusions à la fois sur la valeur des références au passé dans l'*Iliade*, et sur la société dans et pour laquelle ce poème aurait été composé.

Il va sans dire qu'on ne soulève ici que quelques-uns des points travaillés tout au long de cette vaste recherche menée par David Bouvier : il s'agit, d'une part, des points que nous estimons être les plus fondamentaux et, d'autre part, ceux que nous envisageons comme étant les plus pertinents dans le cadre du présent travail⁶⁴⁴. Ceci mis en place, nous voilà face aux conclusions auxquelles cet auteur est parvenu et qui rejoignent celles que nous avons déjà plus ou moins déjà avancées.

L'analyse par David Bouvier des paroles prêtées par le poète à ses personnages attestent la valeur paradigmatique et proprement éthique que ces derniers attachent aux actions/paroles, voire au κλέος des ancêtres. Cette valeur fait que les personnages deviennent, à leur tour, soucieux d'accomplir des actions qui pourront, elles aussi, devenir exemplaires et dont les générations futures auront peut-être à se servir. C'est du reste ce constat qui conduit David Bouvier à identifier le destinataire qui semblait absent mais qui, en fait, se révèle tout simplement être « (...) le destinataire privilégié d'une histoire où les héros meurent en pensant à lui. »⁶⁴⁵. L'analyse de ces passages met également en évidence la manière dont le poète donne à ses héros la liberté de choisir, voire de (re)produire des actions passées, de façon à ce qu'elles soient parfaitement adéquates et efficaces dans les contextes précis qui, à chaque fois, motivent

⁶⁴³ Cf. BOUVIER, 2002, p. 89-122.

⁶⁴⁴ Pour des lectures beaucoup plus détaillées de cette œuvre, voir : GUIEU, 2005 ; voir aussi : SCHNAPP-GOURBEILLON, Annie, « David Bouvier, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire* », *Revue de l'histoire des religions*, 3, 2005, p. 365-368.

⁶⁴⁵ BOUVIER, 2002, p. 64 : « Ignoré dans l'invocation initiale du poème, pratiquement oublié dans les parties narratives, l'auditeur de l'*Iliade* reconnaît enfin, dans le chant qu'il écoute, un discours qui l'implique directement. Il découvre qu'il est le destinataire privilégié d'une histoire où les héros meurent en pensant à lui. L'attention de l'auditeur apparaît ici comme la motivation ultime de l'acte héroïque. Plus encore que l'opinion publique c'est le jugement des générations à venir qui semblent constituer, pour les héros, la plus importante obligation morale. En fin de compte, l'attention de l'auditeur se révèle être l'enjeu même de l'éthique héroïque. Voilà le destinataire de l'*Iliade* responsabilisé au plus haut point. (...) En évitant une forme d'interpellation qui confirmerait son destinataire dans son statut premier de simple auditeur, l'aède de l'*Iliade* donne toute leur force aux paroles de ces héros qui dédient leur histoire aux générations futures. On touche ici à la fonction sociale de la poésie : c'est parce qu'elle n'est pas seulement une parole qu'il faut écouter pour le plaisir, mais qu'elle s'inscrit dans un contexte social où elle remplit une fonction spécifique, que l'*Iliade* interpelle son auditeur avec un procédé qui lui est propre. »

leurs évocations⁶⁴⁶. Ceci explique que David Bouvier en vienne à affirmer que les héros de l'*Iliade* n'ont, en fait, aucune conscience historique⁶⁴⁷. Précisons l'expression : les héros de l'*Iliade* n'ont aucune conscience historique dans le sens que les Modernes ont attaché au qualificatif « historique », c'est-à-dire comme se rapportant à une valeur liée à l'engagement de parler d'un événement révolu « tel qu'il s'est véritablement passé »⁶⁴⁸. En effet, lorsque les héros iliadiques évoquent des événements passés, il importe surtout que la valeur de vérité soit validée (ou pas) dans le rapport qui s'établit entre celui qui parle et celui qui écoute. Il va donc sans dire que c'est bien cette double validation qui sert de garantie pour que n'importe quel passé devienne « paradigmatique »⁶⁴⁹.

De ce qui précède, quelles conclusions David Bouvier finit-il par tirer quant au(x) but(s) qui aurai(en)t pu motiver les (re)productions de l'*Iliade* – cette immense évocation des différents événements passés durant la période dite archaïque, sinon ceux-là seuls que son locuteur met en scène à maintes reprises au cours de son poème par le moyen de ses personnages ?⁶⁵⁰ Quelles sont les motivations à centrer le récit autour du motif structurant de la colère d'Achille, dont seule la réconciliation avec le souvenir de son père, à la fin du poème, permet au récit de l'*Iliade* de trouver son terme⁶⁵¹ ? Rappelons qu'Achille lui-même n'utilise à son gré les épisodes du

⁶⁴⁶ BOUVIER, 2002, p. 435 : « (...) Dans le monde héroïque, le passé peut avoir une dimension éthique. Lorsque les règles *coutumières* (*themistes*) fixées par la tradition se révèlent insuffisantes à régler une querelle, l'histoire des ancêtres peut fournir un point de repère d'autant plus pertinent qu'elle peut être adaptée au contexte de la situation beaucoup plus facilement que les *themistes* codifiées par l'usage. Là où l'usage rendait difficile de changer des préceptes, ou encore là où les préceptes ne suffisaient pas à régler un litige nouveau, la référence à un passé qu'on pouvait réinventer avait une valeur fondamentale. La force éthique des histoires traditionnelles était indissociable de leur réinvention. Je serais amené à dire que c'est là où elle réinvente le plus la tradition que l'*Iliade* est le plus éthique. »

⁶⁴⁷ BOUVIER, 2002, p. 351 : « La mémoire du passé, l'évocation des hauts faits héroïques est motivée par un souci éthique. Le héros homérique ne s'intéresse pas au passé parce qu'il est le passé. La reconstruction chronologique, la datation des événements passés ne le préoccupent pas. Sa mémoire enregistre des faits exemplaires. Dans ces conditions, on peut dire que le héros n'a pas de conscience historique. »

⁶⁴⁸ On fait volontiers référence à la célèbre formule énoncée par l'historien allemand Leopold von Hank : « *wie es eigentlich gewesen* ». RANK, Leopold von, *Geschichte der romanischen und germanischen*. Berlin: 1824.

⁶⁴⁹ BOUVIER, 2002, p. 353 : « Remarquons que les histoires des exploits ancestraux n'avaient rien d'absolu et ne contenaient, en elles-mêmes, aucune vérité particulière ou définitive. Leur valeur paradigmatique n'est pas liée à une vérité qui leur serait intrinsèque. Ce n'est que parce qu'elles sont dites d'une certaine façon, insérées dans un certain contexte et adaptées à une certaine situation, qu'elles peuvent se trouver investies d'une valeur exemplaire et fonctionner comme 'norme sociale'. »

⁶⁵⁰ BOUVIER, 2002, p. 64 : « (...) En évitant une forme d'interpellation qui confirmerait son destinataire dans son statut premier de simple auditeur, l'aède de l'*Iliade* donne toute leur force aux paroles de ces héros qui dédient leur histoire aux générations futures. On touche ici à la fonction sociale de la poésie : c'est parce qu'elle n'est pas seulement une parole qu'il faut écouter pour le plaisir, mais qu'elle s'inscrit dans un contexte social où elle remplit une fonction spécifique, que l'*Iliade* interpelle son auditeur avec un procédé qui lui est propre. »

⁶⁵¹ BOUVIER, 2002, p. 431 : « Durant des siècles, la fonction du chant des aèdes a été d'établir un lien entre les générations, de transmettre un savoir qui permettait à la société de rester elle-même. L'ambition des héros d'accomplir quelque haut fait inoubliable n'est jamais que la projection dans le monde héroïque d'une société soucieuse de rester elle-même en perpétuant une poésie fondatrice de son identité. La poésie des aèdes était marquée d'une condition : l'exigence pour les nouvelles générations d'écouter l'histoire des ancêtres. Est-ce une simple coïncidence si l'on retrouve, au terme de cette tradition, au dernier chant de l'*Iliade*, la remarquable

passé⁶⁵² que dans le dessein de permettre à Priam – l’interlocuteur qui le reconduit vers la mémoire de son père⁶⁵³ – de retrouver, lui aussi, une sorte de réconciliation avec la mémoire⁶⁵⁴.

Ceci permet à David Bouvier d’avancer son hypothèse conclusive selon laquelle : « (...) Moins qu’une mémoire à même de conserver immuablement l’histoire uniforme d’un passé unique, l’aède de l’*Iliade* semble vouloir faire la publicité d’une tradition capable de réinventer jusqu’au bout le passé. »⁶⁵⁵ La mémoire est donc « (...) moins un pari sur le futur qu’un outil pour réinventer le passé »⁶⁵⁶. L’on saisit donc mieux la vivacité de son intérêt social, qui ne doit alors jamais se réduire à une intention d’auteur⁶⁵⁷, laquelle serait incompatible avec l’histoire de la création et de la transmission de l’*Iliade* telle que David Bouvier la rappelle⁶⁵⁸. Les débats autour des valeurs du passé se placent tout autant au cœur de la poétique de l’*Iliade* que des motivations socio-politiques et culturelles des sociétés qui ont donné lieu à sa naissance et à ses (re)productions.

expression de l’exigence sur laquelle est fondée toute la tradition orale : *se souvenir des pères*. Si Achille accepte d’obéir à ce mot d’ordre, le poème pourra trouver sa conclusion ; entre Achille, invité à se souvenir de son père, et l’auditeur de l’*Iliade* qui a su écouter jusqu’ici l’histoire des ancêtres, l’analogie est intéressante. Au terme de l’*Iliade*, l’exploit du héros serait comparable à cette action de mémoire et d’écoute exigée de l’auditeur du poème. Dans un cas, comme dans l’autre, le refus d’écouter la voix des ancêtres signifierait la fin de la tradition poétique fondée sur le respect des ancêtres. Nous trouverions enfin – mais tout n’est pas fini – une analogie qui permettrait à l’auditeur de se reconnaître, un instant, dans celui qui fut le plus terrible de tous les héros : pour un instant, écoutant la voix des pères, il serait comme Achille et Achille serait comme lui. »

⁶⁵² Nous faisons bien entendu référence à la « parabole des deux jarres » (*Il.* XXIV, 529-542), ainsi qu’à l’épisode de Niobé (*Il.* XXIV, 602-620) tous deux racontés par Achille, qui n’hésite pas à les transformer afin de leur assurer une dimension exemplaire. Cf. BOUVIER, 2002, p. 434.

⁶⁵³ Pour autant, d’après David Bouvier, cette retrouvaille d’Achille avec la mémoire de son père est anticipée par Patrocle – ce que le nom parlant de ce personnage, « la gloire des ancêtres », laisse deviner –, passant notamment par sa mort.

⁶⁵⁴ À propos de « La rencontre manquée » de la fin de l’*Iliade*, mise en scène par Priam – ce père qui retrouve son fils mort par l’intermédiaire de son meurtrier – et Achille, qui à son tour par l’intermédiaire de ce père, qui n’est pas le sien, va pouvoir rejoindre la mémoire de son père qu’il ne reverra plus jamais, voir notamment les remarques de BOUVIER, 2002, p. 432-433.

⁶⁵⁵ BOUVIER, 2002, p. 434-435.

⁶⁵⁶ BOUVIER, 2002, p. 434.

⁶⁵⁷ BOUVIER, 2002, p.82-82, 132 : « Accomplir un exploit pour que les hommes de demain en tirent leçon : l’ambition des héros homériques de devenir des figures de mémoire répond à une double exigence, éthique et métaphysique tout à la fois. La poésie des aèdes trouverait ici sa meilleure justification, à tel point que certains ont été tentés de reconnaître, dans un tel système, la création même d’une poésie en quête d’autojustification. Le danger d’une telle tentation est qu’elle est sous-tendue par une conception qui recherche dans le texte une intention d’auteur (...). On l’a vu : l’*Iliade* est moins l’œuvre d’un auteur particulier qu’une création collective. Les aèdes n’ont pas à chanter une poésie qui s’autojustifie mais une poésie qui répond à l’exigence d’une culture dont ils sont les porte-parole. »

⁶⁵⁸ Voir, BOUVIER, 2002, p. 436-452, p. 450 : « (...) S’il est indéniable qu’entre le VIII^e et le V^e siècles (pour choisir une grande fourchette) la mémoire des aèdes a évolué vers une mémoire fixe, je reste convaincu qu’un poème comme l’*Iliade* – qui peut être issu d’une progressive fixation de l’histoire de la colère d’Achille – n’est pas moins, au sein de la tradition orale, un poème neuf ou récent, composé par un ou des aèdes, conscients des limites de leur langue et des potentialités de l’écriture ». Voir aussi, p. 451 : « (...) Cela implique également que la composition de l’*Iliade* s’inscrit dans un contexte et à un moment précis. Je suivrais alors volontiers l’hypothèse de W. Burkert pour situer dans la deuxième moitié du VI^e siècle seulement la mise par écrit des deux poèmes. »

Les conclusions tirées par David Bouvier sont, dans leurs grandes lignes, confirmées dans une thèse de doctorat intitulée *L'évocation du passé dans l'Iliade*, d'Ariane Guieu⁶⁵⁹. Cette thèse a été soutenue sept ans après la parution de l'ouvrage de David Bouvier. Nous tenons à intégrer le travail d'Ariane Guieu dans notre analyse notamment parce qu'il se donne pour objectif de se consacrer à l'étude non seulement de quelques-unes mais de toutes les évocations du passé qui composent l'*Iliade*⁶⁶⁰. Le but majeur de l'entreprise est de « (...) déterminer ce que l'évocation du passé dans l'*Iliade* nous révèle du rapport au temps, à la tradition et au passé du poète et de son auditoire. »⁶⁶¹. Autrement dit : quel intérêt « le poète »⁶⁶² (qu'Ariane Guieu identifie au narrateur du poème) et ses auditeurs portent-ils au passé ?

C'est dans le dessein de mieux accomplir sa tâche ambitieuse que cette chercheuse divise son étude en trois grandes parties. Dans la première, elle se propose de procéder au « Recensement et analyse des événements antérieurs à l'*Iliade* évoqués dans le poème »⁶⁶³ – elle intègre alors des références faites soit par le narrateur soit par les personnages mis en scène au cours du poème⁶⁶⁴. La conclusion de cette analyse peut être résumée par l'affirmation suivante : « (...) du passé des héros comme des dieux le poète présente une vision à la fois vaste et déterminée par le présent de son poème. »⁶⁶⁵

⁶⁵⁹ GUIEU, 2009.

⁶⁶⁰ GUIEU, 2009, p. 8 : « La présente étude est en effet née de la conviction que, malgré le grand nombre d'études sur Homère et même spécifiquement sur les récits du passé, la question de l'évocation du passé dans l'*Iliade* méritait d'être reprise à nouveaux frais », p. 11 : « (...) En effet, aucune étude n'a jusqu'ici, à ma connaissance, envisagé dans leur ensemble les évocations du passé dans l'*Iliade* ». Voir aussi, p. 12 : « Mon but sera donc de rassembler les *dissecta membra* de l'étude du passé dans l'*Iliade*, et pour cela de prendre en compte *toutes* les évocations du passé antérieur au début du récit principal, ainsi que les réévocations par les personnages ou le narrateur d'éléments déjà racontés dans le récit principal. »

⁶⁶¹ GUIEU, 2009, p. 2.

⁶⁶² En tenant compte de cette affirmation d'Ariane Guieu à propos de ce qui serait fondamental dans son étude, GUIEU, 2009, p. 15 : « La question fondamentale qui guidera mon étude est celle de la valeur du passé pour le poète. Pourquoi l'évoque-t-il ? Quelles fonctions remplissent les évocations du passé dans le poème ? On tien alors à expliciter ce que cette chercheuse veut dire quand elle fait référence au « poète » de l'*Iliade*, cf. p. 5 : « (...) il semble également indéniable que l'*Iliade* n'est pas un lambeau arraché à cette tradition, mais l'**œuvre cohérente d'un esprit unique**. L'unicité de son sujet, associée à l'intégration d'éléments qui ne sont pas simplement juxtaposés mais assimilés (...); l'unité de sa structure, marquée par des effets de reprise et d'écho (...) rendent en effet très fragile l'hypothèse d'une élaboration progressive, par accréation lors de représentations (*performances*) variées au long des siècles. » (Nous soulignons)

⁶⁶³ GUIEU, 2009, p. 21-532. Partie qui se trouve organisée en cinq chapitres : I- La Guerre de Troie avant l'*Iliade* ; II- La vie des héros avant la guerre ; III – Les générations précédentes ; IV- Le passé des dieux ; V- Bilan : Le monde passé : les caractéristiques du passé des héros.

⁶⁶⁴ GUIEU, 2009, p. 16 : « (...) on peut en effet penser que le poète, qui construit une société cohérente, projette sur la manière dont ses personnages évoquent le passé les fonctions que celui-ci a pour lui ou dans la société dont il fait partie Les contextes dans lesquels les personnages rappellent le passé et leurs buts méritent donc d'être analysés de leur propre point de vue. D'autre part, comme les personnages ne sont en fait que des fictions créées par le poète dans le cadre d'une œuvre signifiante, ce sont les buts du poète lui-même qu'il faut envisager à travers ceux des personnages : pourquoi leur fait-il évoquer tel événement passé de telle manière, quelle véracité et quelle efficacité prête-t-il à ces paroles sur le passé ? Pourquoi, enfin, place-t-il également des évocations du passé (parfois des mêmes faits) dans le texte du narrateur ? »

⁶⁶⁵ GUIEU, 2009, p. 532.

Ensuite, Ariane Guieu ouvre une deuxième partie au cours de laquelle elle se consacre à une étude de « La structuration du passé dans l'*Illiade* »⁶⁶⁶. De cette étude très fine, Ariane Guieu parvient à deux conclusions majeures : d'une part elle n'hésite pas à assurer que « (...) l'organisation chronologique du passé des héros (et des dieux) n'est pas une préoccupation du poète. »⁶⁶⁷ ; d'autre part elle attire notre attention sur le constat que l'action du poème lui-même « (...) est fortement structurée chronologiquement, notamment grâce à l'évocation fréquente de quelques événements clés, souvent rappelés sous formes de subordonnées temporelles qui les présentent explicitement comme des jalons structurants (...). »⁶⁶⁸

Ceci dit, on arrive à la troisième et dernière partie de cette thèse : « Valeurs et usages du passé »⁶⁶⁹, dont les conclusions nous intéressent davantage. Dans cette section, Ariane Guieu précise à la fois les contextes et les divers objectifs des évocations du passé qu'elle a pu déduire à partir des analyses des usages faits directement par le poète/narrateur ou indirectement par (l'intermédiaire) des personnages qu'il met en scène. L'intention d'Ariane Guieu est de pouvoir tirer des conclusions concernant la conception du passé, et surtout de ses fonctions, qui seraient éventuellement partagées par les auditeurs, voire par la société de la période dite archaïque⁶⁷⁰.

Reprenons rapidement l'ensemble des fonctions des évocations du passé, d'après les personnages et le narrateur, tel qu'elles ont été relevées par Ariane Guieu :

A- Les personnages mis en scène font référence au passé dans le but d'informer, d'influencer, de réfléchir et de se lamenter. Le passé constitue donc une sorte d'outil discursif rhétorique qui leur permet d'établir un contraste entre le passé et le présent. Le passé devient un précédent peut-être exemplaire et/ou un devancier éventuellement créateur de liens d'obligation⁶⁷¹;

⁶⁶⁶ GUIEU, 2009, p. 533-674. A. Guieu va diviser cette deuxième partie en deux chapitres : VI- Mesurer le temps passé. Dans ce chapitre la chercheuse va tenir à faire un point à propos de tous les outils linguistiques (verbes, adverbes, adjectifs, prépositions, conjonctions de subordination temporelles, etc.) dont la « langue homérique » qu'on trouve dans l'*Illiade* dispose pour mesurer la progression du temps du récit. VII- Une structuration chronologique plus large ? Chapitre dont le but est de vérifier si la succession des générations peut être vue comme un principe d'organisation plus large du poème. Nous faisons référence aux arguments présents dans cette partie à la fin de notre deuxième chapitre (cf. : II.2- Excursus sur la place des renseignements d'ordre généalogique dans les épopées homériques).

⁶⁶⁷ GUIEU, 2009, p. 621.

⁶⁶⁸ GUIEU, 2009, p. 621

⁶⁶⁹ GUIEU, 2009, p. 675-801. Cette dernière partie est subdivisée en trois chapitres : VIII- Contextes et buts de l'évocation du passé par les personnages ; IX- La valeur du passé ; X- Aboutissement : Les fonctions de l'évocation du passé pour le poète.

⁶⁷⁰ Il faut savoir ici que la deuxième moitié du VIII^e siècle est la période admise par cette chercheuse, comme son hypothèse de travail, pour la « composition monumentale » de l'*Illiade*. Cf. A. GUIEU, 2009, p. 6.

⁶⁷¹ À propos de chacune de ces fonctions du passé dont témoignent les personnages par les usages qu'ils en font voir : GUIEU, 2009, p. 699-734.

B- Le poète/narrateur, à son tour, se sert des évocations du passé pour constituer un arrière-plan à l'action de son poème, tout en soulignant la structure de son récit principal. Ceci lui permet également de refléter et d'approfondir les enjeux fondamentaux du récit⁶⁷², comme d'émouvoir l'auditeur.

De ce bref résumé, nous pouvons déjà déduire quelques traits caractéristiques constitutifs de la valeur du passé tels que mis en évidence dans le travail d'Ariane Guieu. Si ces éléments ne s'opposent pas à la plupart des conclusions apportées par David Bouvier, ils ont néanmoins comme effet de les diversifier. David Bouvier tenait à insister sur la portée éthique du passé présenté dans l'*Iliade*, que ce soit par son locuteur, ses personnages, ou – on le présume – par les auditeurs. Cette valeur éthique majeure venait expliquer l'étonnant plaisir esthétique qui aurait éventuellement pu être lié à l'écoute d'une épopée qui ne met en scène les souffrances endurées par les mortels. Ariane Guieu de son côté, se montre tout à fait convaincue de la valeur de justification éthique attachée aux actes de remémoration des actions des héros. Elle reçoit tout à fait positivement les critiques que David Bouvier a apporté à la théorie aristotélicienne de la beauté tout en soulignant les occasions où la guerre ou son évocation font pleurer ou glorifient. Cependant, elle n'est pas tout à fait convaincue par cette dissociation totale entre le plaisir, voire l'enchantement, et l'acte d'écouter un chant de guerre⁶⁷³.

En outre, soulignons le fait que Ariane Guieu touche à d'autres aspects assez sensibles, et qui néanmoins pouvaient sembler aller de soi dans bien des travaux antérieurs ayant déjà traité la question de la fonction des évocations du passé dans l'*Iliade*. Ainsi, elle se trouve, entre autres, d'accord avec David Bouvier quant aux implications morales⁶⁷⁴, sans doute produites par un récit tel que l'*Iliade* qui, tout en perpétuant le souvenir des exploits des héros passés, serait peut-être, dans le même temps, en train d'inciter ses auditeurs à faire de même⁶⁷⁵. Mais

⁶⁷² À ce propos voir : GUIEU, 2009, p. 675, 769-801.

⁶⁷³ Voir notamment : GUIEU, 2005, p. 166 : « Plus généralement, on peut être tenté d'accorder plus de crédit que ne fait l'auteur aux passages où l'*Iliade* évoque le plaisir des auditeurs des chants (...). Surtout, les remarques de l'auteur qui remet en cause la théorie aristotélicienne de la beauté, souligne les occasions où la guerre ou son évocation font pleurer ou horrifient, et en tire la nécessité d'une justification éthique de la remémoration des actions des héros, semblent entièrement convaincantes, et fondent en raison, de manière remarquable, le fonctionnement paradigmatique souvent observé pour les récits du passé dans les poèmes homériques; cependant, peut-être cette interprétation n'est-elle pas contradictoire avec une prise en compte des évocations de la *terpsis* que les chants provoquent chez leurs auditeurs (...). »

⁶⁷⁴ Ce qui, toujours d'après GUIEU, 2009, p. 740, n'implique pas pour autant que « (...) le passé lui-même soit supérieur au présent, ni même qu'il soit nécessairement envisagé positivement : le connaître est indispensable pour en déduire, par analogie, les conséquences probables des décisions qui s'imposent dans le présent ; il est utile en tant que précédent, et constitue un outil d'analyse de la situation présente, mais n'est pas nécessairement un modèle. »

⁶⁷⁵ GUIEU, 2009, p. 806.

elle met en garde contre une perspective qui consisterait à identifier trop vite les discours du poème dans lesquels les personnages incitent leurs interlocuteurs à imiter les héros du passé avec une mise en abyme intentionnelle du genre épique, telle que suggérée par l'aède de l'*Iliade* lorsqu'il évoque la tâche qu'il aimerait accomplir par son chant. Elle admet qu'une telle identification puisse être séduisante mais la juge périlleuse parce que, dit-elle, « (...) l'*Iliade* ne contient pas de représentation d'aède en acte dans laquelle on pourrait raisonnablement chercher le reflet d'une représentation réelle. »⁶⁷⁶ Elle ajoute également que, face à ce qu'on trouve dans le poème – à savoir, des personnages qui incitent, certes, les interlocuteurs à faire du passé un paradigme, mais sans que ces évocations prennent jamais la forme d'un chant épique – il serait plus logique de renverser cette perspective, c'est-à-dire ne considérer le chant épique que comme manifestation parmi d'autres de la parole qui peut jouer le rôle de perpétuation des souvenirs du passé et d'exhortations au maintien de certains modèles d'excellence⁶⁷⁷.

En tout cas, et comme du reste nous l'avons déjà suffisamment relevé, Ariane Guieu parvient tout même à des conclusions générales assez proches de celles qui avaient déjà été dégagées par David Bouvier. Car, à partir de son étude de l'ensemble des usages du passé trouvés dans l'*Iliade* – et prenant en compte leurs particularités contextuelles liés à la fois aux moments précis où ces évocations sont faites et à leur rôle pour la compréhension plus globale du récit –, elle aussi met l'accent sur un « rapport ambigu » qui s'avère être entretenu par rapport au passé. Dans l'*Iliade*, est évoqué d'un côté un passé qui fait autorité, « (...) un passé qui oblige, sur lequel les comportements présents et à venir doivent se modeler ; un idéal de reproduction infinie à l'identique »⁶⁷⁸. Mais dans l'*Iliade* est également évoquée l'image d'un « (...) passé qui se révèle mouvant : il importe d'y faire référence, mais on peut choisir le passé auquel on se réfère. »⁶⁷⁹

⁶⁷⁶ GUIEU, 2009, p. 2-3. Cf. note au bas de la page 5 : « L'*Iliade* mentionne un aède du passé (II 594-600), présente Apollon en train de chanter pour les dieux (I 603-604) mais on ne sait pas ce qu'il chante, et Achille en train de chanter les 'actes glorieux, κλέα ἀνδρῶν' (IX 189), comme la poésie épique elle-même, mais il chante seul dans sa tente, en compagnie du seul Patrocle, et le contenu de son chant n'est pas précisé (...). ». Pour cette question concernant les représentations du chant et de l'aède dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* voir notamment : GRANDOLINI, Simonetta, *Canti e aedi nei poemi omerici. Edizione e commento*, Pisa-Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1996.

⁶⁷⁷ Voir notamment : GUIEU, 2009, p. 806-807 : « (...) Il semble naturel d'imaginer que, sur le champ de bataille aussi bien que dans les débats ou les banquets, les membres de la société aristocratique pour laquelle le poète composait devaient, comme les héros qu'il chante, s'exhorter mutuellement en utilisant le souvenir des exploits de leurs ancêtres. Cette remarque toute simple mérite d'être faite, car très souvent cet aspect est négligé au profit d'une exaltation du rôle du chant épique. Ce dernier joue certes un rôle majeur dans la perpétuation du souvenir des temps passés, mais il convient de ne pas figer l'image des interactions sociales de l'époque archaïque en faisant du chat épique la clé de voûte de cette société et de sa capacité à se donner des modèles. »

⁶⁷⁸ GUIEU, 2009, p. 811.

⁶⁷⁹ GUIEU, 2009, p. 811.

Ceci admis, nous pensons possible de pousser un plus peu loin l'affirmation de David Bouvier quant à l'absence d'une « conscience historique » de la part des héros iliadiques. Car, étant donné ce « rapport ambigu » au passé que le poète de l'*Iliade* aurait choisi de mettre en scène tout au long de son poème, et qui dévoile peut-être la façon dont lui et ses auditeurs faisaient usage des évocations du passé dans leur présent, la conclusion implicite à laquelle Ariane Guieu parvient est que, si le poète/narrateur de l'*Iliade* est peut-être détenteur d'une quelconque « conscience historique » (au sens moderne), pourtant il ne semble pas s'en soucier vraiment. En tout cas, il ne s'en soucie pas autant qu'il n'est concerné par l'efficacité du récit qu'il est en train de raconter.

Ces conclusions nous intéressent particulièrement dans la mesure où elles viennent, en partie et bien entendu dans notre perspective, à la rencontre des significations du discours en catalogue tel qu'il est présenté notamment par Sylvie Perceau⁶⁸⁰. Si « dire en catalogue » signifie énoncer un discours dont l'intérêt majeur est d'être tout à fait adapté et complet, voire *vrai*, une fois qu'il a été validé auprès de la personne avec qui on parle dans une situation de communication bien précise, il semble que toute l'épistémologie qui régit les évocations du passé au cours de l'*Iliade* – qu'elles soient énoncées par le narrateur ou par les personnages – pourrait être elle-même considérée comme du type « catalogal ».

En ce sens, on pourrait dire que le passé référencé tout au long de l'*Iliade* serait anhistorique. Une telle conclusion permettrait de rendre compte de la transmission des variations dans le passé des héros et des dieux et, bien-entendu, des épisodes concernant la Guerre de Troie elle-même. En effet, Ariane Guieu est tout à fait convaincue que les choix concernant les moments comme les contenus des évocations du passé qu'on trouve dans notre *Iliade* sont les produits des choix effectués par un poète délibérément innovateur⁶⁸¹. Celui-ci est innovateur à la fois dans le but de bien structurer son récit et dans le dessein d'augmenter le plaisir du public à l'écoute de son chant⁶⁸². A en juger par l'immense popularité que l'*Iliade* a acquise au cours de

⁶⁸⁰ Cf. dans le cadre de ce travail: « 2.1 - Aperçu des débats autour du verbe καταλέγειν dans les poèmes homériques ».

⁶⁸¹ GUIEU, 2009, p. 807 : « (...) Plusieurs facteurs plaident en faveur d'une originalité volontaire de la version iliadique. Tout d'abord, la fréquence des déviations constatées (...). Ensuite et surtout, la pertinence des mythes pour l'*Iliade* est nettement plus grande dans la version iliadique que dans la version conservée par le reste de la tradition. Ces deux faits arguent en faveur des choix délibérés faits par le poète. Reste à savoir si on considère qu'il innove en inventant ou qu'il se contente d'omettre des éléments de la tradition, ou choisir entre des variantes disponibles. L'image qui se dessine est donc celle d'un poète bénéficiant de larges libertés dans le cadre d'une tradition fluide. »

⁶⁸² Cf. GUIEU, 2009, p. 807, où cette chercheuse nous rappelle que nombreux sont les études consacrées aux questions concernant le rapport entre le poète et son public : « (...) dans quelle mesure celui-ci était-il sensible au caractère innovant des versions des mythes évoqués dans l'*Iliade* ? Le poète modifie en effet la tradition pour mieux adapter les récits au cadre dans lequel il les insère, et donc produire des effets de sens qui doivent être sensibles à son auditoire. Mais jusqu'où ce dernier les appréciait-il ? Pouvait-il percevoir l'innovation comme telle,

toute l'Antiquité, cela a été une vraie réussite. Il résulte de ces considérations que les évocations du passé dans l'*Illiade* gardent toutes un lien très étroit, voire « organique », avec son contexte même.

La conséquence majeure est que le passé qui se dessine au cours de l'*Illiade* va finir par être très difficilement détachable du récit. Selon Ariane Guieu, ceci expliquerait que bien que l'*Illiade* jouisse « (...) d'une autorité très ancienne et jamais démentie dans la culture grecque (...) »⁶⁸³, toute la littérature postérieure qui nous est parvenue reprend davantage les évocations des événements passés telles qu'on les trouve dans les poèmes attribués à Hésiode⁶⁸⁴ plutôt que dans l'*Illiade*.

En dernier lieu, nous voudrions mettre en évidence le constat fait par Ariane Guieu à la fin de sa thèse, lorsqu'elle plaide pour voir en l'*Illiade* un poème politique où les images du passé ouvriraient des pistes censées nous permettre de comprendre les manières dont les hommes politiques des époques archaïque et classique utilisaient le passé afin de justifier leurs actions et de légitimer leur propre pouvoir⁶⁸⁵. Or, si elle ne va pas l'affirmer directement, cette affirmation conduit néanmoins à avancer une hypothèse, qui serait (peut-être à son insu) sous-entendue ou même un simple effet dû au sujet privilégié dans sa thèse : exceptées des informations concernant le rapport complexe au passé entretenu par les sociétés archaïques et classiques qui auraient motivée les (re)productions et transmissions continues de l'*Illiade*, on ne peut véritablement avoir de certitudes concernant les valeurs *historiques* des données (sociales, géographiques, etc.) (re)présentées dans ce poème, que ce soit pour les événements plutôt

et cela ajoutait-il au plaisir intellectuel qu'il ressentait à écouter l'épopée (...) et enrichissait-il sa compréhension des buts du poète (...) ? Plus largement d'ailleurs, comprenait-il les allusions mythiques quand, comme souvent dans le poème, il s'agissait de brèves références ? »

⁶⁸³ Voir notamment : GUIEU, 2009, p. 809.

⁶⁸⁴ GUIEU, 2009, p. 809-810 : « (...) La littérature postérieure et notamment tardive dépend en effet en majorité (...) d'une tradition issue d'Hésiode. La cause de ce phénomène tient sans doute justement au type d'usage que fait l'*Illiade* des mythes, et au lien très étroit créé entre l'évocation du passé et son contexte. Le poète a effectué un choix, des modifications, des innovations, en ce qui concerne les événements racontés ou mentionnés. Il s'écartait ainsi des versions qui devaient déjà être plus 'traditionnelles', plus répandues et plus populaires. Et, si la version des mythes choisie ou élaborée par le poète n'a pas ensuite supplanté les autres, c'est sans doute en raison même de son adaptation à un contexte donné, avec lequel elle entrait en résonance mais hors duquel elle perdait tout intérêt. L'*Illiade*, en effet, n'évoque le plus souvent qu'un élément particulier du mythe, un fragment qui ne se comprend que dans un arrière-plan plus large et ne peut pas suffire à constituer une tradition. Au contraire, la *Théogonie* et les *Catalogues* pseudo-hésiodiques ont justement vocation à être des explications d'ensemble de la génération de l'ordre cosmique pour la *Théogonie*, puis de l'organisation généalogique du monde des héros pour les *Catalogues* : en créant un cadre général, solidement organisé par la succession des générations dans lesquelles viennent s'intégrer les évocations de grands événements, ils acquièrent naturellement une autorité culturelle et contribuent à unifier autour d'eux la tradition. »

⁶⁸⁵ Voir notamment : GUIEU, 2009, p. 811 : « Poème épique, l'*Illiade* est aussi un poème politique, le récit d'un conflit de pouvoir, de ses conséquences et de sa résolution ; en cela, l'image des usages du passé qu'elle donne ouvre des pistes pour comprendre les tensions et les évolutions de la société pour laquelle elle est produite, et pour mettre en perspective la manière dont les hommes politiques des époques archaïque et classique utiliseront le passé pour justifier leurs actions et légitimer leur pouvoir. »

récents liés à la Guerre de Troie dans sa dixième année (c'est-à-dire au temps présent de la narration) ou pour d'autres événements prenant place dans un passé encore plus reculé. Ce doute, du reste, se trouve à la base des nombreux travaux qui ont débattu de la question de l'historicité des « sociétés homériques » et de la Guerre de Troie telles qu'elles apparaissent dans l'*Iliade* et/ou dans l'*Odyssée*⁶⁸⁶, et notamment dans les vers qui composent le Catalogue des vaisseaux du Chant II.

Ainsi, avant de poursuivre et pour ne pas perdre de vue notre « objet privilégié », nous tenons juste à souligner le rôle argumentatif éminent que les vers qui composent le Catalogue des vaisseaux ont fini par jouer dans le cadre des débats modernes autour de la valeur *historique* de l'énoncé de l'*Iliade*, et de son épisode fondateur : la guerre de Troie. Ces débats se sont surtout intensifiés à partir des découvertes archéologiques réalisées sur le site de Troie, et ailleurs, au XIX^e siècle. Du débat nourri, témoigne, entre autres, et dès le début du XX^e siècle, les prises de positions de Walter Leaf⁶⁸⁷, défenseur de la réalité factuelle de l'épisode de la Guerre de Troie dont l'auteur de l'*Iliade* aurait dû s'inspirer. Témoigne également l'œuvre de Moses Finley qui, presque un demi-siècle après, se trouve non seulement prêt à mettre en question l'identité des *Ἀχαιοί* mais doute également de la réalité de leur participation en tant que protagonistes dans la destruction de la ville de Troie⁶⁸⁸. Autrement dit, Moses Finley, confronté aux données archéologiques dont il disposait alors, ne peut autrement conclure qu'en affirmant que l'épisode de la Guerre de Troie tel qu'il se laisse voir dans les poèmes homériques a été complètement fabriqué.

Afin d'attester la valeur historiographique de l'ensemble de l'*Iliade*, Walter Leaf, de son côté, se montrait prêt à athétiser le « Catalogue achéen », dont il ne niait néanmoins pas la valeur historiographique. En effet, ce morceau aurait été, selon lui, rajouté tardivement au poème. Cette affirmation lui permettait, d'une part, de défendre la thèse qu'Homère, et notamment l'*Iliade*, aurait été un témoin fiable de l'époque mycénienne – tout en prenant appui sur l'ouvrage *The Heroic Age* de Hector Chadwick⁶⁸⁹ – et, d'autre part, de reprendre la thèse

⁶⁸⁶ Voir notamment : FINLEY, Moses; CASKEY, John; KIRK, Geoffrey; PAGE, Denys, "The Trojan War", *Journal of Hellenic Studies*, 84, 1964, p. 1-20. Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/627688>.

⁶⁸⁷ LEAF, 1915, p. 5: "It is high time, in fact, to invert the general principle on which the problem of history in Homer has generally been approached. The assumption has been that Homer is to be explained by mythology, or by folk-lore, or by Sagenverschiebung; and that any residuum that can be spared may be grudgingly left to history. That method has led only to disappointment and failure. Let us try to give history the first mortgage on the estate, and then we can see what is left for mythology and folk-tale."

⁶⁸⁸ FINLEY, 1964, p. 6: "Neither kind of explanation excludes the possibility of an Achaean share in the operation (as distinct of an Achaean initiative or monopoly). (...) We do not know who those Achaeans were or where they came from (...) They could have come from Asia, from the Aegean or from the Greek mainland."

⁶⁸⁹ Soulignons l'importance que W. Leaf donne à l'ouvrage *The Heroic Age* de Hector Chadwick, paru en 1912. Cf. LEAF, 1915, p. xi : "That I should have been possible to recur to a faith so long held, and restate the old theme

soutenue par Benedikt Niese dans son *Der Homerische Schiffskatalog*, qui affirmait que le « Catalogue achéen » représentait la Grèce de l'époque archaïque – plus précisément celle du VII^e siècle av. n.-è.⁶⁹⁰. En outre, dans le but de soutenir le statut historiographique des poèmes homériques, et particulièrement l'historicité de la Guerre de Troie, Walter Leaf soutenait que c'était une analyse de la géographie politique du « Catalogue troyen » qui pouvait en constituer la preuve irréfutable. Cette entreprise, il l'avait déjà menée à bien en 1912 avec son *Troy: a Study in Homeric Geography*⁶⁹¹. Dans cet ouvrage, Walter Leaf soutenait que le « Catalogue troyen » était « un véritable registre des peuples de l'Asie Mineure et de la Thrace connus des Grecs mycéniens à l'époque de la Guerre de Troie »⁶⁹². Ceci était censé lui permettre d'attester de la factualité de la Guerre de Troie, dans la mesure où les causes de la guerre se trouvaient liées à la puissance de la ville de Troie, ce dont témoignait précisément le « Catalogue Troyen » qui représentait Troie à la tête d'une coalition. Du fait de sa position stratégique, cette ville aurait du reste été un important centre de communication (notamment commerciale) ainsi qu'un objet de convoitise pour les Grecs⁶⁹³.

with fresh conviction, is largely due to the appearance of a single book, professor H. M. Chadwick's *The Heroic Age*.”

⁶⁹⁰ NIESE, 1873. Inspiration que Walter Leaf reconnaît ouvertement dans la préface de son livre, cf. LEAF, 1915, p. xii : “What debt I may owe to Niese, *Der Homerische Schiffskatalog*, I cannot say.”

⁶⁹¹ LEAF, Walter, *Troy: a study in Homeric geography*, London, Macmillan, 1912.

⁶⁹² LEAF, 1915, p. 75-76: “The main object of my argument was to show that the Trojan Catalogue was indeed a true record of the peoples of Asia Minor and Thrace as known to the Mycenaean Greeks at the Age of the Trojan War; and that the war itself to be taken as a real historical event, the necessity of which was deducible from the economic position of Achaean Greece./It was proved that the Trojan Catalogue in all respects conformed to what a list of the lands and peoples concerned should have been at a time when Greece was only beginning to struggle for a footing in Asia.(...) Troy is the center from which radiate all the lines of communication; and it holds this dominating position because it commands the entrance to the Euxine, which has been from time immemorial the vital point for Greek trade.”

⁶⁹³ Thèse qui du reste sera reprise dans ses grandes lignes par Manfred Korfmann lorsqu'il défendra cette grandeur de Troie comme la cause probable des conflits qui y eurent lieu et auxquels font probablement écho les récits autour de la Guerre de Troie. Nous reprenons le point des arguments de M. Korfmann, tel qu'ils sont résumés par MONTANARI, Franco, « Les poèmes homériques entre réalité et fiction », *Gaïa : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaïque*, Numéro 9, 2005, p. 24. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/gaia_1287-3349_2005_num_9_1_1470. Consulté le 11 février 2015., p. 19 : « Les fouilles de Korfmann ont mis en lumière, dans les environs de la citadelle, une vaste cité basse qui concerne Troie VI (1700-1300 environ) et VII (1300-1000 environ); il attribue une grande signification à cette cité pour montrer que la Troie de l'âge du Bronze tardif était une grande cité florissante. En outre, il soutient que la cité avait alors une importance commerciale considérable, grâce au rôle que sa position lui donnait pour exercer un contrôle sur le parcours des navires se dirigeant vers les Dardanelles : voilà qui lui aurait apporté de la prospérité et donné une importance stratégique, assez pour rendre plausibles des actions de guerre, soit pour motif de pillage soit encore pour l'investissement et le contrôle du lieu. En somme, un centre palatial important dans le panorama politico-économique de l'Anatolie et de l'Egée. La formule de ces ultimes campagnes de fouilles semble se résumer à une idée définitive : à l'âge du Bronze tardif, Troie était une cité plus importante et plus prospère que tout ce que l'on avait cru, la représentation homérique gagne donc en vraisemblance ou, justement, se voit confirmée. Diverses 'guerres de Troie' se seraient succédées et la cité aurait aisément acquis la réputation d'un lieu disputé et objet d'attaques périodiques venant de l'extérieur. Une cité, par ailleurs, étroitement mêlée à la politique anatolienne, en rapport avec le royaume hittite et peut-être objet de disputes entre les Hittites et le royaume Ahhijawa (probablement situé dans les îles méridionales de la mer Egée, celles qui ont le plus subi l'influence mycénienne, en particulier Rhodes). »

Quant à Moses Finley, l'analyse des arguments – y compris archéologiques – le poussait au contraire à faire reconnaître définitivement que l'épisode de la Guerre de Troie, tel que l'*Illiade* le racontait, ne pouvait qu'appartenir au domaine du mythe et de la poésie, et en aucune manière à celui de l'histoire⁶⁹⁴. Moses Finley a néanmoins été amené, lui aussi, à revenir sur la question de la valeur historiographique des Catalogues des combattants – notamment celle du « Catalogue achéen ». Nul besoin de dire qu'il va proposer une supputation qui renforce son hypothèse contre la valeur historiographique des récits homériques concernant son événement majeur. Ainsi, il propose que les (ex-)Ἀχαιοί, peut-être au début des « siècles obscurs », auraient inventé l'existence de cette coalition continentale panhellénique et lui auraient donné le rôle de protagoniste dans un combat dont la conséquence majeure fût la destruction de Troie⁶⁹⁵. Par ailleurs, Moses Finley va soutenir lui aussi l'hypothèse que les Catalogues du Chant II ont dû être composés et rajoutés tardivement à l'ensemble du texte de l'*Illiade*⁶⁹⁶.

En prenant ces exemples, trouvés dans les travaux de Water Leaf et de Moses Finley, on revient curieusement à une conclusion semblable à celle mise en relief par Ariane Guieu concernant la représentation du passé dans l'énoncé de l'*Illiade*. Soit parce que l'un et l'autre suggèrent que le passé tel qu'on le trouve représenté dans le texte de l'*Illiade* – plus précisément le portrait géopolitique fourni par le « Catalogue achéen » du Chant II –, à défaut de témoigner d'une quelconque réalité historique, parle/répond plutôt des/aux motivations socio-politiques qui ont poussé les Anciens à composer et à incorporer ce Catalogue dans le texte. Soit, peut-on penser, parce que l'interprétation que ces deux auteurs font du passé tel qu'on le voit dans

⁶⁹⁴ Voir notamment FINLEY et *alli*, 1964, p. 1-9, p. 9 : "I believe the narrative we have of the Trojan War had best be removed in toto from the realm of history and returned to the realm of myth and poetry."

⁶⁹⁵ FINLEY, 1964, p. 8: "(...) If in the early Dark Age the idea of a mainland coalition were invented, that have been done only by Achaeans (perhaps I should say 'ex-Achaeans') who looked to the mainland, and primarily to the Peloponnese, as their original homes(wherever they were now living)."

⁶⁹⁶ En fait Moses Finley reprend en partie les thèses soutenues notamment par Denys Page [1955] 1966. FINLEY, 1964, p. 7-8: "And now finally the Catalogues. As part of the *Iliad* they are a mess on any interpretation. Again I need not go into details (...) since they are all laid out in the fourth chapter of Page's *History and the Homeric Iliad*. I agree fully that the Catalogues and the narrative of the *Iliad* as we have it developed separately in the oral tradition and were eventually joined mechanically at a time when they had acquired their many contradictory and irreconcilable elements. There is only one question to be consider: Does the Achaean Catalogue, for all this distortions and fictions retain a large, hard core of Mycenaean reality which compels us to believe in the existence of a mainland coalition against Troy? Page and others answer in the affirmative, essentially on the single argument that an essential number of the places-names fit known Achaean sites and that a small but still substantial number of were gone in post-Mycenaean times and were unknown to Greeks of the historical period. I accept both statements though I believe they are exaggerated. The fact that the Greeks from the eight or even the ninth century on had lost all trace and memory of Dorion or Aepy or twenty more such places has no relevance to what may have been remembered two or three generations or even two centuries after the destruction of Troy and of the lost places. 'Destruction' is a dangerous word. Few places were ever so destroyed that no life continued or returned there, and anyway people lived on with memories, even if they moved elsewhere."

Illiade, avec les Catalogues du Chant II, répond, elle aussi, aux besoins argumentatifs de leurs propres textes.

Quoiqu'il en soit, avant d'aborder spécifiquement le vrai débat que les Modernes ont articulé autour de la question de la valeur historiographique des vers qui composent le Catalogue achéen – ce fut moins le cas pour le Catalogue troyen –, nous nous proposons de faire un bref survol de quelques questions. Il s'agit des questions soulevées par les nombreuses études qui se sont penchées, ou plutôt focalisées, sur d'autres aspects qui touchent la valeur historiographique, sinon de l'ensemble, du moins du « côté humain »⁶⁹⁷, de ce que le locuteur de *Illiade* raconte au cours du récit qui nous est parvenu.

2- Homère historien ? Autour de la valeur historiographique des événements rapportés par *Illiade*

Le nombre d'auteurs modernes qui se sont confronté(e)s aux questions de la valeur historiographique de ce qu'on trouve représenté dans *Illiade* et dans *Odyssée* est loin d'être négligeable⁶⁹⁸. Cet ensemble pris en compte, on trouve, certes, de nombreux types d'approches dont les divergences ont un rapport très étroit avec les partis pris respectifs concernant les « questions homériques ».

En effet, ce ne serait sans doute pas trop dire que le noyau de ces débats tourne autour de deux axes majeurs : les études sur la vraisemblance historique des divers aspects sociétaux des groupes représentés dans *Illiade* et dans *Odyssée* et les « questions troyennes ». Ces dernières concernent fondamentalement la confiance ou la méfiance accordée à la factualité de ce qui

⁶⁹⁷ Nous faisons volontiers écho à la façon dont Moses Finley a élaboré ces questions : FINLEY, 1964, p. 1-2: "Everyone is agreed that the *Iliad* as we have is full of exaggerations, distortions, pure fictions and flagrant contradictions. By what tests do we distinguish, and, in particular do we decide that A is a fiction, B is not (...)? (...) There is of course a first test that we all apply: we eliminate as pure fiction the scenes on Olympus, the divine interventions and all the rest of that side of the story. (...) We treat the human side of the tales as possible fact, the supernatural as certain fiction. But did the bards and their audiences (and many Greeks in later times) (...) draw this distinction? The operational analyses must work with their conceptions in these matters, not with ours; that is why a suggest that the human-supernatural test is a misleading one./ How much latitude of divergence we allow is the decisive question. Everyone allows a good deal, but nearly everyone than stops short and agrees that the 'tradition of the expedition against Troy must have a basis of historical fact'."

⁶⁹⁸ Voir parmi de nombreuses autres : LEAF, 1915. FINLEY, Moses, *The World of Odysseus*, United States 1954 rééd. London 1956. PAGE, [1959] 1966. SNODGRASS, Anthony, "An Historical Homeric Society"?, *The Journal of Hellenic Studies*, 94, 1974, p. 114-125. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/630424>. Consulté le 13 août 2014. KIRK, Geoffrey, "The Homeric Poems as History", *The Cambridge Ancient History*, II.2, 1975, p. 820-850. PATZEK, Barbara, *Homer und seine Zeit*, München, C. H. Beck, 2003. RAAFLAUB, Kurt, "Epic and History", FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p. 55-70.

serait l'événement guerrier majeur ayant eu lieu *a priori* à Τροίη/Ιλιον⁶⁹⁹, opposant Ἀχαιοί et Τρωῆες. L'impact d'un tel épisode fût si puissant qu'il devint la matière fondatrice et inépuisable d'un « cycle troyen » – les chants homériques n'étant que les énoncés sinon les plus achevés, du moins les plus célèbres⁷⁰⁰.

Il va sans dire qu'au cœur de ce débat se trouve notamment l'ensemble des interprétations autour des résultats des fouilles archéologiques menées sur l'ancienne Troade, et plus particulièrement à Hissarlik – nom du site archéologique de Troie⁷⁰¹. En fin de compte, qu'est-ce qui aurait motivé l'engagement pionnier aboutissant aux fouilles menées par Heinrich Schliemann, si ce n'est le désir de vérifier la réalité de ce grand conflit ?

Ainsi, concernant les fouilles qui se sont déroulées de la fin du XIX^e siècle⁷⁰² jusqu'à nos jours⁷⁰³ un accord *quasi* complet existe de nos jours parmi les divers spécialistes. Le site d'Hissarlik a effectivement permis d'identifier, entre autres, les couches censées correspondre à un emplacement devenu célèbre grâce à son évocation, voire sa représentation, notamment

⁶⁹⁹ Car il ne serait pas sans intérêt de rappeler que certains chercheurs n'ont pas hésité à supposer que la « Guerre de Troie », évoquée/représentée dans l'*Illiade*, trouvait peut-être son inspiration historique dans une guerre qui aurait pu se passer ailleurs. Ce que nous précise Leaf, 1915, p. 6 : « (...) Dr. Dümmler and Dr. Bethe tell us that 'the legends have been transplanted'; the wars of which the *Iliad* is a reflex were not really fought in the Troad, but in Central Greece; they were mere intertribal quarrels among the hills which divided Locrians from Boeotians. »

⁷⁰⁰ Voir à ce propos, parmi d'autres, l'avis de MONTANARI, 2005, p. 21-22 : « (...) Il semble établi que les formes de l'expression et les contenus narratifs de l'épopée grecque archaïque avaient une longue histoire qui a précédé 'Homère' : il est difficile de nier que les histoires racontées par la poésie grecque la plus ancienne qui nous soit conservée remontent à l'âge mycénien. L'*Illiade* et l'*Odyssee* représentent, plutôt qu'un début, une phase finale : il y a eu de nombreux poètes avant Homère, comme le disaient Aristote et Cicéron. La tradition qui a précédé, celle des aèdes qui chantaient, avait donné une solidité essentielle à la structure des histoires des dieux et des héros et avait amené à sa perfection l'instrument stylistique et expressif pour les raconter : les étapes du processus traditionnel sont perdues, nous reste son achèvement monumental. »

⁷⁰¹ Remarquons que ce site sur Hissarlik (nom d'une colline située dans l'actuelle province de Çanakkale, en Turquie) se trouve inscrit sur la liste des Patrimoines mondiaux de l'UNESCO dès 1998, sous le nom de « Site archéologique de Troie ». Voir aussi ces remarques faites par : BRYCE, Trevor, «The Trojan War: Myth or Reality?», *The Kingdom of the Hittites*, New York, Oxford University Press, 1998, p. 393: «The citadel with which the name of Troy is associated lies in the north-west corner of Anatolia in the region called the Troad, so named Graeco-Roman writers who believed that the whole area was controlled by Troy. The Troad forms a fairly clearly definable geographical unit. It is bounded on three sides by sea-the Hellespont (modern Dardanelles) to the north, and the Aegean Sea to west and south. The whole area is mountainous and dominated in the south by the Mount Ida massif. It has two major rivers, the Simois and the Scamander. At the confluence of these rivers lies the site of Troy itself, on a mound called Hissarlik, the modern Turkish fortress.»

⁷⁰² À propos des premières fouilles menées par Heinrich Schliemann à la fin du XIX^e siècle, et ensuite par Wilhelm Dörpfeld, et de certains de leurs résultats respectifs cf., parmi d'autres, SCHLIEMANN, Heinrich, *Troy and its Remains : A Narrative of Researches and Discoveries Made on the Site of Ilium, and in the Trojan Plain*, New York, Benjamin Blom, 1875. DÖPERFELD, Wilhelm, *Troja und Ilium. Ergebnisse der Ausgrabungen in den vorhistorischen und historischen Schichten von Ilium (1870-1894)*, Athen, Beck und Barth, 1902.

⁷⁰³ En effet, après les travaux conduits par H. Schliemann et W. Dörpfeld à la fin du XIX^e siècle, et ceux menés sous la direction de Carl W. Blengen (University of Cincinnati), entre 1932 et 1938, on a connu un hiatus de 50 ans pour une reprise des travaux. Des fouilles seront menées dès l'année 1988 sous la direction de l'archéologue allemand M. Korfmann (Universität Tübingen). Pour un bref et très récent bilan de ces fouilles, cf. CLINE, Eric, *Troy: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 71-102.

dans l'*Iliade* ainsi que dans l'*Odyssée*, à savoir Ἴλιον/Τροίη⁷⁰⁴. Néanmoins, les débats se font sensiblement moins paisibles lorsqu'il s'agit de préciser dans quelle mesure ces sites fouillés laissent entrevoir des indices de scénarios qui auraient pu accueillir un long conflit au cours duquel le peuple qui occupait la place – peut-être allié à d'autres groupes voisins (les Τρωῶες ?⁷⁰⁵) – se serait battu contre une coalition composée d'un groupe désigné la plupart du temps dans l'*Iliade* par le terme d'Ἀχαιοί⁷⁰⁶. Le débat touche à la fois à des questions de structure spatiale et politique, ou plus précisément d'amplitude du pouvoir, et à l'organisation des sociétés que ces emplacements fouillés laissent deviner particulièrement lorsque l'on considère les couches correspondant à l'Âge dit du Bronze – c'est-à-dire la période qui correspondrait à l'époque où la « Guerre de Troie » évoquée, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, est censée se dérouler⁷⁰⁷.

Nous allons revenir sur certains des points évoqués précédemment, afin de préciser ceux qui nous semblent être les plus sensibles. Nous choisissons de commencer par la question des rapports entre Τροίη/Ἴλιον mentionnés, voire représentés, dans l'*Iliade* ainsi que dans l'*Odyssée*, par la question des différentes Troies identifiées sur le site fouillé par les archéologues dès la fin du XIX^e siècle⁷⁰⁸ et par la question de *Wiluša/Taruiša* qu'on trouve dans certains écrits hittites. Ensuite, nous passerons en revue certains aspects d'une question toujours omniprésente : celle de la fiabilité de la « version homérique » de la Guerre de Troie, ou de la version esquissée à partir des épisodes racontés au cours de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Nous reviendrons aussi sur celle, plus générale, de la valeur historique des différents passés (re)présentés dans ces deux poèmes aux yeux des Anciens puis des Modernes.

⁷⁰⁴ Double dénomination qui ne faisait que répondre aux besoins du vers épique. Pour la forme Ἴλιον on a un total de 107 occurrences dans l'*Iliade* et de 19 dans l'*Odyssée*. Tandis que pour Τροίη on a un total de 52 occurrences dans l'*Iliade* et de 32 dans l'*Odyssée*.

⁷⁰⁵ Remarquer qu'au cours de l'*Iliade* le terme Τρωῶες a du moins trois sens : on l'utilise pour faire référence aux habitants de Troie (cf. II, 123 ; XVII, 224); on l'emploie pour dire et les Troyens et les Dardaniens (cf. XI, 285 ; XV, 286) ; et encore on l'utilise bien probablement pour désigner les Troyens et l'ensemble de leurs alliés (cf. IV, 436). Voir à ce propos les remarques de CRESPO, Emilio, « Los nombres de persona de los troyanos y de los griegos en la *Iliada* », *Classica*, v. 17/18, n. 17/18, 2004/2005 p. 32-47, p. 34-35.

⁷⁰⁶ Ce terme a un total de 608 occurrences dans l'*Iliade*. On utilise aussi les termes : Ἀργεῖος et Δαναοί dont on trouve respectivement 187 et 146 occurrences au cours de ce poème. Pour un point récent à propos des valeurs historiques de ces termes voir : LATACZ, 2001, p. 150-168.

⁷⁰⁷ En fait les textes grecs dont on dispose conjecturent différentes dates, entre le XIV^e et le XII^e siècles, pour la Guerre de Troie. Pour une analyse d'ensemble de ces textes cf. FORSDYKE, John, *Greece Before Homer, Ancient Chronology and Mythology*, London, M. Parrish, 1956, p. 62-86.

⁷⁰⁸ Pour un état des lieux à propos de cette question depuis les premières fouilles jusqu'à celles d'aujourd'hui, voir l'article : COBET, Justus, « Vom Text zur Ruine. Die Geschichte der Troia-Diskussion », ULF, Christoph (éd.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz*, München, C. H. Beck, 2003, p. 19-38.

2.1- Τροίη/Ιλιον = VIIh/i/VIIa = *Wiluša/Taruša* ?

Les sites dites de Troie VIIh/i et VIIa, identifiés à Hissarlik grâce aux fouilles menées par Wilhelm Dörpfeld puis celles conduites par Carl Blengen et par Manfred Korfmann correspondent aux couches censées renvoyer à peu près aux années 1750-1200 avant notre ère⁷⁰⁹, c'est-à-dire à l'Âge du Bronze tardif. Autrement dit, il s'agit des couches que les archéologues, dont les travaux ont succédés à ceux d'Heinrich Schliemann⁷¹⁰, proposent d'identifier à la ville ou au territoire ayant (tout d'abord) chronologiquement accueilli la guerre dont nous parle notamment les récits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*⁷¹¹.

Pour la première des couches fouillées, c'est-à-dire la Troie VIIh, les archéologues ont fini par conclure que la cause de sa destruction aurait été non un acte belliqueux, mais un événement d'ordre naturel (un tremblement de terre étant l'incident le plus probable)⁷¹². En ce qui concerne la-dite Troie VIIa, les signes de destruction sont imputés à un ou des combats suivi(s) d'un incendie⁷¹³. Les conflit(s) ne serai(en)t certes pas forcément « la Guerre de Troie » *telle que* décrite selon le récit de l'*Iliade*, mais il(s) aurai(en)t dû néanmoins se dérouler précisément dans la période dite de l'Âge du Bronze tardif, c'est-à-dire pendant la période à laquelle la tradition renvoie ce conflit⁷¹⁴.

⁷⁰⁹ Nous adoptons ici la datation indiquée par Manfred Korfmann.

⁷¹⁰ Comme l'observe parmi d'autres, CLINE, 2013, p. 75: "Schliemann was convinced that the 'Burnt City', as he called it, was Priam's Troy. It was the second city built at the site – Troy II as it now known - or the third city."

⁷¹¹ MONTANARI, 2005, p. 19: « Depuis Schliemann, on s'est toujours demandé quel était, des dix cités que le site contient, le niveau avec lequel identifier la Troie 'homérique', sur la base du fait que la saga troyenne raconte ou, d'une façon ou d'une autre, fait en quelque manière référence (à travers ses filtres) à des événements et des situations qui remontent à l'âge de bronze, qui, sur ce périmètre, s'achève aux environs de l'an 1000. Les candidats les plus heureux ont été le niveau VIIh (l'ultime phase de Troie VI) et le niveau VIIa (la première phase de Troie VII). »

⁷¹² Cf. RAPP, George; GIFFORD, John, "Earthquakes in the Troad", *Troy, the Archaeological Geology*, Princeton, Princeton University Press, 1982, p. 43-58. Hypothèse qui aurait été encore tout récemment confirmée par les analyses des céramiques trouvées sur ce site faites par : MOUNTJOY, Penelope, "The destruction of Troia VIIh", *Studia Troica*, 1999, p. 253-293.

⁷¹³ MONTANARI, 2005, p. 18 : « Le niveau VIIh est celui d'une cité bien plus florissante, grande et prospère (ce que confirment et corroborent les dernières fouilles) ; elle a été construite aux environs de 1700 et est passée par différentes phases. Blegen et d'autres ont soutenu l'hypothèse selon laquelle, aux environs de 1300, elle aurait été détruite par un tremblement de terre, mais d'autres savants préfèrent au contraire se référer à l'idée de Dörpfeld, celle d'une destruction par un incendie également, provoqué par des attaquants venus de l'extérieur qui auraient effectué des travaux de démolition, pour les déplacer, de parties des murailles. /D'autres ont identifié la Troie «homérique» avec le niveau VII b 2, daté de 1120-1020, par conséquent d'une époque postérieure à la chute des royaumes mycéniens: ce niveau a également été détruit par un incendie. S. Hood, qui soutient cette thèse, le fait pour les raisons que l'on synthétisera de la façon suivante : le monde homérique n'est pas un reflet du monde mycénien, mais plutôt du monde qui a suivi; rien du monde représenté dans les poèmes n'est nécessairement antérieur à la fin du XIIIe siècle ; il n'y a aucun renvoi à une guerre de Troie dans les documents hittites qui entrent en cause. »

⁷¹⁴ KORFMANN, Manfred, "Was there a Trojan War? Troy Between Fiction and Archaeological Evidence", WINKLER, Martin (ed.), *Troy: From Homer's Iliad to Hollywood Epic*, Oxford, Blackwell, 2007, p. 20-26, p. 25:

Ceci dit, il faut mentionner d'autres éléments qui viennent s'ajouter à ce débat autour de la possibilité de caractérisation de ces sites comme un territoire, voire comme une *ville historique* où se serait déroulée une importante et longue guerre à la fin de l'Âge du Bronze. Ces éléments proviennent d'autres sources que les poèmes homériques. Nous faisons bien entendu référence à une ville/territoire nommé(e) *Wiluša/Taruiša*, qui se trouverait, selon certains écrits hittites⁷¹⁵ dont on dispose, remonter aux XVIII^e- XIV^e siècles avant notre ère, et dont une liaison d'ordre linguistique avec les noms Τροίη/Ἴλιον pourrait être avérée⁷¹⁶.

Le lien entre *Wiluša/Taruiša* et Τροίη/Ἴλιον pourrait également être renforcé par une correspondance possible, parmi d'autres⁷¹⁷, entre le nom du roi de *Wiluša* mentionné dans l'un de ces écrits, et celui mentionné dans l'*Iliade* pour désigner un des membres plus éminents de la famille royale troyenne. Il s'agit respectivement de *Alaksandu*, Ἀλεξανδρος/Πάρις⁷¹⁸, soit rien de moins que le prince troyen responsable de l'enlèvement d'Hélène, la compagne de Ménélas, voire le responsable de l'incident reconnu au cours de l'*Iliade* est comme étant la cause (αἴτια) immédiate du déclenchement (ἀρχή) du conflit qui oppose Ἀχαιοί et Τρωῶες⁷¹⁹.

Ces corrélations sont l'une et l'autre défendues par une grande partie de spécialistes de différents domaines, notamment les hittitologues⁷²⁰ et les philologues⁷²¹ associés au « Projekt

“According to most recent archaeological evidence, Troy VIIa came to its end around 1180 B.C. (...). This does not mean that the war in question must have been the Trojan War of legend, although tradition places it at this time.”

⁷¹⁵ « Hittites » est lié au nom du peuple ayant vécu et dominé la plus grande partie de l'Anatolie au II^e millénaire avant notre ère.

⁷¹⁶ Cf. parmi d'autres, FORRER, Emil, „Voromerische Griechen in den Keilschrifttexten von Boghazköi“, *MDOG*, 63, 1924, p. 1-22. GÜTERBOCK, Hans, “Troy in Hittite texts? Wilusa, Ahhiyawa, and Hittite History”, MELLINK, Machteld, *Troy and the Trojan War*, Bry Mawr, 1986 p. 33-44.

⁷¹⁷ Par exemple : la possible correspondance entre le nom du roi troyen Πριάμος avec *Pariya-muwa* ou même *Piyamaradu*. Voir à ce propos les remarques faites par BRYCE, 1998, p. 395.

⁷¹⁸ En fait la forme Ἀλεξανδρος n'apparaît en alternance avec Πάρις que dans l'*Iliade*, où on trouve un total de 45 occurrences pour la première et un total de 11 pour la deuxième.

⁷¹⁹ Pour l'évocation de l'enlèvement d'Hélène par Paris cf. *Il.* III, 39-57; 171-180; 443-444. Pour une étude des allusions à cet épisode et de la question de l'attribution de la responsabilité de la guerre, voir GUIEU, 2009, p. 31-34, p. 34, qui remarque que : « (...) les évocations de l'enlèvement d'Hélène sont brèves et les plus souvent allusives. Leur but n'est jamais de relater l'événement pour le porter à la connaissance de quelqu'un qui l'ignore, mais de faire référence à l'événement fondateur de la guerre dans laquelle s'insère l'action du poème (d'où l'insistance sur la notion de αἴτια), de déterminer les causes de l'événement (d'où la fréquence du terme ἀρχή), et de désigner un coupable, qui le plus souvent est Pâris ». En effet, A. Guieu avait déjà fait remarqué que (p. 31): « (...) Les termes αἴτια et ἀρχή sont les plus souvent associés à Pâris, qui apparaît comme la cause des malheurs de son peuple ainsi que des Achéens. »

⁷²⁰ Cf. notamment : BRYCE, 1998, p. 392-404.

⁷²¹ À la faveur de cette correspondance voir : LATA CZ, Joachim, 2001, p. 55 : „Das Resultat: Troia VI/ VIIa ist eine anatolische Residenz und Handelsstadt“, p. 129: „(...) Hisarlik hieß zur Bronzezeit bei den Hethitern Wilusa un bei den Griechen Wilios. Die Hethiter kannten darüber hinaus gegen Ende des 15. Jahrhunderts v. Chr. im Lande Wilusa ein Gebiet Taruwisa oder Tru(w)isa, das vom griechischen Troia wohl kaum zu trennen ist. Die Stadt, um die es in Homers Ilias geht, ist also in jedem Fall historisch. Und sie lag zur Bronzezeit in eben dem Gebiet Nordwestkleinasiens, in dem sie in der Ilias Homers erscheint“. À l'opposé cf., parmi d'autres :

Troia » lancé par l'archéologue Manfred Korfmann, qui a été dès la fin des années 1980 le directeur des fouilles⁷²² d'Hissarlik (aussi)⁷²³. Ainsi, ce dernier n'hésite pas à admettre que c'est à la fois par le croisement des résultats les plus récents des fouilles et par les apports des études réalisées par les spécialistes du monde hittite, que l'on peut démontrer que *Wiluša/Taruiša* fût effectivement une région ou une ville commerciale assez importante⁷²⁴. Elle était, dit-il, importante au point d'être mentionnée par les Égyptiens⁷²⁵ et d'être l'objet d'intérêt, voire de dispute(s), pour les Hittites ainsi que pour un troisième peuple que l'on trouve mentionné dans leur écrits, les *Aḫḫiyawa*.

Nous finissons ainsi par toucher à la troisième question assez sensible soulevée autour des écrits hittites : celle de la possibilité d'identifier ces *Aḫḫiyawa* à ceux désignés dans les épopées homériques comme les Ἀχαιοί. Le rapprochement serait pourtant bien douteux du point de vue de certains spécialistes, cela va sans dire⁷²⁶. Quoi qu'il en soit, dans le cadre des écrits hittites

KULLMANN, Wolfgang, « Homer und Kleinasien », KAZAZIS, John. ; RENGAKOS, Antonios (eds.), *Euphrosyne: Studies in Ancient Epic and its Legacy in Honor of Dimitris N. Maronitis*, Stuttgart : F. Steiner, 1999, p. 189-201, p. 196 : „Ein weiteres Problem ist der in hethitischen Urkunden überlieferte Vertrag zwischen Muwattali II. von Hattusa und dem König von Wilusa namens Alaksandu im 13. Jahrhundert v. Chr., durch den sich der Hethiterkönig die Oberherrschaft über das Land Wilusa sichert und Alaksandu seines Beistandes versichert. Ob das Land Wilusa mit der Stadt Ilion gleichzusetzen ist (der Name ist nur zu einem Teil identisch), ist nach wie vor umstritten. Aber auch wenn ein alter Name einer Region in verballhornter Form in einem Städtenamen wiederaufgelebt sein sollte, deutet dies eher auf einen zeitlichen Abstand als auf eine zeitliche Nähe. Wenn die Zweifellos ist Alaksandu mit dem griechischen Namen Alexandros identisch. Es gab immer verstreut Griechen in Anatolien. Die Namensgleichheit mit dem Priamossohn Alexandros-Paris wird aber wohl auf Zufall beruhen. Immerhin war Paris niemals Herrscher von Troia, und er war von seiner Mutter her ein halber Phryger, von seinen väterlichen Ahnen her illyrisch-thrakisch“.

⁷²² Après sa disparition, en 2005, toujours dans le cadre du Projekt Troia – créé en partenariat par l'Institut für Ur- und Frühgeschichte und Archäologie des Mittelalters, Universität Tübingen, DEU et le Department of Classics, University of Cincinnati, USA, dont il est l'un des fondateurs – les travaux réalisés par une équipe pluridisciplinaire continuent sous la direction de Ernst Pernicka (Universität Tübingen). Pour les résultats des travaux menés par ce groupe voir surtout les articles publiés dans sa revue *Studia Troica* : <http://www.uni-tuebingen.de/troia/eng/sttroica.html>. Pour l'ensemble des publications cf.: <http://www.uni-tuebingen.de/troia/eng/publikationen.html>.

⁷²³ Il convient de ne pas d'oublier que les travaux de fouilles menées par ce groupe englobe une vaste période de temps qui s'étend de l'Âge du Bronze à la 'Troade' de l'époque hellénistique et romaine, c'est-à-dire ils ne sont pas restreints au territoire/ville de Troie.

⁷²⁴ Pour une mise en question du statut de Troia comme une ville de commerce importante à la fin de l'Âge du Bronze, cf. KOLB, Frank, „Was Troia ein Stadt ?“, in ULF, 2003, 120-145. Cet auteur, qui est également professeur à l'Universität Tübingen, va notamment à l'encontre des interprétations soutenues par l'équipe dirigée par M. Korfmann. Voir le dossier de ce débat paru récemment dans la presse allemande et disponible sur le site internet du Projekt Troia : <http://www.uni-tuebingen.de/troia/eng/kontroverse.html> (Consulté le 18 août 2014). Débat qui sera repris l'année suivante (2002) dans le cadre d'un séminaire intitulé : « The Importance of Troia in the Late Bronze Age » (<http://www.uni-tuebingen.de/troia/eng/symposium.html>).

⁷²⁵ KORFMANN, 2007, p. 25: “That even the Egyptians seem to have known of it under the name of Dardanya tells us that Troy was by no means an unimportant settlement.”. Il va sans dire que Δαρδάνιος, un autre terme pour désigner soit un groupe allié des Troyens, soit l'ensemble des alliés, est peu utilisé au cours de l'*Iliade*, avec seulement quatre occurrences : II, 819 ; V, 789 ; XXII, 194, 413.

⁷²⁶ Pour une remarque critique à propos de cette identification, voir le point fait par D. Page à la fin des années 1950 : PAGE, 1959 [1966], p. 18-19 ; p. 40 (note 63). Voir entre autres et plus récemment les remarques qu'on trouve aussi dans HEINHOLD-KRAHMER, Susanne, « Der Gleichsetzung der Namen Ilios-Wiluša und Troia-Taruiša », in ULF, 2003 p. 146-168.

dont on dispose, la majeure partie des spécialistes sont d'accord pour préciser qu'on trouve tantôt des références à des tensions concernant les Hittites et les *Ahhiyawa* au sujet de *Milawata* (Miletus)⁷²⁷, tantôt des indications de conflits opposant les *Ahhiyawa* et les Hittites contre les intérêts de *Wiluša/Taruiša*⁷²⁸.

Ceci entendu, pourrait-on dire que c'est dans ces rapports conflictuels, ayant eu lieu vers la fin de l'Âge du Bronze, que l'on doit chercher les repères, voire l'origine événementielle de la grande « Guerre de Troie » dont nous parle notamment l'*Iliade* ?⁷²⁹ Serait ces combats qui constitueraient en quelque sorte l'événement de base, voire le décor *historique* majeur dans lequel situer les actions qui se déroulent au cours d'une narration dont l'épisode central est pourtant la colère d'Achille⁷³⁰?

De tout ce qui précède, on ne saurait être surpris si pour ceux qui acceptent l'équation $\text{T}\rho\omicron\iota\eta/\text{I}\lambda\iota\omicron\nu = \text{V}\text{Ih}/\text{i}/\text{V}\text{IIa} = \text{Wiluša}/\text{Taruiša}$, de même que l'équation $\text{A}\chi\alpha\iota\acute{\omicron}\iota = \text{Ahhiyawa}$, la réponse à ces questions est sans aucun doute positive. Car, en prenant en compte l'ensemble des résultats des études avancées dans les différents domaines, s'il ne se trouve peut-être pas assez de preuves en faveur de la factualité de la « Guerre de Troie » telle qu'elle se laisse entrevoir au cours de l'*Iliade*, on découvre néanmoins encore moins de contre-preuves qui

⁷²⁷ Cf. BRYCE, 1998, p. 396: "(...) Both documentary and archaeological evidence indicate that Milawata (Miletos) became the most important base for Mycenaean activity in western Anatolia. (...) regions which in some cases at least were subject to the overlordship of the Hittite king."

⁷²⁸ Cf. BRYCE, 1998, p. 395-396: "(...) it is clear from Hittite texts that Wilusa suffered a number of attacks during the thirteenth century, attacks which may well have involved or been supported by the king of Ahhiyawa, and which in the reign of Hattusili III or Tudhaliya IV resulted in the overthrow of the Wilusan king Walmu. If we accept that the Ahhiyawans of the Hittite texts were Mycenaean Greeks, it is possible that the conflicts, or one of the conflicts, in which Wilusa was involved in the thirteenth century provided at least part of the historical foundation for the tradition of a Trojan War."

⁷²⁹ Cf. ce qu'écrivait déjà à son époque PAGE, [1959] 1966, p. 18-19: "I was looking for the historical background to the *Iliad*, and soon discovered that the Hittite documents afford one, – provided that Ahhiyawans are the Achaean Greeks. Nothing further could be done until that question was answered. Most scholars nowadays take the equation for granted: but a study of the Hittite documents in the light of Sommer's commentary undermines and overthrows all easy confidence. If the argument which I have founded on the Tawagalawas letter be not acceptable, I do not know where to turn for anything worthy of the name of evidence I favour of the equation of Ahhiyawa with an Achaean state. The question is the more important since we have learnt that there are points of close contact between Hittite and Greek mythology and theogony (...)./ We are now confident that Achaeans and Hittites were in contact for a hundred and fifty years (more or less) preceding the sack of Troy VII^a. We must proceed to ask whether there is any evidence in the Hittite documents of contact between Hittites and Trojans, and between Achaeans and Trojans, towards the end of our period (...)." Cf. à propos de vases mycéniens trouvés sur le site de Troie VI : MEE, Christopher, "Aegean trade and Settlement in Anatolia in the Second Millennium B.C.", *Anatolian Studies*, 28, p. 121-156.

⁷³⁰ Cf. KORFMANN, 2007, p. 23-24: "That the Trojan War did take place is something Homer assumes his audience to have known. His main topic was the anger of Achilles and its consequences. Homer used Troy and the war only as poetic background for a tale about the conflict between and among humans and gods. Homer and those from whom he may have derived some of his information are witnesses of what the topographical setting and life in the late eighth century B.C. were like. On the whole, his descriptions of the place and its surroundings must have been accurate for the time around 700 B.C., when the *Iliad* was by and large composed. This means that what Homer said about Troy and its environs could not openly contradict the reality of that time."

justifieraient le rejet, pourtant encore persistant, de toute valeur historiographique à ce qu'on retrouve dans des poèmes homériques, et notamment dans l'*Iliade*, au sujet d'une guerre opposant Ἀχαιοί et Τρῳεῖς⁷³¹.

Et c'est bien cette perspective-là, disons favorable à la valeur historiographique des poèmes homériques concernant VIIa/VIIi = *Wiluša/Taruiša* et la guerre s'y étant déroulée, qui sans aucun doute trouve place dans les travaux assez récents de spécialistes aussi renommées que Joachim Latacz et l'archéologue Manfred Korfmann, qui a dirigé les fouilles sur le « site de Troie » entre les années 1980 et 2000. L'un et l'autre reconnaissent que la question troyenne, autrement dit la factualité de la Guerre de Troie homérique, est devenue l'une des questions les plus énigmatiques de notre identité culturelle. Cependant, il convient de le souligner, à la différence de ce qui caractérisait les travaux de leurs prédécesseurs, à savoir cette motivation essentielle que fut chez eux la défense et la volonté d'avérer ou de réfuter une factualité fondatrice qui aurait été à la base de cet événement, « fait majeur » dans un poème comme l'*Iliade*, la quête d'une réponse définitive à cette question n'est plus la motivation de leurs travaux scientifiques. C'est d'ailleurs pourquoi Manfred Korfmann tient à mettre en évidence l'extension territoriale des fouilles qu'il a dirigées et l'étendue de l'arc temporel concerné⁷³².

Pour autant, ce même auteur n'hésite pas à conjecturer qu'Homère et ses informateurs, ayant vécu au VIII^e siècle av. n.-è., ont dû s'inspirer de ce qu'ils connaissaient de la Troade de cette époque. Autrement dit, si l'auteur de l'*Iliade* et/ou de l'*Odyssée* a choisi comme référence majeure un événement passé et un épisode belliqueux renvoyant à la fin de l'Âge du Bronze, le décor qu'il finit par laisser entrevoir nous renseigne aussi, et notamment, sur la Troade du VIII^e

⁷³¹ Cf. KORFMANN, Manfred; LATACZ, Joachim; HAWKINS, David, "Was there a Trojan War", *Archaeology*, 57, 3, 2004 (May-June), p. 36-41. KORFMANN, M., 2007, p. 25-26: "(...) when modern Homeric scholars present us with a scenario in which details contained in the *Iliad* point to the late Bronze Age for the poem's plot, when scholars of Hittitology tell us that during the thirteenth and early twelfth centuries political and military tensions existed around the area of Wilusa or Ilios-Wilios, and when, in addition, recent years have brought to light evidence of an explosive political situation in western Asia Minor and the Troas around 1200 B.C., then archaeologists have no reason to deny the importance of such non-archaeological finds. Indeed, the archaeologist now working at Troy do not agree with a few traditional scholars who insist that nothing in the archaeological evidence about Troy is connected with Homer at all. These scholars maintain, for instance that Troy was an insignificant settlement of a size that would not fit a city as large and powerful as Homer describes it. But they fail on take into account recent archaeological discoveries and the new conclusions to which these discoveries lead us."

⁷³² Cf. KORFMANN, 2007, p. 23: "Archaeological research includes the entire history of Troy from its two millennia in the Bronze Age to its Hellenistic-Roman Era. This means that archaeology at Troy has never aimed at contributing answers to questions about the *Iliad* or the Trojan War, although many people hold that assumption. As a matter of principle is better to keep these two areas separate. On the other hand, Homer studies, too, have greatly advanced in recent years, and archaeologists are justified to consider or use those pieces or 'splinters' of information contained in the *Iliad* which modern scholarship is debating as deriving from the past: the late Bronze Age. Such information primarily concerns the place in which the story of the *Iliad* is set; that is to say it concerns the ruins of Troy VI-VIIa, which at the time of Homer and for centuries after must have been highly impressive in their appearance. This is true for the fortified citadel and for the area of the settlement below it."

siècle av. n.-è. Cette perspective est du reste reprise en grande partie par un savant comme Kurt Raaflaub qui, de son côté, suppose que les aèdes qui ont précédé Homère ont été inspirés pour composer leurs chants par les imposantes ruines de Troie et de la Grèce de l'époque mycénienne⁷³³. Quoi qu'il en soit, il nous incombe désormais la tâche d'essayer d'identifier le 'fond historique' présenté, et bien entendu, d'expliciter ce qu'on entend dans l'emploi d'une telle expression⁷³⁴.

Dans les considérations rappelées plus haut, on voit également percer l'un des présupposés fondamentaux, accepté de fait par Manfred Korfmann, à savoir que les poèmes dits homériques sont des œuvres que l'on peut sans aucun doute attribuer à la responsabilité d'un auteur. Celui-ci, ayant vécu et composé pour un public donné et à un moment donné, et bien qu'ayant choisi de centrer son récit de l'*Illiade* sur l'épisode de la colère d'Achille et sur ses conséquences – et non pas sur la « Guerre de Troie » –, a aussi pris le parti de faire de cet épisode l'élément central de sa toile de fond historique. L'événement est censé avoir été assez familier du public de l'*Illiade*, ceci grâce à la transmission de récits appartenant à une tradition dont l'auteur de l'*Illiade* ne serait qu'un héritier, et non pas l'héritier par excellence. Le choix de (re)produire un récit dont les racines se trouvaient ancrées dans une tradition commune déjà ancienne aurait sans doute imposé, selon cette interprétation, comme une contrainte de véridicité qui devrait nous assurer, au minimum, de la valeur historiographique de certains événements et de certains traits de la société passée évoquée au cours de son, voire de ses récits⁷³⁵.

Il va sans dire qu'une telle interprétation ne se trouve que chez des auteurs qui ne prennent pas en compte les conclusions tirées des études consacrées à l'analyse de la place du passé dans l'épopée homérique. Parmi les conclusions de ces analyses que nous avons déjà eu l'occasion de souligner⁷³⁶, il y a le fait qu'Homère, voire notamment l'auteur de l'*Illiade*, pourrait être considéré comme quelqu'un dénué de « conscience historique », dans la mesure où l'ensemble

⁷³³ RAAFLAUB, 2009, p. 60 : “Overall, then, it would not seem implausible, whatever traditions survived from the Bronze Age and however old Greek epic song may have been, that the great war celebrated by the singers became precisely a war between Troy and Greeks under Mycenaean leadership for no other reason than that the giant ruins of Troy and Greeks under Mycenae were the most magnificent remains of a heroic age for which only Homer's recent ancestors had developed a fascination.”

⁷³⁴ KORFMANN, 2007, p. 26: “(...) According to the current state of our knowledge, the story told in the *Iliad* most likely contains a kernel of historical truth or, to put it differently, a historical substrate. Any future discussions about the historicity of the Trojan War only make sense if they ask what exactly we understand this kernel or substrate to be.”

⁷³⁵ En soutien une telle perspective, voir notamment : GOMME, Arnold, *The Greek Attitude to Poetry and History*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1954, p. 5, 19, où cet auteur n'hésite pas à affirmer qu'Homère, comme n'importe quel grec à son époque, prenaient l'épisode de la guerre de Troie comme un fait indiscutablement historique. Donc, bien que le poète soit le maître de son récit, il se sent néanmoins, dans une mesure ou l'autre, contraint par cette connaissance des « faits historiques » – c'est-à-dire ce que lui, ainsi que son public, connaissaient comme tels.

⁷³⁶ Cf. ci-dessus la séquence : « Les évocations du passé dans l'*Illiade* : à quoi ça sert ? ».

du passé qu'on trouve mentionné dans ce poème répond surtout aux besoins du récit et ne finit donc par faire véritablement sens que dans le cadre de la narration elle-même !

Pour finir cette séquence, nous voudrions surtout mettre en évidence le fait que, pour répondre à la question « La guerre de Troie a-t-elle eu lieu ? »⁷³⁷, Manfred Korfmann suggère d'interroger plutôt ceux qui insistent pour dénier tout degré d'historicité à la « Guerre de Troie », en leur/nous proposant les deux questions suivantes : « Pourquoi une Guerre de Troie ne devrait-elle ou ne pourrait-elle pas avoir eu lieu ? » et : « Pourquoi ceux qui défendent un certain degré d'historicité concernant les faits tels qu'ils apparaissent dans l'*Iliade* doivent-ils se justifier auprès de ceux qui ne le croient pas ? »⁷³⁸. Afin de rebondir sur ces questions, nous allons passer brièvement en revue certains aspects du débat concernant précisément la question de la vraisemblance de la « Guerre de Troie » dans sa version homérique, ainsi que la question plus générale de la crédibilité, voire de la valeur historiographique des énoncés des deux épopées attribuées à Homère. Dans ces débats, la question de la valeur (historiographique) des Catalogues du chant II de l'*Iliade* intervient assez fréquemment, ce qui, du reste, nous permet encore une fois d'insister sur la question des écarts qui, à notre avis distinguent les Anciens des Modernes, notamment quand il s'agit d'évaluer la valeur d'un énoncé donné et particulièrement de celui des poèmes homériques.

2.2- Comment et pourquoi se fier à Homère ?

De ce qui précède, nous observons que les débats autour de la factualité de la « Guerre de Troie » – ou plutôt d'un combat, voire des combats, qui se serait déroulé *a priori* sur le territoire de l'actuel « site archéologique de Troie » et qui aurait opposé des groupes dont les intérêts étaient devenus conflictuels – dépassent largement les débats concernant la justesse historiographique de ce qui est raconté, en fragments dispersés⁷³⁹ puis cristallisés sous la forme

⁷³⁷ Cf., par exemple, VIDAL-NAQUET, Pierre, *Le monde d'Homère*, Paris, Perrin, 2000, p. 29. Voir plus récemment: DAVIES, John; FOXHALL, Lin (eds.), *The Trojan War: Its Historicity and Context. (Papers of the First Greenbank Colloquium, Liverpool, 1981)*, Bristol, Bristol Classical Press, 1984.

⁷³⁸ KORFMANN, 2007, p. 26: "So where does all this take us regarding the question about the Trojan War? The answer is best expressed in two counter-questions: 'Why should or could there not have been a Trojan War?' And: 'Why do those who see a measure of historicity in the *Iliad* have to justify their views against any doubters?' Given today's level of knowledge, the burden of proof that there was no such war must rest on the doubters' shoulders."

⁷³⁹ Nous tenons à concevoir la présence de la guerre de Troie dans ces deux épopées comme fragmentaire, étant donné que ni l'une ni l'autre ne se proposent de raconter le combat dans sa durée, mais sont néanmoins parsemées des narrations renvoyant à des événements censés s'être déroulés durant et même avant le combat. Nul besoin d'insister sur le fait que l'*Odyssee* ne s'occupe principalement que des épisodes ayant lieu après la guerre.

de matériau narratif (aussi)⁷⁴⁰ dans les deux récits qui, au fur et à mesure, se sont imposés comme les œuvres homériques par excellence, c'est-à-dire l'*Illiade* et l'*Odyssee*. Pour autant, ce processus s'est réalisé sans qu'aucun des deux débats ne se soit jamais tout à fait détaché de l'autre. Cette interdépendance a, du reste, largement sa raison d'être, si on suppose que dès l'Antiquité il y avait peut-être déjà consensus autour de ce qu'affirmait Dion de Pruse au I^{er} siècle : Homère, malgré le fait d'être né bien après cette guerre, était reconnu comme le premier à avoir entrepris d'écrire (γράφειν) sur ce sujet, en prenant pour base narrative ce qui était dit (φήμης) à propos de l'événements, déjà si ancien⁷⁴¹. Par ailleurs, si on revient au témoignage (déjà évoqué) de son contemporain Flavius Josèphe, qui considérait le poète non seulement comme le premier à avoir rapporté les événements concernant la Guerre de Troie, mais plus encore, comme le premier à avoir sinon écrit, du moins composé un récit concernant les faits passés des Grecs⁷⁴², que dire de plus sur la place fondamentale occupée dans l'Antiquité par Homère, par ses poèmes et par l'événement de la Guerre de Troie ?⁷⁴³

On peut penser que les Anciens auraient difficilement pu mettre en question soit l'existence d'Homère, soit celle de la factualité de la Guerre de Troie, sans risquer de remettre en cause leurs propres fondements identitaires⁷⁴⁴. Pourtant – on le verra plus en détail par la suite – la conviction énoncée plus haut ne les a pas du tout empêchés de mettre en question certains aspects de la guerre tels qu'ils ont été racontés ou tels qu'ils étaient représentés dans l'*Illiade* ou dans l'*Odyssee*. Cela au point que, malgré le risque d'être accusé d'impiété (ἀσέβεια)⁷⁴⁵, Dion,

⁷⁴⁰ Pour d'autres fragments de récits épiques qui ont eu la « Guerre de Troie » comme l'événement de base voir : WEST, Martin, *Greek Epic Fragments*, Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 2003. Il va sans dire que ce combat devient très tôt une sorte de sujet omniprésent dans tous les types de production en Grèce ancienne.

⁷⁴¹ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 92 : (...) ἀλλ' αὐτὸς πρῶτος ἐπιθέμενος ὑπὲρ τούτων γράφειν, γενεαῖς δὲ ὕστερον ξυνθεῖς πολλαῖς, τῶν εἰδόντων αὐτὰ ἠφανισμένων καὶ τῶν ἐξ ἐκείνων, ἀμαυρᾶς δὲ καὶ ἀσθενοῦς ἔτι φήμης ἀπολειπομένης, ὡς εἰκὸς περὶ τῶν σφόδρα παλαιῶν (...). (Nous soulignons)

⁷⁴² FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 2, 12.

⁷⁴³ THOMPSON, Diane, *The Trojan War: Literature and Legends from the Bronze Age to the Present*, Jefferson, North Carolina and London, McFarland, 2004, p. 35: "Homer is the reason we still know about the war at Troy. (...) One reason that the Trojan War became so important to later Greeks such as Homer was that they considered the Greeks victors their ancestors. Another reason was that the Trojan War, if indeed it occurred, coincided with the collapse of the Mycenaean Bronze Age."

⁷⁴⁴ FINLEY, [1954] 1956, p. 13: "No other poet, no other literary figure in all history, for that matter, occupied a place in the life of his people such as Homer's. He was their pre-eminent symbol of nation hood, the unimpeachable authority on their earliest history, and a decisive figure in the creation of their pantheon, as well as their most beloved and most widely quoted poet."

⁷⁴⁵ Cf. DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 14 : ἀλλ' ὅμος ὑπὲρ τηλικούτωβ ὄντος τοῦ λόγου τινὲς τῶν σοφιστῶν ἀσεβεῖν με φήσουσιν Ὅμηρῳ ἀντιλέγοντα καὶ ἐπιχειρήσουσι διαβάλλειν πρὸς τὰ δύστηνα μειράκια, ὧν ἐμοὶ ἐλάττων ἐστὶν ἢ πιθήκων. Il convient néanmoins de suggérer qu'ici, il y a sans doute une petite touche d'ironie étant donné qu'on trouvait dans de nombreux textes anciens le nom d'Homère

dans son *Discours Troyen* – dont le contenu reprend et élabore des matériaux qui étaient déjà présents dans les textes consacrés à la critique homérique, entre autres⁷⁴⁶ – n’hésite pas à qualifier Homère de menteur et de menteur délibéré⁷⁴⁷ ! La thèse centrale de Dion était de dire qu’Ilion n’avait pas été prise ainsi que l’indique le sous-titre qui apparaît dans les manuscrits. Il va sans dire que le destin de ce territoire après la Guerre de Troie avait donné, bien avant Dion, matière à une longue controverse⁷⁴⁸.

D’après Walter Leaf la controverse ne saurait qu’être tout à fait logique si on suppose que, pour les Anciens, douter soit de l’existence d’Homère, soit de celle de la factualité de la Guerre de Troie, pouvait signifier mettre en doute l’un des événements, voire l’événement de référence qui dans la durée des siècles, se trouvait au cœur de la foisonnante re(production) des récits du passé⁷⁴⁹. Et c’est précisément cette remise en cause globale du passé que Walter Leaf semblait redouter au moment même où le XX^e siècle s’ouvrait, déjà bouleversé par une grande guerre. Du moins c’est ce qu’il nous semble exprimer dans la préface de son ouvrage, *Homer and History*, parue en 1915. La lecture de la préface laisse entrevoir sa crainte que les Occidentaux/Européens de son temps risquent de faire ce que les Anciens n’ont jamais osé mener à terme, la mise en question – et au-delà d’Homère – de la réalité de l’un des repères historiques fondamentaux de leur propre civilisation⁷⁵⁰.

associé à l’adjectif « divin » – ce que du reste tient à nous rappeler ce discours de Dion, 4 : (...) Ὀμηρον θεῖον ἄνδρα καὶ σοφόν.

⁷⁴⁶ Pour un point autour de la question des sources de Dion, où l’auteur lance en outre l’hypothèse d’une source tragique (le *Philoctète* d’Euripide), voir : JOUAN, François, « Mensonges d’Ulysse, mensonges d’Homère: une source tragique du Discours troyen de Dion Chrysostome », *Revue des Études Grecques*, vol. 115, janvier-juin 2002, p. 409-416. Disponible : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reg_0035-2039_2002_num_115_1_4488. Consulté le 20 septembre 2014, p. 412-413 : « (...) c’est surtout dans les travaux de la critique homérique que Dion a puisé la matière de ses attaques. Ébauchée par la première génération des sophistes, celle-ci avait été développée au cours des siècles suivants, notamment dans l’école péripatéticienne. Aristote lui-même était l’auteur d’*Ἀπορήματα Ὀμηρικά* (...). Mais je voudrais ici signaler une autre de ces sources, tragique celle-ci, qui m’est apparue alors que je travaillais à l’édition des fragments du *Philoctète* d’Euripide. »

⁷⁴⁷ Voir entre autres passages : DION DE PRUSE, *Ilion n’a pas été prise*, 19 : (...) Ὀμέρου (...) ὅτι δὲ τὸ ψεῦδος οὐκ ἄικνει πάντων μάλιστα οὐδὲ αἰσχρὸν ἐνόμιζε, τοῦτο λέγω (Nous soulignons)

⁷⁴⁸ Voir à ce propos : JOUAN, 2002, p. 411-412, qui du reste insiste sur le fait que : « (...) les accusations de mensonge portées ici contre Homère ont sûrement paru moins blasphématoires aux auditeurs de Dion qu’aux philologues du XVI ou du XVII siècle. »

⁷⁴⁹ LEAF, 1915, p. 4: “(...) the discovery of Mycenaean Troy has wholly altered the position. From is follows, as I have at least convinced myself, and I hope others go with me, the historical reality of the Trojan War. (...) It is no longer possible to dismiss Greek tradition without consideration. That tradition is wholly based on the Trojan War as a fixed datum. If the Trojan War did not take place, or even if it took place under other circumstances than those given in the Iliad, then the whole of Greek tradition goes by the board without more ado. But the recognition of the reality of the war confirms the tradition in its most vital point, and justifies us in using it as a guide.”

⁷⁵⁰ LEAF, 1915, p. x-xi : “(...) The Norman Wait Harris Lecture Committee have most generously given their permission to the publication of this book (...). It may at least serve as a protest, faint and feeble enough against the extinction of intellectual interest and the flood of barbarous materialism which has been let loose upon Europe. That such work as this should receive attention or encouragement at such a time seems to be past hope; it can at

C'est pour cette raison que Walter Leaf amorçait son premier chapitre par la mise en relief d'une disposition interprétative qu'il entendait bien combattre, et à laquelle, d'après lui, les spécialistes auraient eu une notable propension à adhérer jusque dans les années 1870 : ne lire les poèmes homériques que comme des fictions poétiques. Cette disposition interprétative était liée, selon lui, à l'idée erronée partagée par la plupart selon laquelle un événement d'une telle importance que la Guerre de Troie ne pouvait être autre chose qu'une impossibilité historique, parce qu'incompatible avec une Grèce primitive et faible⁷⁵¹. Selon Walter Leaf, cette interprétation ne pouvait s'appuyer sur rien. Après les résultats des campagnes de fouilles menées par Heinrich Schliemann, celles conduites par Wilhelm Dörpfeld à Hissarlik ainsi que celles menées à Mycènes, à Tirynthe et en Crète, la méfiance générale envers la valeur historique des poèmes d'Homère, et notamment de son épisode central, la Guerre de Troie, ne pouvait plus avoir aucun fondement⁷⁵².

Pourtant, au vu des points soulevés dans la séquence précédente concernant notamment les débats conduits à la lumière des campagnes de fouilles archéologiques les plus récentes, il s'avère raisonnable de conclure que la polémique autour de la question de la factualité de la Guerre de Troie n'a jamais cessé. Franco Montanari rappelle que la polémique a été si intense qu'on a même voulu parler d'une sorte de « nouvelle guerre de Troie »⁷⁵³. Cette nouvelle guerre s'est souvent jouée, durant toute cette période, entre les défenseurs d'un Homère « poète »⁷⁵⁴ et les partisans d'un Homère *quasi* « historien » – sans que personne ne parvienne à se mettre

best be a memento of days when research was not wholly concentrated explosives and poison gas. Let us hope that America at least will pass on the torch of learning to the next generation.”

⁷⁵¹ LEAF, 1915, p. 2: “Until the seventies of that century were reached, it seemed to be a matter of course that primitive Greece was isolated in darkness (...). The land was apparently inhabited by rude and savage tribes of Pelasgians (...). In these primitive conditions any great oversea expedition seemed a priori impossible, and there could be no tangible foundation for the War of Troy.”

⁷⁵² LEAF, 1915, p. 4: “(...) the discovery of Mycenaean Troy has wholly altered the position. From it follows, as I have at least convinced myself, and I hope others go with me, the historical reality of the Trojan War. (...) It is no longer possible to dismiss Greek tradition without consideration. That tradition is wholly based on the Trojan War as a fixed datum. If the Trojan War did not take place, or even if it took place under other circumstances than those given in the *Iliad*, then the whole of Greek tradition goes by the board without more ado. But the recognition of the reality of the war confirms the tradition in its most vital point, and justifies us in using it as a guide.”

⁷⁵³ Cf. MONTANARI, 2005, p. 18 : « Les campagnes de fouilles de Manfred Korfmann dans le site de Troie/Hissarlik (...) ont apporté des résultats importants, autour desquels de nouvelles hypothèses ont été construites et (comme toujours) ont jailli des polémiques féroces, au point de faire parler d'une 'nouvelle guerre de Troie'. »

⁷⁵⁴ Pour une défense d'Homère poète et de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* comme des œuvres poétiques avant tout, voir CHADWICK, p. 16 : « Homère était un poète et (...) on doit le juger d'après les critères qui conviennent à la poésie. ». MONTANARI, 2005, p. 17 : « l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des œuvres poétiques : faire appel à elles en tant que sources historiques, archéologiques et géographiques, n'est possible qu'à condition d'être extrêmement attentif aux filtres formels qui marquent leur éloignement d'une vérité relative à d'autres sphères de la connaissance. »

d'accord sur l'époque exacte de référence pour Homère⁷⁵⁵. Les débats autour de la valeur historique des vers du « Catalogue achéen » en sont peut-être l'exemple le plus achevé (Voir ci-dessous Chapitre V).

S'il est évident qu'aux yeux des Modernes la question des rapports entre Homère et l'histoire n'a jamais pu se résoudre, cela est notamment lié au fait, à notre avis, que les chercheurs se sont toujours laissé plus ou moins piéger par le découpage créé entre « poésie » et « histoire », voire entre *μῦθος* et *λόγος*. Nous avons pourtant essayé de montrer qu'un tel partage ne faisait pas vraiment sens pour les Anciens. En effet, pour ces derniers, Homère est sans équivoque un poète, voire *ὁ ποιητής* par excellence. Cela n'a jamais empêché qu'il puisse être reconnu comme l'un des seuls témoins des temps anciens (et même le premier), comme un voyageur entrepreneur d'enquêtes concernant les sujets traités dans ses poèmes, voire comme le premier qui a eu l'audace de s'attaquer à la géographie⁷⁵⁶. Ceci, du reste, explique qu'à chaque fois que cela leur convenait, les auteurs anciens n'ont jamais hésité à se servir du contenu de ces *λόγοι*, soit pour l'approuver, soit pour le désapprouver.

Ce sont ainsi les stratégies des Modernes pour re/méconnaître à Homère et ses poèmes une valeur qui se partage entre historiographie et poésie que nous souhaitons examiner. Nous voudrions ensuite étudier de quelle façon les Anciens ont, quant à eux, été capables de faire sans cesse usage d'Homère et de ses poèmes sans pour autant avoir forcément besoin de passer par ce même partage – y compris dans leurs usages des discours en catalogue que nous examinerons dans la troisième partie de ce travail.

⁷⁵⁵ Dans ce sens voir entre d'autres M. Finley qui, bien qu'il considère que ce que racontent tant l'*Iliade* que l'*Odyssee* sur cet épisode majeur qu'est la Guerre de Troie n'a aucune valeur historique, pense néanmoins que les deux poèmes représentent bien des aspects de sociétés plus ou moins anciennes. FINLEY, 1964, p. 9 : "The *Iliad* and *Odyssey* (...) tell us much about the society in the centuries after the fall of Troy and scattered bits about the society earlier (and also later, in the time of the monumental composers), but not of any value about the war itself in the narrative sense, its causes, conduct or even the peoples who took part in it." Voir aussi son ouvrage *The World of Odysseus*, United States 1954 rééd. London 1956, où il est notamment question de prendre l'*Odyssee* comme une sorte de source qui nous permettrait d'écrire une histoire de la société qu'elle représente. C'est du reste ce qui est affirmé par Maurice Bowra dans sa préface à cet ouvrage, p. 9-10 : "Odyssey is seen to be a living record of social conditions at the time when it was composed, and to tell us more about early Greek society than any other documents in our possession. It comes from the last stage of a period when Greece was governed by petty kings, and it shows what in practice this meant. (...) Mr. Finley's first task is to recover a lost chapter of social history (...)."

⁷⁵⁶ Cf. STRABON, *Géographie*, I, 1, 1-8 : Τῆς τοῦ φιλοσόφου πραγματείας εἶναι νομίζομεν, εἶπερ ἄλλην τινά, καὶ τὴν γεωγραφικὴν, ἣν νῦν προηγήμεθα ἐπισκοπεῖν. Ὅτι δ'οὐ φαύλως νομίζομεν, ἐκ πολλῶν δῆλον. Οἳ τε γὰρ πρῶτοι θαρρήσαντες αὐτῆς ἄψασθαι τοιούτοις τινες ὑπήρξαν Ὅμηρος (...).

2.2.1- La valeur historique des poèmes homériques : lectures modernes

Il n'est pas besoin de trop insister sur le fait que l'un des présupposés fondamentaux qui se trouve à la base de la plupart des recherches voulant attester la valeur historique du passé raconté dans les « poèmes homériques » est celui de l'existence d'un poète qui serait « le » compositeur magistral de l'*Illiade*, voire de l'*Odyssée*. La vie et les activités de ce poète sont habituellement placées entre le IX^e et le VIII^e siècle avant notre ère. En outre, à cet auteur présumé, auquel on peut à la fois attribuer (ou non) la composition monumentale et de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, on n'hésite pas à attribuer aussi une conviction – que du reste cet auteur aurait partagée avec n'importe lequel des Anciens – celle de la factualité historique d'un grand et long conflit ayant eu lieu dans le passé, la Guerre de Troie qui opposa Ἀχαιοί et Τρῳεῖς⁷⁵⁷. La quasi-totalité des chercheurs ont d'ailleurs daté ce conflit, au XIII^e siècle avant notre ère⁷⁵⁸.

Si des écarts entre les événements racontés dans l'un et/ou l'autre poème et ce qui serait vraiment passé sont identifiés depuis l'Antiquité, ils sont la plupart du temps attribués au choix esthétique du poète dont le but aurait été de composer une narration procurant avant tout du plaisir à ses auditeurs. Nous reviendrons sur le point de vue des Anciens dans la séquence suivante. Du côté des Modernes, il n'y a rien d'étonnant de voir repris ce même argument : les motivations internes qui seraient propres au récit du poète de l'*Illiade*/ou de l'*Odyssée* ainsi que la distance temporelle qui sépare ce poète des « événements » passés, sont jugées des arguments suffisants pour expliquer pareils écarts⁷⁵⁹. A ces facteurs, Arnold Gomme n'hésite pas, par ailleurs, à ajouter la condition humaine d'Homère, une condition qui rendrait naturelle certaine « faiblesse » du récit ou certaines étrangetés, ainsi le fait de décrire les ennemis des Grecs comme des guerriers valeureux⁷⁶⁰. Notons toutefois que cet auteur pense que ces écarts sont en

⁷⁵⁷ On trouve une défense de cette idée notamment dans GOMME, 1954, p. 3: "(...) it matters not a whit that we in our wisdom may doubt the historical truth of the Trojan War, whether altogether or only in its details; what matters is that Homer believed is to be historical (...)" ; p. 7 : "We know that latter Greeks believed in the historical truth of the Trojan War, in its main outlines (...)". Voir aussi plus récemment à ce propos : RAAFLAUB, Kurt, "Die Bedeutung der Dark Ages: Mykene, Troja und die Griechen", in ULF (éd.), 2003, p. 309-329.

⁷⁵⁸ Cf. : PAGE, [1959] 1966 ; KIRK, 1975.

⁷⁵⁹ GOMME, 1954, p. 40 : "(...) like Shakespeare, Homer had the historical material of the past as his 'source' that manners has changed between the times when those sources were composed and his own, that indeed, if we like, he was ignorant of war and no historian of the past, and no concerned to avoid anachronisms and this kind of confusion or inconsistency: the kind of error which, as Aristotle well observed, is concerned with another skill (οἷον τὸ κατ' ἰατρικὴν ἢ ἄλλην τέχνην) and not his own. Unlike writers of historical novels as we now know them, Homer was not concerned to show his contemporaries what a period strange to them was like."

⁷⁶⁰ GOMME, 1954, p. 42: "Yet Homer was a human and there are weaknesses in him too." p. 45: "(...) we do not feel surprise that in him the enemy is not 'wicked' (...)."

grande partie minorés par la force des souvenirs historiques qui ont précédés, des souvenirs transmis par la mémoire et connus et du poète et de son auditoire⁷⁶¹.

Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve l'argument sur la condition particulière du poète lorsqu'il s'agit de défendre Homère à la suite de la mise en lumière du « monde mycénien ». La décennie qui a suivi a été celle des comparaisons entre ce qui était découvert et déchiffré à l'occasion de fouilles et les « mondes d'Homère ». Ces recherches ont plutôt répandu l'image d'un Homère (mauvais) historien, voire d'un « Homère menteur » – pour reprendre le titre provocateur d'un article écrit par John Chadwick dans les années 1970⁷⁶². John Chadwick y affirmait qu'« Homère »⁷⁶³ était « (...) un témoin auquel on ne peut accorder aucune confiance lorsqu'il nous parle de l'époque mycénienne »⁷⁶⁴ puisqu'il « (...) était un poète et qu'on doit le juger d'après les critères qui conviennent à la poésie ». Par ailleurs, ayant vécu au moins quatre siècles après les événements dont leur poésie est censée s'inspirer, ce(s) poète(s) fini(ssen)t tout de même par être plutôt influencé(s) par son/leur propre entourage historique, celui de l'époque dite archaïque, qu'il(s) éclaire(nt) ainsi. Une telle perspective a été récemment reprise, comme nous l'avons déjà mentionné, par des chercheurs tels que Manfred Korfmann et Joachim Latacz ou d'autres encore, tel Kurt Raaflaub⁷⁶⁵. Ces chercheurs tiennent pour autant à mettre en avant la possibilité d'une lecture historicisante des « événements » de fond qui structurent les poèmes homériques⁷⁶⁶. Kurt Raaflaub n'hésite d'ailleurs pas à proposer une sorte de méthode du pas à

⁷⁶¹ Cf. GOMME, 1954, où cet auteur tient à souligner à maintes reprises l'importance du poids régulateur exercé par la mémoire – conservée entre les générations – des faits tels qu'ils se seraient véritablement produits, et à laquelle Homère (et n'importe quel auteur) et ses auditeurs ne pouvaient pas échapper. Cf. p. 5 : « (...) the poet is in one way or another influenced by historical fact (that is, what he and his audience believe to be historical fact) : his attitude to it will affect his history. » ; p. 6 : « (...) consciously or unconsciously, the poet himself is (...) inhibited from altering the facts » ; p. 11 : « (...) it seems to me, Homer may have been influenced, may have been inhibited, by what he regarded as historical facts. »

⁷⁶² CHADWICK, 1972, p. 3 : « Voici un titre destiné à faire bondir le lecteur, titre choisi dans un de ces moments où il vous prend des envies de déboulonner les idoles, alors que je venais de perdre patience à la lecture du ¹ème commentateur d'Homère où je vois l'auteur se prosterner sans la moindre pudeur devant l'autel d'Homère Historien ! Le culte de ce faux dieu atteint des proportions telles que chaque nouveau chercheur qui explore la Grèce mycénienne se croit obligé de consacrer des pages et des pages à ce qui dit Homère, puis autant d'espace à essayer concilier ce qu'il a dit avec des données actuelles de l'archéologie. »

⁷⁶³ On met les guillemets puisque pour CHADWICK, 1972, p. 7 : « Savoir si l'auteur des deux poèmes épiques s'appelait ou pas Homère n'a pas après tout grande importance. Ce qui importe davantage, c'est de savoir si le même auteur a pu écrire les deux poèmes, ou si la totalité d'un seul de ces poèmes peut être l'ouvrage d'un même auteur (...). Les critiques littéraires pensent avoir des bonnes raisons de séparer les deux poèmes ; mais Homère I, auteur présumé de l'*Illiade*, ne peut pas se situer dans le temps bien loin d'Homère II, auteur présumé de l'*Odyssée*. »

⁷⁶⁴ CHADWICK, 1972, p. 17.

⁷⁶⁵ Voir, parmi d'autres, RAAFLAUB, Kurt, "Homer, the Trojan War, and History", BOEDEKER, Deborah (ed.), *The World of Troy: Homer, Schliemann, and the Treasures of Priam*, Washington DC, Society for the Preservation for the Greek Heritage, p. 74-97, 1997. ____ "A historian's headache: how to read 'Homeric Society'?", FISHER, Nick ; VAN WEES, Hans, (eds.), *Archaic Greece: New Approaches and New Evidence*, London, The Classical Press of Wales, p. 169-93, 1998.

⁷⁶⁶ Nul besoin de dire que ce chercheur établit un dialogue avec un assez grand nombre d'autres spécialistes qui sont contre cette position. Cf. RAAFLAUB, 2009, p. 59: "The main question that has fascinated laymen and

pas afin d'accéder aux contenus *vraiment* historiques qui seraient intrinsèques à ces compositions⁷⁶⁷.

En effet, une fois postulée une historicité de fond dans les poèmes homériques, la question immédiate est de savoir à quelle période et en quel lieu cette historicité renverrait. Les études et les réponses ont été aussi nombreuses que les partis pris concernant les « questions homériques » et les chemins d'analyse choisis. Celles consacrées aux institutions et aux coutumes chez Homère, comme celles consacrées à l'analyse des matériaux dont l'usage est mentionné dans les poèmes homériques méritent toute notre attention en raison de leur ampleur et de la place qu'elles ont occupées dans l'univers des études homériques⁷⁶⁸. Quoiqu'il en soit et malgré leurs divergences, on peut dire que la plupart des recherches ont fini par admettre qu'une étude détaillée et comparative des textes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ainsi que des découvertes archéologiques permettaient de voir « trois temps » interférés dans la (re)production et transmission progressive des poèmes. Il s'agit de l'époque mycénienne, « les siècles obscurs » et la période archaïque⁷⁶⁹. L'absence d'unité du référent chronologique a

scholars alike is whether this story originated in a real, historical war in which Troy was destroyed by Mycenaean Greeks. A direct answer to this question is impossible because conclusive evidence that is at least near-contemporaneous with the supposed event is lacking. Still, Manfred Korfmann, whose new excavations in and near Troy have yielded impressive results, and Joachim Latacz, an eminent Homerist collaborating with Korfmann, claim that sufficient circumstantial evidence now exists to allow a positive answer. They have presented their arguments (based on archaeological finds in Troy and elsewhere, Egyptian and Hittite sources mentioning names of persons, places, and peoples perhaps identical with those mentioned in the *Iliad*, new Linear B tablets found in Thebes, the Bronze Age origin of Greek epic, and the specific nature of hexametric song, among others) in articles (including Korfmann 1998, 2002), a book (Latacz 2001), and an exhibition (Troia 2001; Behr et al. 2003). /Although Korfmann and Latacz are not alone (see, e.g., Starke 1997; Niemeier 1999), some of their claims have prompted and intense, at times heated, public debate and met with serious opposition (for summaries, see Cobet and Gehrke 2002; Heimlich 2002; for detailed discussion, Ulf 2003a). Upon close inspection, the arguments supporting the historicity of the Iliadic Trojan War still prove far from conclusive (...).”

⁷⁶⁷ RAAFLAUB, 2009, p. 61: “One principle is to realize that the picture does contain heterogeneous elements and to understand their function. Bronze Age, Dark Age, and non-Greek items are undeniable but scattered and easily recognizable. Together they all serve the purpose of “epic distancing” and creating the impression of a long-past heroic society. A second principle is to pay attention to issues that are not emphasized but mentioned in passing or in etiological stories. Such issues throw light on what poet and audience took for granted. A third principle is to understand and respect the singer’s narrative technique and to try sense how the audience have would reacted to the story they were told. A fourth principle is to apply, with all due caution, anthropological models that may elucidate specific issues that are no longer understandable to us. Such principles help us “lift off” heroic elements that are important to the poet’s concept of a heroic society but do not otherwise distort the social picture, and to reconstruct much that is crucial in and for epic society.”

⁷⁶⁸ Voir dans ce sens SNODGRASS, 1974, p. 114-115. Voir aussi : CHADWICK, 1972, p. 3-4 : « On ne compte plus les études consacrées aux institutions et aux coutumes chez Homère : la royauté, l’esclavage, l’agriculture, la navigation – tous les sujets abordés dans les deux grandes épopées figurent à ce catalogue. Elles ont une valeur positive, quoique limitée, à condition qu’on les traite pour ce qu’elles sont. Elles nous restituent la toile de fond brossée par les Grecs de l’époque ‘archaïque’ pour des récits d’une antiquité légendaire. »

⁷⁶⁹ Cf. KIRK, p. 1975, p. 820-821: “The *Iliad* and the *Odyssey* provide a more graphic and more detailed account of life around the end of the Bronze Age than exists for any other period in Greece until the late fifth century B.C. (...) Yet the picture is indistinct, the taste blurred, and the historian must ruthlessly resist their vague and merely aesthetic blandishments. (...)The historian must seek to identify and release the valid evidence of these poems – evidence, therefore, for nothing so vague as ‘the early age of Greece’ or ‘the Heroic Age’. The factual framework needs to be more precisely fixed than that. The poems must be scrutinized for evidence applicable to three distinct

conduit Anthony Snodgrass, dans un article écrit aussi au début des années 1970, à mettre en question la pertinence des poèmes homériques comme documents historiques qui nous renseigneraient sur les systèmes sociaux de la Grèce antique.

Ceci dit, il convient de mettre en relief ce que cet auteur entendait par « *historical* »⁷⁷⁰. Pour lui, l'adjectif doit qualifier une représentation « dérivée d'une seule période de l'histoire ». Quant à sa réponse négative, si elle va à l'encontre de celle de nombre de ses contemporains et des Anciens⁷⁷¹, elle va néanmoins également à l'encontre des conclusions de ceux qui ont eu tendance à voir la société homérique comme dénuée de toute réalité⁷⁷². En effet, selon Anthony Snodgrass – qui, dans son article, passe en revue à la fois certains aspects d'ordre institutionnel et coutumier chez Homère (le mariage, l'*oikos*, les pratiques funéraires) et d'autres relevant de la technologie et des matériaux d'usage (les différents métaux évoqués au cours des poèmes) –, Homère, en prenant appui sur diverses sources historiques, a choisi de réaliser une sorte de bricolage de diverses époques, auxquelles étaient éventuellement ajoutés des éléments fictifs. En ce sens et seulement en ce sens, on pourrait dire que les systèmes sociaux homériques seraient anhistoriques⁷⁷³.

periods: first, the late Bronze Age, The Period of the Trojan War and the last generations of Mycenae's greatness; second, the early Iron Age, the so-called Dark Age of the eleventh and tenth centuries, the time of the Submycenaean and Protoegeometric pottery styles; and third, the age of large-scale composition of the poems in Ionia, probably the eighth century. (...)The *Iliad* and the *Odyssey* were created progressively, up to the point of large-scale composition itself, and each of the three periods contributed its share."

⁷⁷⁰ SNODGRASS, 1974, p. 115, note 10 : "By 'historical', throughout this paper I mean 'derived from one single period of history'; a conflation of features from a diversity of historical periods I prefer to call 'composite'."

⁷⁷¹ Voir SNODGRASS, 1974, p. 114, qui dès le début de son article constate : "(...) a powerful revival of the belief that the social system portrayed in the Homeric poems, and with it such attendant features as the ethical code and the political structure, are in large measure both unitary and historical. One good reason for the vitality of this belief is the simple fact that it has been alive since Classical times. Another is that it has received support from several influential recent works: if pride of place should be given to M.I. Finley *The World of Odysseus* (...) a number of others should be acknowledge also." Au-delà de l'ouvrage de Finley Snodgrass mentionne notamment l'article de : ADKINS, Arthur, "Homeric Values and Homeric Society", *Journal of Hellenic Studies*, 91, 1971, p. 1-14.

⁷⁷² Il fait notamment allusion aux arguments présents dans MACINTYRE, Alasdair, *A Short History of Ethics*, 1968, p. 8. Et LONG, A. A., "Moral and values in Homer", *Journal of Hellenic Studies*, 91, 1971, p. 121-139, p. 122. Cf. SNODGRASS, 1974, p. 115: "(...) At least one scholar has pursued this line of argument and arrive at the opposite conclusion of that of Adkins: Homer society is idealized, and cannot represent any single historical society because it is too cohesive and unmixed. Another approach is that of A. A. Long, who has both expressed doubt about Adkin's conclusion and challenged the basis for it; 'The plain fact is', he writes, 'that a consistent pattern of society does not emerge from Homer'. This and other arguments lead him to doubt Adkin's assumptions that Homeric society has 'some autonomous existence, outside the poems', or that Homer is concerned to represent 'the life and values of any actual society'."

⁷⁷³ SNODGRASS, 1974, p. 125 : "(...) a poet who is also traditional, and ultimately just as indebted to predecessors, but who depends on predecessors of many periods, and admits elements from his own experience and imagination, into the bargain is far free. He can select, he can conflate, he can idealize. Unless he is pedantically careful, minor inconsistencies will creep in (...) his scope for creativity even though the picture he paints is not truly fictional, will be greater. (...) the fact that Homeric poems are attached to a name, and that even if we doubt the existence of an eighth-century poet called Homer, we are nevertheless aware, in reading the *Iliad* and *Odyssey*, in being at least intermittently in the presence of a poetic genius (...)."

Tout ce qui précède fait, en tout cas, curieusement écho aux conclusions sur la valeur du passé dans l'*Illiade* avancées dans la thèse d'Ariane Guieu. Celle-ci suggérerait que, si l'énoncé homérique nous renseigne à peine sur les faits réellement passés, il nous renseigne en revanche très justement sur les usages courants qui étaient faits du passé aux époques archaïque, voire classiques.

Ainsi, malgré toutes les réticences que l'on peut conserver concernant les évocations du passés dans les poèmes homériques – notamment dues au fait que les protagonistes principaux sont des héros et des héroïnes ainsi que des dieux et des déesses, pour ne pas mentionner d'autres figures animées –, on retrouve ici une véritable défense de la valeur historique et positive des poèmes homériques. En effet, la majorité des spécialistes pensent que cette valeur peut être attachée, sinon à l'ensemble, du moins à certains aspects de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Dans ce sens, il n'y a rien d'étonnant à ce que cette perspective s'avère également valable lorsqu'il s'agit de la valeur historique de l'événement de la Guerre de Troie et des 'données' trouvées dans les vers qui composent le Catalogue des vaisseaux. D'ailleurs, la plupart des spécialistes sont prêts à qualifier le Catalogue achéen, davantage qu'aucun autre extrait de l'*Illiade*, comme un document historique. D'après Adalberto Giovannini, ceci est dû au fait que même les Anciens étaient déjà d'accord pour attribuer une qualité « historique » aux catalogues du chant II de l'*Illiade*⁷⁷⁴. Nous traiterons ce point plus loin.

À la lumière de tout ce qui précède, il s'agit également de (re)mettre en relief un écart qui est peut-être le plus remarquable, et au demeurant presque le plus subtil, entre les Anciens et les Modernes. Alors que les Modernes aller non seulement jusqu'à mettre en doute toute possibilité de reconnaître une valeur historiographique à l'*Illiade* et/ou à l'*Odyssée*⁷⁷⁵ mais aussi jusqu'à récuser l'existence d'une guerre entre Ἀχαιοί et Τρῳεες⁷⁷⁶, les Anciens – du moins selon le matériau que nous est parvenu – se sont plutôt limiter à une mise en question de la version homérique de cette guerre. Pour eux, la factualité du conflit lui-même n'a jamais été remise en question. Cet écart nous semble important puisque qu'il nous entraîne dans tout un débat concernant le statut d'Homère (poète ou historien ?), lequel – nous prenons le risque de le suggérer – ne fait sens que pour nous. Autrement dit, nous pensons que c'est seulement à partir du moment où nous, Modernes, nous lançons dans un effort de fondation et d'affirmation de l'Histoire comme discipline – une activité dont la valeur de ce qu'elle produit comme discours est ancrée dans une idée de vérité positive –, que nous nous mettons à revisiter certains

⁷⁷⁴ GIOVANNINI, 1969, p. 7, note de bas de page.

⁷⁷⁵ Voir supra : « À propos des évocations du passé dans l'*Illiade* : à quoi cela sert-il ? »

⁷⁷⁶ Voir notamment FINLEY, 1964, p. 6-8.

textes qui faisaient déjà partie d'une tradition culturelle « occidentale » avec, cette fois, l'objectif de mesurer (aussi) leur historicité.

Pour les Anciens, nous allons y insister dans la sous-partie suivante, Homère a toujours été, et sans équivoque, reconnu comme un ποιητής. Ce statut n'a néanmoins jamais empêché sa poésie d'être également reconnue comme un λόγος qui, comme tel, a été, peut-être plus que tout autre, sujet à controverses autour de sa valeur. Ces polémiques font certes écho aux autres découpages que les Anciens ont attribué à leurs matières narratives ainsi qu'aux usages qui, à notre avis, ont toujours joué un rôle très actif dès lors qu'il s'agissait de juger de la valeur de n'importe quelle œuvre et notamment de celles attribuées à Homère.

2.2.2- Comment les Anciens ont-ils perçu Homère ?

Insistons encore une fois : si, d'une part, la place d'autorité acquise par les poèmes homériques et la figure d'auteur d'Homère est évidente pour quiconque s'intéresse à l'ensemble des productions culturelles de l'Antiquité telles qu'elles nous sont parvenues⁷⁷⁷ – ce qui aurait permis d'ailleurs à cette autorité de perdurer – d'autre part, les scepticismes rencontrés sur ce terrain sont tout aussi flagrants. Et pour l'attester, considérons les hésitations qui apparaissent concernant le nom d'Homère ou n'importe quel aspect biographique lié à cette figure d'auteur⁷⁷⁸. Ajoutons que le *corpus* lui-même est l'objet de débats explicites depuis Hérodote⁷⁷⁹ – voire, si on fait confiance au témoignage de Pausanias, depuis Callinos au VII^e siècle⁷⁸⁰. Il en est de même des nombreux éléments qui composent la matière des deux principaux récits attachés à son nom, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, y compris les allusions aux événements et aux aspects passés (par rapport au moment sur lequel se centre/fonde l'énoncé) les plus divers et qui foisonnent dans ces épopées⁷⁸¹.

Ainsi, mise à part la question complexe de l'omniprésence d'une matière poétique (mots, rythmes et vers) « homérique » dans le corpus poétique mélique des VII^e et VI^e siècles avant

⁷⁷⁷ Cf. parmi d'autres: LAMBERTON, 1997. HUNTER, 2004.

⁷⁷⁸ Cf. notamment l'ensemble des « Vies d'Homère », dans ALLEN, 1912. Voir aussi : GRAZIOSI, 2000; MOST, 2002; NAGY, 2004.

⁷⁷⁹ Cf. HÉRODOTE, *Histoires*, II, 117, 1-7. MOST, 2002.

⁷⁸⁰ PAUSANIAS, IX, 9, 5.

⁷⁸¹ BUFFIÈRE, 1956. BRILLANTE, 1990. KIM, 2010. ZEITLIN, 2001.

notre ère⁷⁸², c'est pourtant à ce dernier qu'il faut remonter – ce siècle où du reste le processus de cristallisation du contenu poétique de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* se trouvait déjà assez avancé – pour rencontrer les premiers auteurs participant à des débats poussés autour des origines d'Homère et de sa poésie⁷⁸³. C'est en tout cas ce qu'un auteur tel Tatien le Syrien soutenait déjà au II^e siècle⁷⁸⁴, ce qui, fait de hasard ou non, n'infirme pas le matériau qui nous est parvenu. Nul hasard donc si c'est également de cette époque-là que remontent également les premiers indices d'une mise en cause de la valeur accordée à certaines des données (plus ou moins) fixées comme contenu poétique associé à ce nom d'auteur.

Autant dire que l'existence de telles réflexions au VI^e siècle avant notre ère présuppose, au minimum, la reconnaissance déjà établie d'une place référentielle d'Homère et de son œuvre qui remonterait donc au(x) siècle(s) précédent(s)⁷⁸⁵. Quoi qu'il en soit, c'est dans les fragments qui nous sont parvenus des œuvres des *philosophes* ioniens du VI^e siècle avant notre ère que nous trouvons les premiers exemples explicites attestant à la fois une reconnaissance attachée à Homère et à son œuvre et l'existence d'un débat autour des valeurs morales et religieuses des contenus qu'elle véhiculait⁷⁸⁶. C'est notamment le cas dans l'œuvre de Xénophane de Colophon. Il y a parmi ces quelques fragments des exemples assez significatifs⁷⁸⁷ et nous en mentionnerons deux. Le premier est le constat, formulé apparemment non sans souci, qui

⁷⁸² Question complexe notamment parce que cela implique qu'un corpus, une matière poétique donnée serait déjà à cette époque identifiée comme une sorte de matière homogène, voire comme la propriété d'un auteur, dont le nom n'est pour autant (certes d'après ce qui nous est parvenu) jamais mentionné. LAMBERTON, 1997, p. 39 : "Though Homer's name is generally evoked only by critics and competitors, echoes and adaptations of Homeric words, phrases, and lines are frequent in the surviving Greek lyric poetry of the seventh and sixth centuries." Voir par exemple la présence homérique dans l'œuvre de Pindare étudiée en détail par NAGY, 1994.

⁷⁸³ N'oublions pas que dans l'Antiquité ces deux débats se trouvaient souvent liés. Cf. GRAZIOSI, 2002, p. 13: "Traditionally, the life of Homer has been studied in conjunction with the so-called Homeric Question, that is, the attempt to establish how and by whom the Homeric poems were actually composed. In fact, the scholars who are now considered the founders of modern Homeric scholarship presented their work as a reaction to the ancient biographical tradition. Friedrich August Wolf, for example, maintained that the biographical tradition had not to contribute to his inquiry about the authorship of the Homeric poems [WOLF, Friedrich, *Vorlesungen über die Altertumswissenschaft*, vol. II, Leipzig, J.D. Gürtler, 1931, p. 145]."

⁷⁸⁴ TATIEN, *Discours aux Grecs*, 31: περὶ γὰρ τῆς Ὀμήρου ποιήσεως γένους τε αὐτοῦ καὶ χρόνου καθ' ὃν ἤκμασεν προηρέυνησαν πρεσβύτατοι μὲν Θεαγένης τε ὁ Ῥηγῖνος κατὰ Καμβύσην γεγονώς καὶ Στησίμβροτος ὁ Θάσιος καὶ Ἀντίμαχος ὁ Κολοφώνιος Ἡρόδοτος τε ὁ Ἀλικαρνασσεὺς καὶ Διονύσιος ὁ Ὀλύμπιος (...).

⁷⁸⁵ LAMBERTON, 1997, p. 35 : "The history of the Greek reception of Homer starts with the beginnings of Greek philosophy in sixty-century Ionia, and the first mention of Homer in preserved literature is hostile."

⁷⁸⁶ BUFFIÈRE, 1956, p. 13-14 : « Si intime à l'âme grecque, si familier à tous ces écrivains dont il hante les mémoires, Homère, fatalement, se trouva mêlé aux querelles religieuses ou philosophiques et reçut maintes éclaboussures. Les philosophes ont ouvert le feu de très bonne heure contre ces dieux de toutes les passions, de toutes les faiblesses humaines. (...) la pensée philosophique grecque, dès qu'elle prend conscience, condamne sans ambages les dieux de la mythologie et mesure l'écart que les sépare de ses propres conceptions. »

⁷⁸⁷ Cf. les fragments 14, 15 et 16 dans LESHER, 1992.

indique que : « leur savoir, depuis le début, les Grecs le tiennent d’Homère. »⁷⁸⁸. Le second est une référence ouvertement critique qui cible l’œuvre d’Homère (et celle d’Hésiode) – quoique sans aucune spécification concernant leurs corpus respectifs – où l’un et l’autre sont blâmés en raison de leurs manières de représenter les dieux⁷⁸⁹.

Comme on le sait, cette reconnaissance/méfiance envers Homère et son œuvre s’est prolongée pendant des siècles et dépasse largement les questions d’ordre éthique et religieux. Jamais, pourtant, personne n’est parvenu à trouver un accord concernant les termes de ce débat⁷⁹⁰. Ces difficultés font sans aucun doute écho aux rapports assez complexes que les Anciens ont pu identifier entre les termes d’ἱστορία, de ποιήσις, de μῦθος et de λόγος. Les analyses menées récemment par Christophe Bréchet le montrent d’une façon assez consistante. En effet, tout en partant d’une question apparemment simple et qui donne son titre à l’article de Christophe Bréchet, « *L’Iliade et l’Odyssée* relèvent-elles de la ‘fiction’ ? », et ancrant ses considérations autour des trois signifiants les plus récurrents pour qualifier le contenu des poèmes homériques de l’époque classique à l’époque impériale, μίμησις, μῦθος et πλάσμα, l’auteur nous montre à quel point l’échelle d’analyse est très variable. Elle l’est d’un point de vue temporel, même si l’on prend en compte l’ensemble de l’œuvre d’un auteur, puisqu’il s’agit de rendre pertinent, à chaque occasion, un aspect particulier concernant les poèmes homériques⁷⁹¹.

⁷⁸⁸ ΧÉΝΟΦΑΝΕ, Fragment. 10 (= HERODIAN, *On Doubtful Syllables* 296.6) : ἐξ ἀρχῆς Ὅμηρον ἐπεὶ μεμαθήκασι πάντες. Commenté par LESCHER, 1992, p. 81-82, qui ne laisse pas de remarquer, notamment à propos de la valeur de « ἐξ ἀρχῆς » : “It is not clear whether ἐξ ἀρχῆς, ‘from the beginning’, refers to the beginning of the whole of Greek culture or to the beginning of an individual education. (...) When, therefore, Xenophanes says that ‘all according μεμαθήκασι to Homer’ he is probably best understood as complaining (in a Platonic vein) about the extent of Homer’s influence on customary thought and conduct as well as about his status as authority on the behavior, epithets and other attributes of the gods. Understood in this way it would be entirely natural (though not quite mandatory) for us to understand the *archē* under discussion as the earliest stage of an individual’s life, the critical formative period for values and attitudes toward others.”

⁷⁸⁹ ΧÉΝΟΦΑΝΕ, Fragment 11 (= SEXTUS EMPIRICUS, *ΠΡΟΣ ΜΑΘΗΜΑΤΙΚΟΥΣ*, 9. 193) :

Πάντα θεοῖς ἀνέθηκον Ὅμηρός θ’ Ἡσίοδος τε,
ὄσσα παρ’ ἀνθρώποισιν ὀνειδέα καὶ ψόγος ἐστίν,
κλέπτειν μοιχεύειν τε καὶ ἀλλήλους ἀπατεύειν.

⁷⁹⁰ Cf. le point fait par PRATT, 1993, p. 131-156 (“Lying Not Well : Other Critiques of the Tradition”).

⁷⁹¹ BRÉCHET, 2010, p. 66-67 : « Pour suivre les métamorphoses de la ‘fiction’ homérique, on ne peut suivre un seul terme : le vocabulaire avec lequel se dit la ‘fiction’ dépend de l’approche globale qui est faite de la poésie homérique, et du point de vue adopté. La ‘fiction’ peut ainsi se dire en termes de *mimēsis*, de *muthos* et de *plasma*. À l’époque classique, c’est sans doute le substantif *mimēsis* qui permet le mieux de dire que les poètes font œuvre de fiction, en représentant des hommes en action. Et c’est sans doute le seul terme qui permet de concevoir synthétiquement la poésie comme fictive (...). Enfin, à partir du moment où on cherche à faire la part entre ce qui est historique et ce qui est inventé, dans les épopées, et notamment entre les inventions vraisemblables et les inventions invraisemblables, le mot *plasma* va jouer un rôle important (...). »

Il va sans dire que cette analyse part d'un présupposé qui nous semble central et assez conséquent, c'est le constat que les épopées homériques se sont progressivement constituées comme « terre d'élection pour la critique littéraire ancienne »⁷⁹². Cette qualité a justifié, à son tour, le besoin de plus en plus affirmé de passer par Homère et par ses œuvres dès lors qu'il s'agissait d'(in)valider un λόγος parmi tant d'autres, lesquels ne cessaient pas d'être considérés comme des (re)productions. Il ne faut surtout pas oublier que les poèmes homériques étaient eux-aussi perçus comme des λόγοι auxquels les Anciens ont attaché divers qualificatifs, selon les contextes.

Or, comme tient à l'observer Christophe Bréchet, les Anciens ont eu recours à plusieurs termes lorsqu'ils se consacraient à la critique des énoncés homériques et ils auraient eu bien du mal à leur attribuer une seule étiquette. En ce sens et à titre d'exemple, Christophe Bréchet remarque qu'une œuvre telle que l'*Iliade* a toujours vu son statut osciller entre « (...) l'histoire – la guerre de Troie a bien eu lieu – et le mythe – nombre d'épisodes sont incroyables (...) »⁷⁹³. Cela équivalait-il à admettre que le partage qu'on trouve encore chez les Modernes entre « mythe » et « histoire », Homère « poète » ou « historien », remontait bel et bien à l'Antiquité ?

Nous argumenterons pour dire que la réponse la plus correcte serait sans doute que non. Tout d'abord puisque, comme on a déjà fait l'effort de le faire remarquer, ces découpages entre genre discursifs sont bien loin d'être valables chez les Anciens⁷⁹⁴. Ainsi, si ceux-ci ont toujours et sans équivoque reconnu à Homère le statut de ποιητής, voire celui de ὁ ποιητής, cela n'a pour autant jamais empêché ses compositions d'être incluses dans la catégorie générale de λόγος, avec laquelle des λόγοι plus récents tenaient de plus en plus à dialoguer pour se faire valider. Du reste, il va sans dire qu'Homère n'était pas le seul ποιητής à voir ses λόγοι revisités, bien qu'avec beaucoup de méfiance, par des auteurs du VI^e-V^e siècles avant notre ère que nous avons pris l'habitude d'identifier comme des « (proto-)historiens ». Nul hasard si, un bon exemple parmi d'autres, de cet usage que l'on pense courant est attesté dans l'*Enquête* d'Hérodote⁷⁹⁵.

⁷⁹² BRÉCHET, 2010, p. 35.

⁷⁹³ BRÉCHET, 2010, p. 36.

⁷⁹⁴ Voir : « ἱστορία, ποιήσις, μῦθος et λόγος : des liaisons dangereuses ? ».

⁷⁹⁵ Cf. par exemple à propos d'Hérodote ce que dit VERDIN, Herman, « Les remarques critiques d'Hérodote et de Thucydide sur la poésie en tant que source historique », *Historiographia antiqua. Commentationes Lovanienses in honorem W. Peremans septuagenarii editae*, Leuven 1977, p. 53-76, p. 55: « (...) Il mentionne effectivement un nombre d'auteurs qui représentent différents genres poétiques. Ainsi, en plus des citations directes, il fait encore référence (...) également à des poètes (...) comme Alcée (V. 95), Archiloque (I, 132), Sappho (2. 135), Simonides de Céos (V. 102), Solon (V. 133), ainsi qu'à des auteurs dont la personnalité et l'œuvre restent mal connus (...). »

En effet, à la lecture des œuvres d'Hérodote et de Thucydide, il est évident que le statut d'Homère est sans équivoque celui d'un ποιητής – son nom se trouve sans cesse lié autant au terme ποιητής qu'au verbe ποιέω⁷⁹⁶. Pour le reste, tout en tenant compte des particularités de l'un et de l'autre, Hérodote⁷⁹⁷ autant que Thucydide⁷⁹⁸ n'hésitent pas à mettre en doute certains λόγοι poétiques ainsi que plusieurs aspects de ce qu'ils rencontrent dans l'*Illiade* et dans l'*Odyssée*. Ils ne se privent pas néanmoins de s'inspirer, d'évoquer, voire de citer des extraits des poèmes homériques au cours de leurs ouvrages respectifs d'« histoire ». Nous attribuons cela au fait que, comme on vient de le dire, tout en étant reconnu comme un « poète », voire comme ὁ ποιητής, les énoncés d'Homère sont avant tout des λόγοι – de plus devenus déjà à cette époque des incontournables. Par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce que, en tant que tels – et dans ce sens comme n'importe quel autre λόγος – il arrive que certains discours d'Homère se trouvent parfois discrédités alors que d'autres, au contraire, sont validés. Dans ce dernier cas le *logos* est validé en qualité de « témoin » (μάρτυς) et/ou de « preuve » (τεκμήριον)⁷⁹⁹.

Quoi qu'il en soit, chez Hérodote et Thucydide, le nom d'Homère ou celui de ses œuvres ne se trouvent jamais qualifiés par des vocables équivalents à nos termes « historien » et « œuvre d'histoire ». Cela, certes, ne doit guère nous étonner, dans la mesure où ces auteurs ne s'auto-désignaient pas eux-mêmes par des termes équivalents. Enfin, et ce n'est pas le moins important, il convient pour autant de ne pas oublier que la qualification de ποιητής, habituellement attachée au nom d'Homère, trouve une signification assez complexe (aussi) dans l'œuvre de ces auteurs. En effet, si d'une part cette fonction conditionne des choix délibérément trompeurs de sa part (et de ceux qui sont ainsi qualifiés) – des choix faits en fonction de ses

⁷⁹⁶ Cf. parmi d'autres HÉRODOTE, II 23, 53, 116. THUCYDIDE I, 10, 3 11, 3;

⁷⁹⁷ VERDIN, 1977, p. 55-56, à propos des usages qu'Hérodote fait des œuvres poétiques, y compris des épopées homériques : « Les citations proprement dites sont rares. Elles se limitent à quatre vers de l'*Illiade* (II. 116 = *Illiade*, VI.289-292), sept vers de l'*Odyssée* (II. 116 = *Od.*, IV.227-230 et IV.351-352), (...). Ce nombre très restreint de citations directes ne nous donne cependant qu'une idée très partielle des connaissances d'Hérodote dans le domaine de la littérature poétique. (...) Non moins importantes pour estimer l'étendue des connaissances d'Hérodote dans ce domaine nous paraissent quelques remarques occasionnelles dans lesquelles il se réfère à la littérature poétique en général. » Pour une analyse plus récente de cette omniprésence homérique chez Hérodote, voir : BOEDEKER, 2002, p. 97-109.

⁷⁹⁸ VERDIN, 1977, p. 68: « (...) Thucydide ait invoqué le témoignage de la poésie pour étayer sa démonstration, non seulement dans des questions d'ordre secondaire, mais en quelques endroits qui constituent des vrais charnières dans son raisonnement. »

⁷⁹⁹ Cf. HÉRODOTE, IV, 29 : **Μαρτυρέει** δέ μοι τῆ γνώμη καὶ Ὅμηρου ἔπος ἐν Ὀδυσσῆϊ ἣ ἔχον ᾧδε ἔκειτο καὶ Λιβύην ὅθι τ' ἄρονες ἄφαρ κεραοὶ τελέθηθουσι. THUCYDIDE, I, 20 : Τὰ μὲν οὖν παλαιὰ τοιαῦτα ἡὔρον, χαλεπὰ ὄντα παντὶ ἐξῆς **τεκμηρίω** πιστεῦσαι. (Nous soulignons) ; I, 9 : Ὅμηρος τοῦτο δεδήλωκεν, εἴ τω ἱκανὸς **τεκμηριῶσαι**.

énoncés dont le but majeur est de faire plaisir –, c'est d'autre part cette condition même qui permet que ses éventuels mauvais choix peuvent être excusés pour leurs invraisemblances et leurs hyperboles.

Dans un passage de son *Enquête*, Hérodote s'oppose ouvertement à la version iliadique des faits concernant l'un des épisodes censés composer la chaîne des événements qui auraient déclenché la Guerre de Troie. Il s'agit de l'enlèvement d'Hélène par Paris⁸⁰⁰, un épisode sur lequel on ne trouve pourtant que de brèves évocations, le plus souvent allusives, dans l'*Iliade*. Mais la critique d'Hérodote va jusqu'au point de nous offrir ce qu'il juge être la bonne version des événements. Pour autant, il tient à justifier le choix d'Homère : le poète, bien que connaisseur des faits (ce qu'il prouve en évoquant des passages de l'*Odyssée*), aurait choisi de les raconter autrement dans son *Iliade* dans le dessein de privilégier une version convenable à son épopée⁸⁰¹. On voit ainsi que, dans son *Enquête*, Hérodote n'hésite pas à mettre en doute ce qui était raconté sous forme d'épopée⁸⁰², ni à suggérer que ce que disaient les Grecs quand ils parlaient du combat de Troie pouvait être perçu comme des sottises⁸⁰³.

Il n'est pas du tout anodin que Hérodote dit avoir appris la bonne version des faits auprès de prêtres égyptiens censés avoir eu accès à des informations (ἱστορίησι) apprises de Ménélas lui-même⁸⁰⁴. Ces renseignements – nous le suggérons – sont présentés aux yeux d'Hérodote comme plus plausibles que ceux rapportés dans l'*Iliade*⁸⁰⁵. Hérodote croyait en effet – c'est ce qu'il tient à démontrer depuis le début de son livre – que les Égyptiens étaient les devanciers des Grecs dans plusieurs domaines culturels, dont l'attachement à la conservation des souvenirs

⁸⁰⁰ Pour une analyse de ces allusions qu'on peut trouver au cours du chant III de notre *Iliade*, 39-57 ; 179-80 ; 443-444, voir GUIEU, 2009, p. 31-34, où elle tient à préciser : « (...) Leur but n'est jamais de relater l'événement pour le porter à la connaissance de quelqu'un qui l'ignore, mais de faire référence à l'événement fondateur de la guerre dans laquelle s'insère l'action du poème (d'où l'insistance sur la notion d'ἀρχή), de déterminer les causes des événements (d'où la fréquence du terme αἴτια), et de désigner un coupable, qui le plus souvent est Pâris. »

⁸⁰¹ Cf. HÉRODOTE, II, 113-117 : Δοκέει δέ μοι καὶ Ὅμηρος τὸν λόγον τοῦτον πυθέσθαι· ἀλλ', οὐ γὰρ ὁμοίως ἐς τὴν ἐποποιίην εὐπρεπῆς ἦν τῷ ἐτέρῳ τῷ περὶ ἐχρήσατο, [ἐς δ'] μετῆκε αὐτόν, δηλώσας ὡς καὶ τοῦτον ἐπισταίτο τὸν λόγον. Δῆλον δέ, κατὰ περὶ ἐποίησε ἐν Ἰλιάδι (...).

⁸⁰² HÉRODOTE, II, 120, 13-14: (...) εἰ χρή τι τοῖσι ἐποποιοῖσι χρεώμενον λέγειν.

⁸⁰³ HÉRODOTE, II, 118, 1-2: (...) Εἰρομένου δέ μεο τοὺς ἰρέας εἰ μάταιον λόγον λέγουσι οἱ Ἕλληνες τὰ περὶ Ἴλιον γενέσθαι ἢ οὐ.

⁸⁰⁴ Cf. HÉRODOTE, II, 120, 1-8 : Ταῦτα μὲν Αἰγυπτίων οἱ ἰρέες εἶλεγον. Ἐγὼ δὲ τῷ λόγῳ τῷ περὶ Ἑλένης λεχθέντι καὶ αὐτὸς προστίθεμαι, τάδε ἐπιλεγόμενος· εἰ ἦν Ἑλένη ἐν Ἰλίῳ, ἀποδοθῆναι ἂν αὐτὴν τοῖσι Ἕλλησι ἦτοι ἐκόντος γε ἢ ἀέκοντος Ἀλεξάνδρου. Οὐ γὰρ δὴ οὕτω γε φρενοβλαβῆς ἦν ὁ Πριάμος οὐδὲ οἱ ἄλλοι προσήκοντες αὐτῷ, ὥστε τοῖσι σφετέροισι σώμασι καὶ τοῖσι τέκνοισι καὶ τῇ πόλι κινδυνεύειν [ἐβούλοντο], ὅπως Ἀλέξανδρος Ἑλένη συνοικήη.

⁸⁰⁵ HÉRODOTE, II, 120, 13-14: (...) εἰ χρή τι τοῖσι ἐποποιοῖσι χρεώμενον λέγειν.

du passé (μνήμην)⁸⁰⁶. En outre, la source des informations des Égyptiens était une personne ayant directement pris part aux événements racontés, ce qui n'aurait pas été le cas d'Homère qui, selon Hérodote, aurait vécu bien après les événements qu'il relate dans ses épopées⁸⁰⁷.

Dans cette perspective, on pourrait penser que le « cas d'Homère » contribue aussi à renforcer les arguments généraux présentés par Hérodote. C'est pourquoi nous suggérons que, plus peut-être que d'éprouver le besoin de défendre Homère et un quelconque bon ou mauvais fondement « historique » de ses épopées, Hérodote était plutôt motivé, dans son usage des vers d'Homère, par le souci de cautionner ses propres arguments. Une telle démarche se reproduit, du reste, un peu plus tard et dans les grandes lignes, chez Thucydide. Si celui-ci tient à mettre en relief le fait qu'il faut *a priori* se méfier de ce que disent les poètes et notamment Homère, il n'hésite pas, néanmoins et comme nous le verrons plus loin, à faire usage des énoncés homériques dès lors que ceux-ci se montrent utiles pour les arguments qu'il avance dans son discours⁸⁰⁸.

Cette hypothèse nous semble très recevable parce que, tout en nous permettant d'évaluer autrement la question du statut d'Homère chez Hérodote et chez Thucydide – un statut qui, pour une grande partie des spécialistes, reste partagé entre celui du « poète » et celui de l'« historien »⁸⁰⁹ – elle permet également de revenir à la question plus générale qui nous occupe, celle du statut d'Homère et de ses œuvres pour les Anciens. Ce statut nous semble assez éloigné du clivage « poète/historien » qui est tant présent dans la critique moderne.

Ceci dit, précisons à la suite de Christophe Bréchet, que ce sera seulement bien plus tard, à partir de l'époque hellénistique avec le travail des Alexandrins, que se serait manifesté un « (...) intérêt grandissant pour l'analyse de détail et l'appréciation circonstancié du rapport à la réalité (...) »⁸¹⁰ en ce qui concerne les épopées homériques. Il ne s'agit plus alors de se satisfaire d'exprimer synthétiquement le rapport de l'œuvre d'art au réel, par le seul concept de

⁸⁰⁶ Par rapport aux Égyptiens et leur attachement avant la lettre à « conserver le souvenir du passé », nous avons déjà mentionné HÉRODOTE, II, 77, 1-4 et aussi FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 2, 9.

⁸⁰⁷ Pour cette datation on a déjà cité HÉRODOTE, II, 53, 4-9.

⁸⁰⁸ THUCYDIDE, I, 9-11.

⁸⁰⁹ Dans ce sens voir : VERDIN, 1977, qui allait déjà dans ce sens-là, notamment parce qu'il croit que Hérodote et par la suite Thucydide auraient relevé des traits qui seraient propres au domaine du « genre poétique », en contrepoint de ce qui caractérisait leur domaine, celui de « l'histoire ». Voir p. 75 : « Hérodote et Thucydide en relevaient surtout deux : le fait que le poète ne fournit pas de preuves de ce qu'il raconte (voir ἔλεγχος, ἀνεξέλεγκτα) et l'élément 'fiction', qui tantôt se présente sous la forme de l'invention, tantôt sous celle de embellissement. Ces caractéristiques obligent l'historien à interpréter soigneusement les données fournies par la poésie, s'il veut les incorporer dans son exposé historique. ». Et plus récemment: KIM, p. 22-46 (Chap. 2 : "Homer, poet and historian: Herodotus and Thucydides").

⁸¹⁰ BRÉCHET, 2010, p. 46.

*mimēsis*⁸¹¹, même s'il est encore utilisé. La nouvelle approche entraîne une adaptation des termes de la critique au nouvel échelon d'analyse⁸¹², et notamment le recours éventuel au terme ἱστορία lorsqu'on aura la prétention de déterminer les rapports qu'entretiennent les contenus des épopées homériques avec des faits advenus⁸¹³. Notre évocation, dans la première partie de ce travail, d'un extrait d'un auteur comme Polybe a pu déjà le montrer⁸¹⁴. En outre, on pourrait également reconsidérer l'inscription où Hérodote est décrit comme « τὸν πεζὸν ἐν ἱστορίαισιν Ὅμηρον », en y voyant un écho à cette nouvelle approche.

Effectivement, non contents de découper le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dont on dispose afin de mieux saisir ce qui y serait crédible (πιθανός)⁸¹⁵ ou pas, les auteurs tenaient également et de plus en plus à vérifier l'étendue des connaissances du poète lorsqu'il rapportait les événements concernant la guerre de Troie. Cette enquête portait y compris sur les événements censés s'inscrire dans la chaîne des causes de la guerre, c'est-à-dire ceux advenus dans un passé antérieur à celui dont s'occupent substantiellement les récits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Certes, les premières traces de ce type d'exercice se trouvent déjà chez Hérodote. Désormais, la pratique est bien plus poussée, allant plus loin que la seule attribution à Homère d'une ignorance disons « historique ». Une telle pratique a pu avoir des conséquences textuelles assez concrètes (et on peut penser que ce fut le cas pour ce type de travail).

Pensons ainsi et tout d'abord au célèbre exemple d'Aristarque qui a voulu athétiser cinq vers du vingt-quatrième chant du poème en alléguant qu'Homère ignorait particulièrement l'un des épisodes censés être l'une des causes anciennes de la guerre, autrement dit le jugement de

⁸¹¹ *Idem*, où l'auteur précise par la suite : « (...) peut-on encore parler indistinctement de la *mimēsis* ? On le peut, à condition d'infléchir la signification du concept et d'insister davantage sur la dimension reproductrice, en réservant le terme aux passages les plus 'réalistes' (...). »

⁸¹² BRÉCHET, 2010, p. 47. Voir aussi p. 51, note 57 : « De façon générale, *muthos* et *plasma* interviennent respectivement quand il s'agit d'apprécier la part de la tradition ou d'innovation dans la création homérique. Le *muthos* apparaît comme un récit ancré dans la tradition, indissociable d'un processus de transmission (...). Le substantif *plasma* est très peu employé, mais si on procède à des recoupements avec les mots de la famille de *plattein*, on peut dégager quelques constantes : le *plasma* désigne notamment une création par rapport à ce qui a été transmis. »

⁸¹³ BRÉCHET, 2010, p. 46-47 : « (...) en admettant qu'on veuille déterminer le rapport qu'entretiennent les épopées homériques avec une réalité passée, c'est-à-dire, avec l'histoire, le concept ne peut subir la concurrence d'*histoire*. C'est en effet ce mot qui s'impose à ceux qui relèvent, dans les poèmes, ce qui est le plus proche de la réalité historique. »

⁸¹⁴ Cf. POLYBE, *The Histories*, XXXIV, 4, 1-4.

⁸¹⁵ L'adjectif πιθανός est utilisé dans les textes des scholies homériques qui nous sont parvenues quand il est question d'évaluer la crédibilité de tel ou de tel détail. On reprend dans ce sens la remarque faite par BRÉCHET, 2010, p. 36, note 3 : « ERBSE, H., *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia vetera)*, Indices I_IV, Berlin, de Gruyter, 1983, p. 450, s.v. πιθανός (plus de 170 références). On peut se demander si l'adjectif πιθανός et l'adverbe πιθανώς à eux seuls n'ont pas été un frein à la théorisation de la notion de 'fiction' sous forme nominale. »

Pâris⁸¹⁶. Par ailleurs ces vers, selon certains commentateurs modernes, seraient les seuls à évoquer éventuellement cet événement et par conséquent à prouver qu'ils étaient connus du poète⁸¹⁷. On peut également songer à Ératosthène qui, d'après Strabon, nous invitait tout simplement à ne pas chercher d'informations (ἱστορίαν) dans les poèmes d'Homère⁸¹⁸.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble des textes grecs produits sous l'Empire romain sont sans doute ceux qui fournissent le cadre d'analyse le plus foisonnant lorsque l'on veut essayer de « saisir » comment les Anciens ont perçu Homère ou, plus précisément, quelles furent les stratégies mises en place afin de méconnaître et/ou de reconnaître la valeur « historique » de ce que disait Homère, sans que cela, à notre avis, n'ait pourtant jamais pu se réduire à une opposition du genre « poésie » *versus* « histoire ». De ce fait, par ailleurs, ont pu déjà attester nos évocations des extraits des œuvres d'un auteur comme Strabon⁸¹⁹. En tout cas, afin de renforcer notre hypothèse, nous tenons à présenter d'autres éléments. Tout d'abord nous allons brièvement commenter un autre passage de la *Géographie* de Strabon. Ensuite nous proposons de passer en revue certains aspects d'un des discours déjà mentionnés de Dion de Pruse, le *Discours Troyen*. Pour finir, nous considérerons rapidement quelques éléments issus d'une analyse de la présence d'Homère chez Plutarque.

Dans l'un des nombreux passages de sa *Géographie* où il évoque Homère, Strabon se montre catégorique lorsqu'il reconnaît que le but du poète peut être comparable autant à celui des ποιητής – faire plaisir à son public par l'intermédiaire à la fois d'éléments fabuleux et de choix stylistiques – qu'à celui des ἱστορικός – parler de faits advenus. Ce que Strabon veut attester tout d'abord par ce qu'il mentionne comme une évidence, c'est la factualité de la Guerre de

⁸¹⁶ Voir à ce propos : GUIEU, 2009, p. 27, qui évoque l'article de WALCOT, P., « The judgement of Paris », G&R 24 (1977), p. 31-39 : « Où devons-nous faire commencer l'histoire de la Guerre de Troie ? », se demandait P. Walcot au début d'un article consacré au jugement de Pâris. L'*Iliade* fait en effet de nombreuses références à l'enlèvement d'Hélène, mais ne semble pas se préoccuper de causes plus anciennes. Alors que la tradition extérieure, dès le *Catalogue des femmes* pseudo-hésiodique, évoque le serment qui lie les anciens prétendants d'Hélène et les oblige à venir à l'aide de Ménélas si Hélène est enlevée [fr. 196-204 MW, avec évocation de leur serment fr. 204 MW, v. 78-85], l'*Iliade* n'y fait pas allusion, pas plus qu'au désir de Zeus de libérer la terre du poids accablant de l'humanité – qui d'après un scholiaste à l'*Iliade*, ouvrirait les *Cypria*. Quant au jugement de Pâris, il n'est mentionné qu'une fois, dans un passage suspecté d'inauthenticité depuis l'Antiquité. »

⁸¹⁷ Nous faisons référence à *Il.* XXIV, 25-30. Pour un bref bilan de ce débat d'Aristarque à nos jours, voir GUIEU, 2009, p. 27-31, p. 31, qui va conclure que « (...) la thèse selon laquelle le jugement de Pâris n'était pas connu d'Homère et est une interpolation (d'époque et d'occasion d'ailleurs non précisées) ne trouve pas d'arguments solides. Le jugement de Pâris doit être considéré comme faisant partie intégrante de la vision du passé qu'avaient le poète et ses auditeurs (...). »

⁸¹⁸ STRABON, *Géographie*, I, 2, 17 : Τὸ δὲ πάντα πλάτειν οὐ πιθανόν, οὐδ' Ὀμηρικόν· τὴν γὰρ ἐκείνου ποιήσιν φιλοσόφημα πάντας νομίζειν, οὐχ ὡς Ἐρατοσθένης φησί, κελεύων μὴ κρίνειν πρὸς τὴν διάνοιαν τὰ ποιήματα, μηδ' ἱστορίαν ἀπ' αὐτῶν ζητεῖν. Voir à propos d'Ératosthène : PFEIFFER, Rudolph, « Science and Scholarship: Eratosthenes », *History of Classical Scholarship. From the Beginning to the End of the Hellenistic Age*, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 152-170.

⁸¹⁹ STRABON, I, 2, 36.

Troie – un fait réel qu’Homère aurait simplement paré des ornements de la fable (ἐκόσμησε ταῖς μυθουίαις) – ainsi que des aventures d’Ulysse, qu’il pense également appartenir à l’ordre des faits advenus, bien que différemment de ce que raconte Homère au cours de ses épopées⁸²⁰. En effet, Strabon admet qu’Homère était éventuellement un menteur, mais un menteur plausible, puisque ce qu’il disait s’appuyait toujours sur des péripéties véridiques et sur des recherches (ἱστορίαις)⁸²¹.

Mais, comme Strabon tient à le rappeler, il convient de ne pas oublier qu’à des époques plus anciennes, bien avant d’être recueilli par les ποιητές⁸²² et avant la floraison des ἱστορίας γραφή et de la φιλοσοφία, ce qu’il nomme la création de μύθος (μυθουίαις) avait une grande place, voire une fonction éminente dans la vie sociale et politique. Elle prenait également part à la recherche de ce qui était d’actualité (τῶν ὄντων ἱστορίαν). C’est d’ailleurs pourquoi cette pratique aurait été conservée par les Anciens comme un moyen de former les hommes depuis l’enfance. Ceci explique sa présence chez les premiers historiens et physiologues qui, tous, ont délibérément fait usage de l’écriture mythologique (μυθογράφου)⁸²³.

Ainsi Homère, dans le dessein de « séduire la foule et [de] la diriger » (τῶ δὲ δημαγωγῶν καὶ στρατηγῶν τὰ πλήθη), a choisi de mêler la vérité au mensonge (ψεῦδος). Précisons toutefois que Strabon avait tout intérêt à défendre le bien-fondé factuel des poèmes d’Homère étant donné que sa *Géographie* était truffée d’invocations à l’*Illiade* et à l’*Odyssée* (nous y reviendrons dans la troisième partie). Nous suggérons, pourtant, que ceci n’implique pas que Strabon ait perçu Homère comme une sorte d’*ideal historian* (« historien idéal »)⁸²⁴. Homère y

⁸²⁰ STRABON, I, 2, 9 : (...) οὕτως ἐκεῖνος ταῖς ἀληθέσι περιπετείας προσετίθει μῦθον, ἡδύνων καὶ κοσμῶν τὴν φράσιν· πρὸς δὲ τὸ αὐτὸ τέλος τοῦ ἱστορικοῦ καὶ τοῦ τὰ ὄντα διὰ τὸν λέγοντος βλέπων. οὕτω δὴ τὸν Ἰλιακὸν πόλεμον γεγονότα παραλαβὼν ἐκόσμησε ταῖς μυθουίαις, καὶ τὴν Ὀδυσσεύς πλάνην ὡσαύτως· ἐκ μηδενὸς δὲ ἀληθοῦς ἀνάπτειν κενὴν τερατολογίαν οὐχ Ὀμηρικόν. (Nous soulignons)

⁸²¹ STRABON, I, 2, 9, 16-18 : ὅπερ καὶ Πολύβιος φησὶ περὶ τῆς Ὀδυσσεύς πλάνης ἐπιχειρῶν· τοιοῦτο δ’ ἐστὶ καὶ τὸ ἴσκει ψεῦδεα πολλὰ, λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα· οὐ γὰρ πάντα, ἀλλὰ πολλὰ, ἐπεὶ οὐδ’ ἂν ἦν ἐτύμοισιν ὁμοῖα ἔλαβεν οὖν παρὰ τῆς ἱστορίας τὰς ἀρχάς.

⁸²² STRABON, I, 2, 8 : Καὶ πρῶτον ὅτι τοὺς μύθους ἀνεδέξαντο οὐχ οἱ ποιηταὶ μόνον, ἰὰλλὰ καὶ αἱ πόλεις πολὺ πρότερον καὶ οἱ νομοθέται τοῦ χρησίμου χάριν, βλεψαντες εἰς τὸ φυσικὸν πάθος τοῦ λογικοῦ ζῶου.

⁸²³ STRABON, I, 2, 8, 16-25 : Τοιαύτης δὲ τῆς μῦθοποιίας οὔσης καὶ καταστεφούσης εἰς τὸ κοινωνικὸν καὶ τὸ πολιτικὸν τοῦ βίου σχῆμα καὶ τὴν τῶν ὄντων ἱστορίαν, οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν ὑπέρλαβον· χρόνοις δ’ ὕστερον ἢ τῆς ἱστορίας γραφῆ καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μεσον· αὕτη μὲν οὖν πρὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποιητικὴ δημωφελεστέρα καὶ θέατρα πληροῦν δυναμέν· ἡ δὲ διὰ τοῦ Ὀμηροῦ ὑπερβαλλόντως. Καὶ οἱ πρῶτοι δὲ ἱστορικοὶ καὶ φυσικοὶ μυθογράφοι.

⁸²⁴ Voir KIM, 2007 ; 2010, p. 47-84 (Chap. 3: “Homer the ideal historian. Strabo’s Geography”).

demeure bel et bien un ποιητής, dont la place de référence culturelle est plus que jamais utile dans le contexte où Strabon rédige les livres qui composent sa *Géographie*, et c'est peut-être plutôt pour cette raison qu'il est repris et soutenu en tant que tel.

Passons à présent à une brève analyse du *Discours Troyen* écrit un peu plus tard par Dion Chrysostome, au I^{er} siècle. Selon certains de ses lecteurs, Dion y prenait justement la posture critique d'un « historien » dans le dessein (au contraire de Strabon⁸²⁵) d'accuser Homère d'être un *bad historian* (« mauvais historien »)⁸²⁶. Cette démarche, du reste, justifierait le fait que son approche était centrée sur la tâche de démêler le vrai du faux – d'où la surreprésentation des mots de la famille de ψευδος, par rapport à ceux de la famille de μίμησις, μῦθος, et de πλάσμα⁸²⁷. Cette lecture, bien que d'autres chercheurs, comme Lawrence Kim, tiennent à la minorer en soulignant le fait que Dion s'emparait de toute une tradition de critiques d'Homère, de modèles rhétoriques et aussi d'une bonne dose d'audace⁸²⁸, reste néanmoins toujours valable⁸²⁹. Dans le texte de Dion, le nom d'Homère et la qualification de ses poèmes sont toujours désignés respectivement par le terme de ποιητής et par le terme général de λόγος⁸³⁰. La seule attestation du terme ἱστορίαν⁸³¹ que l'on trouve chez Dion n'est associée ni au poète ni à ses compositions.

En effet, le texte de Dion a été composé sur le modèle des exercices de rhétorique⁸³² où tout en analysant l'énoncé même de l'*Illiade*⁸³³ l'auteur se propose de « (...) dénoncer les mensonges

⁸²⁵ Kim, 2010, p. 87 : “Dion caricatures de idea of Homer as a historian advocated by Strabo.”

⁸²⁶ Voir encore à ce propos KIM, 2010, p. 96-97 : “Some scholars, like Kindstrand [*Homer in der zweiten Sophistik*, 1973] and more recently Sotera Fornaro [“Omero cattivo storico: l’Orazione undicesima di Dione Crisostomo”, *Eikasmos* II, p. 249-265, 2002], have argued that Dio is basically portraying Homer as a bad historian (...), but that is only partially accurate. Dio does, it is true, deploy criticism frequently used in historiographical attacks on colleagues – poor use of sources, clumsy narrative arrangement – but he combines these with arguments reminiscent of those deployed to subvert the credibility of witnesses in forensic oratory. Dio is not only trying to show that Homer is a bad historian, but also constructing an image of Homer as an improvising witness.”

⁸²⁷ Nous reprenons BRÉCHET, 2010, p. 58.

⁸²⁸ Voir aussi dans ce sens, « Introduction » de DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise. Discours « Troyen » 11*, trad. par MINON, Sophie et *alli*. Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. XXXV-L (« Un exercice au carrefour de plusieurs traditions »).

⁸²⁹ Voir KIM, 2010, p. 100 : “(...) Dio exposes the inherent ridiculousness of the idea that Homer was a historian, or even a reliable source, by taking it ‘seriously’ and submitting the poet to the same sort of scrutiny awarded to that of historians or witnesses in court.”

⁸³⁰ Cf. par exemple DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 54. Voir aussi, DION, 55 où on trouve aussi le nom d'Homère associé au verbe λέγειν.

⁸³¹ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 38.

⁸³² Cf. Pour un point récent sur l'influence de la tradition rhétorique chez Dion, cf. « Introduction » de DION DE PRUSE, 2012, p. XLI-XLVI (« La tradition rhétorique : gr. *Kataskeuè* vs *anaskeuè* (lat. *confirmatio* vs *refutatio*) »).

⁸³³ Cf. aussi à propos de la méthode d'analyse interne de l'*Illiade* choisie par Dion : DION DE PRUSE, Les Belles Lettres, 2012, p. 64-65, nota 16 : « Dion parodie ici le grand principe des Alexandrins consistant à ‘expliquer Homère par Homère’. »

d'Homère » afin d'affirmer « (...) qu'Ilion n'a pas été prise et qu'en définitive ce sont les Troyens qui sont sortis vainqueurs de la guerre et non les Grecs »⁸³⁴. Pour bien soutenir sa thèse, Dion va passer en revue toutes sortes de procédures et d'arguments courants à son époque – ce que du reste une bonne analyse du lexique employé atteste amplement⁸³⁵. Nous ne mentionnerons que quelques exemples. Dion révisé l'argument qui disqualifie Homère comme témoin (μάρτυς) et qui se fonde sur la supposition qu'Homère fut un mendiant dont les compositions auraient été réalisées pour agréer ses bienfaiteurs, ou pire, un fou qui n'aurait rien dit de sensé. Dion refuse néanmoins ce raisonnement⁸³⁶. Il revient également sur la problématique de l'ignorance/l'impiété d'Homère à propos de ce qu'il dit des dieux – et sur ce terrain l'auteur refuse toutes les sortes d'interprétation allégorique qui pourraient servir à défendre Homère⁸³⁷ – tout en insistant sur ce qu'il considère comme une évidence : si le poète n'hésitait pas à dire les pires mensonges sur les dieux, qu'est-ce qui l'empêchait d'en faire autant à propos des hommes ?⁸³⁸ Ceci permet ensuite à Dion d'avancer sa critique sur un autre sujet : celui du manque prémédité d'ordre dans la narration d'Homère. Le poète n'a pas commencé son *Iliade* par le début de la Guerre de Troie mais par un épisode choisi au hasard⁸³⁹ – selon un procédé qui serait commun, d'après Dion, aux tribunaux où (comme Homère) on ment avec art (μετὰ τέχνης ψεύδονται). Cet argument autorise Dion, d'une façon

⁸³⁴ JOUAN, 2002, p. 409. Pour une analyse assez récente autour de ce discours et les critiques concernant Homère, cf. notamment, KIM, 2002, p. 85-139 (ch. 4 "Homer the liar").

⁸³⁵ Nous trouvons chez Dion par exemple l'emploi de termes tels que δόξα – y compris pour désigner l'énoncé qui est en train de se dérouler (DION, 11, μοι δοκεῖ) et que se trouvait aussi chez Hérodote. Voir notamment le prologue du *Discours*, cf. 1-14 ; voir aussi à ce propos les remarques faites par KIM, 2010 p. 90-94, p. 91 : "The prologue's basic stance accords well with Dionian Cynic-Stoic moralizing boilerplate : the polemic against doxa, the assumption that of a unpopular position, the passionate denunciation of pleasure and falsehood. But it also situates Dio firmly in the tradition of paradoxical rhetorical speeches on Trojan topics, particularly Gorgias' Helen, a work which similarly opposes received opinion and is interested in the relation of deception, belief and doxa." Nous soulignons aussi la récurrence d'autres termes comme εἰκός, πιθανός. Cf. DION, 68. Pour l'analyse de l'utilisation de ces termes (notamment dans ce passage) voir encore le point plus récent offert par KIM, 2010, p. 114-115, qui observe (p. 115) : "The incessant insistence on probability on display here recalls both the eikos-arguments of the historians, like Herodotus, Thucydides, and their descendants, but also the literary-critical dictates of Aristotle's Poetics and the carping complaints concerning Homeric poetry's lack of verisimilitude attributed to anti-Homeric critics like the notorious Zoilus of Amphipolis."

⁸³⁶ Cette figure d'Homère mendiant se trouve effectivement dans certains textes de *Vies*. Cf. DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 15-16.

⁸³⁷ Cf. notamment HÉRACLITE, *Allégories d'Homère*.

⁸³⁸ Cf. DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 17-18.

⁸³⁹ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 24-26. Cette question du commencement de l'*Iliade* on l'a trouvait déjà, parmi d'autres, chez LUCIEN, *Histoires Vraies B*, 2, 20 : (...) Ἐπεὶ δὲ ταῦτα ἰκανῶς ἀπεκέκριτο, πάλιν αὐτὸν ἠρώτων τί δὴ ποτε ἀπὸ τῆς μῆνιδος τὴν ἀρχὴν ἐποιήσατο· καὶ ὃς εἶπεν οὕτως ἐπελθεῖν αὐτῷ μηδὲν ἐπιτηδεύσαντι. Voir encore les remarques faites par KIM, 2010, p. 103 : "Dio was not the only to wonder at Homer's choice of starting point, compare the very first scholium to the *Iliad* – 'it is asked (ζητεῖται) why the poet began from the final events (...) and not for the first?' – which offers the standard explanation that nothing worth recounting occurred during the first nine years of the war."

« détournée », non seulement à (re)mettre en question un aspect stylistique pourtant loué par d'autres⁸⁴⁰ mais également à (ré)affirmer sa reconnaissance inconditionnelle de la τέχνη d'Homère.

Ceci dit, nous tenons également à mentionner que, par la suite, en prolongeant un exercice pratiqué auparavant notamment par les Alexandrins, Dion se livre à l'analyse des choix d'Homère, ou plutôt à l'analyse de ses omissions volontaires d'épisodes qui, pourtant, et selon Dion, sont essentiels : l'enlèvement d'Hélène, le jugement de Pâris et surtout la prise de Troie⁸⁴¹. Cette analyse autorise Dion à proposer à ses lecteurs une version des faits censée être plus crédible (πιστότερον)⁸⁴², une version qu'il tiendrait d'un prêtre d'Égypte fort âgé qui aurait lui-même été renseigné par Ménélas⁸⁴³. Et si Dion reprend ici sans aucun doute, et ouvertement, un argument déjà utilisé par Hérodote dans son *Enquête* pour contredire la version des faits racontés par Homère⁸⁴⁴, cette reprise est néanmoins détournée par Dion qui soutient, qu'en fait, Hélène n'a jamais été enlevée mais donnée en mariage à Pâris. Cet argument lui permet, par ailleurs, d'affaiblir l'argument selon lequel les Grecs auraient mené une guerre motivée par une juste raison⁸⁴⁵. Mais cela n'est pas tout.

De fait, la reprise du passage hérodotéen permet à Dion non seulement de renforcer l'idée apparemment répandue selon laquelle les Égyptiens étaient plus avancés dans la conservation des « histoires antérieures » (τὴν πρότερον ἱστορίαν) que les Grecs, mais également de souligner que dans la perspective des Egyptiens, les Grecs étaient tenus pour des hâbleurs et

⁸⁴⁰ Ici il est fait volontiers écho à un aspect évoqué au moins dès Aristote – qui dans sa *Poétique* (23, 1459a 30-37), afin de prouver l'excellente technique poétique d'Homère, louait sa capacité à dire non pas tout, mais de choisir l'essentiel. Aspect que, par ailleurs, on retrouvera plus tard aussi dans le *Comment écrire l'histoire* de Lucien (Cf. Chap. 6), entre ce qui caractérise le « bon historien » : à qui conviendrait de savoir par où commencer et à quels sujets se consacrer, de savoir faire un bon choix des faits qu'il convient rapporter (selon un bon ordre et une bonne étendue) et ceux qu'il faut taire, ne s'attendre qu'à mentionner des événements mineurs.

⁸⁴¹ DION DE PRUSE, *Iliion n'a pas été prise*, 24-32.

⁸⁴² DION DE PRUSE, *Iliion n'a pas été prise*, 37-68.

⁸⁴³ DION DE PRUSE, *Iliion n'a pas été prise*, 37-38 Ἐφη δὲ πᾶσαν τὴν πρότερον ἱστορίαν γεγράφθαι παρ' αὐτοῖσιν τὴν μὲν ἐν τοῖς ἱεροῖς, τὴν δ' ἐν στήλαις τισίμ τὰ δὲ μνημονεύεσθαι μόνον ὑπ' ὀλίγων, τῶν στηλῶν διαφθαρεῖσιν πολλὰ δὲ καὶ ἀπιστεῖσθαι τῶν ἐν ταῖς στήλαις γεγραμμένων διὰ τὴν ἀμαθίαν τε καὶ ἀμέλειαν τῶν ἐπιγιγνομένων· εἶναι δὲ καὶ ταῦτα ἐν τοῖς νεωτάτοις τὰ περὶ τὴν Τροίαν· τὸν γὰρ Μενέλαον ἀφικέσθαι παρ' αὐτοὺς καὶ διηγῆσασθαι ἅπαντα ὡς ἐγένετο. On trouvera un autre héros jouant le rôle d'informateur sur les événements de la Guerre de Troie dans l'entretien avec le fantôme de Protésilas, rapporté chez PHILOSTRATE, *Heroicus*. Pour une analyse plus récente de ce texte, voir KIM, 2010, p. 140-174 (« Chapter 6 : Ghosts at Troy : Philostratus Heroicus »).

⁸⁴⁴ HÉRODOTE, *Histoires*, II, 113-120.

⁸⁴⁵ Voir à ce propos ce que dit KIM, 2010, p. 122 : “Dio’s new vision of Helen and the causes of the Trojan War is quite original – his Helen goes to Troy but the trip is fully justified, the Greeks attacks Troy on account of her, but are in the wrong – but its heterodoxy sets in a long tradition, linked to Gorgias and Isocrates Helen, which deflected culpability away from Helen, or to Stesichorus’ Palinode, Herodotus’ Histories, and Euripides’ Helen, which offered a radical departure from Homer’s story by contending that Helen never went to Troy at all. Of these, however, Dio’s debt to Herodotus is the most considerable.”

des ignorants⁸⁴⁶. Ainsi, même si plus loin dans son discours, Dion admet qu'Homère aurait été le premier – certes, plusieurs générations après le déroulement des événements – à écrire à propos de la Guerre de Troie⁸⁴⁷, c'était néanmoins les Égyptiens qui gardaient, encore sous forme orale, la bonne version des faits⁸⁴⁸. Dion reprend cette variante, se figurant meilleur juge grâce à l'écart temporel entre les événements, un écart pourtant encore plus ample que ce ne fut le cas pour Homère⁸⁴⁹.

Il va sans dire que c'est dans ce passage, où Dion livre la version des faits transmise par le prêtre égyptien, que se trouve l'emploi du terme *ιστορίαν*. Dans cette perspective, il convient de souligner que Dion affirme, qu'au contraire des Grecs, les Égyptiens n'ont jamais eu « la liberté d'exprimer quoi que ce soit en vers ; la poésie d'ailleurs, n'existe pas du tout ». Ce qui fait que Dion reprend ainsi la critique traditionnelle concernant la poésie, ou plutôt la critique de ceux qui, tout en reconnaissant son vrai but – celui de faire plaisir à ceux qui l'écoutent –, insistent malgré tout sur le fait que certains vers devaient (re)produire, comme des témoins (*μάρτυρας*), le passé tout en en faisant un usage convenable sur le moment⁸⁵⁰. Est ici reprise, bien entendu, la critique d'une attitude bien répandue parmi les Anciens (voire des Modernes) de la poésie d'Homère et d'autres poètes encore.

Or, selon son énonciateur – dont le discours au présent⁸⁵¹ s'adresse aux citoyens d'Ilion –, son propre *λόγος* se réalise en faveur de leurs ancêtres (*προγόνων*)⁸⁵². Cette motivation, dans une certaine mesure (vu qu'il n'est pas d'origine troyenne), anticipe la thèse qu'il va développer à la fin de son texte sous le prétexte de défendre Homère : tout en étant lui-même Grec, le poète aurait menti par considération pour ses auditeurs comme pour ses compatriotes, lesquels se trouvaient à son époque menacés par un conflit imminent avec les peuples d'Asie. Il va sans

⁸⁴⁶ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 39 : Δέομενου δέ μου διηγήσασθαιμ το μὲν πρῶτον οὐκ ἐβουλετο, λέγων ὅτι ἀλαζόνες εἰσὶν οἱ Ἕλληνας καὶ ἀμαθέστατοι ὄντες πολυμαθεστάτους ἑαυτοὺς νομίζουσι·

⁸⁴⁷ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 92.

⁸⁴⁸ HÉRODOTE, II, 113-120.

⁸⁴⁹ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 5 : (...) ταῦτας οὐκ ἀληθεῖς, ἐμοῦ δὲ μὴ ἀνέχοισθε τὰ ὄντα καὶ γενόμενα λέγοντος, ὅτι πολλοῖς ἔτεσιν ὕστερον Ὅμηρου γέγονα. Καίτοι φασὶ μὲν οἱ πολλοὶ τὸν χρόνον τῶν πραγμάτων καὶ κριτὴν ἄριστον εἶναι, ὃ τι δ' ἀκούωσι μετὰ πολὺν χρόνον (...).

⁸⁵⁰ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 42 : (...) τούτου δὲ αἴτιον ἔφη εἶναι ὅτι φιλήδονοί εἰσιν οἱ Ἕλληνας· ἃ δ' ἂν ἀκούσωσιν ἡδέως τινὸς λέγοντος, ταῦτα καὶ ἀληθῆ νομίζουσι, καὶ τοῖς μὲν ποιηταῖς ἐπιτρέπουσιν ὃ τι ἂν θέλωσι ψεύδεσθαι καὶ φασιν ἐξεῖναι αὐτοῖς, ὅμος δὲ πιστεύουσιν οἷς ἂν ἐκεῖνοι λέγωσι καὶ μάρτυρας αὐτοὺς ἐπάγονται ἐνίοτε περὶ ὧν ἀμφισβητοῦσι· παρὰ δὲ Αἰγυπτίοις μὴ ἐξεῖναι μηδὲν ἐμμέτρως λέγεσθαι μηδὲ εἶναι ποιήσιν τὸ παράπαν· ἐπίστασθαι γὰρ ὅτι φάρμακον τοῦτο ἡδονῆς ἐστὶ πρὸς τὴν ἀκοήν.

⁸⁵¹ Cf. DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 6, où l'auteur tient à souligner le fait que ce discours sera présenté à d'autres auditeurs.

⁸⁵² DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 4-5.

dire que Dion insiste encore sur son argument, même s'il en doute, en affirmant que, selon un Mède, les Grecs (nous pouvons vouloir lire Hérodote) auraient fait à peu près la même chose dans le récit de la guerre entre les Grecs et les Perses, c'est-à-dire, qu'ils auraient composé et transmis des mémoires faussées car favorables aux Grecs. Pour le dire brièvement, Dion reconnaît que la défense d'un intérêt politique contemporain est un stratagème courant⁸⁵³ auquel – il nous permet de le penser – lui-même ne saurait échapper. Pour autant, Dion admet qu'Homère dit aussi des choses vraies (mais pas vraiment à dessein) mais uniquement lorsque cela va dans le sens de la thèse qu'il a choisie de soutenir⁸⁵⁴. Rappelons aussi, sans pour autant vouloir déborder de notre sujet, que d'autres lectures d'Homère se rencontrent dans d'autres discours de Dion, quand celui-ci en éprouve la nécessité⁸⁵⁵.

À la lumière de cette brève mise au point, nous estimons qu'en entreprenant son discours Dion n'y prend pas la posture de l'historien, pour ensuite juger Homère et ses poèmes à partir de critères appartenant aussi à ce *genre*. En tout cas nous sommes là bien éloignés de notre discipline contemporaine. Dans son *Discours Troyen*, Dion entreprend plutôt une sorte de « saturation de signes »⁸⁵⁶ qui appartiennent à la fois à l'univers de la critique rhétorique, plus particulièrement poétique et homérique, pour construire un discours truffé d'ironie et de clins d'œil. Le résultat met en relief les arbitraires poétiques et politiques qui expliquent que certains λόγοι du et sur le passé demeurent dans le domaine de la δόξα, par simple transmission au cours des générations, indépendamment de leur fausseté *réelle*, et grâce au plaisir censé être lié au faux (ψευδος) à l'opposé de ce qui est vrai (ἀληθές) et, parfois, plus difficile à apprendre⁸⁵⁷. Cela nous permet, curieusement, de rapprocher les « leçons » sur les usages et les valeurs poétiques et politiques du passé, tirées de cette brève analyse du *Discours* de Dion, de

⁸⁵³ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 80-81 : (...) ὁμολογεῖ δὲ ταῦτα καὶ Ὅμηρος· οὐδὲ γὰρ ἐδύνατο πάντα τὰληθῆ ἀποκρύψασθαι·

⁸⁵⁴ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 4-5.

⁸⁵⁵ Cf. surtout les *Discours* 2, 11, 12, 36, 53, 55, 56, 57, 61. Pour un point en langue française sur la place d'Homère dans les *Discours* de Dion, voir notamment et plus récemment : DRULE, Pierre-Alain, « Dion de Pruse lecteur d'Homère », *Gaia*, 1998, v. 3, n° 3, 59-79. Disponible : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/gaia_1287-3349_1998_num_3_1_1340#. Consulté le 17 novembre 2014, p. 59 : « (...) il n'y a pas chez Dion une façon de lire Homère, mais plusieurs. Selon que l'orateur voit en lui un poète, un artiste, un éducateur ou un sage – et Homère peut être à ses yeux tous ces personnages-là – on verra apparaître des différences sensibles de l'un à l'autre des jugements portés. »

⁸⁵⁶ Nous reprenons volontiers cette expression de l'analyse du dialogue 5 de Lucien (*Dialogues des courtisanes*) faite par BOEHRINGER, Sandra, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 349-356 (« Épilogue : Lucien et la saturation des signes »).

⁸⁵⁷ DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise*, 1 : Οἶδα μὲν ἔγωγε σχεδὸν ὅτι διδάσκειν μὲν ἀνθρώπους ἅπαντας χαλεπὸν ἐστίν, ἐξαπατᾶν δὲ ῥᾶδιον. τὸ μὲν γὰρ ἀληθὲς πικρὸν ἐστὶ καὶ ἀνδρῶς τοῖς ἀνοήτοις, τὸ δὲ ψεῦδος γλυκὺ καὶ προσηγές.

celles données par la lecture des usages et des valeurs du passé dans l'*Iliade* faite, en particulier, par Ariane Guieu.

Pour finir, nous donnerons un dernier exemple, plus tardif, qui à notre avis atteste encore notre hypothèse selon laquelle, quoiqu'étant toujours considéré comme un ποιητής par les Anciens, ce statut d'Homère n'a pourtant jamais empêché ses énoncés poétiques d'être aussi qualifiés par d'autres attributs lorsque cela s'avérait utile. Ainsi, nous emprunterons quelques remarques aux analyses des références homériques dans les *Œuvres morales* de Plutarque faites par Christophe Bréchet⁸⁵⁸ dans sa thèse.

Tout d'abord, insistons sur le fait que dans ces *Œuvres* les poèmes et la figure d'Homère se trouvent sans équivoque mis en scène comme de véritables incarnations de l'hellénisme⁸⁵⁹. Plutarque ne se voit pas pour autant obligé de renoncer à l'influence des œuvres de Platon dont la célébrité est pourtant due en partie à ses critiques implacables à l'encontre des représentations homériques des dieux. Ceci explique que, d'emblée, Plutarque ne s'intéresse pas à un Homère (mauvais) « théologien » mais à sa qualité d'excellent poète à qui le talent d'écrivain, et notamment l'expérience⁸⁶⁰, aurait permis de composer des imitations poétiques (μίμησις)⁸⁶¹ de qualité irréprochable. Cette compétence se révélerait surtout dans son aptitude à représenter dans toute sa complexité la réalité du monde et la psychologie des hommes⁸⁶², les seuls objets qui pouvaient exister à ses yeux, et qui donc ne pouvaient être que les seuls sujets de la représentation poétique. Les dieux étant hors du monde matériel, rien d'étonnant, d'après l'échelle d'évaluation plutarquienne, à ce qu'ils soient susceptibles d'être représentés par le poète soit par des propos volontairement mensongers (μῦθος/πλάσμα)⁸⁶³ – ce que le poète

⁸⁵⁸ BRÉCHET, 2003. Voir aussi : BRÉCHET, 2010, p. 59-63.

⁸⁵⁹ BRÉCHET, 2003, p. 359 : « En tant qu'incarnation de l'hellénisme, Homère n'a cessé d'être utilisé comme caution au cours des siècles, se moulant ainsi en quelque sorte sur les préoccupations des auteurs et des époques. C'est ainsi que la variété des intérêts de Plutarque fait qu'on trouve chez lui différentes figures d'Homère. »

⁸⁶⁰ BRÉCHET, 2003, p. 458 : « (...) là où les auteurs de la Seconde Sophistique hésitaient entre ἐνθουσιασμός et ἐμπειρία, il place résolument l'origine du savoir d'Homère dans l'expérience. »

⁸⁶¹ À propos de la valeur de cette notion chez Plutarque, voir : BRÉCHET, 2010, p. 62 : (...) la *mimèsis* reste, pour Plutarque, la base stable pour appréhender la poésie, (...) il conçoit en définitive le poème sur le modèle d'une stratification – la première strate, ou la strate la plus importante, étant la *mimèsis* d'hommes en action. Tout ce qui n'est pas de l'ordre de la *mimèsis* est présenté comme un ajout. »

⁸⁶² BRÉCHET, 2003, p. 359 : « (...) la figure du Poète, qui est la plus partagée dans l'Antiquité (...) la seule figure qui ne pose pas véritablement de problème pour le Platonicien qu'il est. (...) Plutarque peut difficilement reconnaître à Homère une quelconque ἐπιστήμη, Platon ayant montré que les poètes n'ont pas la science de ce qui est vraiment (...) une des caractéristiques de Plutarque est qu'il insiste constamment sur l'ἐμπειρία du Poète et qu'il en tire le meilleur parti. Homère n'est pas pour Plutarque le Théologien (...) il insiste plutôt sur la façon dont ses œuvres témoignent d'une profonde compréhension de la psychologie humaine. Ainsi, si on voulait définir 'l'Homère de Plutarque' on garderait avant tout la figure du fin psychologue. »

⁸⁶³ BRÉCHET, 2010, p. 62 : (...) la divinité, au moins dans les illustrations, est exclue de la poésie mimétique » ; p. 63 : « (...) le poète est un imitateur si ce qu'il crée pouvait être sous ses yeux, dans la réalité ; il invente dès lors que son objet n'est pas de ce monde ou qu'il matérialise le supra-sensible. »

va faire dans le dessein de charmer ou de frapper son public⁸⁶⁴ –, soit par l'intermédiaire d'opinions partagées par tous et bien des fois reproduites par contagion par les poètes, alors même qu'elles pouvaient relever de contresens (δόξα ψευδής) que d'« opinions saines et justes » (δόξα ἀληθής)⁸⁶⁵.

Ce système d'évaluation permet à l'ensemble de l'œuvre de Plutarque de conserver à Homère, comme à Hésiode, le statut de paramètre du ποιητής⁸⁶⁶ par excellence, voire d'illustrer la « quintessence » du ποιητής, et cela malgré les contresens présents dans ses poèmes. Par conséquent, si l'on suit l'hypothèse de Christophe Bréchet, cette position explique pourquoi Homère n'est jamais associé, c'est-à-dire restreint, au *genre* épique, comme c'est le cas des autres auteurs qui sont toujours associés à des *genres* précis⁸⁶⁷. Cette réflexion nous semble intéressante dans la mesure où elle peut expliquer pourquoi les poèmes homériques se trouvent parfois rapprochés d'œuvres « historiques »⁸⁶⁸ et d'autres encore, au point d'être qualifiés par le terme d'ἱστορία⁸⁶⁹.

⁸⁶⁴ Cf. l'extrait cité par BRÉCHET, 2010, p. 61, note de bas de page 88, où Plutarque commente un passage de l'*Illiade*, XXIV, 525 sq. PLUTARQUE, *Comment écouter les poètes*, 17A : (...) μυθοποίημα καὶ πλάσμα πρὸς ἡδονὴν ἢ ἔκπληξιν ἀκροατοῦ.

⁸⁶⁵ BRÉCHET, 2010, p. 61 : « À côté des inventions volontaires, 'il en est nombreuses qu'ils n'inventent pas eux-mêmes, mais qu'ils ont dans l'esprit et qu'ils croient vraies ; ils nous communiquent alors ces erreurs par contagion' [PLUTARQUE, *Comment écouter les poètes*, 16 F : (...) πλείονα δ' ἂν μὴ πλάττοντες ἀλλ' οἰόμενοι καὶ δοξάζοντες αὐτοὶ προσαναχρῶννυνται τὸ ψεῦδος ἡμῖν]. Nous sommes dans le domaine de la δόξα ψευδής (...). D'autres passages relèvent de la δόξα ἀληθής. Quand nous entendons que 'là, les dieux bienheureux passent dans la joie tous les jours' (*Od.*, VI, 46), nous sommes dans le domaine des 'opinions saines et justes' [PLUTARQUE, *Comment écouter les poètes*, 20F : Αὐταὶ γὰρ εἰσὶν ὑγιαίνουσαι περὶ θεῶν δόξαι καὶ ἀληθεῖς]. »

⁸⁶⁶ BRÉCHET, 2003, p. 364 : « L'expression ὁ ποιητής, très fréquente chez Plutarque, désigne presque toujours Homère, le poète par excellence. » ; p. 368 : « (...) les œuvres homériques et hésiodiques sont à l'aune à laquelle se juge tout ce qui a prétention à une quelconque perfection. »

⁸⁶⁷ BRÉCHET, 2003, p. 367 : « Homère (...) ne saurait être associé à l'épopée comme Euripide est associé à la tragédie : il représente la quintessence de la poésie, et défie la loi des genres (...). »

⁸⁶⁸ Cf. encore à propos des passages cités ci-dessus : BRÉCHET, 2003, p. 172 : « Ces passages montrent que Plutarque rapproche volontiers épopée et histoire. Le rapprochement est sans doute facilité par l'infléchissement du concept de *mimèsis* dans ses œuvres, et par le fait que la poésie et l'histoire ont en commun d'être imitatives. »

⁸⁶⁹ Cf. PLUTARQUE, *De l'impossibilité de vivre agréablement en suivant les préceptes d'Épicure*, 1093 B-C : ὅταν δὲ μηδὲν ἔχουσα βλαβερὸν ἢ λυπηρὸν ἱστορία καὶ διήγησις ἐπὶ πράξει καλαῖς καὶ μεγάλαις προσλάβῃ λόγον ἔχοντα δύναμιν καὶ χάριν, ὡς τὸν Ἡροδότου τὰ Ἑλληνικὰ καὶ τὰ Περσικὰ τὸν Ξενοφῶντος,

ὅσσα τε Ὀμηρος ἐθέσπισε θέσκελα εἰδῶς

ἢ ἅς Περιόδους Εὐδοξος ἢ Κτίσεις καὶ Πολιτείας Ἀριστοτέλης.

1094 E : περὶ δὲ τῆς ἱστορίας, ἵνα τὴν ἄλλην ἀνηκοῖαν ἐάσω, παραθήσομαι ἐν τοῖς περὶ ποιημάτων ὅθεν μηδὲ εἰδέναι φάσκων μεθ' ὀποτέρων ἦν ὁ Ἐκτωρ, ἢ τοὺς πρώτους στίχους τῆς Ὀμήρου ποιήσεως, ἢ πάλιν τὰ ἐν μέσῳ, μὴ ταρβήσης. (Nous soulignons) Cf. les commentaires faits par C. Bréchet concernant ces passages : BRÉCHET, 2003, p. 372 : « Les œuvres d'Homère sont donc rapprochées d'œuvres historiques ou politiques, avec lesquelles elles ont en commun de procurer un plaisir pur. (...) c'est également l'ἱστορία qu'Homère illustre. »

De tout ce qui précède, la réponse que nous proposons à la fin de ce bref survol – dont la question de départ a été : « Comment les Anciens ont-ils perçu Homère ? » – est radicale : les Anciens ont perçu Homère comme un ποιητής et les critères d'évaluation de la valeur de ses œuvres se définissaient en fonction de ce qui paraissait convenir à chaque occasion. C'est pourquoi, nous suggérons que plus peut-être que dans tout autre cas, celui des usages d'Homère – et notamment celles des vers du Catalogue des Vaisseaux – nous renseigne sur la complexité des motivations qu'informent les valeurs reconnues ou méconnues aux énoncés du passé. C'est ce sur quoi nous allons revenir dans la troisième partie de ce travail.

Nous proposons de faire par la suite un point sur les lectures, voire les usages modernes du dit Catalogue des vaisseaux. Puisque – comme nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises – ce cas nous semble être, dans l'univers des études homériques, sinon le plus, du moins l'un des plus symptomatiques des « pièges » qu'impliquent certains présupposés modernes, tels les concepts d'auteur, de vérité et l'idée d'un partage net entre « mythe » et « histoire ».

Chapitre V- À la recherche de la Grèce homérique : les fonctions du Catalogue des vaisseaux du point de vue des Modernes

Dans la première partie de ce travail, nous avons fait le point sur les débats soulevés autour de la notion de κατάλογος. Elle peut être conçue comme une liste (élaborée), voire comme une *chose*, le résultat plus ou moins achevé d'une sorte de (mnémo)technique discursive, peut-être primitive, de la poésie orale, qu'une efficacité distinguée en matière de transmission de données aurait transformée en une sorte d'archétype d'archivage⁸⁷⁰. Nous avons également fait le point sur les débats suscités par les analyses du verbe καταλέγειν chez Homère – un mode de discours auquel, d'après certains auteurs et dans différentes mesures, on pourrait faire remonter la recherche des origines d'un *ordre* discursif fortement associé à une volonté de dire la vérité, et qui se trouverait à la base épistémologique de nos discours philosophiques et historiques⁸⁷¹. Si d'après la plupart des recherches que nous avons mobilisées cette perspective serait également valable pour les énoncés en catalogue qu'on trouve dans les poèmes homériques, cela ne serait cependant point le cas si l'on suit les analyses de Sylvie Perceau et il faut attendre les catalogues d'Hésiode pour trouver notamment ce « principe taxinomique » et épistémologique revendiqué par une philosophie moderne⁸⁷².

En effet, concernant les énoncés en catalogues de la poésie homérique, Sylvie Perceau suggère que, s'il s'agit bien là d'un protocole d'interlocution porteur de traits stylistiques propres et qui, surtout dans l'*Illiade*, se manifeste dans des circonstances toujours présentées comme exceptionnelles, ces énoncés se composent néanmoins d'une matière organisée d'une manière qui serait propre « à exprimer avec précision une *perception focalisée*, non monolithique du vrai, informée dans l'interlocution »⁸⁷³. Aussi reconnaît-elle le défi représenté

⁸⁷⁰ Cf. Chapitre I, « 1 - Le catalogue comme une liste élaborée ».

⁸⁷¹ Cf. Chapitre I, « 2- Les catalogues ne sont pas une *chose* ».

⁸⁷² PERCEAU, 2002, p. 266.

⁸⁷³ PERCEAU, 2002, p. 286 : « Dans la parole en catalogue, le sujet de l'énonciation n'est, en effet, ni la conscience pure et objective, ni le moi enfermé fantasmatiquement dans une représentation *personnelle* dite « subjective », mais il met en évidence le fonctionnement paradoxal d'une perception focalisée ou partielle, qui s'efforce cependant de *rendre avec authenticité et loyauté* le tableau précis et détaillé de sa vision. L'individu se fait le témoin ou le messager de *sa* perception, à laquelle il ne veut rien ajouter ni retrancher, ou d'en contaminer l'authenticité par l'interprétation rétrospective. C'est en ce sens qu'on peut qualifier de *phénoménologique* la conscience homérique telle qu'elle se révèle dans l'énonciation catalogale. »

par la question de la valeur historique, voire historiographique, des contenus énoncés sous ce mode énonciatif⁸⁷⁴. Les recherches menées autour des vers du Catalogue des vaisseaux, notamment celles qui ont cherché à résoudre la question de l'historicité de la géographie politique de la Grèce, que le contenu du Catalogue a permis de dessiner, n'ont jamais démenti cette valeur.

Cependant – comme nous l'avons déjà signalé dans l'introduction de cette partie – ces dernières études n'ont jamais entretenu de dialogue avec les hypothèses et conclusions avancées par les analyses faites sur la notion de *κατάλογος* et/ou autour du verbe *καταλέγειν* – en tout cas jamais de façon explicite. En fait, comme nous l'avons également suggéré, nous pourrions plutôt souligner le fait qu'une partie d'entre ces études conçoit ce morceau d'épopée comme étant pourvu d'un *ordre* discursif particulièrement favorable à une énonciation précise du vrai⁸⁷⁵, faisant ainsi écho aux études où la question de la valeur historiographique de l'*Iliade* et de la géographie politique du Catalogue ont pris une place centrale. Certains auteurs ont même voulu faire du Catalogue des vaisseaux, voire des Catalogues des combattants achéens et troyens, l'argument clé censé attester de/contredire la valeur factuelle de la Guerre de Troie, ou plutôt la valeur historiographique de l'événement de fond qui aurait inspiré la composition de l'*Iliade*⁸⁷⁶. Nous nous défendons ici de revenir sur d'autres aspects qu'une analyse approfondie du Catalogue des vaisseaux est occasionnellement censée pouvoir éclairer, soit ceux concernant le processus de composition et de fixation du texte tel qu'il nous est parvenu, soit d'autres problématiques plus spécifiques de datation du texte même de l'*Iliade* ou de l'ensemble des compositions attribuées à Homère relativement à celles attribuées à Hésiode⁸⁷⁷.

C'est pourquoi nous nous proposons uniquement de faire un point non exhaustif des arguments proposés dans le cadre des études qui, en présupposant une certaine valeur historique aux événements rapportés par l'*Iliade*, se sont (aussi) consacrées à affronter la question de la valeur du *portrait* géopolitique fixé sous la forme du Catalogue des vaisseaux. Il s'agit de travaux qui se sont attelés à résoudre la question suivante : l'image donnée par le Catalogue des vaisseaux serait-elle le miroir, ou presque, d'un tableau authentique de la Grèce mycénienne ou bien de la Grèce de la période archaïque ? Cette interrogation va, certes, de pair avec leur façon de concevoir l'ensemble des « Questions homériques » et qui, en tous les cas, présupposent invariablement l'idée que le Catalogue est une *chose*. Jamais ils n'envisagent le Catalogue

⁸⁷⁴ PERCEAU, 2002, p. 11 (note de bas-de-page).

⁸⁷⁵ Cf. Première Partie : « 2.2 – *Καταλέγειν*, ordre et vérité ».

⁸⁷⁶ Nous avons déjà évoqué dans ce sens : ALLEN, 1912 ; 1921 ; FINLEY, 1964.

⁸⁷⁷ Voir notamment : « 1.2 Catalogues et généalogies : des bons arbitres pour des « Questions » hésiodiques et homériques ? ».

comme une forme énonciative qui tient à une complétude, laquelle ne se réalise qu'en étant adaptée à des contextes précis – ce que, pourtant, les analyses de Sylvie Perceau des énoncés en catalogue de l'*Iliade* sont parvenues à dégager.

Nous suggérons que c'est bien cette non prise en compte du statut discursif du Catalogue qui peut expliquer le fait que ces spécialistes finissent toujours par se retrouver 'en échec' à chaque fois qu'ils cherchent à préciser, en définitive, l'origine historique de la composition de cet ensemble de vers, voire à discerner la *vraie* « Grèce » dont les vers qui forment notre Catalogue offriraient une image, peut-être troublée. Cette question est, d'après Adalberto Giovannini, précisément la plus fondamentale pour les historiens⁸⁷⁸. Effectivement, les résultats produits jusqu'à présent n'ont eu pour effet que d'aggraver les débats. Dans un article récent Birgitta Eder a du reste tenu à rappeler ce fait, en soulignant que la question de l'historicité du Catalogue des vaisseaux demeure, encore de nos jours, une question à laquelle aucune réponse définitive n'a pu être apportée⁸⁷⁹.

Par conséquent, nous ne reprendrons pas ces débats en prétendant résoudre la controverse, mais plutôt dans un effort pour en préciser les présupposés de fond, ces présupposés qui ont fini par propulser tant de chercheurs dans ce que l'on pourrait appeler une véritable croisade historiographique. Nous tenons encore une fois à rappeler que cette enquête historiographique autour du Catalogue n'a de sens que pour les Modernes. De fait, en étudiant le cas du Catalogue des vaisseaux, nous tenons également à souligner les écarts qui nous séparent des Anciens. Nous allons chercher à mettre en évidence ces écarts dans les analyses que nous produirons au cours de la troisième partie, partie dans laquelle notre but sera de soutenir l'hypothèse que, à la différence de nous, les Anciens n'ont peut-être jamais cherché à répondre à cette question dans leurs lectures et (aussi) usages de ce Catalogue – leurs usages étant à la fois motivés par et connectés avec le (con)texte où ils s'inséraient et, dans une certaine mesure, avec la contexte d'une identité (pan)-hellénique toujours en (re)construction.

⁸⁷⁸ GIOVANNINI, Adalberto, *Étude historique sur les origines du Catalogue des Vaisseaux*, Berne, Éditions Francke, 1969, p. 7, note de bas de page.

⁸⁷⁹ Nous faisons volontairement écho au titre de l'article : EDER, Birgitta, "Noch einmal: des homerische Schiffskatalog", in ULF, 2003, p. 306-307: „Die Frage, ob der homerische Schiffskatalog in seinem Ursprung mykenische Wurzeln hat oder erst in einer späteren Zeit ist, läßt sich nicht eindeutig beantworten“.

1- Le Catalogue des Vaisseaux et les réceptions modernes : à la recherche de la Grèce perdue

Comme nous l'avons déjà remarqué, il suffit de regarder l'ensemble des travaux modernes (devenus) des travaux de référence⁸⁸⁰ et consacrés à l'étude du Catalogue des vaisseaux – et éventuellement du Catalogue troyen – de l'*Iliade*, pour se rendre compte du fait qu'ils s'insèrent dans un débat majeur : celui de reconnaître ou, au contraire, de méconnaître une valeur historiographique aux événements (humains) rapportés au cours de l'*Iliade* – et notamment celui de la factualité de la Guerre de Troie dont le(s) Catalogue(s), tout y en étant historiquement liée(s), recensai(en)t les membres⁸⁸¹. Nul hasard si le but majeur de ces travaux a fini par être de mesurer la valeur historique, sinon de toutes, du moins de la plupart des données qu'on y trouvait⁸⁸². Pour ces chercheurs eux-mêmes, une telle quête était une sorte d'héritage, dans la mesure où cette question « (...) tourmentait déjà la sagacité des commentateurs antiques qui, comme Apollodore et Démétrius de Scepsis, essayaient d'identifier les localités qu'il énumérait et qu'ils ne retrouvaient plus »⁸⁸³. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

Autant dire que, tout en partageant certaines prémisses et cet objectif historiographique majeur, les arguments et les hypothèses présentés au cours de chacune de ces études ont été divers. C'est pourquoi nous n'avons pas la prétention de les reprendre avec leurs nuances

⁸⁸⁰ Nous en listons quelques-uns selon leur ordre de parution : NIESE, 1873. LEAF, 1915. ALLEN, Thomas, "The Homeric Catalogue", *The Journal of Hellenic Studies*, 30, 1910, p. 292-322.____, 1921. BURR, Victor, *ΝΕΩΝ ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ. Untersuchungen zum homerischen Schiffskatalog*, Leipzig, Dietrich, 1944. JACHMANN, Günther, *Der homerische Schiffskatalog und die Ilias*, Köln, Sestdeutscher Verlag, 1958. PAGE, 1959. GIOVANNINI, 1969. HOPE SIMPSON, Richard; LAZENBY, John, *The Catalogue of Ships in Homer's Iliad*, Oxford, 1970. MARCOZZI; SINATRA, 1984. KULLMANN, Wolfgang, „Festgehaltene Kenntnisse im Schiffskatalog und im Troerkatalog des Ilias“, KULLMANN, Wolfgang; ALTHOFF, Jochen, *Vermittlung und Tradierung von Wissen in der griechischen Kultur*, ScriptOralia Bd. 61, Tübingen, 1993, 129-147. VISSER, Edzard, *Homers Katalog der Schiffe*, Stuttgart & Leipzig, Teubner, 1997. EDER, 2003.

⁸⁸¹ Voir, entre autres les analyses des Catalogues faites par : PAGE, 1963 [1959], p. 118-154 ("The Homeric Description of Greece"), qui conclut, p. 154 : "(...) both Catalogues are, and so far as we can tell have always been, Orders of Battle; and that their connexion with an overseas expedition [(p. 137) a war of Greeks against Trojans in the Mycenaean period] must be historically true;"

⁸⁸² Ce qui s'exprime assez clairement dans l'extrait suivant : THOMAS, Helen; STUBBINGS, Frank, "Lands and Peoples in Homer", WACE, Alan.; STUBBINGS, Frank (eds.), *A Companion to Homer*, London and Toronto 1962, p. 283-309, p. 285: "Fierce controversy has raged over the date of the Catalogue, some scholars holding it to be later, some earlier, than the rest of the Iliad. The view adopted here is that it is a factual record of greater antiquity, an integral part of the traditional tale of Troy, incorporated (perhaps in parts verbatim) into the Iliad to serve as a list of *dramatis personae*."

⁸⁸³ PÉDECH, Paul, « Giovannini, A. *Étude historique sur les origines du Catalogue des Vaisseaux* », *Revue des études grecques*, vol. 83, Numéro 394, 1970, p. 211-212, p. 211. url: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reg_00352039_1970_num_83_394_1122_t1_0211_0000_3 . Consulté le 22 juillet 2014. À propos des Anciens qui se sont consacrés à des études des catalogues, voir aussi les remarques faites par : ALLEN, 1921, p. 31-33.

respectives – une tâche qui, du reste, a fini par être accomplie, dans différentes mesures⁸⁸⁴, à chaque fois que quelqu'un s'engageait (aussi) à faire un nouveau commentaire détaillé des vers qui composent le(s) catalogue(s) du Chant II. Après tout, ce qui nous intéresse, c'est de faire ressortir les présupposés qui motivent encore maintenant la possibilité de création d'une querelle particulière autour du Catalogue des vaisseaux – qui n'est en grande partie qu'un des déploiements des « questions homériques ». Notre dessein sera donc de souligner ce qui finit (ou presque) par rassembler les contestataires, malgré leurs discordances, voire de préciser par ces traits généraux la matière qui compose les questions-réponses les plus controversées et les plus fondamentales de ce débat.

Partons donc de la problématique devenue, sans aucun doute, celle qui a davantage occupée et opposée ceux qui se sont consacrés à l'étude du Catalogue des vaisseaux. Il s'agit de définir la période historique à laquelle, en substance, renverrait la carte géographique et politique de la « Grèce » esquissée par les vers du Catalogue achéen. Les spécialistes qui s'y sont engagés peuvent être partagés en deux grands groupes. On trouve d'une part ceux qui argumentent que le Catalogue représente essentiellement la géographie politique de la Grèce de l'époque dite archaïque – voire celle pendant laquelle le poète de l'*Iliade* [Homère] aurait vécu⁸⁸⁵. On trouve, d'autre part, la majorité qui soutient que le Catalogue est une pièce constituant, dans l'ensemble et à la base, une sorte de réminiscence de l'organisation géopolitique de la Grèce de la fin de l'Âge du bronze, voire de l'époque mycénienne (XIII^e - XII^e av. n.-è)⁸⁸⁶.

Les uns et les autres, tout en cherchant à s'emparer à la fois des résultats des campagnes de fouilles de leur époque, et des hypothèses avancées par certaines études consacrées aux aspects liés au caractère oral du chant épique, tendent en tout cas tous à admettre qu'on aurait affaire, avec ce Catalogue, à une sorte de document dont les origines remonteraient à une source plus ancienne⁸⁸⁷. C'est ainsi qu'a fini par s'imposer, dans ces études, une sorte de sous-question

⁸⁸⁴ Cf. parmi d'autres les commentaires faits par : KIRK, Geoffrey (éd.), *The Iliad: A Commentary. Volume I: Books 1-4*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 168-263. LATACZ, Joachim, *Homers Ilias : Gesamtkommentar*, München ; Leipzig, K. J. Saur, 2002.

⁸⁸⁵ Cf. NIESE, 1873 ; GIOVANNINI, 1969. En ce qui concerne le premier, il faut pour autant pris en compte son apparent changement d'avis, suit les résultats des premiers travaux archéologiques, tel que tient à souligner à son compte ALLEN, 1921, p. 19 : "In 1904 Albert Gemoll, *Der homerische Schiffskatalog*, Striegau, in a programme of seven pages, noted that in his later Homeric works Niese gave up several of his views. Various general remarks were offered which is a pity were not continued."

⁸⁸⁶ Par ordre de parution : ALLEN, 1910 ; 1921. BURR, 1944. JACHMANN, 1958. PAGE, 1959 [1963]. HOPE SIMPSON ; LAZENBY, 1970. KULLMANN, 1993. VISSER, 1997. LATACZ, 2001.

⁸⁸⁷ Pour soutenir ses thèses, D. Page, au-delà de chercher à prendre en compte les résultats des campagnes de fouilles archéologiques, prend notamment appui sur certaines conclusions des études sur les noms + épithètes qu'on trouve au long du Catalogue. Cf. PAGE, 1959 [1963], p. 123-124 : "Even the evidence of the place names alone had not proved that that Catalogue is truthfully descriptive of Mycenaean Greece, the evidence of the epithets would have suggested and indeed insisted on that conclusion." Voir aussi : GIOVANNINI, 1969, p. 41 : « (...)

assez controversée⁸⁸⁸: celle de la « source » dont l’auteur de l’*Iliade*, ou peut-être l’auteur des vers du ou des catalogue(s), aurait dû se servir ou s’inspirer lorsqu’il le(s) composait. Nous nous limitons ici à donner deux exemples opposés, tout en sachant qu’il y en a d’autres⁸⁸⁹.

Denys Page, par exemple, à défaut de trouver suffisamment d’indices qui attesteraient que cette source remontaient aux listes qui nous sont parvenues sur les tablettes mycénienne⁸⁹⁰, a soutenu que le Catalogue achéen (autant que le Catalogue troyen) devai(en)t trouver son origine dans la description d’un ordre de bataille qui remonterait à un conflit de l’époque dite mycénienne, voire à l’expédition militaire ayant eu lieu sur le site de Troie VIIa⁸⁹¹ entre Grecs et Troyens. Pour avancer son hypothèse, il s’appuie sur deux genres d’arguments : le constat – auparavant mis en avant par Thomas Allen et plus tard renforcé par Viktor Burr⁸⁹² – que pour l’ensemble des 164 lieux nommés dans le Catalogue des vaisseaux, 96 environ auraient été plus

qu’on fasse de la source du Catalogue un **document** mycénien ou qu’on y voie une liste du VII^e siècle, on doit admettre que la **source** originale a été remaniée. » (Nous soulignons)

⁸⁸⁸ Nous avons déjà fait mention à cela, lorsque nous avons commenté les hypothèses de P. MAZON 2002 [1943], dans la première partie. Si d’une part cet auteur admet l’impossibilité de dater le catalogue et, par conséquent, d’apprécier sa valeur historique, il avance d’autre part comme une certitude le postulat que ce morceau aurait été composé et ensuite adapté à notre *Iliade*. Autrement dit : si P. Mazon soutient que l’origine de notre Catalogue reste toujours incertaine – et par conséquent sa datation aussi, en revanche, il ne doute pas du fait que le document qui lui aurait servi de modèle ne peut pas être très récent.

⁸⁸⁹ D. Page soulignait déjà cette variété d’hypothèses concernant la source, voire les origines, des catalogues, PAGE, 1959, p. 168, note de bas de page 54 : “Leaf, Allen and Burr all think that the Catalogue is based on a kind of trader’s guide (a ‘list of trade-routes’; a ‘portulan’; a ‘Streckenverzeichniss’); and ‘Abschnitt eines Κατάπλους’ (...).” Pour une autre hypothèse un peu plus tardive, voir HOPE SIMPSON; LAZENBY, 1970, concernant les origines des Catalogues des vaisseaux, p. 165-167, et aussi celle du Catalogue troyen p.181 : “We have argued that the Achaean Catalogue could have been made up out of ‘little catalogues’ originally quite unconnected with the Trojan War, and its possible that the Trojan Catalogue was constructed in a similar way.”

⁸⁹⁰ Cf. PAGE, [1969] 1963, p. 178-217 (“The Documents from Pylos and Cnossos”). Sa conclusion étant finalement que, en admettant un écart de trois ou quatre cents années entre l’un et l’autre, en ce qui concerne l’*Iliade* dans son ensemble, on peut affirmer, p. 192 : “The contact between the Epic and the Tablet is superficial merely : below the surface the Tablets at once disclose a world of which the Homeric poems are unaware. What we observe, however, is no inconsistency, but simply difference”. En ce qui concerne la comparaison du Catalogue avec les “lists of Oarsmen and Troops”, ce lien serait d’une part parce que, p. 195: « Mutatis mutandis this is in form and substance very much like what the Homeric Catalogue of Ships must have been in its Mycenaean phase” ; d’autre part il ne faut pas oublier que malgré le fait que le Catalogue achéen “(...) is substantially as inheritance from the Mycenaean era ; that it has survived independently of that version of the story which culminates in the *Iliad*; and that it has been rather carelessly inserted into the *Iliad* after the composition of the *Iliad* in something like its present form”. P. 152: I take it as certainly that that Catalogue was originally composed in Boeotia.”

⁸⁹¹ PAGE, [1959] 1963, p. 144-145: “It is now established that the Trojan Catalogue includes heirlooms from the Mycenaean past. (...) The Trojan Catalogue as a whole is so uninformative and old-fashioned that we should be very unwilling to ascribe its making to the Ionian settlers in Asia Minor. We should find it impossible to explain why a Trojan Catalogue, composed in connection with the Ionian *Iliad*, ignores the *Iliad* and is ignored by it; and why no part of it takes any notice of the Ionians or of anything which might interest them. Some parts of them are certainly of Mycenaean origin, and all may be: that is as far as we can go; and it is far enough, for it tells us what we wanted to know, – whether the Greek Catalogue was originally connected with the expedition to Troy. The Mycenaean must have had a special motive for composing a catalogue in verse of places in the far northeast; and it is hard to conceive any motive but one connected with, or even directly inspired by, an expedition to that area. If so, there is no longer any reason to doubt that the Mycenaean catalogue of Greeks was originally connected with the same event; and we must constantly bear in mind that the catalogue of Greeks is in fact an Order of Battle, and so far as we can tell has never been anything else.”

⁸⁹² ALLEN, 1921; BURR, 1944.

ou moins identifiés par les campagnes de fouilles archéologiques, dont une occupation dès l'époque mycénienne attestée pour à peu près 48 d'entre eux⁸⁹³. Il ajoute que les conclusions avancées par certaines études sur les épithètes de description attachées à une cinquantaine de lieux nommés dans le Catalogue, conduisent à affirmer que, dérivés d'une réalité géographique qui remontait à l'époque d'occupation mycénienne de ces sites, ces qualificatifs auraient été fixés dans le cadre d'une pratique poétique formulaire héritée par les poètes ioniens⁸⁹⁴.

À l'opposé, Adalberto Giovannini va refuser, de son côté, l'hypothèse selon laquelle le Catalogue achéen (et même celui des Troyens⁸⁹⁵) ai(en)t une origine mycénienne. Il préfère revenir à celle proposée notamment par Benedikt Niese à la fin du XIX^e siècle, à savoir que le Cataloguiste représentait la Grèce telle qu'il la connaissait lui-même, c'est-à-dire à l'époque archaïque – il s'agit plus précisément de la Grèce du VII^e siècle av. n.-è.⁸⁹⁶. En raison du fait qu'il pense que le Catalogue n'est pas vraiment un ensemble de vers composé par un « aède ambulante féru de géographie », mais qu'il s'agirait plutôt d'une liste composée dans une intention différente et qui aurait dû être ensuite plus ou moins adaptée aux besoins poétiques de

⁸⁹³ PAGE, [1959] 1963, p. 120 : "(...)The first long stride was taken in 1921 by T.W. Allen, who observed that the majority of the identifiable places – indeed nearly all of those which had been excavated – were in fact occupied by the Mycenaean. (...) The evidence was fully reviewed and brought up to date by Viktor Burr in 1944: much of the detail is disputable, but the general conclusion is now established beyond reasonable doubt. There is indeed a fairly extensive limbo of conjectural identifications; but the most cautious critic will have to admit that of the 164 places named in the Catalogue some 96 have been more or less certainly identified; and that archeology has already proved the Mycenaean occupation of at least 48 of these 96."

⁸⁹⁴ PAGE, [1959] 1963, p. 124 : "(...)Distinctive epithets must originally have been applied to their place names for only one reason, -because they were **true**. But it is certain that nobody living after the Dorian occupation of Greece would have known how to describe so many places as are distinctively described in the Catalogue - unless the description has been handed down from the Mycenaean era, attached to their place names in ready-formulas. Even if the evidence of the place names alone had not proved that the Catalogue is **truthfully** descriptive of Mycenaean Greece, the evidence of the epithets would have suggested and indeed insisted on that conclusion." (Nous soulignons)

⁸⁹⁵ En ce qui concerne le Catalogue troyen, il remarque en tout cas que, du fait qu'il soit si « (...) pauvre et imprécis (...), il « (...) présente un intérêt médiocre : son auteur (peu importe qu'il soit celui du Catalogue des Achéens ou non), semble avoir eu de la géographie de l'Asie Mineure des notions extrêmement vagues. ». Par conséquent, il ne serait même pas la peine de chercher à l'étudier en profondeur. Cf. Respectivement, GIOVANNINI, p. 32, p. 51.

⁸⁹⁶ Parmi d'autres extraits où il explicite cette reprise de la thèse de Benedikt Niese, ainsi que le refus de la thèse du Catalogue comme une représentation du monde mycénien, voir GIOVANNINI, 1969, p. 47-48 : « B. Niese avait vu juste : le Catalogue est bien le reflet, déformé dans certaines régions, incomplet dans d'autres, de la géographie politique du monde grec du VII^e s. Il n'invente aucune des cités ni aucun des peuples qu'il nomme. La seule fiction, ce sont les royaumes qu'il prête aux principaux héros de l'*Iliade*. / Les arguments avancés depuis lors contre la conception de Niese tendaient plus à prouver que le Catalogue ne pouvait pas représenter le monde grec du VII^e s. qu'à prouver positivement que le Catalogue représente effectivement le monde mycénien. Mais ces arguments étaient faux, les uns parce qu'ils ne tenaient pas compte de l'évolution de la géographie politique de la Grèce historique, les autres parce qu'ils se réclamaient de faits archéologiques dont l'interprétation repose précisément sur l'hypothèse qu'il s'agissait de démontrer. »

Illiade, Adalberto Giovannini s'impose la tâche de chercher, voire de préciser, cette prétendue liste/source originelle⁸⁹⁷.

Ainsi, à défaut de périégèses en vers ou en prose et à défaut de périples décrivant les cités de l'intérieur durant l'époque qui, selon lui, a produit la source et le Catalogue achéen lui-même, c'est-à-dire l'époque archaïque, ce chercheur propose d'entreprendre une enquête auprès des listes plus tardives, des listes qui nous sont parvenues sous forme d'inscription : il s'agit des listes du tribut attique et celles des théarodoques⁸⁹⁸. Le résultat est que, malgré l'écart temporel entre celles-ci et le Catalogue, Adalberto Giovannini parvient à tirer de ces analyses des éléments censés soutenir son hypothèse centrale, à savoir que le Catalogue est un document essentiellement archaïque, ceci dès ses origines. Cette thèse est, du reste, renforcée par le biais de l'une des caractéristiques les plus déconcertantes du Catalogue des vaisseaux, aux yeux des chercheurs, à savoir l'ordonnement des peuples qui y figurent.

Effectivement, partant notamment du constat qu'au-delà d'autres caractéristiques, l'énigmatique ordre du Catalogue 'coïncide' avec celui de la liste qui nous est parvenue des théarodoques de Delphes du III^e siècle, ce chercheur pense avoir trouvé dans les listes des théores dont nous disposons, rien de moins qu'un signe tardif du modèle ancestral dont le Cataloguiste se serait servi à l'époque archaïque⁸⁹⁹. Du reste, tout en ajoutant que le style du

⁸⁹⁷ Cf. GIOVANNINI, 1969, p. 51- 71 (« Le problème de la source du Catalogue »), ce qu'il éprouve le besoin de justifier d'emblée, p. 51 : « Remarquablement complètes et précises, les données géographiques du Catalogue posent le problème difficile de leur origine et de l'intention de celui qui les rassembla. S'il faut voir dans le Cataloguiste un aède ambulant fêtu de géographie, la question se résout d'elle-même : c'est directement dans l'intention d'énumérer les participants à la guerre de Troie que les noms des cités de la Grèce ont été rassemblés, dans un travail qui dut coûter à son auteur un temps appréciable et surtout une persévérance considérable./ Mais tout porte à croire que le Cataloguiste n'a pas réuni ses données géographiques lui-même, mais qu'il s'est servi d'une **liste** établie dans une intention différente et qu'il n'a fait qu'adapter cette **source** aux nécessités de son poème. Aussi faut-il se demander, quel type de document le Cataloguiste a bien pu utiliser, dans quel but et où il avait été composé. » (Nous soulignons)

⁸⁹⁸ GIOVANNINI, 1969, p. 52 : « Il est très peu vraisemblable que le Cataloguiste ait pu disposer d'une périégèse en vers ou en prose : ce genre littéraire n'a pas été pratiqué, pour autant que nous sachions, avant le II^e s. (...) Les périples étaient au contraire très en faveur dès l'époque archaïque et seraient une source très plausible pour les cités établies sur la côte (...), mais ils n'entrent pas en ligne de compte pour les cités de l'intérieur./ En cherchant la source du Catalogue, on s'est guère intéressé jusqu'ici aux listes qui nous sont parvenues sous la forme d'inscriptions. Elles présentent pourtant un intérêt certain (...) ces listes ont bel et bien existé et répondaient toutes à des nécessités pratiques qui en déterminaient la forme et le caractère de sorte qu'en examinant les différents types de liste et l'utilisation qu'on en faisait, il est possible de déterminer lesquelles de ces listes peuvent entrer en considération dans le problème qui nous occupe. »

⁸⁹⁹ GIOVANNINI, 1969, p. 57 : « Il est (...) très possible que le Cataloguiste se soit servi d'une liste de théores (...) le hasard veut que la liste la plus complète qui nous soit parvenue, celle des théarodoques de Delphes, correspondant au Catalogue des Vaisseaux dans une mesure qui dépasse de beaucoup la simple analogie. (...) Les itinéraires eux-mêmes correspondent presque aussi bien que les points de départ ». p. 58 : « (...) Sur l'essentiel, les deux listes concordent : les modifications constatées sont toutes marginales (...). La ressemblance entre les itinéraires respectifs est de plus si évidente, qu'on a toutes les raisons de penser que le Cataloguiste ne fit que mettre en vers 'l'ancêtre' de la liste des théarodoques de Delphes du III^e siècle. »

Catalogue se rapproche de celui qu'on trouve dans les oracles de la Pythie⁹⁰⁰ – y compris l'usage d'épithètes rares⁹⁰¹ –, Adalberto Giovannini va jusqu'à affirmer que le Cataloguiste qui serait intervenu pour introduire dans l'*Iliade* le Catalogue des vaisseaux, même si à cette époque ce poème avait déjà reçu sa forme presque définitive⁹⁰², a sans doute appartenu au clergé delphique⁹⁰³.

Il ne faut pas oublier de remarquer l'effort entrepris par cet auteur pour prendre lui aussi en compte les arguments d'ordre archéologique, souvent utilisés à la faveur d'une datation du Catalogue – ou plutôt de sa source – de l'époque mycénienne, grâce à l'attestation de l'occupation de nombreux sites dès cette époque⁹⁰⁴. Adalberto Giovannini considère néanmoins cette méthode comme trompeuse, quoiqu'archéologiquement concevable. À son avis, il conviendrait tout d'abord de chercher à dater le Catalogue et, une fois cela fait, il serait alors temps de chercher à sanctionner archéologiquement cette datation, au lieu de faire le contraire comme le font, dit-il, les défenseurs de la « théorie mycénienne »⁹⁰⁵.

Quoi qu'il en soit, et comme il a déjà été précisé, l'intérêt consiste ici à faire remarquer que, malgré les conclusions opposées que Denys Page et Adalberto Giovannini établissent, voire parviennent plus ou moins à prouver, tous deux se rapprochent pourtant sensiblement dans leur manière de considérer le Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*. Cette commune approche justifie du reste le fait de les avoir choisis comme les deux exemples paradigmatiques de ce que nous considérons comme un type d'approche devenu dominant, à savoir considérer le Catalogue des

⁹⁰⁰ GIOVANNINI, 1969, p. 61-62 : « (...) on sait en effet que dans les premiers temps et jusqu'à l'époque classique, les oracles de la Pythie étaient remis aux consultants sous la forme de vers hexamètres. (...) des poètes travaillant sous les ordres du prophète, et à plus forte raison le prophète lui-même, ces auteurs dont le style montre qu'ils étaient familiers avec la poésie épique étaient admirablement placés pour faire d'une liste des cités grecques déposée dans les archives de la cité ou du sanctuaire un Catalogue des participants à la guerre de Troie. »

⁹⁰¹ Il reprend l'argument présenté auparavant d'une autre façon par D. Page et en faveur de sa thèse. Cf. GIOVANNINI, 1969, p. 62-63 : « (...) D. Page a relevé que le Catalogue contient une cinquantaine de ces épithètes, dont un bon nombre ne reviennent jamais ou très rarement dans le reste des poèmes homériques. (...) Or, cette particularité du Catalogue, où D. Page voulait voir une preuve que ce document devait être d'origine mycénienne, c'est exactement celle qui caractérise aussi le style des oracles (...). »

⁹⁰² GIOVANNINI, 1969, p. 70.

⁹⁰³ GIOVANNINI, 1969, p. 61 : « (...) Il faudrait admettre qu'un poète connaissant l'*Iliade* ait été en relations étroites avec Delphes, ou même qu'il ait été lui-même un Delphien. »

⁹⁰⁴ Cf. GIOVANNINI, 1969, p. 18, qui est prêt à reconnaître que, si d'après les recherches archéologiques « (...) on a pu établir qu'une grande partie des sites du Catalogue étaient déjà habités à l'époque mycénienne, nombre de sites mycéniens furent définitivement abandonnés après l'invasion dorienne » ; mais pense cependant que concernant la date de conception du Catalogue cela « (...) ne prouve évidemment rien. »

⁹⁰⁵ Cf. GIOVANNINI, 1969, p. 22 : « (...) On ne saurait faire grief à V. Burr d'avoir tenté d'identifier les sites du Catalogue partant de l'hypothèse que ce document représentait la géographie du monde mycénien : cette démarche se justifiait entièrement ; elle a montré que les découvertes archéologiques sont compatibles avec cette hypothèse. Ses recherches ont montré que la théorie mycénienne était archéologiquement possible. *Mais c'est tout* : les identifications proposées par V. Burr ne sont justes que si l'hypothèse de travail l'est aussi, aussi est-il méthodiquement faux d'utiliser les identifications obtenues de cette manière pour prouver que l'hypothèse de départ était correcte. (...) C'est au contraire lorsqu'on aura daté le Catalogue indépendamment des faits archéologiques qu'on pourra dire si les identifications proposées par V. Burr étaient correctes ou non. »

vaisseaux comme une sorte de document qu'il convient d'étudier en tant que tel. Ce rapprochement s'explique à notre avis par le constat que, dans l'ensemble, les deux savants cultivent les mêmes positionnements concernant les « questions homériques ». Ainsi, nul hasard si les méthodes d'investigation qui vont finir par guider leurs études respectives des vers qui forment les catalogues du Chant II se trouvent être semblables. En outre, nous soutenons que cela s'explique particulièrement par leur confiance en une certaine valeur historiographique des événements rapportés (notamment) par l'*Iliade* en ce qui concerne la Guerre de Troie. Citons donc quelques-uns de ces prétendus parallélismes.

Tout d'abord, et d'après ces brèves remarques sur les travaux de l'un et de l'autre, personne ne saurait nier qu'ils conçoivent tous deux le Catalogue comme une *chose*, voire une liste contenant des données plus ou moins fixes⁹⁰⁶, qui aurait été composée à part et rajoutée *a posteriori* à la version plutôt définitive de notre *Iliade*. Ainsi, n'est-il pas étonnant de remarquer qu'ils soulèvent et discutent les mêmes points concernant des (in)cohérences supposées, d'une part entre les *informations* trouvées dans les catalogues et une supposée réalité géopolitique des périodes historiques respectives auxquelles ils veulent les rattacher⁹⁰⁷, d'autre part en comparaison avec celles qu'on trouve ailleurs dans le corps de l'*Iliade*⁹⁰⁸. C'est du reste pourquoi tous les deux vont vouloir faire appel aux résultats les plus récents des fouilles archéologiques de leurs époques, ainsi qu'à des événements censés avoir été cruciaux dans la formation de l'espace géopolitique de la Grèce ancienne – ce qui est notamment le cas des

⁹⁰⁶ Cf. à ce propos PAGE, 1963 [1959], p. 147 : “Let us now consider the question, how far the Catalogues have been preserved intact from the Mycenaean era into the *Iliad*. Are they, in their present form, substantially or even wholly Mycenaean compositions? There is a general probability that many or even most of the places, especially those combined with descriptive epithets, have remained unaltered through the Dark Ages. But there is also a general probability that whatever else was susceptible of change has suffered change in the course of centuries of oral transmission; and it soon becomes apparent, from evidence from both external and internal, that additions were made to both Catalogues in the Ionian period and even later.”

⁹⁰⁷ Voir, par exemple, PAGE, 1963 [1959], p. 120: “The Catalogue’s places are real place, and they are coherently grouped into kingdoms which have their centers in capital fortresses such as Mycenae, Tiryns, Orchomenos, and Pylos.”. Pour l'ensemble des remarques relatives à toutes les entrées et les problèmes centraux posés par le Catalogue achéen, cf. GIOVANNINI, 1969, p. 23-51 (« La Géographie politique de la Grèce archaïque »), où l'auteur finit par conclure que concernant le Catalogue achéen et sa thèse qu'il serait un reflet déformé de la géographie politique du monde grec du VII^e siècle, il faut quand même reconnaître que sa seule fiction concerne les royaumes prêtés aux principaux héros de l'*Iliade*, à savoir : Achille, Agamemnon, Nestor et Ulysse (p. 48).

⁹⁰⁸ Cf. PAGE, 1959, p. 124-126, pour les trois arguments avancés par D. Page en faveur d'une indépendance entre un Catalogue achéen d'origine mycénienne et l'ensemble de l'*Iliade* dont la composition monumentale est censée être plus tardive, ce qui par conséquent explique/rend évident certaines divergences entre l'un et l'autre. Nous schématisons : “First, the Catalogue describes the gathering of the Greek army in Greece at the beginning of the war; and it describes it in imperfect tenses, as being still in progress. This description is inserted into the *Iliad*, tenses unchanged, at a point where the war is in its tenth year. (...) Second, the Catalogue begins with an entry which could not possibly have been suggested by the *Iliad*, and to which the *Iliad* makes no attempt whatever to adjust itself: pride of place is given in the Catalogue to the Boeotians. / Thirdly, the Catalogue and the *Iliad* are in most violent disagreement about the nature and extent of the kingdoms of three of the principal heroes – Achilles, Odysseus, and Agamemnon.”

mouvements migratoires vers l'Asie Mineure, voire de la-dite 'invasion dorienne'⁹⁰⁹. Il va sans dire que cette dite invasion ne sera pas mise en question comme un 'fait historique'⁹¹⁰. Mais à quoi bon s'en étonner si l'historicité même des données des catalogues n'est pas mise en question et si, au contraire, il s'agit surtout de chercher et de justifier, malgré tout, tout ce qui pourrait nous pousser à douter d'une telle valeur *positivement* historique ?

Ceci dit, il est peut-être inutile de faire appel à d'autres positionnements plus récents et nuancés, notamment en ce qui concerne le rapport entre l'ensemble de l'*Illiade* et le Catalogue achéen. Puisque, malgré le fait que celui-ci est de moins en moins considéré comme une pièce composée à part, dont il faudrait chercher la source originelle⁹¹¹, il continue néanmoins – et notamment grâce aux 'absences' qu'y sont relevées – à être toujours pris comme une sorte de document attestant, au pire et sans équivoque, les racines mycéniennes auxquelles remonterait la tradition épique⁹¹².

Cette habitude de prendre et de chercher à interpréter le Catalogue comme une *chose* et comme un document qui, comme tel, est censé renvoyer à ses sources, demeure manifeste⁹¹³ dans le positionnement plus nuancé proposé par Geoffrey Kirk. En effet, tout en continuant à soulever les mêmes « problèmes » principaux, déjà exhaustivement étudiés par ces

⁹⁰⁹ Cf. PAGE, 1959, p. 120: "(...) the Catalogue of Achaeans in the Second Book of the Iliad wholly ignores the Dorian occupation. It knows nothing of Dorian, Corinth or Argolis or Messenia; its map is blank where Megara should be; its Lacedaemon is very different from the later Dorian state; and, in the north, it knows nothing of Thessalians, who occupied their land during the Dark Ages. / Here at least something beyond dispute: the political divisions of Greece described in the Homeric Catalogue are fundamentally different from those which existed after the Dorian occupation." Voir contre la thèse de Page, et notamment son utilisation de l'argument de l'invasion dorienne pour l'attester, ce que dit GIOVANNINI, 1969, p. 38: « (...) Si le Catalogue est vraiment un document mycénien, cela signifie que l'invasion égéenne du XII^e s. a laissé en place la majorité des sites en même temps qu'elle a provoqué le déplacement d'autres ». Notamment en ce qui concerne la Thessalie et la région de l'Ithaque – dont les descriptions dans le Catalogue ne correspondent pas à celle de la Grèce archaïque, – si d'un côté il n'hésite pas à suggérer que : « (...) les contradictions que nous pouvons relever entre la Thessalie historique et celle du Catalogue peuvent être, *dans leur ensemble*, le résultat (p. 35) de l'invasion dorienne. ». Néanmoins, il pense plutôt qu'il s'agit, comme pour la lacune concernant les îles de l'Égée centrale et les cités d'Asie Mineure, d'un choix délibéré du Cataloguiste (p. 42-45).

⁹¹⁰ Pour une brève point à propos de la factualité de l'« invasion dorienne », voir plus récemment : HALL, 2002, p. 73-82 (*The Dorian Invasion : Fact or Fiction ?*)

⁹¹¹ À ce propos nous renvoyons volontiers aux remarques faites du récent bilan fait par EDER, 2003, p. 288-289 : „Die ältere Forschung rechnete in diesem Zusammenhang damit, daß der Schiffskatalog an seiner anderen Quelle in das homerische Epos eingefügt sei, doch haben W. Kullmann und zuletzt E. Visser sich nachdrücklich dafür ausgesprochen, daß Sprache, Stil und Technik der Katalog insofern vom Dichter des *Ilias* stammt. Der Schiffskatalog ist daher ursprünglicher Teil der *Ilias*, und er ist für die Erzählung von integrativer Bedeutung, da er die Gelegenheit bietet, die Helden und ihre Herkunftsorte dem Publikum der *Ilias* vorzustellen.“

⁹¹² Cf. LATACZ, 2001, p. 274 ss. Voir aussi dans ce sens : CHADWICK, 1972, p. 14-15, qui est catégorique en affirmant que le Catalogue n'est pas un document mycénien, mais propose que, n'étant certes pas non plus un document du VIII^e siècle, le Catalogue a dû être composé par un poète vivant au VIII^e siècle, à la fois à partir de la compilation des matériaux transmis par la tradition, et par le remplissage des manques par des noms empruntés à des sources contemporaines.

⁹¹³ Au cours de son commentaire des vers qui composent le Catalogue achéen, cet auteur emploie les termes « document » et « sources » au moins quatre fois.

prédécesseurs⁹¹⁴, et bien que refusant tant la thèse du Catalogue comme substantiellement mycénien que celle le supposant être un document archaïque⁹¹⁵, ce chercheur finit néanmoins par suggérer à son tour une sorte de solution alternative aux querelles concernant la datation des catalogues du Chant II, voire de leurs sources, qui continuerait à assurer sa valeur mémorielle. À savoir que lorsqu'on étudie le(s) catalogue(s) on ne saurait, dit-il, qu'être toujours devant un texte composé par des parties qui évoquent des réminiscences historiques aux origines variées, pouvant aller de l'époque mycénienne jusqu'à l'époque classique⁹¹⁶. Cette manière de voir va du reste de pair avec la conception des « trois temps » que Geoffrey Kirk pense informer la pluralité des mémoires qui composeraient la matière des poèmes homériques. Nous avons mentionné cet aspect au cours de la deuxième partie du chapitre précédent⁹¹⁷.

Quoi qu'il en soit – et comme nous l'avons déjà avancé dès l'introduction de cette partie – il apparaît comme une évidence qu'aucun des travaux consacrés à une étude de(s) Catalogues (s) du chant II n'a pris en compte les hypothèses avancées dans le cadre des analyses faites sur la notion de κατάλογος et/ou autour du verbe καταλέγειν. Ce qui, pourtant, nous le suggérons, aurait pu offrir des voies d'analyses intéressantes. Nous envisageons notamment celles qui, d'une façon ou d'une autre, ont fini par mettre en relief que le Catalogue n'est que le produit, disons achevé, de ce qui était à l'origine une façon spécifique de dire. Cet acte de discours se caractérise par certains traits stylistiques qui – d'après les analyses de Sylvie Perceau –, surtout dans l'*Iliade*, s'inscrivaient toujours dans un « protocole d'interlocution directe » et qui, dans le cas du Catalogue des vaisseaux, s'établissait entre le poète et les Muses, et entre le poète et son auditoire du moment. L'un des indices, voire des vestiges de cette dernière interlocution directe pouvait se trouver, par exemple, dans un trait qui a pourtant toujours plus ou moins troublé les commentateurs du Catalogue, son ouverture sur le contingent

⁹¹⁴ Cf. KIRK, 1985, p. 178 qui liste les points les plus polémiques posés par une étude du Catalogue achéen les question suivantes : "(i) the special prominence given to the Boeotians and their neighbors ; (ii) the status of the Athenians and their relation to Salaminian Aias ; (iii) the kingdoms of Diomedes and Agamemnon; (iv) the extent of Nestor's domain; (v) the relation of Mege's kingdom to that of Odysseus; (vi) the switches, first to Crete and the south-eastern islands, then to central and northern Greece; (vii) the kingdom of Akhilleus and the plausibility or otherwise of the other northern contingent."

⁹¹⁵ Cf. KIRK, 1985, p. 237-238, où il expose ce refus sans équivoque: "The commentary on the detailed catalogue-entries has been written as far as possible without prejudice, except perhaps against the extreme forms of the 'Mycenaean origin' theory (as exemplified in places by V. Burr and by D. L. Page (...)). It has also tried to avoid the temptation, exemplified here and there (...) of looking Mycenaean sites (...) to identify at almost all coasts with otherwise speculative place-names in the catalogue. It has likewise been unsympathetic to the idea (most seriously advanced by B. Niese and A. Giovannini) that the main content of the catalogue derives from the state of Greece in the eight or even the seventh century B.C."

⁹¹⁶ Cf. KIRK, 1985, p. 238: "A detailed survey of the catalogue suggests different stages of origin for various pieces of information over the long span of the heroic oral tradition, from the time of the historical siege of Troy or even earlier down to the latest stage of monumental composition.", p. 240: "(...) a more gradual and a more complex progression of information and memories through a long and diverse oral tradition."

⁹¹⁷ Cf. KIRK, p. 1975, p. 820-821 supra (2.2.1 - La valeur historique des poèmes homériques : lectures modernes).

béotien. Sylvie Perceau nous propose tout simplement d'y lire une allusion au destinataire direct et original du discours dans la forme où il a fini par nous parvenir, l'auditoire béotien⁹¹⁸.

Suivant cette idée, et en l'associant à la perspective plus ample qui conçoit l'« état » de notre texte actuel de l'*Illiade* non pas comme une sorte de transcription d'une seule performance réelle qui aurait fini par s'imposer et donc par se fixer à un moment donné, mais comme une composition, voire comme un texte qui n'a en fait jamais cessé d'être refait/transcrit – tout d'abord lors de chaque performance, puis au fur et à mesure de chaque (re)production/édition et traduction –, nous proposons de repenser les questions autour de la valeur (historiographique) du Catalogue des vaisseaux tel qu'il nous est parvenu. Plutôt que nous permettre d'accéder à un portrait (troublé) de la carte géopolitique d'une « Grèce » qu'en fin de compte personne n'est jamais parvenu à retrouver, le Catalogue témoignerait de façon excellente, à notre avis – comme à celui de Birgitta Eder⁹¹⁹ – du rôle joué par l'*Illiade* et l'*Odyssee* – et particulièrement, par les vers du « Catalogue des vaisseaux » –, dans le processus de construction de la notion d'une identité grecque et, nous ajoutons, de la notion de « Grèce » elle-même. Mais cela n'est pas tout. En effet, nous proposons de penser, en retour, à l'intervention de ce processus d'une « Greece/Greeks in the making »⁹²⁰ dans le processus de la transmission/cristallisation des vers du « Catalogue des vaisseaux » (et de l'ensemble des contenus des poèmes homériques) tels qu'ils nous sont parvenus.

Autrement dit, ce que nous suggérons est que l'étude du cas du Catalogue, en plus qu'il nous fournit la possibilité de résoudre éventuellement, et entre autres, la question de la valeur (historique et/ou poétique) des énoncés des poèmes homériques, offre des éléments qui nous donnent la possibilité de mettre autrement en perspective la question des motivations poétiques et surtout politiques (pragmatiques) qui ont fait que, dans le cadre d'une société/des sociétés qui ont eu un rôle plus ou moins actif dans la (re)production des récits traditionnels pluriels, ont pu émerger deux sortes de textes majeurs – l'*Illiade* et l'*Odyssee*. Les contenus de ces poèmes, malgré leurs variations et les raisons (con)textuelles qui les ont motivés, ont en gros fini par se cristalliser sous une forme et une substance données, incluant le-dit Catalogue des vaisseaux⁹²¹.

⁹¹⁸ Cf. : PERCEAU, 2008, p. 164-171.

⁹¹⁹ EDER, 2003, p. 308 : „Der Schiffskatalog ist aber auch ein Beispiel dafür, welche Bedeutung dem Epos für die Identität des Griechen des ausgehenden 8. Bzw. des 7. Jhs. zukam. Er reflektiert einerseits die politische Geographie des Gegenwart und bestätig sie andererseits, indem er aktuelle Verhältnisse in eine mythische Vergangenheit einbettet und ihnen dadurch Legitimation verschaffte.“

⁹²⁰ Nous paraphrasons volontiers le titre de l'ouvrage de Robin Osborne : OSBORNE, Robin, *Greece in the making, 1200-479 B.C.*, London, Routledge, 2009.

⁹²¹ Nous tenons à reprendre les remarques faites par ALLEN, 1921, p. 33, qui considère que malgré le peu d'informations sur le processus de transmission du Catalogue, néanmoins, si on prend en compte les papyrus et les manuscrits qui nous sont parvenus, force est de reconnaître sa présence sans la plupart de ces textes.

C'est-à-dire que nous suggérons que la cristallisation de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* tels qu'ils nous sont parvenus se trouve intrinsèquement liée à des enjeux poétiques et politiques qui ont fini par prendre une part active au long processus de leur (re)production⁹²².

Par conséquent, en ce qui concerne spécifiquement les vers qui composent le Catalogue, il n'y a pas de raison que cela se soit passé autrement. En fin de compte, comment Homère, ou tout autre auteur supposé de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, pourrait-il représenter vers le VIII^e siècle un conflit qui opposait « Grecs » et « Troyens », voire (pour un éventuel auteur du Catalogue) chanter une carte géopolitique de « la Grèce » mycénienne ou archaïque, par l'intermédiaire des vers du Catalogue, si ni l'une ni l'autre de ces notions – comme l'ont déjà souligné plusieurs travaux – n'existaient pas ? Ceci dit, nous essaierons de préciser par la suite quelques questions soulevées par ces dernières remarques, de même que nous proposons de discuter les conséquences les plus fructueuses d'un travail qui se propose de discuter le « cas du Catalogue ».

2- Le Catalogue des vaisseaux et l'invention de « la Grèce » et « des Grecs ».

Comme tient à le rappeler Jeremy McInerney, du XIX^e siècle jusqu'à plus ou moins la moitié du XX^e siècle, on trouvait, dans la plupart des travaux concernant le domaine des Études Classiques, le présupposé que « la Grèce » et « les Grecs » étaient des notions, des réalités qui allaient de soi⁹²³. Cette perspective était du reste très utile dans le contexte politique de l'époque dans laquelle elle a été développée et répandue⁹²⁴.

⁹²² À propos des usages des poèmes/du témoin d'Homère dans certains enjeux politiques de l'Antiquité, et de l'intervention de ces enjeux dans le contenu et dans la transmission des poèmes, voir plus récemment les commentaires faits par GRAZIOZI, 2002, p. 228-232 ("The Poems and the Cities") où elle reprend notamment des témoins anciens. Comme celui qu'on trouve chez Aristote, *Rhétorique*, 1. 15,1375 b 26-30, qui concerne notamment la reprise des vers du « Catalogue des vaisseaux », voire le témoin d'Homère [Ὀμήρω μάρτυρι] utilisé par les Athéniens afin de soutenir leur prééminence sur l'île de Salamine ; ou celui qu'on trouve chez Hérodote, V, 67, I, où il est question de l'interdiction de reprendre les poèmes homériques censés louer les Argiens contre lesquels Clisthène menait une guerre.

⁹²³ MCINERNEY, Jeremy : « Ethnos and Ethnicity in Early Greece », dans MALKIN, Irad (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts, and London 2001, p. 51-73, p. 52: "Most nineteenth-century scholars treated the Greeks as a distinct, discrete people from the beginning. The question to be answered was not what led people to identify themselves as Greek but, rather, when did the characteristic forms of Greek culture first appear and under what circumstances."

⁹²⁴ Voir à ce propos les remarques faites par MALKIN, Irad ; MULLER, Christel, « Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes, dans CAPDETREY, Laurent et ZURBACH, Julien (dir.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux 2012, p. 25-37. Voir notamment, p. 26 : « En effet durant tout le XIX^e s. et jusqu'à la seconde guerre mondiale la science historique a vécu ce que J.-M. Luce [LUCE, Jean-Marc (éd.),

À l'opposé de cette approche que nous pourrions caractériser comme essentialiste, – et non moins liés à un contexte politique mondial qui imposait d'autres questions et d'autres réponses analytiques – de nombreux travaux, portés entre autres par une perspective post-colonialiste, ont au fur et à mesure vu le jour, prônant notamment une approche constructiviste à l'égard de toute idée d'identité. L'une des conséquences fut la reprise et la (re)signification du terme *ethnicity*, tout d'abord par les recherches anglophones consacrées au sujet des identités (collectives), puis, plus tard, par les recherches portant sur le domaine des études anciennes. Et si dans le champ plus large des études anciennes la place pionnière de cet emprunt est attribuée à l'ouvrage de Koen Gourdiaan, *Ethnicity in Ptolemaic Egypt*, publié en 1988, dans celui plus spécifique des études grecques cette place est attribuée à la thèse de Jonathan Hall, parue presque dix ans plus tard sous le titre *Ethnic Identity in Greek Antiquity*⁹²⁵.

L'une des conséquences les plus fructueuses provoquées par l'introduction du concept polysémique d'*ethnicity* dans le domaine des études anciennes, voire plus particulièrement dans celui de l'histoire grecque, se trouve dans le foisonnement de la perspective constructiviste dans le cadre de travaux consacrés au sujet des identités grecques, voire d'une identité (pan)hellénique, et autour de la notion même d'un territoire identifié comme la « Grèce ». Cependant, malgré son importance et bien que fabriqué à partir du vocable indigène ἔθνος (qui dans l'Antiquité même dénote des significations très diverses, puisque à chaque fois liées au contexte où il était employé⁹²⁶), les difficultés et les limitations liées aux usages du concept comme outil d'analyse ont été beaucoup discutées, et d'autres approches, *beyond ethnicity* sont peu à peu apparues⁹²⁷.

Identités ethniques dans le monde grec antique (Actes du Colloque de Toulouse organisé par le CRATA, 09-11 mars 2006), Pallas, 73, 2007] a appelé 'l'âge de la certitude de soi', cette attitude étant spécialement ancrée dans l'idée de la pensée allemande selon laquelle 'les peuples ou les races avaient une essence, *Wesen*, dont les diverses réalisations n'étaient que les manifestations d'une réalité fixe, immobile'. C'est du reste au XIX^e s., dans ce contexte intellectuel, qu'est introduit l'adjectif 'ethnique', au sens de 'racial'. Ces théories, qui trouvent leur origine à la fois dans l'idéalisme et le nationalisme germaniques, sont appelées 'essentialistes'. Leur manifestation la plus connue a sans doute été, à la fin du XIX^e s. et au début du XX^e s., la théorie du philologue et préhistorien G. Kossinna sur l'association possible entre un peuple (*Volk*) et une culture matérielle représentée par une série d'artefacts homogènes disposés de manière cohérente sur une aire géographique délimitée. »

⁹²⁵ Nous passerons là-dessus. Pour une mise au point faite récemment autour de ces questions et notamment de l'introduction du concept d'ethnicité dans le domaine des études anciennes cf. : MALKIN ; MULLER, 2012, p. 25-37. Article au cours duquel les auteurs tiennent à contextualiser l'apparition de la notion d'*ethnicity* dans un contexte anglo-américain des années 1940, et qui serait resignifiée à la fin des années 1960 ; de même il rend compte de l'introduction tardive de ce concept en territoire français, au début des années 1980, et de son croisement plus récent avec les recherches en archéologie.

⁹²⁶ Voir à ce propos, parmi d'autres : MCINERNEY, 2001, p. 55-61.

⁹²⁷ Voir encore à ce propos MALKIN ; MULLER, 2012, p. 34. Où, en remarquant que « (...) l'ethnicité n'étant qu'une couche parmi d'autres », les auteurs font volontiers référence à : MACSWEENEY, Naoíse, "Beyond Ethnicity: The Overlooked Diversity of Group Identities", *Journal of Mediterranean Archaeology*, 22, 1, 2009, 101-126. De même qu'aux concepts de « transfert culturel », « *Web of identities* » et à la mise en place d'une « *Spatial Turn* ».

Pour le reste, des analyses s'inscrivant dans une perspective constructiviste ont de toute évidence également précédé l'introduction du concept d'*ethnicity* dans le domaine des études grecques en France⁹²⁸. Dans ce sens, de bons exemples se trouvent dans les approches adoptées dans les interventions présentées lors d'un colloque qui s'est déroulé à Strasbourg en octobre 1989, et qui ont été publiées plus tard. L'un des points mis en relief dans l'introduction des Actes de ce colloque était l'intérêt que les réflexions rassemblées étaient censées porter aux « (...) représentations que les Grecs eux-mêmes se sont faites de l'hellénisme ou, à un moindre degré, aux images que les autres, qu'ils soient anciens ou modernes, se sont formée d'eux »⁹²⁹. De même qu'était souligné le souci de mettre en valeur la variabilité de la notion, c'est-à-dire de mettre en avant le fait que « (...) les définitions de l'hellénisme varient fortement, d'abord en fonction des époques, mais aussi, à une époque donnée, en fonction des contextes dans lesquels on choisit de l'étudier, inscription ou texte littéraire, voire même en fonction des différents genres littéraires (...) »⁹³⁰.

Il est ainsi possible qu'en parlant d'« hellénisme » nous risquons de donner l'impression de faire une sorte de glissement dans notre problématique. Voyons donc quelques remarques faites par Edmond Lévy au tout début de son article consacré à l'étude de l'« Apparition des notions de Grèce et des Grecs », inclus dans ces Actes de Strasbourg, pour revenir ensuite à ce qui nous intéresse :

« La Grèce antique ne se laisse aisément délimiter ni par un critère politique comme un État-nation moderne, ni par un critère géographique de frontières naturelles comme la péninsule ibérique ou l'Italie, - et le critère linguistique est lui-même incertain, l'unification linguistique ne s'étant faite, et encore de façon incomplète, que dans la *koinè* hellénistique. Aussi les Grecs eux-mêmes se sont-ils déjà demandé quand et comment étaient apparues les notions de Grèce et de Grecs⁹³¹. »

⁹²⁸ Cf. encore une fois MALKIN ; MULLER, 2012, p. 26-27, où ces auteurs soulignent : [l]a contestation des théories essentialistes a alors [ils font référence au moment qui suit la fin de la seconde guerre mondiale] pour porte-parole précoce, dans l'historiographie française, un historien de l'époque hellénistique. É. Will, qui publie en 1956 un ouvrage intitulé *Doriens et Ioniens. Essais sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de civilisation grecques*. Dans cet ouvrage relativement méconnu, l'auteur remet en cause, de manière vigoureuse, les conceptions qui prévalaient jusque-là sur la nature des peuples ionien et dorien, considérés comme des 'entités de nature immuable'. C'est cette même facette d'Edouard Will que l'on retrouve à l'œuvre dans un article cette fois célèbre et beaucoup plus récent puisque paru en 1985, intitulé 'Pour une anthropologie coloniale du monde hellénique', où l'auteur s'en prend à la vision irénique des phénomènes coloniaux de cette époque et dénonce au contraire la violence. Seconde guerre mondiale, puis décolonisation sont passées par là : on est en plein dans les *post-colonial studies*. »

⁹²⁹ SAÏD, Suzanne, « Introduction », SAÏD, Suzanne (éd.) *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque* (Actes du Colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989), Leiden, 1991, p. 4.

⁹³⁰ *Idem*.

⁹³¹ LÉVY, Edmund, « Apparition des notions de Grèce et de grecs », dans SAÏD, 1991, p. 49.

Nous reviendrons sur certains aspects de cette question, qui remonte aux Anciens eux-mêmes dans la troisième partie de ce travail – certes toujours en cherchant à ponctuer le rôle joué par les usages des vers du Catalogue des vaisseaux. Pour l’instant nous intéresse le constat que, tout en faisant retour à cette question autour de ce qui motive et permet de forger des notions comme la « Grèce » et comme les « Grecs »⁹³², les Modernes se sont toujours donnés la peine de faire retour aux poèmes homériques, et dans ce cas-là, notamment au Catalogue des vaisseaux dont les vers, comme nous avons déjà eu l’occasion de le remarquer, contiennent la plupart des termes indigènes qui, au fur et à la mesure, ont fini par dénoter une identité hellénique collective : Ἑλληνας, Πανέλληνας et Ἑλλάδα⁹³³.

Le fait que nous retrouvons déjà ces vocables dans l’*Iliade* – et celui d’Ἑλλάδα seulement dans l’*Odyssee*⁹³⁴ – nous permet de supposer qu’ils étaient peut-être déjà largement employés à l’époque de la composition (monumentale) du poème/des poèmes. Pourtant, les analyses menées, parmi d’autres, par Edmond Lévy, insistent sur le fait que ces termes ont, dans ces épopées, une signification assez restrictive qui ne recouvre pas ce qu’aujourd’hui nous comprenons par « Grèce » et par « Grec »⁹³⁵. Malgré cela, une grande partie des analyses

⁹³² Il ne serait peut-être pas trop de rappeler l’origine de nos termes « Grèce » et « les Grecs », « Greece » and « the Greeks » en anglais, comme le fait, entre autres, HALL, 2002, p. xix : “(...) the terms ‘Greece’ and ‘the Greeks’ are derived not from ancient Greek but from Latin (*Graecia* ; *Graeci*), and the most convincing explanation for this nomenclature is that a name originally employed by a population in the northwest Greek region of Epeiros (the *Graikoi*) was adopted by Italian population on the Adriatic coast opposite and then applied generally to all the people of the Greek peninsula and its offshoots throughout the Mediterranean.”

⁹³³ Nous récapitulons : le terme Ἑλληνας (*Hellenes*) n’a qu’une seule attestation dans les épopées homériques, et qui se trouve justement dans le « Catalogue des vaisseaux » (2.684). Le vocable Πανέλληνας (*Panhellènes*) (athétisé dans l’Antiquité par un scholiaste) a non seulement sa première occurrence, mais aussi la seule dans l’*Iliade*, dans ce même ensemble de vers (2.530). Finalement, l’une des cinq attestations du mot Ἑλλάδα (*Hellade*) qu’on trouve dans l’*Iliade* (2.683, 9.395, 9.477, 16.595), se rencontre aussi parmi les vers qui composent le Catalogue (2.683). Voir à ce propos LÉVY, 1991, p. 49-69. HALL, 2002, p. 127-134. Cet auteur tient à mettre en relief les analyses du linguiste Paul Kretschmer qui soutiennent que l’usage du vocable Πανέλληνας précède celui du terme Ἑλληνας. Cf. p. 31 : “It was apparently the German linguist Paul Kretschmer who observed an interesting peculiarity in the word ‘Hellenes’. By analogy with other ethnonyms with the suffix –anes/ens, the accent should fall on the penultimate syllable (Ἑλλάνας/Ἑλλάνης). The fact that it falls instead on the first syllable (Ἑλλάνας/Ἑλληνας) indicates that the name was originally preceded by a prefix, and indeed in the Early Archaic poetry it is not Hellenes that we find but Panhellenes. **Its first occurrence is in the Catalogue of Ships (...).**” (Nous soulignons)

⁹³⁴ Cf. *Od.* I, 344 ; IV, 726, 816 ; XI, 496 ; XV, 80.

⁹³⁵ Nous reprenons les conclusions des analyses de LÉVY, 1991, p. 64 : « (...) dans les poèmes homériques l’Hellade apparaît sous deux, voire trois formes. Dans l’*Iliade*, elle peut être une région limitrophe de la Phthie et, comme elle, sous la domination de Pélée, région dont les habitants portent le nom d’Hellènes ; comme elle ne forme qu’une fraction des États de Pélée, qui d’après le *Catalogue des Vaisseaux*, ne paraît régner que sur un État d’importance moyenne, l’Hellade devrait être détendue restreinte. Mais l’Hellade peut aussi apparaître comme une région plus vaste de la Grèce centrale, au sud de la Phthie, qui comprend la Locride opontienne, va au moins jusqu’à la Béotie incluse et est habitée par les Panhellènes. Dans l’*Odyssee*, le premier sens est attesté une fois dans une réminiscence de l’*Iliade*, mais les autres exemples associent l’Hellade à Argos, c’est-à-dire, au Péloponnèse, pour évoquer l’ensemble de la Grèce et voient donc dans l’Hellade le reste de la Grèce, c’est-à-dire principalement la Grèce centrale. La terminologie des poèmes homériques est donc quelque peu fluctuante, ce qui

produites relèvent tout de même ce que certains auteurs soupçonnent être la présence d'un sentiment d'identité collective dans l'*Iliade* que même l'usage plus fréquent des trois dénominations, Achéens, Argiens et Danaens (à connotations parfois distinctes) – y compris dans le Catalogue⁹³⁶ – ne démentirait pas⁹³⁷. Le choix des vocables particuliers du Catalogue est même parfois interprété comme le résultat d'un choix *consciemment* fait par le poète pour souligner l'unité des envahisseurs de Troie, dénombrés séparément au cours des vers du Catalogue des vaisseaux⁹³⁸. Ce Catalogue – il n'est plus besoin d'y insister – fut tant de fois pris comme une sorte de portrait achevé d'un rassemblement que, par ailleurs et d'après les analyses menés par Ariane Guieu, le poète aurait tenu à remémorer, dans l'*Iliade*, un processus qui s'était déroulé sans trop de peine. Pourtant cette hypothèse n'a rien d'une évidence si l'on d'autres récits qui font référence à ce processus, voire à ce qui aurait pu pousser à la constitution de pareille alliance⁹³⁹.

correspond sans doute à une période où les termes Hellènes et Hellade sont en train de se diffuser ; c'est aussi ce qui explique vraisemblablement la rareté des termes Hellènes et Panhellènes qui sont même totalement absents de l'*Odyssée*. »

⁹³⁶ Cf. LÉVY, 1991, p. 51, note 6 : « L'*Iliade* présente 147 exemples de Danaens, 176 exemples d'Argiens (auxquels s'ajoutent 11 exemples au singulier) et 606 exemples d'Achéens (auxquels s'ajoutent 2 exemples au singulier) ; dans l'*Odyssée* la prédominance d'Achéens s'accroît encore, puisqu'on en trouve 117 exemples contre 30 Argiens (auxquels s'ajoutent 4 exemples au féminin singulier). Nous rajoutons : dans le proème du « Catalogue des vaisseaux », v. 487, nous trouvons le terme Danaens, de même que dans le v. 674 ; celui d'Achéens v. 530, 684, 702, 722 ; et celui d'Argiens v. 725.

⁹³⁷ Cf. dans ce sens, parmi d'autres, les remarques que nous pouvons trouver plus récemment dans: KONSTAN, David : « To Hellēnikon ethnos : Ethnicity and the Construction of Ancient Greek Identity, dans MALKIN, Irad (éds.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts, and London 2001, p. 31: “An awareness of a common bond or affiliation among Greeks goes back as far as the *Iliad*, in which locally autonomous peoples ruled by kings, such as Myrmidons (...), Mycenaean, or Ithacans, are identified collectively in epic diction as “Argives”, “Achaean”, or “Danaans”, terms that more or less coincide in extension with the population identified as “Hellenes” in classical Greek (in Homer, “Hellene” designates a restricted ethnic group in Thessaly; cf. *Iliad* 2. 684). Whether this usage testifies to a **Panhellenic ethnic consciousness** (...).” (Nous soulignons).

⁹³⁸ Cf. LÉVY, 1991, p. 53 : « (...) en dépit de l'origine géographique différente de leurs contingents, qui vont de l'Étolie à la Crète ou à Rhodes, et de la défection provisoire d'Achille, tout est fait pour souligner l'unité des envahisseurs. Même s'ils sont appelés Achéens, Argiens et Danaens, il ne s'agit jamais d'y distinguer trois populations. Bien que certaines expressions s'emploient presque exclusivement avec les Achéens (...), les trois dénominations sont en général interchangeables ». Voir aussi, p. 54-55 : Il paraît ainsi manifeste que le poète a voulu **très consciemment** montrer que, pour lui, les trois dénominations ne désignaient qu'une seule et même population. » (Nous soulignons).

⁹³⁹ Voir à ce propos les analyses faites par GUIEU, 2009, p. 35-44 (« I.1.3. Le recrutement des guerriers achéens »), qui mènent à la conclusion suivante : « Le poème présente finalement une vision complexe du recrutement de la coalition achéenne, puisqu'il donne généralement l'impression que le recrutement de l'armée s'est passé sans problème, notamment à travers l'évocation récurrente du départ d'Achille, mais fait dans deux passages référence au pouvoir de contrainte d'Agamemnon sur ceux qu'il souhaite recruter. Cette vision en outre profondément originale par rapport au reste de la tradition : les serments à Tyndare ne semblent pas pouvoir être au fondement de l'alliance dans l'*Iliade*, alors qu'ils sont l'explication donnée par le reste de la tradition ; l'*Iliade* ne mentionne pas les ruses plus célèbres de ceux qui auraient voulu éviter le départ (Thétis ou Pélée pour Achille, Ulysse, Cyniras) ; elle mentionne cependant un pouvoir coercitif d'Agamemnon qui peut autoriser ou non les guerriers à partir et leur imposer des 'pénalités' que le reste de la tradition ignore. »

D'après ce qui précède, il va de soi que la plupart des études présupposent une autorité d'auteur manifeste (qu'il soit nommé « Homère » ou « le poète »), et un processus de fixation du texte de l'*Illiade* qui ne semble pas prendre en compte les effets – l'action – que, outre les choix d'ordre poétique, des affaires (politiques) externes ont pu avoir dans le long processus de fixation d'une écriture, et notamment du contenu *a posteriori* nommé Catalogue des vaisseaux. Pourtant les Anciens nous signalent que de tels « effets » ont eu lieu, notamment vers le VI^e siècle.

L'exemple sans doute le plus célèbre concerne le cas du vers 558 du chant II, au sujet du contingent de Salamine qui suit celui des Athéniens dans notre Catalogue. La présence de ce vers a été matière à controverse depuis l'Antiquité. En témoigne, de façon explicite et parmi d'autres⁹⁴⁰, Strabon. Strabon présente en effet l'existence de deux hypothèses concernant l'introduction de ces vers dans le Catalogue – soit par Solon, soit par Pisistrate –, dans le but d'attester, par l'intermédiaire de l'autorité d'Homère, l'antériorité du pouvoir des Athéniens sur l'île de Salamine, ceci contre les Mégariens qui la contestaient – et qui, du reste, auraient à leur tour inséré d'autres vers en réplique⁹⁴¹. Nous pourrions par surcroît mentionner un autre exemple encore plus curieux, trouvé dans l'une des *Vies d'Homère*, qui va jusqu'au point de conjecturer qu'Homère lui-même, dans le but de louer les Athéniens, aurait ajouté ces deux vers qui forment le septième contingent du Catalogue (celui de Salamine), de même que quelques vers qui composent le contingent athénien⁹⁴².

Il nous paraît donc possible que l'une des conséquences de ce que nous venons de remarquer s'explique par le constat suivant : ce ne serait pas à proprement parler un souci d'archiver sous la forme d'une liste poétique la vérité géopolitique d'un moment historique donné qui aurait

⁹⁴⁰ Voir, par exemple les scholies b ad II. 2.558 et Schol. A ad II. 3.230. QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, 5.11. 40 (I^e siècle). DIOGÈNE LAËRCE, *Vie de Solon*, I, 46-48 (début du III^e siècle).

⁹⁴¹ STRABON, *Géographie*, IX, 1, 10. Nous y reviendrons dans le Chapitre VII.

⁹⁴² Nous faisons référence aux vers suivants du chant II : 257-258 ; 247-248 ; 252-254. *Vita Herodotea*, 378-393 :
 Κατανόησας δὲ ὅτι ἐς μὲν Ἄργος πολλὰ καὶ μεγάλα εἶεν εὐλογίαι ποποημένα, ἐς δὲ τὰς Ἀθήνας οὐ, ἐμποιεῖ ἐς τὴν ποίησιν, ἐς μὲν Ἰλιάδα τὴν μεγάλην Ἐρεχθέα μεγαλύνων ἐν νεῶν καταλόγῳ τὰ ἔπεα τὰδε
 δήμον Ἐρεχθῆος μεγαλήτορος, ὃν ποτ' Ἀθήνη
 θρέψε Διὸς θυγάτηρ· τέκε δὲ Ζεῖδωρος ἄρουρα.
 καὶ τὸν στρατηγὸν αὐτῶν Μενεσθέα αἰνέσας ὡς πάντων εἶν ἄριστος τάξαι πεζὸν στρατὸν καὶ ἵππους, ἐν τοῖσδε τοῖς ἔπεσιν εἶπε·
 τῶν αὐθ' ἠγεμόνευ' υἱὸς Πεπεῶο Μενεσθεύς.
 τῷ δ' οὐ πῶ τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ' ἀνήρ
 κοσμησαὶ ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας.
 Αἴαντα δὲ τὸν Τελαμῶνος καὶ Σαλαμίνιους ἐν νεῶν καταλόγῳ ἔταξε πρὸς Ἀθηναίους, λέγων τὰδε·
 Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας,
 στήσε δ' ἄγων ἴν' Ἀθηναίων ἴσταντο φάλαγγες.

déterminé le format et le contenu du Catalogue tel qu'il nous est parvenu. Notre Catalogue actuel, tel qu'on le trouve dans l'*Illiade*, est une sorte de résultat final après un long processus de transmission, dans le façonnage duquel certains intérêts d'ordre politique qui étaient alors à l'ordre du jour seraient bel et bien intervenus.

Cet argument se trouverait par ailleurs davantage renforcé si nous incluons dans notre l'horizon les conclusions apportées par l'ensemble des études consacrées à la question de la construction d'une/des identité(s) hellénique(s) au cours de l'Antiquité⁹⁴³. Ces travaux, d'une façon ou d'une autre, la /les font remonter à la haute époque archaïque, voire au VIII^e siècle, une période où l'on trouve déjà des catégories telles que les Doriens, les Ioniens et les Éoliens. Et, plus précisément – si nous suivons, parmi d'autres, le « modèle » proposé par Jonathan Hall – il se trouve qu'au cours du VI^e siècle « (...) aurait vu jour une forme agrégative d'identité hellénique (...) formée à partir de l'agrégat de mythes dans des généalogies globalisantes⁹⁴⁴ ; [tandis que] enfin, à partir des guerres médiques, véritable catalyseur historique, l'identité grecque serait devenue oppositionnelle et au Grec se serait dès lors opposé le Barbare (...)»⁹⁴⁵. Ceci dit, rappelons que le VI^e siècle est assez souvent associé à une période floue concernant la composition de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Nous pensons, par exemple, au modèle des « Cinq Âges d'Homère » proposé par Gregory Nagy pour concevoir le processus de transmission et de cristallisation des textes homériques. D'après cet auteur, la période qui va du milieu du VIII^e au milieu du VI^e siècle avant notre ère est « une période de mise en forme plus sensible, ou 'période panhellénique', toujours sans textes écrits. »⁹⁴⁶

Pour faire bref, ce que nous tenons à suggérer est que le contenu du « Catalogue des vaisseaux » de l'*Illiade* aurait pu se présenter de nos jours autrement. Tel est bien le cas d'une autre version du Catalogue des combattants de la Guerre de Troie, celle que l'on trouve dans le texte d'*Iphigénie à Aulis* et, bien plus tard, dans celui de la *Bibliothèque* d'Apollodore. Cela pris en compte, il serait peut-être plus facile de comprendre certaines des « incohérences » que

⁹⁴³ Nous reprenons volontiers le titre de l'ouvrage de Robin Osborne : OSBORNE, Robin, *Greece in the making, 1200-479 B.C.*, London, Routledge, 2009.

⁹⁴⁴ À propos des rapports entre les généalogies et les catalogues – y compris le Catalogue des vaisseaux, voir nos remarques supra « Chapitre II – Catalogues et généalogies ». Pour une analyse soutenant le rapport les entre généalogies et *ethnicity/hellenicity* voir notamment: HALL, 1997 ; 2002. Pour une remise en question de ce rapport, cf. MALKIN, 2001, p. 9-12 ('Genealogy and Ethnicity') : « (...) Jonathan Hall claims that the role of genealogies as a means of articulating aggregative Greek ethnicity was prominent before the Persian Wars. Kinship was a sine qua non for perceiving ethnicity, he claims, and therefore its expression in the Hellenic genealogies is a major issue for the Archaic period. (...) One again we are faced with a source problem: to what extent did the genealogical genre function, historically, beyond itself? (...) The relevant question remains how to assess their function and ethnic significance. We work with the sources we have, but the sources are not transparent. »

⁹⁴⁵ Nous reprenons volontiers le résumé présent dans l'article MALKIN ; MULLER, 2012, p. 31.

⁹⁴⁶ Cf. NAGY, 2000, p. 138-139.

le Catalogue conserve par rapport à l'ensemble de l'*Illiade*, et cela permettrait peut-être d'offrir un (autre) élément pour expliquer la différence d'extension du Catalogue des alliés des Troyens⁹⁴⁷. C'est pour ne pas avoir été autant sollicité comme argument dans des considérations poétiques et politiques tout au long de son processus de (re)productions, que cet ensemble de vers n'aurait jamais été autant « affecté » et donc autant détaillé que le Catalogue achéen.

Cette approche nous permet, de plus, d'envisager une (autre) raison pour expliquer les insurmontables difficultés qui se sont toujours imposées à celles et ceux qui ont essayé de mesurer la valeur historiographique des Catalogues de l'épopée. Dans ce sens, en écho aux conclusions présentées par David Bouvier et Ariane Guieu – présentées dans le premier chapitre de cette deuxième partie – nous suggérons que la valeur historiographique du « Catalogue des vaisseaux » et de l'*Illiade* et dans l'*Odyssée* est certes *défendable*, et se trouve notamment dans le fait qu'ils nous laissent entrevoir la façon poétique et politique d'entretenir des mémoires toujours en interlocution avec le présent. Elle ne trouve en revanche pas dans le but de fixer des mémoires de façon à savoir, une fois pour toutes, ce qui c'est vraiment passé. Cet aspect est celui que nous envisageons de démontrer dans la troisième et dernière partie, au cours de laquelle seront étudiés certains usages antiques des vers du Catalogue des vaisseaux entre la période classique et l'époque impériale. Ces deux moments sont ceux qui apparaissent (distinctement) comme des moments « clés » dans le processus de fixation d'une autorité de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* sous le nom d'Homère, ainsi que des moments clés dans le processus de fixation d'une identité hellénique.

⁹⁴⁷ Voir, parmi d'autres, l'hypothèse soutenue par HOPE SIMPSON ; LAZENBY, 1970, p. 176-177, qui, à l'opposé de D. PAGE, attribuent cette différence à un manque de connaissance des territoires de l'Asie Mineure de la part du poète du Catalogue troyen : « (...) in contrast to the knowledge of Greece shown in the Achaean Catalogue, the knowledge of Asia Minor shown in the Trojan Catalogue is extremely scanty (...). The interior of Asia Minor is thus almost a complete blank (...) and there are significant gaps too, in its knowledge of the coast (...). (...) with the exception of the later important towns on the coast of Asia Minor and, although the Asiatic Greeks might have been too faithful to the epic tradition, or too patriotic, to include their cities in a list of Troy's allies, it would have been an almost irresistible temptation to insert at least some reference to them, unless a list of Troy's allies already existed which made no mention of them". En effet, à leur avis, p. 181, ce catalogue : "(...) seems more likely to represent the efforts of oral poets to list the allies of Troy, drawing upon existing references to Asia Minor in Mycenaean sagas upon more general Mycenaean knowledge of Asia Minor, that a sort of Mycenaean intelligence report on the enemy forces."

Troisième partie : usages antiques du Catalogue des vaisseaux

Introduction

Le but de cette troisième et dernière partie sera d'analyser quelques usages qui ont été faits dudit Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade* dans les énoncés produits par les Anciens. Comme dans les parties précédentes, notre objectif au cours de cette dernière partie ne sera en aucune mesure d'être exhaustif, c'est-à-dire que nous n'avons pas la prétention de faire un recensement de toutes les citations ou de toute type de mention ou d'allusion antiques au contenu des vers qui composent le Catalogue des Vaisseaux iliadique.

Ainsi, tout en ayant eu la précaution de faire un relevé plus large, nous avons pris le parti de sélectionner et d'analyser quelques usages qui se trouvent insérés dans des textes dont leurs auteurs respectifs ont eu affaire à une *Iliade* dont le contenu était plus ou moins déjà fixé. Nous avons également privilégié les usages qui étaient insérés dans des textes où, dans différentes mesures, il était question d'évaluer la valeur du passé transmis par les poèmes homériques et, plus particulièrement parmi eux, des vers qui composent le Catalogue des vaisseaux. Nous ferons une exception pour la tragédie *Iphigénie à Aulis* d'Euripide, en raison de l'analyse du « catalogue des vaisseaux » qui se trouve dans sa *parados*.

Par conséquent, une délimitation chronologique du corpus s'impose. Nous allons commencer par discuter des textes ayant été produits à partir du V^e siècle avant notre-ère. Ce choix se justifie tout d'abord par le fait que cela nous assure un espace de sécurité minimum pour pouvoir déjà parler en termes de réception textuelle des compositions homériques⁹⁴⁸. En effet, comme nous l'avons remarqué, selon les analyses de Gregory Nagy, ce serait entre les VI^e et IV^e siècles avant notre-ère que les contenus de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* auraient atteint un état de cristallisation assez poussé et marqué par le début de leur mise par écrit. Par ailleurs, et peut-être non par hasard, n'oublions pas que certains spécialistes ont identifié un indice pouvant attester la plus ancienne (d'après ce qui nous est parvenu) tentative d'établissement d'un corpus

⁹⁴⁸ Pour une discussion autour de la complexité des question qui s'imposent lorsqu'on envisage de considérer des réceptions d'Homère, voir : GRAZIOSI, 2011, p. 26 : "First there is the issue of defining what is 'Homer' might mean : the name itself is first attested in the sixth century BCE and, in the ancient sources, describes the author not just of the *Iliad* and the *Odyssey* but sometimes also of other poems (...). A second, and related problem, concerns what might count as an act of Homeric reception in ancient Greece and Rome. (...) Throughout Greek literature (and, indeed, art and culture more generally) it is very difficult to distinguished between specific engagements with the Homeric poems and wider invocations of the epic past".

homérique ferme et resserré, dans un passage de l'*Enquête* d'Hérodote⁹⁴⁹. Dans cette perspective, il paraît moins étonnant, qu'il revienne, sans doute pour la première fois, à Thucydide de parler de ce passage du poème dénombrant les forces achéennes venus combattre à Troie comme d'un « νεῶν καταλόγος »⁹⁵⁰. Comme le propose Simon Hornblower, il s'agit sans doute là d'une expression « académique » qui atteste le fait que, à l'époque de Thucydide, l'*Iliade* était cette fois devenue un objet dont le contenu était plus ou moins fixé, au point de faire de ce poème une *chose* susceptible d'être analysée⁹⁵¹.

Ceci dit, nous allons ensuite passer directement à l'analyse des usages du Catalogue dans une oeuvre produite au cours de la période impériale, la *Géographie* de Strabon, dont la composition semble devoir remonter au début du I^e siècle après notre-ère⁹⁵². Ceci implique que nous avons choisi de passer « sous silence » ladite époque hellénistique. En effet, et nous nous en expliquons. D'une part, il faut tenir compte de la faible présence de commentaires suffisamment éloquents (dans le sens où ils nous permettraient de bien saisir leur motivations et de pouvoir identifier précisément leurs contextes énonciatifs) sur ce passage dans les textes des scholies que nous sont parvenus. D'autre part, nous voulons justifier notre choix par le fait que la plupart des ouvrages composés au cours de l'époque hellénistique, où la présence du « Catalogue des vaisseaux » aurait dû être significative – nous songeons surtout aux commentaires consacrés à ce passage – ne nous sont pas parvenus dans leur intégralité. L'ouvrage de Strabon est d'ailleurs le texte de référence grâce auquel nous disposons de certains de ces fragments⁹⁵³.

⁹⁴⁹ HÉRODOTE, 2, 117: οὐκ Ὀμηροῦ τὰ Κύπρια ἔπεα ἔστι ἀλλ' ἄλλου τίνος'. Voir à ce propos : MOST, 1990, p. 48.

⁹⁵⁰ THUCYDIDE, I, 10, 4.

⁹⁵¹ HORNBLOWER, Simon, *A Commentary on Thucydides*, vol. 1, Books I-III, Oxford, Clarendon Press, Oxford University Press, 1997, p. 35: “ἐν νεῶν καταλόγῳ (...) This academic-sounding expression for a part of the work shows that the *Iliad* was already the object of literary study in Th.'s time.”

⁹⁵² Pour les débats autour de la question de la date, aussi que du lieu de composition nous renvoyons à l'introduction écrite par AUJAC, GERMAINE pour l'édition Belles Lettres, 1969, p. XXX-XXXIV.

⁹⁵³ Voir à ce propos AUJAC, GERMAINE, Strabon et la science de son temps, Paris, Belles Lettres, 1966, p. 13 : « Le savoir que Strabon nous présente dans son oeuvre est tout entier le fruit de la pensée hellénique, de la pensée hellénistique devrait-on dire plutôt (...). »

Chapitre VI – Usages du Catalogue des vaisseaux à l'époque classique

Dans son ouvrage consacré à l'étude du Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*, Thomas Allen, après avoir fait le point sur les travaux modernes consacrés⁹⁵⁴, dans différentes mesures, à l'étude de cet ensemble de vers, offre non seulement une brève recension de la présence de « catalogues » – et du Catalogue des Achéens – dans les ouvrages d'autres auteurs anciens⁹⁵⁵, mais s'essaye à produire la liste des auteurs qui, dès l'Antiquité, se seraient consacrés à faire un commentaire, voire une étude de ce catalogue iliadique⁹⁵⁶. En effet, d'après Thomas Allen, ces vers auraient attiré l'attention d'« historiens de toutes les époques » et cet intérêt se serait manifesté dès les Τροικά d'Hellanicos de Lesbos (479/8-395/4 av. J.-C.), un ouvrage pour lequel les données du Catalogue achéen auraient sans doute servi de source⁹⁵⁷.

Il va de soi que l'intérêt de Thomas Allen pour la présence du Catalogue comme source dans les textes des « historiens » anciens, au moins depuis Hellanicos de Lesbos – donc au V^e siècle⁹⁵⁸ –, soutient sa perspective générale qui est d'accorder une valeur historique à la géographie dessinée par le Catalogue des vaisseaux. Cette remarque faite par Thomas Allen

⁹⁵⁴ ALLEN, 1921, p. 12-22, "Literature".

⁹⁵⁵ ALLEN, 1921, p. 22-31, "Others Catalogues".

⁹⁵⁶ ALLEN, 1921, p. 31-33, "Ancient Authorities".

⁹⁵⁷ ALLEN, 1921, p. 31 : "The Catalogue occupied historians of all ages. Endless works were written either upon it or upon its subjects, the nations and families that went to Troy. The earliest perhaps is the Τροικά of Hellanicus (*F. H. G.* i. 61) quoted mostly for places and persons." Pour renforcer l'hypothèse d'un usage du Catalogue par cet auteur, on pourrait aussi prendre en compte l'hypothèse soutenue par certains chercheurs qui affirment que l'origine de la liste la plus complète des rois athéniens à laquelle on a accès remonterait pour l'essentiel à Hellanicos, dont l'une des « sources » est de toute évidence – puisque la liste y fait référence – le « Catalogue des vaisseaux » de l'*Iliade*. Pour une traduction de cette liste en français, suivie d'un commentaire, voir CARLIER, Pierre, « Les rois d'Athènes. Étude sur la tradition », *Teseo e Romolo. Le origini di Atene e Roma a confronto* (Atti del Convegno Internazionale di Studi), Atene, 2005, p. 125-141. p. 126: « Le document le plus complet sur les rois athéniens est très tardif. Il s'agit d'une liste qui figure dans les *Chronica* d'Eusèbe de Césarée au début du IV^e siècle après J.-C. ; le texte grec est perdu, mais nous en avons une traduction arménienne et une traduction latine due à St Jérôme. Eusèbe cite explicitement Castor de Rhodes [Note 1 : Dans son édition des fragments de Castor de Rhodes (*FrGrHist* II B, n° 250), F. Jacoby cite la traduction allemande par Karst de la version arménienne d'Eusèbe. La liste des rois est le fragment 4], historien et chronographe du I^{er} siècle avant J.-C. Félix Jacoby a montré que cette liste, peut-être à travers Ératosthène, remonte pour l'essentiel aux Atthidographes, et principalement au premier d'entre eux, Hellanicos de Lesbos, dont l'œuvre date du V^e siècle avant J.-C. Voir notamment le passage « Érichthonios, qui est appelé Érechthée par Homère », ainsi que la présence de Ménésthee, qui dans le Catalogue est le chef du contingent athénien.

⁹⁵⁸ Les débats autour de la datation de la vie et de la production d'Hellanicos restent sans conclusion. Nous mentionnons notamment Dyonisius Halicarnasse pour lequel il serait un devancier d'Hérodote et aussi, par conséquent, de Thucydide.

nous intéresse néanmoins car elle permet de justifier la pertinence du point de départ chronologique que nous avons choisi dans cette partie consacrée à une étude des usages du Catalogue des vaisseaux par certains auteurs anciens. Néanmoins, du fait que les compositions d'Hellanicos de Lesbos, de même que celles des autres « (proto-)historiens », ne nous soient parvenues que de façon indirecte et dans un état très fragmentaire, il ne nous a pas semblé profitable de vouloir proposer une analyse des prétendus usages du Catalogue par ces auteurs. Ceci explique notre choix qui est de commencer l'étude par une analyse de l'*Enquête* d'Hérodote. Les usages du Catalogue que fait Hérodote nous intéressent particulièrement en raison de la place centrale que l'historien d'Halicarnasse a eu dans les débats autour des origines du genre historique, auquel les énoncés en catalogue et notamment le Catalogue des vaisseaux sont associés de différentes façons.

1- Le Catalogue des vaisseaux et d'autres « catalogues » dans l'*Enquête* d'Hérodote

Considérant le volume de travaux consacré à la question des échos homériques présents dans l'*Enquête* d'Hérodote, ainsi que le fait que nous avons déjà abordé certains aspects de ce sujet⁹⁵⁹, il n'est toute évidence pas question de revenir sur ce débat complexe. Quoiqu'il soit, dans la foulée de ces discussions, on ne saurait laisser passer la question de la présence « de listes et de catalogues » dans cet ouvrage, sans pour autant que ce qui est *a priori* distingué comme « liste » et comme « catalogue » dans la plupart des études intéressées par ce sujet ne soit tout à fait explicite⁹⁶⁰. Ainsi, dans le cadre de ces recherches, il est parfois question de préciser l'occurrence du verbe καταλέγειν : apparaissent trente-six occurrences⁹⁶¹ dont vingt-huit seraient suivies d'« un vrai catalogue »⁹⁶². Nous tenons ici à reprendre certains aspects qui ont attiré notre attention dans le cadre de ces brèves analyses sur la présence d'énoncés en catalogue chez Hérodote. En particulier, dans ce contexte, on s'aperçoit que le Catalogue des vaisseaux est précisément le passage homérique pris comme repère paradigmatique.

⁹⁵⁹ Voir notamment dans la première partie : « Retour sur le cas d'Hérodote, τὸν πεζὸν ἐν ἱστορίαισιν Ὀμηρον »

⁹⁶⁰ Voir dans ce sens : PAYEN, 1997, p. 100-105 (« 2.1. Listes et catalogues dans l'*Enquête* »).

⁹⁶¹ Pour le nombre d'occurrences cf. : POWELL, Enoch, *Lexicon to Herodotus*, 2nd ed., Hildesheim, Georg Olms 1960, s. v. *katalegein*.

⁹⁶² Nous reprenons : PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 85, qui de son côté renvoie à PAYEN, 1997, p. 100, note 17.

Notons tout d'abord que le recours hérodotéen au « catalogue », s'il confirme aux yeux des hellénistes, d'un point de vue narratif, voire générique, la dette qu'Hérodote a envers Homère, affirme également son lien avec tous ceux qui ont déjà eu recours, avant Hérodote, à ce mode énonciatif⁹⁶³. En effet, dans le cadre de deux analyses récentes menées par Pascal Payen et par Ioanna Papadopoulou-Belmehti, similitudes et écarts entre les catalogues de l'*Enquête* et catalogues censés suivre un « modèle épique » sont soulignés⁹⁶⁴. Chez les deux auteurs, il s'agit toujours de se référer au plus long et au plus célèbre catalogue hérodotéen, celui qui se trouve dans le septième livre de l'*Enquête* (VII 59-100), afin de souligner écarts ou similitudes avec le Catalogue des Vaisseaux de l'*Iliade*, lequel demeure l'exemple paradigmatique de son genre⁹⁶⁵. Le choix du passage hérodotéen n'est en rien arbitraire, car ce passage, en plus de comprendre un « catalogue des vaisseaux » qui s'étend du paragraphe 89 jusqu'à la fin du dénombrement, se trouve dans la première partie du septième livre de l'*Enquête*, au sujet de la composition duquel un certain nombre de chercheurs ont déjà attesté que le Chant II de l'*Iliade* a fourni un incontestable modèle⁹⁶⁶.

Pascal Payen et Ioanna Papadopoulou-Belmehti évoquent par conséquent plusieurs caractéristiques qui rapprochent ou au contraire éloignent ces deux passages. Nous allons reprendre, parmi ces caractéristiques, celles qui nous semblent les plus significatives dans le cadre de notre travail. Commençons par un trait qui caractérise, selon Pascal Payen, l'ensemble des catalogues de l'*Enquête* et qui assurerait leur originalité par rapport aux catalogues homériques. Selon cet auteur, dans l'*Enquête*, au lieu de se centrer notamment sur les cités et

⁹⁶³ PAYEN, 1997, p. 101: « (...) le recours au verbe *katalegein* confirme, chez Hérodote, la connaissance de ce procédé narratif, mais aussi le refus de se soumettre au modèle épique, à la liste consacrée de guerriers ou de rois. »

⁹⁶⁴ Cf. PAYEN, 1997, p. 100 : « L'*Enquête* comporte des inventaires dont l'ascendance épique paraît indéniable. Lors du soulèvement contre l'empire de Darius, les Ioniens décident de défendre Milet par mer. Aussitôt, suit le *Catalogue des vaisseaux* ioniens rassemblés à Ladé en 494 [HÉRODOTE, VI, 8]; chaque brève notice se compose du nom du peuple, du nombre de vaisseaux, et l'ensemble est résumé *in fine* par le total des trois cent cinquante-trois cent trières. Le plus connu et le plus étendu est assurément le long catalogue des forces rassemblées par Xerxès pour envahir la Grèce (...). » Voir aussi : PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 4-8.

⁹⁶⁵ Voir dans ce sens cette remarque faite par LEWIS, David, « Persians in Herodotus », *Selected Papers in Greek and Near Eastern History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 345-361, p. 347: « (...) The list of Xerxes' force is a more complex matter (...). The temptation has been felt to treat the whole list as a compilation from an ethnographic base, a literary invention to match the Homeric Catalogue of Ships, carrying the implication, which some have found incredible, that Xerxes was accompanied by men from all his people ». Article qui a tout d'abord paru dans: RAUBITSCHKEK, *The Greek Historians: Literature and History: Papers Presented to A. E. Raubitschek*, Saratoga, Calif.: ANMA Libri for Dept of Classics, Stanford University, 1985, p. 101-117.

⁹⁶⁶ Voir plus récemment : NICOLAI, Roberto, « Κατ'ἔθνη καὶ κατὰ πόλεις. From Catalogues to Archaeology », in TSAKMAKIS, Antonis; TAMIOLAKI, Melina (eds.), *Thucydides between History and Literature*, Berlin, De Gruyter, 2013, p. 139-151, p. 144: « Herodotus introduces the beginning of the Second Persian war in the first part of Book 7, that clearly has the function of a proem. The presence in Herodotus of two models, *Iliad* Book 2 and Aeschylus' Persians is being investigated by Pietro Vannicelli (...). As far as the structure is concerned, Herodotus recognizes the function of *Iliad* 2 and picks up several of its components: the assembly (7.8), the dream, that appears four times in Herodotus (7.12; 7.14; 7.17; 7.19), the lengthy catalogue of troops (7.59-100). »

les héros de la guerre « (...) Hérodote a imposé une pratique toute différente de la liste qui place désormais au centre du processus narratif les peuples, les pays et les coutumes (*nomoi*). »⁹⁶⁷. Une lecture comparative des entrées des catalogues des vaisseaux homérique et hérodotéen mentionnés ci-dessus confirme effectivement la remarque.

Dans le cas du catalogue homérique, chacune des 29 entrées se compose fondamentalement des données suivantes : le(s) nom(s) d'une certaine région dont le peuple est venu au combat ; le(s) nom(s) respectif(s) du/des guides de chacun de ces peuples – à propos de qui nous sera présenté, dans la plupart de cas, quelques données d'ordre généalogique ; ainsi que le nombre des vaisseaux. Voyons, à titre d'exemple, la sixième et la septième entrée du Catalogue des vaisseaux :

Οἱ δ' ἄρ' Ἀθήνας εἶχον, ἐυκτίμενον πτολίεθρον,
 δῆμον Ἐρεχθῆνος μεγαλήτορος, ὃν ποτ' Ἀθήνη
 θρέφε Διὸς θυγάτηρ, τέκε δ' ἐ ζείδωρος ἄρουρα,
 καὶ δ' ἐν Ἀθήνης εἶσεν, ἐῶ ἐν πίονι νηῶ·
 ἔνθα δέ μιν ταύροισι καὶ ἀρνειοῖς ἰλάονται
 κοῦροι Ἀθηναίων περιτελλομένων ἐνιαθτῶν·
 τῶν αὐθ' ἡγεμόνευ' υἱὸς Πεπεῶο Μενεσθεύς·
 τῷ δ' οὗ τῷ τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ' ἀνήρ
 κοσμηῆσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας·
 Νέστωρ οἶος ἔριζεν· ὁ γὰρ προγενέστερος ἦεν·
 τῷ ἅμα πεντήκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.

Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας,
 στήση δ' ἄγων ἴν' Ἀθηναίων ἴσταυτο φάλαγγες.

Ensuite ceux d'Athènes, la belle cité,
 peuple d'Érechthée, enfant de la glèbe, qu'Athéné,
 fille de Zeus, jadis éleva, puis installa à Athènes, dans son riche sanctuaire.
 Aussi les fils des Athéniens lui offrent-ils là
 taureaux et agneaux à chaque jour de l'année.

⁹⁶⁷ À propos de la place centrale et de la signification de *nomos* dans l'*Enquête*, cf. PAYEN, 1997, p. 103-104 : « (...) *nomos* désigne avant tout dans l'*Enquête* l'ensemble de ce qui est normal dans la conduite d'un groupe humain (...). Il s'agit (...) de toutes les pratiques sociales dont l'ethnologie moderne a constitué son domaine d'étude. Ce terme syncrétique est dans l'*Enquête*, un gardien de la mémoire des peuples. Les synonymes *ta nomaia*, *ta nomima*, *ta èthea*, ou plus rarement *ho tropos*, sont invariablement suivis, comme *nomos*, d'un nom de peuple (...). /Mais les coutumes ne sont pas isolées. Elles appartiennent en propre à un 'peuple', inséparable de son 'territoire'. Ainsi, les termes *ethnos* (peuple) et *khôré* (territoire, pays, terre, région, contré), ou son équivalent plus rare *gè*, consolident-ils l'unité de ce champ sémantique. »

Ceux-là obéissent au fils de Pétéôs, Ménesthée,
 qui n'a point encore trouvé son égal parmi des mortels d'ici-bas
 pour ranger les chars et les hommes d'armes.
 Nestor seul, peut lutter avec lui, parce qu'il est son aîné.
 Il a sous ses ordres cinquante nefes noires.

De Salamine, Ajax amène douze nefes ;
 Il les a conduites et postées où sont postés déjà les bataillons d'Athènes⁹⁶⁸.

Dans le cas du catalogue de l'armée de Xerxès – et notamment de son « catalogue des vaisseaux » –, outre le nom du peuple (dont le nom du guide n'est néanmoins pas mentionné) et le nombre des vaisseaux, ce sont les costumes des combattants qui sont largement décrits dans chaque entrée, c'est-à-dire des traits qui renvoient à leur *nomoi*⁹⁶⁹. À titre d'exemple nous pouvons évoquer un extrait de ce catalogue où, du fait de la présence côte à côte des peuples venus de Salamine et d'Athènes, nous pensons trouver un écho des deux passages du Catalogue des vaisseaux iliadique que nous venons de citer :

(...) Κύπριοι δὲ παρείχοντο νέας πεντήκοντα καὶ ἑκατόν, ἐσκευασμένοι ὧδε· τὰς μὲν κεφαλὰς εἰλίχατο μίτρησι οἱ βασιλέες αὐτῶν, οἱ δὲ ἄλλοι εἶχον κιτάρεις, τὰ δὲ ἄλλα κατὰ περ Ἑλλήνες· τούτων δὲ τοςάδε ἔθνεά ἐστι· οἱ μὲν ἀπὸ Σαλαμῖνος καὶ Ἀθηνέων, οἱ δὲ ἀπὸ Ἀρκαδίας, οἱ δὲ ἀπὸ Κύθνου, οἱ δὲ ἀπὸ Φοινίκης, οἱ δὲ ἀπὸ Αἰθιοπίας, ὡς αὐτοὶ Κύπριοι λέγουσιν.

(...) Les Chypriotes fournissaient cent cinquante vaisseaux, et étaient équipés ainsi : leurs rois avaient la tête enveloppée d'une mitre, les autres étaient coiffés de *kitaris* ; le reste du costume était celui des Grecs ; Il y a parmi eux des représentants de tous les peuples que voici : les uns venus de Salamine et d'Athènes, les autres de Kythnos, d'autres de Phénicie, d'autres d'Éthiopie, à ce que disent les Chypriotes eux-mêmes⁹⁷⁰.

Ceci dit, concentrons-nous davantage sur d'autres aspects qui vont nous permettre de dépasser cette perspective comparative entre les structures et les contenus de ces passages. Il

⁹⁶⁸ *Il.*, II, 546-558.

⁹⁶⁹ Voir à ce propos LEWIS, [1985], 1997, p. 359-360, où il propose que cela serait probablement dû à l'influence des travaux d'Hécateé : "I do not think that what stands as Xerxes' army-list is a unitary document. (...) I am satisfied that there is a strong case, as Armayor indicates, for believing that much of this weaponry came from the ethnographic work of Herodotus' predecessor Hecateus and not from any official list. To restate the point more fully that Armayor has yet done in print, it is at least a remarkable coincidence that the two points where we know what Hecateus [*FGrH* IF287] said about people's costumes find their exact reflection in Herodotus."

⁹⁷⁰ HÉRODOTE, VII, 90.

s'agit à présent d'aller au-delà des analyses qui ont cherché à souligner les innombrables « gestes intertextuels » de ce dénombrement des forces de Xerxès par Hérodote envers le dénombrement des forces achéennes⁹⁷¹. Ce que Ioanna Papadopoulou-Belmehti a notamment cherché à faire dans son article « Hésiode, Homère, Hérodote : forme catalogique et classifications génériques ».

En effet selon l'helléniste – influencée notamment par les études qui ont cherché à mettre en relief le statut épistémologique propre à cette forme discursive⁹⁷² –, les « gestes intertextuels » en matière de catalogue que nous trouvons dans l'*Enquête* doivent être lus non seulement comme une sorte d'héritage énonciatif, mais aussi comme l'écho révélateur d'une 'philosophie' catalogale qui remonterait sans équivoque à Homère et dont la caractéristique essentielle est l'absence de toute prétention à l'exhaustivité. Dans ce sens, Ioanna Papadopoulou-Belmehti souligne que, si d'une part, la perspective critique qui régit la pratique catalogale dans les poèmes d'Homère a eu comme contre-modèle la pratique 'originale' de l'« école hésiodique »⁹⁷³, dans l'*Enquête*, ce contre-modèle se trouve incarné par la pratique généalogique (envisagée comme une sous-catégorie de la forme catalogique) telle qu'elle aurait été pratiquée, entre autres, par Hécateé⁹⁷⁴.

Pour le reste, si du côté homérique pareille opposition serait liée au fait que l'accès à tout savoir y était conçu comme un attribut dérivé du monde divin, une conception dont nous trouvons un exemple notable dans l'invocation qui précède le Catalogues des vaisseaux de l'*Iliade* (v. 488 : πληθὺν δ' οὐκ ἄν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω), Ioanna Papadopoulou-Belmehti souligne que, du côté hérodotéen, à défaut d'un témoignage direct de sa part,

⁹⁷¹ Cf. PAPAPOULOU-BELMEHTI, 2006, p. 86 : « Dans la symbolique de l'*Enquête*, qui depuis le préambule, se place sous le signe épique, la mise en scène de la progression des forces de Xerxès vers l'Europe renvoie très concrètement à l'affrontement iliadique entre Grecs et Asiates. (...) La mise en œuvre visuelle du catalogue des forces, qui se déroule sous le signe du spectacle (θεῶμαι marquant le début et la fin de ce long récit [VII, 56 ; 100]), constitue une autre trace importante de transposition de la technique homérique, qui consiste à manipuler la forme catalogique pour produire un effet visuel (articuler donc le catalogique au visuel). (...) Comme dans le Catalogue des Vaisseaux iliadique un récit de rêves prémonitoires précède l'énumération des forces de Xerxès. »

⁹⁷² I. Papadopoulou-Belmehti renvoie notamment aux travaux de KRISCHER, 1971 et à ceux de COULOUBARITSIS, 1992, 2006.

⁹⁷³ Cf. PAPAPOULOU-BELMEHTI, 2006, p. 81, note 12, où cette auteure explicite qu'à son avis il est « (...) impossible de dissocier l'étude du *katalegein* de l'option narrative plus générale de l'école homérique face à celle hésiodique (...). »

⁹⁷⁴ Cf. HÉRODOTE, II, 143. Voir à ce propos PAPAPOULOU-BELMEHTI, 2006, p. 78-80. En fait, cette perspective est rendue bien évidente dès le résumé de cet article dont l'objectif est de « (...) montrer que la manipulation de la forme catalogique est un critère d'innovation autant de l'école homérique face à l'école hésiodique que d'Hérodote face au style historiographique dominant. » Pour une approche qui pourtant ne suggère pas une position des pratiques catalogales d'Hérodote et d'Hécateé, voir PAYEN, 1997, p. 99 : « Énumérer, décrire, raconter, participent donc, dans la poésie épique, d'une même opération, et c'est sur le fond de cette poétique du *Catalogue* qu'écrivent Hécateé et Hérodote. »

l'impossibilité d'exhaustivité catalogique est due soit à une reconnaissance des limites des λόγοι dont Hérodote dispose, soit tout simplement à l'établissement de son absence de pertinence⁹⁷⁵. Citons, en ce sens, deux exemples hérodotéens liés au texte même du catalogue de l'armée de Xerxès :

Ὅσον μὲν ἕκαστοι παρεῖχον πλῆθος ἐς ἀριθμον, οὐκ ἔχω εἰπεῖν τὸ ἀτρεκέες (οὐ γὰρ λέγεται πρὸς οὐδαμῶν ἀνθρώπων) (...).

À quel nombre d'hommes s'élevait le contingent fourni par chaque nation, je ne puis le dire avec exactitude, car personne ne le dit (...).⁹⁷⁶

Τούτοισι πᾶσι καὶ τοῖσι ἐς τὸν πεζὸν τεταγμένοισι αὐτῶν ἐπῆσαν ἕκαστοι ἐπιχόριοι ἡγεμόνες τῶν ἐγῶ, οὐ γὰρ ἀναγκαίη ἐξέρογομαι ἐς ἱστορίας λόγον, οὐ παραμύθημα.

À la tête de tous ces hommes, comme de ceux qui étaient rangés dans l'armée de terre, comme de ceux qui étaient chez les indigènes, dont je ne m'arrête pas à faire mention, n'y étant pas obligé du point de vue de l'étendu des recherches⁹⁷⁷.

À la lumière de ce qui précède, il n'est pas surprenant que, dans le cas d'une étude des catalogues de l'*Enquête*, la question de la valeur historique de ces énoncés ne va pas non plus manquer de se poser⁹⁷⁸. Rappelons que le passage du catalogue de l'armée de Xerxès a notamment tenu une place privilégiée dans le cadre de certaines études consacrées à la problématique de (la fiabilité) des « sources » qui auraient permis à Hérodote d'écrire son *Enquête*⁹⁷⁹. Ces travaux touchent, de toute évidence, une question de fond qui est bien plus large, il s'agit de la question de la vérité des renseignements sur le passé que nous trouvons dans le

⁹⁷⁵ Cf. PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 87-88 : « (...) Aussi, Hérodote ouvre la partie proprement énumérative de son catalogue par une phrase qui fait écho au vers II, 488 de l'*Iliade* (...). De même, 'qui pourrait nommer tous ceux qui viennent animer le combat' autour du cadavre de Patrocle (XVII, 260-261) ? Difficile de 'tout nommer', l'exhaustivité relève uniquement du divin (XII, 176 : ἀργαλέον δέ με ταῦτα θεὸν ὡς πάντ' ἀγορεύσαι) et c'est un point autour duquel est construite la 'philosophie' homérique des catalogues. (...) Hérodote substitue aux Muses la parole contemporaine des *logoi* : il ne pourra pas donner les chiffres par contingent (...) puisque son œuvre ne conserve des *logoi* à ce propos, signifiant ainsi le statut propre à son œuvre, qui ne prétend pas à l'inspiration surnaturelle. »

⁹⁷⁶ HÉRODOTE, VII, 60. Nous reprenons le texte et la traduction de l'édition : HÉRODOTE, *Histoires*, éd. et trad. par LEGRAND, Philippe-Ernest, Paris (Les Belles Lettres), Livre VII (Polymnie), 1951, rééd. Paris 1986.

⁹⁷⁷ HÉRODOTE, VII, 96.

⁹⁷⁸ À ce point de notre travail, nul besoin d'insister davantage sur le fait que cela fait bel et bien écho à la perspective présente dans la plupart des études consacrées au « Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade* », donc à l'embarras qu'elle implique.

⁹⁷⁹ Nous n'avons pas l'intention de revenir en détail sur cet aspect. Voir plus récemment à ce propos : HORNBLLOWER, Simon, "Herodotus and his Sources of Information", in BAKKER (ed.), 2002, p. 373-386.

texte de l'*Enquête*. Cela inclut, bien entendu, certaines études cherchant à éclairer en particulier les moyens par lesquels Hérodote aurait pu se renseigner sur le passé des Perses⁹⁸⁰. À ce propos, nous tenons à mentionner comme un exemple, la conclusion présentée dans un article de David Lewis : « Persians in Herodotus », où – sans avoir pourtant la prétention d'apporter une réponse définitive aux questions posées par ce passage – l'auteur n'hésite pas à suggérer que ce catalogue hérodotéen est peut-être le seul passage pour lequel il vaut la peine d'essayer de mesurer la valeur documentaire⁹⁸¹.

Cette perspective se trouve renforcée autant par Pascal Payen⁹⁸² que par Ioanna Papadopoulou-Belmehdi. Cette dernière finit néanmoins par proposer une lecture qui cherche à éviter une opposition trop simpliste entre valeur historique et valeur littéraire⁹⁸³. C'est pourquoi son analyse du catalogue de l'armée de Xerxès prend le parti d'attester sa fonction polyvalente, voire « historiopoïétique »⁹⁸⁴, une fonction qui serait du reste extensible à tous les catalogues hérodotéens. Ainsi, le but d'Ioanna Papadopoulou-Belmehdi est-il de mettre en relief une pragmatique catalogale qui serait propre aux catalogues de l'*Enquête*, qui se trouverait liée à leur fonction narrative éminemment argumentative et qui ferait volontiers écho à celle exercée par les catalogues iliadiques⁹⁸⁵.

L'analyse comparative de la longueur du catalogue de Xerxès et de celle du « Catalogue des vaisseaux » de l'*Iliade* va apparaître encore une fois pertinente pour valider cette hypothèse. Car si la longueur, en termes narratifs et au vu des chiffres affichés par le premier, voire sa

⁹⁸⁰ Voir à ce propos LEWIS, [1985], 1997, p. 345 : «Historians are not unaware that Herodotus' truthfulness has been challenged from time to time, but on the whole they take no notice. To speak frankly, they have to ignore such criticisms or be put out of business, particularly when dealing with Persian history.» Voir aussi FLOWER. Michael, «Herodotus and Persia», in DEWALD, Carolyn; MARINCOLA, John (eds.), *The Cambridge Companion to Herodotus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 274-289, p. 278-279.

⁹⁸¹ LEWIS, [1985], 1997, p. 360 : «I concede (...) that there is a good deal in the list of Xerxes' army which is not documentary, but this is not the same thing as conceding that there is no documentary core at all. In fact, this may be the single case where is legitimate to try unwind Herodotus and disentangle what he gives us into separate strands.» Passage évoqué par PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 89 : « (...) ce catalogue est peut-être le seul cas, selon D. Lewis, où il vaut la peine d'essayer de départager noyau 'documentaire' et ce qui relève de la transformation littéraire. »

⁹⁸² Voir dans ce sens : PAYEN, 1997, p. 102 : « (...) Même si Hérodote eut peut-être accès à des sources écrites perses, et si cette énumération des forces rassemblées à Doriscos par Xerxès est un document important sur l'état de l'Empire achéménide, sa valeur littéraire ne doit pas être surestimée. »

⁹⁸³ Voir dans ce sens PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 14, note 61, où l'auteur tient d'ailleurs à souligner sa méfiance envers la notion de 'document pur'.

⁹⁸⁴ Cf. : PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 89 (note 62), où pour l'emploi du terme « historiopoïétique » elle renvoie à CALAME, 2000, p. 128-130.

⁹⁸⁵ Cf. PAPADOPOULOU-BELMEHDI, 2006, p. 90, où du reste l'auteure renvoie, et ce n'est pas un hasard, aux travaux de S. Perceau qui, comme nous l'avons vu, a elle aussi cherché à souligner une pragmatique propre aux énoncés en catalogues de l'*Iliade* : « 'La situation de communication en catalogue se caractérise constamment dans l'*Iliade* par une certaine solennité liée à une conjoncture d'urgence ou de crise'. Le catalogue hérodotéen obéit à cette logique en exprimant la solennité du moment : son 'expansion' narrative augure la mauvaise suite, en bâtissant la longue liste des 'futurs' vaincus. Dans l'*ainos*, en effet, le sens d'un passage est rendu clair par la suite des événements. »

‘démésure’, se prête à annoncer la défaite de cette armée, le niveau remarquable de détails, voire l’expansion narrative du catalogue des Achéens – qui du reste contraste avec la faiblesse des détails qui caractérise le catalogue des forces alliées troyennes – contribue, en revanche à prédire la victoire de cette grande armée⁹⁸⁶. Autrement dit, dans l’un et l’autre cas, bien que les auteurs de ces « catalogues » aient éventuellement pu consulter une liste officielle des combattants, il n’a jamais été question de les transcrire mais, bien plutôt, de les adapter aux besoins propres de leurs textes.

Il va sans dire qu’Ioanna Papadopoulou-Belmehdi avait déjà constaté qu’il était possible que, dans l’*Enquête*, le choix d’effectuer un « parcours » catalogique suive toujours une sorte de logique généalogique qui, en quelque sorte, « met en marche le temps intra-textuel » une fois qu’une telle logique se lie aux besoins de la narration. Pour renforcer ses hypothèses Ioanna Papadopoulou-Belmehdi mobilise les conclusions avancées par Irène de Jong dans son article « Narrative Unity and Units ». Dans cet article où Irène de Jong réexamine les débats autour de la question de l’unité narrative de l’*Enquête*, est souligné le fait que, dans l’*Iliade*, ce qui semble orienter le choix et l’ordre des faits, voire aussi ceux des « épisodes » évoqués⁹⁸⁷, se trouve toujours lié aux intérêts présents de la narration qui est en train de se déployer, et non pas à un idéal générique de vérité. L’une des conséquences les plus remarquables de ces choix narratifs est la production d’une structure chronologique globale qu’Irène de Jong n’hésite pas à qualifier d’anachronique⁹⁸⁸.

Pour le reste, rappelons qu’Ioanna Papadopoulou-Belmehdi a tenu à reprendre également les conclusions plus générales avancées par Oswyn Murray dans son article « Herodotus and Oral

⁹⁸⁶ Nous pouvons aussi retrouver une lecture parallèle dans PAYEN, 1997, p. 102-103 : « (...) Hérodote insiste à un point tel sur les processus de dénombrement de cette armada, que nous serions tentés d’y déceler un pastiche de l’*Iliade*. D’ajouts en estimations, toutes aussi précises, il avance le chiffre total de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes ! Derrière cette précision qui prend pour cible le trait le plus visible du *Catalogue* homérique, l’in vraisemblance est l’arme du pastiche et de l’ironie. (...) Hérodote dresse un *Catalogue* de vaincus, non d’Achéens promis à la victoire. »

⁹⁸⁷ Nous faisons volontiers et encore une fois écho à un passage d’Aristote que nous avons déjà évoqué et où il parle du « Catalogue des vaisseaux » en tant qu’un ἐπεισοδῖος Cf. : ARISTOTE, *Poétique*, 23, 1459a 30-37.

⁹⁸⁸ De JONG, Irène, “Narrative Unity and Units”, in BAKKER (ed.), 2002, p. 245-266, p. 253-254 : “Expanding the suggestion of Waters (K. H., “The Purposes of Dramatisation in Herodotus”, *Historia* 15, 1996, p. 157-171) and Carbonell (C.-O. “L’espace et le temps dans l’oeuvre d’Hérodote”, *Storie del Storiografia* 7, 1985, p. 138-149), I propose to call Herodotus’ structure ‘anachronical’: like Homer, he has restricted the time span of his main history, but has included a much larger period in the form of anachronies : analepses (flashbacks) and prolepses (flashforwards). He has developed this technique by changing its scale and complexity. Thus he includes many more and, above all, much longer anachronies, and complicates them by putting them in the mouths of both narrator and characters (whereas in Homer they tend to be voiced only by the characters). This thesis considerable modifies the idea of Herodotus’ structure being paratactic; the elements of his history do not follow each other like beads on a string but are placed in a temporal perspective, the past and future illuminating the present.” Cela va effectivement tout à fait dans le sens des conclusions relevées par l’analyse de la structuration du passé dans l’*Iliade*, faite par GUIEU, 2009, p. 533-674.

History ». Dans ce texte consacré à l'étude du rapport d'Hérodote à l'histoire orale, Oswyn Murray attestait que, loin d'être statique, le rapport qu'Hérodote entretenait avec ses « sources » répondait à un projet dont le but – du reste annoncé depuis le départ – n'était pas de raconter les événements tels qu'ils s'étaient déroulés mais d'exposer, par l'intermédiaire de son λόγος, les résultats d'une enquête rendue par une écriture qui s'attachait à prendre en compte des aspects d'ordre à la fois esthétique⁹⁸⁹ et moralisant⁹⁹⁰. Nous tenons à ajouter les aspects d'ordre politique, liés notamment au moment où l'*Enquête* est en plein processus de composition⁹⁹¹.

Quoiqu'il en soit, toutes ces hypothèses nous semblent d'autant plus intéressantes qu'elles rejoignent quelques-unes des conclusions que nous avons déjà vu apparaître dans les études consacrées à une analyse de la place et de la valeur du passé dans et de l'*Iliade*. Ces études, au-delà de leurs particularités dont nous avons déjà traitées⁹⁹², attestent que les évocations du passé que nous trouvons dans l'*Iliade* répondent à un besoin de pertinence et d'efficacité qui est étroitement lié aux contextes intra et extratextuels où elles se trouvent. Cet élément nous semble fondamental, puisqu'il nous paraît justifier l'éternelle aporie dans laquelle se sont toujours trouvés celles et ceux qui se sont imposés la tâche d'attester la valeur historique de l'*Iliade*, et en particulier du Catalogue des vaisseaux, sans pourtant jamais parvenir à tout à fait départager ce qui relève de ces deux domaines que nos découpages modernes de genre appellent « histoire » et « littérature »/« poésie ».

Or il nous semble qu'un auteur comme Hérodote n'a jamais été confronté à une telle aporie. En effet, Hérodote ne s'est jamais trouvé enfermé dans une place d'« historien », du reste inexistante à son époque. Par ailleurs, nous voulons souligner une autre raison : au cours de l'*Enquête*, Homère, comme référence, n'occupe pas non plus la place d'un auteur dont les œuvres auraient une valeur soit « historique » soit « littéraire »/« poétique ». Au contraire, le nom occupe la place d'un auteur dont certains passages tirés de ses œuvres – qui sans aucune doute font déjà autorité à cette époque – interviennent à titre d'argument⁹⁹³ à différents

⁹⁸⁹ Voir à ce propos les considérations présentes dans le premier chapitre : « 1.1 – Listes et catalogues : une question de forme, de style et de rhétorique ».

⁹⁹⁰ Cf. MURRAY, Oswyn, "Herodotus and Oral History", in LURAGUI, 2001, p. 16-44, p. 34: "(...) we must recognize that ultimately truth in Herodotus is a question of aesthetics and morality, as much as of fact."

⁹⁹¹ Voir dans ce sens ces remarques faites par KONTAN, 2001, p. 33-34 : "(...) Herodotus history is not contemporary with the events it describes. It was very likely written down in its final form around the beginning of the Peloponnesian War (431 B.C.), and the vision that informs it is best understood in the context of internecine warfare among the Greek cities themselves. The speech attributed to the Athenians may plausibly be read, accordingly, as constituting an appeal to Greeks generally and to Athens in particular to recognize the traits that united the two sides as opposed to the conflicting interests that had made them enemies."

⁹⁹² Voir la première partie du quatrième chapitre : « À propos des évocations du passé dans l'*Iliade* : à quoi ça sert ? »

⁹⁹³ Voir dans ce sens les considérations faites par MARCOZZI, Daria; SINATRA, Marcella; VANNICELLI, Pietro, « Tra epica e storiografia : Il « Catalogo delle navi », *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 33, 1994, p. 163-

moments. C'est d'ailleurs ce qui, notre avis, se confirme lorsque nous analysons les usages qu'Hérodote fait de passages empruntés au Catalogue des vaisseaux iliadique.

On trouve la même analyse dans l'article « Tra epica e storiografia : Il « Catalogo delle navi ». Les auteurs se sont précisément consacrés à l'analyse du rapport entre poème épique et « historiographie », par l'intermédiaire d'un examen des usages du « Catalogue des vaisseaux » dans les ouvrages de deux écrivains qu'ils considèrent comme les deux grands « historiens » du V^e siècle, Hérodote et Thucydide⁹⁹⁴ – sans pourtant mettre en question la pertinence même des notions d'« historiographie » et d'« historien » lorsqu'on parle de ces deux auteurs. Nous reviendrons par la suite sur la présence d'évocations de passages du Catalogue des vaisseaux chez Thucydide. Pour l'instant, il nous intéresse de mettre en relief que, tout en soulignant d'autres passages de l'*Enquête* où Hérodote atteste d'un usage politique des passages homériques à son époque et avant son époque, les auteurs ne laissent pas de remarquer que les évocations des passages du Catalogue des vaisseaux sont particulièrement illustratives⁹⁹⁵.

Dans ce sens, l'exemple le plus remarquable se trouve de nouveau dans le septième livre de l'*Enquête*. Il s'agit de l'évocation d'une « donnée » que l'on trouve dans le Catalogue des vaisseaux – à savoir la référence au chef du contingent athénien, Ménesthée, sans « égal parmi les mortels pour ranger les chars et les hommes d'armes »⁹⁹⁶. Cette référence est perçue comme un argument qui pourrait être utile pour renforcer le refus des Athéniens, composant l'ambassade des Grecs, d'accepter l'exigence que Gélon de Syracuse voudrait leur imposer : Gélon n'aiderait les Grecs contre les Perses qu'à la condition d'avoir lui-même le commandement et la position de chef de l'ensemble des armées grecques contre les Barbares ou, au minimum, celui de l'armée navale⁹⁹⁷. Nous reproduisons la réponse en question :

174, p. 166 : “(...) Erodoto avanza serie riserve circa la possibilità di utilizzare i dati dell'*epos* per la propria ἀποδεξις. L'autorità di Omero è invocata in relazione ad argomenti che sia dal punto di vista geografico (il fiule Oceano; gli Iperborei) sia dal punto di vista cronologico (la guerra di Troia) sono al di fuori dei limiti che Erodoto pone alla propria indagine.”

⁹⁹⁴ Cf. HÉRODOTE, VII, 157-162.

⁹⁹⁵ MARCOZZI; SINATRA; VANNICELLI, 1994, p. 167 : “(...) Erodoto presenta anche una interessante serie di passi che documentano una funzione politica dell'epica. Mi riferisco in primo luogo alla notizia del divieto delle recitazioni omeriche a Sicione da parte del tirano Clistene, perché ‘nei canti omerici Argo e gli Argivi sono quasi continuamente celebrati’ (V, 67, 1). (...) Ancora gli Ateniesi, secondo la testimonianza di Erodoto V, 94, 2, si appellano alla loro partecipazione alla guerra troiana (...) per sostenere contro i Mitilenesi la rivendicazione del possesso del Sigeo. In conclusione, Erodoto rappresenta un testimone assai importante dell'utilizzazione politica dei poemi omerici tra la fine del VII et l'inizio del V sec. a.C. (e del Catalogo, in particolare, soprattutto nel quadro di rivendicazioni territoriali).”

⁹⁹⁶ *Il.* II, 552-554 : “(...) Μενεσθεύς· τῶ δ' οὐ πῶ τις ὁμοῖος ἐπιχηρόνιος γένηται ἀνήρ κοσμήσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας·

⁹⁹⁷ Pour une analyse des usages du passé épique dans ce passage d'Hérodote voir : GRETHLEIN, Jonas, “The Manifold Uses of the Epic Past: the Embassy Scene in Herodotus 7. 153-163”, *American Journal of Philology*, 127, 2006, p. 485-509.

Ὅσον μὲν νυν παντὸς τοῦ Ἑλλήνων στρατοῦ ἐδέο ἡγέεσθαι, ἐξήρκεε ἡμῖν τοῖσι Ἀθηναίοισι ἡσυχίην ἄγειν, ἐπισταμένοισι ὡς ὁ Λάκων ἰκανός τοι ἔμελλε ἔσεσθαι καὶ ὑπὲρ ἀμφοτέρων ἀπολογεόμενος· Ἐπεῖτε δὲ ἀπάσης ἀπελαυνόμενος δέαι τῆς ναυτικῆς ἄρχειν, οὕτω ἔχει τοι· οὐδ' ἦν ὁ Λάκων ἐπίη τοι ἄρχειν αὐτῆς, ἡμεῖς ἐπήσομεν. Ἡμετέρη γὰρ ἐστὶ αὕτη γε μὴ αὐτῶν βουλομένων Λακεδαιμονίων· τούτοισι μὲν ὧν ἡγέεσθαι βουλομένοισι οὐκ ἀντιτείνομεν, ἄλλω δὲ παρήσομεν οὐδενὶ ναυαρχεῖν. Μάτην γὰρ ἂν ὧδε πάραλον Ἑλλήνων στρατὸν πλεῖστον εἴημεν ἐκτημένοι, εἰ Συρηκοσίοισι ἐόντες Ἀθηναῖοι συγχωήσομεν τῆς ἡγεμονίας, ἀρχαιότατον μὲν ἔθνος παρεχόμενοι, μῦνοι δὲ ἐόντες οὐ μετανάσται Ἐννήνων· τῶν καὶ Ὅμηρος ὁ ἐποποιὸς ἄνδρα ἄριστον ἔφησε ἐς Ἴλιον ἀπικέσθαι τάξαι τε καὶ διακοσμηῆσαι στρατόν⁹⁹⁸.

Tant que tu réclamais le commandement de toutes les forces des Grecs, nous nous contentions, nous autres Athéniens, de garder le silence, sachant bien que le Lacédémonien serait capable de défendre en te répondant ses intérêts et les nôtres. Mais maintenant que, te voyant refuser le commandement de toutes les forces, tu demandes celui de la flotte, voici pour toi : même si le Lacédémonien te concède le commandement, nous, nous ne te le concédons pas ; car il nous appartient, si du moins les Lacédémoniens ne veulent pas l'exercer ; à ceux-là, s'ils le veulent, nous ne le disputons pas ; mais nous ne le céderons à personne d'autre. Ce serait en vain, dans ce cas, que nous posséderions la plus forte marine de la Grèce, si, étant Athéniens, nous abandonnions le commandement à des Syracusains, nous qui représentons le peuple plus ancien de la Grèce et qui sommes les seuls parmi les Grecs à n'avoir pas changé de demeure, alors que l'un de nous, venu au siège d'Ilion, fut, au dire du poète Homère, l'homme le plus habile à ranger et à ordonner une armée. Dans ces conditions, nous pouvons, sans encourir de reproches, parler comme nous parlons.

Concluons donc ce bref survol à propos de la présence d'énoncés en catalogue et d'exemples d'évocations de passages du Catalogue des vaisseaux dans l'*Enquête*. Nous avons souligné leur fonction éminemment argumentative, adaptée aux contextes intra et extratextuels où ils se trouvent. Ainsi, si nous comprenons qu'Hérodote fait sans aucun doute preuve de reconnaissance de l'autorité des poèmes homériques, cette autorité ne se joue pas pourtant en termes d'un possible partage entre ce qui serait historique, donc utile, et ce qui serait poétique et donc moins opportun. Par conséquent, le passage du Catalogue des vaisseaux ne saurait être un passage à la valeur particulière, voire à la valeur plus historique que d'autres.

⁹⁹⁸ Cf. HÉRODOTE, VII, 161.

Afin de prolonger notre étude des usages du Catalogue des vaisseaux dans l'œuvre des auteurs de l'époque classique, passons maintenant à l'analyse de *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide.

2- Les fonctions du νεῶν καταλόγος et d'autres « catalogues » dans *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide

Quoique moins nombreux que pour l'*Enquête* d'Hérodote⁹⁹⁹, il existe cependant un nombre considérable de travaux qui ont déjà été consacrés à la question de la présence d'échos homériques dans *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide¹⁰⁰⁰. Nous n'avons évidemment pas la prétention de reprendre ces débats sous leurs nombreux aspects. Limitons-nous à rappeler qu'outre l'évident point en commun entre l'*Iliade*, l'*Enquête* et *La Guerre du Péloponnèse* qu'est leur sujet central – une guerre entreprise par les « Grecs »¹⁰⁰¹ –, il y a également de nombreux aspects d'ordre narratif qui permettent de rapprocher les techniques de composition de ces ouvrages¹⁰⁰².

Dans cette perspective, ne saurait donc passer sous silence la présence dans *La Guerre du Péloponnèse* de listes, voire d'autres « catalogues » – sur lesquels nous allons revenir – et, moins encore les références explicites faites par Thucydide au célèbre Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*. Ceci est d'autant plus important que Thucydide fut le premier de tous les auteurs

⁹⁹⁹ Cf. MACKIE, Christopher, "Homer and Thucydides: Corcyra and Sicily", *The Classical Quarterly*, vol. 46, n°. 1, 1996, p. 103-113, p. 112: "(...) there is certainly no scholarly unanimity that Homer's epic exert a strong *direct* influence on Thucydides narrative and speeches. Even Hornblower, who is very conscious of Homeric influences is equivocal here. By comparing Herodotus, whose language 'closer to the surface of Homer', he points to problems in stablishing direct reminiscences. One aspect of Herodotean dimension is the extent to which Thucydides is influenced by Homer *indirectly*, through Herodotus, whose epic treatment of historic topics may have found its way into the *History*."

¹⁰⁰⁰ Dans ce sens nous renvoyons aussi à l'article plus récent – et notamment à ses références bibliographiques – de RENGAKOS, Antonios, "Thucydides Narrative: The Epic and Herodotean Heritage", in RENGAKOS, Antonios; TSAKMAKIS, Antonis (eds.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden-Boston, Brill, 2006, p. 279-300.

¹⁰⁰¹ Nous reprenons, NICOLAI, Roberto, "Thucydides Archaeology: Between Epic and Oral Traditions", in LURAGHI, 2001, p. 263-285, p. 284 : "Beside the many and obvious differences between epic and Thucydides' works, there is a notable element of continuity. Just as the *Iliad* tells of one single war – or rather of some moments chosen from the last year of the Trojan War – so does Thucydides limit himself to Peloponnesian War."

¹⁰⁰² Nous reprenons RENGAKOS, p. 279 : "In Thucydides' *History of the Peloponnesian War*, two important features of the historian's narrative art point to the double legacy of the Homeric and Herodotus *Histories* in this work. The first of these features is the use of the third kind of narration mentioned by Plato in a famous passage (*Rep.* 392c-394b), namely the mixed narrative form that combines plain narration (ἀπλή διήγησις) with μίμησις, the reproduction of direct speech. The second is the so-called 'internal focalization' (in Genette's terms), namely the insight into the thoughts and emotions of different individuals that Thucydides offers his readers by means of the constant, almost excessive, use of verbs of 'internal process', which describes knowledge, thoughts, and intentions of the individuals."

dont les textes nous sont parvenus, à parler de ce passage en employant les termes que toute une tradition de commentateurs allait au fur et à mesure cristalliser en expression consacrée : « νεῶν καταλόγος »¹⁰⁰³. Cette expression n'est pas sans conséquence puisque, comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir dans la première partie de ce travail, une série impressionnantes de travaux ont été menés à la fois autour du verbe καταλέγειν et du nom καταλόγος.

Ceci dit, la première et principale affirmation que nous souhaitons mettre en question est l'idée que chez Thucydide, les usages du Catalogue des vaisseaux fourniraient « (...) un indizio de quello 'statuto' particolare di questo testo, al tentativo di definizione del quale concorre ormai oltre un secolo di filologia omerica ». Autrement dit, nous soutenons que ces usages de passages du Catalogue, plutôt que montrer la valeur particulière, voire « historique », des données du Catalogue, une valeur qu'auraient déjà soupçonnée les Anciens, attestent en réalité que la lecture de ces usages faite par les Modernes a été elle aussi fortement influencée par leur conviction d'une supposée authenticité documentaire de ce passage. Cette conviction s'est pourtant montrée incompatible avec la fonction même, c'est-à-dire en contexte, des énoncés en catalogue de l'*Illiade*, telle que les études menées par Sylvie Perceau que l'ont précisée.

Ainsi, afin de considérer avec plus de justesse les passages où Thucydide évoque certains vers du νεῶν καταλόγος, il convient à notre avis, et tout d'abord, de préciser ce qui (dans un texte où le sujet est un conflit contemporain) a motivé Thucydide à faire un retour à d'autres conflits et, en particulier, à un conflit aussi éloigné dans le temps que la Guerre de Troie. Ce détour doit d'autant plus être expliqué qu'il imposait à Thucydide d'avoir recours, de manière incontournable, aux λόγοι poétiques et à ceux produits par les λογογράφοι et, en ce qui concerne la Guerre de Troie, à un λόγος poétique bien précis, celui d'Homère¹⁰⁰⁴.

Rappelons en effet que Thucydide a témoigné à maintes reprises et tout au long de son œuvre de sa méfiance à l'égard des λόγοι qui avaient précédé le sien. Il justifiait sa suspicion par les habitudes des poètes et des logographes d'amplifier les faits qu'ils racontaient et de

¹⁰⁰³ Voir à ce propos: MARCOZZI; SINATRA; VANNICELLI, 1994, p. 173: “ (...) la particolarissima attenzione dedicate da Tucidide al *Catalogo delle Navi*, che, como abbiamo visto, appare la fonte epica da lui maggiormente utilizzata sia per numero que per qualità di citazioni. Si ha quasi l'impressione che Tucidide, resoso conto delle possibilità offerte dal *Catalogo*, ricorra frequentemente ad esso con una sorta di entusiasmo intellettuale, e non è forse un caso que nelle sue *Storie* si trovi la prima attestazione del titolo 'Catalogo delle Navi'.”

¹⁰⁰⁴ NICOLAI, 2001, p. 267 : “ (...) For the Trojan war the only source is Homer, given that the archaeological evidence is not reliable. (...)”

privilegier, plus que le vrai, leur quête d'un agrément auprès de leur public¹⁰⁰⁵. Ceci n'a certes pas empêché pour autant leur usage, et notamment (mais pas seulement¹⁰⁰⁶) dans le chapitre d'ouverture de la *Guerre du Péloponnèse* – ladite « ἀρχαιολογία »¹⁰⁰⁷. Il y est alors question à la fois d'introduire l'objet de ce συγγραφεύς, à savoir la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens, et de justifier la pertinence de ce choix :

Θουκυδίδες Αθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πῶν Πελοποννησίων καὶ Αθηναίων ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους (...). Κίνησίς γὰρ αὕτη δ ἡ μεγίστη τοῖς Ἑλλησιν ἐγένετο καὶ μέρει τινὶ τῶν βαρβάρων, ὡς δὲ εἰπεῖν καὶ ἐπὶ πλεῖστον ἀνθρώπων.

Τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα σαφῶς μὲν εὐρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατον ἦν, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι ξυμβαίνει, οὐ μεγάλα νομίζω γενέθαι οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα.

Thucydide d'Athènes a raconté comment se déroula la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens. (...) Ce fut bien la plus grande crise qui émut la Grèce et une fraction du monde barbare : elle gagna, pour ainsi dire, la majeure partie de l'humanité.

De fait, pour la période antérieure et les époques plus anciennes encore, on ne pouvait guère, vu le recul du temps, arriver à une connaissance parfaite, mais, d'après les indices qui, au cours des recherches les plus étendus, m'ont permis d'arriver à une conviction, je tiens que rien n'y prit de grandes proportions, les guerres pas plus que le reste.¹⁰⁰⁸

¹⁰⁰⁵ Pour une caractérisation de traits qui seraient propres aux ποιηταὶ et λογογράφοι voir, parmi d'autres : THUCYDIDE, I, 21 : « (...) καὶ οὔτε ὡς ποιηταὶ ὑμνήκασι περὶ αὐτῶν ἐπὶ τὸ μείζον κοσμοῦντες μᾶλλον πιστεύων, οὔτε ὡς λογογράφοι ξηθέσαν ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῇ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον (...)»

¹⁰⁰⁶ En effet, Thucydide admet, si besoin, l'usage de ce que disent les ποιηταῖς, comme nous pouvons voir dans l'introduction du livre VI, 1 : « (...) ἀρκείτω δὲ ὡς ποιηταῖς τε εἴρηται καὶ ὡς ἕκαστός πη γινώσκει περὶ αὐτῶν. » Nous y reviendrons.

¹⁰⁰⁷ Voir à ce propos : PAYEN, Pascal, « Archaisme et époque archaïque en Grèce ancienne. Remarques sur la constitution d'une origine (XVI^e-XX^e siècles) », *Ktéma*, 31, 2006, p. 17-31, p. 17 : « (...) Thucydide expose, au début de La Guerre du Péloponnèse, ce que furent les premiers temps des sociétés grecques avant Minos et la Guerre de Troie jusqu'au conflit contre les Mèdes, mais lui ne désigne jamais ces origines par les termes ἀρχή, ἀρχαῖος, ἀρχεσθαι ; toujours Thucydide les qualifie « temps d'avant » (πρότερον, τὰ πρότερα), ou, plus souvent, de « temps d'autrefois » (τὰ παλαιά), s'inscrivant par avance en faux contre l'appellation ἀρχαιολογία par laquelle le scholiaste désigne ce passage et que toute la tradition a adoptée. »

¹⁰⁰⁸ Cf. THUCYDIDE, I, 1. Texte grec et traduction : THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, éd. et trad. De ROMILLY, Jacqueline, Paris, Les Belles Lettres, t. I (Livre I) 1983, rééd. Paris 2003.

De la lecture de cet extrait il ressort nettement que l'élément mis en évidence par Thucydide pour justifier son choix ne se trouve pas simplement, ni premièrement, dans le fait que, de par sa proximité dans le temps, il serait capable de nous raconter en détail ce qu'il a vu¹⁰⁰⁹, c'est-à-dire le déroulement de la Guerre du Péloponnèse. Ce qui justifie son choix c'est, bien plutôt, sa conviction qu'aucun conflit n'a jamais pris, auparavant, les mêmes proportions que celui-là¹⁰¹⁰. C'est d'ailleurs ce qu'il va, bien entendu, s'engager à démontrer par la suite.

À cet effet, Thucydide va alléguer qu'à l'exception de l'Attique, l'Ἑλλάς n'était pas anciennement, ni depuis longtemps, habitée de façon stable¹⁰¹¹. Ce qui vient justifier en grande partie l'absence d'une entreprise collective hellénique aussi imposante que la Guerre du Péloponnèse. De fait, poursuit Thucydide, le besoin même des ἔθνη vivant dans les différentes πόλεις de ce territoire commun de se revendiquer d'une désignation collective, à savoir celle d'Ἕλληνες, n'est apparu qu'occasionnellement, au moment où ils eurent besoin de « se faire aider » les uns par les autres. Par conséquent, l'imposition de cette appellation pour tous ne s'est réalisée que de façon progressive et tardive¹⁰¹².

À l'appui de son argumentation, Thucydide va évoquer le témoignage d'Homère, lequel selon lui, quoiqu'ayant vécu « (...) à une époque bien postérieure à la Guerre de Troie, n'a nulle part appliqué le nom [d'Ἕλληνες] à l'ensemble [de ceux qui sont venus en combat contre les alliés des Troyens] »¹⁰¹³. En effet, tient à préciser Thucydide, si Homère a bel et bien utilisé cette qualification, elle « (...) ne s'appliquait qu'aux compagnons d'Achille, venus de Phthiotide,

¹⁰⁰⁹ Voir à ce propos PAYEN, 2003, p. 144 : « Pour mener à bien son entreprise, Thucydide procède non par une « enquête » (...) mais à la mise par écrit (I,1,1) d'un *présent* qu'il a vu par lui-même, c'est le principe de l'**autopsie**. Loin de toute visée mémorielle, de tout *kleos*, Thucydide veut trouver (...) le moyen de comprendre les présents à venir (...) à partir du présent actuel (...). »

¹⁰¹⁰ Nous ne pouvons du reste pas oublier que, d'après NICOLAI, 2013, p. 147 : « (...) Past history is an object of interest not to reconstruct an exact sequence of events, as impossible task, but to evaluate facts according to their importance. »

¹⁰¹¹ Cf. THUCYDIDE, I, 2.

¹⁰¹² Cf. THUCYDIDE, I, 3, 2 : «δοκεῖ δέ μοι, οὐδὲ τοῦνομα τοῦτο ξύμπασά πω εἶχεν, ἀλλὰ τὰ μὲν πρὸ Ἑλληνος τοῦ Δεθκαλίωνος καὶ πάνυ οὐδὲ εἶναι ἢ ἐπίκλησις αὐτῆμ κατὰ ἔθνη δὲ ἄλλα τε καὶ τὸ Πελασγικὸν ἐπὶ πλεῖστον ἀφ' ἑαθῶν τῆν ἐπωνυμίαν παρέχεσθαι, Ἑλληνος δὲ καὶ τῶν παίδων αὐτοῦ ἐν τῆ φθιώτιδι ἰσχυσάντων, καὶ ἐπαγομένων αὐτοὺς ἐπ' ὠφελία ἐς τὰς ἄλλας πόλεις, καθ' ἑκάστους μὲν ἤδη τῆ ὀμιλία μᾶλλον καλεῖθαι Ἑλληνας, οὐ μέντοι πολλοῦ γε χρόνου ἐδύνατο καὶ ἄπασιν ἐκνικῆσαι.» Il est d'ailleurs pertinent de ne pas oublier que cet argument attestant la construction d'une identité hellénique moins restrictive comme un processus lent et dont l'accomplissement a pris du temps. De même que le territoire « hellénique » comme synonyme jadis d'une seule région, la Pélasgie, se trouvait déjà présent dans l'*Enquête* (II, 51, 56), quoique Hérodote n'invoque pas Homère comme témoin.

¹⁰¹³ Cf. THUCYDIDE, I, 3, 3 : «Τεκμηριοῖ δὲ μάλιστα Ὅμηρος. Πολλῶ γὰρ ὕστερον ἔτι καὶ τῶν Τρωικῶν γενόμενος οὐδαμοῦ τοὺς ξύμπαντας ὠνόμασεν οὐδ' ἄλλους (...).»

qui furent précisément, les premiers Hellènes ; et il emploie dans ses poèmes les termes de Danaens, d'Argiens, d'Achéens. »¹⁰¹⁴

Nous ne trouvons aucun éclaircissement de la part de Thucydide à propos des significations de ces trois derniers termes. Quoiqu'il en soit, ce passage nous intéresse en particulier puisqu'il s'agit sans aucun doute ici de la première évocation directe de vers empruntés à un passage précis de l'*Iliade*, en l'occurrence ceux qui ouvrent la présentation du contingent commandé par Achille. L'unique attestation du terme « Ἕλληνες » – dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée* –, ainsi que l'une des cinq attestations du mot « Ἑλλάς » que nous trouvons dans l'*Iliade*, se trouvent à cette entrée. S'y rencontre également l'une des quatre occurrences du vocable « Ἀχαιοὺς » que nous trouvons dans l'ensemble de ce « catalogue » des combattants achéens¹⁰¹⁵ :

νῦν αὖ τοὺς ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον,
οἳ τ' Ἄλον οἳ τ' Ἀλοπην οἳ τε τρηχῖν' ἐνέμοντο,
οἳ τ' εἶχον Φθίην ἠδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα,
Μυρμυδόνες δὲ καλεῦντο καὶ Ἕλληνες καὶ Ἀχαιοί,
τῶν αὖ πεντήκοντα νεῶν ἦν ἀρχος Ἀχιλλεύς¹⁰¹⁶.

Voici encore les gens de l'Argos Pélasgique
– ceux d'Ale, d'Alope, de Tréchis –,
ceux de la Phthie aussi et de l'Hellade aux belles femmes.
On leur donne les noms de Myrmidons, Hellènes, Achéens.
Achille commande à leurs cinquante nefes.

À partir de ce premier exemple, nous pouvons déjà mettre en relief ce que semblent être les motivations, (doublement) utiles à Thucydide, celles qui requièrent, dès le début de son ouvrage, l'évocation d'Homère et, en particulier celle du Catalogue des vaisseaux. A notre avis, ces motivations ne sauraient se confondre avec une tentative de la part de l'historien

¹⁰¹⁴ Cf. THUCYDIDE, I, 3, 3 : “(...) ἢ τοὺς μετὰ Ἀχιλλέως ἐκ τῆς Φθιώτιδος, οἵπερ καὶ πρῶτοι Ἕλληνες ἦσαν· Δαναὺς δὲ ἐν τοῖς ἔπεισι καὶ Ἀργείους καὶ Ἀχαιοὺς ἀνακαλεῖ. (...)”

¹⁰¹⁵ Comme nous avons déjà souligné dans la deuxième partie de ce travail, l'*Iliade* présente 606 attestations du terme « Achéens » (auxquels s'ajoutent 2 exemples au singulier), dont 4 se trouvent dans le « Catalogue des vaisseaux » : v. 530, 684, 702, 722. Rappelons encore que dans le proème de ce même catalogue, v. 487, nous trouvons le terme Danaens, de même que dans le v. 674. Pour une attestation du mot Argiens encore dans le « Catalogue », cf. v. 725.

¹⁰¹⁶ *Il.*, II, 681-685.

athénien de départager valeur historique et broderie poétique¹⁰¹⁷. Nous proposons l'hypothèse que cette évocation de la Guerre de Troie chez Homère serait une façon pour Thucydide d'anticiper les objections de ceux qui voient dans cet épisode célèbre le tout premier combat mené en commun par les Hellènes, et dont la grandeur serait comparable à celle de la Guerre du Péloponnèse. Cet argument est intenable, tout simplement parce que le sens du terme « Ἕλληνες » a longtemps été beaucoup plus étroit.

Coïncidence ou pas, la seule attestation du mot « Ἕλληνες » pour l'*Iliade* et l'*Odyssee*, nous y insistons, se trouve dans le passage reproduit ci-dessus. C'est le même passage où, du reste, nous trouvons aussi le vocable « Ἑλλάς », ce dernier désignant une région limitrophe de la Phthie, sous la domination de Pélée, et dont les habitants portent le nom d'Hellènes¹⁰¹⁸. Cette précision permet, encore une fois, de renforcer l'argument sur lequel Thucydide a tout d'abord insisté : l'Ἑλλάς, comme territoire, n'est pas habitée de façon stable depuis longtemps. Une des conséquences de ce constat est que ses habitants ont pris beaucoup de temps pour sentir le besoin de revendiquer leur appartenance à une identité hellénique collective au sens large.

Thucydide ne va pas s'arrêter là. Dans la suite de son texte, il va chercher à présenter d'autres indices destinés à renforcer son argument de base, c'est-à-dire l'incomparable grandeur de l'événement hellénique auquel il se consacre¹⁰¹⁹. Ceci explique pourquoi il revient, un peu plus tard, sur la question de l'ampleur de la Guerre de Troie et notamment sur le passage de l'*Iliade* qui nous intéresse, le « Catalogue des vaisseaux ». En effet, il semble que, une fois que Thucydide a clairement réfuté l'existence d'une identité hellénique collective à l'époque archaïque, il lui a néanmoins fallu expliquer ce qui aurait pu justifier une alliance achéenne autour d'Agamemnon. Cette alliance, qui qu'il en dise, a été capable de résister à un combat de longue durée dont Thucydide ne nie ni la réalité ni l'importance dans le déploiement de l'histoire ancienne.

Dans ce sens, l'argument avancé sans hésitation par Thucydide est celui de la puissance supérieure d'Agamemnon par rapport aux autres peuples qui composaient l'alliance. Il renforce par ailleurs cet argument en réfutant celui qui était pourtant le plus souvent donné par le reste

¹⁰¹⁷ Voir dans ce sens : NICOLAI, 2001, p. 284 : (...) Thucydides zeal in discussing the epic tradition concerning the Trojan war derives both from the need to belittle that war in comparison with the present conflict and also from his own intention to replace epic as a 'book of culture'. Moreover, his choice to single out the Catalogue of Ships as a source from which to make deductions and gain information can be seen as an aspect of the completion in which Thucydides engages with Herodotus. While Herodotus almost parades his refusal to use the epic as a source, Thucydides undertakes to make use of it, trying to distinguish in it what is trustworthy and what is simply poetic embroidery."

¹⁰¹⁸ Nous renvoyons encore aux analyses de LÉVY, 1991, p. 64. Cf. supra, dans notre deuxième partie.

¹⁰¹⁹ Cf. THUCYDIDE, I, 4-8.

de la tradition afin d'expliquer le fondement même de cette alliance autour d'Agamemnon¹⁰²⁰ – à l'exclusion de l'*Iliade*¹⁰²¹ –, à savoir les serments prêtés à Tyndare¹⁰²². Mais cela ne saurait être sa seule allusion, du reste indirecte, à l'*Iliade*. Remarquons par ailleurs qu'avant d'y revenir, Thucydide va remonter plus loin encore dans le temps afin de justifier cette puissance alléguée d'Agamemnon. Ceci va encore une fois le pousser à reprendre des récits plus anciens encore, recueillis et transmis par des générations antérieures et qui, si on le suit, remontent aux traditions les plus certaines.

C'est donc seulement après ce raisonnement et cette argumentation que Thucydide va évoquer à nouveau quelques passages de l'*Iliade*, motivé de toute évidence par le fait que quelques-unes de ces « données » attestent encore une fois sa propre thèse :

Ἄ μοι δοκεῖ Ἀγαμέμνωνν παραλαβὼν καὶ ναυτικῶ τε ἄμα ἐπὶ τῶν ἄλλων ἰσχύσας τὴν στρατείαν οὐ χάριτι τὸ πλεόν τῆ φόβῳ ξυναγαγὼν ποιήσασθαι. Φαίνεται γὰρ ναυσί τε πλείσταις αὐτὸς ἀφικόμενος καὶ Ἀρκάσι προσπαρασχών, ὡς Ὅμηρος τοῦτο δεδήλωκεν, εἴ τῳ ἰκανὸς τεκμηριῶσαι. Καὶ ἐν τοῦ σκίπτρου ἄμα τῆ παραδόσει εἴρηκεν αὐτὸν « πολλῆσι νήσοισι καὶ Ἀργεῖ παντὶ ἀνάσσειν »· οὐκ ἂν οὖν νήσων ἔξω τῶν περιοικίδων (αὐταὶ δὲ οὐκ ἂν πολλὰ εἶεν) ἠπειρώτης ὦν ἐκράτει, εἴ τι καὶ ναυτικὸν εἶχεν. Εἰκάζειν δὲ χορὴ καὶ ταύτη τῆ στρατεία οἷα ἦν τὰ πρὸ αὐτῆς.¹⁰²³

À mon avis, c'est à la fois grâce à cet héritage et parce que, dans le domaine maritime également, il avait pris plus de force que les autres qu'Agamemnon put – moins par complaisance que par la crainte – réunir les éléments de son expédition. On voit, en effet, qu'il vint lui-même avec les navires les plus nombreux et en fournit encore aux Arcadiens : Homère l'a marqué, si les indices qu'il fournit peuvent paraître valables. Et de même dans la transmission du sceptre, il nous dit qu'Agamemnon « régnait sur des îles nombreuses et sur tout Argos » : en fait d'îles, sauf celles du voisinage (et celles-ci ne sauraient être « nombreuses »), il n'en aurait pas eu, précisément, des forces maritimes d'une certaine importance. Or, cette expédition doit nous donner quelque idée sur ce qui précéda.

¹⁰²⁰ Agamemnon était le roi de Mycènes, frère de Ménélas – dont l'épouse Héléne a été enlevée par Paris Alexandre –, et dont l'épouse était Clytemnestre, sœur d'Héléne. L'une et l'autre étaient filles de Tyndare, l'ancien roi de Sparte.

¹⁰²¹ Voir à ce propos : GUIEU, 2009, p. 35-44.

¹⁰²² Cf. THUCYDIDE, I, 9, 1 : Ἀγαμέμνωνν τέ μοι δοκεῖ τῶν τότε δυνάμει προύχων καὶ οὐ τοσοῦτον τοῖς Τυνδάρεω ὄρκους κατελημμένους τοὺς Ἑλένης μνηστήρας ἄγων τὸν στόλον ἀγεῖραι.

¹⁰²³ Cf. THUCYDIDE, I, 9, 3.

En effet, dans cet extrait, non content de citer directement un vers du deuxième chant de l'*Illiade* (v. 108), Thucydide fait directement référence à d'autres vers de ce même chant. Viennent tout d'abord des vers qui décrivent l'armée commandée par Agamemnon :

Οἱ δὲ Μυκήνας εἶχον, ἐυτιμένον πτολίεθρον,
 ἀφνειὸν τε Κόρινθον ἐυτιμένας τε Κλεωνάς,
 Ὀρνειάς τ' ἐνέμοντο Ἀραιθυρέην τ' ἐρατεινὴν
 καὶ Σικυῶν', ὅθ' ἄρ' Ἄδρηστος πρῶτ' ἐμβασίλευεν,
 οἳ θ' Ὑπερησίην τε καὶ αἰπεινὴν Γονόεσσαν
 Πελλήνην τ' εἶχον ἠδ' Αἴγιον ἀμφενέμοντο
 Αἰγιαλὸν τ' ἀνὰ πάντα καὶ ἀμφ' Ἐλίκην εὐρεϊανμ
 τῶν ἑκατὸν νηῶν ἦρχε κρείων Ἀγαμέων
 Ἀτρεΐδης· ἅμα τῷ γε πολὺ πλείστοι καὶ ἄριστοι
 λαοὶ ἔποντ'· ἐν δ' αὐτὸς ἐδύετο νώροπα χαλκὸν
 κυδιόων, πᾶσιν δὲ μετέπρεπεν ἠρώεσσιν,
 οὔνεκ' ἄριστος ἔην, πολὺ δὲ πλείστοθς ἄγε λαοῦς¹⁰²⁴.

Puis ceux de Mycènes, la belle cité, – de la riche Corinthe, de la belle Cléones ; – les gens d', Ornées, d'Aréthyrée l'Aimable, – de Sicyone aussi, où, d'abord, Adraste fut roi ; – ceux d'Hypérésie, de la haute Gonoesse ; – ceux de Pellène encore, et les gens d'Égion ; – et ceux de tout le pays d'Égiale, et des alentours de la vaste Hélice. Leurs cent nefes ont pour chef le roi Agamemnon, fils d'Atrée. Il a sous ses ordres les guerriers de beaucoup les plus nombreux et les plus braves. Lui-même a revêtu le bronze éblouissant. Il éclate d'orgueil et se fait remarquer, entre tous les héros, à la fois comme le plus brave et comme le meneur du plus grand nombre d'hommes.

Ensuite, Thucydide évoque les vers qui présentent le contingent des Arcadiens :

Οἱ δ' ἔχον Ἀρκαδίην ὑπὸ Κυλλήνης ὄρος αἰπύ,
 Αἰπύτιον παρὰ τύμβον, ἴν' ἀνέρες ἀγχιμαχηταί, οἳ Φενεὸν τ' ἐνέμοντο
 καὶ Ὀρχομενὸν πολύμηλον
 Ῥίπην τε Στρατίνην τε καὶ ἠνεμόεσσαν Ἐνίσπην,
 καὶ Τεγέην εἶχον καὶ Μαντινέην ἐρατεινὴν,
 Στύμφηλόν τ' εἶχον καὶ Παρρασίην ἐνέμοντο,
 τῶν ἦρχ' Ἀγκαίοιο πάις, κρείων Ἀγαπήνωρ,
 ἐξήκοντα νεῶν· πολέες δ' ἐν νηὶ ἐκάστη
 Ἀρκάδες ἄνδρες ἔβαινον, ἐπιστάμενοι πολεμίζειν·

¹⁰²⁴ *Il.*, II, 569-580.

αὐτὸς γὰρ σφιν δῶκεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
 νῆας ἐυσσέλμους περᾶαν ἐπὶ οἴνοπα πόντον
 Ἀτρεΐδης, ἐπεὶ οὐ θαλάσσια ἔργα μεμήλει¹⁰²⁵.

Puis le gens d'Arcadie, au pied du haut Cyllène, près du tombeau d'Épyte, pays des hommes experts au corps à corps. Ce sont ceux de Phénée, d'Orchomène riche en brebis, – de Rhipé et de Stratié, d'Énispè battue des vents ; – ceux de Tégée et de l'aimable Mantinée ; – ceux de Stymphale et ceux de Parrhasie. Ils ont pour chef de leurs soixante nefes un roi, fils d'Ancée, Agapénor, et, montés nombreux à bord de chacune, sont des gens d'Arcadie instruits à la bataille. C'est le protecteur de son peuple, Agamemnon, fils d'Atrée, qui leur a lui-même fait don de ces nefes aux bons gaillards, pour traverser la mer aux teintes lie de vin ; car, pour eux, des besognes marines, ils n'avaient cure jusque-là.

Ces références homériques, quoique douteuses, lui sont tout de même utiles à ce moment-là de son développement afin de renforcer l'argument selon lequel – à défaut d'une identité hellénique ancienne – Agamemnon, grâce à son pouvoir maritime, serait parvenu à rassembler une expédition achéenne pour aller combattre à Troie. Soulignons du reste qu'il conclut ce passage en admettant que, même inexacts, les renseignements fournis par Homère doivent « nous donner quelque idée sur ce qui précéda ». Une « idée » qui d'ailleurs lui semble bien utile, au point qu'il va davantage insister par la suite sur le fait que, même en tenant compte de l'habitude qu'ont les poètes d'embellir et de magnifier ce qu'ils racontent, ce que Homère nous apprend sur l'ampleur de la Guerre de Troie va tout de même dans le sens de son hypothèse initiale selon laquelle, avant la Guerre du Péloponnèse, les Grecs n'auraient jamais entrepris une action collective aussi imposante.

Autrement dit, Thucydide accepte de garder et de renforcer la place paradigmatique qu'avait déjà à son époque l'événement de la Guerre de Troie et les poèmes homériques, puisqu'il se sert de l'un et de l'autre, y compris de leur caractère suspect, pour fonder et relever l'importance de l'œuvre qu'il est en train de créer. Ainsi, et étant donné la nature des arguments qu'il invoque, ce sont bien les passages qu'il va lui-même désigner sous le nom de « Catalogue des vaisseaux » qui lui sont le plus utiles. Autrement dit, encore une fois, rien dans le cours de l'ouvrage de Thucydide ne nous suggère qu'il juge ce passage comme porteur d'une valeur historique particulière. Au contraire, quoique douteuses comme n'importe quelles autres

¹⁰²⁵ *Il.*, II, 603-614.

données appartenant au λόγος ποίητος, celles du Catalogue peuvent être éventuellement reprises par Thucydide du fait de leur pertinence pour attester ses arguments.

C'est du reste ce que, notre avis, le passage où Thucydide non seulement évoque nominalement l'ensemble des vers du deuxième chant de l'*Iliade* sous le nom de Catalogue des vaisseaux mais où il fait également référence aux données numériques présentes dans les vers qui décrivent le premier¹⁰²⁶ et le vingt-quatrième contingents¹⁰²⁷ de ce dénombrement montre sans équivoque :

Καὶ ὅτι μὲν Μυκῆναι μικρὸν ἦν, ἢ εἴ τι τῶν τότε πόλισμα νῦν μὴ ἀξιόχρεων δοκεῖ εἶναι, οὐκ ἀκριβεῖ ἄν τις σημείω χρώμενος ἀπιστοίη μὴ γενέσθαι τὸν στόλον τοσοῦτον ὅσον οἷ τε ποιηταὶ εἰρήκασι καὶ ὁ λόγος κατέχει. Οὐκ οὖν ἀπιστεῖν εἰκὸς οὐδὲ τὰς ὄψεως τῶν πόλεων μᾶλλον σκοπεῖν ἢ τὰς δυνάμεις, νομίζουσιν δὲ τὴν στρατείαν ἐκείνην μεγίστην μὲν γενέσθαι τῶν πρὸ αὐτῆς, λειπομένην δὲ τῶν νῦν, τῇ Ὀμήρου αὖ ποιήσει εἴ τι χρὴ κἀνταῦθα πιστεύειν, ἦν εἰκὸς ἐπὶ τὸ μείζον μὲν ποιητὴν ὄντα κοσμηῆσαι, ὅμως δὲ φαίνεται καὶ οὕτως ἐνδεεστέρα. Πεποίκε γὰρ χιλίων καὶ διακοσίων νεῶν τὰς μὲν Βοιωτῶν εἴκοσι καὶ ἑκατὸν ἀνδρῶν, τὰς δὲ φιλοκτῆτου πεντήκοντα, δηλῶν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, τὰς μεγίστας καὶ ἐλαχίστας· ἄλλων γοῦν μεγέθους πέρι ἐν νεῶν καταλόγῳ οὐκ ἐμνήσθη. Αὐτερέται δὲ ὅτι ἦσαν καὶ μάχιμοι πάντες, ἐν ταῖς Φιλοκτῆτου ναυσὶ δεδήλωκεν· τοξότας γὰρ πάντας πεποίηκε τοὺς προσκώπους. Περίνεως δὲ οὐκ εἰκὸς πολλοὺς ξυμπλεῖν ἔξω τῶν βασιλέων καὶ τῶν μάλιστα ἐν, ἄλλως τε καὶ μέλλοντας πέλαγος περαιώσεσθαι μετὰ σκευῶν πολεμικῶν οὐδ' αὖ τὰ πλοῖα κατάφαρκα ἔχοντας, ἀλλὰ τῷ παλαιῷ πρόπῳ ληστικώτερον παρεσκευασμένα. Πρὸς τὰς μεγίστας δ' οὖν καὶ ἐλαχίστας ναῦς τὸ μέσον σκοποῦντι οὐ πολλοὶ φαίνονται ἐλθόντες, ὡς ἀπὸ πάσης τῆς Ἑλλάδος κοινῇ πεμπόμενοι¹⁰²⁸.

¹⁰²⁶ *Il.*, II, 494-510 :

Βοιωτῶν μὲν Πηνέλεως καὶ Λήϊτος ἦρχον
Ἀρκεσίλαός τε Προθοήνωρ τε Κλονίος τε,
(...)

τῶν μὲν πεντήκοντα νέες κίον, ἐν δὲ ἐκάστη
κοῦροι Βοιωτῶν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι βαῖνον.

¹⁰²⁷ *Il.*, II, 716-728:

Οἱ δ' ἄρα Μηθώνην καὶ Θαυμακίην ἐνέμοντο
καὶ Μελίβοιαν ἔχον καὶ Ὀλιζῶνα τρηχειάν,
τῶν δὲ Φιλοκτῆτης ἦρχεν τόξων εὐ εἰδῶς
ἑπτὰ νεῶν· ἐρέται δ' ἐν ἐκάστη πεντήκοντα
ἐμβέβασαν, τοξῶν εὐ εἰδότες ἴφι μάχεσθαι.

¹⁰²⁸ Cf. THUCYDIDE, I, 10, 1, 3-5.

Et sans doute, s'il est vrai que Mycènes était petite, ou si telle ou telle place d'alors nous paraît aujourd'hui peu importante, on ne saurait en tirer une indication sûre pour mettre en doute que l'expédition ait eu l'ampleur que lui donnent les poètes et dont la tradition s'est maintenue (...). Il ne faut donc pas élever de doutes, ni s'arrêter à l'apparence des villes plutôt qu'à leur puissance ; et il faut considérer que cette expédition fut plus importante que les précédentes, mais inférieure à celles de nos jours, si l'on veut, ici encore, ajouter foi aux poèmes d'Homère : sans doute est-il vraisemblable qu'étant poète, il l'a embellie pour la grandir, et pourtant même ainsi elle apparaît inférieure. En effet, sur mille deux cents navires, il donne comme chiffre pour ceux des Béotiens cent vingt hommes par navire et pour ceux de Philoctète cinquante, précisant là, je pense, les deux extrêmes ; en tout cas, ce sont les seules unités dont il ait, dans le catalogue des vaisseaux, mentionné l'importance ; d'autre part ils étaient tous rameurs et combattants, il l'indique à propos de navires de Philoctète : il donne, en effet, comme archers tous les hommes maniant la rame ; et en fait des passagers, il est peu probable qu'il y a eu grand nombre à bord, en dehors des rois et des principaux dignitaires, étant donné surtout qu'il s'agissait de traverser la mer avec un attirail de guerre et qu'en outre leurs bateaux n'avaient pas de plats bords continus, mais étaient disposés à l'ancienne mode, plutôt comme ceux des pirates. Quoi qu'il en soit, si l'on fait une moyenne entre les navires les plus grands et les plus petits, on voit que les troupes n'étaient pas nombreuses, pour une expédition envoyée en commun par la Grèce entière.

Ce qui précède nous permet d'attester, sans aucun doute, la fonction éminemment argumentative-introductoire dont les vers du Catalogue des vaisseaux ont été (aussi) investis dans l'ouvrage de Thucydide. Ce qui, d'une part – et notamment si nous suivons même partiellement les analyses de Roberto Nicolai dans un article paru récemment – ferait écho à la fonction originale de *proemium* exercée par ce catalogue homérique¹⁰²⁹. Et d'autre part, ce qui soulignerait qu'il a peu ou même rien à voir avec une prétention moderne de prouver ou de réfuter une valeur d'authenticité documentaire qui serait particulièrement propre, sinon aux épopées homériques, du moins et/ou surtout aux énoncés en catalogue – un type d'énoncé que serait du reste, selon certains, lié aux origines même du λόγος (historique et philosophique), voire de l'écriture de l'histoire.

En effet, la qualification de ce passage du deuxième Chant de l'*Iliade* en termes de « καταλόγος » se justifie, chez Thucydide, par sa cohérence avec les emplois, tout au long de

¹⁰²⁹ NICOLAI, Roberto, “Κατ’ ἔθνη καὶ κατὰ πόλεις. From Catalogues to Archaeology”, in TSAKMAKIS, Antonis; TAMIOLAKI, Melina (eds.), *Thucydides between History and Literature*, Berlin, De Gruyter, 2013, p. 139-151, p. 140: “The catalogue of the ships is the first example in western literature of a poetic catalogue with a historical and geographical content, organized along spatial coordinates. The proem to the catalogue makes this function explicit, when it discusses its sources of information and the choice of contents. The monumental author wanted to preface to the new beginning of the war of the Greek and Trojan troops, but this inventory, that has a clearly different origin (*Kypria?*), has also another function in the Homeric encyclopedia: it is a summary of the historical and geographical knowledge on the Greek world at the time of the Trojan War. It is of course a poetical summary, not a periplus or a map (...).”

La Guerre du Péloponnèse, tant du verbe καταλέγειν¹⁰³⁰ que du nom καταλόγος¹⁰³¹. Dans cet ouvrage, l'un et l'autre vocable se trouvent sans équivoque liés à des actes de mobilisation guerrière, associés à des contextes de rassemblements guerriers, voire de dénombrement des forces pour les combats dont parle Thucydide. Il n'y a rien qui suggère que ces passages se trouvent investis d'une valeur documentaire particulière du fait qu'ils sont qualifiés de catalogues.

Dans ce sens, il est du reste intéressant de souligner les cas d'autres passages qui, bien que ne mentionnant ni le verbe καταλέγειν¹⁰³² ni le nom καταλόγος, ont tout de même été qualifiés de « catalogues » par les Modernes, ainsi les passages II, 9 ; VI, 1-6 ; VII, 57-58 de Thucydide. En ce qui concerne ces trois passages, cette désignation se justifie sans aucun doute par leur caractère de dénombrement, voire de listes. De plus, dans le cas des passages du livre II et VII, s'ajoute le fait que, tel le Catalogue des vaisseaux, l'un et l'autre passage présentent des recensements de forces guerrières. Force est d'admettre que, même dans ce cas, l'idée de que l'énoncé en catalogue serait un type de discours particulièrement efficace, c'est-à-dire

¹⁰³⁰ Pour les occurrences de ce verbe cf. THUCYDIDE, III, 75, 3 : Καὶ ὁ μὲν ξυνεχώρησεν οἱ δὲ τοὺς ἐχθροὺς κατέλεγον ἐς τὰς ναῦς. Δείσαντες δὲ ἐκεῖνοι μὴ ἐς τὰς Ἀθήνας ἀποπεμφθῶσι καθίζουσιν ἐς τὸ τῶν Διοσκόρων ἱερόν. VII, 31, 5 : (...) αὐτοὶ δὲ τὰ περὶ τῆς στρατιᾶς τὸν ξύλλογον ἠτοιμάζοντο, Εὐρυμέδων μὲν ἐς τὴν Κέρκυραν πλεύσας καὶ πεντεκαίδεκά τε ναῦς πληροῦν κελεύσας αὐτοὺς καὶ ὀπλίτας καταλεγόμενος (...). VIII, 31, 1. Ὁ δ' Ἀστύοχος ὡς τότε τῆ Χίῳ ἔτυχε διὰ τὴν προδοσίαν τοὺς ὀμήρους καταλεγόμενος τούτου μὲν ἐπέσχεν, ἐπειδὴ ἦσθετο τὰς τε μετὰ Θηριμένους ναῦς ἠκούσας καὶ τὰ περὶ τὴν ξυμμαχίαν βελτίω ὄντα, λαβῶν δὲ ναῦς τὰς τε Πελοποννησίαν δέκα καὶ Χίας δέκα ἀνάγεται (...).

¹⁰³¹ Pour les occurrences du nom cf. THUCYDIDE, VI, 26, 2 : Καὶ μετὰ ταῦτα ἡ παρασκευὴ ἐγίγνετο, καὶ ἔς τε τοὺς ξυμμάχους ἔπεμπον καὶ αὐτόθεν καταλόγους ἐποιῶντο; VI, 31, 4 : (...) τὸ δὲ πεζὸν καταλόγοις τε χρестоῖς ἐκκριθὲν καὶ ὀπλῶν καὶ τῶν περὶ τὸ σῶμα σκευῶν μεγαλὴ σπουδὴ πρὸς ἀλλήλους ἀμιλληθέν. VI, 43, 1 : (...) ὀπλίταις δὲ τοῖς ξυμμαχίαις ἑκατὸν καὶ πεντακισχιλίους καὶ τούτων Ἀθηναίων μὲν αὐτῶν ἦσαν πεντακόσιοι μὲν καὶ χίλιοι ἐκ καταλόγου (...); VII, 16, 1 : στρατιὰ δὲ ἄλλην ἐπεψηφίσαντο πέμπειν καὶ ναυτικὴν καὶ πεζὴν Ἀθηναίων τε ἐκ καταλόγου καὶ τῶν ξυμμαχίων. VII, 20, 2 : καὶ τὸν Δεμοσθένη ἐς τὴν Σικελίαν, ὥσπερ ἔμελλον, ἀπέστελλον ἐξήκοντα μὲν ναυσὶν Ἀθηναίων καὶ πέντε Χίας, ὀπλίταις δὲ ἐκ καταλόγου Ἀθηναίων διακοσίους καὶ χιλίους (...); VIII, 24, 2 : καὶ Λέων καὶ Διομέδων ἔχοντες τὰς ἐκ Λέσβου Ἀθηναίων ναῦς, ἐκ τε Οἰνουσσῶν τῶν πρὸ Χίου καὶ ἐκ Σιδουσίης καὶ ἐκ Πτελεοῦ, ἃ ἐν τῇ Ἐρυθραίᾳ εἶχον τείχη, καὶ ἐκ τῆς Λέσβου ὀρμώμενοι τὸν πρὸς τοὺς Χίους πολεμὸν ἀπὸ τῶν νεῶν ἐποιῶντο· εἶχον δ' ἐπιβάτας τῶν ὀπλιτῶν ἐκ καταλόγου ἀνακαστοῦς.

¹⁰³² Pour les occurrences de ce verbe cf. THUCYDIDE, III, 75, 3 : Καὶ ὁ μὲν ξυνεχώρησεν οἱ δὲ τοὺς ἐχθροὺς κατέλεγον ἐς τὰς ναῦς. Δείσαντες δὲ ἐκεῖνοι μὴ ἐς τὰς Ἀθήνας ἀποπεμφθῶσι καθίζουσιν ἐς τὸ τῶν Διοσκόρων ἱερόν. VII, 31, 5 : (...) αὐτοὶ δὲ τὰ περὶ τῆς στρατιᾶς τὸν ξύλλογον ἠτοιμάζοντο, Εὐρυμέδων μὲν ἐς τὴν Κέρκυραν πλεύσας καὶ πεντεκαίδεκά τε ναῦς πληροῦν κελεύσας αὐτοὺς καὶ ὀπλίτας καταλεγόμενος (...). VIII, 31, 1. Ὁ δ' Ἀστύοχος ὡς τότε τῆ Χίῳ ἔτυχε διὰ τὴν προδοσίαν τοὺς ὀμήρους καταλεγόμενος τούτου μὲν ἐπέσχεν, ἐπειδὴ ἦσθετο τὰς τε μετὰ Θηριμένους ναῦς ἠκούσας καὶ τὰ περὶ τὴν ξυμμαχίαν βελτίω ὄντα, λαβῶν δὲ ναῦς τὰς τε Πελοποννησίαν δέκα καὶ Χίας δέκα ἀνάγεται (...).

favorable à une transmission tout à fait méticuleuse des données du passé – dont Thucydide aurait été conscient et dont il aurait éventuellement fait usage –, n'apparaît jamais comme une preuve censée justifier, de la part des Modernes, leurs choix de caractériser ces passages comme « catalogues ».

Dans le premier de ces passages susmentionnés, le neuvième chapitre du livre II de Thucydide, nous y trouvons de fait deux listes des armées ayant lutté durant la Guerre d'Archidamos : tout d'abord celle des alliés de Sparte et, ensuite, celle des Athéniens. Notons pourtant que l'une et l'autre liste sont loin d'être appréciées par les commentateurs modernes comme des passages ayant une valeur historique authentique. Bien au contraire. En analysant ce passage, les commentateurs ont plutôt et souvent mis en évidence leurs nombreux problèmes de structure et de contenu, en soi, et par rapport au texte de Thucydide. Cela au point que certains ont suggéré que ces listes ne pouvaient être autre chose que l'œuvre d'un interpolateur tardif qui se serait inspiré d'une liste précédente composée par Éphore¹⁰³³. Cette hypothèse, du reste, nous semble intéressante en ce qu'elle renvoie à un problème maintes fois soulevé par les commentateurs du Catalogue des vaisseaux. Ce dernier fut, en effet, tenu par nombre de ses interprètes comme une interpolation (tardive) dans l'*Iliade*, dont la source aurait pu, néanmoins, être plus ancienne. D'où, par ailleurs, l'aporie qui surgit quand il s'agit d'essayer de mesurer sa véritable valeur historique.

En ce qui concerne ce passage, reprenons encore le commentaire de Simon Hornblower, parce qu'il implique l'autre extrait, celui du septième livre de *La Guerre du Péloponnèse*, également désigné comme « catalogue » par les Modernes :

There is a fuller and more imposing catalogue of allies at vii. 57-8, before the final sea-battle at Syracuse. On both occasions the effect is more than purely to supply factual information; like Book ii of Homer's *Iliad* (the *Catalogue of Ships*) or the material in Hdt. vii 61 ff (the rehearsal of the Persian imperial forces before Salamis) these lists have an artistic function: they provide a pause before the conflict proper and they solemnly emphasize the magnitude of the opposing forces.¹⁰³⁴

¹⁰³³ Voir dans ce sens: SMART, J. D., "Catalogues in Thucydides and Ephorus", *Greek, Roman and Byzantine Studies*, vol. 18, n. 1, 1977, p. 33-42, p. 38 : "One might (...) suppose Thucydides 2.9 to be the work of an interpolator who took his material from Ephorus. (...) This view is in fact much to recommend it. Thucydides 2.9 is deficient (...) in both structure and content. Gomme called it (II, p. 12): 'a meagre and beggarly description ... [it] in fact looks like a short note (made at the time) which was never properly worked into the main narrative.' One might add that, as it stands, it constitutes a positive disturbance to the main narrative."

¹⁰³⁴ HORNBLOWER, 1997, p. 247.

En effet, Simon Hornblower tient ici à souligner qu'au-delà du désir de transmettre une information, celle de l'ensemble des forces en présence, c'est aussi l'importance de ces forces qui serait envisagée par Thucydide lorsqu'il choisit de rendre ces dénombrements en « catalogue ». Cette double envie se manifesterait encore et davantage dans le passage où il est question de présenter les listes des peuples venus participer au combat devant Syracuse¹⁰³⁵. Autrement dit, selon ce commentateur, le recours aux listes, voire au « catalogue », par Thucydide, est lié aussi et notamment à une sorte de fonction rhétorique propre à ce type de discours. Simon Hornblower suppose que cette fonction rhétorique est déjà en action, de façon manifeste, dans le « Catalogue des vaisseaux » iliadique, mais aussi dans l'*Enquête* d'Hérodote lors de la description des forces perses au septième livre.

Citons, en dernier point, le cas du passage qui ouvre le sixième livre¹⁰³⁶ de *La Guerre du Péloponnèse*. Sans être un dénombrement des forces de guerre, ni être caractérisé comme tel dans le texte, ce passage se trouve pourtant qualifié de « catalogue » par les Modernes. Encore une fois, cette qualification ne semble pas être liée, dans le cadre des analyses que l'on peut en faire, à sa supposée valeur historique particulière. Effectivement, comme Thucydide l'explique tout d'abord, sa source remonte dans ce cas, et encore une fois, essentiellement aux récits des poètes¹⁰³⁷. Au-delà d'être désigné comme « catalogue » en vertu du fait qu'il énumère les divers peuples grecs et barbares ayant colonisé et occupé la Sicile dès l'Antiquité¹⁰³⁸, certaines analyses vont tenir à souligner sa fonction introductive et son rôle narratif, fournir une sorte de résumé géo-historique des connaissances anciennes pour son lecteur. Ces traits seraient déjà propres au Catalogue des vaisseaux mais également, quoique différemment, aux catalogues hérodoteens. Thucydide, à son tour, s'approprierait ce genre de procédé d'écriture, à sa façon¹⁰³⁹.

Des analyses qui précèdent la conclusion est donc que, y compris dans l'ouvrage de Thucydide, c'est l'utilité rhétorique-argumentative – adaptée aux contextes intra et extratextuels où se trouvent les passages analysés – qui justifie le recours aux énoncés en

¹⁰³⁵ Cf. THUCYDIDE, VII, 56, 4 : Ἔθνη γὰρ πλεῖτα δὴ ἐπὶ μίαν πόλιν ταύτην ξυνηλθε, πλήν γε τοῦ Συμπαντος λόγου τῶν ἐν τῷδε τῷ πολέμῳ πρὸς τὴν Ἀθηναίων τε πόλιν καὶ Λακεδαιμονίων. VII, 57, 1: Τοσοῖδε γὰρ ἐκάτεροι ἐπὶ Σικελίαν τε καὶ περὶ Σικελίας, τοῖς μὲν ξυκτησόμενοι τὴν χώραν ἐλθόντες, τοῖς δὲ ξυνδιασώοντες, ἐπὶ Συρακούσαις ἐπολέμησαν (...).

¹⁰³⁶ Cf. THUCYDIDE, VI, 1-3.

¹⁰³⁷ Cf. THUCYDIDE, VI, 1, 1 : Παλαιάτατοι μὲν λέγονται ἐν τινὶ τῆς χώρας Κύκλωπες καὶ Λαιστρυγόνες οἰκῆραι, ὧν ἐγὼ οὔτε γένος ἔχω εἰπεῖν οὔτε ὀπόθεν ἐσηλθον ἢ ὅποι ἀπεχώρησαν· ἀρκείτω δὲ ὡς ποιηταῖς τε εἴρηται καὶ ὡς ἕκαστός πη γινώσκει περὶ αὐτῶν.

¹⁰³⁸ Cf. THUCYDIDE, VI, 6, 1 : Τοσαῦτα ἔθνη Ἑλλήνων καὶ Βαρβάρων Σικελίαν ᾤκει.

¹⁰³⁹ NICOLAI, 2013, p. 147-149.

catalogue et l'invocation de passages du Catalogue des vaisseaux. Jamais n'apparaît le soupçon que ce type de passage, voire ce genre d'énoncé, serait porteur d'une épistémologie propre à rapporter les événements tels qu'ils seraient passés.

Examinons maintenant le dernier cas que nous avons sélectionné : celui du « catalogue des vaisseaux » dans la *parodos* d'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide.

3- Le Catalogue des achéens dans la *parodos* d'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide

Les polémiques autour de l'authenticité des vers qui composent la *parodos* (vv. 164-302)¹⁰⁴⁰ de la tragédie d'Euripide *Iphigénie à Aulis*¹⁰⁴¹ – et particulièrement de sa deuxième partie (vv. 231-302) avec la description de la flotte grecque rassemblée à Aulis, une sorte de « Catalogue des vaisseaux » énoncé par les femmes de Chalcis qui composent le chœur – ont fait couler beaucoup d'encre¹⁰⁴². L'une des motivations de ces polémiques, outre la longueur exceptionnelle de description et la « (...) pauvreté du vocabulaire et du style, de même qu'une faiblesse de la versification et les défaillances de la *responsio* métrique »¹⁰⁴³, était précisément dans le présumé « désaccord » du contenu de ces vers avec ceux du « Catalogue des vaisseaux » de l'*Iliade*. Mis en perspective par rapport à l'ensemble de nos discussions dans ce travail, il va de soi que c'est bien ce rapport au Catalogue de Vaisseaux de l'*Iliade*, d'ordinaire analysé avec l'intention d'expliquer ce qui aurait motivé l'auteur d'*Iphigénie à Aulis* à s'écarter du catalogue

¹⁰⁴⁰ Nous reprenons la description de cette *parodos* faite par IRIGOIN, Jean, « Le prologue et la *parodos* d'*Iphigénie à Aulis* », *Revue des Études Grecques*, tome 101, fascicule 482-484, juillet-décembre, 1988, p. 240-252, p. 243 : « (...) Elle se divise en deux grandes parties : dans la première (v. 164-230), après une introduction où les femmes exposent les motifs de leur venue à Aulis, sont présentés les héros danaens et leurs activités, sportives ou de divertissement ; la seconde partie (v. 231-302) offre un dénombrement de la flotte, **qui s'inspire à l'évidence du Catalogue des Vaisseaux de l'Iliade**. » (Nous soulignons)

¹⁰⁴¹ Notre édition de référence est : EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, éd. et trad. par JOUAN, François, Paris (Les Belles Lettres), t. VII 1983.

¹⁰⁴² Ce que tient à nous rappeler encore récemment TORRANCE, Isabelle, *Metapoetry in Euripides*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 83, qui nous renvoie notamment aux références qu'on peut trouver chez Walter Stockert, (éditeur d'une récente édition de la pièce) et qui défend l'authenticité de cette partie. Dans ce sens évoquons encore le point fait par : JOUAN, François, « La *parodos* d'*Iphigénie à Aulis* », *Euripide et les légendes des Chants Cypriens. Des origines de la Guerre de Troie à l'Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 1966, p. 293-298. Cf. aussi les analyses métriques qu'on trouve dans l'article de : IRIGOIN, 1988. Il convient du reste de remarquer qui est sans doute la critique faite par PAGE, Denys [*Actor's interpolations in Greek tragedy, studied with special reference to Euripides "Iphigeneia in Aulis"*], Oxford, Clarendon Press, 1934] celle qui a plaidé le plus fortement pour la thèse selon laquelle cette *parados* serait une adjonction ultérieure.

¹⁰⁴³ JOUAN, p. 293-294, résume ces points de la façon suivante : « (...) En effet, au reproche relatif à la longueur du morceau, on peut répondre que dans ses dernières pièces Euripide s'inspire volontiers d'Eschyle et de ses vastes ensembles lyriques. (...) Restent la médiocre qualité poétique et les difficultés métriques (...). L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'Euripide lui-même n'a pas mis la dernière main à ce chœur. Complété par un poète moins habile (Euripide le Jeune ?), il a de plus été transmis jusqu'à nous sous une forme fautive. Mais il présente une construction soignée (...). »

homérique, que nous allons chercher à analyser nous aussi. Auparavant, nous voudrions faire quelques remarques concernant (les études autour de) cette pièce.

Considérons tout d'abord qu'*Iphigénie à Aulis* est non seulement la dernière pièce d'Euripide, ou la dernière pièce censée être (en partie) écrite par cet auteur¹⁰⁴⁴, mais aussi sa dernière pièce troyenne¹⁰⁴⁵. Sa représentation posthume n'a jamais cessé de nourrir des débats quant à la nécessité de rejeter certaines parties plus ou moins étendues du texte qui nous est parvenu et qui étaient considérées comme inauthentiques¹⁰⁴⁶. Ensuite, n'oublions pas que malgré l'évocation de plusieurs épisodes censés être à l'origine de la Guerre de Troie et malgré l'évocation d'autres épisodes faisant allusion à la victoire finale des Grecs sur les Troyens, cette pièce se construit autour d'une occurrence particulière. Les actions se déroulent bien avant celles dont traite l'*Iliade*, au point que, pour certains, l'*Iliade* ne ferait même pas de mention (explicite) de l'événement¹⁰⁴⁷ : il s'agit bien entendu du sacrifice d'Iphigénie, la fille aînée d'Agamemnon (et de Clytemnestre). Ce sacrifice est l'épreuve imposée par la déesse Artémis au chef de l'armée achéenne, comme condition du départ vers Troie de son armée rassemblée à Aulis. D'après un résumé fourni par le texte de la *Chrestomathie* attribué à Proclus¹⁰⁴⁸, les

¹⁰⁴⁴ Voir encore JOUAN, 1966, p. 274-275, qui remarque à propos de la datation et des questions autour de la composition du texte : « *Iphigénie à Aulis*, écrite sans doute pendant le séjour d'Euripide en Macédoine, fut représentée à Athènes dans l'année qui suivit la mort du poète, par les soins de son fils. Le poète avait-il eu le temps de terminer sa pièce ? Sinon, quelle est l'étendue des compléments apportés pour la représentation ? Sommes-nous même sûrs de lire intégralement la pièce de 405 ? (...) A examiner sans préjugés les points controversés, il est certain qu'il y a eu ça et là des remaniements ou des lacunes comblées par une autre main que celle du poète, mais, à notre sens, ces modifications affectent plus la forme que le fond. La mise en œuvre de la légende et l'agencement ne doivent plus rien qu'au génie d'Euripide. »

¹⁰⁴⁵ Pour une liste de l'ensemble des pièces troyennes attribuées non à Euripide (et aussi à Eschyle et à Sophocle) cf. le tableau chez JOUAN, 1966, p. 6. On parvient à un total de vingt pièces, comprenant des titres de pièces conservées, d'autres perdues, de même que des pièces perdues de sujet douteux ou des pièces perdues d'existence ou d'authenticité douteuse.

¹⁰⁴⁶ Dans ce sens, la critique faite par PAGE, 1934 a peut-être été celle la plus radicale. Voir encore à ce propos JOUAN, p. 175, note 2 : « L'effort critique pénétrant, mais trop radical dans ses conclusions, de D. L. Page aboutit à l'exclusion de notre drame plus du tiers des vers (cinq cent quarante-huit sur mille six cent vingt-neuf), considérés comme des interpolations d'origines diverses : poètes attiques, metteurs en scène, acteurs, écrivains byzantins (...). »

¹⁰⁴⁷ Sur le rassemblement à Aulis, et plus particulièrement le sacrifice d'Iphigénie, et leur (possibles) références (non explicites) dans l'*Iliade*, voir le point récent de ce débat qui remonte à l'Antiquité dans GUIEU, 2009, p. 44-47, qui conclut : « (...) on ne peut pas déterminer de manière définitive si l'*Iliade* connaissait le sacrifice d'Iphigénie (...). On a notamment proposé que le poète connaissait la tradition, mais la dissimulait volontairement (...), afin de donner une meilleure image des Achéens et d'Agamemnon. Cela est possible : l'*Iliade* tend à agir de même à propos du recrutement de l'alliance. On se trouverait alors ici face à un cas où le poète opère un choix délibéré entre des traditions qu'il connaît, pour modeler le passé de ses héros tel qu'il le conçoit et souhaite le transmettre. Le déroulement du séjour des Achéens à Aulis ne peut donc être parfaitement reconstitué, malgré l'importance que le poème accorde à celui-ci. »

¹⁰⁴⁸ Pour le résumé des *Chants Cypriens* voir le texte de : SEVERYNS, Albert, *Recherches sur la « Chrestomathie » de Proclus*, IV (1963), 1, 135-146. À propos des polémiques autour de Proclus cf. les remarques faites par JOUAN, 1966, p. 20 : « (...) On a beaucoup discuté sur l'auteur de ce *Sommaire* et la valeur de son témoignage. Faut-il identifier ce Proclus avec le grammairien du II^e s. de ce nom ou avec le néo-platonicien du V^e ? Les avis sont partagés et les raisons alléguées dans un sens ou dans l'autre ne sont pas déterminantes. On

Chants Cypriens auraient déjà abordé cet épisode de même que, plus tard Eschyle et Sophocle, avant Euripide lui-même qui l'aurait déjà traité dans des pièces antérieures à *Iphigénie à Aulis*¹⁰⁴⁹.

En effet, les origines mêmes de cette mésaventure sont d'une façon ou d'une autre liées aux *Chants Cypriens*, donc aussi bien à l'*Iliade* qu'au nom d'Homère. Elles sont rattachées à ce dernier directement, puisqu'il ne faut pas oublier que ce poème a aussi été, du moins jusqu'au V^e siècle, parfois rattaché au nom d'Homère : celui-ci l'aurait offert à son gendre Stasinos¹⁰⁵⁰ – c'est à ce nom d'auteur que ces chants resteront le plus fortement liés par la suite¹⁰⁵¹. Certains vont même vouloir en attribuer la première création de l'épisode à Stasinos, à partir d'une combinaison d'éléments épiques et de légendes cultuelles, et particulièrement en prenant appui sur des passages de l'*Iliade*¹⁰⁵². La référence originelle renvoie donc encore à l'*Iliade*, notamment si on prend en compte le fait que les *Chants Cypriens*, dont la composition

admet communément que Proclus ne lisait plus les poèmes épiques eux-mêmes (...). Qu'il y ait beaucoup de lacunes dans son résumé, c'est ce qu'on constate si on examine les fragments subsistants ; que dans de rares cas, la version homérique se substitue à celle des poèmes du cycle, on peut l'admettre. Mais, dans l'ensemble, pourvu qu'on le contrôle toujours par les autres témoins, le résumé de Proclus forme la base de toute recherche sur les *Chants Cypriens* comme sur les autres épopées troyennes. »

¹⁰⁴⁹ Voir notamment : JOUAN, 1966, 260-274 (« Le sacrifice d'Iphigénie chez Euripide avant *Iphigénie à Aulis* »), où l'auteur offre le résumé suivant (p. 264-265) : « De l'ensemble des pièces [d'Euripide : *Andromaque*, *Troyennes*, *Électre*, *Iphigénie en Tauride*] antérieures à *Iphigénie à Aulis* se dégage (...) une conception cohérente du sacrifice d'Iphigénie. Résumons-la à grands traits. Agamemnon ayant formulé un vœu imprudent qu'il n'a pas su ou voulu tenir, Artémis se venge en retenant les vents qui doivent pousser vers la Troade la flotte grecque concentrée à Aulis. Clachas révèle alors que la déesse exige le sacrifice d'Iphigénie. Agamemnon cède aux prières de Ménélas et des autres Grecs. Ulysse souffle au roi une ruse destinée à provoquer la venue de sa fille à Aulis sans éveiller les soupçons de Clytemnestre, et se charge de la mettre en œuvre. Achille semble tenu à l'écart du complot. Clytemnestre est trompée. Iphigénie, joyeuse, prend hâtivement congé de sa mère et de son jeune frère et gagne Aulis en char. A son arrivée au camp, elle est conduite à la mort malgré ses supplications. Les Grecs, usant de violence, l'étendent sur l'autel et son père la sacrifie lui-même. Mais au moment où il va la frapper, Artémis lui substitue une biche et la transporte en Tauride. Cependant tous les Grecs la croient morte et Clytemnestre conçoit un ressentiment mortel contre Agamemnon, qu'elle rend responsable de ce meurtre. »

¹⁰⁵⁰ Pour cette version cf. parmi d'autres *Souda*, *Vita Hom.*, 1.36.

¹⁰⁵¹ Cf. à ce propos JOUAN, 1966, p. 22-23 : « Sur l'auteur des *Chants Cypriens* et la date et les traditions sont incertaines et fuyantes. A l'origine, nous trouvons une légende déjà connue de Pindare. Homère aurait donné ce poème en guise de dot à son gendre Stasinos de Chypre 'et à cause de la patrie de celui-ci le poème aurait reçu le nom de *Kypria*'. Il n'y a à retenir de cette légende, dont on trouve des parallèles pour d'autres épopées du cycle, que l'attribution populaire des *Chants Cypriens* à Homère. Celle-ci n'apparaît contestée que dans la deuxième moitié du V^e s., par Hérodote [II, 115-117]. Aristote parle simplement de l'auteur des *Chants Cypriens* [*Poétique*, 23, 1459b 1-2], et telle semble bien être encore la tradition alexandrine, qui apparaît dans les scholies et nombre de témoignages tardifs. Cet anonymat cesse à l'époque romaine, mais l'exemple d'Athénée montre l'incertitude qui régnait à ce sujet. A un endroit (frag. IV), il donne pour l'auteur au poème 'Hégésias, ou Stasinos, ou quelque autre nom qu'on veuille lui donner' (frag. VI), ailleurs encore 'le poète des *Chants Cypriens*, quel qu'il puisse être' (frag. XII). Dans les autres sources, c'est le nom de Stasinos qui revient avec plus de fréquence. »

¹⁰⁵² JOUAN, 1966, p. 265-266.

remonterait au VII^e siècle, seraient, selon certains, « (...) assurément tenus comme postérieurs à l'*Illiade*, dont il reprend et développe tant de thèmes »¹⁰⁵³.

Cependant, les analyses faites par François Jouan, tout en admettant la tradition épique – et notamment les *Chants Cypriens*¹⁰⁵⁴ – comme l'une des « sources » d'Euripide pour composer son *Iphigénie à Aulis*, mettent en évidence le constat qu'« (...) un certain nombre de motifs euripidéens s'ajoutent ou même s'opposent à ceux des *Kypria*. »¹⁰⁵⁵. Ce constat va pousser François Jouan à rechercher d'autres textes « sources », qu'ils soient épiques, lyriques, ou tragiques. Ainsi, le savant va s'attacher à mettre en relief le fait qu'en plus d'avoir été mentionné auparavant par Stésichore, l'épisode aurait été incidemment évoqué dans le *Catalogue des femmes* attribué à Hésiode ainsi que dans la XI^e *Pythique* de Pindare¹⁰⁵⁶. Dans le même moment, et malgré le peu de renseignements dont on dispose sur les *Iphigénies* d'Eschyle et de Sophocle – la dernière est supposée avoir suivi « d'assez près les *Chants Cypriens* »¹⁰⁵⁷ –, François Jouan va tout de même chercher à mettre en lumière en quoi et dans quelle mesure la mise en scène de l'épisode par ses prédécesseurs a pu influencer Euripide au moment de sa composition¹⁰⁵⁸. En conclusion de son étude comparative des variations autour de cet épisode – et notamment après l'analyse du fait que dans l'ensemble des pièces d'Euripide l'héroïne, tout en étant sauvée par la déesse, est pourtant tenue par les Grecs comme ayant été réellement sacrifiée – il note :

¹⁰⁵³ Cf. à ce propos JOUAN, 1966, p. 24-25 (note 5), soulignant que : « (...) la thèse opposée a été défendue (...) par W. Kullmann, qui estime que l'auteur de l'*Illiade* a travaillé sur des motifs fournis par les Chants Cypriens, l'*Éthiopide* et la *Petite Illiade*. »

¹⁰⁵⁴ JOUAN, 1966, p. 268 : « (...) bien que notre connaissance de l'épisode du sacrifice d'Iphigénie dans les *Chants Cypriens* reste incomplète, on voit qu'Euripide a respecté dans ses grandes lignes la tradition épique : faute d'Agamemnon entraînant la colère d'Artémis qui retient les Grecs au port, explication inspirée de Calchas et décision prise par Agamemnon de sacrifier sa fille, subterfuge du mariage destiné à attirer la jeune fille à Aulis sans sa mère, substitution de la biche et transport d'Iphigénie en Tauride. »

¹⁰⁵⁵ JOUAN, 1966, p. 268.

¹⁰⁵⁶ JOUAN, 1966, p. 268-269 : « Le *Catalogue* hésiodique mentionnait incidemment le sacrifice d'Iphigénie à propos de la descendance de Léda. Un passage récemment rendu par un papyrus confirme et complète ce que l'on savait par ailleurs : la jeune fille, que l'auteur appelle Iphimédie, avait été immolée sur l'ordre d'Artémis avant le départ de l'expédition qui devait reconquérir Hélène. Mais la déesse l'avait sauvée et avait frotté son corps d'ambrosie pour la rendre immortelle [Cf. *P. Oxy.* XXVIII (1962), 2482, v. 11-14]. (...) D'après le témoignage de Philodème, Stésichore avait suivi la version hésiodique pour la métamorphose d'Iphigénie en Hécate. Une autre précision vient d'être apportée par un nouveau document papyrologique [P. Oxy. XXIX (1963), 2506] : le prétexte d'un mariage avec Achille, expliquant l'arrivée d'Iphigénie au camp, aurait été emprunté par Euripide au lyrique sicilien. (...) Par ailleurs, l'idée de faire du sacrifice d'Aulis un des mobiles principaux du meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre a des chances de venir, au moins indirectement, de Stésichore. En effet, dans la XI^e *Phytique* [XI, 22-23b], où le traitement du mythe semble s'inspirer surtout de l'*Orestie* du poète Himère, Pindare est le premier à envisager le sacrifice d'Iphigénie (...) comme une des causes probables du 'ressentiment au bras terrible' de Clytemnestre. Mais il ne présente cette idée que sous la forme dubitative qui convient à une légende encore mal accréditée. »

¹⁰⁵⁷ JOUAN, 1966, p. 272.

¹⁰⁵⁸ JOUAN, 1966, p. 270-273.

(...) qu'Euripide aurait combiné deux traditions : celle des *Chants Cypriens* [selon laquelle Iphigénie est sauvée par Artémis, transportée en Taures et rendue immortelle], qu'il adopte dans la pièce, et une tradition plus répandue, acceptée par Pindare, Sophocle et Eschyle, d'après laquelle Iphigénie avait réellement été sacrifiée à Aulis. Aussi, tout en développant la donnée épique, Euripide n'a pas voulu éliminer la tradition présente chez ses prédécesseurs, d'autant plus qu'elle présentait certains avantages dramatiques¹⁰⁵⁹.

Cela pris en compte, revenons sur la *parados* d'*Iphigénie à Aulis* et son Catalogue, qui au-delà d'autres différences par rapport au Catalogue des vaisseaux, autant par des aspects formels¹⁰⁶⁰ que par son contenu (l'ordre des contingents, le nombre de navires, les noms des chefs des contingents¹⁰⁶¹), ne compte que douze contingents, c'est-à-dire moins de la moitié des vingt-neuf contingents du Catalogue iliadique. Malgré cela, le rapport du catalogue euripidéen au catalogue iliadique est tenu comme une évidence¹⁰⁶², aussi bien que son rattachement à un autre catalogue grec censé avoir été aussi présent dans les *Chants Cypriens*¹⁰⁶³. L'ensemble du raisonnement aboutit à la suggestion suivante, faite par François Jouan. Cette *parados*, dit-il, « (...) elle-même plaide en faveur de l'existence parallèle de deux dénombrements distincts, l'un dans l'*Iliade*, l'autre dans les *Chants Cypriens*. »¹⁰⁶⁴

¹⁰⁵⁹ JOUAN, 1966, p. 273-274.

¹⁰⁶⁰ IRIGOIN, 1988, p. 243.

¹⁰⁶¹ Pour une brève énumération et analyse des différences entre le Catalogue d'Iphigénie à Aulis et le « Catalogue des vaisseaux » de l'*Iliade* voir : ALLEN, 1921, p. 23-24. TORRANCE, 2013, p. 83-85. Nous reprenons JOUAN, 1966, p. 295 qui en remarque quelques-unes : « (...) dans l'énumération des contingents grecs, il semble combiner l'ordre géographique du *Catalogue* avec un ordre tactique indiqué par d'autres passages de l'*Iliade* (...) il donne pour chef aux Athéniens un fils de Thésée, aux Épéens, Eurytos, aux Phocidiens et aux Locriens, Ajax fils d'Oilée ; il attribue aux Argiens cinquante vaisseaux au lieu de quatre-vingts, aux Athéniens soixante au lieu de cinquante, aux Éniens douze au lieu de vingt-deux. »

¹⁰⁶² JOUAN, 1966, p. 294 : « L'**imitation homérique est évidente** dans l'ensemble de ce morceau (...) ». Nous reprenons volontiers IRIGOIN, 1988, p. 243 : « (...) la seconde partie (v. 231-302) offre un dénombrement de la flotte, **qui s'inspire à l'évidence du Catalogue des Vaisseaux de l'Iliade**. » Voir encore plus récemment ce rapport interprété en termes d'« intertextualité » par TORRANCE, 2013, p. 83 : « (...) the Euripidean catalogue positions itself **self-consciously in an intertextual relationship with Homer**. » (Nous soulignons).

¹⁰⁶³ Bien que le résumé de Proclus ne fasse mention en tout lettres que de la présence d'un « Catalogue troyen » 168 : Καὶ κατάλογος τῶν τοῖς Τρωσὶ συμμαχησάντων, les auteurs tendent à tenir comme certaine la présence d'un catalogue grec dans les *Chants Cypriens*. Cf. JOUAN, 1966, p. 29 : « (...) Stasinus énumérerait sans doute les héros assemblés à Aulis et il avait terminé son œuvre par un catalogue des alliés troyens ». Cela au point que certains supposent que le « Catalogues des vaisseaux » de l'*Iliade* pourrait être lui-même un emprunt fait à celui des *Chants Cypriens*. Dans ce sens, voir : SCHMID, W., « Der homerische Schiffskatalog und seine Bedeutung für die Datierung des Ilias », *Philologus.*, 80, 1925, p. 67 sqq. MURRAY, Gilbert, *The Rise of the Greek Epic*, Oxford, the Clarendon Press, 1934, p. 179, note 1. ALLEN, 1921, p. 23, s'il ne songe pas à un emprunt, tient à suggérer une inspiration réciproque entre les deux catalogues : « Reciprocally the *Cypria* Catalogue may perhaps have influenced the Homeric (...) ». Nous avons du reste mentionné dans la première partie de ce travail le refus de pareille hypothèse par MAZON, 2002 [1943], p. 152.

¹⁰⁶⁴ JOUAN, 1966, p. 296.

Par ailleurs, ce même auteur remarque qu'admettre ces deux « sources »¹⁰⁶⁵ comme étant à la base de la composition du catalogue d'*Iphigénie à Aulis* ne rendrait pas compte pour autant de tous les choix faits par Euripide. Les choix du poète – comme les Modernes l'ont bien souligné – auraient impliqué des désaccords notables par rapport au catalogue iliadique et, probablement, par rapport à celui censé être présent dans les *Chants Cypriens*¹⁰⁶⁶. La sélection opérée par Euripide a été interprétée en lien avec le contexte politique précis de l'époque, en particulier des sentiments athénophiles¹⁰⁶⁷. Elle a également été interprétée par des arguments poético-artistiques, ainsi par François Jouan¹⁰⁶⁸ et plus récemment Froma Zeitlin, puis Isabelle Torrance¹⁰⁶⁹.

De tout ce qui précède, il ressort quelques éléments que nous tenons à souligner. Un premier point qui nous semble important, et sur lequel tous les analystes de cette deuxième partie du *parados* d'*Iphigénie à Aulis* semblent être d'accord, concerne le rôle joué par les motivations du présent (con)textuel de l'auteur dans ses choix compositionnels. Prenons l'exemple des analyses menées par François Jouan qui lit dans cette dernière pièce troyenne d'Euripide – un auteur dont une grande partie de la carrière dramatique coïncida avec la Guerre du Péloponnèse – de claires allusions à la vie politique de son temps, voire une sorte d'exhortation

¹⁰⁶⁵ « Source » est bien le terme maintes fois employé par JOUAN, 1966, p. 295.

¹⁰⁶⁶ JOUAN, 1966, p. 296.

¹⁰⁶⁷ Cf. ALLEN, 1921, p. 24 : “Clearly the edition was in the Athenian interest. By far the most important variant is that which sent one of Theseus’ sons to Troy”. JOUAN, 1966, p. 297-298: « H. Grégoire [« Le catalogue des navires dans la *parados* d'*Iphigénie à Aulis* », *Bull. Ac. Roy. Bel.*, 34, 1948, p. 16-31] a estimé qu'il fallait chercher dans cette descriptions des intentions politiques précises. Le poète se serait proposé d'exalter les cités et les peuples alliés d'Athènes, les lieux qui rappelaient à ses auditeurs des souvenirs glorieux, et aussi de leur suggérer l'idée que la ligue panachéenne formée par Agamemnon préfigurait en quelque sorte la ligue athénienne dont les membres avaient combattu à leur côtés depuis le début de la guerre du Péloponnèse. Sa démonstration est inégalement convaincante. Elle est satisfaisante pour expliquer certains choix (...). Elle paraît plus forcée dans certains cas (...). ». Et plus récemment TORRANCE, 2013, p. 85 : “(...) The Athenians in the *IA* are now led not by Menestheus (Il. 2.522) but by a son of Theseus. He leads sixty ships (*IA* 248), then more than his Homeric counterpart (Il. 2.556), and more than any single commander in the Euripidean catalogue. So the importance of Athens is stressed for an Athenian audience.”

¹⁰⁶⁸ JOUAN, 1966, p. 298: « (...) les intentions de notre *parados* sont complexes. Son lyrisme transpose deux genres distincts de la poésie épique, le genre descriptif et le genre catalogal. En puisant les détails à la fois dans l'*Illiade* et dans les *Kypria*, Euripide a voulu montrer dans un vivant tableau comment les héros achéens occupaient leurs loisirs forcés sur la plage d'Aulis. Mais, en même temps, et à partir des mêmes **sources**, il a cherché à composer à son tour une sorte de *Catalogue des Vaisseaux*, et, comme l'étendue dont il disposait le forçait à faire un tri parmi les **données** épiques, sur certains points il a été guidé dans son choix par des raisons de diplomatie et de patriotisme athénien. »

¹⁰⁶⁹ ZEITLIN, Froma, “The artful Eye: Vision, Ekphrasis and Spectacle in Euripidean Theatre”, GOLDHILL, Simon; OSBORNE, Robin (eds.), *Art and text in Ancient Greek Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 157-171. *Apud* TORRANCE, 2013, p. 87 : “The catalogue of ships is the second part of a *parados*, which, as a whole, is remarkably reminiscent of a painted work of art in its ekphrastic composition, as Froma Zeitlin has shown (...). The paradigm of deciphering sings at Aulis may also be Homeric”; p. 93 : “(...) the *sēmata* are in each case appropriately tied to the tragedy’s central concerns in depicting symbols of marriage reject or courtships marred by violence. The **catalogue’s intertextual relationship with Homer** anchors the leaders in turn within the epic tradition.” (Nous soulignons)

à ce que les Grecs « (...) mettent fin à leurs divisions, qu'ils réunissent toutes leurs forces pour marcher contre le Barbare et châtier son orgueil »¹⁰⁷⁰. Dans cette perspective, la description de l'armée panhellénique des Achéens à l'occasion même de sa formation à Aulis est un exemple des plus parlants. Ce moment de rassemblement qui, du reste, serait (explicitement) absent de notre *Iliade*, est censé avoir été mentionné dans les *Chants Cypriens*. Une telle remarque renforce le constat fait par François Jouan : si le théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, se nourrissait bien, tant sur son fond que dans sa forme, de réminiscences de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, les poètes tragiques semblent cependant avoir eu certains scrupules à porter Homère sur scène. En effet, les choix de sujets traités par ces trois auteurs tragiques, qui se rapportent soit à des légendes « Antehomericas », soit à d'autres « Posthomericas », le prouve assez¹⁰⁷¹.

En plus de nous conduire vers le second aspect que nous souhaitons souligner qui concerne la place de « source » primaire invariablement rendue au Catalogue des Vaisseaux de l'*Iliade* par les analystes de cette *parados* (et éventuellement¹⁰⁷² à celui des *Chants Cypriens*, un poème qui serait, selon certains, encore davantage doté de « sens historique »¹⁰⁷³), le rapport euripidéen au présent ainsi dégagé fait écho aux conclusions d'Ariane Guieu concernant les évocations au passé dans l'*Iliade* ainsi que leurs valeurs. Les évocations, rappelons-le, seraient liées à des motivations poétiques et politiques diverses – ces dernières étant du reste diachroniquement rattachées au processus complexe de composition et de fixation de ce texte – et non à un souci d'ordre historique à proprement dit. Une telle qualification nous permettrait de mettre en question la prétendue valeur historique des vers du Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*, pourtant si activement recherchée par ceux qui les ont analysés, sans qu'ils aient, du reste, pris en compte la spécificité des énoncés en catalogue de l'*Iliade* puisqu'un tel aspect n'a été mis en lumière que plus tard, notamment par les analyses de Sylvie Perceau.

Ainsi, ce n'est pas l'existence (ou pas) d'un rapport entre le catalogue grec énoncé dans l'*Iphigénie à Aulis* et celui de l'*Iliade* que nous souhaitons mettre en question, mais la nature

¹⁰⁷⁰ JOUAN, 1966, p. 290.

¹⁰⁷¹ Cf. JOUAN, 1966, p. 10 : « (...) Les tragiques semblent même avoir éprouvé quelque scrupule à porter Homère à la scène. Pour Euripide, mis à part le drame satyrique du *Cyclope*, le seul *Rhésos* serait à prendre en compte, si l'on avait lieu de mettre en doute son authenticité. Il reste alors deux grands groupes de légendes, les unes se rapportant aux *Antehomericas*, les autres aux *Posthomericas*. Les seconds ont fourni les sujets de huit sur neuf des pièces troyennes conservées, mais de deux pièces perdues seulement (...). Pour les légendes des *Antehomericas*, c'est-à-dire, en fait celles des *Chants Cypriens*, la proportion est inversée : une pièce connue, *Iphigénie à Aulis*, mais six pièces perdues (...). »

¹⁰⁷² Par exemple, dans une analyse plus récente de cette *parados*, faite par TORRANCE, 2013, nous n'y trouvons nul mot concernant une possible influence d'un catalogue existant dans les *Chants Cypriens*.

¹⁰⁷³ Cf. JOUAN, 1966, p. 28 : « (...) En face de l'intrigue ramassée de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, les *Kypria* offrent un récit qui suit la marche du temps. (...) ce procédé de composition traduit chez l'auteur un **éveil du sens historique** : l'épopée cyclique regarde vers l'avenir en annonçant les récits d'abord mi-fabuleux, mi-historiques des premiers logographes. D'autre part l'unité formelle est assurée par divers moyens. » (Nous soulignons)

de ce rapport. Autrement dit, la question est la suivante : est-ce que nous pourrions dire sans le moindre doute que nous nous trouvons ici devant un cas flagrant d'usage (détourné) d'Homère, et plus précisément du Catalogue de vaisseaux de l'*Illiade* et/ou de celui des *Chant Cypriens* ? Nous tenons à mettre cette question en perspective et plaider pour le doute : n'aurions-nous pas plutôt affaire ici à un usage, de la part de l'auteur d'*Iphigénie à Aulis*, d'un matériau traditionnel dont le contenu ne fut pourtant jamais fixé ? Dès lors que l'*Illiade* et l'*Odyssée* ont déjà une place d'autorité assurée, cet usage peut-il éviter de faire écho à ce contenu, que ce soit du côté du compositeur ou de celui de ses spectateurs, mais sans pour autant forcément s'inscrire dans un rapport où l'un se fait dépendant de l'autre en termes de « source » ? La question de la dépendance nous semble être bien souvent au cœur du raisonnement, ainsi lorsque l'on cherche à interpréter ce rapport par l'intermédiaire de notions telle que celle d'« intertexte », qui nous force à admettre que celui qui vient après dans le temps « diverge » de l'autre.

De plus, même dans le cas où nous ne saurions être disposés à accepter la présupposition d'un rapport différent entre le catalogue d'Euripide et celui d'Homère, il nous semble tout de même que ce qu'on trouve chez Euripide nous permet de dire, au contraire des Modernes, que cet auteur ne semble pas attribuer aux données transmises par le « Catalogue des vaisseaux » iliadique une valeur historique particulière. Il s'en inspire certes, et pourtant il n'hésite pas un seul moment, si besoin, à méconnaître l'exactitude de ces « renseignements ». Cette démarche est, du reste, et certes dans différentes mesures, celle que nous suggérons être utilisée chez d'autres auteurs dont nous avons jusqu'ici cherché à analyser les usages du Catalogue des vaisseaux.

Chapitre VII - Usages du Catalogue des vaisseaux à l'époque impériale : le cas de la *Géographie* de Strabon

Dans ce chapitre, comme nous l'avons déjà remarqué et justifié brièvement dans l'introduction de cette partie, nous allons nous limiter à commenter les usages du Catalogue des vaisseaux dans la *Géographie* de Strabon¹⁰⁷⁴. Du fait à la fois de l'étendue de cet ouvrage, composée de dix-sept livres, et des questions dont nous nous sommes occupées jusqu'ici – notamment celle de la recherche d'une « Grèce homérique » par les Modernes –, nous allons nous consacrer aux usages du Catalogue dans les volumes de la *Géographie* dédiés aux régions de l'Hellade, c'est-à-dire les livres VIII, IX et X¹⁰⁷⁵.

Rappelons encore une fois que le but de notre travail n'est pas de se constituer lui-même en une sorte de catalogue, dans le sens d'un dénombrement prétendument exhaustif de l'ensemble des usages du Catalogue des vaisseaux pour la totalité des textes anciens qui nous sont parvenus. Ce qui, de toute manière, ne serait pas vraiment envisageable dans le cadre de notre travail, eu égard à la quantité d'usages qui ont été faits du Catalogue des vaisseaux : ainsi pour les trois livres de la *Géographie* cités ci-dessus, nous avons compté respectivement vingt-cinq, vingt-quatre et quinze citations, soit un total de soixante-quatre citations de vers du catalogue achéen, cela sans compter les références¹⁰⁷⁶ faites à ces mêmes vers. Autrement dit, un tel catalogue pourrait faire l'objet d'une thèse en soi.

Par conséquent, dans ce chapitre, notre objectif majeur s'inscrit à nouveau dans un effort pour souligner les écarts entre nous, « Modernes », et les « Anciens ». Dans le cas des auteurs étudiés jusqu'à présent, et dont les œuvres ont été composées au cours de l'époque classique, nous avons relevé, plutôt qu'un besoin d'attester et/ou de refuser l'étendue de la valeur historique des poèmes homériques et de ce passage qualifié de « καταλόγος » en soi, un

¹⁰⁷⁴ Pour le texte en grec et pour les traductions nous prenons comme référence : STRABON, *Géographie*, éd. et trad. par AUJAC, Germaine, Paris, Les Belles Lettres, t. I (Livre I) 1978, 1969. ____, éd. et trad. par BALADIÉ, Raoul, Paris, Les Belles Lettres, t. V (Livre VIII) 1978, t. VI (Livre IX) 1996. ____, *Géographie*, éd. et trad. LASSERRE, François, Paris, Les Belles Lettres, t. VII (Livre X) 1971. ____, *The Geography of Strabo*, trans. by H. L. JONES, Cambridge (The Loeb Classical Library), Harvard University Press, VI (Books XIII-XIV) 1989, VII (Books XV-XVI) 1983.

¹⁰⁷⁵ Le livre VIII se propose à décrire le Péloponnèse, le golfe de Corinthe, l'Élide, la Messénie, la Laconie, L'Argolide, l'Achaïe et l'Arcadie. Le livre IX traite de cinq régions : l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride et la Thessalie. Le livre X à son tour s'occupe de l'Eubée, de l'Étolie et de l'Acarmanie avec les îles avoisinantes, de la Crète des Cyclades et des Sporades. Strabon propose un plan initial (cf. VIII, 1, 1 ; I, 3), où il prévoit traiter de la Grèce continentale du sud au nord, mais comme le remarque AUJAC, 1971, p. 5 : « (...) il n'est nullement tenu à ce plan et s'est laissé guider par les frontières historiques des anciens états grecs. »

¹⁰⁷⁶ Nous avons compté respectivement : six, vingt-trois et quatorze.

rapport dialectique qui met certes en évidence la place d'autorité de ces poèmes et l'utilité du Catalogue des vaisseaux, une utilité qui varie en fonctions des différentes stratégies discursives et des contextes politiques. Toutefois, avec l'analyse de la place d'Homère, ou plutôt des évocations des poèmes homériques dans la *Géographie* de Strabon, force nous est de reconnaître que la situation a sans aucun doute changé.

Pour autant, cela ne revient pas à dire que l'approche du Catalogue que nous identifions dans la *Géographie* va tout à fait dans le sens de celle que nous avons également identifiée, malgré leurs différences, chez les commentateurs modernes. En effet, ce que nous y trouvons est plutôt un foisonnement assez divers où les citations et les mentions de ce passage chez Strabon revêtent des fonctions variées. Nous trouvons également, à certains moments, une sorte de tentative, de sa part, pour évaluer la valeur historiographique de cette carte homérique, ce qui, quoiqu'autrement, rapproche alors la démarche de Strabon de celles de bien des commentateurs modernes.

1- La place et les fonctions des évocations des poèmes homériques dans la *Géographie* de Strabon

Afin de mieux comprendre les places et les fonctions des citations de vers du Catalogue des vaisseaux ou des allusions faites à son contenu dans les trois livres de la *Géographie* de Strabon qui traitent de l'Hellade, il est sans doute prudent de commencer par envisager les places et les fonctions des très nombreuses évocations de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* que l'on trouve au cours des dix-sept livres qui composent cet ouvrage. Cette présence ostensible des épopées homériques – à peu près sept cents citations – a bien entendu déjà fait l'objet de maintes études¹⁰⁷⁷.

Parmi ces travaux, le plus complet est sans doute la thèse de doctorat de William Kahles : *Strabo and Homer. The Homeric citations in the Geography of Strabo*¹⁰⁷⁸. Cette étude nous intéresse pour deux raisons. D'une part, son auteur offre un examen de l'ensemble des références homériques de la *Géographie* tout en étant extrêmement attentif à mettre en évidence

¹⁰⁷⁷ Voir plus récemment les travaux de KIM, 2007, 2010.

¹⁰⁷⁸ KAHLES, 1976, p. 207 : "(...) The preponderance of citations on finding fact behind myth, reconciling the conditions of Homer's time and before with Strabo's, correctly interpreting conflicting terms, and identifying places mentioned in Homer with the same supports the contention that Strabo seems obsessed with Homeric studies proving the poet's accuracy."

leur lien avec l'ensemble du traité de Strabon¹⁰⁷⁹. D'autre part, outre ses propres hypothèses, William Kahles fait le point sur les propositions les plus souvent avancées par d'autres chercheurs pour justifier cette place si éminente occupée par les poèmes homériques dans l'ouvrage de Strabon¹⁰⁸⁰.

William Kahles commence et justifie sa propre étude en l'intégrant dans le cadre plus large des analyses faites auparavant sur la présence des citations et des mentions homériques chez Strabon. Il nous rappelle ainsi que les commentateurs modernes de la *Géographie* se sont longtemps et principalement consacrés à l'étude des textes (majoritairement grecs¹⁰⁸¹) avec lesquels Strabon a établi un rapport dialectique tout au long de son ouvrage¹⁰⁸². Cette approche se justifiait par leur perception – du reste en partie affirmée par Strabon lui-même¹⁰⁸³ – que davantage que d'avoir comme prétention majeure de présenter dans sa *Géographie* quelque chose de nouveau, Strabon aurait plutôt voulu faire une sorte de compilation¹⁰⁸⁴ des

¹⁰⁷⁹ KAHLES, 1976, p. 7-8 : "It should be clear now that a thorough investigation of the Homeric citations in Strabo is necessary: first to demonstrate once more – this time in regard to Homer – that Strabo was not a blind compiler or editor; second, to describe accurately and completely the ways in which Strabo uses Homer. All the quotations from the *Iliad* and *Odyssey*, all references to the epics, and all allusions to Homer by name must be examined. Then the citations must be listed, discussed, and categorized. The body of the paper will require that the contexts in which the citations occur be paraphrased. (...) For once citations have been completely gathered, it can be shown that Strabo was not an unthinking compiler, not an editor of older works, but that the geographer used and valued Homer as an authority in various fields because the poet provided information which agreed with Strabo's philosophy of geography."

¹⁰⁸⁰ Voir dans ce sens : AUJAC, 1966, p. 19 : « Au commencement était Homère, pourrait-on dire chaque fois qu'il s'agit de l'histoire de la littérature ou de la pensée grecques. Tel est en tout cas le sentiment profond de Strabon qui, à la suite de tant d'autres, et non des moindres, veut voir dans Homère le fondateur de la science géographique, comme de toute science. »

¹⁰⁸¹ Voir AUJAC, 1969, p. XIV-XV : « (...) les auteurs que Strabon cite, au cours de sa *Géographie*, sans pour autant les connaître tous de première main, sont des Grecs (...). Sans doute y ajoute-t-il à l'occasion une référence aux *Commentaires* de César (...), ou une allusion à quelque traité de Cicéron (...), mais cela reste très épisodique, et prouve que, s'il connaissait au moins de nom et de réputation certains auteurs latins, il ne cherchait pas à en tirer grand profit. »

¹⁰⁸² Voir par exemple en France : MARCEL, Dubois, *Examen de la Géographie de Strabon : étude critique de la méthode et des sources*, Paris, Armand Colin, 1891.

¹⁰⁸³ STRABON, I, 2, 1 : Εἰ δὲ πολλῶν προσιπόντων ἐπιχειροῦμεν καὶ αὐτοὶ λέγειν περὶ τῶν αὐτῶν, οὐπω μεμπτέον, ἂν μὴ καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον διελεγχθῶμεν ἐκείνοις ἅπαντα λέγοντες. Ὑπολαμβάνομεν δ' ἄλλων ἄλλο τι κατορθωσάντων ἄλλο πολὺ μέρος ἔτι τοῦ ἔργου λείπεσθαι πρὸς οἷς ἂν καὶ μικρὸν προσλαβεῖν δυνηθῶμεν, ἱκανὴν δεῖ πίθεσθαι πρόφασιν τῆς ἐπιχειρήσεως.

¹⁰⁸⁴ Cf. STRABON, I, 1, 22, où l'auteur qualifie son ouvrage de « σύγγραμμα ».

connaissances géographiques de son temps¹⁰⁸⁵. Les connaissances à synthétiser devraient, selon lui, être vastes, et notamment – telles celles de l'ἱστορία –, utiles et vraisemblables¹⁰⁸⁶.

En effet, pour Strabon – qui avait déjà écrit des « Commentaires Historiques » (ὑπομνήματα ἱστορικὰ) –, il fallait que sa « σύνταξις »¹⁰⁸⁷, telle la philosophie morale et la politique, soit essentiellement utile au monde du gouvernement, autrement dit qu'elle répondît à ses besoins¹⁰⁸⁸. Ainsi, explique-t-il que, dans sa conception très large d'une étude géographique comprenant l'étude de la cosmographie et de la géométrie, ainsi que en raison de l'intérêt pour ce qui touche à la vie sur terre et dans le ciel¹⁰⁸⁹, la recherche devait comporter :

Ἐχει δέ τινα καὶ θεωρίαν οὐ φαύλην ἢ πραγματεία, τὴν μὲν τεχνικὴν τε καὶ μαθηματικὴν καὶ φυσικὴν,

(...) toute une part non négligeable de réflexion théorique, soit dans l'ordre de la technique, des mathématiques et de la physique,

¹⁰⁸⁵ A propos de la composition de la *Géographie* et de son rapport avec les « sciences » de son temps, voir les remarques introductives faites par : AUJAC, 1966, p. 12 : « Quand, au déclin d'une longue vie, il [Strabon] se décide à composer la Géographie, son propos n'est pas d'apporter du neuf, de livrer le résultat de découvertes positives, de faire avancer la science : ses voyages qui ne restent qu'occasionnels, ses expériences, limitées et fragmentaires, ses recherches, surtout livresques, ne le prédestinent pas à cela. Simplement, il désire rassembler en un tout aussi cohérent que possible toutes les nouveautés, toutes les acquisitions que les voyages, les expériences, les recherches d'autrui ont fait naître et fructifier jusqu'à ce jour. Il fait ainsi le point des connaissances que pouvait raisonnablement avoir, dans ce siècle d'Auguste si fertile en bons esprits, un homme 'éclairé', soucieux d'efficacité plus que d'érudition pure, mais formé à la lecture intelligente et à la critique des textes. »

¹⁰⁸⁶ STRABON, I, 1, 19 : (...) τῷ γεωγράφῳ τούτων μᾶλλον ἢ ἐκείνων ἐπιμελητέον· ὡς δ' αὐτῶς ἔχει καὶ περὶ τῆς ἱστορίας καὶ περὶ τῶν μαθημάτων. Καὶ γὰρ τούτων τὸ χρήσιμον αἰεὶ μᾶλλον ληπτέον καὶ τὸ πιστότερον.

¹⁰⁸⁷ STRABON, I, 1, 23 : Διόπερ ἡμεῖς πεποικότες ὑπομνήματα ἱστορικὰ χρήσιμα, ὡς ὑπολαμβάνομεν, εἰς τὴν ἠθικὴν καὶ πολιτικὴν φιλοσοφίαν, ἐγνωμεν προσθεῖναι καὶ τήδε τὴν σύνταξιν· ὁμοειδῆς γὰρ καὶ αὐτῇ, καὶ πρὸς τοὺς αὐτοὺς ἄνδρας, καὶ μάλιστα τοὺς ἐν ταῖς ὑπεροχαῖς. Ἐπι δὲ τὸν αὐτὸν πρότον, ὄνπερ ἐκεῖ τὰ περὶ τοὺς ἐπιφανεῖς ἄνδρας καὶ βίους τυγχάνει μνήμης, τὰ δὲ μικρὰ καὶ ἄδοξα ποραλείπεται, κἀνταῦθα δεῖ τὰ μικρὰ καὶ τὰ ἀφανῆ παραπέμπειν, ἐν δὲ τοῖς ἐνδόξοις καὶ μεγάλοις καὶ ἐν οἷς τὸ πραγματικὸν καὶ εὐμνημόνευτον καὶ ἡδὺ διατρίβειν.

¹⁰⁸⁸ STRABON, I, 1, 17 : Τὸ μὲν δὴ πλέον, ὥσπερ εἴρηται, πρὸς τοὺς ἡγεμονικοὺς βίους καὶ τὰς χρείας· ἔτι δὲ καὶ τῆς ἠθικῆς φιλοσοφίας καὶ πολιτικῆς τὸ πλέον περὶ τοὺς ἡγεμονικοὺς βίους. Voir aussi, I, 1, 16 : Δῆλον οὖν, ὅτι ἡ γεωγραφικὴ πᾶσα ἐπὶ τὰς πράξεις ἀνάγεται τὰς ἡγεμονικὰς (...). Pour un point autour des hypothèses concernant l'intention de l'œuvre de Strabon, voir AUJAC, 1969, p. XXV-XXIX : « (...) la thèse que soutient B. Niese (...) cherche à montrer que Strabon a rédigé son ouvrage à Rome à l'instigation des amis romains. (...). [E.] Pais de son côté soutient une opinion totalement différente. Strabon aurait écrit son traité dans sa ville natale, à l'intention de Pythodoris, reine du Pont, avec laquelle il aurait entretenu d'étroites relations. Auguste lui-même sentait la nécessité de mieux connaître cet ensemble de peuples divers qu'il avait pour mission de diriger. (...) C'est ce qui a peut-être incité W. Aly à supposer que c'est à l'intention, de l'empereur lui-même qu'écrit Strabon. (...) La position la plus sage parce que la plus prudente, reste pourtant celle de M. Dubois : à son avis, Strabon écrit aussi bien pour le Grecs que pour les Romains, dédiant en esprit son œuvre à tout public suffisamment cultivé pour la comprendre et suffisamment influent pour l'utiliser. »

¹⁰⁸⁹ STRABON, I, 1, 15 : Ἔοικεν οὖν μετεωρολογικῇ τινὶ πραγματεία καὶ γεωμετρικῇ συνῆφθαι τὸ τῆς γεωγραφίας εἶδος, τὰ ἐπίγεια τοῖς οὐρανόιοις συνάπτον εἰς ἓν, ὡς ἐγγυτάτω ὄντα, ἀλλὰ μὴ διετῶτα τοσοῦτον (...).

Il semblait envisageable à Strabon de se renseigner à la fois :

τὴν δὲ ἐν ἱστορίᾳ καὶ μύθοις κειμένην (...) ¹⁰⁹⁰

(...) à partir de l'information historique et des récits légendaires (...).

De cet extrait, il ressort que Strabon reconnaissait une distinction entre « ἱστορία » et « μῦθος », même si, nous ne devons pas l'oublier, il ne les concevait pas comme tout à fait comme antinomiques. La meilleure preuve en est – comme nous l'avons déjà souligné dans les première et deuxième parties de ce travail – qu'à divers endroits de son texte Strabon reconnaît que, quoique dans différentes mesures, l'un et l'autre sont des types d'énoncés constitutifs autant des compositions poétiques que des écrits historiques ¹⁰⁹¹. Le cas paradigmatique dans le domaine de la poésie, est celui des épopées homériques.

Ainsi, il est évident qu'afin de composer son ouvrage et en plus de ses voyages ¹⁰⁹², Strabon a été surtout nourri par les nombreux travaux de ses prédécesseurs. Ces travaux ont été piochés dans plusieurs domaines, certains plus proches dans le temps ¹⁰⁹³, d'autres plus éloignés. Leurs compositions faisaient partie de ladite « tradition ancienne » (παλαιὰ μνήμη ¹⁰⁹⁴). Nous y insistons, Strabon tient à rendre explicite cette dette dès le paragraphe d'ouverture de son ouvrage, lorsqu'il énumère ceux qui furent à son avis les premiers à rendre disponibles des connaissances dans le domaine de la géographie :

¹⁰⁹⁰ STRABON, I, 1, 19.

¹⁰⁹¹ Voir notamment, STRABON, I, 2, 35 : (...) ὅπποθ γε οὐδὲ τοῖς πεζῇ συγγραφοῦσιν ἐν ἱστορίας σχήματι προσέχομεν περὶ πολλῶν, κἂν μὴ ἐξομολογῶνται τὴν μυθολογραφίαν. Φαίνεται γὰρ εὐθύς, ὅτι μύθους παραπλέκουσιν ἐκόντες, οὐκ ἀγνοῖα τῶν ὄντων, ἀλλὰ πλάσει τῶν ἀδυνάτων τερατείας καὶ τέρψεως χάριν (...). Voir aussi les considérations de Strabon autour d'Éphore (IV^e avant notre-ère) : STRABON, IX, 3-12, où il parle de deux « genres » pour « ἱστορία » et « μῦθος ». Dans ce passage Strabon suggère qu'Éphore, bien que critique de ce chevauchement, court le risque d'y succomber en les mélangeant : (...) πλὴν εἰ συγχεῖν ἐβούλετο τὸν τε τῆς ἱστορίας καὶ τὸν τοῦ μύθου τύπον.

¹⁰⁹² STRABON, II, 5, 2 : Οὐδὲ τῶν ἄλλων δὲ οὐδὲ εἰς ἂν εὐρεθῆι τῶν γεωγραφοῦσάντων πολὺ τι ἡμῶν μᾶλλον ἐπεληλυθῶς τῶν λεχθέντων διαστημάτων.

¹⁰⁹³ STRABON, I, 1, 12 : Ἀλλὰ μὴν ὅτι γε δεῖ πρὸς ταῦτα πολυμαθείας εἰρηκάσι συχνοί.

¹⁰⁹⁴ STRABON, I, 1, 15.

Ὅμηρός τε καὶ Ἀναξίμανδρος ὁ Μιλήσιος καὶ Ἑκαταῖος, ὁ πολίτης αὐτοῦ, καθὼς καὶ Ἐρατοσθένης φησί · καὶ Δημόκριτος δὲ καὶ Εὐδοξος καὶ Δικαίαρχος καὶ Ἐφορος καὶ ἄλλοι πλείους · ἔτι δὲ οἱ μετὰ τούτους, Ἐρατοσθένης τε καὶ Πολύβιος καὶ Ποσειδώνιος, ἄνδρες σιλόσοφοι.¹⁰⁹⁵

Homère, après lui, Anaximandre de Milet et Hécatee son concitoyen, comme le reconnaît aussi Ératosthène ; puis Démocrite, Eudoxe, Dicéarque, Éphore et bien d'autres ; ou encore, après eux, Ératosthène, Polybe et Posidonius, tous des philosophes.

Dès lors et sans aucun doute, Strabon peut mettre en évidence la place éminente que Homère, plus que d'autres poètes¹⁰⁹⁶, va occuper tout au long de son texte, en particulier lorsqu'il est question de renseignements concernant le passé lointain (τὰ παλαιά, τὰ ἀρχαῖα) et notamment dans le domaine de la géographie¹⁰⁹⁷. Il justifie tout d'abord ce choix par ses propres affinités intellectuelles avec les analyses d'ordre exégétique des poèmes homériques, des analyses fleurissantes tout au long de l'époque hellénistique (notamment à Alexandrie et à Pergame)¹⁰⁹⁸. Mais il le justifie également, et plus précisément, par le rôle qu'a joué Ératosthène de Cyrène (III^e-II^e av. notre-ère)¹⁰⁹⁹. Strabon consacre à ce dernier des critiques importantes dans la majeure partie des livres I et II de la *Géographie*¹¹⁰⁰ : Eratosthène fut un illustre pourfendeur d'Homère, voire de l'usage de ses poèmes comme une sorte d' « initiation valable

¹⁰⁹⁵ STRABON, I, 1, 1.

¹⁰⁹⁶ Strabon évoque, entre autres : Hésiode, Antimaque, Archiloque, Tyrtée, Stésichore, Ion, Eschyle, Sophocle, Euripide, Callimaque. À propos de l'usage de la poésie par Strabon voir plus récemment : DUECK, Daniela, "Strabo's use of poetry", DUECK, Daniel; LINDSAY, Hugh; POTHECARY, Sarah (eds.), *Strabo's Cultural Geography. The making of Kolossourgia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 86-107.

¹⁰⁹⁷ STRABON, I, 2, 20 : Τὸ δ' ὅλον οὐκ εὔ τὸ τὴν Ὀμήρου ποιήσιν εἰς ἓν συνάγειν τῆ τῶν ἄλλων ποιητῶν εἷς τε τᾶλλα καὶ εἰς αὐτὰ τὰ νῦν προκείμενα, τὰ τῆς γεωγραφίας καὶ μηδὲν αὐτῶ προεσβείον ἀπονέμειν.

¹⁰⁹⁸ Voir à ce propos : PRONTERA, Francesco, "Sull'esegesi ellenistica della geografia omerica", *Geografia e storia nella Grecia antica*, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 2011, p. 3-14.

¹⁰⁹⁹ N'oublions pas qu'il est censé avoir été pendant longtemps à la tête de la Bibliothèque d'Alexandrie. Cf. à ce propos AUJAC, 1966, p. 50-61. Voir aussi : AUJAC, Germaine, *Ératosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 2001.

¹¹⁰⁰ Voir AUJAC, 1966, p. 2 : « Il n'est que de jeter un coup d'œil sur les Prolegomènes pour s'apercevoir qu'après une brève Introduction sur les intérêts et les servitudes de la géographie, au cours de laquelle il salue Homère comme le fondateur de cette science, Strabon consacre la majeure partie des livres I et II à la critique de l'ouvrage d'Ératosthène. »

à la science »¹¹⁰¹ – une conception particulièrement chère, en revanche, aux Stoïciens et à Strabon lui-même¹¹⁰².

Autrement dit, dans son dessein de fonder solidement et intellectuellement les choix constitutifs de son ouvrage où, citations et allusions aux passages des poèmes homériques se font si présents, le besoin de Strabon de veiller à la fois à défendre Homère et à critiquer Ératosthène n'est pas surprenant¹¹⁰³. Ainsi, outre le recours à d'autres parmi ses illustres prédécesseurs qui ont déjà utilisé les poèmes homériques, Strabon n'hésite pas à surtout s'appuyer sur celui qui avait déjà écrit un commentaire critique contre Ératosthène, Hipparque. De ce dernier, dont nous ne connaissons le *Contre-Ératosthène*¹¹⁰⁴ que par l'intermédiaire de la *Géographie*.

Compte tenu de tout ce qui précède, nous pouvons sans aucun doute identifier et donc attester le bien-fondé des réponses les plus souvent données par les chercheurs qui ont tenté de justifier la place éminente qu'Homère occupe dans la *Géographie*. William Kahles a résumé ainsi les conclusions de la recherche : Strabon est identifié avec une pensée stoïcienne qui attribue à Homère la place de précurseur de toutes sortes de savoir ; il doit ceci en particulier à son affinité intellectuelle, voire son appartenance, avec l'école de Pergame dont le vif intérêt pour l'exégèse homérique est connu ; il s'appuie sur le fait que les études géographiques précédant la sienne, auraient – c'est une hypothèse – et certes de façon différente, déjà fait des poèmes homériques

¹¹⁰¹ Voir AUJAC, 1966, p. 62 : « (...) Peut-être la verve cruelle d'Ératosthène est-elle alimentée par la tendance alexandrine du moment de mettre en vers les sujets les plus austères. (...) Peut-être l'attaque contre Homère est-elle surtout une mise en garde, un conseil de prudence adressé à ceux qui risquent de voir dans d'actuelles affabulations poétiques une initiation valable à la science et qui commettent la même erreur que ceux qui veulent voir dans les poèmes d'Homère les premiers résumés des connaissances géographiques, ou plutôt des institutions géographiques du temps. »

¹¹⁰² Cf. STRABON, I, 2, 2 et I 2, 3, où il souligne que les Stoïciens vont au point de soutenir que : μόνον ποιητὴν ἔφρασαν εἶναι τὸν σοφόν. Voir encore une fois à ce propos AUJAC, 1966, p. 61-62 : « (...) En fait la mauvaise humeur d'Ératosthène n'est jamais dirigée contre le poète, au charme duquel il ne laisse pas d'être sensible, mais contre ses commentateurs, les Stoïciens surtout, qui, par leur admiration imbécile, nuisent inéluctablement à la cause de la science authentique et de la vérité, autant qu'à celle de la poésie, incitant les hommes à se contenter d'à peu près, quand l'exactitude est nécessaire, à s'exprimer au moyen d'images qui contiennent une part de faux, à utiliser mythes et paraboles à la place d'une définition précise et dépourvue d'ambiguïté et, par là même, à oublier le vrai message de la poésie. »

¹¹⁰³ Voir AUJAC, 1966, p. 49 : « (...) à l'époque où écrit Strabon (...) a paru une œuvre magistrale, qui a semblé pour longtemps avoir fait le point des connaissances, tout en apportant nombre de vues neuves et originales : la *Géographie* d'Ératosthène. (...) Aussi, quand Strabon désira à son tour entrer dans la lice, et composer une sorte d'encyclopédie géographique, c'est face à Ératosthène qu'il se posera nécessairement, c'est face à lui qu'il s'opposera, puisque c'est le seul auteur qui ait fourni un traité complet de géographie. »

¹¹⁰⁴ STRABON, I, 2, 2 : Πρότερον δ' ἐπισκεπτέον Ἐρατοσθένη, παρατιθέντας ἅμα καὶ τὴν Ἰππάρχου πρὸς αὐτὸν ἀντιλογίαν. À propos d'Hipparque et de son *Contre-Ératosthène*, voir AUJAC, 1966, p. 65-72. Strabo depends so much upon Homer, and because he does, why he must defend the poet as much as he does. The long-standing answers have been as follows: One tenet of Stoic philosophy was total acceptance of Homer's veracity, and Strabo was a Stoic. Second, Strabo was a member of the school of Pergamum, which had a renewed interest in Homeric studies. Third, all geography before Strabo had been concerned in one way or another with Homer, and Strabo was only following suit."

leur référence incontournable¹¹⁰⁵. William Kahles nous rappelle du reste que certains analystes ont même voulu interpréter l'ensemble des citations homériques de la *Géographie* comme des emprunts faits par Strabon aux œuvres de ses prédécesseurs¹¹⁰⁶.

William Kahles reprend ces conclusions, du reste étroitement liées aux fonctions les plus manifestes que sa propre analyse a trouvé associées aux citations et allusions homériques au cours de la *Géographie* et qu'il a choisi de classer en deux grandes groupes : le premier groupe englobe des citations et allusions qui sont des commentaires autour de la question de la valeur des contenus transmis par les poèmes d'Homère. Le second groupe concerne les usages qui sont faits des poèmes comme textes de référence pour le passé lointain, et pour fournir des renseignements de nature diverse, y compris en matière de style¹¹⁰⁷. William Kahles attire également notre attention sur le fait que, s'il ne faut certes pas nier l'importance des prédécesseurs dans la construction du *γεωγραφίας λόγος* de Strabon, il est néanmoins temps de considérer le savant grec non plus comme un simple compilateur, mais comme un lecteur et un auteur bien attentif à son époque et, en particulier, aux besoins politiques du présent. D'où la proposition de William Kahles de mettre en avant une autre fonction des citations et allusions homériques dans la *Géographie*. Cette fonction, quoique d'une importance première pour Strabon lui-même, n'a été que peu mise en avant par ses prédécesseurs : c'est celle de l'utilité politique des contenus (géographiques) transmis par les poèmes homériques et dont Strabon a su largement se servir tout au long de la construction de son texte¹¹⁰⁸. Celui-ci fut en effet composé à un moment historique précis où, bien que leurs territoires se trouvaient dominés par les Romains, il était néanmoins possible pour les Grecs de sauvegarder une place qui leur semblait propre, et qui pouvait être utile à l'empire naissant¹¹⁰⁹.

¹¹⁰⁵ Cf. KAHLES, 1976, p. 208.

¹¹⁰⁶ Cf. KAHLES, 1976, p. 3 : "This view of Strabo portrays him as a compiler or editor, and detracts from his individual qualities as writer and geographer. It is not surprising that Hugo Bidder attempted to trace all the Homeric quotations in Strabo to the geographer's predecessors [BIDDER, Hugo. *De Strabonis studiis Homericis capita selecta*. Berlin, 1889]. Are we to infer, then, that Homeric influence in Strabo's *Geography* is merely a reflection of Strabo's sources, a kind of residue left by those who had gone before him? I think not."

¹¹⁰⁷ Cf. KAHLES, 1976, p. 189 : "(...) first, those citations in which Strabo seems excessively concerned with Homer – passages in which he defends Homer's knowledge by offering correct interpretations, by explaining terms, by reconciling contradictions in place and name, in short, all those places where the geographer's attitude approaches blind faith; second, the citations which do not fall into the first category, that is, the passages in which Strabo sees Homer as a genuine authority, a source of history and geography, and as an artist who provides illustrations, ornamentation, and parallels." Malgré cette division majeure Kahles reconnaît aussi l'existence d'un autre groupe moins expressif. Voir, p. 205-206: "Beside citations in defense of Homer and citations used as sources, there is a group of miscellaneous citations – citations mainly found in other writers or bits of information on Homer's life."

¹¹⁰⁸ Cf. KAHLES, 1976, p. 208-212.

¹¹⁰⁹ Dans ce sens voir AUJAC, 1966, p. 13-14: "(...) Après l'effondrement politique de la Grèce, Rome prenait rang de grande puissance mondiale (dans le 'monde habité' d'alors), étendait sans cesse les limites d'un empire (...). Strabon, conscient de cette évolution et de son importance, fier d'y participer, se donne pour but avoué de

En effet, il suffit de considérer le seul extrait du livre I de Strabon (ci-dessous) pour attester le bien-fondé des multiples fonctions des usages des poèmes homériques mises en évidence par les analystes :

(...) Καὶ πρῶτον ὅτι ὀρθῶς ὑπειλήφραμεν καὶ ἡμεῖς καὶ οἱ πρὸ ἡμῶν, ὧν ἔστι καὶ Ἰππαρχος, ἀσχηγέτην εἶναι τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας Ὅμηρον · ὅς οὐ μόνον ἐν τῇ κατὰ τὴν ποιήσιν ἀρετῇ πάντας ὑπερβέβληται τοὺς πάλαι καὶ τοὺς ὕστερον, ἀλλὰ σχεδόν τι καὶ κατὰ τὸν βίον ἐμπειρία τὸν πολιτικόν, ἀφ' ἧς οὐ μόνον περὶ τὰς πράξεις ἐσπούδασεν ἐκεῖνος, ὅπως ὅτι πλείστας γνοιή καὶ παραδώσει τοῖς ὕστερον ἐσομένοις, ἀλλὰ καὶ τὰ περὶ τοὺς τόπους τοὺς τε καθ' ἕκαστα καὶ τοὺς κατὰ σύμπασαν τὴν οἰκουμένην, γῆν τε καὶ θάλατταν.¹¹¹⁰

(...) Et d'abord, n'est-il pas parfaitement justifié, comme nous l'avons fait (nous et nos prédécesseurs, dont Hipparque), de considérer Homère comme le promoteur de la connaissance géographique ? La qualité de sa poésie le place nettement au-dessus de tous ses rivaux, passés ou à venir, mais, tout autant, sa connaissance de la vie politique qui lui a permis de s'intéresser non seulement aux exploits des hommes, avec le désir d'en connaître le plus possible et d'en transmettre le souvenir à la postérité ou dans leurs rapport avec l'ensemble du monde habité, terre et mer.

Dans passage, Strabon nous offre une sorte de résumé qui justifie son abondant usage du poète, dû autant à l'excellence rhétorique qui caractérise le λόγος poétique d'Homère¹¹¹¹, qu'à l'intérêt des connaissances d'ordre historico-géographique et socio-politique qui s'y trouvent. Celles-ci ont fait d'Homère le modèle inspirateur de Strabon et de tant d'autres. Un tel éloge rend compte du fait que la fonction d'autorité des poèmes homériques est demeurée inébranlable. Cela n'empêche pas Strabon de reconnaître à maintes reprises les limites intrinsèques aux usages des poèmes homériques – dues à d'éventuelles ignorances et/ou à de simples changements survenus au cours du temps, ou même à l'inutilité qu'Homère aurait trouvé à faire référence à des localités n'ayant aucune pertinence pour le sujet de son récit et pour ceux à qui il s'adressait¹¹¹². Ces défauts s'expliquaient par le désir propre aux poètes de produire un effet (de plaisir ou de terreur) sur le public. Mais ces « fautes » ne suffisaient

faciliter par une meilleure connaissance de la géographie la mainmise de l'empire romain sur le monde habité (...). » Voir plus récemment KIM, 2010, p. 84 : “By endowing Homer with the historiographical qualities he holds most dear, and figuring them as particularly Greek values, Strabo fashions a Homer in his own image, as he tries to reinstall a sense of the relevance and importance of Greek culture and the Greek past for the nascent Roman Empire.”

¹¹¹⁰ STRABON, I, 1, 2.

¹¹¹¹ Voir à ce propos : STRABON, I, 2, 4-6.

¹¹¹² STRABON, I, 2, 21.

pourtant pas à effacer le souci évident qu’aurait eu Homère de transmettre les connaissances véritables qu’il avait (aussi) sur le « monde habité », en gros celui des Achéens et celui des Troyens et de leurs alliés. Ce sont de ceux-ci que Strabon traite respectivement dans ses livres VIII, IX, X, XII et XIII.

Ce n’est donc pas un hasard si parmi tant d’autres d’exemples, et d’emblée dès ses « Prolégomènes », Strabon évoque, afin d’attester davantage ce souci de transmission de connaissances (géographiques) diverses d’Homère, les usages des épithètes dans le Catalogue des vaisseaux¹¹¹³ – du reste déjà interprétés par Ératosthène comme signe des connaissances minutieuses qu’Homère avait des localités dont il parlait¹¹¹⁴ ! Mais, il ne faudrait pas voir dans cet exemple le signe que Strabon attribuait déjà une valeur particulièrement historique à ce passage de l’*Iliade*. Cela ne saurait être le cas, non pas parce qu’il ne reconnaissait pas la valeur des informations transmises dans ce passage, mais parce que dès le début de sa *Géographie*, Strabon évoque des passages du Catalogue – autant que de nombreux autres extraits des poèmes homériques – dans des buts différents. Ces buts peuvent d’ailleurs parfois s’additionner. Il s’agit d’illustrer un argument¹¹¹⁵, de commenter l’étendue des connaissances d’Homère¹¹¹⁶, de faire des remarques sur son style¹¹¹⁷. Autrement dit, les usages de passages du Catalogue des vaisseaux, de même que l’ensemble des usages des poèmes homériques dans la *Géographie*, ne se réduisent pas à une seule fonction.

De tout ce que précède, en considérant notamment l’ampleur des évocations des passages du Catalogue des vaisseaux dans la *Géographie* et le fait que l’analyse de l’ensemble des citations, y compris bien entendu celles des passages du Catalogue, a déjà été menée par William Kahles, notre choix sera de commenter brièvement dans la partie suivante quelques exemples choisis. Ces exemples sont ceux par l’intermédiaire desquels Strabon nous donne l’occasion de considérer les usages politiques, divers eux-aussi, des passages du « Catalogue » faits par les Anciens. Ces usages montrent, encore une fois, que dans l’Antiquité, loin d’être une cible privilégiée des exégètes souhaitant résoudre des « questions homériques », ce morceau se révélait être un énoncé assez vivant, évoqué à maintes reprises et sujet à des changements dans

¹¹¹³ STRABON, I, 2, 16 : Εἰ δὲ τινα μὴ συμφωνεῖ μεταβοᾶς αἰτιᾶσαι δεῖν ἢ ἄγνοιαν ἢ καὶ ποιητικὴν ἐξουσίαν, ἢ συνέστηκεν ἐξ ἱστορίας καὶ διαθέσεως καὶ μῦθοι. Τῆς μὲν οὖν ἱστορίας ἀλήθειαν εἶναι τέλος, ὡς ἐν Νεῶν καταλόγῳ τὰ ἐκάστοις τόποις συμβεβηκότα λέγοντος τοῦ ποιητοῦ, τὴν μὲν πετρησάν, τὴν δ’ ἐσχατόωσαν πόλιν, ἄλλην δὲ πολυτρήρωνα, τὴν δ’ ἀγχίαλον · τῆς δὲ διαθέσεως ἐνέργειαν εἶναι τὸ τέλος, ὡς ὄντα μαχομένους εἰσάγη · μύθου δὲ ἡδονὴν καὶ ἐκλεξιν. Τὸ δὲ πάντα πλάττειν οὐ πιθανόν, οὐδ’ Ὀμηρικόν ·

¹¹¹⁴ STRABON, I, 2, 3.

¹¹¹⁵ STRABON, I, 1, 16.

¹¹¹⁶ STRABON, I, 2, 16, passage cité supra. Voir aussi, I, 2, 28.

¹¹¹⁷ STRABON, I, 2, 23.

son contenu même. Ces derniers étaient motivés par certaines contestations d'ordre politique dans lesquelles les Grecs faisaient intervenir le Catalogue des vaisseaux.

2- Le Catalogue des vaisseaux comme argument d'autorité géopolitique

Les poèmes homériques, notamment le Catalogue des vaisseaux de l'*Illiade*, ainsi que les commentaires autour de ce passage, sont sans aucun doute les principaux textes avec lesquels Strabon dialogue dans les livres VIII, IX et X, c'est-à-dire les trois livres au cours desquels l'auteur se consacre à une étude de la Ἑλλαδικῆς γεωγραφία¹¹¹⁸. Pourtant, comme Strabon l'explicite lors de son introduction à cette partie de son étude, puis l'atteste largement au cours de son texte, ils sont loin d'être les seuls¹¹¹⁹.

En effet, si dans l'introduction du livre qui (ré)inaugure le traitement de cette nouvelle région du monde habité¹¹²⁰, Strabon tient à dénombrer les auteurs ayant abordé ce sujet avant lui – et auxquels il va revenir tout au long de son texte –, c'est encore une fois à Homère qu'est attribuée la première place. Homère est le premier à s'être consacré à cette matière¹¹²¹. Il existe toutefois une différence entre Homère et ses successeurs. Si, selon Strabon, il est normalement facile de se prononcer sur les renseignements fournis par les auteurs dont les ouvrages sont plus proches dans le temps, en ce qui concerne les informations transmises par les poèmes homériques, il est

¹¹¹⁸ Ce que Strabon explicite, par exemple, dans ce passage : IX, 2, 41 : Εὐ γὰρ τὴν τοιαύτην ὕλην ἠποβεβλήκασιν ἡμῖν οἱ τὰ περὶ τῶν Νεῶν συγγράψαντες, οἷς ἀκολουθοῦμεν, ὅταν οἰκεῖα πρὸς τὴν ἡμετέραν ὑπόησιν.

¹¹¹⁹ Cf. Notice du livre VIII par Raoul BALADIÉ, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 20-21: « (...) Dans ce cadre, a trouvé place une matière érudite qui prend, en général, la forme d'un commentaire d'Homère et qui procède pour l'essentiel, du Commentaire du Catalogue des Vaisseaux d'Apollodore, secondairement, du Commentaire du Catalogue troyen de Démétrios de Skepsis. C'est à eux, à Apollodore surtout, que Strabon doit tout cet appareil d'érudition qui frappe quand on lit le livre VIII, en particulier ses nombreuses références – plus de soixante-dix pour ce seul livre – à des écrivains qui représentent à peu près tous les genres et toutes les époques de la littérature grecque. »

¹¹²⁰ En fait, comme Strabon lui-même le remarque, il avait déjà commencé à traiter d'une petite partie de la Grèce : la Macédoine, et il va donner là suite à son étude : Cf. Strabon, VIII, I, 1 : Ἐπεὶ δ' ἐπιόντες ἀπὸ τῶν ἐσπερίων τῆς Εὐρώπης μερῶν, ὅσα τῆ θαλάττῃ περιέχεται τῆ ἐντὸς καὶ τῆ ἐκτός, τὰ τε βάρβαρα ἔθνη περιωδεύσαμεν πάντα ἐν αὐτῇ μέχρι τοῦ Τανάϊδος καὶ τῆς Ἑλλάδος οὐ πολὺ μέρος, τὴν Μακεδονίαν, ἀποδώσομεν νυνὶ τὰ λοιπὰ τῆς Ἑλλαδικῆς γεωγραφίας.

¹¹²¹ STRABON, VIII, 1, 1 : Ἄπερ Ὅμηρος μὲν πρῶτος, ἔπειτα καὶ ἄλλοι πλείους ἐπραγματεύσαντο, οἱ μὲν ἰδία Λιμένας ἢ Περίπλους ἢ Περίόδους γῆς ἢ τι τοιοῦτον ἄλλο ἐπιγράψαντες, ἐν οἷς καὶ τὰ Ἑλλαδικὰ περιέχεται, οἱ δ' ἐν τῇ κοινῇ τῆς ἱστορίας γραφῆ χωρὶς ἀποιδείξαντες τὴν τῶν ἡπειρῶν τοπογραφίαν, καθάπερ Ἐφορός τε ἐποίησε καὶ Πολύβιος, ἄλλοι δ' εἰς τὸν φυσικὸν τόπον καὶ τὸν μαθηματικὸν προσέλαβόν τινα καὶ τῶν τοιούτων καθάπερ Ποσειδώνιος τε καὶ Ἴππαρχος.

nécessaire de s'imposer un rigoureux devoir d'examen. Car, en plus de parler d'une époque fort ancienne, Homère nous parle en poète¹¹²².

Cela dit, il faut pourtant insister sur le fait que, si Strabon fait usage (cite/mentionne) des extraits d'ouvrages d'autres poètes – certes à moindre échelle, comparé à Homère –, il ne se donne pas autant de/ou aucune peine pour les justifier ou pour les défendre. Nous voyons donc là un élément supplémentaire en faveur de l'hypothèse que si, en écho à l'introduction de son ouvrage, dès le début du premier de ces trois livres traitant de la géographie de l'Hellade, Strabon ressent le besoin de renforcer davantage la place éminente qu'il consacre aux poèmes homériques et de la justifier, cela renforce l'idée de leur statut d'exception.

En effet, comme nous l'avons déjà souligné, les poèmes homériques se constituent en éléments dialectiques et stratégiques essentiels dans la construction de la *Géographie* de Strabon, une œuvre composée dans le but d'être politiquement utile au gouvernement de son temps. Strabon, du reste, ne passe pas sous silence cet objectif lorsqu'il argumente ainsi :

(...) ἀνάγκη γὰρ ἀντεξετάζεσθαι ταῦτα ἐκείνοις διὰ τὴν τοῦ ποιητοῦ δόξαν καὶ συντροφίαν πρὸς ἡμᾶς, τότε νομίζοντος ἑκάστου κατορθοῦσθαι τὴν παροῦσαν πρόθεσιν, ὅταν ἢ μηδὲν ἀντιπίπτον τοῖς οὕτω σφόδρα πιστευθεῖσι περὶ τῶν αὐτῶν λόγοις.¹¹²³

(...) la réputation du poète, la place qu'il occupe dans notre vie depuis notre enfance nous imposent cette confrontation du présent et du passé. Traite-t-on un sujet, on se croit chaque fois dans la bonne voie, lorsqu'on ne contredit en rien la tradition qu'Homère a sur ce point solidement accréditée.

Dans cette perspective, il ne faut pas non plus perdre de vue le moment politique vécu par Strabon, habitant d'un territoire grec devenu province romaine. C'est à cette situation que certains auteurs ont en grande partie attribué son effort pour composer une étude géographique (de l'Hellade), laquelle devait viser à approfondir les rapports entre le passé et le présent des peuples, des régions et de bien d'autres aspects¹¹²⁴.

¹¹²² STRABON, I, 1, 1 : (...) τὰ μὲν οὖν τῶν ἄλλων εὐδίαίτητά ἐστι, τὰ δ'Ὀμήρου σκέψεως δεῖται κριτικῆς, ποιητικῶς τε λέγοντος καὶ οὐ τὰ νῦν, ἀλλὰ τὰ ἀρχαῖα, ὧν ὁ χρόνος ἡμαύρωκε τὰ πολλά.

¹¹²³ STRABON, VIII, 3, 3. Voir à ce propos BALADIÉ, 1978, p. 11: « (...) La démarche de Strabon comporte les différentes étapes que voici : description de la situation présente d'une région, rapprochement avec celle que nous fait connaître le texte d'Homère et, si nécessaire, identification des lieux que mentionne celui-ci ; pour terminer, rappel des grands faits de l'histoire intermédiaire ».

¹¹²⁴ AUJAC, 1969, p. XII-XIII : « Si Strabon veut acquérir quelque renommée à son tour et se montrer digne successeur de ses remuants ancêtres, que peut-il faire d'autre que d'offrir ses services aux puissants du jour ? Amasée est désormais province romaine (...) ; l'heure n'est plus à la lutte pour l'indépendance ni au jeu subtil de

Ainsi, si la place d'Homère, notamment dans ces trois livres sur l'Hellade, est centrale, il serait néanmoins faux de vouloir réduire ceux-ci à une sorte de commentaire du Catalogue des vaisseaux, voire d'un commentaire sur les commentaires de ce catalogue, notamment celui fait par Apollodore¹¹²⁵. Tout d'abord parce que ce passage est, à certains moments, plus ou moins évoqué, puisque plus ou moins utile¹¹²⁶. Et par ailleurs, outre le fait qu'Homère soit loin d'être le seul auteur auquel il est fait référence, le Catalogue des vaisseaux n'est pas non plus le seul passage homérique tenu comme repère important par Strabon. En effet, Strabon cite à plusieurs reprises des passages de l'*Odyssee* ainsi que d'autres passages de l'*Iliade*.

Par conséquent, nous soutenons qu'il serait également compliqué, même dans les moments où Strabon suit et commente de près l'ordre et les lieux listés dans le Catalogue¹¹²⁷, de vouloir faire de Strabon une sorte de précurseur de nos commentateurs modernes du Catalogue. Strabon ne traite pas le catalogue comme une « chose », un texte à part qu'il commente en tant qu'objet d'analyse. Ce qui l'intéresse, c'est de parler de la situation présente et, s'il parle et éventuellement essaie de défaire et de justifier certaines ambiguïtés du catalogue homérique¹¹²⁸ (voire des catalogues homériques), nous ne devons pas nous laisser abuser car c'est à titre de comparaison qu'il invoque des faits de l'histoire ancienne¹¹²⁹. Son but est d'éclairer le présent et non le passé¹¹³⁰. C'est d'ailleurs sans doute pourquoi il n'est jamais question, comme cela a

la politique. C'est en mettant à la disposition de Rome sa vaste culture qu'un Grec peut sans doute se montrer un serviteur utile de l'Empire romain, acquérir du renom personnel, et rendre un illustre hommage à ses origines. »

¹¹²⁵ KAHLES, 1976, p. 76: "Strabo's treatment of the geography of Greece has been attacked as no more than a commentary on the Homeric Catalogue of Ships." Il serait du reste également faux si nous envisagions les passages du livre XIII où Strabon traite de la Troade comme un commentaire au Catalogue troyen de l'*Iliade*, puisque comme l'admet l'auteur, Homère ne serait, quoique le premier à son avis, que l'un parmi d'autres à avoir traité de ce sujet, d'où son importance. Cf. Strabon, XII, 1, 1.

¹¹²⁶ BALADIÉ, 1978, p. 11: « (...) Il n'est pas rare que l'auteur s'en soit écarté, par nécessité quand les réalités géographiques correspondaient mal au texte d'Homère qui servait de référence, parfois aussi sans raison apparente, soit qu'il n'ait pas su se plier à des limites et à un classement qu'il avait d'avance fixé ».

¹¹²⁷ Nous pensons notamment au cinquième chapitre du Livre IX, où Strabon traite de la Thessalie. Moment que BALADIÉ, 1996, dans sa notice qui précède la traduction de l'édition Les Belles Lettres affirme, p. 11 : « Nulle part, il ne suivra de plus près le *Catalogue des Vaisseaux*. »

¹¹²⁸ Voir STRABON, X, 2, 9-15, où il est question d'une discussion qui touche les localités du 15^e contingent du « Catalogue des vaisseaux », c'est-à-dire celui commandé Ulysse en personne, d'habitude inclus parmi les passages problématiques, voire « Special Problems of the Achaean Catalogue » (KIRK, 1985, p. 178-179).

¹¹²⁹ Voir aussi l'ouverture du Livre XIII où il est question des poèmes de Homère comme texte incontournable pour traiter de la Troade : STRABON, XIII, 1, 1 : (...) πρὸς τοῦτο δὲ συγγνώμης δεῖ καὶ παρακλήσεως ὅπως τὴν αἰτίαν τοῦ μήκους μὴ ἡμῖν μᾶλλον ἀνάπτωσιν οἱ ἐντυγχάνοντες ἢ τοῖς σφόδρα ποθοῦσι τὴν τῶν ἐνδόξων καὶ παλαιῶν γνώσιν· προσλαμβάνει δὲ τῷ μήκει καὶ τὸ πλήθος τῶν ἐποικησάντων τὴν χώραν Ἑλλήνων τε καὶ Βαρβάρων, καὶ οἱ συγγραφεῖς οὐχὶ τὰ αὐτὰ γράφοντες περὶ τῶν αὐτῶν, οὐδὲ σαφῶς πάντα ὧν ἐν τοῖς πρώτοις ἐστὶν Ὅμηρος εἰκάζειν περὶ τῶν πλείστων παρέχων. δεῖ δὲ καὶ τὰ τούτου διαιτᾶν καὶ τὰ τῶν ἄλλων (...).

¹¹³⁰ Voir dans ce sens : STRABON, VIII, 3, 3 : Λέγω δὲ ταῦτα, συμβάλλον τά τε νῦν καὶ τὰ ὑφ' Ὁμήρου λεγόμενα · (...) δεῖ δὴ τὰ τε ὄντα λέγειν καὶ τὰ τοῦ ποιητοῦ παρατιθέντας, ἐφ' ὅσον προσήκει, προ<σ>σκοπεῖν. STRABON, XII, 8, 7 : (...) ὅ τι δ' ἂν διαφύγη τῆς παλαιᾶς ἱστορίας, τοῦτο μὲν ἐστέον, οὐ γὰρ ἐνταῦθα τὸ τῆς γεωγραφίας ἔργον, τὰ δὲ νῦν ὄντα λεκτέον.

souvent été dans les cas chez les Modernes – nous l’avons vu dans la deuxième partie – de chercher le document sur lequel Homère aurait pu s’appuyer pour composer ce catalogue, voire d’essayer de chercher la « Grèce » représentée par Homère. Bien entendu, cela ne l’empêche pas de laisser entendre que le poète a représenté des aspects géographiques à la fois de son propre temps et de l’époque dont il parle¹¹³¹.

Ainsi, ce sont les poèmes d’Homère dans leur ensemble, et non pas un passage plus qu’un autre, qui ont une place d’autorité dans la *Géographie*. Si les passages du Catalogue des vaisseaux sont abondamment évoqués, c’est pour la pertinence de leurs contenus et non pas parce que Strabon identifie un énoncé en catalogue comme un signe quelconque de la valeur particulière de ce passage. Quoiqu’il en soit, faisant lui-même un usage dialectique et politique des poèmes homériques – et notamment des passages du Catalogue des vaisseaux – tout au long de son étude géographique de l’Hellade, l’auteur de la *Géographie* nous offre des témoignages d’usages de ce catalogue comme des arguments géopolitiques efficaces. Ces usages ont eu, du reste, des conséquences à la fois dans le processus de cristallisation et dans celui des interprétations du contenu même de ce passage tel quel il nous est parvenu.

En témoigne le cas illustre de l’ancienne dispute entre Athéniens et Mégariens concernant l’île de Salamine. Les usages respectifs du Catalogue des vaisseaux, comme argument d’autorité potentiellement utile en faveur de l’une et/ou de l’autre partie, ont eu comme conséquence l’introduction/exclusion d’une entrée entière dans le Catalogue. Ces interventions, malgré la vivacité des controverses parmi les κριτικοί, n’ont pas empêché la fixation de l’une, au détriment de l’autre, dans le texte plus ou moins cristallisé de l’*Illiade* tel qu’il est parvenu jusqu’à Strabon – puis jusqu’à nous :

¹¹³¹ Voir à ce propos : STRABON, X, 4, 15 : Ἀλλὰ οὐδὲ κατὰ τὰ Τρωικά φησιν ὁ ποιητὴς ἑκατοντάπολιν ὑπάρχει τὴν Κρήτην, ἀλλὰ μᾶλλον κατ’αὐτόν, ἐκ γὰρ τοῦ ἰδίου προσώπου λέγει· En fait, à plusieurs reprises Strabon nous laisse entendre qu’il pense que Homère aurait vécu après les événements dont il parle. Voir à ce propos l’hypothèse proposée par AUJAC, 1969, p. 178, note 4 : « (...) Sans doute [Strabon] adopte-t-il la chronologie de Théopompe (*F. Gr. Hist.*, 115 F 205) qui place Homère cinq cents ans après la guerre de Troie, du temps d’Archiloque, ce qui mettait vers 680 l’ἀχμὴ du Poète si, avec Ératosthène, l’on faisait remonter à 1180 avant J.-C. l’expédition contre Troie. »

Καὶ νῦν μὲν Ἀθηναῖοι τὴν νῆσον μὲν τὸ δὲ παλαιὸν πρὸς Μεγαρέας
 ὑπῆρξεν αὐτοῖς ἕρις περὶ αὐτῆς· καὶ φασιν οἱ μὲν Πεισίστρατον, οἱ μὲν
 ἐν τῷ Νεῶν καταλόγῳ μετὰ τὸ ἔπος τοῦτο,

Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας,¹¹³²

ἐξῆς τοῦτο,

στῆσε δ' ἄγων, ἴν' Ἀθηναίων ἴσταντο φάλαγγες,¹¹³³

μάρθρι χρήσασθαι τῷ ποιητῇ τοῦ τὴν νῆσον ἐξ ἀρχῆς
 Ἀθηναίων ὑπάρξαι.

Οὐ παραδέχονται δὲ τοῦθ' οἱ κριτικοὶ διὰ τὸ πολλὰ τῶν ἐπῶ
 ἀντιμαρτυρεῖν αὐτῷ.

(...)¹¹³⁴

Οἱ μὲν δὴ Ἀθηναῖοι τοιαύτην τινὰ σκῆψασθαι μαρτυρίαν παρ' Ὀμήρου
 δοκοῦσιν, οἱ δὲ Μεγαρεῖς ἀντιπαρωδῆσαι οὕτως·

Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν νέας, ἕκ τε Πολίχνης
 ἕκ τ' Αἰγειρούσσης Νισαίης τε Τριπόδων τε ·¹¹³⁵

ἃ ἔστι χωρία Μεγαρικά (...).¹¹³⁶

L'île de Salamine appartient maintenant aux Athéniens. Anciennement elle fut un
 sujet de querelle entre eux et les Mégariens. Pour les uns Pisistrate, pour d'autres
 Solon, aurait dans le Catalogue des vaisseaux, après le vers :

Ajax amenait douze vaisseaux de Salamine,

Frauduleusement introduit celui-ci :

Il leur fit pendre position à l'endroit où se tenaient les bataillons athéniens,

pour prouver en s'appuyant sur le témoignage du poète, que l'île avait appartenu
 primitivement aux Athéniens.

¹¹³² *Il.* II, 557.

¹¹³³ *Il.* II, 558.

¹¹³⁴ Ils sont cités consécutivement ici : *Il.* XIII, 681 ; IV, 327-330 ; IV, 273 ; III, 230.

¹¹³⁵ Voir à propos de ces vers, note 7, de l'édition Les Belles Lettres, p. 57 : « Ces vers devaient être cités dans les ouvrages où les historiens locaux de Mégare, tels que Héréas (*F Gr Hist* 486) et Dieuchidas (voir *Plut. Solon* 10 et *Thésée* 20 ; *Diogène Laërce* I, 57), répliquaient aux prétentions des Athéniens. »

¹¹³⁶ STRABON, VII, 1, 10.

Mais les critiques n'acceptaient pas cette thèse parce que beaucoup d'autres vers prouvaient le contraire.

(...)

Ainsi, à ce qu'il paraît, les Athéniens auraient faussement prétendu avoir trouvé dans Homère une preuve de ce genre, et les Mégariens, de leur côté, auraient répliqué en interpolant les vers que voici :

Ajax amena des vaisseaux de Salamine,
De Polichné, d'Aigiroussa, de Nisai et de Tripodes.

Ce sont là des localités de Salamine. (...)

D'autres exemples offerts par Strabon témoignent des enjeux géopolitiques qui jouaient non sur le contenu de ce passage, mais sur ses lectures. Car les différentes interprétations des poèmes homériques et du Catalogue se montrent intimement associés à des contextes bien précis. Ainsi, il pouvait être utile pour certaines localités d'évoquer leur présence à un moment donné dans le catalogue homérique comme signe d'une gloire passée. D'après Strabon, ce fut le cas pour les trois Pylos de son époque (une en Messénie, une en Élide et l'autre en Triphylie), qui essaient, toutes les trois, de se faire identifier comme étant la Pylos de Nestor, dont le territoire – d'après la description que nous trouvons dans le Catalogue¹¹³⁷ – serait traversée par l'Alphée¹¹³⁸.

Pour d'autres, au contraire, il pouvait se montrer plus avantageux de soutenir leur absence aux côtés des Achéens lors de la Guerre de Troie et, par conséquent, leur omission dans le Catalogue. C'était d'après Strabon le cas des Acarnaniens, dont pourtant la présence dans le Catalogue, à l'opposé d'Éphore, était, selon lui, implicite :

¹¹³⁷ Il. II., 591-602 :

Οἱ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο καὶ Ἀρήνην ἐρατεινὴν
καὶ Θούρον, Ἀλφειοῖο πόρον, καὶ εὐκτιτον Αἰπύ,
καὶ Κυπαρισσήεντα καὶ Ἀμφιγένειαν ἔναιονμ
καὶ Πλελεὸν καὶ Ἔλος καὶ Δώριον, (...)
τῶν αὐθ' ἡγεμόνευε γεργήνιος ἱππότης Νέστωρ·
τῶ δ' ἐνενήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχόωντο.

¹¹³⁸ Pour ce débat assez long dans la *Géographie* cf. Strabon VIII, 3, 7 ; 3, 26-29. En effet les débats autour de la « Pylos de Nélée » seraient un sujet très controversé depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Pour un point à ce propos voir GUIEU, 2009, p. 310-313.

Ἡεῖς μὲν οὖν ἀπεδείξαμεν ἐν τῷ καταλόγῳ τῶν νεῶν καὶ τοὺς Ἀκαρνανᾶς καταριθμουμένους καὶ μετασχόντας τῆς ἐπὶ Ἴλιον στρατείας, ἐν οἷς κατωνομάζοντον οἷ τε τὴν « ἀκτὴν » οἰκοῦντες καὶ ἔτι οἷ τ' ἡπειρον ἔχον ἢ δ' ἀντιπέραι ἐνέμοντο.¹¹³⁹

Οὔτε δ' ἡ « ἡπειρος » Ἀκαρνανία ὠνομάζετό πω, οὔθ' ἡ ἀκτὴ Λευκάς.
Ἐφορος δ' οὐ φησι σστρατεῦσαι
(...)

Τούτοις δ', ὡς εἰκός, τοῖς λόγοις ἐπακολουθήσαντες οἱ Ἀκαρνανᾶς, σοφίασθαι λεγονται Ῥωμαίνους καὶ τὴν αὐτονομίαν παρ' αὐτῶν ἐξανύσασθαι, λέγοντες, ὡς οὐ μετὰσχοιεν μόνοι τῆς ἐπὶ τοὺς προγόνους τοὺς ἐκείνων στρατείας · οὔτε γὰρ ἐν τῷ <Αἰτω>λικῷ καταλόγῳ φράζοιντο, οὔτε ἰδίᾳ · οὐδὲ γὰρ ὅλως τοῦνομα τοῦτ' ἐμφέροιο ἐν τοῖς ἔπεσιν.¹¹⁴⁰

Nous avons montré aussi, rappelons-le¹¹⁴¹, que les Acarnaniens sont évoqués dans les dénombrements du Catalogue des Vaisseaux pour avoir pris part à la Guerre de Troie et qu'on désignait certains d'entre eux comme ceux qui habitaient le « rivage », ou encore ainsi :

Et ceux du continent, devenu leur domaine,
Qui habitent la côte en face des lieux.

Le « continent » n'avait alors pas encore reçu le nom d'Acarnanie, pas plus que le « rivage » celui de Leucade. Éphore affirme au contraire qu'ils ne participèrent pas à l'expédition et donne les raisons suivantes.

(...)

C'est de cette tradition, semble-t-il, qu'ils tirèrent argument dans les négociations qui aboutirent, dit-on, à circonvier les Romains, car ils auraient obtenu de demeurer autonomes en leur représentant qu'ils avaient été les seuls à ne pas participer à l'expédition menée contre leurs ancêtres, comme le prouvait le fait qu'ils n'étaient mentionnés ni dans le *Catalogue étolien*, ni à titre séparé, leur nom ne figurant nulle part dans toute l'épopée.

Ainsi, le cas de la présence massive du Catalogue des vaisseaux dans la *Géographie* de Strabon, en particulier dans les livres où il traite de l'Hellade, montre d'une façon assez claire le rapport complexe que les Anciens entretenaient avec les poèmes homériques, notamment l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le Catalogue des vaisseaux était une partie constituante qui pouvait se

¹¹³⁹ *Il.* 2, 635.

¹¹⁴⁰ STRABON, X, 2, 25.

¹¹⁴¹ STRABON, X, 2, 10. Voir à propos de ces vers la note 2 de l'édition Les Belles Lettres, 1971, p. 56 : « (...) c'est Apollodore qui commençait par poser que les Acarnaniens figurent implicitement dans le *Catalogue* et Strabon oublie ici qu'il avait laissé de côté ce préambule pour traiter seulement le point de géographie historique qui l'intéresse. »

rendre plus utile que d'autres dans différents passages des textes anciens, mais elle n'était pas pour autant considérée comme un énoncé dont les traits stylistiques et épistémologiques suggéraient qu'il fallait lui donner une valeur particulière et encore moins « historique ».

Conclusion

Ce parcours au long duquel nous avons cherché à mettre en parallèle les usages anciens et modernes des discours en catalogue, en prenant comme cas privilégié d'analyse celui du Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*, nous permet sans doute d'avancer quelques réponses aux questions que nous avons soulevées dans notre texte d'introduction. Commençons par une affirmation de portée générale et disons simplement : s'il y existe bien un fil conducteur entre les Anciens et les Modernes, on le trouvera dans les débats continus et toujours controversés autour d'Homère et de ses poèmes. Ces débats ont, comme nous l'avons vu, mis très tôt en question l'évaluation des valeurs propres aux contenus transmis notamment par l'*Iliade* et par l'*Odyssee*.

Néanmoins, ce débat intense et continu autour d'Homère et de ses poèmes – y compris autour du Catalogue des vaisseaux – ne se laisse pas « saisir » dans ses nuances si nous nous enfermons dans un partage, voire dans des partages anachroniques. En effet, vouloir distinguer entre μῦθος/λόγος//ποιήσις/ἱστορία conduit à l'impasse quand nous nous consacrons à l'exercice de lecture et d'analyse de n'importe quel texte ancien. Cela est aussi valable, comme nous l'avons vu, même pour un texte assez tardif comme la *Géographie* de Strabon, composée dans un contexte où les Alexandrins avaient déjà soumis les poèmes homériques à un travail d'analyse de ses détails et à l'appréciation circonstanciée de leurs rapports à la réalité.

Ainsi, si les auteurs anciens ont eux aussi sans doute évalué, et à différents niveaux, les différentes valeurs des contenus de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, y compris l'appréciation de la valeur de leurs « renseignements » sur le passé concernant, entre autres, l'Hellade et les événements de la « Guerre de Troie », ce que nous avons pu remarquer est que se joue dans le rapport à ces textes, bien autre chose. La reconnaissance et/ou méconnaissance de la part des auteurs anciens des contenus des poèmes homériques de devrait peut-être pas être assimilée par les Modernes comme une prétention à dire ou donner une valeur absolue, donc de vérité, sur ces λόγοι. Et si cela avait été le cas, la constatation que les lectures interprétatives de ces

poèmes n'ont jamais cessé nous montrent que cette vérité du texte n'a jamais été atteinte, y compris de nos jours.

C'est ce que montre d'ailleurs, et à notre avis d'une façon privilégiée, l'analyse des commentaires modernes sur le Catalogue des vaisseaux, notamment ceux qui ont eu la prétention de trouver la « Grèce homérique », ou plutôt de parvenir à résoudre l'énigme sur les rapports de ce passage spécifique – voire de l'*Illiade* et des poèmes homériques – avec la réalité historique. Celle-ci a pu être identifiée soit avec l'époque durant laquelle ce poète aurait vécu, soit à avec le moment où se serait déroulé le conflit entre Achéens et Troyens, voire encore avec le un moment qui aurait immédiatement suivi ce conflit et où aurait débuté l'élaboration de récits sur cet « événement ». Même après de tels commentaires savants, une telle réponse n'ait jamais pu s'imposer.

Dans ce sens, il nous a semblé pour le moins significatif que, si nous trouvons dans les textes anciens que nous avons analysés – et particulièrement dans la *Géographie* – des jugements sur la véracité de tel ou tel donné et/ou passage du Catalogue des vaisseaux, jamais pourtant n'est posée la question sur ses « origines », sur son appartenance légitime ou pas à l'*Illiade*, ni sur l'exactitude de l'époque historique que cette carte géopolitique est censée représenter. Les informations cristallisées à la fois dans l'ensemble de l'*Illiade* et dans ce passage en particulier ont toujours – c'est du moins ce que nous permettent de déduire les multiples récits à ce propos – été conçues à partir d'hypothèses diverses. Ainsi les récits fixés dans l'*Illiade* et dans le Catalogue renvoient en majorité à un temps lointain du passé (παλαιός). Ils renvoient éventuellement à telle ou telle adaptation faite par le poète à l'époque (toujours plus ou moins imprécise) durant laquelle il aurait vécu. Ils renvoient éventuellement à des moments d'insertion/suppression de passages – y compris par Homère – comme ils peuvent même être la conséquence des usages possibles de passages de ce texte dans des conflits d'ordre géopolitique. Nous trouvons certes ces hypothèses également dans l'ensemble des études modernes de l'*Illiade* et du Catalogue. Mais, dans le cas des Anciens, nous les trouvons formulées en grande nombre dans un contexte textuel (et extratextuel) donné où elles se trouvent dans un rapport dialectique éminemment argumentatif et utiles pour faire avancer la thèse principale portée par l'énoncé.

Pour le dire autrement : ces auteurs anciens, plutôt que de répondre à des « questions homériques », cherchent à « résoudre » des questions posées par leur présent (narratif). Nous ne trouvons pas dans ces usages anciens du Catalogue un rapport à ce passage et au texte de l'*Illiade* comme à une « chose » cristallisée, un objet susceptible d'une interprétation érudite qui

s'imposerait comme l'hypothèse la plus raisonnable. Ce constat est, nous le suggérons, le symptôme de la vivacité du rapport que les Anciens établissaient avec les λόγοι homériques – ce qui est cause et effet de leur place d'autorité.

Autorité et vivacité ont certes survécu, malgré tout, jusqu'à nous. Elles ont survécu dans les domaines les plus variés du savoir, non pas parce que l'essor de méthodologies plus raffinées nous aurait permis de mieux évaluer la place et la valeur d'Homère et de ses poèmes, mais – nous prenons le risque de suggérer – grâce à l'échec dans l'imposition d'une seule interprétation, voire d'un usage unique qui serait le meilleur entre tous. Loin d'être une proposition d'un relativisme absolu, dont le risque serait de soutenir que n'importe quelle lecture serait valable, cette conclusion est plutôt l'affirmation que, valable ou pas, une interprétation ne peut être comprise qu'à la condition, au minimum, de l'évaluer dans son contexte.

Une deuxième question que nous avons posée dès l'introduction concernait la possibilité de comprendre de quelles manières les Anciens, du moins certains d'entre eux, avaient conçu la pragmatique d'un « discours en catalogue » et comment ces façons de la concevoir avaient pu les influencer dans leurs usages du Catalogue des vaisseaux et des discours en catalogue en général. À partir des analyses que nous avons faites, il n'est certes pas raisonnable d'affirmer que nous avons trouvé une réponse qui pourrait alimenter une « définition générale » que les Anciens auraient partagée sur la pragmatique propre à ce type d'énonciation. En tout cas, une fois les usages de ce type de discours pris en compte – par exemple dans les textes d'Hérodote, de Thucydide et d'Euripide – il est du moins possible de dire que son utilité comme discours repose sur son adaptabilité, du point de vue de l'ordonnancement argumentatif et prend le pas sur la prétention de tenir un discours fixé pour toujours. Par ailleurs, les propriétés stylistiques et épistémologiques de ce type d'énonciation lui confèrent une possibilité d'accréditation majeure.

C'est dans ce sens, suggérons-nous, que les usages des Anciens que nous avons analysés dans ce travail sont sans doute assez proches de la pragmatique d'une énonciation en catalogue (καταλέγειν), telle que relevée par les analyses de Sylvie Perceau sur les « catalogues »

homériques, iliadiques notamment. La conclusion en est que cette pratique discursive nous semble surtout peu compatible avec un discours dont l'ordre se lierait à une vocation : composer des listes qui archivent et transmettent des connaissances, voire des vérités, sur le passé. Une telle conception a, à notre avis, beaucoup influencé et été influencée par les lectures modernes de ce Catalogue – au point que le Catalogue des vaisseaux est devenu une sorte de paradigme catalogal.

Ainsi, nous suggérons que si cette logique catalogue originale, telle qu'elle est énoncée dans certains passages de l'*Iliade*, s'est au fur et à mesure affaiblie au point d'être, comme l'affirme Sylvie Perceau, « progressivement bannie comme recours communicatif efficace », il a peut-être fallu davantage de temps pour que cela advienne. Pour avancer cette hypothèse avec plus de force, il aurait été efficace de prolonger cette étude en y incluant des textes plus tardifs tels que la *Périégèse* de Pausanias et le « résumé » du Catalogue des vaisseaux dans *La Bibliothèque* dite d'Apollodore – l'un et l'autre du II^e siècle. L'analyse de telles œuvres imposerait sans aucune doute d'autres enjeux qu'il appartiendra à des recherches de prolonger.

Bibliographie

Sources anciennes:

ALLEN, Thomas, *Opera Homeri V, HYMNOS CYCLVM FRAGMENTA MARGITEN BATRACHOMYOMACHIAN VITAS CONTINENS*, Oxford, Oxford University Press, 1912.

ARISTOTE, *Poétique*, éd. et trad. HARDY, J. Paris, Les Belles Lettres, 1932, rééd. Paris 1995.

ARISTOTE, *Rhétorique*, éd. et trad. DUFOUR, Médéric, Paris, Les Belles Lettres, t. I (Livre I) 1932.

ARISTOTE, *De la Génération des animaux*, éd. et trad. LOUIS, Pierre, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

ARISTOTE, *De l'Âme*, éd. JANNONE, A. et trad. par BARBOTIN, A., Paris, Les Belles Lettres, 1966, rééd. Paris 1989.

CARRIÈRE, Jean-Claude. et MASSONIE, Bertrand, (trad.), *La Bibliothèque d'Apollodore*, Besançon/Paris, Les Belles Lettres, 1991.

CICÉRON, *De l'orateur*, éd. et trad. COURBAUD, E., Paris, Les Belles Lettres, livre II, 1966.

CICÉRON, *De l'orateur*, éd. BORNECQUE, H. et trad. COURBAUD, E., Paris, Les Belles Lettres, livre III, 1961.

CICÉRON, *Traité des Lois*, éd. et trad. DE PLINVAL, G., Paris, Les Belles Lettres, 1968.

DENYS D'HALICARNASSE, « Thucydide », *Opuscles Rhétoriques*, IV, éd. et trad. par AUJAC, Germaine, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités Romaines* éd. et trad. par FROMENTIN, Valérie, Paris, Les Belles Lettres, livre I, 1996, rééd. Paris 2007.

DION DE PRUSE, *Ilion n'a pas été prise. Discours « Troyen » 11*, trad. par MINON, Sophie et *alli*. Paris, Les Belles Lettres, 2012.

DIONYSIUS OF HALICARNASSUS, « Thucydides », *The critical Essays*, I, eds. and trans. by S. USHERS, Cambridge (The Loeb Classical Library), 1974, p. 456-633.

DIODES LAERTIUS, *Lives of Eminent Philosophers*, eds. and trans. by R. D. HICKS, Cambridge (The Loeb Classical Library), I (Books I-V) 1925, rééd. 1959.

EURIPIDE, *Iphigénie à Aulis*, éd. et trad. par JOUAN, François, Paris, Les Belles Lettres, t. VII 1983.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, éd. par REINACH, Théodore. et trad. par BLUM, Léon, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

HÉRACLITE, *Allégories d'Homère*, éd. et traduit par BUFFIÈRE, Félix, Paris, Les Belles Lettres), 1989.

HÉRODOTE, *Histoires*, éd. et trad. par LEGRAND, Philippe-Ernest, Paris, Les Belles Lettres, 1932-1954.

HÉSIODE, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Bouclier*, éd. et trad. par MAZON, Paul, Paris, Les Belles Lettres, 1928, rééd. Paris 1992.

HOMÈRE, *L'Iliade*, éd. et trad. MAZON, Paul, Paris, Les Belles Lettres, t. I et t. II 1937, t. III et t. IV 1938.

HOMÈRE, *L'Odyssée*, éd. et trad. BÉRARD, Victor, Paris, Les Belles Lettres, 1924.

LESHER, James (éd.), *Xenophanes of Colophon: Fragments*, Toronto, University of Toronto Press, 1992.

LONGIN, *Traité du sublime*, éd. et trad. par LEBÈGUE, Henri, Paris, Les Belles Lettres, 1939, rééd. Paris, 1965.

LUCIEN, « Histoires Vraies », Œuvres (Opuscules) 11-20 éd. et trad. par BOMPAIRE, Jacques, Paris, Les Belles Lettres, Opuscules 11-20, Paris 1998. « Entretiens avec Homère », p. 110-111 (Histoires Vraies B 20.)

LUCIEN, *Comment écrire l'histoire*, trad. par HURST, André, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, éd. par CAZEVITZ, Michel et trad. par POUILLOUX, Jean, Paris, Les Belles Lettres, t. I (Livre I) 2002.

PAUSANIAS, *Description of Greece*, eds. by J. HENDERSON and trans. by W. H. S. JONES, Cambridge (The Loeb Classical Library), I (Books I-II) 2004, III (Books VI-VIII. 21) 2002, IV (Books 8.22-10) 1935.

PAUSANIAS, *Description of Greece*, ed. by J. HENDERSON and trans. by W. H. S. JONES and H. A. ORMEROD, Cambridge (The Loeb Classical Library), II (Books III-V) 2006.

PINDARE, *Néméennes*, éd. et trad. PUECH, Aimé, Paris, Les Belles Lettres, t. III 1967.

PHILOSTRATUS, *The life of Appolonius of Tyane*, trans. by F.C. CONYBEARE, Cambridge (The Loeb Classical Library), II (Books VI-VIII) 1989.

PLATON, *La République, Œuvres Complètes*, éd. et trad. CHAMBRY, Émile, Paris, Les Belles Lettres, t. VI (Livres I-III) 1932, rééd. Paris 1989.

PLUTARQUE, « Comment lire les poètes », *Œuvres Morales*, éd. et trad. A. PHILIPPON, Paris (Les Belles Lettres), t. I (Première Partie), 1961, rééd. Paris, 1987, p. 90-145.

PLUTARQUE, « De la malignité d'Hérodote », *Œuvres Morales*, Traités 54-55, éd. et trad. LACHENAUD, G., Paris, Les Belles Lettres, t. XII 1981.

PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, Propos de Table IV-VI, éd. et trad. FUHRMANN, F., Paris (Les Belles Lettres), t. IX (2^{ème} partie) 1978.

[PLUTARCH], *Essay on the Life and poetry of Homer*, ed. by KEANEY, J.J. and LAMBERTON, R., Atlanta, Scholars Press, 1996.

QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, éd. et trad. par COUSIN, J., Paris, Les Belles Lettres, livres IV et V, 1976.

SEXTUS EMPIRICUS, « Contre les grammairiens », dans PELLEGRIN, P. (dir.), *Contre les professeurs*, trad. par DALIMIER, C., Paris, Éditions du Seuil, 2002.

STRABON, *Géographie*, éd. et trad. par AUJAC, Germaine, Paris, Les Belles Lettres, t. I (Livre I) 1978, 1969.

STRABON, *Géographie*, éd. et trad. par BALADIÉ, Raoul, Paris, Les Belles Lettres, t.V (Livre VIII) 1978, t. VI (Livre IX) 1996.

STRABON, *Géographie*, éd. et trad. LASSERRE, François, Paris, Les Belles Lettres, t. VII (Livre X) 1971.

STRABON, *The Geography of Strabo*, trans. by H. L. JONES, Cambridge (The Loeb Classical Library), Harvard University Press, VI (Books XIII-XIV) 1989, VII (Books XV-XVI) 1983.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, éd. et trad. De ROMILLY, Jacqueline, Paris, Les Belles Lettres, t. I (Livre I) 1983, rééd. Paris 2003.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, éd. et trad. De ROMILLY, Jacqueline ; WEIL, Raymond de, Paris (Les Belles Lettres), t. II (Livre III, IV, V) 1967, rééd. Paris 1990.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, éd. et trad. BODIN, L. et ROMILLY, J., Paris, Les Belles Lettres, t. III (Livre VI, VII, VIII) 1955, rééd. Paris 1963.

WEST, Martin, *Greek epic fragments*, Harvard University Press, 2003.

Outils de travail:

CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968.

DARBO-PESCHANSKI, Catherine, *Lexikon historiographicum graecum et latinum*, Pise, Edizioni della Normale, 2004.

ERBSE, Hartmut (éd.), *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia vetera)*, Berlin (De Gruyter), vols. 1-5, 7 : I 1969 ; II 1971 ; III 1974 ; IV 1975 ; V 1977 ; VII 1988.

FINKELBERG, Margalit (éds.), *The Homer Encyclopedia*, 3 vols, Malden, Wiley-Blackwell, 2011.

GANTZ, Timothy, *Early Greek Myth, A guide to Literary and Artistic Sources*, Baltimore, London 1993, trad. fr. par D. Auger et B. Leclercq-Neveu : *Mythes de la Grèce Archaique*, Paris, Belin, 2004.

JACOBY, Felix (éd.), *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin-Leiden, vol. I 1923, II a 1926, II b 1929.

LITTRÉ, *Le nouveau Littré*, Paris: Éditions Garnier, 2007.

POWELL, Enoch, *Lexicon to Herodotus*, 2nd ed., Hildesheim, Georg Olms, 1960.

Outils numériques :

BASSINO, Paola, “Homer: A Guide to Selected Sources”, *Living Poets*, (Durham, 2014), <https://livingpoets.dur.ac.uk/w/Homer: A Guide to Selected Sources?oldid=2499>

THE CHICAGO HOMER : <http://homer.library.northwestern.edu/>

Œuvres Modernes :

ADKINS, Arthur, "Homeric Values and Homeric Society", *Journal of Hellenic Studies*, 91, 1971, p. 1-14.

ALLEN, Thomas, "The Homeric Catalogue", *The Journal of Hellenic Studies*, 30, 1910, p. 292-322.

ALLEN, Thomas, *Troy: a Study in Homeric Geography*, London, Macmillan, 1912.

ALLEN, Thomas, *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, Clarendon Press, 1921.

ALLEN, Thomas, *Homer. The Origins and the Transmission*, Oxford, Clarendon Press, 1924.

ANDRIEU, Jacques, "Procédés de citation et de raccord", *Revue des Études Latines* 26, Paris, Les Belles Lettres, 1948, p. 268-293.

AUGER, Danièle ; DELATTRE, Charles, *Mythe et fiction*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010.

AUJAC, Germaine, *Strabon et la science de son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

AUJAC, Germaine, *Ératosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie*, Paris, Éditions du C.T.H.S. 2001.

BABUT, Daniel « Sur la notion d' « imitation » dans les doctrines esthétiques de la Grèce Classique », *Revue des études grecques* 98, 1985, p. 72-92.

BERTELLI, Lucio, « Des généalogies mythiques à la naissance de l'histoire: le cas d'Hécatee », dans BOUVIER, David; CALAME, Claude (éd.), *Philosophes et historiens face aux mythes* (Colloque du PARSA, 17 et 18 avril 1997), Lausanne, Faculté des Lettres, 1998, p. 13-31.

BERTELLI, Lucio, "Hecataeus: From genealogy to Historiography" in LURAGHI, Nino, *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 67-94.

BEYE, Charles, *The Catalogue as a Device Composition in the Iliad*, PhD diss., Harvard, 196.

BEYE, Charles, "Homeric Battle Narrative and Catalogues", *Harvard Studies in Classical Philology* 68, 1964, p. 345-373.

BICKERMAN, Elias, "Origines Gentium", *Classical Philology*, vol. 47, n°. 2, 1952, p. 65-81.

BIRASCHI, Anna Maria, "Strabo and Homer: A Chapter in Cultural History", in DUECK, Daniela; LINDSAY, Hugh; POTHECARY, Sarah (ed.), *Strabo's cultural Geography. The making of a Kalossourgia*, Cambridge, Cambridge University Presse, p. 73-85.

BIRD, Graeme, *Multitextuality in the Homeric Iliad: The Witness of the Ptolomaic Papyri*, Cambridge, Massachusetts, and London 2010.

BLACKWELL Christopher, DUÉ, Casué , "Homer and History in the Venetus A", dans DUÉ, Casué (éds.), *Recapturing a Homeric Legacy : Images and Insights from the Venetus A Manuscript of the Iliad*, Cambridge, Massachusetts, and London, 2009, p. 1-18.

BLAISE, Marie, « Homère n'a jamais existé », dans MOST, Glenn; NORMAN, Larry ; RABAU, Sophie (dir.), *Révolutions homériques*, Pise, Edizioni della Normale, 2009, p. 99-105.

BOEDEKER, Deborah, "Epic Heritage and Mythical Patterns in Herodotus", in BAKKER, Egbert; de JONG, Irène; Van WEES, Hans (eds.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden, 2002, p. 97-116.

BOMPAIRE, Jacques, *Lucien écrivain, imitation et création*, thèse de lettres, Paris, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 2000.

BOULOGNE, Jacques, « Narrations véritables : miscellanées de toutes les hybridations imaginables », *Uranie 6, Hybrides et hybridités*, 1996, p. 81-101.

BOULOGNE, Jacques, « Du catalogue à la généalogie : Hésiode, *Théogonie*, 11-21 », *Kernos* [En ligne], 19 | 2006, mis en ligne le 07 septembre 2011, consulté le 27 octobre 2013. URL : <http://kernos.revues.org/428> ; DOI : 10.4000/kernos.428.

BOUVIER, David, *Le Sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2002.

BOUVIER, David, « l'*Odyssée* : quand la poésie sait qu'elle ne dit pas toute la vérité », *Pallas* [En ligne], 91, p. 13-26. Disponible sur : <http://pallas.revues.org/337>. Consulté le 01 décembre 2014.

BOUVIER, David; CALAME, Claude (éd.), *Philosophes et historiens face aux mythes* (Colloque du PARSA, 17 et 18 avril 1997), Lausanne, Faculté des Lettres, 1998.

BOWIE, Ewen, "Greeks and Their Past in the Second Sophistic", *Past and Present*, 46, 1970, p. 3-41.

BOWIE, Ewen, "Ancestors of Historiography in Early Greek Elegiac and Iambic poetry?" in LURAGHI, Nino, *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 45-66.

BRANDÃO, Jacyntho, « Histoire et fiction chez Lucien de Samosate », dans BOUVIER, David ; CALAME, Claude (éd.), *Philosophes et historiens anciens face aux mythes* (Colloque du PARSA, 17 et 18 avril 1997), Lausanne, Faculté des Lettres, 1998, p ; 119-129.

BRÉCHET, Christophe, *Homère dans l'œuvre de Plutarque. La référence homérique dans les Œuvres Morales*, thèse de doctorat de grec ancien, Université de Montpellier III 2003.

BRÉCHET, Christophe, « L'*Iliade* et l'*Odyssée* relèvent-elles de la fiction ? Mimèsis, muthos et plasma dans l'exégèse homérique », dans AUGER, Danièle ; DELATTRE, Charles, *Mythe et fiction*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 35-69.

BRIAND, Michel, « Lucien et Homère dans les *Histoires Vraies* : pratique et théorie de la fiction au temps de la Seconde Sophistique », *Lalies* 25, Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2006, p. 127-140.

BRIAND, Michel, « La fiction qui pense en riant : avatars et paradoxes du *muthos* et du *pseudos* chez Lucien », *Cahiers Forell - Formes et Représentations en Linguistique et Littérature*, 2014. Disponible : <http://09.edel.univ-poitiers.fr/lescahiersforell/index.php?id=243> . Consulté le 14 janvier 2015.

BRILLANTE, Carlo, "History and the Historical Interpretation of Myth", in EDMUNDS, Lowell (ed.), *Approaches to Greek Myth*, Baltimore, 1990, p. 93-138.

BRISSON, Luc, *Platon, les mots et les mythes. Comment et pourquoi Platon nomma le mythe ?*, Paris, La Découverte, 1994.

BRYCE, Trevor, *The Kingdom of the Hittites*, New York, Oxford University Press, 1998.

BRULÉ, Pierre, « Dans le nom, tout n'est-il pas déjà dit ? », *Kernos* [En ligne], 18 | 2005, mis en ligne le 08 juillet 2011, consulté le 27 octobre 2013. URL : <http://kernos.revues.org/1530> ; DOI : 10.4000/kernos.1530.

BUDELMANN, Felix; HAUBOLD, Johannes, "Reception and Tradition", HARDWICK, Lorna; STRAY, Christopher (eds.), *A Companion to Classical Receptions*, Blackwell, 2011, p. 13-25.

BUFFIÈRE, Félix, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

BURKERT, Walter, "The Making of Homer in the Sixth Century B.C.: Rhapsodes versus Stesichoros", VON BOTHMER (ed.), 1987, p. 43-62; repr. CAIRNS, Douglas (ed.), *Oxford Readings in Homer's Iliad*, Oxford, 2001, p. 117-126.

BURR, Viktor, *NEΩN KATAΛOΓOΣ. Untersuchungen zum homerischen Schiffskatalog*, Leipzig, Dietrich, 1944.

CALAME, Claude, « Réflexions sur les genres littéraires en Grèce archaïque », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n° 17, 1974, p. 113-123.

CALAME, Claude, « Introduction : évanescence du mythe et réalité des formes narratives », dans CALAME, C. (dir.), *Métamorphoses du mythe en Grèce antique*, Genève [Paris], Labor et Fides, 1988, p. 1-13.

CALAME, Claude, « Le proème des *Travaux* d'Hésiode, prélude à une poésie d'action », dans BLAISE, Fabienne ; JUDET de La COMBE, Pierre ; ROUSSEAU, Philippe (dir.); *Le métier du mythe : lectures d'Hésiode*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 169-189.

CALAME, Claude, *Le récit en Grèce ancienne. Énonciations et représentations de poètes*, Paris, Belin, 2000a [1986].

CALAME, Claude, *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 2000b.

CALAME, Claude, *Mythe et Histoire dans l'Antiquité Grecque : la création symbolique d'une colonie*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

CALAME, Claude, « Interprétation et traduction des cultures : les catégories de la pensée et du discours anthropologique », *L'Homme*, 163, 2002, 51-78.

CALAME, Claude, « Pour une anthropologie des pratiques historiographiques », *L'Homme* 173, 2005, p. 11-46.

CALAME, Claude, « Logiques catalogales et formes généalogiques : mythes grecs entre tradition orale et pratiques de l'écriture », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), p. 23-29, 2006. Disponible : <http://kernos.revues.org/424>. Accès: 03 août 2013.

CALAME, Claude, « La fabrication historiographique d'un passé héroïque en Grèce classique : *arkhaîa* et *palaiá* chez Hérodote », *Ktéma*, 31, 2006, p. 39-50.

CALAME, Claude ; DUPONT, Florence, « Pragmatique d'une forme poétique : de la liste au Catalogue », dans VALETTE-CAGNAC, Emmanuelle (éd.), *L'énonciation en catalogue*, Paris, Université Paris Diderot-Paris 7, 2008, p. 9- 15.

CARLIER, Pierre, « Les Royautés Homériques », *La royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg, 1984, p. 135-230.

CARLIER, Pierre, *Homère*, Paris, Fayard, 1999.

CARLIER, Pierre, « Les rois d'Athènes. Étude sur la tradition », *Teseo e Romolo. Le origini di Atene e Roma a confronto* (Atti del Convegno Internazionale di Studi), Atene, 2005, p. 125-141.

CARLIER, Pierre, « Les *basileis* homériques sont-ils des rois? », *Ktéma* 21, 1996, p. 5-22.

CARRIÈRE, Jean-Claude, « Du mythe à l'histoire : généalogies héroïques, chronologies légendaires et historicisation des mythes », dans AUGER, Danièle ; SAÏD, Suzanne (éds.), *Généalogies mythiques* (Actes du VIIIème Colloque du centre de recherches mythologiques de l'Université de Paris X), Paris, 1998, p. 47-86.

CHADWICK, John, « Homère, un menteur ? », *Diogène*, 77, 1972, p. 3-18.

CHADWICK, John ; VENTRIS, Michael, *Documents in Mycenaean Greek. Three Hundred Select Tablets from Knossos, Pylos and Mycenae*, Cambridge, Cambridge University Press, 1956.

CLINE, Eric, *Troy: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

COBET, Justus, „Vom Text zur Ruine. Die Geschichte der Troia-Diskussion“, ULF, Christophe (éd.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz*, München, C. H. Beck, 2003, p. 19-38.

COLE, Thomas, « Archaic Truth », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, v. 13, n°. 1, 1984, p. 7-28.

COULOUBARITSIS, Lambros, *Aux origines de la philosophie européenne : de la pensée archaïque au néoplatonisme*, Bruxelles, De Boeck université, 1992.

COULOUBARITSIS, Lambros, « Images, mythes, catalogues, généalogies et mythographies », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 11-21. Disponible : <http://kernos.revues.org/423>. Accès: 03 août 2013.

COULOUBARITSIS, Lambros, « Fécondité des pratiques généalogiques », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 249-266. Disponible : <http://kernos.revues.org/458>. Accès: 12 août 2013.

CRESPO, Emilio, “Los nombres de persona de los troyanos y de los griegos en la *Iliada*”, dans *Classica*, v. 17/18, n. 17/18, 2004/2005 p. 32-47.

CURTY, Olivier, *Les Parentés Légendaires entre les Cités Grecques*, Genève, Droz, 1995.

DARBO-PESCHANSKI, Catherine, *Le discours du particulier. Essai sur l'enquête hérodotéenne*, Paris, Seuil, 1987.

DARBO-PESCHANSKI, Catherine, *L'Historia : commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007.

DARBO-PESCHANSKI, Catherine, « La citation et les fragments: les *Fragmente der Griechischen Historiker* de Felix Jacoby », ___. (dir.), *La citation dans l'antiquité* (Actes du colloque du PARSA, ENS LSH, 6-8 novembre), Lyon, 2012, p. 291-300.

DELATTRE, Charles, « L'ordre généalogique, entre mythographie et doxographie », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 145-159. Disponible : <http://kernos.revues.org/423>. Consulté le 18 octobre 2013.

DETIENNE, Marcel, « La notion mythique d'Alètheia », *Revue des études grecques*, t. LXXIII, 1960, p. 27-35.

DETIENNE, Marcel, *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Paris 1967, rééd. Paris 2006.

DETIENNE, Marcel, *L'Invention de la Mythologie*, Paris 1981, rééd. Paris 2012.

DÖPERFELD, Wilhelm, *Troja und Ilium. Ergebnisse der Ausgrabungen in den vorhistorischen und historischen Schichten von Ilium (1870-1894)*, Athen, Beck und Barth, 1902.

DRULE, Pierre Alain, « Dion de Pruse lecteur d'Homère », *Gaia*, 1998, v. 3, n° 3, 59-79. Disponible : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/gaia_1287-3349_1998_num_3_1_1340#. Consulté le 17 novembre 2014.

DUBOIS, Marcel, *Examen de la Géographie de Strabon : étude critique de la méthode et des sources*, Paris, Armand Colin, 1891.

DUÉ, Casué, “*Epea Pteroenta : How We Came to Have Our Iliad*”, in DUÉ, Casué (éds.), *Recapturing a Homeric Legacy : Images and Insights from the Venetus A Manuscript of the Iliad*, Cambridge, Massachusetts, and London, 2009, p. 19-30.

DUECK, Daniela, “Strabo’s use of poetry”, DUEK, Daniel; LINDSAY, Hugh; POTHECARY, Sarah (eds.), *Strabo’s Cultural Geography. The making of Kolossourgia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 86-107.

DUPONT, Florence, *L'Invention de la Littérature: de l'ivresse grecque au texte latin*. Paris: La Découverte, 1994, rééd. Paris 1998.

DUPONT, Florence, *Homère et Dallas. Introduction à une critique anthropologique*, Paris, Hachette, 1990, rééd. Kimé 2005.

DUPONT, Florence, *L'Antiquité territoire des écarts*. Entretiens avec Pauline Colonna d'Istria et Sylvie Taussig, Paris, Albin Michel, 2013.

EBBOT, Mary, “Text and technologies: the *Iliad* and the Venetus A”, in DUÉ, Casué (éds.), *Recapturing a Homeric Legacy : Images and Insights from the Venetus A Manuscript of the Iliad*, Cambridge, Massachusetts, and London, 2009, p. 31-55.

EDER, Birgitta, "Noch einmal: des homerische Schiffskatalog", ULF, Christoph (éd.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz*, München, C. H. Beck, 2003, p. 287-308.

ERBSE, Hartmut, *Fiktion und Wahrheit im Werke Herodots*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1991.

FARRELL, Joseph, "Roman Homer", FOWLER, Robert (ed.), *The Cambridge Companion to Homer*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 254- 271.

FINKELBERG, Margalit, "Homer's View of the Epic Narrative: Some Formulaic Evidence", *Classical Philology* 82, 1987, p. 135-138.

FINKELBERG, Margalit, *The Birth of Literary Fiction in Ancient Greece*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

FINLEY, Moses, *The World of Odysseus*, United States 1954 rééd. London 1956.

FINLEY, Moses; CASKEY, John; KIRK, Geoffrey; PAGE, Denys, "The Trojan War", *Journal of Hellenic Studies*, 84, 1964, p. 1-20. Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/627688>. Accès le 09 sept. 2014.

FLOWER, Michael, "Herodotus and Persia", in DEWALD, Carolyn; MARINCOLA, John (eds.), *The Cambridge Companion to Herodotus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 274-289.

FORRER, Emil, „Voromerische Griechen in den Keilschrifttexten von Boghazköi“, *MDOG*, 63, 1924, p. 1-22.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

FOUCAULT, Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur? », *Dits et écrits I (1954-1975)*, Paris [1969] 2001.

FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, rééd. Paris 2012.

FOURNIER, Henri, *Les verbes « dire » en grec ancien : exemple de conjugaison supplétive*, Paris, Klincksieck, 1946.

FOWLER, Robert, "Herodotus and his Contemporaries", *The Journal of Hellenic Studies*, 116, 1996, p. 62-87.

FOWLER, Robert, "Genealogical Thinking, Hesiod's *Catalogue*, and the Creation of the Hellenes", *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 44, 1998, p. 1-19.

FREEMAN, Edward, *Historical Geography of Europe*, London, Longmans, Green, and co. 1881.

GABBA, Emilio, "True History and False History in Classical Antiquity", *The Journal of Roman Studies*, 1981, p. 50-62.

GEORGOUDI, Stella, « Manières d'archivage et archives de cités », dans DETIENNE, Marcel (dir.), *Les savoirs de l'écriture : en Grèce ancienne*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1998, p. 221-247.

GIOVANNINI, Adalberto, *Étude historique sur les origines du Catalogue des Vaisseaux*, Berne, Éditions Francke, 1969.

GOLDHILL, Simon, *Who Needs Greeks? : Contests in the Cultural History of Hellenism*, Cambridge, 2002.

GOODY, Jack, *The Interface Between the Written and the Oral*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993. *Entre l'oralité et l'écriture*, traduit de l'anglais par Denise PAULME, Paris, PUF, 1994.

GOODY, Jack, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977. *La Raison Graphique: la domestication de la pensée sauvage*, traduit de l'anglais par Jean BAZIN et Alban BENSA, Paris, Minuit, 1978.

GOODY, Jack; WATT, Ian, 'The Consequences of Literacy', *Comparative Studies in History and Society*, 5, 1963, p. 304-345.

GOMME, Arnold, *The Greek Attitude to Poetry and History*, Berkeley-Los Angeles, California University Press, 1954.

GRAFTON, Anthony, *Defenders of the text. The Traditions of Scholarship in an Age of Science, 1450-1800*, Cambridge, Harvard University Press, 1991.

GRANDOLINI, Simonetta, *Canti e aedi nei poemi omerici. Edizione e commento*, Pisa-Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1996.

GRAZIOSI, Barbara, *Inventing Homer: The Early Reception of Epic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

GRAZIOSI, Barbara, "The Ancient Reception of Homer", HARDWICK, Lorna; STRAY, Christopher (eds.), *A Companion to Classical Receptions*, Oxford, Blackwell Publishing, 2011, p. 26-37.

GRETHLEIN, Jonas, "The Manifold Uses of the Epic Past: The Embassy Scene in Herodotus 7. 153-163", *American Journal of Philology*, 127, 2006, p. 485-509.

GRUBE, George, « Greek Historians and Greek Critics », *Phoenix*, 28, 1, 1974, p. 73-80. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/1087232>. Accès le 30 déc. 2013.

GUIEU, Ariane, « Achille, Patrocle et la poétique de l'*Iliade* : à propos de D. Bouvier, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire* », *Gaia*, 9, 2005, p. 155-167.

GUIEU, Ariane, *L'Évocation du passé dans l'Iliade*, thèse de doctorat d'histoire, Université Nancy 2, 2009 (à paraître).

GÜTERBOCK, Hans, "Troy in Hittite texts? Wilusa, Ahhiyawa, and Hittite History", MELLINK, Machteld, *Troy and the Trojan War*, Bry Mawr, 1986 p. 33-44.

HALL, Jonathan, *Hellenicity: Between Ethnicity and Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002.

HALL, Jonathan, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

HARTOG, François, « Écritures, généalogies, archives, histoire en Grèce ancienne », dans MACTOUX, M.-M. ; GENY, Evelyne, *Mélanges Pierre Lévêque 5: anthropologie et société (Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 429)*, Paris, Belles Lettres, 1990, p. 177-188.

HARTOG, François, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Édition de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005.

HARTOG, François ; REVEL, Jacques (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001.

HASLAM, Michael, "The Physical Media: Tablets, Scroll and Codex, FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p.142-163.

HAUBOLD, Johannes, *Homer's People: Epic poetry and Social Formation*, Cambridge 2000.

HAVELOCK, Eric, *Preface to Plato*, Oxford, Basil Blackwell, 1963.

HAVELOCK, Eric, *The Literate Revolution in Greece and its Cultural Consequences*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

HOPE SIMPSON, Richard, "The Homeric Catalogue of Ships and its Dramatic Context in the Iliad", *Studi Micenei ed Egeo Anatolici* 6, p. 39-44, 1968.

HOPE SIMPSON, Richard; LAZENBY, John, *The Catalogue of Ships in Homer's Iliad*, Oxford 1970.

HORNBLOWER, Simon, *A Commentary on Thucydides*, vol. 1, Books I-III, Oxford, Clarendon Press, Oxford University Press, 1997.

HORNBLOWER, Simon, "Herodotus and His Sources of Information", in BAKKER, Egbert; de JONG, Irène; Van WEES, Hans (eds.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden, 2002, p. 373-386.

HORNBLOWER, Simon, "Thucydides' Awareness of Herodotus or Herodotus' Awareness of Thucydides ?", dans FROMENTIN, Valérie ; GOTTELAND, Sophie ; PAYEN, Pascal (éds.), *Ombres de Thucydide : la réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX siècle* (Actes des colloques de Bordeaux et de Toulouse, mars/octobre, 2007/2008), BORDEAUX, Ausonius, 2010, p. 27-33.

HUMMEL, Pascale, Compte rendu de "Graziosi B., *Inventing Homer: The Early Reception of Epic*, *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, v. 83, n° 2, 2006, p. 137-138.

HUNTER, Richard, "Homer and Greek literature", FOWLER, Robert (ed.), *The Cambridge Companion to Homer*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 235-253.

HUNTER, Richard (éd.), *The Hesiodic Catalogue of Women: Constructions and Reconstructions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

IRIGOIN, Jean, « Le prologue et la parados d'Iphigénie à Aulis », *Revue des Études Grecques*, tome 101, fascicule 482-484, juillet-décembre 1988, p. 240-252.

ISAGER, S., "The pride of Halicarnasse", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 123, 1998, p. 1-23.

JACHMANN, Günther, *Der homerische Schiffskatalog und die Ilias*, Köln, Sestdeutscher Verlag, 1958.

JACOB, Christian, « L'ordre généalogique entre le mythe et l'histoire », dans DETIENNE, Marcel (éd.), *Transcrire les mythologies*, Paris, A. Michel, 1994, p. 169-202.

JACOB, Christian, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin, 1991.

JACOBY, Felix, *Atthis. The local chronicles of ancient Athens*, Oxford, Clarendon Press, 1949.

JAEGER, Werner, *Paideia : la formation de l'homme grec. La Grèce archaïque, le génie d'Athènes*, Paris, Gallimard, 1964 rééd. Paris 1988.

JAUSS, Hans, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

JAUSS, Hans, "The Identity of the Poetic Text in the Changing Horizon of Understanding", MACHOR, James; GOLDSTEIN, Philip (eds.), *Reception Study: From Literary Theory to Cultural Studies*, New York and London, 2001, p. 7-28

JOUAN, François, *Euripide et les légendes des Chants Cypriens. Des origines de la Guerre de Troie à l'Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

JOUAN, François, « Mensonges d'Ulysse, mensonges d'Homère: une source tragique du Discours troyen de Dion Chrysostome », *Revue des Études Grecques*, vol. 115, janvier-juin 2002, p. 409-416. Disponible : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reg_0035-2039_2002_num_115_1_4488. Consulté le 20 septembre 2014.

de JONG, Irène, *Narrators and Focalizers. The Presentation of the Story in the Iliad*, Amsterdam, B. R. Grüner, 1987.

de JONG, Irène, "Narrative Unity and Units", in BAKKER, Egbert; de JONG, Irène; Van WEES, Hans (eds.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden, 2002, p. 245-266.

KAHLES, William Richard, *Strabo and Homer. The Homeric Citations in the Geography of Strabo*. Diss., Loyola University of Chicago, 1976.

KIM, Lawrence, "The portrait of Homer in Strabo's *Geography*", *Classical Philology* 102, 4, 2007, p. 363-388. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/10.1086/588505>. Accès : 12 mai 2013.

KIM, Lawrence, *Homer between History and Fiction in Imperial Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

KIRK, Geoffrey, "The Homeric Poems as History", *The Cambridge Ancient History*, II.2, 1975, p. 820-850.

KIRK, Geoffrey (ed.), *The Iliad: A Commentary. Volume I: Books 1-4*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

KORFMANN, Manfred, "Was there a Trojan War? Troy between Fiction and Archaeological Evidence", WINKLER, Martin (ed.), *Troy: From Homer's Iliad to Hollywood Epic*, Oxford, Blackwell, 2007, p. 20-26.

- KORFMANN, Manfred; LATACZ, Joachim; HAWKINS, D., "Was there a Trojan War", *Archaeology*, 57, 3, 2004 (May-June), p. 36-41.
- KOLB, Frank, „Was Troia ein Stadt?“, ULF, Christoph (éd.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz*, München, C. H. Beck, 2003, 120-145.
- KONSTAN, David, "To Hellēnikon Ethnos : Ethnicity and the Construction of Ancient Greek Identity", in MALKIN, Irad (éds.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts, and London 2001, p. 29-50.
- KRISCHER, Tilman, « ETYMOΣ und ΑΛΗΘΗΣ », *Philologus* 109, 1965, p. 161-174; 1971
- KRISCHER, Tilman, *Formale Konventionen der homerischen Epik*. *Zetemata* 56, München, Beck, 1971.
- KULLMANN, Wolfgang, „Festgehaltene Kenntnisse im Schiffskatalog und im Troerkatalog des Ilias“, KULLMANN, Wolfgang; ALTHOFF, Jochen, *Vermittlung und Tradierung von Wissen in der griechischen Kultur*, ScriptOralia Bd. 61, Tübingen, 1993, 129-147.
- KULLMANN, Wolfgang, « Homer und Kleinasien », KAZAZIS, John. ; RENGAKOS, Antonios (eds.), *Euphrosyne: Studies in Ancient Epic and Its Legacy in Honor of Dimitris N. Maronitis*, Stuttgart, F. Steiner, 1999, p. 189-201.
- KULLMANN, Wolfgang, „Poesie, Mythos und Realität im Schiffskatalog der Ilias“, *Hermes* 137, 2009, p. 1-20.
- KYRIACOU, Irini, *Nommer les mères en catalogue : la fonction de la parenté dans la poésie épique grecque*. Thèse de l'EHESs soutenue le 25 septembre 2015.
- LABARBE, Jules, *L'Homère de Platon*, Liège, 1949, rééd. Paris 1987.
- LAMBERTON, Robert, "Homer in Antiquity", MORRIS, Ian; POWELL Barry (eds.), *A New Companion to Homer*, Leiden-New York-Köln, Brill, 1997, p. 33-54.
- LAMBERTON, Robert, "Ancient Reception", FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p. 164-173.
- LAMBERTON, Robert; KEANEY, John, *Homer's Ancient Readers: The Hermeneutics of Greek Epic's Earliest Exegetes*, Princeton, Princeton University Press, 1992.
- LASSERRE, François, « L'historiographie grecque à l'époque archaïque », *Quaderni di Storia*, 4, 1976, p. 113-142.
- LATACZ, Joachim, *Troia und Homer. Der Weg zur Lösung eines alten Rätsels*, München-Berlin, Koehler & Amelang, 2001.
- LEAF, Walter, *Troy: A Study in Homeric Geography*, London, Macmillan, 1912.
- LEAF, Walter, *Homer and History*, London, Macmillan, 1915.
- LEFKOWITZ, Mary, *The Lives of the Greeks Poets*, London, G. Duckworth, 1981.
- LEVET, Jean Pierre, *Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque*, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

LÉVY, Edmund, « Apparition des notions de Grèce et de grecs », SAÏD, Suzanne, *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque* (Actes du Colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989), Leiden, 1991, p. 49-69.

LEWIS, David, « Persians in Herodotus », *Selected Papers in Greek and Near Eastern History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 345-361.

LORAUX, Nicole, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia*, VI, n. 12, luglio/dicembre 1980, p. 55-81.

LORD, Albert, *The singer of Tales*, MITCHELL, Stephen and NAGY, Gregory (eds.), 2nd. ed, Cambridge, 1960, rééd. Cambridge 2000.

LLOYD, Geoffrey, *Magic, Reason and Experience. Studies in the Origin and Development of Greek Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

LUCE, Jean-Marc (éd.), *Identités ethniques dans le monde grec antique* (Actes du Colloque de Toulouse organisé par le CRATA, 09-11 mars 2006), *Pallas*, 73, 2007.

LURAGHI, Nino, « Ancestors of Historiography in Early Greek Elegiac and Iambic Poetry? », LURAGHI, Nino (ed.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, 2001, p. 45-66.

MACKIE, Christopher, « Homer and Thucydides: Coreyra and Sicily », *The Classical Quarterly*, vol. 46, n°. 1, 1996, p. 103-113.

MALKIN, Irad, « Introduction », MALKIN, Irad (éds.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts, and London 2001, p. 1-28.

MALKIN, Irad ; MULLER, Christel, « Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes, dans CAPDETREY, Laurent et ZURBACH, Julien (dir.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux 2012, p. 25-37.

MARCOZZI, Daria; SINATRA, Marcella; « Il Catalogo delle navi: un problema ancora aperto », *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 25, 1984, p. 303-316.

MARCOZZI, Daria; SINATRA, Marcella; VANNICELLI, Pietro, « Tra epica e storiografia : Il « Catalogo delle navi », *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 33, 1994, p. 163-174.

MARROU, Henri-Irénée., *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1948.

MARTIN, Richard, « Epic as genre », FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p. 9-19.

MARTINDALE, Charles; THOMAS, Richard (eds.), *Classics and the Uses of Reception*, Oxford, Blackwell, 2006.

MAUGIER-SINHA, Anne, « Énumérer les Argonautes : catalogues épiques et listes mythographiques, enjeux génériques », dans AUGER, Danièle ; DELATTRE, Charles, *Mythe et fiction*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 171-184.

MAZON, Paul, *Introduction à l'Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 1943, rééd. Paris 2002.

- MCINERNEY, Jeremy, "Ethnos and Ethnicity in Early Greece", in MALKIN, Irad (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts, and London 2001, p. 51-73.
- MEE, Christopher, "Aegean trade and Settlement in Anatolia in the Second Millennium B.C.", *Anatolian Studies*, 28, p. 121-156.
- MINCHIN, Elizabeth, "The Performance of Lists and Catalogues in the Homeric Epics", WORTHINGTON, Ian (ed.), *Voice into Text: Orality and Literacy in Ancient Greece*, Leiden, New York, Köln, E. J. Brill, 1996, p. 3-20.
- MINTON, William, "Homer's Invocations of the Muses: Traditional Patterns", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 91, 1960, p. 292-309.
- MINTON, William, « Invocation and Catalogue in Hesiod and Homer », *Transactions of the American Philological Association* 93, 1962, p. 188-212.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, "The Place of Herodotus in the History of Historiography", *History* 43, 1958, p. 138-155.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, "Tradition and the Classical Historian", *History and Theory*, 11, 3, 1972, p. 279-293. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/2504681>. Accès: le 29 oct. 2012.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, "Greek Historiography", *History and Theory*, 11, 3, 1978, p. 1-28. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/2504899>. Accès: le 29 oct. 2012.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, *Essays in ancient and modern historiography*, Oxford, Blackwell, 1977.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, *The Classical Foundations of Modern Historiography*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1990. Traduit en français par Isabelle ROZENBAUMAS, Paris, Les Belles Lettres, 1992 sur le titre : *Les fondations su savoir historique*.
- MONTANARI, Franco, « Les poèmes homériques entre réalité et fiction », *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, Numéro 9, 2005, p. 24. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/gaia_1287-3349_2005_num_9_1_1470. Consulté le 11 février 2015.
- MORAWSKI, Stefan, "The basic functions of quotations", GREIMAS, Algirdas (éd.) *Sign, Language, Culture*, Paris, 1970, p. 690-705.
- MOST, Glenn, "How many Homers?", SANTONI, Anna (ed.), *L'autore multiplo. Pisa, Scuola Normale Superiore*, 18 Ottobre 2002, p. 1-14.
- MOST, Glenn, "Canon Fathers: Literacy, Mortality, Power," *Arion*, v. 1, n. 1, 1990, p. 37-60.
- MOST, Glenn; NORMAN, Larry; RABAU, Sophie (dir.), *Révolutions homériques*, Pise : Edizioni della Normale, 2009.
- MOUNTJOY, Penelope, "The destruction of Troia VIIh", *Studia Troica*, 1999, p. 253-293.

MOUTSOPOULOS, Evangelos, « Généalogies et structures de parenté dans la mythologie grecque », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 31-34. Disponible : <http://kernos.revues.org/423>. Consulté le 12 août 2013.

MURRAY, Oswyn, "Herodotus and Oral History", in LURAGHI, Nino, *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 16-44.

NAGY, Gregory, *The Best of the Achaeans: Concepts of the Hero in Archaic Greek poetry*, Baltimore and London, The John Hopkins University Press, 1999 [1979].

NAGY, Gregory, *Pindar's Homer: the Lyric Possession of an Epic Past*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.

NAGY, Gregory, « Homeric Questions », *Transactions of the American Philological Association* 122, 1992, p. 17-60.

NAGY, Gregory, *Poetry as Performance. Homer and beyond*, Cambridge 1996a, trad. fr. par J. Bouffartigue : *La poésie en acte : Homère et autres chants*, Paris 2000.

NAGY, Gregory, "Homeric Scholia", MORRIS, Ian; POWELL Bary (eds.), *A New Companion to Homer*, Leiden, New York, Köln, Brill, 1996b, p. 101-122.

NAGY, Gregory, « Autorité et auteur dans la *Théogonie* Hésiodique », dans BLAISE, F ; JUDET de La COMBE, Pierre ; ROUSSEAU, Philippe (dir.); *Le métier du mythe : lectures d'Hésiode*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996c, p. 42-52.

NAGY, Gregory, « L'aède épique en auteur : la tradition des Vies d'Homère », dans CALAME, Calame ; CHARTIER, Roger (éd.), *Identités d'auteur dans l'antiquité et la tradition européenne*, Grenoble, Jérôme Millon, 2004, p. 41-67.

NAGY, Gregory, "Hesiod and the Ancient biographical tradition", in MONTANARI, Franco RENGAKOS, Antonios, TSAGALIS, Christos. (eds.), *Brill's Companion to Hesiod*, Leiden, Brill, 2009, p. 271-311.

NASTA, Mihaïl, « La typologie des catalogues d'Éhées : un réseau généalogique thématized », *Kernos* 19 (Actes du X^e Colloque du CIERGA, Bruxelles, septembre 2005), 2006, p. 59-78. Disponible : <http://kernos.revues.org/430>. Consulté le 24 octobre 2013.

NELSON, Susanne, "Hesiod", FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p. 330-343.

NESCHKE, Ada, « Mythe et histoire d'après Aristote (*Poétique*, 9) : contribution à une histoire des concepts », dans BOUVIER, David; CALAME, Claude (éd.), *Philosophes et historiens face aux mythes* (Colloque du PARSAs, 17 et 18 avril 1997), Lausanne, Faculté des Lettres, 1998, p. 105-118.

NICOLAI, Roberto, "Thucydides Archaeology: Between Epic and Oral Traditions", in LURAGHI, Nino, *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 263-285.

NICOLAI, Roberto, "Κατ'ἔθνη καὶ κατὰ πόλεις. From Catalogues to Archaeology", in TSAKMAKIS, Antonis; TAMIOLAKI, Melina (eds.), *Thucydides between History and Literature*, Berlin, De Gruyter, 2013, p. 139-151.

NIETZSCHE, Friedrich, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, traduit de l'allemand par Michel HARR et Marc B. DE LAUNAY, Paris, Gallimard, 1973, rééd. Paris 2009.

NIESE, Benedikt, *Der homerische Schiffskatalog als historische Quelle*, Kiel, Carl Schröder, 1873.

NILSSON, Martin, *Mycenaean Origin of Greek Mythology*, Berkeley, University of California Press, 1932, rééd., Berkeley – Los Angeles – London, 1983.

NORMAN, Larry, « Homère entre anciens et modernes, 1670-1770 », *Lalies. Actes des Sessions de Linguistique et de Littérature* 25, Paris, 2005, p. 59-110.

OEHLER, Robert, *Mythologische Exempla in der ältesten griechischer Dichtung*, Diss. Univ. Basel, Aarau, 1925.

OSBORNE, Robin, *Greece in the making, 1200-479 B.C.*, London, Routledge, 1996, 2nd ed. 2009.

PACHE, Corinne, « Mortels et immortelles dans la Théogonie », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 6, Paris – Athènes, Éditions de l'EHESS-Daedalus, 2008, p. 221-238.

PAGE, Denys, *Actor's Interpolations in Greek Tragedy, Studied with Special Reference to Euripides "Iphigeneia in Aulis"*, Oxford, Clarendon Press, 1934.

PAGE, Denys, *History and the Homeric Iliad*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1959, rééd. 1966.

PAPADOPOULOU-BELMEHDI, Ioanna « Hésiode, Homère, Hérodote : forme catalogique et classifications génériques », *Kernos* 19 (Actes du X^e colloque du CIERGA), 2006. p. 79-95. Disponible : <http://kernos.revues.org/432?lang=en#text> . Consulté le 31 mai 2013.

PARRY, Adam (ed.), *The making of Homeric verse: The collected papers of Milman Parry*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

PATZEK, Barbara, *Homer und seine Zeit*, München, C. H. Beck, 2003.

PAYEN, Pascal, « Logos, muthos, ainos. De l'intrigue chez Hérodote », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n^o. 39, 1994, p. 43-77.

PAYEN, Pascal, *Les îles nomades: conquérir et résister dans l'Enquête d'Hérodote*, Paris, Éd. De l'École des Hautes Études en sciences sociales, 1997.

PAYEN, Pascal, « Les citations des historiens dans les traités rhétoriques de Denys d'Halicarnasse », dans DARBO-PESCHANSKY, Catherine (dir.), *La citation dans l'antiquité* (Actes du colloque du PARSA, ENS LSH, 6-8 novembre), Lyon, 2002, p. 111-133.

PAYEN, Pascal, « L'historiographie grecque: VI-III siècle avant J.-C. État des recherches 1987-2002 », *Pallas*, 63, 2003a, p. 129-166.

PAYEN, Pascal, « François Hartog & Jacques Revel, éd., *Les Usages politiques du passé* », *L'Homme*, 165 | 2003b, p.309-311.

PAYEN, Pascal, « Archaïsme et époque archaïque en Grèce ancienne. Remarques sur la constitution d'une origine (XVI^e-XX^e siècles)», *Ktema*, 31, 2006, p. 17-31.

PAYEN, Pascal, « *Historia* et intrigue. Les ressources mimétiques de l'enquête d'Hérodote », *Dialogues d'histoire ancienne*, v. 4. Supplément n° 4-1, 2010, p. 239-260. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/dha_2108-1433_2010_sup_4_1_3355. Consulté le 11 décembre 2014.

PÉDECH, Paul, Giovannini, A. *Étude historique sur les origines du catalogue des vaisseaux*, *Revue des études grecques*, vol. 83, Numéro 394, 1970, p. 211-212. Disponible sur: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reg_0035-2039_1970_num_83_394_1122_t1_0211_0000_3. Consulté le 22 juillet 2014.

PERCEAU, Sylvie, *La parole vive : communiquer en catalogue dans l'épopée homérique*, Bibliothèque d'études classiques 30, Leuven, Peters, 2002.

PERCEAU, Sylvie, « Pour une réévaluation pragmatique du 'Catalogue' homérique : énonciation en Catalogue et performance poétique », VALETTE, Emmanuelle (éd.), *L'énonciation en Catalogue, Textuel*, n° 56, Paris, 2008, p. 19-45.

PERADOTTO, John, "Modern Theoretical Approaches to Homer", MORRIS, Ian; POWELL Barry (eds.), *A New Companion to Homer*, Leiden, New York, Köln, Brill, 1996, p. 380-395.

PFEIFFER, Rudolf, *History of Classical Scholarship. From the Beginning to the End of the Hellenistic Age*, Oxford, Clarendon Press, 1968.

PFEIFFER, Rudolf, *History of Classical Scholarship. From 1300 to 1850*, Oxford, Clarendon Press, 1976, rééd. 1978.

PIRENNE-DELFORGE, Vinciane, *Retour à la source: Pausanias et la religion grecque (Kernos Supplément, vol. 20)* Liège, Centre International d'étude de la religion grecque, 2008.

PIRENNE-DELFORGE, Vinciane, "Reception Studies: Future Prospects", HARDWICK, L.; STRAY, C. (eds.), *A Companion to Classical Receptions*, Blackwell, 2011, p. 469-481.

POWELL, Barry, « Words patterns in the Catalogue of Ships (B 494-709): A Structural Analysis of Homeric Language », *Hermes* 106, 1978, p. 255-264.

POWELL, Barry, *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

PRATT, Louise, *Lying and Poetry From Homer to Pindar: Falsehood and Deception in Archaic Greek Poetics*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1993.

PRONTERA, Francesco, "Sull'esegesi ellenistica della geografia omerica", *Geografia e storia nella Grecia antica*, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 2011, p. 3-14.

PUCCI, Pietro, "Between Narrative and Catalogue: Life and Death of the Poem", *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, v. 11, 1996, p. 5-24.

PUCCI, Pietro, « Auteur et destinataires dans les *Travaux* d'Hésiode », dans BLAISE, Fabienne JUDET, Pierre, ROUSEAU, Philippe (dir.), *Le métier du mythe : lectures d'Hésiode*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 191-210.

RAAFLAUB, Kurt, "Homer, the Trojan War, and History", *Classical World*, 91/5, 1998, p. 386-403.

- RAAFLAUB, Kurt, "Die Bedeutung der Dark Ages: Mykene, Troia und die Griechen", ULF, Christoph (éd.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz*, München, C. H. Beck, 2003, p. 309-329.
- RAAFLAUB, Kurt, "Epic and History", FOLEY, John (ed.), *A Companion to Ancient Epic*, Blackwell, 2009, p. 55-70.
- RAMNOUX, Clémence, *La Nuit et les enfants de la Nuit*, Paris, Flammarion, 1959, rééd. Paris 1986.
- RAPP, George; GIFFORD, John, "Earthquakes in the Troad", *Troy, the Archaeological Geology*, Princeton, Princeton University Press, 1982, p. 43-58.
- RASCHIERI, Amedeo, « Verità e falsificazione nella Geografia di Strabone », dans BONNET, Corinne; GRAND-CLÉMENT, Adeline, PAYEN, Pascal (dir.), *Entre le vrai et le faux. Approches discursives et stratégies de pouvoir dans l'Antiquité, Pallas. Revue d'études antiques*, 91, Toulouse, 2013, p. 73-83.
- RATINAUD-LACHKAR, Isabelle, J. Latacz, *Troia und Homer. Der Weg zur Lösung eines alten Rätsels*, *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, Numéro 6, 2002, p. 249-252. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/gaia_1287-3349_2002_num_6_1_1393_t1_0249_0000_2. Consulté le 25 juin 2014.
- RATINAUD-LACHKAR, Isabelle, Christoph Ulf (Hrsg.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz. Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, Numéro 9, 2005, p. 258-261. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/gaia_1287-3349_2005_num_9_1_1482_t1_0258_0000_2 Consulté le 25 juin 2014.
- RENGAKOS, Antonios, "Thucydides Narrative: The Epic and Herodotean Heritage", in RENGAKOS, Antonios; TSAKMAKIS, Antonis (eds.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden-Boston, Brill, 2006, p. 279-300.
- RICCEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- RITOÓK, Zsigmond, "The Pisistratus tradition and the canonization of Homer", *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 34, 1993, p. 39-53.
- DE ROMILLY, Jacqueline, *La construction de la vérité chez Thucydide*, Paris, Julliard/Conférences, essais et leçons du Collège de France, 1990.
- ROUGIER-BLANC, Sylvie, 2009, « Les épopées homériques et la poésie grecque archaïque : un témoignage sur les pratiques sociales et la place des élites dans les premières cités ? », *La cité et ses élites*. Colloque international de l'HERMA, Poitiers oct. 2006, éd. Ausonius.
- RUSSEL, Bertrand, *A History of Western Philosophy and its Connection with Political and Social Circumstances from the Earliest Times to the Present Day*, New York, Simon and Schuster, 1945.
- SAÏD, Suzanne, « *Muthos* et *historia* dans l'historiographie grecque des origines au début de l'Empire », dans AUGER, Danièle ; DELATTRE, Charles, *Mythe et fiction*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 69-96.

SAMMONS, Benjamin, *The Art and Rhetoric of the Homeric Catalogue*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

SAUGE, André, *De l'épopée à l'histoire. Fondements de la notion d' « histoire »*, Francfort, Peter Lang, 1992.

SCHLIEMANN, Heinrich, *Troy and its Remains : A Narrative of Researches and Discoveries Made on the Site of Ilium, and in the Trojan Plain*, New York, Benjamin Blom, 1875.

SCHNAPP-GOURBEILLON, Annie, « David Bouvier, *Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire* », *Revue de l'histoire des religions*, 3, 2005, p. 365-368.

SCHWABL, Hans, „Zum Problem der Traditionellen Kompositionsformen bei Homer“, *Wiener Studien* 99, 1986, p. 39-62.

SEBILLOTTE CUCHET, Violaine, *Libérez la patrie ! Patriotisme et politique en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2006.

SÉVERYNS, Albert, *Le Cycle épique dans l'école d'Aristarque*, Paris, Champion, 1928.

SEVERYNS, Albert, *Recherches sur la « Chestomathie » de Proclus*, I-IV, Liège, 1938-1963.

SIMONSUURI, Kirsti, *Homer's Original Genius: Eighteenth-century Notions of the Early Greek Epic (1688-1798)*, Cambridge, 1979.

SLATKIN, Laura, “Genre and generation in the Odyssey”, *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 1/2, 1986, p. 259-268. Disponible : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/metis_1105-2201_1986_num_1_2_873. Consulté le 12 novembre 2013.

SMART, J. D., “Catalogues in Thucydides and Ephorus”, *Greek, Roman and Byzantine Studies*, vol. 18, n. 1, 1977, p. 33-42.

SNODGRASS, Anthony, “An historical Homeric society”?, *The Journal of Hellenic Studies*, 94, 1974, p. 114-125. Disponible: <http://www.jstor.org/stable/630424>. Consulté le 13 août 2014.

STEINRÜCK, Martin, « L'Âge de fer se termine : la forme catalogique chez Eunape de Sardes », *Kernos* [En ligne], 19 | 2006, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 27 octobre 2013. URL : <http://kernos.revues.org/448> ; DOI : 10.4000/kernos.448

STENGERS, Isabelle, « La question de l'auteur dans les sciences modernes », *Littérature*, n° 82, 1991, p. 3-15.

STRASBURGER, Gisela, *Die kleiner Kämpfer der Ilias*, diss., Frankfurt am Main, 1954.

THOMAS, Helen; STUBBINGS, Frank, “Lands and Peoples in Homer”, WACE, Alan; STUBBINGS, Frank. (eds.), *A Companion to Homer*, London and Toronto 1962, p. 283-309.

THOMAS, Rosalind, *Oral Tradition and Written record in Classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

THOMAS, Rosalind, *Literacy and Orality in Ancient Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

THOMAS, Rosalind, "Ethnicity, Genealogy and Hellenism in Herodotus and Fifth-century Greece", in MALKIN, Irad (ed.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Massachusetts, and London 2001, p. 213-233.

THOMPSON, Diane, *The Trojan War : Literature and legends from the Bronze Age to the present*, Jefferson, North Carolina and London, McFarland, 2004.

TORRANCE, Isabelle, *Metapoetry in Euripides*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

ULF, Christoph (éd.), *Der neue Streit um Troia. Eine Bilanz*, München, C. H. Beck, 2003.

VERDIN, Herman, « Les remarques critiques d'Hérodote et de Thucydide sur la poésie en tant que source historique », *Historiographia antiqua. Commentationes Lovanienses in honorem W. Peremans septuagenarii editae*, Leuven 1977, p. 53-76.

VERNANT, Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris 1965, rééd. Paris 1996.

VESPERINI, Pierre, *La philosophia et ses pratiques d'Ennius à Cicéron*, Rome, École Française de Rome, 2012.

VEYNE, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.

VIDAL-NAQUET, Pierre, *Le monde d'Homère*, Paris, Perrin 2000.

VISINTIN, Monica, « La colère de Minos : à propos d'Hérodote, VII, 169-171 », dans BOUVIER, David; CALAME, Claude (éd.), *Philosophes et historiens face aux mythes* (Colloque du PARSA, 17 et 18 avril 1997), Lausanne, Faculté des Lettres, 1998, p. 33-42.

VISSER, Edzard, *Homers Katalog der Schiffe*, Stuttgart & Leipzig, Teubner, 1997.

WALSH, George, *The Varieties of Enchantment. Early Greek Views on the Nature and Function of Poetry*, Chapel Hill-London 1984.

WEST, Martin, *The East Face of Helicon: west Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*, Oxford, Clarendon Press, 1997.

WEST, Martin, "The Invention of Homer", *The Classical Quarterly*, vol. 49, n°. 2, 1999, p. 364-382.

WEST, Martin, "The Contest of Homer and Hesiod", *The Classical Quarterly*, vol. 17, n°. 2, 1967, p. 433-450.

YATES, Frances, *The Art of Memory*, 2nd, London 1966, rééd. London 2010.

ZEITLIN, Froma, 'Visions and revisions of Homer', GOLDHILL, Simon (ed.), *Being Greek under Rome: Cultural Identity, the Second Sophistic, and the Development of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 195-266.

ZIELINSKY, Tadeusz, „Die Behandlung gleichzeitiger Ereignisse im antiken Epos“, *Philologus Suppl.* 8, 1901, p. 407-449.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction Générale	3
<u>Première Partie : Catalogue et écriture de l’histoire</u>	12
Introduction	12
Chapitre I - Qu’est-ce qu’un catalogue ?	15
1- Le catalogue comme une liste élaborée :	15
1.1- Listes et catalogues : une question de forme, de style et de rhétorique	15
1.1- Listes et catalogues : à quoi ça sert ?	20
2- Les catalogues ne sont pas une chose :	25
2.1- Aperçu des débats autour du verbe καταλέγειν dans les poèmes homériques	25
2.2- Καταλέγειν, ordre et vérité	34
1- Poésie et vérité : un bref aperçu	42
Chapitre II – Catalogues et généalogies :	52
1- Le lien entre catalogue et généalogie : Hésiode	54
1.1- Entre catalogue et généalogie : remarques autour d’Hésiode et des poèmes attachés à son nom	54
1.2- Catalogues et généalogies : des bons arbitres pour les « Questions » hésiodiques et homériques ?	66
2- Les fonctions des références généalogiques dans les épopées homériques	74
Chapitre III - Le catalogue et la question de l’origine de l’historiographie	80
1 – Écriture, listes et histoire : l’hypothèse de Jack Goody	80
1.1- Postulats généraux	80
1.2- La naissance de l’écriture de l’histoire en Grèce antique d’après Jack Goody	84
2- Catalogue et généalogies : entre μῦθος et ἱστορία ?	92
2.1- Généalogies et essor de l’écriture historique en Grèce antique	92
2.2- L’ἱστορία est-elle une procédure mémoriale spécifique?	104
2.2.1- Comment désigner un « (proto-) historien » en Grèce ancienne ?	108

2.2.2- Qu'est-ce qui est propre à l' <i>histoire</i> et à l' <i>historien</i> de l'Antiquité grecque ?	112
A- Hérodote, τὸν πεζὸν ἐν ἱστορίαισιν Ὅμηρον	115
B- La poïésis de l' <i>historien</i>	122
<u>Deuxième Partie : À la recherche de la Grèce homérique</u>	149
Introduction	149
Chapitre IV - Le passé dans l'<i>Iliade</i>, le passé de l'<i>Iliade</i> : un argument d'autorité	151
1- Les évocations du passé dans l' <i>Iliade</i> : à quoi servent-elles ?	151
2- Homère historien ? Autour de la valeur historiographique des événements rapportés par l' <i>Iliade</i>	168
2.1- Τροίη/Ἴλιον = VIIa/Vi = <i>Wiluša/Taruiša</i> ?	171
2.2- Comment et pourquoi se fier à Homère ?	177
2.2.1- La valeur historique des poèmes homériques : lectures modernes	182
2.2.1- Comment les Anciens ont-ils perçu Homère ?	187
Chapitre V- À la recherche de la Grèce homérique : les fonctions du Catalogue des vaisseaux du point de vue des Modernes	205
1- Le Catalogue des vaisseaux et les réceptions modernes : à la recherche de la Grèce perdue	208
2- Le Catalogue des vaisseaux et l'invention de « la Grèce » et « des Grecs »	218
<u>Troisième partie : Usages antiques du « Catalogue des vaisseaux »</u>	226
Introduction	226
Chapitre VI – Usages du Catalogue des vaisseaux à l'époque classique	228
1- Le Catalogue des vaisseaux et d'autres « catalogues » dans l' <i>Enquête</i> d'Hérodote	229
2- Les fonctions du νεῶν καταλόγος et d'autres « catalogues » dans <i>La Guerre du Péloponnèse</i> de Thucydide	240
3- Le Catalogue des achéens dans la <i>parodos</i> d' <i>Iphigénie à Aulis</i> d'Euripide	254
Chapitre VII - Usages du Catalogue des vaisseaux à l'époque impériale : le cas de la <i>Géographie</i> de Strabon	262

1- La place et les fonctions des évocations des poèmes homériques dans la <i>Géographie</i> de Strabon	263
2- Le Catalogue des vaisseaux comme argument d'autorité géopolitique	272
Conclusion	280
Bibliographie	284